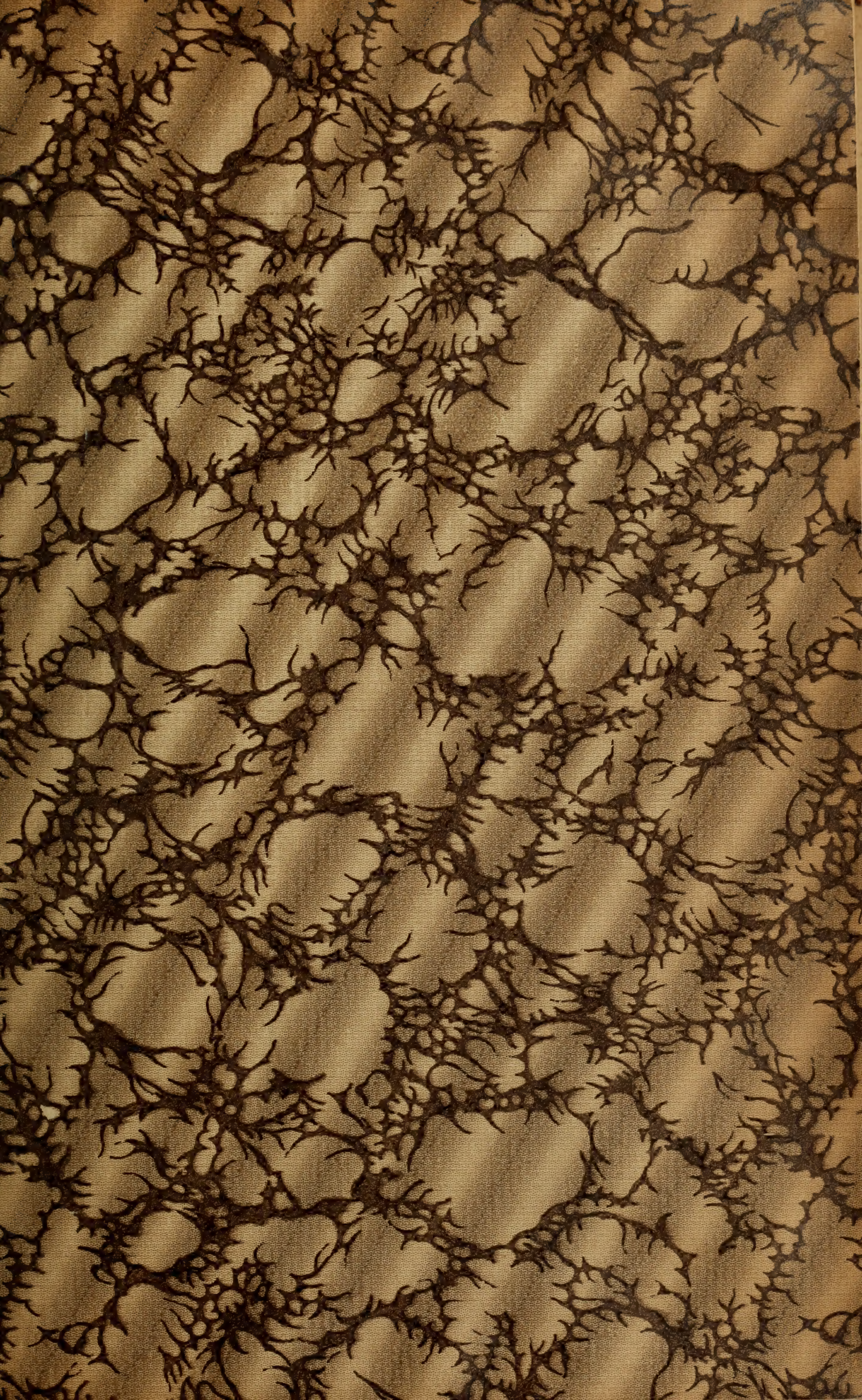

3 1761 08824844 8





HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

EN OCCIDENT

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

EN OCCIDENT

PAR A. EBERT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEIPZIG

TRADUITE DE L'ALLEMAND

par

LE Dr JOSEPH AYMERIC ET LE Dr JAMES CONDAMIN

Professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Bonn.

Professeur de littérature française à l'Université catholique de Lyon.

TOME TROISIÈME

LES LITTÉRATURES NATIONALES

DEPUIS LEUR APPARITION

ET LA

LITTÉRATURE LATINE

DEPUIS LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE JUSQU'AU COMMENCEMENT DU ONZIÈME SIÈCLE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1889

PRÉFACE

Dans le premier livre du présent volume, j'ai abordé, d'une manière supplémentaire, l'histoire des littératures nationales des deux périodes précédentes, et, dans les deux livres qui suivent, j'en traite simultanément avec la littérature latine : c'est ainsi que le caractère (1) de l'ouvrage tout entier se manifestera aux regards les moins pénétrants ; c'est ainsi qu'on pourra enfin comprendre que l'ouvrage n'était point destiné seulement à étudier la littérature latine du moyen âge dans son développement historique et comme étant un rayonnement de l'antiquité classique, ainsi que se le figuraient certains critiques. Je me suis au contraire proposé un autre but : j'ai voulu étudier la littérature latine en tant que messagère et compagne des littératures nationales de l'Occident ; c'est ce but que j'avais exposé déjà dans la préface du premier volume.

Dans celui-ci, j'ai du reste suivi les mêmes principes pour l'histoire des littératures nationales que, dans les autres, pour la littérature latine. Cela s'applique parti-

1. Malgré le titre et les préfaces, ce caractère a été complètement méconnu de quelques critiques, notamment parmi les philologues classiques.

culièrement aux données bibliographiques, pour lesquelles, ici encore, j'ai fait un triage et n'ai voulu admettre que les plus importantes et les plus nécessaires. Pour les compléter, le lecteur ne manquera certes point de renseignements sérieux en ce qui concerne la littérature allemande et la littérature romane ; il suffit de nommer, sous ce rapport, l'ouvrage de Godeke : « *Grundriss* zur Geschichte der deutschen Dichtung » et les bibliographies du *Jahrbuch* et de la *Zeitschrift fur romanische Philologie*. Quant à la littérature anglo-saxonne, qui a dû être traitée presque tout entière dans ce volume, la partie bibliographique critique a été exposée dans l'excellent ouvrage de Richard Wülker, qui a paru pendant la composition du présent volume : *Grundriss zur Geschichte der angelsachsischen Litteratur*, (Leipzig, 1885). C'est à cet ouvrage que j'ai renvoyé le lecteur, partout où cela était nécessaire, pour tous les détails bibliographiques de la littérature anglo-saxonne. Il m'a été très utile à moi-même, surtout à partir du livre septième. J'ai en outre les plus grandes obligations envers l'auteur, mon collègue à l'Université de Leipzig, pour plusieurs renseignements personnels. Je me fais également un devoir de remercier ici d'autres amis, pour les bons conseils qu'ils m'ont donnés et pour l'appui qu'ils m'ont prêté, pendant l'impression de ce volume.

Leipzig, mai 1887.

A. Ebert.

LIVRE SIXIÈME

LES LITTÉRATURES NATIONALES DE L'OCCIDENT DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE.

LIVRE SIXIÈME

LES LITTÉRATURES NATIONALES DE L'OCCIDENT DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE.

INTRODUCTION

Nous avons vu que, parmi tous les peuples germains, les Anglo-Saxons furent les premiers à jouer un rôle dans la littérature latine. Mais il y a plus : à l'époque même où ils s'adonnent à cette littérature, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du VIIe siècle, nous avons vu qu'ils en prennent la direction et qu'ils comptent déjà dans leurs rangs, au commencement du siècle suivant, un des écrivains latins les plus considérables de la première période du moyen âge (1). Et cependant leur conversion au christianisme n'avait commencé qu'à la fin du VIe siècle : mais il faut rapprocher de la rapidité avec laquelle se fit cette conversion, laquelle eut lieu en partie dans l'espace d'un demi-siècle, la rapidité avec laquelle ce peuple s'appropria, d'autre part, la culture intellectuelle chrétienne-latine ; soignée sérieusement et avec une rare habileté dans les écoles des évêques et dans celles des couvents, celle-ci trouva un excellent accueil parmi les laïques des classes supérieures et même parmi les femmes. Ajoutons que cette éducation littéraire et l'éducation nationale s'assimilèrent tout aussi rapidement.

Cet accueil empressé et l'assimilation tacite de la culture

1. V. Tome I, p. 582, 585 et sq.

chrétienne-latine (1) ne s'expliquent pas seulement par la grande intelligence de ce peuple germanique; ils supposent en même temps et par surcroît un degré élevé de *culture nationale*. Certes, celle-ci ne pouvait pas être d'une nature scientifique ; ce n'était qu'une culture du caractère, du cœur et de l'imagination : la religion, la société, dans le sens large du mot, la poésie, dans son union étroite avec la musique, en faisaient la base. La *religion* des anciens Germains, que les Anglo-Saxons avaient apportée de leur patrie, avait déjà subi une réforme en passant sur un sol étranger, conquis à la pointe de l'épée. Elle avait pris un caractère plus monothéiste. Woden, le premier des dieux, qui présidait à la guerre et à la victoire, s'était élevé de lui-même à la première place ; les tables généalogiques des familles royales en feront plus tard l'ancêtre des rois ; d'autre part, et par suite de l'éloignement de la terre natale, le polythéisme était privé des racines de sa force vitale, car le culte se rattachait à des localités sanctifiées par une tradition antique. Par contre, le destin (*gesceap*), cette puissance sombre et abstraite que le paganisme était incapable d'apaiser, devait paraître d'autant plus importante à ces guerriers que mille dangers entouraient sur terre et sur mer. C'est alors que la doctrine de la divine Providence pouvait faire opportunément son apparition. C'est chose assez naturelle d'ailleurs, que les rapprochements divers avec les chrétiens de la Bretagne et du continent n'aient pas été sans exercer leur influence sur la réforme des idées religieuses. Il va sans dire aussi que cette réforme devait s'opérer plus vite, au sein des hautes classes et dans les natures réfléchies, que parmi le peuple ; ce dernier se créa même des superstitions nouvelles. La sage politique ecclésiastique de saint Grégoire-le-Grand le réconcilia avec le christianisme ; il lui laissa ses vieilles fêtes qu'il aimait tant et se contenta de donner à ces solennités une teinte chrétienne.

Les relations politiques des Anglo-Saxons éprouvèrent, elles aussi, par suite de la conquête et de la prise de posses-

1. Cette assimilation se manifeste très vite par de savantes productions en langue latine.

sion du pays, une transformation qui devait essentiellement favoriser la culture intellectuelle. C'est d'abord en Angleterre que se développa la *royauté* : la puissance militaire des tribus isolées avait besoin, dans un pays ennemi, d'un point de contact plus stable et plus ferme ; elle y devint même, peu de temps après, héréditaire ; tout au moins, ne sortit-elle point de la famille. Avec la royauté, ceux qui composaient la suite du roi arrivèrent à grandir au point de jouer le premier rôle dans l'État, et à créer en même temps à la cour royale la vie de société. Cette naissance de la royauté et cette floraison de la suite royale eurent déjà un effet moral et civilisateur. En la personne du roi, élu par le peuple dans les lignées les plus nobles, devait nécessairement s'incorporer l'idéal de la tribu, et l'hommage qu'on lui rendait devait être un tribut payé à la nationalité elle-même. Les titres royaux anglo-saxons sont formés de termes qui désignent soit le peuple, soit la race (1). C'est ainsi que le sentiment national fut relevé par la royauté, et que des têtes couronnées donnèrent un exemple vivant et éclatant des vertus nationales. L'exemple du roi était donc de la plus grande importance, ainsi que le montre encore surtout l'introduction du christianisme. Dans la suite royale, on cultiva la vertu de fidélité qui consistait à se sacrifier, même jusqu'à la mort, pour le « Seigneur » (*dryhten*), tandis que celui-ci illustrait la vertu de reconnaissance par une libéralité remarquable envers ses « serviteurs » (*þegen*). L'épanouissement de ces vertus, en relevant la morale, devait donc préparer le terrain au christianisme : sur le sacrifice de soi-même, fait à un maître mortel, pouvait facilement se greffer le sacrifice de soi-même, fait à un maître immortel.

Le développement de la suite royale, en jetant les fondements d'une noblesse d'épée, conduisit du même coup au développement de la cour et d'une société antique. Les premières charges furent conférées à des personnages qui, admis à la table et au foyer du roi (*beódgeneátas, heordgeneátas*),

1. *Þeóden*, de *þeód*, peuple ; *cyning*, de *cyn*, race. *Cyning* signifie, comme le fait justement remarquer Waitz (*Vervassungsgesch.*, Vol. I, p. 326), « celui dont la position et la dignité reposent sur la race. »

étaient les plus intimes de sa suite. Ces employés devinrent, plus tard, le camérier, le maréchal, le séneschal (*dapifer*), l'échanson ; au VIII[e] siècle, les deux derniers sont déjà nommés dans des documents (1). Un banquet solennel, où coulait l'hydromel, réunissait aussi la suite royale autour de son seigneur. On y abrégeait le temps, la coupe à la main, en se livrant au jeu, en proposant des énigmes, en racontant des histoires empruntées au temps des ancêtres et en faisant le récit de ses propres exploits. Mais, de tous les passe-temps, le meilleur était celui que leur offrait le chantre (*scop*), en faisant entendre un poème épique qu'il récitait sur la harpe ; un des héros jouait lui-même et chantait un *lied* (2). Si les femmes n'assistaient point à la réunion, on y voyait pourtant l'épouse du roi, la « femme », au sens le plus élevé du mot (*cwen*), c'est-à-dire la représentante du sexe féminin dans l'État où elle était fréquemment appelée à jouer un rôle politique. Sa présence, comme aussi l'autorité du roi, devait contribuer, dans ces réunions, au développement des manières polies et de certaines règles de bon ton.

Les Anglo-Saxons possédaient donc, avant d'être en contact avec la culture chrétienne-latine, une poésie populaire : traditionnelle et non pas écrite, improvisée même en partie (3), elle ne s'était pas encore détachée de la musique. Cette poésie était épico-lyrique, ou épique, autant que nous permettent d'en juger des renseignements postérieurs et certains fragments qui, à la vérité, ont été retouchés ; le sujet en était impersonnel, tout en portant l'empreinte des sentiments du poète ; car l'âme richement douée des Germains (4) ne s'y démentait jamais. C'est dans cette poésie populaire que se développa, avec le vers national, la diction poétique, non sans s'influencer réciproquement.

Le vers est la ligne longue antico-germaine, coordonnée

1. V. Kemble, vol. II, p. 109 et 111.

2. C'est ce que Béowulf, v. 2107 et sq, rapporte du roi lui-même. Il est vrai qu'il parle du roi des Danois.

3. V. Béowulf, v. 870.

4. Il paraît que, dans l'âme des Anglo-Saxons, c'était la sensibilité qui dominait.

par l'allitération ; il a quatre *arsis*, dont trois, quelquefois deux, sont reliées par l'allitération. Dans le premier cas, et c'est le plus général, deux des rimes portent sur les deux premières arsis ; il n'y en a qu'une dans le dernier cas. Or, comme la ligne longue se divise essentiellement en deux hémistiches, chacun de ces derniers a au moins une allitération : c'est donc l'allitération qui réunit les deux hémistiches. D'autre part, comme l'allitération est, par nature, une rime initiale, attendu qu'elle repose sur le son initial, elle appartient, avant tout et en première ligne, à la première arsis de chaque hémistiche, et la place la plus naturelle et la meilleure de ces deux mots allitérants est à la tête de leur hémistiche. Ajoutons que, comme la seconde arsis allitère aussi, outre la première, dans le premier hémistiche — ce qui est la règle, — il en résulte que la ligne longue reçoit, par la double allitération dans le premier hémistiche en opposition à l'allitération simple dans le second, une séparation plus marquée de ses demi-vers et une ordonnance plus riche, par le renforcement que l'allitération opère sur l'arsis : la beauté de l'ensemble résulte précisément de la nature inégale des deux membres (1). Les arsis les plus marquées sont apparemment la première et la troisième ; la seconde, qui n'a pas nécessairement besoin d'allitérer, a une force moindre ; enfin la dernière, qui n'allitère pas du tout, est la moins forte. C'est ainsi que l'accent métrique forme comme une ondulation (2). Les dimensions de la ligne longue sont fixées par la première et la troisième arsis : celle-là la sépare du vers précédent, et celle-ci partage les deux hémistiches, en vertu de la pause métrique du vers, laquelle précède les arsis.

Le vers anglo-saxon reçoit encore une grande variété de formes par la diversité des *thésis*. Le nombre de syllabes formant la thésis peut être plus ou moins grand ; elle peut consister en une seule syllabe, comme elle en peut admettre une demi-

1. Si les quatre arsis allitéraient — ce qui n'arrive qu'exceptionnellement — les deux hémistiches couraient risque de devenir deux vers indépendants, rimes géminées. — V. Rückert, *Einleit. zum Heliand*, p. XXI.

2. Le paradigme pourrait être : $1 + \frac{3}{4} : 1 + \frac{1}{2}$.

douzaine. De même, la première et la troisième arsis peuvent être précédées d'une élévation (*Auftact*) d'un nombre divers de syllabes. C'est ainsi que les arsis se suivent tantôt de près, tantôt de loin. Observer un juste milieu dans les dimensions et dans le placement de la thésis, c'était, chez le poète, affaire d'éducation esthétique et de sentiment de la beauté. De plus, ce qui relève encore la variété de la forme du vers, c'est que la pause exigée par le sens peut coïncider tout aussi bien avec l'une qu'avec l'autre pause du vers, et qu'elle peut avoir lieu également bien à la fin du vers ou à la fin du premier hémistiche. L'individualité du poète avait, de ce chef, un vaste champ ouvert devant elle pour la forme du vers.

On voit donc que ce vers antico-germanique allitérant est d'une toute autre nature que le vers latin (soit métrique, soit rythmique), et que le vers rimé des langues modernes, lequel se rattache au vers rythmique. Mais il ne diffère pas moins du vers celtique, qui joint l'allitération à la rime ; ce dernier est, en effet, de sa nature, un vers rimé. Or, dans le vers rimé, le mouvement rythmique est ascendant vers la fin, tandis qu'il est descendant dans le vers germanique allitérant : de même que, dans celui-ci, c'est la rime initiale qui partage les lignes ; ainsi, dans celui-là, c'est la rime finale qui joue ce rôle. Il y a donc là une diversité de principe, et cette diversité s'affirme encore en ce sens que les mots allitérants ne portent pas seulement l'accent du vers, mais encore l'accent rhétorique, ce qui n'est pas nécessaire pour les vers rimés. La rime allitérante germanique est donc plutôt quelque chose d'immatériel et d'idéal, en opposition à la rime celtico-romaine, qui est quelque chose de sensuel et de réaliste. Profondément intérieure, l'essence du germanisme se manifeste donc également bien dans cette construction nationale du vers.

On trouve, il est vrai, parfois l'allitération dans la poésie latino-romaine ; mais elle n'est là que comme un ornement extérieur. Il en est de même de la poésie celtique, quoique l'allitération y apparaisse d'une manière très générale et même avec profusion : mais elle n'y sert pas à la formation du vers ; elle n'y est pas nécessaire et elle ne s'y montre presque jamais sans la rime. En un mot, elle n'y est point organisée :

on l'y retrouve un peu partout et elle ne contribue pas au démembrement du vers.

Les particularités du *style épique* de cette antique poésie germanique à allitération, telles que Heinzel les a fait ressortir le premier (1), sont en partie intimement liées avec la construction du vers : elles en font d'autant mieux ressortir le caractère national. Une de ces particularités consiste en ce que l'on emploie un nom au lieu d'un pronom pour remplacer un substantif précédent qui ne doit pas être répété, comme par exemple dans cette phrase : « le navire était sur les vagues, le vaisseau sous la montagne » (2). Cela s'explique par l'allitération. On la fait porter sur un nom plutôt que sur un pronom, parce que, par elle, le mot lui-même se trouve mis en évidence ; mais répéter la *même* expression sans aucun autre motif, et le faire d'une manière aussi ostensible, ce serait pécher non seulement contre la rhétorique, mais encore, si cela avait lieu dans la ligne suivante, contre le vers lui-même, vu que, dans ce cas, la même allitération devrait également se répéter (3). Mais en exprimant une idée par deux termes différents, elle se trouve, par le fait même, relevée d'une façon plus énergique, et elle en reçoit le plus souvent un coloris bien plus riche : ainsi, par exemple, dans le cas où l'on exprimerait d'abord et simplement la mer par *sœ*, et ensuite par *brim*, terme qui sert à désigner spécialement la mer lorsqu'elle forme des vagues et qu'elle déferle. C'est ainsi que ce qui ne semble être qu'un effet de la forme devient un ornement poétique et artistique.

Ce qui est encore particulier à ce style, c'est l'usage fréquent de l'apposition et sa séparation, même par des phrases entières, du mot auquel elle se rapporte. Or, comme dans cette apposition il n'y a souvent que des synonymes (4), on aime à répé-

1. Voir la remarque placée à la fin de cette Introduction.

2. Au lieu de : « *Il était* sous la montagne. » Beówulf, v. 210 et sq : *Flota wäs on ydum bát under beorge.*

3. Ce qui n'est pas justifiable, quoique cela arrive parfois.

4. Par exemple, « Genèse, v. 1857 : *Sinces brytta* | *ädelinga helm* hêht Abrahame | dugudum stêpan » : dispensateur du trésor, casque (protecteur) des nobles — deux expressions pour : prince.

ter la même pensée, par une simple variation de l'expression, dans une phrase qui suit immédiatement (1). Ces particularités ont un procédé de retard que le style épique affectionne.

En cela, il faut remarquer encore que l'allitération populaire du proverbe est friande, elle aussi, de la réduplication de l'expression d'une idée ou d'une pensée (2).

A ces particularités de style, qui visent la réduplication de l'expression, il faut en ajouter une autre, qui a avec elle bien des liens de parenté et qui est commune à la langue des Anglo-Saxons et à la langue du nord, à savoir, l'usage de ce qu'on appelle *Kenningar* (signe caractéristique), ainsi qu'on désigne ces mots dans la dernière de ces langues. Ce sont des termes qui rendent l'idée d'une manière pittoresque ; par exemple, lorsque pour « mer », on dit « le chemin de la baleine », ou bien « la route du cygne » — ici le cygne est lui-même une image du navire — ou encore, le « bain du chien de mer » ; lorsque, pour « roi », on dit « le dispensateur de trésor », et, pour « harpe », « bois de plaisir ». Ce sont là, en un mot, des métaphores devenues de simples synonymes ; en les employant, on ne pense que vaguement à la figure : elles élargissent le champ de la synonymie du style poétique, déjà si riche, chez les Anglo-Saxons ; elles facilitent l'allitération et lui donnent une variété plus grande, ce qui était surtout important quand les mêmes pensées se représentaient fréquemment. La poésie énigmatique, si richement développée des Anglo-Saxons, nous montre déjà combien ils aiment la langue des images.

Il va sans dire que ces particularités du style poétique étroitement liées à l'allitération devaient facilement amener comme conséquence une certaine diffusion, une certaine prolixité dans la narration ; et, en effet, c'est bien là, trop souvent, le point faible de cette poésie (3).

1. Par exemple, Crist, v. 668 : « Sun mäg fingrum vel | hlûde fore hälедum *hearpan stirgan*, | *gleobeám grêtan* » : toucher la harpe, *saluer* le bois de plaisir.

2. Comme, en allemand : Lust und Liebe, Kind und Kegel.

3. Lappenberg, *Geschichte von England*, Vol I. Hambourg 1834. —

CHAPITRE PREMIER.

Dans les dernières années du VIIe siècle, les Anglo-Saxons infusèrent une nouvelle vie à la littérature latine qui avait eu une longue éclipse; et ce fait se trouve en complète harmonie avec le suivant, à savoir que, parmi tous les peuple de l'Occident, au moyen âge, ce sont eux qui, les premiers, ont eu, dans la langue nationale, une littérature au sens strict du mot, et que c'est d'abord chez eux qu'elle s'est développée : dans ce domaine des choses intellectuelles, un travail aidait l'autre. Chez les Anglo-Saxons en effet l'intérêt national était assez fort pour ne pas s'attarder aux charmes de la littérature latine. Une preuve bien caractéristique du fait, c'est le renseignement qui nous a été transmis par le roi Aelfred, et conservé par Guilhaume de Malmesbury : Aldhelme, le père de la poésie anglo-saxonne, et, parmi les savants de cette nation, le premier en date dont nous possédions des ouvrages, chantait sur un pont un lied composé par lui dans la langue nationale, et cela dans le seul but de combattre l'indifférence religieuse des basses classes(1). Et en effet, Aedhelme n'était pas sans goûter les charmes de la poésie nationale : il pourrait bien même l'avoir cultivée, ainsi que le montre, nous

Winkelmann, *Geschichte der Angelsachsen bis zum Tode Kœnig Aelfreds*, Berlin 1883. — Kemble, *The Saxons in England, a history of the english commonwealth till the period of the norman conquest*, 2 vol., London, 1849. — Vetter, *Zum Muspilli und zur germanischen Alliterationspoesie*, Wien, 1872. — Rieger, *Die alt-und angelsächsische Verskunst* (*aus der Zeitschr. f. deutsche Philologie*, vol. VII), Halle, 1876. — Sievers, *Zur Rhythmik des german. Alliterationsverses*, dans : *Paul u. Braune's Beiträgen zur Geschichte der deutschen Sprache*, vol. X. — Heinzel, *Ueber den Stil der altgermanischen Poesie*, Strasbourg, 1875.

1. Cette communication se trouvait parmi les notices du *Liber manualis*, aujourd'hui perdu, d'Aelfred ; Guillaume la donne au début de la 1re partie de sa *Vita Aldhelmi*. Le passage commence ainsi : « Denique commemorat Elfredus, *carmen triviale*, quod adhuc vulgo cantitatur, Aldhelmum fecisse. »

l'avons déjà remarqué(1), l'influence qu'elle exerça sur son style latin et sur les vers latins rythmiques qu'il composa.

La plus ancienne nouvelle que nous possédions relativement aux productions littéraires en langue anglo-saxonne nous est communiquée par Bède, dans son *Histoire ecclésiastique*(2). Il nous parle de poésies latines qui reposent sur des sources latines et d'après les procédés des ouvrages latins et chrétiens. Ces produits sont des travaux poétiques sur la Bible.

L'enthousiasme religieux d'un brave homme du peuple y donna occasion. C'était, nous raconte Bède, un domestique du monastère de Streaneshealh, dans la Nordhumbrie; il avait nom Caedmon. Honteux de ne pas pouvoir, comme ses compagnons, chanter un lied, lorsque, dans un festin, la « cythare » passait de main en main, il se retira un jour de table et il alla se blottir dans l'écurie dont il avait la garde : là, il eut un songe dans lequel il reçut l'ordre de chanter l'origine des créatures. Pendant son rêve, Caedmon eut encore le temps de composer quelques lignes où il célébrait la gloire du Dieu éternel, créateur du ciel et de la terre; après son réveil, il termina le lied. Or, ce fait ne tarda pas à être connu. Après avoir donné une preuve de son talent poétique devant l'abbesse Hilde, en mettant en vers un passage de l'histoire biblique qu'on lui expliqua, Caedmon fut admis par elle dans le monastère des hommes. Là, on lui expliqua l'histoire biblique suivant l'ordre des faits. Il cherchait à se rappeler ensuite tout ce qu'il avait pu apprendre par cette explication orale, le travaillait, et le faisait passer dans un poème charmant qu'il récitait à ses maîtres en l'accompagnant d'un chant délicieux(3). C'est ainsi qu'il chanta la création du monde,

1. V. Vol. I, p. 593 et s.
2. *Hist. eccles.*, liv. IV, c. XXIV.
3. Quoique j'aie tâché, dans ce récit, de rendre aussi textuellement que possible la narration de Bède, je veux cependant donner l'original de ce passage si important pour le caractère de la poésie de Caedmon : « At ipse cuncta, quae audiendo discere poterat, rememorando secum et quasi mundum animal ruminando in carmen dulcissimum convertebat suaviusque *resonando* doctores suos vicissim auditores sui faciebat. » Cela répond bien au

l'origine du genre humain et toute l'histoire de la Genèse, à partir de la sortie d'Israël d'Égypte jusqu'à son entrée dans la Terre promise ; la plupart des autres histoires de l'Écriture sainte; la naissance, la passion, la résurrection et l'ascension du Fils de Dieu; la descente du Saint-Esprit et la doctrine des Apôtres. Il composa également beaucoup de poèmes (*carmina*) sur l'appareil terrible du jugement dernier, l'horreur des peines de l'enfer, comme aussi sur les délices du royaume céleste et sur la bonté et les jugements de Dieu. Dans tous ces poèmes, Caedmon s'efforçait de détourner les hommes du péché et de les porter à la pratique de la vertu.

C'est là tout ce que Bède nous apprend à ce sujet : toutefois, au début du chapitre, il nous fait remarquer que la bonne intention de Caedmon ne resta pas sans succès, et que d'autres personnes du peuple anglo-saxon tentèrent également de faire des « poèmes religieux » : mais nul ne put l'égaler (1).

Ce premier renseignement sûr, relativement à la poésie nationale des Anglo-Saxons, est si important dans tous ses détails qu'il méritait bien d'être consigné tout au long. Il n'y a aucune raison d'en révoquer en doute la vérité; au contraire, tout parle en faveur de l'historien. Bède, à ce point de vue, se fait remarquer en général par sa fidélité; or, il ne pouvait pas avoir de motif de nous transmettre ici une donnée fausse. D'autre part, il pouvait en même temps être exactement informé, vu qu'il était rapproché, par le temps et par l'espace, des faits qu'il raconte. Peut-être était-il dans son enfance encore contemporain de Caedmon (2), puis, leur monastère respectif n'était éloigné que d'une distance de dix milles (3).

thème qu'on lui avait posé dans son épreuve et qui avait le but suivant : quendam sacrae historiae sive doctrinae sermonem in *modulationem* carminis transferre. » On voit de quelle importance était l'élément musical dans ces *carmina*, de Caedmon.

1. Dans l'effet moral, ainsi que cela résulte de ce qui suit. Bède ajoute, en effet, que le *ciel* lui avait accordé le don du chant : il ne pouvait donc chanter que des sujets vraiment pieux.

2. L'abbesse Hilde mourut, en effet, en 680, et Bède naquit en 672.

3. On voit qu'un procédé irréfléchi et dépourvu de toute critique était seul capable de qualifier de « légende » le récit de Bède, et de le mettre sur la même ligne que le récit concernant l'auteur d'Héliand.

Ce renseignement, qui est caractéristique et gros de conséquences pour la poésie anglo-saxonne, nous permet d'avancer que la première élaboration de sujets littéraires non nationaux, c'est-à-dire transmis dans des livres, était toute populaire et devait conduire à la poésie artistique ; par là se trouvait essentiellement facilitée l'assimilation de ces matières étrangères. Caedmon trouvait ses sujets dans les communications qu'il recevait de vive voix, comme les chantres populaires les trouvaient dans la tradition orale ; il les travaillait, pour être chantés et en faisait des poèmes, qu'il récitait en s'accompagnant de la cithare. Ses *carmina*, pour employer l'expression de Bède, étaient des poèmes en forme d'hymnes, ainsi que cela résulte avec certitude non seulement du récit de Bède (1), mais encore de la traduction libre qu'il donne du premier essai de Caedmon (2). Nous ignorons combien d'autres, parmi eux, furent en outre confiés au parchemin : ils ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Caedmon ne les a certainement pas écrits lui-même, car nulle part il n'est dit qu'il ait reçu une éducation savante qui l'aurait mis en état de le faire; au surplus, et selon la remarque expresse de Bède, il était déjà dans un âge avancé lorsqu'il devint chantre et moine.

La seule importance historique et littéraire qu'il faille attribuer à Caedmon consiste toute entière dans l'exemple qu'il donna en traitant, d'une manière populaire et dans la langue nationale, des sujets chrétiens et religieux ; car, Bède nous l'apprend, il eut bientôt des imitateurs. La poésie anglo-saxonne reçut par là une direction tout à fait nouvelle qui amena à une production *littéraire* en langue nationale, mais en conservant toutefois les formes poétiques, populaires et traditionnelles; elle amena à une poésie qui fut transcrite

1. Comparer ici mon *Essai* sur la Genèse, cité plus loin.

2. « Nunc *laudare* debemus auctorem regni caelestis, potentiam creatoris et consilium illius, facta patris gloriae ; quomodo ille, cum sit aeternus deus omnium miraculorum auctor extitit, qui primo filiis hominum caelum pro culmine tecti, dehinc terram, custos humani generis omnipotens creavit. » — L'original nous semble conservé sur la dernière page d'un manuscrit de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède ; ce manuscrit est du VIIe siècle ; il se trouve à Cambridge. — V. surtout Zupitza, *Ueber den Hymnus Caedmons*, dans la *Zeitschr. f. deutsches Alterth*, N. F., Vol. 10, p. 210 et sq.

aussitôt et destinée à la lecture. On traita d'abord les mêmes sujets que Caedmon, c'est-à-dire l'histoire biblique ; on les fit passer alors également dans un poème épique ; et cette poésie n'est en partie qu'une paraphrase poétique de la Bible, composée dans l'esprit national anglo-saxon. Tels sont les poèmes qu'on a attribués à Caedmon avec moins d'irréflexion que de hardiesse.

Un codex d'Oxford, du xe siècle, nous a conservé un recueil de ces œuvres poétiques dont les trois premières et les plus anciennes doivent être attribuées à cette époque. Elles traitent des sujets de l'Ancien Testament(1). Le premier de ces ouvrages a pour base le premier livre de Moïse jusqu'au chapitre XXII, v. 13, et il se termine avec le récit du sacrifice d'Abraham : aussi l'a-t-on intitulé à bon droit : *Genèse*(2). Tel qu'il est conservé dans le manuscrit, avec ses lacunes, il compte deux mille neuf cent trente-cinq lignes longues. Mais l'ouvrage, tel que nous le possédons, ne forme pas un tout homogène. Il faut d'abord en détacher un passage de plus de six cents lignes longues, du vers deux cent trente-cinq au vers huit cent cinquante-un ; il a été intercalé, à la place du texte primitif ; il provient d'un poème plus récent appelé : *seconde Genèse* (3). Ce poème traite d'ailleurs le même sujet : la tentation et la chute de nos premiers parents. Nous en reparlerons dans le livre suivant. Il y a plus : la partie qui précède l'interpolation, comme aussi celle qui la suit, semble à peine appartenir au même auteur. Examinons ici ces deux parties.

L'ouvrage ne débute pas, ainsi qu'on pourrait s'y attendre, par la création du monde, mais bien par les motifs qui l'ont

1. *Caedmon's Metrical paraphrase of parts of the holy Scriptures in Anglo-Saxon, with an english translation, notes*, etc., by Thorpe. London 1832. — *Caedmon's des Angelsachsen biblische Dichtungen*, herausgeg. v. Bouterwek, 1854. — Grein, *Bibliothek der angelsächs Poesie in kritisch bearbeiteten Texten*. Goettingen, 1857. Vol. I. — Grein, *Dichtungen der Angelsachsen stabreimend übersetzt*. Vol. I, Cassel, 1863.

2. Ebert, *Zur Angelsächs. Genesis*, dans : *Anglia*. Vol. V, p. 124 sq. — Hönncher, *Ueber die Quellen der angelsächs. Genesis*, dans : *Anglia*, vol. VIII, p. 41 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 120 sq.

3. En Allemagne, on l'a nommée : « Die jüngere Genesis. »

déterminée, c'est-à-dire la chute des anges. Cette argumentation, qui forme l'introduction (v. I-102), offre un récit tout à fait indépendant de la Bible et qui repose exclusivement sur la doctrine ecclésiastique, telle que l'a développée notamment saint Grégoire le Grand dans ses *Moralia* et dans son exégèse de la Bible (1). « Notre devoir, dit le poète en débutant, notre devoir est de louer par nos paroles, comme aussi d'aimer par notre cœur, le gardien des cieux, le roi glorieux des peuples, le seigneur tout-puissant qui est sans fin et sans commencement (2). Il maintint fermement et avec force les cieux qui avaient été créés dans l'immensité pour les enfants de la magnificence, les gardiens des esprits (les anges). La Jubilation, la Joie, la Paix étaient dans le ciel avant que le chef de la troupe angélique ne se révoltât par son orgueil : lui et les siens se vantaient de vouloir partager l'empire avec le Seigneur ; il voulait posséder, au nord, une patrie qui fût à lui, comme aussi un trône du royaume céleste (3). Alors Dieu irrité créa pour l'esprit menteur une patrie horrible dans l'enfer et les y précipita, lui et les siens. A partir de ce moment l'Amour et la Paix revinrent dans le ciel ; mais les sièges des anges déchus y étaient vides : pour les faire occuper de nouveau par un peuple meilleur, Dieu résolut la création du monde et celle de l'homme. »

Là se termine l'introduction, et ce n'est qu'à partir du vers cent trois que l'auteur de la première partie passe à l'élaboration du livre biblique ; mais cette dernière ne va que jusqu'au chap. II, v. 14, où l'on trouve les noms des fleuves du Paradis. Après une petite lacune de quelques lignes, commence le passage interpolé. Mais, dans cette première partie, on trouve d'une part la plus grande lacune, à savoir l'histoire de la création, qui s'arrête au beau milieu du troisième jour, et celle des autres journées qui manque tout à fait ; et, d'autre part,

1. Voir, là dessus, Bouterwek, *Op. c.* CXLI sq.

2. Ce début du poème rappelle l'hymne de Caedmon, comme si l'auteur avait pris de là occasion pour composer son ouvrage.

3. Ce passage s'appuie évidemment sur le texte d'Isaïe, XIV, v. 13, où Lucifer dit : « In caelum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus *Aquilonis.* »

la création d'Eve laquelle est empruntée par avance à ce qui suit (chap. II, v. 18, 21, sq.), de telle sorte que ce passage de la Bible se trouve combiné avec le chapitre I (v. 28 sq.). C'est dans l'élaboration paraphrasée du texte biblique, plus encore que dans l'introduction, que l'auteur de la première partie nous révèle sa nature poétique : témoins, quelques grands traits, comme lorsqu'il nous représente, avant la création, Dieu plongeant « ses regards » sur les lieux attristés de l'abîme entouré d'une nuit éternelle, causée par les sombres nuages (v. 106 sq.), ou encore, lorsqu'il nous montre comment arrivèrent le premier soir et la première nuit (v. 133 sq.) et comment accourt, à pas précipités, le matin lumineux pour parcourir la terre (v. 154 sq.).

Même dans la partie qui suit l'interpolation, et qui s'étend de la rencontre entre Dieu et nos premiers parents (chap. III, v. 8) après leur chute jusqu'au sacrifice d'Abraham, on trouve maintes lacunes du manuscrit. Dans cette partie, la plus considérable de l'ouvrage, qui comprend plus de deux mille lignes longues, l'élaboration du texte biblique est moins brillante, moins émaillée de fleurs de rhétorique, et moins indépendante que dans la première. Mais elle n'en est pas pour cela moins digne d'éloges. Partout l'auteur a fait preuve de réflexion intelligente; il s'est efforcé de mettre le texte biblique à la portée de la conscience nationale et chrétienne de son peuple, et de le lui rendre par là sympathique et compréhensible dans ses détails. C'est ainsi qu'il a mis de côté les passages, qui même remaniés, auraient dû rester inintelligibles pour un lecteur anglo-saxon, comme, par exemple, l'explication des noms, et encore les passages qui blessaient la conscience chrétienne ou qui, n'offrant qu'une sèche nomenclature, n'auraient pas causé le moindre intérêt. Par contre, il ne craint pas de faire des additions pour expliquer, comme pour motiver, le récit biblique (1).

Mais alors ses peintures prennent plus d'ampleur, et en cela il ne répudie pas sa nationalité : non seulement, en effet, il

1. V., pour ceci et ce qui suit, des exemples et des citations dans ma dissertation.

travaille la Bible en langue anglo-saxonne, mais encore il la travaille dans un esprit anglo-saxon. Les actions qu'il raconte, il les fait se passer en même temps au milieu de son peuple, en transportant au temps et sur la scène du récit biblique les institutions, les mœurs, les usages, les défauts et les vertus des Anglo-Saxons (1). C'est ainsi que, à la place des expressions bibliques exprimant une dignité ou une fonction, il a employé les mêmes expressions de la nation anglo-saxonne : pour lui, la richesse consiste dans des bagues en or travaillé; les guerriers de la Bible sont ornés comme ceux des Anglo-Saxons, et même la mer, que ceux-ci aiment tant, apparaît dans les paysages que dessine l'auteur. Mais où l'auteur s'affirme surtout comme poète national, c'est dans quelques tableaux isolés finement exécutés et qui ont été inspirés par le récit biblique, par exemple, la description du déluge (2) et de la bataille que le roi de Sodome livra au roi des Élamites (v. 1.982 sq.). Ce dernier tableau est tout à fait indépendant, vu que la Bible (c. XIV, v. 9 sq.) ne dit ici qu'un mot des localités et du résultat de la bataille; c'est, de la part du poète, une image vivante des guerres de sa nation. Un autre trait éminemment national, c'est l'expression personnelle et pleine de sentiment de l'union du poète avec son récit, et c'est surtout dans cette partie de la *Genèse* que se trouve çà et là cette qualité.

La deuxième pièce du manuscrit d'Oxford, l'*Exode* (3), présente un tout autre caractère que la *Genèse*. C'est une création libre et poétique qui reposait presque exclusivement sur un chapitre du livre biblique, le quatorzième. La sortie d'Égypte

1. Tout comme cela avait lieu alors dans les ouvrages de l'art plastique, par exemple dans les illustrations du manuscrit de notre poème lui-même, publiées dans l'*Archaeologia*, Vol. XXIV. — Voir, sur ces dernières : Springer, *Die Genesisbilder in der Kunst des frühen Mittelalters*. Leipzig, 1884. (Dans le vol. IX des *Dissertations de la Société royale saxonne des Sciences*.)

2. V. 1295 sq., où se rencontre aussi un trait apocryphe qui a été employé dans un but poétique ; le corbeau ne revient pas, parce qu'il a trouvé un cadavre à dévorer. Nous trouvons le même motif également dans Avitus, l. IV, v. 566. V. vol. I, p. 383. — Du reste, l'amour et la connaissance de la mer et de la navigation se montrent dans cette description sous un jour vraiment anglo-saxon.

3. Wülker, *Grundriss*, p. 130, 133, 513.

et le passage des Juifs à travers la mer Rouge, ainsi que la mort de Pharaon et de son armée en font tout le sujet : c'est l'*Exode* au sens restreint du mot. Ce morceau ne comprend que cinq cent quatre-vingt-neuf lignes longues. Son indépendance se montre tout d'abord dans l'unité de la composition ; le poète fait en effet de Moïse son héros. Dès le début, comme aussi à la fin, il chante ses louanges, quoique, dans l'esprit de la Bible, le chef des Israélites ne soit que l'instrument de Dieu, qui est le véritable vainqueur. Le poète commence donc par célébrer le sage législateur du monde à qui Dieu a permis de faire bien des miracles; il est en même temps un habile capitaine, un chef du peuple rempli de piété. « A lui Dieu a donné la force des armes contre la terreur des ennemis. » Dieu seconde son entreprise, en frappant les premiers-nés des Égyptiens : alors seulement Pharaon accorde aux Hébreux la permission de sortir. Le poète ne dit rien des autres plaies, qui suivirent cette première punition.

Vient ensuite le voyage vers la mer Rouge : la description de ce voyage offre plus d'un détail singulier. Les Juifs arrivent d'abord jusque chez les nègres, dont le pays est couvert d'un casque d'air et a un sol marécageux. Les Anglo-Saxons se représentaient le désert comme un pays marécageux et infertile, un pays de landes et de bruyères. Le nuage qui les conduit les protège contre les ardeurs du soleil : il est étendu, sur leur tête, comme une voile. La voile leur montre la route : « les marins s'avancent sur le chemin de l'onde » (v. 105). Le soir, nouveau miracle : après le coucher du soleil, une colonne de feu commence à les éclairer de ses flammes — les bords des boucliers étincelaient, les ombres disparaissaient —, afin que la sombre bruyère avec l' « horreur du désert » n'effrayât point l'armée. Mais la colonne lumineuse qui « marche devant » eux menace, avec ses boucles de feu(1), l'armée des Juifs, si elle ne veut pas obéir à Moïse. Ainsi guidés, les Juifs arrivent à la côte de la mer, où, fatigués, ils dressent leurs tentes (v. 134).

Là, ils apprennent que les Égyptiens sont en marche pour

1. *Häfde foregenga fýrene loccas*, etc., v. 120.

les poursuivre. L'effroi les saisit ; ils voient déjà les troupes de Pharaon, dont les boucliers brillent et les drapeaux flottent au vent; les trompettes sonnent la charge. Les oiseaux de guerre poussent des cris sinistres ; les loups chantent leur horrible chant du soir, dans l'attente de leur pâture. A la tête de l'armée, s'avance à cheval le roi lui-même de la victoire. Mais un ange puissant, se plaçant entre les Juifs effrayés et l'ennemi (1), les empêche de se voir entre eux (2) (v. 207.

Les Juifs attendent le jour sous les armes et sans espoir de revoir la patrie : entre les deux ennemis, les Égyptiens et la mer; partant, nul moyen de salut. A la pointe du jour, Moïse fait sonner le départ ; on lève le camp à la hâte. L'auteur parle ici de la distribution de l'armée : douze divisions de cinquante bataillons de mille hommes chacun ; en tout, six cent mille hommes. Mais voilà que tout à coup le héraut du combat, le hardi prophète, Moïse, élève le bouclier devant les hommes, commande le silence et fait un discours pour les encourager. Il leur reproche leur peu de foi : le Dieu d'Abraham les protégera de sa main puissante. Alors, il accomplit un miracle qui les sauve, et le poète en fait faire le récit (v. 278 sq.) : « Vous voyez, dit-il, en vérité, de vos propres yeux, vous le plus chéri de tous les peuples, un miracle inespéré que cette main droite a opéré en frappant l'océan profond avec une branche verte ; la vague s'élève : aussitôt, l'eau devient solide comme une muraille. Ces grandes routes sombres, ces anciens lieux que n'ont jamais foulés les pieds des mortels, ces champs d'écume qu'ont toujours couverts des vagues éternelles, tout cela s'est desséché. » — Le passage commence ; la division de Juda, avec un lion d'or pour bannière, marche en avant (3); après elle, vient celle de Ruben ; puis les marins, les wikings (4). En troisième lieu, les troupes

1. Cf. *Exod.*, c. XIV, v. 20.

2. L'auteur ne parle pas du nuage qui rendit les ennemis invisibles les uns aux autres.

3. L'auteur se base ici sur la Genèse (c. XLIX, v. 9), où Jacob dit à Juda : « Catulus leonis Juda : ad praedam, fili mi, ascendisti ; requiescens accubuisti ut leo, et quasi leaena, quis suscitabit eum ? »

4. Reste à savoir si c'est parce que Jacob (l. c., v. 3) dit à Ruben : « Effusus es sicut aqua ? » que le poète a eu cette pensée.

de Siméon : la rosée couvre le bois de leurs lances. Le bruissement du jour, le matin brillant et superbe s'avance sur l'Océan. L'armée passe, une tribu après l'autre, groupe par groupe : un seul homme conduit les guerriers, c'est Moïse, qui devient par là célèbre. Chacun connaissait les droits de propriété des tribus, la patrie (1) des braves (Chanaan), comme le leur avait dit Moïse. Ils n'avaient tous qu'un seul et même père : ce prince du peuple reçut autrefois des droits sur ce pays. C'est de lui que descend Israël. Voici le récit des anciens (v. 362) (2) : Noé peuple le monde nouveau ; le neuvième de ses descendants était le père d'Abraham ; or, Abraham fut béni de Dieu, car il fit preuve de fidélité par le sacrifice d'Isaac, que le poète raconte ici dans tous ses détails (v. 397 sq.). Le contenu de cette bénédiction, c'est que les habitants de la terre, c'est-à-dire le nombre de ses enfants, devront pouvoir compter les étoiles au firmament, les pierres sur la terre, les montagnes de sable et les vagues dans la mer, et que ses descendants possèderont le pays de Chanaan (v. 445) (3). C'est ainsi que le poète explique la quantité des soldats israëlites et montre en même temps le but de leur voyage.

Après le v. 445, vient une lacune de quelques lignes longues ; mais le nombre n'en saurait être bien considérable : le poète y faisait la description de la poursuite des Égyptiens. Dès le v. 446, en effet, il raconte leur engloutissement dans les flots. Déjà, ils se sont retournés pour prendre la fuite, car la mer menace de les ensevelir. Les vagues furieuses se soulèvent : les chemins qu'on apercevait tout à l'heure, les hurrah de l'orage, ce cri de guerre tout-puissant ; s'élèvent jusqu'au ciel. Les tortues des boucliers des combattants sont rompues ; ils tombent morts, emportés par le courant de la mer. Les murailles d'eau, les tours formées par la mer qui avait ouvert

1. Je lis, en effet, pour *aedelo* (adel) *ǎedel* = *édel*. V. ma dissertation *Zum Exodus : Anglia*, vol. V, p. 409.

2. Je ne le considère pas comme une interpolation, ainsi que je l'ai montré dans la dissertation ci-dessus désignée, vu surtout que, dans la suite, il a la signification donnée plus haut.

3. *Gen.*, c. XXII, v. 17 : « Possidebit semen tuum portas inimicorum suorum. »

une route pour les Juifs, tout cède et se fond. Pharaon reconnaît, mais trop tard, la puissance du gardien qu'il avait à combattre. Tous ses soldats sont victimes du désastre : il n'en reste pas même un pour porter dans les villes le pire de tous les messages, annoncer aux femmes la mort de leurs maris.

Inspirée elle-même par la contemplation vivante d'un admirateur de la mer, cette description offre plusieurs traits d'une véritable grandeur : j'ai cherché à en rendre quelques-uns. Mais elle est, au demeurant, comme la vague qui va et vient sans cesse; elle manque d'ordre et me paraît mal agencée.

Le poète chante ensuite (v. 515 sq.) Moïse comme prophète, alors qu'il proclame les dix commandements et qu'il annonce, dans l'évangile futur, quelque chose de supérieur ; l'évangile en effet, promet l'immortalité : le paradis aux bons, l'enfer aux méchants. Moïse annonce ensuite aux Juifs que Dieu va enfin lui accorder ce qu'il leur a promis déjà depuis longtemps, à savoir la possession de la terre de Chanaan, à la condition qu'ils conserveront sa doctrine sainte. Le peuple éclate en transports de joie ; les cymbales font résonner des chants de victoire ; les bannières joyeuses s'agitent au vent. Hommes et femmes entonnent un cantique d'actions de grâces au Seigneur. Après cela, ils s'emparent du butin qui surnage sur les flots de la mer; avec des filets, ils font une immense razzia de bijoux, d'ornements, de boucliers, pendant que les ennemis, dont la troupe est la plus grande qu'ait jamais levée un peuple, gisent au fond de la mer.

Ainsi finit ce poème. Vient alors un supplément, composé dans l'esprit de la nationalité anglo-saxonne qui, du reste, ne se dément jamais dans la description de la campagne.

La troisième pièce du même missel, comprenant sept cent soixante-cinq lignes longues, est un travail poétique sur le livre de *Daniel*. Ce qui nous en a été conservé ne va que jusqu'au chapitre v, v. 23, car la fin de ce chapitre manque dans le codex, et c'est là précisément l'explication de la mystérieuse inscription. D'où il appert, en tout cas, que ce poème nous est parvenu incomplet.

L'auteur débute par une introduction indépendante de la Bible, dans laquelle il motive l'asservissement des Juifs, sous Nabuchodonosor, par leur démoralisation. Ils vivaient heureux, dit-il, sous une royauté de leur race, et ils furent victorieux de leurs ennemis aussi longtemps qu'ils demeurèrent fidèles à Dieu. Mais ils devinrent orgueilleux en s'adonnant à la boisson — trait qui caractérise bien les Anglo-Saxons (1) — et, ainsi, ils tombèrent dans l'erreur et le péché. C'est en vain que Dieu leur envoya ensuite ses prophètes pour les convertir. Le Seigneur irrité montra alors à des héros étrangers le chemin de la forteresse (v. 35). Nabuchodonosor conquiert Jérusalem, pille le temple et conduit les Juifs à Babylone.

A partir de là, l'auteur suit le texte biblique, parfois en le développant avec détail; même il se permet d'y introduire quelques changements et quelques additions. C'est ainsi qu'il ne dit rien du premier songe de Nabuchodonosor, ni de l'explication qu'en fit Daniel (ch. II, v. 28 sq.); par contre, il indique le contenu de ce songe dans les lignes longues qui correspondent au début du chapitre II, ce qui, dans la Bible, n'a pas lieu en cet endroit (2). Il ne rend pas tout ce qui se trouve dans ce même chapitre, du verset 13 au verset 27 : Daniel paraît devant le roi pour lui expliquer le songe, sans être *mandé* auprès de lui. Mais le refus des trois jeunes gens israélites d'adorer les nouveaux dieux érigés par Nabuchodonosor (c. III, v. 12) est présenté avec de nouveaux détails, et, par là, mieux mis en relief (v. 196 sq.). Ce n'est pas sans raison, car ainsi se trouve préparé le détail culminant de ce récit, c'est-à-dire le miracle de la fournaise, qui devait le plus intéresser les chrétiens. La description en est très détaillée et faite avec de vives couleurs (v. 244 sq.) : les ardeurs de la fournaise de fer font place aux joies d'un séjour charmant par l'apparition d'un

1. V. vol. I, p. 613. (pagination *allemande*).
2. V. 110 sq :

..... swefnes wôma,
hû woruld wære wundrum geteód
ungelîc yldum ôd edsceafte.
Weard him on slæpe sôd gecŷded,
pätte rîces gehwäs rêde sceolde gelimpan.

ange envoyé du ciel ; tel, pendant l'été, le temps devient délicieux, lorsqu'une averse de pluie chaude est tombée pendant le jour (v. 246 sq.) (1). Mais il n'est dit ici nulle part que l'ange ressemble au fils de Dieu.

La langue du poète, dans le récit, est d'ordinaire très simple, trop simple même ; mais, dans la prière d'Azarie et dans celle des trois jeunes gens (2), elle s'élève très haut, emportée par le souffle de la poésie du livre biblique ; et, sans tomber dans le pathos, comme le font si communément les Anglo-Saxons, elle inspire une sorte de recueillement. Il faut remarquer la naïveté du poète qui, dans cette prière, fait raconter à Azarie, par anticipation, le sort des Juifs après la destruction de Jérusalem : il se lamente à les voir disséminés sur toute la terre, méprisés dans beaucoup de pays et honnis par plus d'un peuple (3). — Même dans la suite de la narration, l'auteur en parlant de Nabuchodonosor, s'écarte quelque peu de la Bible : c'est ainsi que le monarque, devenu fou, n'est plus comparé à un bœuf mais à un cerf, ce qui est plus poétique (v. 574) ; il omet aussi le passage de la Bible où il est dit qu'une voix céleste annonce son malheur à Nabuchodonosor (c. IV, v. 28 sq.) ; c'est ainsi également que ce roi raconte à ses gens sa longue pérégrination avec les bêtes sauvages (v. 640 s.)

1. Cf. c. III, v. 50, de la Bible : « Et fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem. »

2. Ces prières se trouvent, avec le récit biblique qui les suit et qui va jusqu'à la sortie des trois jeunes gens de la fournaise, dans une autre rédaction contenue dans le mss. d'Exeter. Elle concorde presque mot pour mot en grande partie avec la rédaction du mss. d'Oxford jusque dans le début de la deuxième prière (*Oxf.* v. 365, et *Exet.* v. 75) ; mais ensuite elle s'en écarte davantage, parfois même complètement ; elle contient notamment de longues additions, des développements prolixes d'ordre d'idées qui ne sont qu'indiqués dans la Bible, comme, par exemple, au v. 80 sq. L'auteur de la rédaction d'Exeter a eu lui aussi directement la Bible sous les yeux ; il en fait même une citation latine (v. 200) ; çà et là, il se rattache plus étroitement au récit biblique, quelquefois il s'en éloigne plus que le texte d'Oxford. Le récit de la fin en est, dans l'expression, complètement indépendant. La rédaction d'Exeter se trouve aussi dans la *Bibliothèque* de Grein, vol. I, p. 115 sq.

3. Siendon we tôwrecene geond wîdne grund
heápum tôhworfene hylde lease :
is ûser lîf geond landa fela
fracod and gefræge folca manegum. V. 301 sq.

Avec le chapitre cinquième, la Bible commence un nouveau récit qui a, lui aussi, un début indépendant (v. 672 à 695.) De cette manière, se trouve suppléée la transition de l'histoire de Nabuchodonosor à celle de Balthasar : cette transition manque dans la Bible. La domination des descendants du premier resta inébranlable, dit notre poète, jusqu'à la troisième *(sic)* génération, c'est-à-dire jusqu'à ce que Balthasar saisît le pouvoir et tombât dans un excès d'orgueil insensé. Ce fut la fin de la royauté des Chaldéens: le Créateur la fit passer aux Mèdes et aux Perses. Alors tomba la plus grande et la plus imposante des forteresses, Babylone, parce que Balthasar avait tenté Dieu par ses hostiles fanfaronnades. Déjà s'avance l'armée des ennemis, tandis que le roi est assis à la table du festin. Il se vante d'avoir avec lui des divinités plus puissantes que le Dieu d'Israël. Mais si l'auteur ajoute ici différentes choses au récit biblique, il en omet par contre plusieurs dans les passages qui vont suivre.

On voit donc que le poète de *Daniel* en prend plus librement avec le texte biblique que ne le fait le poète de la dernière partie de la Genèse; il aspire même à donner à son récit, au moyen d'additions, une certaine ampleur en expliquant les causes des événements et en cherchant à les motiver; mais quant à ce qui est d'une composition poétique indépendante et suivie, il ne sait pas s'y maintenir, comme le poète de l'Exode. A part quelques passages lyriques, le coloris de sa narration est bien plus pâle (1), non seulement que celui de l'autre poème, mais même que celui du chapitre de la Genèse déjà mentionné. Ici disparaît complètement tout l'appareil de la rhétorique, dont les Anglo-Saxons aiment tant à orner leur style; l'auteur reproduit un petit nombre des discours de la Bible. Le vocabulaire est plus pauvre, et les mêmes expressions reviennent souvent plusieurs fois de suite. Enfin, l'usage anglo-saxon de l'apposition, notamment celui de l'apposition décorative, est ici bien moins fréquent.

Nous trouvons encore, dans cette même période, un travail poétique sur l'Ancien Testament: c'est l'histoire de *Judith*,

1. En même temps on trouve bien moins ici le costume national.

ainsi nommée d'après le livre biblique qui en fait le fond (1). C'est ainsi, en effet, qu'on a intitulé ce poème anglo-saxon qui nous a été conservé dans le codex de *Beowulf*, mais qui n'est, il est vrai, qu'une mutilation (trois cent cinquante lignes longues). Le début manque. Le poème commence aussi par l'introduction de la catastrophe, le festin d'Holopherne, à la fin du chapitre XII de la Bible, alors que le poète a dépeint auparavant, en quelques vers, la confiance inébranlable de l'héroïne dans la protection de Dieu (2).

Le festin est ici offert par Holopherne à ses plus anciennes épées. Le poète le traite brièvement, mais d'une manière pleine de mouvement, et apparemment d'après les orgies de ses compatriotes, qui s'entendaient bien à de pareilles fêtes. On présente à boire dans des amphores, des hanaps et des coupes. Holopherne rit, crie, s'agite et fait un tel vacarme, qu'on peut l'entendre de fort loin. Et pourtant, ils étaient, lui et ses épées, destinés à la mort; mais cet homme puissant et terrible, ne soupçonnait guère un sort pareil (3). Ses joyeux compères gisent à terre, ivres-morts, à la tombée de la nuit. Alors le prince se rend dans sa chambre à coucher et ordonne à ses serviteurs de lui amener la belle Judith. Mais assoupi par les vapeurs du vin, il tombe sans connaissance au milieu de sa chambre. Ici se place maintenant le récit de la Bible : seulement, dans le poème, le meurtre d'Holopherne est plus détaillé; Judith ne coupe d'abord que la moitié du cou et s'y reprend à deux fois pour abattre la tête, après quoi l'âme d'Holopherne descend aux enfers pour y souffrir des châtiments éternels dans la salle sombre du dragon.

L'action marche ensuite (v. 122) plus vite que dans la Bible, quoique le poète épique anglo-saxon décrive en détail, comme

1. Grein, *Bibliothek der angelsächs. Poesie.* Vol. I, p. 120 sq. — Rieger, *Alt-und Angelsächsisches Lesebuch.* Giessen, 1861, p, 97 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 140 sq.

2. Si la partie qui nous reste de cette poésie n'était pas divisée en trois sections, après les quatorze premières lignes rimées, et si ces sections n'étaient pas marquées, dans le mss., avec les chiffres X, XI, XII, on serait tenté de croire qu'une grande partie de ce poème a été perdue, en voyant la manière dont le poète, dans ce qui nous en reste, traite le sujet biblique.

3. Ce trait révèle un vrai poète.

il devait le faire, la fuite de l'héroïne à Béthulie et son arrivée dans cette ville. Mais le discours où Judith annonce sa victoire a peu d'étendue, et les discours des Juifs, ainsi que la scène avec Achior sont laissés de côté (c. XIII, v. 21 jusqu'à la fin). Judith cherche ensuite à soulever son peuple; elle l'engage à tomber sur les Assyriens, à la pointe du jour (c. XIV, v. 1 sq.). Cette attaque est décrite avec des couleurs brillantes : c'est un tableau vivant d'une bataille anglo-saxonne avec tous les ornements d'un poème épique populaire. En entendant le bruit des boucliers des guerriers qui sortent (v. 204 sq.), le loup affamé et le noir corbeau, cet oiseau qui se repaît de cadavres, tressaillent de joie dans la forêt : ils savaient tous deux que les soldats renverseraient les ennemis dévoués à la mort ; à leur suite, volait l'aigle aux plumes trempées de rosée et dont le bec crochu chantait l'hymne du combat. Le casque sur la tête et couverts avec le bouclier de tilleul, les héros s'avancent, bannières déployées. Enfin, voici l'attaque. D'abord, elle n'a lieu que de loin ; les Juifs envoient aux ennemis une grêle de flèches, qu'ils lancent avec leurs arcs de corne ; ensuite, ils montent à l'assaut, avec des cris formidables, en leur jetant leurs lances; enfin, au milieu de la mêlée, ils tirent de leur fourreau et brandissent leurs épées brillantes et bien affilées.

Le poète raconte ensuite, d'après le chapitre XIV (v. 8 sq.) comment les Assyriens hésitent, par respect, à éveiller Holopherne; il sait exciter habilement l'intérêt du lecteur en faisant approcher à chaque moment les Hébreux victorieux (v. 261). Il nous retrace, avec la joie que devait éprouver un Anglo-Saxon après une victoire, la défaite des ennemis en fuite et l'immensité du butin sanglant, armes, objets précieux, etc., qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Judith elle-même, chose étonnante, reçoit pour récompense une partie du butin : l'épée d'Holopherne, son casque ensanglanté et sa cuirasse rehaussée d'un or éclatant. L'héroïne loue le Seigneur, qui lui donna la gloire pour avoir cru fermement en lui (1): et c'est aussi par des actions de grâces à Dieu que le poète termine son travail.

1. C'est ainsi que ce *torse* — c'est-à-dire le fragment qui reste de cette

C'est là assurément, parmi tous les poèmes anglo-saxons qui traitent de l'Ancien Testament (1), le meilleur qui nous ait été conservé de cette période. Le style épique n'est ni affaibli, ni assombri, par une rhétorique exagérée ou par un coloris poussé à l'excès; la narration est toujours lumineuse et sans entraves, malgré les digressions épiques; l'expression, libre de pathos et de redondance, est pleine de chaleur et de sentiment religieux, par suite de la sympathie que le poète éprouve pour son sujet : les Juifs n'apparaissent-ils pas, dans son ouvrage, comme les ancêtres des chrétiens, et Judith, comme une héroïne chrétienne (v. 86)? C'est ce qui justifie d'autant mieux le costume anglo-saxon, qui ne manque pas ici non plus de se produire, ainsi que je l'ai montré.

CHAPITRE DEUXIÈME

POÉSIE ÉPIQUE PROFANE. — BÉOWULF. — WIDSITH. LA CONSOLATION DU CHANTEUR.

La littérature nationale des Anglo-Saxons se développa d'abord, autant qu'il est permis d'en juger d'après les documents qui nous restent, dans des travaux inspirés par la Bible : et nous prenons ici le mot de « littérature » dans son sens propre, c'est-à-dire en tant qu'il signifie des ouvrages mis aussitôt par écrit et avec un caractère personnel ; tels sont les poèmes dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et dont l'un ou l'autre, la Genèse surtout, pourrait bien remonter au siècle de Bède. Ces ouvrages épiques, composés d'après des modèles écrits qu'ils suivent plus ou moins fidèlement, traitaient des sujets qui n'avaient rien de national ; la religion seule formait le lien qui les rattachait à l'esprit

poésie mutilée — se termine par la confiance de Judith en Dieu, tout comme il en a été question dans le début du fragment. Cela est digne de remarque : peut-être ce poème est-il moins mutilé qu'on ne le suppose.

1. Je ne saurais me ranger à l'avis de Kluge (*Paul u. Braune's Beiträge*, Vol. 9), qui place ce poème à la fin du xe siècle.

populaire et qui leur donnait, autant que faire se pouvait, une couleur, un cachet national.

C'est sur ces traces que marchèrent les poètes qui, faute sans doute de légendes nationales offrant quelque importance, prirent pour sujet de leurs chants épiques les légendes des peuples germains, qui appartenaient à la même famille. Les Anglo-Saxons étaient, pour ainsi dire, un peuple colonial. En abandonnant le sol natal auquel se rattachent les légendes de l'enfance du peuple, en conquérant une nouvelle patrie par de longs combats avec une nation étrangère, et en parvenant à former un État puissamment assis ; en s'élevant dans l'échelle sociale à un degré bien supérieur à celui de leur ancienne patrie ; enfin, en s'assimilant vite la religion chrétienne et la culture romane, ce que n'avaient pas fait ceux qui étaient restés dans leur patrie, les Anglo-Saxons arrivèrent à avoir une individualité politique et nationale qui les distingue de tous les autres peuples germaniques ; ils ne conservèrent qu'un souvenir vague et assez rare de la religion païenne et des légendes nationales qui leur étaient autrefois communes à eux tous. Tels étaient les Anglo-Saxons, à la fin du VIIe siècle, au plus tard.

Le poème épique profane le plus important est *Beowulf* (1) qui, tel qu'il nous est parvenu, compte trois mille cent quatre-vingt-trois lignes longues. Le héros qui donne son nom au poème est un Goth : d'après cet ouvrage, il mourut, comme roi de son peuple, dans le dernier tiers du VIe siècle (2) ; mais

1. *Beowulf* a été édité avec glossaire détaillé, par V. Heine, Paderborn, 4e éd. — Beowulf : *Text nach der Handschr. und berichtigter Text*, dans : *Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von Grein, neu bearbeitet von Wülker*. Vol. I, Cassel, 1883, p. 18 sq. et p. 149 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 244 sq.

2. Le seul fait historique certain, qui soit mentionné dans *Beowulf* (v. 2914 sq., cf. 2355 sq.), est l'invasion du roi goth, Hygelac, en Friesland, où il fut vaincu et où il mourut. Ce fait est raconté par Grégoire de Tours dans son *Histor. Francor.* (l. III, c. III); il se passa vers 515. Les exploits de Béowulf, racontés dans notre poème et accomplis chez les Danois, précèdent cet événement. D'après le poème, Hygelac a pour successeur son fils Heardred, qui règne d'abord sous la tutelle de Béowulf et ensuite par lui-même. Ce n'est qu'alors que Béowulf monte sur le trône et règne un demi-siècle.

le théâtre de ses exploits est d'abord l'empire des Danois (probablement dans le Séeland), et ensuite le pays des Goths, dans le Götaland actuel, sur la côte occidentale (1). Les Anglo-Saxons ne prennent aucune part à l'action et ne paraissent même pas dans le poème ; une seule fois (v. 1931 sq.), le poète, dans une comparaison, mentionne une de leurs reines. Le poème ne traite donc point un sujet national anglo-saxon. Toutefois, l'étroite parenté nationale qui existe entre les peuples germaniques, qu'on voit paraître dans cet ouvrage, et les Anglos-Saxons, permettait de donner au poème une couleur bien autrement nationale que n'y prêtaient les sujets bibliques.

Considérons d'abord le contenu du poème, qui se divise en trois parties principales. Dès le début et en manière d'introduction, le poète jette un coup d'œil sur la fondation de la dynastie des Scyldinge, qui règnent en Danemark. Leur ancêtre est Scyld, fils de Scef ; encore enfant, il fut mis seul sur un vaisseau et poussé au rivage danois, où il devint un roi puissant. Son arrière-petit-fils est Hrothgar, qui, à l'époque où commence notre récit, règne en Danemark. C'est un des principaux personnages des deux premières parties. Hrothgar construisit le plus grand hall à hydromel dont les hommes aient jamais entendu parler : c'était un temple magnifique, et il s'appelait Heorot à cause de la décoration de son faîte (car *heort*, c'est notre cerf). Dans cette salle royale, où se trouvait aussi le trône, l'allégresse régnait jour et nuit : le roi, environné de ses guerriers, était assis à la table ; le hanap faisait la ronde, et le chanteur, saisissant sa harpe, faisait entendre (v. 89 sq.) son lied sur la création de la terre, de ces belles campagnes environnées d'eau par le Créateur ; il disait comment le Tout-Puissant les avait ornées, comment il avait créé le soleil et la lune, et comment il avait donné la vie à tous les êtres qui les habitent. Aussi, les guerriers vivaient-ils contents et joyeux, jusqu'à ce qu'un ennemi, sorti de l'enfer, commença à commettre des forfaits. C'était Grendel, cet

1. V. là-dessus : Grein, *Die historischen Verhältnisse des Beowulfliedes*, dans : *Jahrbuch f. roman. u. engl. Literatur.* Vol. IV, p. 260 sq.

« esprit furieux », que le Créateur avait damné. Il était de la race de Caïn, d'où descendent tous les esprits malins, elfes et géants. Une nuit, il vient dans le hall et y massacre trente guerriers qui dorment après des libations. La nuit suivante, cet anthropophage renouvelle son massacre d'une manière bien plus horrible : ainsi, Grendel règne maintenant sur Heorot, vu que personne ne peut l'en chasser ; et la meilleure des maisons est devenue inutile, depuis déjà douze ans.

Ce malheur afflige tout le monde, mais surtout le roi. Le bruit s'en répand jusque chez les Goths, et voilà que Beowulf en entend parler, lui guerrier et neveu de leur roi Hygelac, et descendant par son père de la famille royale suédoise des Scylfinge (v. 194 sq.). Parmi les hommes, il est le plus fort ; aussi prend-il la résolution de secourir Hrothgar. Il équipe un navire et choisit, parmi les plus hardis des Goths, quatorze guerriers pour l'accompagner. Après une traversée de vingt-quatre heures, ils abordent sur la côte danoise. Un gardien les salue d'abord ; puis, dès qu'il a appris le but de leur voyage, il leur montre le chemin du hall, qui domine tout le pays. A leur arrivée, Hrothgar, qui a déjà connu Beowulf enfant et et qui a entendu les marins parler de sa force herculéenne, les reçoit avec joie. C'est avec plaisir qu'il accorde à Beowulf la permission de « purifier » (*fœlsian*) Heorot. Le héros des Goths veut combattre seul contre Grendel ; il veut combattre avec le poing, sans armes, vu que le monstre, dans son outrecuidance, dédaigne lui-même de s'en servir. Dieu décidera entre eux. Dans le festin qui suit, Beowulf, provoqué par le désir d'un guerrier danois, raconte une de ses prouesses : dans une lutte à la nage, avec son compagnon Breca, il a eu à soutenir un combat contre un monstre marin (v. 506 sq.), et il assure que Grendel, qui ne craint pas les Danois, éprouvera également la force et la vigueur de son bras (v. 600 s.). Après que la reine a encore présenté ses salutations et tendu la coupe à son hôte, Hrothgar quitte le hall avec les siens, à la tombée de la nuit, et Beowulf, avec sa suite, attend le géant.

Grendel arrive, saisit un des Goths plongé dans le sommeil, le met en pièces et le dévore ; ensuite il s'approche de Beowulf, qui l'attaque à coups de poings. Le duel terrible qui s'engage

entre eux est rendu, j'en conviens, par le poète, d'une manière pleine de vie, mais parfois d'une manière assez obscure (v. 745 sq.). Grendel ne tarde pas à sentir la supériorité de son adversaire ; il voudrait prendre la fuite, mais Beowulf le tient solidement, si solidement que ses doigts se brisent. Le hall, construit en fer, menace de s'effondrer, tant il est ébranlé par les efforts des combattants et par les hurlements du monstre. Les Danois sont remplis de terreur, en entendant ce vacarme. C'est en vain que les guerriers de Beowulf essayent leurs glaives sur le corps invulnérable de Grendel. Ce dernier s'arrache enfin aux étreintes de Beowulf, mais en laissant un bras entre ses mains : il s'en va mourir dans son marécage.

Le lendemain, la joie est générale parmi les Danois : on accourt de près et de loin pour contempler les traces sanglantes laissées par le géant ; on exalte le héros des Goths ; un guerrier du roi, habile dans l'art de chanter, célèbre (v. 871 sq.) cette belle action de Beowulf et le compare à Sigemund, qui, à lui seul, tua un dragon ; le chanteur raconte ici son aventure (v. 875 sq.). Hrothgar apparaît ensuite dans le hall, et, à la vue du bras de Grendel, il remercie Dieu d'abord, puis Beowulf, qu'il promet d'aimer comme son propre fils. Enfin, l'on dispose et l'on décore le hall pour une grande fête qu'on y va célébrer : le héros goth reçoit du roi des armes précieuses et huit coursiers magnifiques avec la superbe selle que le roi prenait à la guerre ; la suite de Beowulf a aussi sa part dans les récompenses. Le festin est agrémenté d'un chant sur la harpe qu'entonne le chanteur de Hrothgar ; il célèbre l'attaque de Finnsburg, où une petite troupe danoise se défendit avec le plus grand courage contre les Frisons et remporta la victoire (v. 1068 sq.). Ensuite, la reine s'avance, tend à Beowulf une coupe remplie de vin et lui donne en présent un habit, des agrafes, des anneaux et le plus grand collier, bijou splendide, qui avait appartenu autrefois au roi des Goths, Ermanrich. Elle lui recommande ses enfants. Les guerriers se livrent aux libations jusqu'au soir ; alors le roi et les Goths s'éloignent, mais une troupe considérable de Danois reste là pour garder le hall comme auparavant, et dort à côté de ses armes (v. 1250). — Ici se termine la première partie du poème.

Dans la deuxième partie — un épilogue, — nous voyons comment la mère de Grendel venge la mort de son fils, et comment elle est punie, à son tour, de sa propre vengeance. L'introduction de cette deuxième partie, ou lien qui la rattache à la première, offre certains détails frappants dont je parlerai plus loin. Dès que la mégère a pénétré dans le hall, elle est découverte par les Danois, qui courent aux armes. Elle prend la fuite, mais elle saisit, tout en fuyant, un de ces preux qu'elle entraîne avec elle : c'était le favori de Hrothgar et son conseiller, Aeschere. Le lendemain matin, Beowulf apprend cette nouvelle calamité, de la bouche du roi lui-même. Le monarque l'engage à pénétrer dans la caverne même des monstres — si toutefois il en a le courage — et lui fait la description du marais où ils habitent et autour duquel règnent la terreur et l'effroi : c'est là un paysage artistement dessiné (v. 1357 sq.) et plein de charme. Le cerf lui-même, aux abois, préfère mourir plutôt que d'aller se cacher dans ces eaux lugubres. Beowulf est résolu à tenter l'entreprise. Hrothgar, Beowulf et leur suite prennent le chemin de ce marécage, où bouillonne encore le sang de Aeschere. Là s'agitent des ondines et des dragons marins, dont l'un est tué par Beowulf. Il passe ensuite son armure, que le poète décrit en détail, et, après avoir pris rapidement congé du roi, auquel il recommande ses compagnons, il plonge dans l'eau tout armé ; il tient à la main le glaive de Hrunting qui n'a jamais subi de défaite et qu'un guerrier de Hrothgar lui a confié.

Arrivé aux dernières profondeurs du marécage, après une journée de temps (v. 1495), Beowulf est saisi par la femme marine et entraîné par elle dans la grotte de Grendel. Ce n'est que là que le héros, n'étant plus gêné par les eaux, est enfin en état de combattre ; mais son glaive est impuissant contre le corps cuirassé de la géante. Beowulf a donc recours de nouveau à la force de ses bras : il saisit la géante, lutte avec elle corps à corps et la renverse ; mais elle l'entraîne dans sa chute. Le héros semble perdu ; la femme marine pose sur lui ses genoux et s'apprête à le percer avec un coutelas ; mais sa merveilleuse cuirasse le protège et le sauve. Dans un effort désespéré, Beowulf, se relève, et, avec un vieux glaive géant

qu'il aperçoit dans la caverne, il tue d'abord la femme, puis, dans sa colère, il tranche la tête à Grendel, qui gît là, sans vie. Mais la lame du glaive fond comme neige au contact du sang. De cette caverne pleine de trésors, le vainqueur n'emporte, comme trophée de sa victoire, que la poignée du glaive et le chef de Grendel ; il regagne les hauteurs à la nage et retrouve là-haut ses fidèles compagnons qui le reçoivent avec transport. Avec ses Goths, il se rend à Heorot. Là, Beowulf raconte ses aventures au roi et lui fait présent des trophées (v. 1652 sq.). Hrothgar célèbre ses louanges : « Beowulf, dit-il, est un héros qui n'a pas son semblable : puisse-t-il ne jamais abuser de sa force parmi les siens, comme le fit autrefois, chez les Danois, le roi Heremod (v. 1.709 sq.) ! » Hrothgar avertit Beowulf, comme le ferait un père, des dangers de la présomption qui, si l'on n'y prend garde, fait tant de ravages dans notre âme. « Pense sans cesse à ton salut, ajoute-t-il, pense à la fin de cette vie si sujette aux changements. »

Le lendemain Beowulf prend congé des Danois (v. 1818) en leur promettant aussi pour l'avenir le secours des Goths. Touché jusqu'aux larmes, Hrothgar réfléchit que, si Hygelac venait à mourir, les Goths ne pourraient pas trouver un meilleur roi que Beowulf. C'est lui qui a jeté entre ce peuple et les Danois les fondements d'une amitié durable. Après avoir reçu de nouveaux présents, Beowulf s'achemine vers son vaisseau.

Le héros aborde bientôt (v. 1912) sur la côte de son pays, non loin de l'endroit où se trouve le château du roi Hygelac. Près de lui, est son épouse Hygd ; malgré sa jeunesse, c'est une femme sage et généreuse, un modèle de reine : elle offre un contraste frappant avec Thrytho, cette femme du roi anglo-saxon Offa, qui, dans sa jeunesse, était cruelle et bouffie d'orgueil. Le poète se permet ici une digression au sujet de cette femme (v. 1931 sq.) (1). — Reçu avec enthousiasme par Hygelac, Beowulf lui raconte ses aventures ; mais maints détails ne concordent plus avec le récit qui précède (2).

1. Pour cet épisode, voir la dissertation de Suchier : *Ueber die Sage von Offa und þrydo*, dans : *Paul und Braune, Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*. Vol. IV, p. 500 sq.

2. On trouve ici également (v. 2024-2069) un long épisode sur les fian-

Il remet ensuite au roi et à son épouse les présents qu'il a reçus de Hrothgar ; et le poète termine cette partie en faisant l'éloge du héros : il n'a pas abusé de la force que Dieu lui a donnée ; il en fait un bon usage, lui qu'on avait longtemps dédaigné auparavant. Mais aujourd'hui son roi, lui aussi, le récompense richement en lui donnant le glaive le plus précieux que possèdent les Goths, celui que Hrethel, père d'Hygelac, a laissé à sa mort.

La troisième partie commence avec le vers 2200. Il arriva dans la suite que Hygelac fut tué à la guerre et que son fils et successeur Heardred y périt également. Or Beowulf qui, pendant la minorité de Heardred, avait conduit les affaires, monta sur le trône des Goths. Il régnait déjà depuis quinze hivers, lorsqu'il fut appelé à un nouvel et terrible combat. Un dragon qui vomissait des flammes commençait à ravager le pays ; mais, comme il profitait de l'obscurité de la nuit pour mettre le feu aux fermes et aux plus beaux bâtiments, la guerre qu'il exerçait contre les hommes était visible à plusieurs lieues à la ronde. On avait excité sa colère ; il ne faisait que se venger. Depuis trois cents ans déjà, ce dragon surveillait, dans une caverne près de la mer, un trésor qu'avait autrefois confié à la terre le dernier rejeton d'une race illustre que la mort et les combats avaient exterminée. Or, un homme qui avait fui la présence de son maître, à la suite d'une faute, découvrit la caverne et y déroba une coupe précieuse qu'il donna à son maître, en expiation de sa faute (v. 2280 sq.). De là, la colère du dragon, qui n'épargna pas le palais de Beowulf lui-même.

Ces déprédations abattent le courage du héros chargé d'années : il craint d'avoir attiré sur lui la colère divine. Seul, il ira combattre le monstre ; il ne le craint pas ; combien de combats heureux n'a-t-il pas livrés, depuis qu'il a purifié Heorot ! Et le moindre de tous n'était assurément pas celui où succomba Hygelac, dans le pays des Frisons. Beowulf fut le seul qui s'échappa, à la nage, après avoir enlevé leur cuirasse à trente ennemis (v. 2355 sq.) Hygd lui offrit alors la couronne,

çailles de Freawaru, fille de Hrothgar, avec un fils du roi des Heathobards.

parce que le jeune prince était mineur ; mais le brave et fidèle royaliste Beowulf la refusa et se contenta d'être le conseiller de Heardred. Lorsque ce dernier fut tué, plus tard, dans un combat contre les Suédois, Beowulf vengea sa mort dans une campagne qu'il entreprit contre eux.

Un héros de cette taille ne doit pas craindre de livrer ce nouveau combat ; il réfléchit. Après s'être fait faire un bouclier de fer, Beowulf, accompagné par onze guerriers et guidé par l'homme qui était la cause directe de cette guerre, s'avance, plein de colère, vers la caverne du dragon. A peine arrivé, il s'assied d'abord sur la pointe d'un rocher, et, le cœur rempli d'amertume, comme s'il eût pressenti sa mort, il adresse un dernier adieu à ses compagnons. Là se place, en effet, un long monologue (v. 2426-2515), dans lequel il parle de son enfance et de sa jeunesse : à l'âge de sept ans, il arriva à la cour de son grand-père Hrethel, roi des Goths, qui le fit élever ; Hrethel éprouva un grand malheur lorsque son deuxième fils Hæthcyn tua, par imprudence, son frère aîné ; le vieux roi en mourut de chagrin. Hæthcyn lui succéda et tomba dans une bataille contre les Suédois ; que de services n'a-t-il pas rendus, lui Beowulf, dans sa jeunesse, à son roi pendant la guerre ! Et maintenant il veut, rempart de son peuple, marcher au combat et moissonner de nouveaux lauriers. — Encore un dernier salut aux amis, et Beowulf s'avance seul dans la caverne pour chercher son adversaire ; mais un torrent, dont l'eau est rendue bouillante par les flammes que vomit le dragon, lui en ferme l'entrée. Alors, pour provoquer le monstre, il fait retentir la caverne de paroles enflammées de colère ; et, ressentant aussitôt la vapeur chaude de son haleine, il voit le dragon lui-même sortir des rochers. Les deux combattants sont remplis d'effroi en se regardant (v. 2565). Le dragon s'élance en vomissant des torrents de flammes : Beowulf est protégé par son bouclier ; mais son glaive lui fait défaut. A la deuxième reprise, un seul des guerriers de Beowulf, Wiglaf, prince des Scylfinge, se précipite au secours de son seigneur, après avoir, mais en vain, engagé ses compagnons à le suivre : mais voilà que le glaive de Beowulf vole en éclats ; le héros ne peut trouver aucun se-

cours dans une lame de fer; son bras est trop fort pour cela (v. 2682). A la troisième attaque enfin, le dragon saisit le cou de Beowulf avec ses dents empoisonnées ; mais Wiglaf enfonce son glaive dans le corps du monstre, pendant que le roi, blessé à mort, l'achève avec son poignard (v. 2705).

Beowulf sent maintenant l'effet du poison ; il s'assied sur une pierre, en face de la caverne, et ordonne à Wiglaf d'aller chercher à la hâte les trésors qu'elle renferme, afin de pouvoir encore, avant de mourir, consoler ses yeux par la vue de ces bijoux et adoucir ainsi ses derniers moments. Wiglaf satisfait ses désirs : il apporte des coupes et des vases, un étendard magnifique, et un glaive. Beowulf se réjouit d'avoir pu conquérir de tels trésors pour son peuple. Il désigne son cousin, le fidèle Wiglaf, dernier rejeton de sa race, pour son successeur, en lui remettant son collier, sa cuirasse et son casque, et il ordonne lui-même ses funérailles : ses guerriers brûleront son corps sur le cap Hrones; puis, ils élèveront une grande colline sur ses cendres, afin que, dans la suite, les marins appellent ce cap le mont Beowulf (v. 2802 sq.). Ainsi mourut le héros.

Wiglaf envoie aussitôt un messager porter cette triste nouvelle à la cour royale. Dans un long discours (v. 2900-3027), il énumère les dangers qui menacent le pays. Si la mort de Beowulf est connue, on doit craindre la guerre de la part de tous les anciens ennemis, les Frisons, les Francs et les Suédois; l'orateur rappelle l'incursion de Hygelac dans le pays des Frisons et raconte en détail la guerre avec les Suédois, qui finirent par succomber et virent tomber leur roi lui-même. Ils ne manqueront pas de vouloir prendre désormais l'offensive. — Les guerriers courent maintenant au lieu du combat, sortent le trésor de la caverne et accomplissent les dernières volontés de Beowulf; après avoir brûlé le mort, ils élèvent une colline, et cachent à l'intérieur le trésor du dragon. Après cela, douze de ces preux montent à cheval, font le tour de la colline en faisant de leur seigneur et maître un éloge mêlé de sanglots. Ils disent qu'il fut le plus doux et le plus clément des rois envers ses guerriers, le plus aimable des princes en-

vers ses sujets, et le monarque le plus avide de gloire parmi tous les rois de la terre.

Le poème, nous l'avons vu, se divise en trois parties, non seulement quant au sujet, mais même par rapport à la composition. La première, qui fait la base de l'ouvrage, est aussi la première en date et repose sur un poème populaire. Ce dernier ne peut pas avoir été anglo-saxon, vu que le sujet n'a rien de commun avec ce peuple. Le héros étant un Goth, il faut que ç'ait été un poème du Nord, et c'est très probablement, à mon avis, une légende transmise de vive voix et par conséquent, un récit en prose. La défaite de Grendel en formait le thème. Cette légende reposait sur un fait historique, par exemple, sur le secours que les Goths accordèrent une fois aux Danois, et qui avait une importance telle, qu'il cimenta l'amitié entre ces deux peuples (1). Le poète anglo-saxon, qui remania le sujet, avait plus de relations avec les Danois qu'avec les Goths, d'abord par sa nationalité, puis peut-être même personnellement; car, quoique les Danois y jouent un rôle peu important, si on le compare à celui des Goths, et bien que l'héroïsme des Goths y soit mis en évidence au détriment de celui des Danois (2), le poète anglo-saxon les a cependant traités avec beaucoup de modération; il a même vanté leur roi en le prenant pour ainsi dire sous sa protection (3). Ces rapports de notre poète avec les Danois ressortent encore de ce qu'il commence son poème en parlant d'eux et de leur race royale.

La deuxième partie est, à ne considérer que le sujet, une répétition de la première; l'exécution présente un caractère entièrement artistique, ce qui provient vraisemblablement de

1. Hrothgar dit à Beowulf, en prenant congé de lui (v. 1855 sq.) : « Hafast pu gefêred, pät pâm folcum sceal — Geáta leódum and Gârdenum — sib gemænum and sacu restan — invitnîdas, pe hie ær drugon. »

2. C'est ainsi que Beowulf dit (v. 598 sq.) que Grendel n'épargne aucun des *Danois*, mais les tue et les dévore à son gré, sachant bien qu'ils ne lui livreront pas de combat. Mais moi, continue Beowulf, je veux lui montrer la force et la bravoure des *Goths*.

3. Voir, en particulier, 856 sq. Après la défaite de Grendel, les Danois chantent la gloire de Beowulf, le premier parmi tous les héros du monde entier; mais, continue le poète, ils ne blâmaient nullement leur seigneur (winedrihten), l'aimable Hrothgar. Cf. aussi v. 1885 sq.

ce qu'elle n'avait point pour base une source populaire : c'est une suite de la première partie et elle a été composée directement en langue anglo-saxonne. Le côté artistique se montre surtout dans la description détaillée du paysage de la contrée où habitaient Grendel et sa mère, et cette description est de plus mise dans la bouche du roi, circonstance qui lui donne un coloris subjectif ; il n'éclate pas moins, et d'une manière tout à fait prononcée, dans le long discours en forme de sermon, où le roi avertit Beowulf de bien se défier de la présomption.

La troisième partie revient au poème du nord dont la pre mière partie n'a donné qu'un seul épisode; elle nous décrit non seulement la mort de Beowulf, mais encore l'histoire tout entière de sa vie, en partie dans le coup d'œil rétrospectif du poète lui-même (v. 2349 sq.), et en partie dans le long monologue du héros avant son combat avec le dragon (v. 2426 sq.).

Quoique ce poème, dans ses trois parties, n'ait été composé qu'à divers intervalles successifs, il n'en offre pas moins, quant à la langue, au style et à la versification, comme aussi quant aux traditions historiques sur les Danois et les Goths, un caractère d'unité tel qu'on ne saurait douter, malgré quelques légères contradictions qui s'y trouvent, qu'il n'ait été composé par un seul et même auteur. Cet auteur laisse percer des idées chevaleresques, une éducation des plus polies, et une culture cléricale : chez les Anglo-Saxons, nous l'avons dit, tout cela s'harmonisait très bien, surtout dans la haute société. Ne voyait-on pas souvent les plus braves de leurs rois déposer le glaive et le sceptre pour se consacrer entièrement à la vie ascétique? Le poète a su très bien s'assimiler le sujet légendaire d'un peuple, étranger il est vrai, mais de même race; et, quoique ce sujet repose sur une donnée mythologique et païenne, il a su si bien le traiter dans l'esprit de sa nationalité qu'on a pu considérer son ouvrage comme un poème populaire anglo-saxon! — et pourtant le sujet n'a rien d'anglo-saxon et l'exécution n'offre rien de populaire. Mais cette dernière est nationale au plus haut degré, ce qui ressort également d'un trait caractéristique, à savoir, le sens de la

tradition historique, malgré que cette tradition se voile sous le manteau de la légende. On sait que, chez les Anglo-Saxons, dans la Grande-Bretagne, ce sens de la tradition historique remplaça l'intérêt qu'on avait pour les mythes. Il se montre notamment dans beaucoup d'épisodes historiques de plus ou moins d'étendue : dans le nombre, l'un d'eux se passe sur le sol de l'Angleterre (1).

Le sujet d'un autre épisode, déjà mentionné plus haut (2), le *Combat autour de Finnsburg*, forme aussi un poème indépendant, dont il ne nous reste plus qu'un petit fragment de cinquante lignes longues ; il est traité par un Anglo-Saxon qui, lui aussi, se révèle excellent peintre des batailles (3).

Ce sens historique a encore donné le jour à un ouvrage curieux, en vers (cent quarante-trois lignes longues), lequel ne tient souvent à la poésie que par la forme. On l'a intitulé : — et c'est bien le titre qui lui convient le mieux, — *Widsith*, « le voyageur dans des contrées lointaines (4). » Le poète nous montre en effet un chanteur ambulant, qui vient à la cour d'Ermanrich, roi des Goths ; il met dans la bouche du chanteur ses connaissances des peuples et des légendes. Il débute par une nomenclature aride de *princes* descendant surtout de peuples et de races germaniques ; il insiste un peu plus sur le roi des Angles, Offa, dont il vante la bravoure (v. 35 sq.), et il parle avec plus de précision encore des Danois Hrothwulf et Hrothgar (v. 45 sq.). Après cela, le chanteur énumère les peuples qu'il a visités dans ses voyages et il ajoute encore à sa liste ceux dont il a fait mention en parlant des princes. — Dans cette liste, on trouve même des nations de l'Orient [v. 82 sq.], dont les noms sont empruntés en partie à l'Ancien Testament. — Cette énumération bigarrée n'est interrompue que par un éloge de générosité que Widsith fait de Gunther, chez les Bourguignons (v. 66), et d'Alboin, en Italie (v. 70). Après avoir fait mention des peuples, le chanteur

1. V. ci-dessus, p. 34, rem. 1.
2. V. p. 32.
3. Wülker, *Bibl*, Vol. I, p. 14 sq.
4. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 318 sq. — Wülker, *Bibl.* Vol. I, p. 1 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 318 sq.

en vient à parler de Ermanrich, dont la cour a été le but de ses périgrinations (v. 88 sq.); il nous montre la richesse des présents qu'il y a reçus et nous dit comment, avec un anneau précieux, cadeau d'Ermanrich, il a pu exprimer lui-même sa reconnaissance à son propre seigneur, le prince des Myrginges, dont l'épouse a fait le sujet de ses chants impérissables. Il était venu avec elle à la cour de Ermanrich (v. 5). Il énumère encore les Goths de la suite de ce roi, qu'il a visités, et cette longue série de noms est entremêlée du récit des combats qu'ils ont livrés aux gens d'Attila. Widsith termine son discours, — et cela est caractéristique pour un chanteur de la cour, — en nous faisant part d'une expérience qu'il a faite, en ses voyages, à savoir que la plus aimable chose pour les hommes est toujours une tête couronnée.

Le poète(1) dit ensuite, pour conclure (v. 135 sq.) : « Ainsi les joueurs (*gleómen*) parcourent beaucoup de pays ; ils trouvent toujours, au nord comme au sud, quelqu'un qui, sachant apprécier leurs chants, n'est pas avare de présents et veut accroître sa gloire aux yeux de ses guerriers. La gloire, sur la terre, est le partage de celui qui fait des actions louables. »

Tel quel, ce poème est l'ouvrage d'un lettré, et offre de l'intérêt pour la légende héroïque des Germains ; mais il montre en même temps combien peu les Anglo-Saxons y prenaient part. Nous retrouvons encore le même caractère dans un poème épico-lyrique, plus petit que le précédent, qui est remarquable aussi au point de vue de la forme. Thorpe l'a intitulé : *Deor the scald's complaint*, et Rieger, avec plus de justesse : *Des Sängers Trost* (Consolation du chanteur) (2). Ses quarante-deux lignes longues sont divisées, en strophes d'inégales dimensions, par une ligne de refrain, qui se répète à intervalles inégaux(3). Ce lied est mis aussi dans la bouche

1. Il est clair qu'à partir du v. 135 le poète reprend lui-même la parole, comme il l'a fait dans les neuf premiers vers ; cependant, plusieurs ont mis, chose assez étrange, les derniers vers dans la bouche de Widsith.

2. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 377 sq. — Wulker, *Bibl.*, Vol. 1, p. 278 sq. — W. Grimm, *Die deutsche Heldensage*, 2e éd., Berlin, 1867, p. 20 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 330 sq.

3. Il n'y a pas de motif d'admettre des intervalles égaux, et le faire à

d'un chanteur de profession(1), d'un *scop*, qui s'appelle Deor; il est tombé en disgrâce auprès de son seigneur, le prince des Heodeninges. Mis à l'écart par un chanteur rival, il s'en console, dans son chant, en pensant aux souffrances des héros mythiques et légendaires de l'antique Germanie. Ils ont eu, eux aussi, beaucoup à souffrir; mais ils ont supporté leur malheur : c'est ainsi qu'il parle de Wieland, mis aux fers par Nithhad; de Beadohilde, déshonorée et violée par Wieland, qui voulut se venger (2); de Theodorich, banni par Ermanrich; et il dit toujours comme conclusion : « Cela passa ; ceci passera aussi (3) ».

Faisons remarquer, en terminant, qu'il nous reste deux fragments — en tout soixante-deux lignes longues (4) — d'une remanipulation de la légende de Gauthier d'Aquitaine, sujet encore qui n'a rien de national pour les Anglo-Saxons.

CHAPITRE TROISIÈME

CYNEWULF. — ÉNIGMES. — JÉSUS-CHRIST. — JULIENNE. — HÉLÈNE.

Il faut encore placer, au VIII[e] siècle, selon toute apparence, un autre poète anglo-saxon qui nous a transmis son nom d'une manière authentique, dans plusieurs ouvrages dont il

priori est un acte de pure fantaisie. Si l'on admet qu'au v. 17 le refrain est répété inutilement; si l'on admet aussi l'inversion indiquée dans la remarque suivante, il en résulte des strophes de cinq, six et sept vers, sans compter la ligne qui forme le refrain.

1. Le passage : « Me *wæs* Deor noma » nous montre bien qu'il en est ainsi. Les vers 28 à 34, qu'on doit transporter à la fin, appartiennent sans doute aussi au poète, et il n'y a aucun motif pour parler ici d'interpolation.

2. Ces légendes de Wieland sont, si je ne me trompe, les seules purement *mystiques* qui soient mentionnés dans la poésie anglo-saxonne par rapport à l'ancienne Germanie.

3. Þæs ofereode, þisses swa mæg !

4. Dans : Müllenhoff, *Excurse zur deutschen Heldensage*, VII, *Zeitschr. f. deutsches Alterth.* Vol. XII, p. 264 sq. — Wülkers, *Bibl.*, Vol. I, p. 7 sq. — Wülkers, *Grundriss*, p. 315 sq.

se dit lui-même l'auteur : j'ai nommé Cynewulf. Dans trois de ses poèmes, une composition lyrico-épique sur Jésus-Christ, et deux légendes, Hélène et Julienne, il fait connaître son nom par des rimes ; dans le quatrième, un recueil d'énigmes en vers, il le laisse deviner, en tout ou en partie, dans deux énigmes (1 et 86) (1). Tels sont les passages qui nous fournissent les seuls renseignements certains pour sa biographie (2). Certes, le résultat est bien minime. Cynewulf (3) était un guerrier, peut-être aussi un chanteur ambulant ; en tout cas, il a obtenu en présent des bijoux et des pommes d'or, dans le hall à l'hydromel. Il était marié et avait reçu une éducation égale à celle des laïques les plus distingués parmi les Anglo-Saxons. Dans sa jeunesse, il n'avait que trop joui de la vie, comme il le dit lui-même avec amertume : aussi craignait-il, pour l'avenir, le jugement de Dieu ; mais le Seigneur l'éclaira de sa grâce, et, dans un âge avancé, il se consacra à la vie spirituelle et à la poésie religieuse (4). L'histoire de plus d'un roi anglo-saxon nous montre également de telles conversations intérieures. Que Cynewulf soit entré dans l'état ecclésiastique, c'est ce qu'on ne saurait prétendre d'une manière absolue ; mais cela n'est pas invraisemblable, à en juger d'après l'usage de cette époque.

Un de ses ouvrages poétiques date, en tout cas, de l'époque

1. Je ne saurais approuver la solution de la première énigme donnée par Trautmann (*Anglia*, Vol. VI, *Anzeiger*, p. 158 sq.). Elle me semble déjà à priori inconcevable pour l'époque d'un Cynewulf.

2. Vouloir prétendre que, dans la dernière énigme (89), celui qui parle est l'auteur, et, de plus, qu'il s'agit de Cynewulf lui-même, ne me semble pas être une chose si certaine, qu'on puisse l'utiliser comme source biographique. Au reste, elle n'offre rien qui soit confirmé par les conclusions de renseignements certains.

3. Leo, *Quae de se ipso Cynewulfus, poeta Anglo-Saxonicus, tradiderit.* Halle (Progr.) 1857, — Dietrich, *Anzeige der Schrift Leo's*, dans : *Jahrbuch f. roman. u. engl. Lit.*, Vol. I, p. 241 sq. — Dietrich, *Commentatio de Kynewulfi poetae aetate, aenigmatum fragmento*, etc. Marburg (*Progr.*) 1859. — Dietrich, *Disputatio de Cruce Ruthwellensi*. Marburg (*Progr.*) 1865. — Rieger, *Ueber Cynewulf*, dans : *Zeitschr. f. deutsche Philologie*, Vol. I. — Wülker, *Ueber den Dichter Cynewulf*, dans : *Anglia*, Vol. I. — Wülker, *Grundriss*, p, 417 sq.

4. C'est ainsi que s'explique également Elne, vers 1251 : *leóducräft onleác.*

de sa vie séculière : c'est le *Recueil de ses énigmes* (1). Il nous a été conservé, en différents endroits du *Codex Exoniensis*, non dans toute son intégrité à coup sûr, et, vraisemblablement même, mélangé avec des parties étrangères (2). Parmi les quatre-vingt-neuf énigmes qu'on y trouve, la majeure partie appartient toutefois à Cynewulf, vu que, non seulement la première, mais même la quatre-vingt-sixième fait allusion à son nom; cette dernière, en effet, composée en latin, donne à deviner le mot *lupus* dans ses diverses acceptions.

Dans ce genre de poésie, la littérature anglo-saxonne ne faisait que suivre la littérature latine, et, en première ligne, la poésie latine des Anglo-Saxons eux-mêmes, de laquelle nous avons déjà parlé (3). Symphosius avait servi de modèle à Aldhelme, qui eut lui-même pour successeurs Tatwine et Eusebius ; et ce dernier, selon toute apparence, fit, avec les quarante énigmes de Tatwine, un livre de cent énigmes, nombre qui se trouvait dans les livres de Symphosius et d'Aldhelme. Cynewulf, sans aucun doute, n'a pas seulement mis à profit les deux auteurs nommés en premier lieu, mais encore Eusebius, et, très probablement aussi, Tatwine (4). Il leur a emprunté non seulement le sujet de quelques énigmes, mais même des détails d'exécution, en sorte que quelques-unes de ses propres énigmes ne semblent être qu'une traduction libre des modèles latins qu'il avait sous les yeux. Et, malgré cela, les énigmes de Cynewulf ont un cachet éminemment origi-

1. *Codex Exoniensis, a collection of anglo-saxon poetry from a msc.* etc., *with an english translation*, etc., by Thorpe, London 1842, p. 380 sq., 470 sq., 479 sq. — Grein, *Bibliothek*. Vol. II, p. 369 sq. — Schipper, *Zum Codex Exoniensis*, dans : *Germania*. Vol. XIX, p. 336 sq. — Dietrich, *Die Räthsel des Exeterbuchs. Würdigung, Lösung und Herstellung*, dans : *Zeitschr. f. deutsches Alterth.* Vol. XI, p. 448 sq. — Ebert, *Die Räthselpoesie der Angelsachsen, insbesondere die Aenigmata des Tatwine und Eusebius*, dans : *Sitzungsber der k. sächs. Ges. d. Wiss. phil. hist. Cl.* 1877. Vol. XXIX, p. 20 sq. — Cf. aussi Prehn, *Komposition und Quellen der Räthsel des Exeterbuches*. Dissert. Paderborn, 1883.

2. Les soixante premières énigmes sont ensemble; les autres viennent après une longue interruption ; une de ces dernières même reparaît isolément. Grein, *Op. c.*, Vol. II, p. 409.

3. V. Vol. I, p. 590 sq., et ma dissertation citée à la remarque 1.

4. V. ma dissertation p. 33, remarque 5, et p. 50, remarque 1. Cf. également p. 48, remarque 11.

nal par la manière dont elles sont traitées. Ce qui domine en elles, c'est l'originalité du style, qui est franchement national.

Par rapport aux catégories des sujets traités, l'ouvrage de Cynewulf se rattache en première ligne à celui d'Aldhelme et à celui de Symphosius. Nous pouvons remarquer ici (1) les suivantes : I. *Etres animés*, animaux, tels que le blaireau (16), le taureau (39 dans Eusebius 37); le dogue (51, pris d'Aldhelme, *Tetr.* 11); la truie, portant cinq petits (37, Aldh. *Enn.* 10); le cygne (8); le coucou (10); le geai (25); le coq et la poule (43); les hirondelles (58); le vautour (78); le poisson (82, dans Symph. 11); l'huître (76); le ver, qui ronge les livres (48, dans Symph. 16). Ajoutez à cela un animal imaginaire, le dragon (52), qui se trouve également traité dans Eusebius (42), quoique d'une autre façon. L'homme n'y est représenté que dans la première énigme relative au poète, par le chantre ambulant dépeint dans la dernière, comme aussi, n° 47, par Loth, qui épousa ses filles, et enfin, dans l'énigme 44, où l'auteur traite de l'âme et du corps. — II. *Règne végétal.* Il est représenté par le seul oignon (66, pris de Symph. 44 et 26 ?), tandis que Symphosius et Aldhelme empruntent davantage à ce règne. — III. *Corps célestes*, *éléments*, *phénomènes* : Soleil (7) ; lune (30) ; terre (42); toute la création (41, de la dernière énigme d'Aldhelme); l'eau (81, cf. Aldh. *Hex* . 1, et *Hept.* 11); la glace (68); le glaçon (34); les rides de la mer (11); le jour (40); la nuit (12); la tempête (2-4). — IV. *Fabrication.* Pour la maison et les champs : pierre de moulin (5); charrue (22); barrique (29); tonneau (84); outre (19); râteau (35); char (38); essieu (71); seau (53); puits à poulie (59); métier de tisserand (57); coupe (64, d'après Aldh, *Enneast.*); clé (87, de Symph. 4); livre (27); lettres de l'alphabet (14); encrier-baïonnette (88); ornementation en corne pour la maison (85). Instruments de musique : fifre (9); cornemuse (32); flûte (61, de Symph. 2); chalumeau (69); cor (15); orgue (83). Armes :

1. Les énigmes n'ont pas de titre, comme celles des prédécesseurs, qui sont écrites en latin. Nous en devons les solutions principalement à Dietrich. Il va sans dire que je ne parle pas ici des solutions entièrement douteuses.

glaive (21) ; arc (24) ; lance (72) ; bélier (54) ; baliste (18) ; bouclier (6) ; cuirasse (36, d'après Aldh., *Hept.* 3). Habillement : cuir (gants) (13) ; chemise (bonnet ?) (62) ; vaisseau (33) ; ancre (17, d'après Symph. 99).

Ce sont donc les mêmes catégories que nous avons trouvées dans Symphosius et Aldhelme ; malgré cela, Cynewulf est original dans les détails, en ce sens qu'il a fait une bien plus large part au goût *mondain* de son peuple que ne l'avaient faite les auteurs d'énigmes latines, car il accorde une place toute spéciale à la guerre, à la marine et à la musique. Cette manière de procéder nous permet de supposer que l'auteur était musicien aussi bien que guerrier. Pour ce qui est de la science maritime, elle est mise en relief, non seulement par les deux énigmes citées en dernier lieu, mais encore par plusieurs autres, comme les rides de la mer, le glaçon, la tempête. La culture intellectuelle est représentée dans les énigmes sur le livre, les lettres, l'encrier ; mais l'élément ecclésiastique et religieux ne se montre que dans l'énigme sur l'âme et le corps, dans celle qui a rapport à Loth, et notamment dans une autre qui a trait probablement au calice qui servait à la communion des fidèles ; en tous cas, à un vase sacré (49). Comparé aux poètes latins, notre auteur a cela de particulier, que, dans quelques-unes de ses énigmes, la solution est indiquée par des caractères runiques (par ex., 20, 25) ; ces derniers même se présentent comme des êtres en action, pendant qu'ils composent le mot de l'énigme. Une autre particularité se dégage encore de quelques énigmes graveleuses (par ex., 45, 46, 55), et elle nous montre bien à quel point ce genre de composition était populaire parmi les Anglo-Saxons.

Par rapport à la forme poétique des énigmes, il faut remarquer qu'elles sont écrites dans les lignes longues épiques et allitérantes des Anglo-Saxons, sans mélange de rimes ; le nombre de lignes est absolument arbitraire.

Le côté poétique ressort ici bien plus du style artistique que de la forme métrique. Les êtres et les choses à deviner se présentent sous forme de personnification ; bien plus, ils se dépeignent eux-mêmes. Ce genre de peinture, si anglo-saxon que soit son caractère, avait été cependant emprunté à Sym-

phosius par Aldhelme. Les successeurs latins de ce dernier lui étaient restés fidèles. Cynewulf marche sur leurs traces; seulement, il néglige, dans un certain nombre d'énigmes, de faire parler les êtres et les choses. La personnification peut bien, sans doute, ne pas y trouver tout à fait son compte; mais, chez lui, elle y gagne beaucoup en mouvement, par les détails du dessin et par la richesse des couleurs de la palette. Le poète met en scène plusieurs sujets de ses énigmes et leur donne une forme dramatique tour à tour active et passive. Alors, la personnification prend les traits d'une individualité humaine, en ce sens que les choses elles-mêmes deviennent susceptibles de sentiments et de passions. C'est ainsi que le glaive devient un héros, auquel le roi rend hommage, dans la salle du trône, mais qui n'a point d'enfant pour le venger, vu qu'il n'a de relations avec aucune femme; car les femmes le frappent, le grondent et le maudissent. C'est ainsi encore que le bouclier et l'arc plaignent leur sort. La ramure du cerf, ou plutôt un bout de cette ramure, dont on avait fait un encrier, raconte son histoire : il a vécu autrefois, sur la tête du cerf, dans les forêts; il a creusé, pendant l'hiver, le sol durci par le froid; il a secoué parfois le givre qui couvrait son poil. Mais voilà qu'un frère le chassa de la place qu'il occupait; et alors, il fut percé par le fer et réduit à avaler du bois noir et de l'eau. De telles énigmes donnent parfois au poète l'occasion de faire des descriptions de la nature qui, pour être trop étendues, n'en sont pas moins pleines de poésie, comme par exemple, dans le blaireau, l'orage, la flûte. La dernière, refaite d'après Symphosius, montre admirablement la grande différence du style artistique de l'antiquité et de la Germanie romantique. Ces énigmes pittoresques, dictées par la seule imagination, ne doivent offrir aucune difficulté de solution : du reste, elle ne s'adressent pas à l'esprit; elles sont tout à fait particulières à ce genre de poésie anglo-saxonne. Mais, en face de celles-là, il y en a un grand nombre d'autres qui, avec tout le coloris d'exécution, n'ont d'autre but que d'être un jeu d'esprit et provoquent le jugement bien plus que les énigmes latines qui les avaient précédées; elles mettent, en effet, ustement à profit les détails de la peinture pour augmenter

les difficultés de la solution. L'auteur se plaît à relever malicieusement des côtés insignifiants pour jeter plus de mystère sur les points essentiels, en sorte que celui qui, cherchant la solution, croit être sur la piste, se trouve induit en erreur (1). C'est ainsi que le poète anglo-saxon se montre encore original dans ce genre de poésie énigmatique.

Disons encore un mot d'une particularité qui ne regarde que la forme. Un certain nombre des énigmes de Cynewulf se terminent par une invitation à les résoudre, comme : « Dis ce que je suis », ou bien : « Devine ce que je pense », etc.

Un poème complètement original dans sa composition est le *Christ* (2). Tel que nous le possédons, il comprend seize cent quatre-vingt-quatorze lignes longues et se divise en trois parties principales : la première traite de la venue de Jésus-Christ sur la terre, par sa naissance (439 v.) ; la deuxième, de son ascension (339 v.) ; la troisième, de son retour sur la terre pour le jugement dernier (916 v.). A ces trois divisions, le manuscrit donne plusieurs sous-divisions. Ces trois parties se réunissent en un tout par le sujet lui-même : arrivée, départ et retour de Jésus-Christ. Les deux dernières même sont étroitement liées ensemble par le style et la forme, de sorte qu'il n'est pas possible de douter qu'elles ne soient l'ensemble d'un seul et même ouvrage, tandis que le lien qui rattache la première à la seconde est bien moins visible et immédiat (3) ; du reste, le style poétique en est bien différent.

Le commencement de ce poème manque ; mais peu de vers toutefois doivent en être perdus. Le début, tel que nous le possédons, ressemble assez à un sermon sur la fête de Noël : « Viens comme tu vins autrefois, et sauve-nous, *nous qui sommes assis dans une prison pleine d'inquiétudes*, et éclaire-nous, ô Prince, avant qu'il ne soit trop tard pour nous. »

1. V. Dietrich, *Op. c.*, p. 449.

2. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 1 sq. — Grein, *Bibl.*, Vol. 1, p. 149. sq. — Dietrich, *Cynewulfs Christ*, dans : *Zeitschr. f. deutsches Alterth.*, Vol. IX, p. 193 sq.

3. Ce qui a lieu d'étonner encore sous ce rapport, c'est le mot *amen*, qui termine la première partie et qui ne se trouve point à la fin des deux autres.

Telle est la pensée du début : ce rapprochement avec le temps présent, qui forme pour ainsi dire la moralité de la fête de Noël, domine dans le poème et reparaît plus tard d'une manière plus expressive encore ; c'est en lui que repose le côté subjectif qui occupe une si grande place dans le récit de la première partie, car le poète lui-même ressent le besoin de la délivrance. Donc, après avoir dit un mot (v. 35 sq.) de la conception de Marie, qui accomplit et explique les prophéties ; après avoir loué Jérusalem (par rapport à la Jérusalem céleste de l'Apocalypse), qui était destinée à devenir une ville sainte et le siège choisi du roi des rois, il prête, dans le chapitre suivant, la parole aux Juifs qui désirent savoir de Marie elle-même le secret de sa conception miraculeuse. Marie leur reproche leur curiosité, mais leur montre la signification de ce miracle : la faute d'Ève est expiée par une fille de David.— Après ce dialogue, le poète reprend lui-même la parole pour exalter Jésus-Christ comme le plus brillant des astres, le vrai soleil envoyé pour éclairer le monde, Dieu engendré par Dieu ; il le supplie de descendre sur la terre pour éclairer l'homme, son propre ouvrage (v. 71 sq.). L'arrivée de Jésus-Christ fut annoncée aux Juifs ; déjà Melchisédec en était l'image, et les pieux patriarches qui gémissaient dans les liens de l'enfer l'appelaient à leur secours (v. 130 sq.).

Vient ensuite un nouveau chapitre d'un caractère tout à fait dramatique, attendu que le dialogue n'est amené par aucune réflexion du poète : c'est un dialogue entre Marie et Joseph. « Ah ! mon Joseph, dit-elle, tu veux me quitter, moi qui t'aime tant ? » Et Joseph de répondre : « Je suis profondément affligé, car je suis privé d'estime ; et une grande partie de mes souffrances provient des propos que j'entends tenir sur toi et des railleries auxquelles je suis moi-même exposé. » Marie, qui ne se doute pas de ce qu'il entend par là, croit qu'il s'accuse lui-même et elle cherche à le consoler : elle ne trouve pas la moindre faute à lui reprocher. Enfin, Joseph lui découvre le motif de sa tristesse : c'est la grossesse de Marie. Aussitôt, celle-ci lui révèle le secret, la salutation de l'ange Gabriel (v. 164 sq.). — Le poète s'adresse de nouveau au Christ, dans une prière : se reportant à la fin du chapitre précédent, il

parle de la génération du Christ, avant le temps, par le Père qui l'engendra, en créant la lumière (1), « cette joie resplendissante de toute créature vivante ». Le poète invoque encore l'arrivée spirituelle du Christ et sa protection contre l'esprit malin. Les séraphins louent (2) ensuite leur roi, dont ils forment la suite d'élite, le Christ qui a révélé Dieu; les hommes eux-mêmes doivent le remercier, dans leurs actions de grâce, car il vient journellement à leur secours.

Telle est, esquissée à grands traits, la marche de la narration dans la première partie : or cette narration a un caractère tout à fait particulier. Elle rappelle les anciens mystères rattachés encore au service divin : la trame dramatique est formée par les deux dialogues de Marie avec les Juifs et avec Joseph, dialogues dont le sujet est le mystère de la conception, c'est-à-dire le point de vue le plus important dans la naissance du Christ ; le poète apparaît comme un prédicateur qui explique la doctrine et l'accompagne de considérations, et il représente en même temps le chœur de la paroisse dans les passages où la joie éclate sous forme d'hymnes: c'est un mélange curieux de l'art didactique, lyrique et dramatique. Cette partie doit assurément reposer sur une homélie latine (3), comme cela a lieu pour la deuxième partie, ainsi qu'on l'a démontré.

Cette deuxième partie, l'*Ascension*, fait suite, ainsi que l'a découvert Dietrich, à la deuxième partie d'une homélie de saint Grégoire le Grand (*Homiliar.*, *in Evangelia* XXIX, § 9 sq.) sur cette fête ; elle en développe la pensée et la reproduit même mot à mot dès le début. Le lien qui la rattache à la première n'est pas seulement imaginaire, il est même bizarre. Immédiatement après l'explication de saint Grégoire, un « homme de haute naissance » (*mon se mæra*, v. 441), à qui ce poème doit être dédié, est invité à rechercher pourquoi les

1. En s'appuyant sur l'Evangile de saint Jean, ch. I, v. 4.

2. Hymne « qui est composée du trishagion d'Isaïe (6, 3), du chant de la nuit de Noël (S. Luc, II, 14), et de la salutation (S. Mathieu, XXI, 9. — Ps. CXVIII, 26). » Dietrich, p. 200.

3. C'est bien ce que confirme la science théologique qui se rencontre ici dans beaucoup de traits; cette science est telle que nous ne saurions en faire hommage à Cynewulf.

anges ne portaient point de vêtements blancs à la naissance du Christ, comme ils le font à l'Ascension. Cette question, dont la solution viendra plus tard, sert de transition au poète pour décrire l'Ascension elle-même, à laquelle il rattache les paroles d'adieu que le Sauveur ressuscité adresse à ses disciples (Matth., c. XXVIII, v. 18 sq.). Mais, dans le Ciel, les anges vont au-devant du Christ, lui souhaitent la bienvenue dans une hymne où ils célèbrent le vainqueur de l'enfer (1), et ils apparaissent vêtus de blanc afin de rehausser cette solennité, la première de toutes. La solution de la question posée plus haut est encore donnée : les anges ne portent des habits blancs qu'aux plus grands jours de fête. Or, le Christ, le héros victorieux, mène à sa suite les âmes arrachées au démon.

Après ce récit, viennent (v. 586 sq.) les considérations qui se rattachent à saint Grégoire. Voici quel est ici le point de départ : l'homme, délivré maintenant de la malédiction, peut choisir, pour lui, ou le ciel ou l'enfer. Ces considérations s'appuient, dans saint Grégoire, sur différents passages de l'Ancien Testament qui ont trait à l'Ascension de Jésus-Christ. Ce n'est que par là que s'explique le manque de toute espèce de lien solide entre les diverses parties du poème anglo-saxon. L'une d'elle, cependant, n'est pas sans originalité et mérite, à ce titre, une mention spéciale : c'est celle où il est question des divers talents que le Christ donne à l'homme (v. 664 sq). Ici, en premier lieu, — et cela est caractéristique chez le poète — se trouve nommé le jeu de la harpe. Ensuite, — ce qui n'existe pas dans le modèle latin — mention est faite de l'astronomie et de l'art de forger les armes, de l'habileté dans l'art de la guerre et de la navigation ; c'est ainsi que l'Anglo-Saxon se trahit encore dans cette composition. Le poète termine ses considérations par une exhortation empruntée à saint Grégoire (2) ; il invite à chercher le salut avec le cœur

1. Les vers 558-585 sont le *wilcuman* annoncé au v. 554, ainsi que le montrent clairement les v. 570 et 573. Ce n'est point le chantre lui-même qui les prononce, comme le pense Dietrich, *Op. c.*, p. 202.

2. V. 751 : « *Is us pearf* micel pät we *mid heortan* haelo sêcen — *pær* we mid gaeste georne *gelỳfad*, — pät pät hælobearn heonen *up stige mid usse lîchoman*, lifgende god. — Forpon we â sculon îdle *lustas* — synvunde forseón... ». Cf. Gregor., *l. c.* § 11 : « Unde, fratres carissimi, *oportet* ut

et à aspirer à la patrie où le Christ est monté avec notre corps : voilà pourquoi nous devons mépriser les désirs vains et avoir confiance en Dieu, afin qu'il nous protège contre les assauts terribles du démon.

La troisième partie, le *Jugement dernier*, se rattache immédiatement à la deuxième, car le poète débute par ces mots (v. 779) : « Nul mortel n'a besoin de craindre les flèches du démon sur cette terre, si Dieu le protège. » Le jugement approche ; c'est le jour de la vengeance, où le Christ redescend sur la terre. Alors tremblera celui-là qui est hardi — le poète lui-même, car il fait connaître son nom au moyen de runes (1). Après une exhortation à penser au jugement dernier pendant la vie, le poète compare en détail la vie à un voyage sur mer (v. 851), et passe ensuite à la description du jugement (v. 868) : « Le grand jour du Seigneur tout-puissant surprendra à l'improviste les habitants de la terre ; il s'abattra sur la création si brillante à l'heure de minuit, semblable à un voleur rusé et plein d'audace, qui surprend inopinément, dans les ténèbres de la nuit, les héros sans défiance et livrés au sommeil. » Alors se réunissent, pleines d'allégresse, sur le mont Sion, les troupes fidèles au Créateur, car pour elles est arrivé le jour du salut ; des quatre coins du monde des anges éclatants sonnent de la trompette et le bruit qu'ils font est tellement fort que le sol de la terre en est ébranlé. Ils réveillent tous les morts pour les faire comparaître devant leur juge. Anges et démons, blancs et noirs, s'y réunissent pêle-mêle (v. 895 sq.) Une lueur éclatante du mont Sion annonce alors la venue du Christ : c'est un coup d'œil plein de joie pour les bons, et un

illuc sequamur *corde* ubi cum *corpore ascendisse credimus. Desideria* terrena fugiamus... »

1. ponne C. cwacad, gehÿred cyning mädlan,
rodera ryhtend sprecan rêde word
pâm pe him ær in worulde wâce hŷrdon,
pendan Y. and N. ŷdast meahtan
frôfre findan, etc., etc. V. 797 sq.

« C tremble [*cêne*, hardi] quand il entend parler le roi, et le Juge du ciel adresser des paroles sévères à ceux qui auparavant lui obéissaient si peu sur la terre, pendant que Y [*yrmdo*, misère] et N [*nyd*, dénument] trouvent un sujet de consolation, etc. ». V. Grin, *Op. c.*, p. 189. Remarque.

spectacle plein de tristesse pour les méchants : les uns et les autres peuvent se reconnaître eux-mêmes à ce signe. Alors la création s'ébranle (v. 931); le plus grand de tous les feux passe devant le Seigneur; la flamme brûlante pétille; les cieux craquent; la lune et les étoiles tombent à travers les airs; le soleil s'obscurcit et prend une couleur de sang. Le feu, nourri qu'il est par la tempête, inonde le monde, comme autrefois l'eau du déluge (v. 985); la flamme affamée dévore tous les êtres; les montagnes fondent; l'eau elle-même brûle, comme de la cire; elle cherche avec fureur à gagner le sein de la terre et elle engloutit tous les trésors; mais elle consume aussi toutes les horreurs des péchés du monde (v. 1007).

Maintenant, commence le jugement. Le Christ, en qualité de roi des anges du ciel, est entouré de l'élite de sa noble suite; il dresse, sur la montagne de Sion, la croix teinte de sang, comme signe de son royaume et sa bannière. Les anges eux-mêmes sont saisis d'effroi dans l'intime de leur être : à combien plus forte raison les hommes qui sont ressuscités et qui sont tous réunis! Les pensées de leur cœur, et toutes leurs actions sont en ce moment manifestées : les péchés des méchants se montrent à travers leur nouveau corps comme à travers le cristal. Maintenant, à la vue de la croix teinte de sang et des plaies que porte le Christ, ils sont forcés de reconnaître avec effroi celui qu'ils ont renié, honni, frappé; celui que la nature elle-même reconnut, dans les miracles qui eurent lieu à sa mort; celui que reconnut l'enfer, en rendant les patriarches qu'il détenait prisonniers; celui enfin que reconnurent les arbres eux-mêmes, lorsqu'il monta sur l'un d'eux, car plus d'un fut teint de larmes sanglantes et vit sa sève se changer en sang(1). Seuls les hommes, aveugles et plus durs que le rocher, ne reconnurent pas leur Sauveur.

Alors, le Christ s'assied sur son trône royal (v. 1.217); à sa droite, se réunissent les âmes pures, les élus; à sa gauche, ceux que souille le péché. Les uns et les autres sont reconnaissables à trois signes : les premiers sont comme illuminés

1. þâ weard beám monig blôdigum tearum
birunnen under roderum reáde and picce,
säp weard tô swâte. V. 1175 sq.

par leurs bonnes œuvres : ils voient la gloire qui les attend, comme aussi la punition des pécheurs, et, par là, ils ressentent davantage les bienfaits de la grâce divine qui est désormais leur partage. Les autres, au contraire, voient le feu de l'enfer préparé pour eux ; ils voient aussi la félicité des élus, et ils éprouvent une honte profonde de leur ignominie manifeste à tous les yeux. Ils auraient dû se confesser auparavant et faire pénitence.

Jésus-Christ s'adresse alors (v. 1337 sq.) aux deux troupes, d'après saint Mathieu (c. xxv, v. 35) : « Venez, vous, les bénis de mon père ; venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, etc. »; à droite il promet, dans un discours rapide, la récompense ; à gauche, dans un discours étendu où il motive la peine due au péché et où il passe en revue l'œuvre de la rédemption, il inflige le châtiment : « Allez, maudits, privés de la jubilation des anges, allez au feu éternel ! » C'est ainsi qu'il termine, en brandissant le glaive de la justice ; et les méchants tombent, en même temps que les démons, dans les flammes remplies de ténèbres.

Le poète termine son ouvrage (v. 1550 sq.) par l'exhortation qu'il a faite, au début de cette partie ; il fait une peinture des peines qu'endurent les méchants dans l'enfer, et de la félicité des bienheureux dans le ciel ; la plus délicieuse des joies est celle qu'ils éprouvent lorsque les anges et les âmes des bienheureux se rencontrent pour la première fois et que les premiers souhaitent la bienvenue aux seconds, dans la patrie céleste. C'est vers ce but que l'homme doit aspirer en se purifiant de la souillure de ses fautes.

D'après l'analyse rapide que nous venons de donner de ce poème, on peut également voir à quel point la deuxième et la troisième partie diffèrent de la première, quant à l'exposition, tout en s'harmonisant elles-mêmes, en général, sous ce rapport. Dans la première partie, l'élément épique est remplacé par l'élément dramatique ; on n'y trouve point de narration descriptive ; mais le côté didactique, qui forme la base de tout le poème, s'y marie au lyrisme. Dans les deux parties qui suivent, par contre, on trouve l'élément épique réuni à l'élé-

ment didactique ; si, dans la seconde partie, le récit ne fait qu'accompagner la leçon, dans la troisième, au contraire, la description occupe le premier plan, comme partie principale de l'exposition, et elle donne à la leçon un point d'appui qui produit le plus grand effet. Le charme poétique de la troisième partie se trouve dans ces passages descriptifs où les images les plus saisissantes sont rendues avec de brillantes couleurs, où les métaphores sont prises sur le vif, et, détail rare dans la poésie épique anglo-saxonne, où les comparaisons se trouvent complètement développées. Dans un sujet aussi souvent traité que le jugement dernier et tombé en quelque sorte dans le domaine public de la littérature chrétienne, notre poète sait cependant se montrer original par la force de la conscience nationale qui le domine, et il sait également par là relever le mouvement de l'effet qu'il veut produire. La description repose bien sur la tradition chrétienne, dans toutes ses parties essentielles, dans les contours et le dessin ; mais, avec cela, le coloris reste vraiment national. C'est ainsi que le Christ apparaît comme un roi anglo-saxon qui rend la justice, et les anges comme ses ministres. C'est ainsi encore que le poète se souvient, dans sa narration, des phénomènes de la mer (v. 980 sq.). C'est ainsi que la flamme qui s'élève lui rappelle facilement les vagues qui grossissent et qui viennent inonder le pays. Pour lui, également, le plus précieux des biens terrestres est représenté par des bijoux, « ces antiques objets précieux des nobles rois » (v. 996 sq.). Mais, avec cela, les côtés faibles de la poésie nationale de son peuple, c'est-à-dire la prolixité et les répétitions, — défauts que favorisaient si facilement l'allitération, — se rencontrent fréquemment dans son style.

Si nous jetons, en terminant, un coup d'œil d'ensemble sur l'ouvrage tout entier, nous devrons reconnaître qu'il produit une impression profonde, soit par l'idée de la rédemption de Jésus-Christ dans le monde, soit par la variété et par le cachet artistique et poétique du style : cette idée, qui repose sur l'enthousiasme de la foi, donne de l'unité à l'ouvrage ; cette diversité fait voir, sous un jour favorable, l'individualité poétique de Cynewulf.

De même que la poésie épique latine et chrétienne se rattache non seulement à la Bible, mais encore aux légendes, ainsi, la poésie anglo-saxonne ne dédaigne pas de suivre ce procédé, d'autant plus que des Anglo-Saxons, tels que Aldhelme et surtout Bède, avaient cultivé déjà eux-mêmes la poésie latine de la légende (1). Que Cynewulf en ait donné le premier l'exemple pour la langue anglo-saxonne, c'est ce qu'on ne saurait prétendre, vu l'incertitude chronologique qui règne dans la littérature anglo-saxonne ancienne, et vu aussi la transmission très incomplète qui nous a été certainement faite de cette littérature ; mais, ce qu'on peut dire, c'est que, parmi les poèmes légendaires anglo-saxons qui nous sont parvenus, il n'y en a pas de plus ancien que celui de Cynewulf. Or, des deux légendes authentiques que nous possédons de lui, *Julienne* (2) semble être la plus ancienne.

Ce poème est composé, lui aussi, d'après un modèle latin, une légende en prose, écrite au plus tard au VIe siècle (3). Le poète la suit généralement avec fidélité; il se contente parfois de faire quelques retranchements, quelques additions ou amplifications, mais quelquefois aussi il la traduit mot à mot (4). Le récit latin se trouve dans les *Acta Sanctorum*, à la date du 16 février. Ce poème, qui présente des lacunes en quelques endroits, comprend, tel que nous le possédons, sept cent trente et une lignes longues.

En voici le contenu. A l'époque de la persécution des chrétiens sous Maximien, Julienne fut fiancée, par son père Africanus, payen zélé de Nicomédie, au comte Heliseus (dans la légende, Eleusius), sénateur et plus tard préfet (5). Mais on cacha au comte qu'elle avait promis déjà, « dans son esprit »,

1. V. Vol. I, p. 589 et 602.
2. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 242 sq. — Grein, *Bibl.*, Vol. II. p. 52 sq.
3. V. *Acta* SS. Febr., T. II, p. 873 sq. *Commentar. praevius*, § 4.
4. Comme, par exemple, v. 94 : « Swêtesie (Juliana) — — mînra eágna leóht, » c'est-à-dire : « Mea dulcissima Juliana, lux oculorum meorum, » § 2; ou bien v. 150 : « Dumbum and deáfum deófolgieldum, » c'est-à-dire : « Idolis surdis et mutis ». Ibid.
5. Il le devient en effet, dans le modèle, car Julienne, pour repousser sa demande, exige d'abord qu'il soit revêtu de cette fonction. Notre poète a omis ce détail et il nous le presente aussitôt comme *geréfa* ; cette fonction devait correspondre, chez les Anglo-Saxons, à celle d'un préfet romain.

sa fidélité au Christ, et qu'elle songeait, par amour pour lui, à conserver sa virginité. Elle déclara donc au comte qu'elle ne deviendrait son épouse qu'à une condition, c'est qu'il embrasserait le christianisme. Le père, interpellé par le comte, exige de sa fille qu'elle renonce aux « dieux étrangers ». Il menace : peine inutile. Il la fait mettre à la torture, mais elle persiste dans sa résolution. Là-dessus, il la livre au comte, son fiancé, qu'il fait juge en cette affaire. Celui-ci cherche, par des paroles flatteuses, à la persuader de sacrifier aux anciens dieux et d'échapper ainsi aux tortures cruelles. Mais c'est en vain : Julienne reste inébranlable, malgré les tortures qu'on lui fait subir. Jetée en prison, elle célèbre le roi de la magnificence, le divin Rédempteur (v. 235 sq.).

Or, voilà que, sous la forme d'un ange, un démon (Beleal) lui apparaît dans son cachot pour la tenter; il lui conseille d'échapper au martyre en sacrifiant aux dieux. La jeune fille intimidée demande au Tout-Puissant de lui faire connaître la qualité de ce messager. Une voix descendant des nuages lui répond de le saisir et de le garder jusqu'à ce qu'il annonce lui-même sa mission et son origine. L'interrogatoire que la sainte fait subir au démon et les longs discours de ce dernier forment à proprement parler la trame du poème : le début de ces discours manque toutefois (v. 289-530). Beleal, fils du roi des enfers, avoue les perversités et les méchancetés qu'il a commises. Il raconte que son père l'a envoyé, cette fois, comme dans d'autres circonstances du reste, pour pervertir les âmes pieuses : s'il échoue, il aura à subir un rude châtiment de la part des satellites du roi redoutable; il sera lié et mis à la torture. C'est donc par nécessité qu'il a dû tenter Julienne. Il veut encore lui confesser de quelle manière il s'y prend pour séduire les femmes (v. 350 sq.) et par quels maléfices il cherche constamment à nuire aux hommes (v. 460 sq.).

Ce long entretien est interrompu lorsque le comte appelle de nouveau Julienne devant son tribunal (v. 530). Même après cela, elle ne lui rend pas si vite sa liberté; elle le traîne encore jusqu'au lieu du supplice, et ce n'est qu'à sa prière réitérée de retourner à l'enfer, qu'ils se séparent. Voici enfin, (après une lacune, v. 559) le martyre merveilleux de la sainte.

Elle est d'abord attachée sur une roue de fer garnie de couteaux acérés, et roulée au milieu d'un brasier : sa constance convertit les bourreaux ; un ange éloigne le feu ; elle sort de là saine et sauve. Ensuite, on la plonge dans un bain de plomb en ébullition ; mais le liquide se divise et les gouttes qui en rejaillissent, ne blessent que les païens : avec cette sainte, le juge est donc obligé d'avoir recours à un moyen radical, à la décapitation. Beleal se trouve encore à ce dernier supplice pour exciter les païens : mais un regard de Julienne suffit pour le glacer d'effroi et le mettre en fuite. La sainte meurt, après avoir exhorté les Chrétiens présents à son supplice à persévérer dans la foi et dans l'amour des uns pour les autres.

Le poète mentionne ensuite brièvement (v. 671 sq.) le sort du comte qui se noya dans un naufrage et qui devint un suppôt de l'enfer ; mais le tombeau de la sainte est jusqu'à ce jour l'objet de pieuses vénérations. En terminant, le poète se recommande à sa protection pour l'heure de sa mort ; il fait un humble aveu de sa vie passée et fait connaître son nom par des runes (v. 704 sq.). Il ne manque pas d'implorer la bienveillance du lecteur (1), et il finit par une courte prière. C'est ainsi que se terminent également les légendes des poètes latins.

Si nous comparons le récit de Cynewulf avec celui de son modèle, nous trouvons que son genre spécial de traiter le sujet repose principalement sur deux circonstances. En premier lieu, il a donné à son poème un coloris national anglo-saxon. Il reste bien, il est vrai, la scène de Nicodémie (Commedia) et l'action a bien lieu à l'époque de l'empereur Maximien ; mais le préfet apparaît comme un comte anglo-saxon et, en cette qualité, il rend la justice devant le peuple (v. 184) ; lorsqu'il se trouve avec le père de Julienne pour délibérer, les deux « forts au combat » posent leur lance côte à côte (v. 63) ; ils vénèrent les dieux (v. 76) en leur offrant des trésors (welum weordian) ; la nature guerrière des Germains, qui dominait

1. Bidde ic monna gehwone — gumma cynnes, þe þis gied ræde. (V. 718 sq.).

toute leur vie publique comme leur imagination, s'accommode également du combat avec le démon, comme ayant eu lieu, d'une part, avec un bouclier et un casque, et, de l'autre, avec des flèches (v. 384 sq., 395); le démon enfin provoque au combat ceux que la bière avait enivrés dans le festin (v. 468 sq.). D'autre part, le poète laisse de côté tout ce qui pourrait affaiblir le coloris national (1).

En deuxième lieu, le poète fait ressortir la sainteté de Julienne, plus que ne le fait le modèle latin, et il la représente, dès le début, comme la fiancée du Christ (v. 30 sq., 106 sq.), ce qui n'a pas lieu dans le modèle cité (2).

On ne saurait dire que le poète, par sa manière de traiter le sujet, lui ait donné une consécration poétique. Il lui a donné plutôt, en un certain sens, une consécration religieuse, surtout en peignant l'action pernicieuse du démon, et en présentant, en détail et sous de vives couleurs, le genre de ses procédés de tentation. Du reste, ici également, la prolixité de la diction anglo-saxonne finit par fatiguer.

L'autre légende de Cynewulf, *Hélène* (treize cent vingt lignes longues) (3), a une importance bien autrement grande et offre un intérêt bien plus général, soit par rapport au sujet lui-même, soit par rapport au style poétique. L'héroïne qui a donné son nom au poème est la mère de Constantin le Grand : l'Invention de la sainte croix (4) en fait le sujet. Mais le saint qui opère le miracle est Cyriaque, et une légende apocryphe qui se rattache à son nom (5) est le modèle que le poète suit pas à

1. Comme le nom de Diane, et ne parle que des dieux en général (v. 194 sq., et cf. *A. SS.* l. c. § 4) et de la nomination d'Eleusius comme préfet par l'*empereur*.

2. Voilà pourquoi Cynewulf ne lui fait pas poser la condition indiquée plus haut, p. 52, remarque 5.

3. *Andreas und Elene*, édités par Jacob Grimm. Cassel, 1840 (*Proleg.*). — *The poetry of The Codex Vercellensis with an english translation*, by Kemble. Part. II. London, 1856, p. 1 sq. — Grein, *Bibl.*, Vol. II, p. 105 sq. — *Cynewulfs Elene, mit einem Glossar herausgegeben* von Zupitza. Berlin, 1877. 2 Ausg. 1883.

4. Voir, sur cette légende, la critique historique de Gildemeister et Sybel dans : *Der heilige Rock zu Trier*. 3 Aufl. Dusseldorf, 1845, p. 14 sq.; et Lipsius, *Die edessenische Abgarsage*. Brunswick, 1880, p. 71 sq.

5. *Acta SS.* Maii, Tom. I, p. 445 sq.

pas et jusqu'à la fin, dans les événements principaux de son récit, en sorte que l'écrit latin peut être effectivement mis à profit pour expliquer le poème anglo-saxon. Cynewulf procède donc ici, en général, comme il a fait pour la composition de *Julienne*; mais ici son modèle lui offrait l'occasion de faire des peintures détaillées d'expéditions militaires sur terre et sur mer, telles que les aime la poésie épique nationale des Anglo-Saxons : ce sont les parties les plus originales et les plus attrayantes au point de vue poétique.

Le poète débute par l'expéditon dans laquelle Constantin se convertit. Tout comme dans le modèle latin, mais contrairement au fond de l'histoire, cette expédition est dirigée contre une armée étrangère qui passe le Danube. Or, tandis que cette armée est tout simplement désignée comme un peuple de barbares, dans l'écrit latin, Cynewulf en fait une armée de Huns et de Germains, et principalement de Goths et de Francs. C'est le roi des Huns qui la commande, et le poète a apparemment pensé ici à Attila. Il se sert des plus vives couleurs de sa palette pour peindre leur marche : les lances et les cuirasses étincellent ; le cri de bataille est accompagné par le bruit des boucliers qui résonnent ; le loup chante le chant de guerre, et l'aigle, aux plumes humides de rosée, suit les traces des soldats (1). La marche des Romains est retracée avec la même vigueur : le bruit des coursiers et des armes, le son des cors et des hérauts, le chant des corbeaux, rien n'y manque. Les deux armées sont réunies près du Danube. L'empereur craint la grande supériorité numérique des ennemis. Mais voilà qu'un ange lui apparaît pendant son sommeil et lui montre la croix, dont le signe doit lui procurer la victoire. Aussitôt, il fait faire une croix et la fait porter, comme un étendard, devant son armée. Vient ensuite la bataille, que le poète dépeint avec âme (v. 109 sq.), la bataille avec sa pluie de flèches et ses couleuvrines lancées au-dessus du bord des boucliers. Les païens, qui composent l'armée des Huns, tombent ou prennent la fuite. Mais Constantin, sachant

1. Cf., ci-dessus, p. 25.

ensuite à quel Dieu il doit la victoire, se fait baptiser par le pape saint Sylvestre (v. 192).

L'empereur, ayant connu plus tard le lieu où le Christ avait été crucifié, envoie sa mère chez les Juifs pour chercher le bois glorieux. Elle entreprend avec une armée cette expédition qui, dans notre poème, est une expédition maritime et qui y est dépeinte avec toute la magnificence des images de la poésie épique nationale (v. 225 sq.).

Arrivée à Jérusalem, Hélène réunit les Juifs, se fait indiquer les plus sages d'entre eux pour qu'ils puissent lui donner des renseignements. Il s'en présente d'abord trois mille. Parmi eux, on en choisit mille, sur lesquels on fait un triage de cinq cents; mais ils n'entendent d'Hèlène que des reproches et ils ignorent ce dont il s'agit. Cependant, voilà que l'un deux, Judas, fils de Simon et frère du premier martyr saint Étienne, leur explique enfin ce qu'elle veut : Hélène cherche la croix. Mais si la croix est manifestée, — c'est son grand'père Zachée qui l'a dit — la loi sera rejetée et l'empire des Juifs prendra fin (1). Sommés de nouveau par Hélène et menacés dans leur vie, les Juifs disent alors que Judas est le plus savant d'entre eux et le plus capable de la renseigner (v. 585). Judas s'y refuse ; il est mis en prison et condamné à mourir de faim, s'il ne s'exécute pas. Après sept jours, il dit enfin qu'il est prêt à obéir, et on le conduit au Golgotha. Mais comme il ne sait réellement pas où se trouve la sainte croix, il adresse à Dieu une prière, le suppliant de lui indiquer, par de la fumée, l'endroit où elle est cachée et de lui faire connaître si le règne du Christ doit s'étendre sur le monde (774). Sa prière est exaucée. Converti aussitôt, Judas creuse activement à l'endroit d'où est sortie la fumée, et trouve, en effet, les trois croix. Quelle est celle du Christ ? demande la reine. Un nouveau miracle est seul capable de donner la réponse que Judas est impuissant à faire. Les croix sont pla-

1. Il est dit, dans le modèle : « Nam vere destruerentur paternæ traditiones et lex ad nihilum redigetur ; » il y a, dans Cynewulf (v. 430) : « Þŷ läs tôworpen sîen | frôd fyrngewritu and pâ fäderlîcan | lâre forlæten. Ne bid lang ofer dät, | pät Israhêla ädelu môten | ofer middangeard mâ rîcsian. »

cées dans la citadelle, et l'on y apporte un mort. Judas le touche avec les croix : au contact de la troisième, il reprend soudain une nouvelle vie (v. 890). Le peuple célèbre le Père et le Fils : mais le démon se plaint de ce qu'un Judas l'humilie après qu'un autre Judas lui avait fait concevoir des espérances. Il le menace et lui annonce son prochain martyre, sous Julien (1). Mais Judas lui répond avec intrépidité. — La joie dans l'âme, Hélène envoie un messager au roi pour lui annoncer cette bonne nouvelle (2), et celui-ci, en retour, prie sa mère de faire construire une église sur la montagne du calvaire. Son ordre est exécuté; la reine fait en même temps orner la croix avec de l'or et des pierreries, et enfermer la précieuse relique dans une armoire de fer (v. 1024 sq.). C'est là qu'elle opère sans cesse des miracles sur les malades de toute sorte. Pendant ce temps, Judas reçoit le baptême et le pape Eusèbe le nomme évêque de Jérusalem, sous le nom de Cyriaque.

Hélène cependant veut retrouver aussi les clous de la croix (v. 1063). A la prière de Cyriaque, Dieu envoie un signe : une flamme montre la place où ils se trouvent sur la montagne du calvaire (le modèle dit ; là où était la croix) ; les clous y brillent comme les étoiles au firmament, ou comme des perles d'or (3) dans l'obscurité. Sur le conseil de Cyriaque et pour accomplir la prophétie de Zacharie (4), Hélène en fait monter un mors pour le cheval de Constantin. Celui que portera ce coursier sera honoré dans le combat. Avant de repartir, elle adresse des exhortations aux Juifs réunis autour d'elle et leur recommande d'obéir à Cyriaque (5). Enfin, elle institue

1. V. 927. « Ic âwecce wid dê | ôderne cyning, se êhted pîn, | and he forlæted lâre pîne, » etc. Cynewulf suit encore ici son modèle. Cyriaque paraît avoir été martyrisé, en effet, sous Julien, ainsi que cela est raconté dans la Passion (apocryphe) qui se rattache à la légende. V. cette passion dans les *Acta SS.*, loc. c., p. 449 sq.

2. Ce message manque dans le modèle.

3. Dans l'interprétation de Zupitza (v. 1114), *goldgimmas* pour *godgimmas*.

4. Ch. XIV, v. 20, et, ci-dessus, Vol. I, p. 158.

5. Le récit de Cynewulf offre ici un contraste frappant avec le modèle latin : d'après ce dernier, Hélène persécute les Juifs avant de partir.

la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. (1). Que l'enfer soit fermé, le ciel ouvert et le salut accordé par Marie à tout homme qui célèbre la fête de la Croix ! C'est ainsi que l'auteur termine son récit, en s'appuyant sur le modèle latin.

Cynewulf, toutefois, y ajoute (v. 1.237 sq.) un épilogue d'un caractère essentiellement personnel (2). Ici, comme dans son poème sur le Christ, il parle, avec la conviction dans l'âme, de la vie coupable qu'il a menée jadis avant de connaître la vertu de la croix et d'être éclairé de la grâce dans sa vieillesse. En nous faisant ensuite connaître son nom par des rimes (v. 1.257 sq.), il jette un regard rétrospectif sur les vaines joies de sa jeunesse : les joies de la vie sont fugitives ; les biens de ce monde, qui périra lui-même par les flammes, sont passagers. A la fin du monde, l'humanité se divisera en trois catégories : en haut, dans le feu, seront les âmes pieuses ; pour elles l'ardeur des flammes est tempérée et adoucie. Les pécheurs occupent le milieu : leur cœur est plein d'angoisses et ils sont entourés de murailles brûlantes et de fumée. Au fond de la mer de feu, se trouvent les sacrilèges maudits : de là, ces derniers sont précipités dans les abîmes de l'enfer, tandis que les deux autres phalanges sont purifiées de leurs fautes, comme l'or l'est par le feu, pour recevoir ensuite le bonheur de la paix et la félicité éternelle (3).

1. Le modèle latin donne, comme jour et fête de l'Invention de la Sainte-Croix, le 5 des nones de mai, par conséquent, le 3 mai, jour où la fête était déjà célébrée sous saint Grégoire-le-Grand. Notre poète dit par contre : « Väs pâ lencten âgân | bûtan VI nihtum ær sumeres cyme | on maias kalendas (v. 1227). »

2. C'est ici que se trouvent, sur la vie du poète, les données les plus importantes que nous avons mises à profit dans le début de ce chapitre.

3. Cet épilogue a encore, dans les quinze premiers vers, un charme particulier que lui donne la rime ; cette dernière, qui relie généralement les hémistiches de la même ligne longue, relie une fois aussi deux lignes qui se suivent ; par exemple, v. 1240 sq :

nihtes *nearwe*, nysse ic *gearwe*
be dære rôde *riht*, ær mê rûmran *gepeaht*
purh dâ mæran *mith* on môdes *peath :*

Parfois la rime n'est aussi qu'une pure assonance.

CHAPITRE QUATRIÈME

POÈMES ATTRIBUÉS A CYNEWULF : GUTLHAC, ANDRÉAS

Nous possédons encore, de cette période, deux ouvrages poétiques de légendes que l'on a, de nos jours, attribués, en tout ou en partie, à Cynéwulf. Ils forment, dans un certain sens général, des pendants à ceux que nous venons d'étudier. Le pendant de *Julienne* est *Guthlac* (1). Ce poème, dont la fin manque, comprend, tel qu'il nous est parvenu, treize cent cinquante-trois lignes longues. Mais il se compose de deux parties émanant de deux auteurs différents : la deuxième n'est qu'une suite ou supplément de la première ; la mort du saint en fait tout le sujet. Les deux parties diffèrent complètement, non seulement dans la langue et le style, mais encore dans la manière de traiter le sujet. Que les auteurs soient différents, c'est ce que montre encore surabondamment le début de la continuation, où l'on jette un coup d'œil rapide et rétrospectif sur la vie du saint ; ce début a aussi, sous le rapport de la forme, l'indépendance d'un ouvrage à part (2). Il faut ajouter enfin à cela que l'auteur de la première partie a peut-être mis encore à profit une autre source que celle qui est commune aux deux auteurs.

Cette dernière était une vie latine du saint, composée par Félix, qui, selon toute apparence, était moine du couvent de Croyland (3). Il l'a dédiée au roi de l'Estanglie, Aethelbald, qui régna de 720 à 749 ; car ce roi lui-même, qui avait été l'ami du saint, et qui avait fondé, en son honneur, le monastère

1. Thorpe, *Cod. Exoniensis*, p. 104 sq. — Grein, *Biblioth.*, II, p. 71 sq. — Charitius, *Ueber die angelsächs. Gedichte* von H. Guthlac, dans *Anglia*, vol. II, p. 265 sq. — Lefèvre, *Das altenglische Gedicht* von H. Guthlac, dans : *Anglia*, vol. VI, p. 181 sq.

2. Malgré cela, la deuxième partie doit être considérée comme une continuation : elle suppose la connaissance de la vie du saint. Un poète n'aurait pas traité la mort seule d'une telle manière.

3. V. cette vie dans les *Acta Sanctorum*, avril, t. II, p. 38 sq.

de Croyland, l'avait invité à l'écrire. Pour confirmer la vérité de son récit, Félix s'appuie sur la déposition de témoins oculaires que le roi connaît et dont il cite quelques-uns des noms. Guthlac vécut de 673 à 714.

D'après le récit de Félix, Guthlac était de noble famille : une apparition miraculeuse montra déjà, à sa naissance, sa sainteté future. Néanmoins, au sortir de l'adolescence, il se consacre, pendant huit ans, selon l'usage des personnes de sa qualité, à la carrière des armes. Il pille et détruit les villes et les forteresses de ses ennemis ; toutefois, il rend le tiers de son butin aux victimes qu'il avait dépouillées. Une nuit, il avait alors vingt-quatre ans, la pensée de la mort frappa son imagination. Il rentra aussitôt en lui-même et se consacra au service de Jésus-Christ. Il se rendit d'abord dans le monastère de Ripadum, où, pour faire pénitence de ses péchés, il s'imposa la plus rigoureuse abstinence. Cela le rendit d'abord odieux aux moines, qui ne le prirent que plus tard en affection. Toutefois, cette vie ascétique ne lui suffisait point encore ; après avoir lu la vie des solitaires, il se sentit attiré vers elle. Il se retira donc dans l'île de de Croyland, où les démons exerçaient leurs maléfices, et qui était abandonnée comme dangereuse (1). Le saint ne tarda pas à éprouver leur malice ; mais saint Barthélemy, son patron, lui apparut pour le consoler. Un jour, les démons tentent une attaque décisive pour chasser l'ermite de l'île: ils lui apparaissent en phalanges serrées, le maltraitent, l'emportent dans l'espace jusqu'à l'ouverture de l'enfer et lui font voir de là les peines des damnés et le feu qui avait été allumé pour ses crimes. Les démons veulent l'y précipiter, mais saint Barthélemy apparaît et leur ordonne de reporter Guthlac chez lui le plus doucement possible. C'est ce qui a lieu. Viennent ensuite d'autres aventures. L'auteur parle en détail des relations du saint avec les oiseaux. Après avoir donné encore des exemples de l'esprit prophétique de son héros, Félix raconte en détail, au chapitre v, sa mort, sa sépulture et les miracles opérées par ses reliques.

1. ... Quam (insulam) multi inhabitare tentantes propter incognita eremi monstra et diversarum formarum terrores amiserant. *Vita Guthl.*, § 14.

Tel est, dans ses lignes principales, le contenu de la source écrite où ont puisé les deux poètes anglo-saxons. Mais le premier traite le sujet avec beaucoup plus de liberté que ne le fait le second. Dans une introduction, qui est son œuvre (v. 1-63), il fait ressortir la valeur de l'ascétisme, à une époque surtout où le monde est en décadence. Il vante les pieux ermites qui sont persécutés par le démon, mais que les anges protègent. Guthlac était de ce nombre. Dans sa jeunesse, les anges se disputaient déjà l'empire de son âme, lorsque le démon le poussa vers des excursions aventureuses pour ramasser du butin (v. 98 sq.) ; c'est ainsi que le poète ne fait qu'une allusion aux exploits de la jeunesse du saint. Il peint ensuite les luttes que Guthlac eut à soutenir contre les démons, comme un combat pour la possession de la « montagne », c'est-à-dire de la colline dans la forêt de l'île, où il avait fixé sa résidence. Elle était leur lieu de repos, quand ils revenaient fatigués de leurs campagnes aventureuses (v. 180 sq.). Ils rappellent à Guthlac ses devoirs de parenté ; il doit retourner aux plaisirs du siècle. C'est ainsi que les démons, dans leurs exigences, représentent en quelque sorte l'antique germanisme (1) luttant contre l'ascétisme chrétien ; du reste, ils rappellent eux-mêmes les divinités sylvestres de la Germanie. Un autre trait particulier à notre poète, c'est que les démons doutent des sentiments ascétiques et regardent la piété extérieure comme de l'hypocrisie : pour le prouver au saint, ils l'élèvent dans les airs afin de lui faire voir « la conduite des hommes dans les églises, sous l'égide des saints pasteurs (2),

1. C'est ce qui donne de l'intérêt à ce passage : « Cwædon pät he on pam beorge | byrnan sceolde... gif he monna dreám of pam orlege eft eft ne wolde | sylfa gesècan and his sibbe ryht | mid moncynne mâran cräftê | willum bewitigan. » V. 163 sq.

2. Pät he fore eágum eall sceáwode | under hâlígra hyrda gewealdum | in *mynsterum* monna gebaeru. Si on pouvait prendre ici le terme *mynster* dans le sens de *cloître*, ainsi que le fait Grein, dans sa traduction, il en résulterait une intéressante polémique de la vie érémitique contre la vie monastique. Mais il n'est pas possible d'entendre, en cet endroit, ce mot de la sorte ; il suffit déjà de faire remarquer, pour s'en convaincre, le passage parallèle (v. 461), où, au lieu de *mynsterum*, on trouve *templum*. Au surplus, les ornements magnifiques ne conviendraient pas ici, sans compter encore bien d'autres difficultés.

la conduite de ceux qui jouissent gaiement de leur vie, dans de vaines possessions et dans des habits pompeux, comme c'est l'usage parmi les jeunes gens » (v. 383 sq.). Ici, les démons sont manifestement les porte-voix des adversaires de l'ascétisme ; mais Guthlac ne manque pas de les clouer au pilori, car il leur donne sans peine la réplique : La jeunesse n'a point de vertu ; d'ailleurs, à côté de mauvais exemples, on en trouve tout autant de bons. Même dans cette partie du poème, l'action principale est l'enlèvement de Guthlac jusqu'à l'entrée de l'enfer ; mais cela arrive ici — ce qui n'est pas dit dans le poème — parce que les démons, le prenant pour un hypocrite, veulent le mettre à l'épreuve (v. 551 sq.).

Après avoir dit encore un mot du commerce de Guthlac avec les oiseaux de sa forêt, le premier poète termine en jetant un coup d'œil sur la récompense que le saint reçut dans le ciel, où les anges le conduisirent par la main d'une manière si gracieuse (v. 753 sq.), et en faisant l'éloge de l'ascétisme, auquel il doit une si belle récompense. Par là, la première partie arrive à une conclusion parfaite : c'est un ouvrage indépendant et même bien proportionné. Ce qui est digne de remarque, c'est l'indépendance avec laquelle le poète traite son sujet ; ce qui domine, d'un bout à l'autre, c'est l'idée de la glorification de l'ascétisme, et l'auteur ne raconte rien de l'histoire de la vie du saint qui ne serve à ce but. Le récit devient véritablement fatigant à force d'être prolixe et de se répéter. C'est par ces répétitions, comme aussi par la manière dont la source est traitée et par la langue, que cette partie se distingue des ouvrages de Cynewulf ; elle en diffère tellement qu'il est impossible de lui en attribuer la paternité (1).

La deuxième partie du poème, dont la fin ne nous est pas parvenue, ne traite que le dernier chapitre de la *Vie latine*, mais se rattache bien plus immédiatement à la narration de Félix que ne le fait la première partie. De même que la mort, au début de ce chapitre, est motivée par la chute d'Adam, de même elle l'est ici, avec cette différence toutefois que la

1. Et pourtant, Lefèvre encore y a réussi ; mais c'est bien, il faut le dire, sans avoir pénétré dans le caractère particulier de ce premier poème.

narration est ici plus amplifiée : Depuis lors, la mort règne sur la terre, quoiqu'il y ait eu beaucoup de saints personnages et qu'il y en ait encore beaucoup de notre temps : c'est ainsi que des livres nous apprennent à quel degré de sainteté Guthlac est arrivé, en Angleterre (1). Telle est la manière dont l'auteur aborde son sujet, et son introduction, surtout dans les dernières phrases, nous montre déjà que cette seconde partie est un poème tout à fait indépendant et composé peu de temps après la Vie latine elle-même. Ce qui vient immédiatement après révèle plus encore cette indépendance. Le poète rappelle, en effet, les miracles du saint (ses guérisons) ; il parle succinctement des attaques qu'il a eu à soutenir de la part des démons, de ses relations avec les oiseaux (déjà expliquées en détail dans la première partie), ainsi que des conseils et des consolations qu'il donnait aux personnes dans l'embarras. Ce n'est qu'à partir du vers 904 que le poète passe au sujet lui-même. Il raconte, en se basant sur son modèle et en amplifiant les discours, la mort de Guthlac et l'ambassade que son serviteur porte à la sœur du saint, avec mission de le faire ensevelir. Ici se termine le récit. Nous n'apprenons donc rien de la réponse de la sœur, ni de l'exécution de la mission qu'on lui a confiée.

Ce deuxième poème où le caractère germanique se montre, dans quelques discours du saint et de son serviteur, sous un jour complet et plein de vérité, fait penser, il est vrai, aux ouvrages authentiques de Cynewulf, soit qu'on le considère au point de vue de la langue et du vers, soit encore sous le rapport dont l'auteur procède avec son modèle ; aussi sa paternité n'est-elle pas impossible.

André (2) forme le pendant d'*Hélène*, de Cynewulf. C'est un poème de dix-sept cent vingt-deux lignes longues, entièrement basé sur une légende apocryphe. La source n'est autre

1. « Sume ær sume sîd, sume in ûrra | äfter tälmearce tîda gemyndum | sigorléan sohtun. Us secgad bêc | hû Gûdlâc weard þurh godes willan | eádig on Engle. » V. 848 sq.

2. *Andreas*, *Ausg.* von Grimm, v. ci-dessus p. 55 rem. 1. — Kemble, *The poetry of the Cod. Vercell.*, t. I, p. 1 sq. — Wülker, *Bibliotek.*, vol. II, p. 1 sq. — Fritzsche, *Das angelsächs. Gedicht Andreas und Cynewulf*, dans : *Anglia*, vol. II, p. 441 sq.]

que l'écrit Πράξεις Ἀνδρέου καὶ Ματθαίου εἰς τὴν πόλιν τῶν Ἀνθρωποφάγων (1), et cet écrit — mais à mon avis, dans une traduction latine (2) — a servi de modèle au poète anglo-saxon, qui le suit fidèlement, à quelques rares exceptions près dans le cours de sa narration. Il n'a fait que donner, autant que possible, un coloris national à son récit. Voici quel est le contenu du poème.

Un des douze guerriers du Seigneur, un des héros pleins de gloire, dont la force ne succombera jamais dans le combat, était Mathieu. C'est à lui que Dieu avait donné pour mission d'annoncer l'évangile dans l'île des Mermédoniens. Or, ces derniers étaient antropophages et les étrangers faisaient surtout leur nourriture favorite : on leur arrachait les yeux et on leur donnait un breuvage enchanté qui, en leur faisant perdre la raison, les rabaissait au niveau de la bête ; en sorte qu'ils mangeaient du foin et de l'herbe, après quoi, on les tuait dans un laps de temps déterminé. Tel est le sort qui était également réservé à Mathieu. Lui aussi perdit la vue, mais le breuvage enchanté n'exerça sur lui aucune influence, car il appela Dieu à son secours (3). Or, voilà que, dans sa prison, il entendit la voix du Sauveur qui lui promettait de ne point l'abandonner et qui lui rendit l'usage de ses yeux (4) ; André,

1. Thilo, *Acta SS. apostolorum Andreæ et Mathiæ* (ainsi que cela se trouve par erreur dans un ms.) *et commentatio de eorumdem origine*. Halle, 1848 (Progr. de l'Univ.) — *Acta apostolorum apocrypha*, éd. Tischendorf., Leipzig, 1851, p. 132 sq. — *Die apocryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, von Lipsius, vol. I, Brunswick, 1883, p. 543 sq.

2. C'est ce que semblent confirmer les divers écarts qu'on relève entre le poème et le texte grec, écarts que nous avons indiqués le plus souvent dans l'analyse et dont nous avons noté plus encore les additions que les omissions ; sans cela, il faudrait admettre une autre copie grecque. Toutefois, l'hypothèse d'un modèle grec semble improbable a priori. C'est aussi l'opinion de Lipsius, p. 548 ; d'après lui l'existence d'une traduction latine est appuyée sur les *Miracula B. Andreæ apostoli*, qui sont attribués à Grégoire de Tours, et avec raison, ainsi que le montre Lipsius (p. 137). Zupitza, dans une dissertation intitulée *Zur Frage nach der Quelle von Cynewulfs Andreas* et publiée dans la *Zeitschrift f. deutsches Alterth. N. F.* vol. XVIII (1886), confirme mon opinion, en comparant une homélie en ancien anglais avec l'original grec.

3. Dieu et le Christ sont ici identifiés ; Jésus-Christ apparaît ici surtout comme créateur.

4. Cela n'est dit expressément que dans la source (c. III) ; mais, dans notre

qui enseigne la bonne nouvelle en Achaïe, a mission de le sauver (v. 161 sq.). C'est pourquoi ce dernier entend la voix du Christ qui lui ordonne de se rendre en Mermédonie, où Mathieu doit perdre la vie dans trois jours. André objecte qu'il ne connaît pas le chemin et que le temps est bien court; seul, un ange du ciel serait en état d'exécuter cet ordre. Jésus-Christ lui ordonne toutefois de s'embarquer à la pointe du jour et d'avoir confiance en la puissance divine. Suivi de ses serviteurs, André arrive au rivage à l'heure indiquée et y trouve une barque avec trois bateliers : c'était Jésus-Christ avec deux de ses anges. André, apprenant qu'ils viennent du pays des Mermédoniens, prie le pilote de les y conduire, lui et les siens. Mais celui-ci l'avertit d'abord de se méfier de ce pays; il exige ensuite le prix du passage et ce n'est que lorsqu'il apprend qu'ils sont des serviteurs de Jésus-Christ qu'il se déclare prêt à les transporter de grand cœur (v. 347). Or, la traversée commençait à peine et le pilote prudent avait à peine distribué des vivres aux passagers que les signes précurseurs d'une tempête se manifestent à l'horizon. Le poète, en homme qui a l'expérience de la mer fait, en peu de vers, de cette tempête une description excellente (v. 369 sq.). L'angoisse s'empare des gens d'André; mais celui-ci les console; il leur rappelle la puissance que le Christ possède sur la fureur des eaux et il leur dit comment il l'a autrefois montrée à ses disciples. Les passagers s'endorment; la mer se calme.

A cet endroit, s'engage un long dialogue avec le pilote (v. 469). Celui-là vante l'art du jeune marin, car c'est ici le Christ qui apparaît comme pilote; celui-ci lui apprend que les vagues, obéissant à la voix du Créateur, ne se sont apaisées que parce que André est un soldat du roi qui règne dans la magnificence. Le pilote demande ensuite à André d'où cela provient que les Juifs n'aient pas reconnu le Sauveur comme Dieu, malgré les miracles qu'il a faits (v. 555). Il lui demande encore s'il a fait aussi ces miracles, en présence des évêques et des

poème, cela résulte de la rencontre de Mathieu avec André. C. Fritzsche, *Op. c.*, p. 463.

1. *Holmweard* est le titre qu'il reçoit plus tard, v. 359.

anciens ? (v. 607 sq.) André répond affirmativement ; mais ajoute-t-il, le Christ a fait aussi des miracles en secret (en présence des prêtres) (1). Le pilote veut les lui entendre raconter Et c'est ainsi qu'André raconte ici un de ces miracles apocryphes qui est assez étrange (v. 661 sq.). Le Christ arrive au temple avec ses disciples. Le grand prêtre se moque de ces derniers, qui croient suivre le fils de Dieu ; et pourtant on connaît ici ses parents Joseph et Marie, et ses frères Simon et Jacob. (Les disciples devinrent perplexes). (2). Là-dessus, le Christ se retire, avec ses disciples, dans le désert, afin de les y convaincre par des miracles de sa divinité. Ensuite, il retourne au temple et fait devant les prêtres le miracle suivant.

A la muraille du temple se trouvent deux statues, un chérubin et un séraphin (3). Sur l'ordre du Christ, l'une d'elles descend de la muraille et atteste par des paroles sa divinité. Les anciens expliquent ce miracle par la magie. Alors le Sauveur ordonne à cette image de pierre d'aller à Chanaan ; elle doit commander à Abraham, à son fils et à son petit-fils de ressusciter et de venir. Ils ne tardent pas, en effet, à apparaître pour célébrer le prince de la magnificence.

C'est ainsi qu'André s'entretint, pendant une journée tout entière, avec le pilote ; après quoi il est, lui aussi, saisi par le sommeil (v. 818 sq.). Alors le Christ les fait porter doucement par ses anges (lui et ses compagnons), à travers la mer jusqu'au pays des Mermédons. Au lever du soleil, André s'éveille et voit la forteresse devant lui. Il appelle ses compagnons qui

1. Les passages de l'analyse entre parenthèse sont pris de la source, ainsi que l'addition qui contient une explication d'une grande importance : Καὶ ἀποκριθεὶς 'Ανδρέας εἶπεν · Ναὶ, ἀδελφὲ, ἐποίησαν καὶ ἐνώπιον τῶν ἀρχιερέων, οὐ μόνον ἐν φανερῷ, ἀλλὰ καὶ ἐν κρυπτῷ, καὶ οὐκ ἐπίστευσαν αὐτῷ· ἀποκριθεὶς δὲ ὁ 'Ιησοῦς εἶπεν · Ποῖαί εἰσιν αἱ δυνάμεις ἃς ἐποίησεν ἐν τῷ κρυπτῷ, φανέρωσόν μοι αὐτάς. c. 11. Dans l'anglo-saxon par contre : « Secge ic þe tô sôde, pät hi swîde oft | beforan fremede folces raeswum | wundor äfter wundre on wera gesiehde, | swylce deogollice dryhten gumena | folcraed fremede, swâ he tô fride hogode. » Ici même le contexte devient clair, au moyen de la source, et l'on voit combien il est nécessaire de la connaître pour comprendre le poème.

2. Πράξεις, c. XII.

3. Dans la source, c'est un sphinx, comparé, il est vrai, avec les anges dont il est question.

dorment encore à côté de lui près du rivage. Il comprend maintenant quel est le pilote qui les a conduits ; ses compagnons confirment sa manière de voir par un rêve qu'ils ont eu (v. 859 sq.). Lorsqu'ils ont été endormis, des aigles sont arrivés sur les ondes de la mer et ont emporté leur âme dans le ciel : là, ils ont vu le Seigneur entouré par les anges, les patriarches et les martyrs qui chantaient ses louanges, ainsi que « vous autres douze » que des anges servaient. — Le Christ lui-même, sous les traits d'un jeune homme, apparaît (1) bientôt à André, qui est tout réjoui de cette communication ; il lui annonce ce qu'il doit faire et ce qu'il aura à souffrir, et il lui promet de le fortifier. Alors André, rendu invisible par la protection du Seigneur, se rend (v. 981 sq.) à la forteresse et à la prison ; à sa prière, la mort frappe les sept geôliers, la porte s'ouvre, et Mathieu tombe dans ses bras. Il est délivré en même temps que beaucoup d'hommes et de femmes (2), et un nuage, qui les enveloppe, leur permet de traverser la ville.

Ici (v. 1057) se termine la première partie du récit. Vient ensuite le martyre d'André et enfin la conversion des anthropophages. Ces derniers, dit le poète, se rendent à la prison afin d'y prendre quelques-uns des étrangers pour leur repas ; ils la trouvent vide, et leur étonnement et d'autant plus grand que leur faim est plus forte, car c'est la faim qui est ici désignée partout comme le motif de l'anthropophagie. C'est donc un des leurs qui doit apaiser leur appétit (3). Le sort décide ; il tombe sur un vieillard. Il se lamente et, pour conserver sa vie, il offre son fils (4) ; mais c'est en vain que les païens cherchent à tuer ce dernier avec leurs javelots ; Dieu le protège (5). Tourmentés par la faim et réduits au désespoir, ils tiennent

1. D'après la source, cela a lieu à la prière d'André.

2. La source (c. XXI) est ici plus explicite. André, par l'imposition des mains, leur rend leur forme et leur intelligence.

3. D'après la source (c. XXII), ce sont sept vieillards ; d'abord, les δήμιοι veulent préparer les sept geoliers morts pour leur repas ; mais, à la prière d'André, leurs mains s'engourdissent (ἀπελιθώθησαν).

4. Et aussi sa fille, d'après la source (c. XXIII).

5. D'après la source, les δήμιοι veulent tuer les deux enfants ; mais, à la prière d'André, le miracle précédent se renouvelle (V. Rem. 1).

conseil. Voilà que le démon apparaît et leur montre André, qui est présent, mais encore invisible aux païens (1) : c'est lui qui a délivré les prisonniers ; qu'il soit immolé ! André honnit Satan, pendant que le peuple le cherche avec rage. La voix du Seigneur exige qu'André se manifeste lui-même (v. 1208). Là-dessus, le saint est enchaîné et mis à la torture ; on le traîne sur des rochers et des pierres, et ensuite on le jette en prison. Ce martyre se renouvelle encore pendant deux jours entiers. Le démon apparaît aussi dans la prison, avec six de ses enfants qui cherchent, mais en vain, à tuer le saint à l'aide de leurs javelots empoisonnés ; le signe de la croix (fait sur le front) rend André invulnérable (v. 1337 sqq). Le troisième jour, le Seigneur a pitié du martyr qui se lamente; pour lui prouver que ses tourments sont finis, il lui montre des arbres chargés de fruits qui ont poussé fécondés par son sang (v. 1448), et il le rétablit complètement (2).

André s'adresse enfin à une colonne qui se trouvait dans la prison (3), et la conjure de répandre des torrents d'eau sur la ville. La pierre obéit. Les païens s'enfuient épouvantés ; mais, un ange — saint Michel, à la prière du saint — les empêche de quitter la ville, qu'il environne lui-même de feu. Le poète dépeint, dans un langage plein de vie et riche d'images (v. 1523 sq.), la crue des vagues, le mugissement des eaux, le vol des étincelles et les cris des malheureux qui se noient. Un homme du peuple engage (v. 1558) ses compatriotes à délivrer André de sa prison et à implorer son secours, maintenant qu'on peut voir combien on lui a fait tort. En apprenant

1. Ainsi que l'admet manifestement le poète en suivant la source (v. c. XXIV des Πράξεις), sans toutefois le dire expressément.

2. Le poète indique lui-même la fin du martyre, en se plaignant (v. 148 sq.) de ne pouvoir chanter toutes les souffrances ; mais ce n'est ici qu'une figure de rhétorique, si l'on tient compte de la source. Il est tout à fait inacceptable de vouloir admettre par là, ainsi que le fait Fritzche, p. 455, une seconde partie qui aurait été composée plus tard, soit par notre auteur, soit par quelque autre.

3. Seule, la source dit expressément que cette colonne se trouvait dans la prison. Mais, d'après elle, il y avait sur la colonne une statue d'homme, ἀνδρίας, et c'est à elle que s'adresse le saint ; c'est elle aussi qui répand des torrents d'eau. V. Πράξεις c. 29.

ces bonnes intentions, le saint arrête le déluge (1) dont les flots s'élèvent déjà jusqu'aux aisselles des hommes, et il ordonne à la montagne de s'ouvrir : l'eau s'élance dans l'orifice et, avec elle, disparaissent quatorze des plus mauvais de ces malfaiteurs. (2). Désormais, le peuple anxieux est prêt à se convertir : André ressuscite les enfants noyés (3). On bâtit une église en cet endroit ; le peuple reçoit le baptême, et le saint, qui les quitte, malgré leurs prières, leur donne un évêque nommé Platan (4). Le Christ cependant apparaît à André et lui ordonne de retourner chez les nouveaux convertis et de les instruire pendant sept jours. Après ce laps de temps, André, accompagné jusqu'au rivage par le peuple reconnaissant, s'embarque pour l'Achaïe, où il devait trouver la mort (5) ; mais son meurtrier fut précipité dans les abîmes de l'enfer.

La rhétorique se fait moins sentir dans ce poème que dans les autres récits anglo-saxons, quoique le poète ne manque pas de payer çà et là son tribut à un penchant national, malheureusement favorisé par l'allitération : la cause en est dans la richesse des faits que le poème doit à la source d'où il est tiré. La description n'envahit pas non plus le récit, et, aux endroits même où elle paraîtrait le plus à sa place, l'auteur ne sort pas des bornes de la modération. Le poète aime à peindre, mais sous des traits rapides et poétiques, le lever du soleil et le déclin du jour. L'Anglo-Saxon se révèle de nouveau dans sa tendance à décrire la nature : témoin, par exemple, sa belle peinture de la gelée de la nuit (v. 1255 sq.) (6).

Cet ouvrage accuse plus d'un point de parenté avec les poèmes authentiques de Cynewulf ; toutefois, les dissemblances,

1. Il promet à la statue : εἰ πεισθῶσιν οἱ πολῖται τῆς πόλεως ταύτης οἰκοδομήσω ἐκκλησίαν καὶ στήσω σε ἐν αὐτῇ. L. c. 30.

2. Dans la source (c. xxxi), ce sont les δήμιοι, et en outre le vieillard qui sacrifia ses enfants et qui conjure ici André de le sauver.

3. La source (c. xxxii) parle également des hommes et des femmes.

4. Platan, v. 1651 ; il n'est pas nommé dans la source.

5. Ce détail manque dans la source.

6. On pourrait peut-être en tirer une conclusion, par rapport à la contrée de l'Angleterre, où le poète vivait.

relevées en détail par Fritzche (1), sont si nombreuses que, jusqu'à plus ample informé, nous ne nous croyons pas en droit de lui en attribuer la paternité.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA DESCENTE DU CHRIST AUX ENFERS
LE SONGE DE LA SAINTE CROIX

Les évangiles apocryphes devaient, plus facilement encore que les légendes apocryphes, solliciter l'attention des poètes chrétiens et leur offrir un vaste sujet de méditations dès lors qu'on y ajoutait une foi entière ; les ouvrages apocryphes, en général, du moins dans leur exécution tout entière, n'étaient en effet qu'une création de l'imagination ; c'était donc un sujet déjà préparé au point de vue poétique. Aussi, les trouve-t-on exploités d'abord dans la littérature nationale anglo-saxonne, et en particulier dans un travail relatif à un sujet que nous a transmis la deuxième partie de l'évangile de Nicodème (2) : c'est la *Descente du Christ aux enfers*. Il ne nous reste, de ce poème (3), qu'un fragment de cent trente-sept lignes longues ; c'est est le début (4).

Le poète commence par nous raconter que les Maries

1. Ramhorst a écrit contre lui la dissertation : *Das altenglische Gedicht vom h. Andreas und der Dichter Cynewulf*. Berlin, 1885.

2. Je m'exprime ainsi, parce que je ne pense pas que le poète anglo-saxon ait eu directement sous les yeux l'évangile de Nicomède, dans une version grecque ou latine; il doit plutôt avoir pris connaissance du sujet dans une retouche latine faite sur une traduction, car la manière dont il le traite est très indépendante. V. cet évangile apocryphe dans Tischendorf : *Evangelia apocrypha*. Leipzig, 1853 ; voir aussi Wülker : *Das Evangelium Nicod. in der abendländ. Literatur*. Paderborn, 1872; ainsi que : *Grundriss*, p. 186 sq.

3. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 459 sq. — Grein, *Biblioth.*, vol. I, p. 101 sq. — Kirkland, *A study of the anglo-saxon poem The harrowing of hell*. (Dissertation de Leipzig). Halle, 1885.

4. A supposer que quelque chose manque dans ce début, ce ne pourraient être que les paroles d'introduction prononcées par le poète ; remarquons, en effet que le récit biblique que le poète suit ici (*Matth.*, c. XXVIII, v. 1 sq.) commence également un chapitre.

sortent de grand matin pour se rendre au tombeau du Christ et pleurer sa mort ; mais elles le trouvent vide. C'est à cet exposé de la Bible que le poète relie sa narration de la descente aux enfers. A la pointe du jour, une légion d'anges étaient venus au tombeau. La terre tremble ; le Christ ressuscite ; les âmes pieuses tressaillent de joie dans les enfers. Jean leur dit que son parent (*maeg*), le Sauveur, lui a promis d'aller le trouver ; aujourd'hui même arrivera le Fils de Dieu, victorieux. — Déjà le Sauveur s'avance pour briser les murailles de l'enfer ; il est seul et sans escorte de guerriers ; et pourtant, les verrous et les serrures tombent, et il entre. Les saints personnages se pressent pour le voir ; en première ligne, sont les patriarches et les prophètes. Jean est dans la jubilation ; il a vu briser les portes de l'enfer, qui ont été fermées si longtemps ; il les a vu briller, elles qui ont été jusque-là plongées dans l'obscurité avant tous les autres ; il salue le Sauveur dans un long discours (v. 59 sq.) qui remplit tout le reste du fragment. Il le remercie d'être venu et d'avoir rempli des espérances auxquelles ils étaient restés fidèles, même dans les liens de l'enfer ; il exalte Gabriel qui l'annonça, Marie qui l'enfanta ; il invoque Jérusalem, où il séjourna et le Jourdain où ils se baignaient ensemble ; puisse-t-il maintenant leur être propice !

Une particularité de ce récit (1) nous rappelle le *Christ* de Cynewulf, où il est aussi brièvement question, et par occasion, de la descente aux enfers (v. 558-570). Il est bien possible que le poème doive sa naissance à cet ouvrage ; mais il n'en faudrait pas conclure toutefois que Cynewulf en soit l'auteur.

Le sujet du charmant poème : *Le songe de la sainte Croix* (2) se rattache aussi, par des liens de parenté étroite, avec l'histoire biblique ; c'est un des ouvrages les plus attrayants de la poésie anglo-saxonne (cent cinquante-six lignes longues). Le poète veut nous raconter, ainsi qu'il le dit en

1. Je veux dire la répétition fréquente de *Eá lá* dans les discours de Jean.
2. Grein, *Bibl.*, vol. II, p. 143 sq. — Ebert, *Ueber das angelsächsische Gedicht Der Traum vom heil. Kreuz*, dans : *Sitzungsber. der Königl. sächs. Gesellsch. der Wissensch., phil. histor. Classe*, vol. XXXVI, p. 81 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 189 sq.

débutant, le plus exquis de tous les songes; il l'a eu à l'heure de minuit, alors que tous les hommes se livrent au repos. Il vit, croit-il, un arbre extraordinaire planer dans l'espace, entouré de lumière : c'était le plus brillant des arbres. Il était complètement recouvert d'or et avait quatre pierres précieuses au pied et cinq à la naissance des branches. — A cet aspect, le poète sent d'autant plus s'éveiller en lui la conscience de ses fautes, qu'il a pu, à travers l'or de la croix, distinguer du sang sur le côté droit : plein d'angoisse, il contemple longtemps l'arbre du Sauveur, et il le voit tantôt agrémenté d'ornements, et tantôt arrosé de sang (1). Mais voilà que cet arbre prend la parole et raconte comment il a été abattu dans la forêt et a été ensuite dressé en forme de croix; il dit comment « le jeune héros », « le Dieu tout-puissant » est monté, plein de courage, sur cette croix et combien elle tressaillait quand il l'embrassa, et pourtant elle devait se tenir ferme. On les honnit tous deux, et la croix nagea dans le sang qui coula de son côté, après qu'il eut rendu l'esprit. Le soleil s'obscurcit aussitôt, la création tout entière pleura et gémit sur la chute de son roi (v. 55 sq.). Des hommes affairés vinrent à la hâte, prirent le Dieu de la croix qui se penche et laissèrent là, triste et sanglant, ce bois « blessé entièrement par les flèches » (v. 62) (2) Ils mirent en terre, dans une fosse qu'ils creusèrent dans le roc et en présence de ses bourreaux, celui qui commande à la victoire. La croix elle-même fut ensuite abattue et enterrée. Mais des disciples et des amis du Seigneur ne tardèrent pas à l'apprendre : ils la déterrèrent et l'ornèrent avec de l'or et de l'argent. Et cette croix, autrefois l'instrument de supplice le plus abhorré, est maintenant partout l'objet de la vénération;

1. La croix que le poète a en vue dans sa narration est une « crux gemmata » teinte couleur de sang, ainsi que cela résulte de la narration elle-même; elle ne portait pas, ainsi qu'on doit le conclure de ce qui suit, l'image du crucifié; c'était donc une « crux stationalis » telle qu'on la portait dans les processions. Ces croix sont précisément ornementées de pierreries sur le bois transversal. V. ma *Dissertation*, p. 83; il y est expliqué que la teinture couleur de sang était bien antérieure et qu'elle semble avoir été à la mode chez les Anglo-Saxons, au VIIIe siècle.

2. *Eall ic wäs mid strälum forwundod.* v. 62. — Hammerich, *Aelteste christl. Epik der Angelsachsen*, p. 28, rappelle ici le mythe de Balder, où apparaît aussi la création en pleurs.

on lui adresse des prières (1). — Enfin la croix exhorte le poète à raconter aux hommes ce songe et à leur dire comment Dieu a souffert la mort sur la croix pour les péchés des hommes et comment ces derniers seront sauvés par là au jour du jugement. Le poète, consolé, adresse ensuite à la croix une prière: il désire se retirer de ce monde. Ici finit le songe (v. 125). Le poète espère maintenant voir arriver chaque jour le moment où la croix, qu'il a pu contempler ici sur la terre, l'appellera pour le conduire dans la félicité céleste, où l'a précédé plus d'un ami.

Chose rare chez les Anglo-Saxons, ce poème est exempt de répétitions inutiles; il attire déjà par le sentiment intime et religieux : mais cet attrait est essentiellement relevé par la personnification de la croix, laquelle marche parallèlement avec la conception de la croix comme arbre. Cette manière de concevoir la croix avait été inspirée par les méditations sur l'arbre de vie de la Genèse, considéré comme type de la croix, et nous l'avons déjà rencontré plus tôt dans la poésie latine : d'abord, au v[e] siècle, dans le poème *De cruce*, ensuite, dans les hymnes de Fortunat, et même chez les Anglo-Saxons dans les *Ænigmata* de saint Boniface (2). A cette particularité, se rattache la suivante, à savoir, la manière de traiter le récit de la Bible d'une manière libre; le poète, il est vrai, s'en éloigne dans certains passages, même des plus importants (3), d'une manière qui a lieu d'étonner; mais cette hardiesse s'explique peut-être en partie par l'absence de la connaissance exacte des Évangiles; en tout cas, on ne peut voir dans le poète qu'un laïque (4).

1. Cf. Tatwine, *Enigmata* 9 *De cruce Christi*, et ma dissertation, p. 87, remarque 5.

2. V. vol. I, p. 304 et 613, et cf. ma dissertation, p. 85 sq.

3. C'est ainsi que, dans le poème, le Christ ne porte pas lui-même la croix ; le tremblement de terre y a lieu bien auparavant; le tombeau n'est creusé qu'après sa mort.

4. Mais non Cynewulf, auquel on a également attribué à tort ce poème, ainsi que je crois l'avoir démontré dans ma dissertation, p. 88 sq.

CHAPITRE SIXIÈME

PHÉNIX. — PHYSIOLOGUS

Un ouvrage anglo-saxon, qui repose sur un poème de Lactance(1) et traite de la légende païenne, mais déjà christianisée en quelque sorte, de l'oiseau le *Phénix*, offre un intérêt particulier au point de vue de l'histoire de la littérature. Ce poème(2) comprend six cent soixante-dix-sept lignes longues et se divise en deux parties. La première va jusqu'au v. 380 et raconte la légende d'après Lactance; toutefois le poète anglo-saxon transforme la narration antique et classique; elle devient, sous sa plume, romantique et chrétienne, et il l'écrit dans le style épique de sa nation. C'est ainsi que la traduction du modèle devient une paraphrase libre où la prolixité anglo-saxonne remplace la concision romaine, mais avec un coloris infiniment plus riche. Une simple indication de l'original devient ici l'occasion d'une description détaillée; remarquons toutefois que ces sortes d'amplifications marchent de pair avec la « christianisation » du sujet(3), laquelle est aussi parfois négative, c'est-à-dire amenée par l'éloignement des éléments purement païens. Le phénix, par exemple, n'est plus ici un prêtre des bois sacrés(4), un satellite de Phébus(5), et il n'offre aucune libation. Phébus est « la lumière de Dieu »

1. V. au T. I, p. 93 sq., une analyse du contenu, qu'il est bon de comparer ici.

2. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 197 sq. — Grein, *Biblioth.*, vol. I, p. 215 sq. — Gäbler, *Ueber die Autorschaft des angelsachs. Gedichts vom Phönix*, dans : *Anglia* III, p. 488 sq.

3. Le début nous en offre aussitôt un exemple. Le poème de Lactance commence ainsi : « Est locus in primo felix oriente remotus. » Ce vers est rendu par les six lignes longues suivantes : « Häbbe ic gefrugnen, pätte is feor heonan | eástdaelum on ädelast londa | firum gefraege. Nis se foldan sceát | ofer middangeard mongum gefêre | folcâgendra, *ac he âfyrred is purh méotudes meaht mânfremmendum.* » Les mots en italiques montrent comment la paraphrase de *remotus* a été mise à profit pour christianiser le sujet.

4. Lact. v. 57 : « Antistes luci, nemorum veneranda sacerdos. »

5. Quoi qu'il soit, dans la suite (v. 288), appelé une fois « guerrier (pegn) du soleil ».

(*godes condel*), le soleil ; « le noble oiseau » ne fait que contempler sa marche, quand cet astre s'élève au-dessus de la mer (une amplification anglo-saxonne !), et qu'il chante avec allégresse en le regardant. Ce ne sont plus les seuls Égyptiens qui observent dans son vol le phénix déjà né à nouveau de ses cendres, mais ce sont les peuples de toutes les régions du ciel. Car notre poète ne le fait point porter en Égypte ni déposer ses cendres dans le temple du dieu du soleil, mais bien plutôt dans sa patrie, où il les met au tombeau (1) (v. 276 sq.). Les oiseaux l'accompagnent jusque-là, et, quand il disparaît à leurs yeux, ils l'acclament comme leur roi et leur prince (v. 344 sq.).

Quant à la deuxième partie, elle est indépendante et le poète l'a ajoutée à son élaboration de l'ouvrage latin. Il y explique le mythe d'une manière allégorique et chrétienne. Rattachant son récit au vers de Lactance (Phœnix) : « *Æternam vitam mortis adepto bono* », il considère d'abord le phénix comme l'image ou le prototype des bienheureux (*eàdigra*), c'est-à-dire des élus parmi les serviteurs du Christ, qui acquièrent, eux aussi, par la mort, la vie éternelle. De même que le phénix abandonne le paradis, ainsi ont dû l'abandonner autrefois nos premiers parents (v. 393-442). « Mais, parmi leurs descendants, il y en a eu plusieurs qui, par leurs mœurs saintes et par des actions éclatantes, se sont montrés obéissants au Créateur, et ont obtenu ses bienfaits. » Or, ce bienfait, c'est l'arbre élevé sur lequel le phénix fait son nid. C'est là que, à l'heure terrible du jugement dernier, l'ennemi se trouve impuissant à leur nuire. Les actions éclatantes — les bonnes œuvres — sont les herbes aromatiques avec lesquelles le phénix construit son nid (v. 465) ; mais l'incendie qui le consume est l'embrasement universel au jour du jugement dernier ; les bienheureux, entourés de leurs bonnes œuvres, (v. 526 sq.) ressuscitent pleins de jeunesse avec un corps purifié de toute souillure et un esprit purifié par le feu (v. 544 sq.). Ici, le poète s'appuie, en détail, sur l'autorité de Job (c. XXIX, v. 18),

1. Ici, le poète s'écarte de son modèle, non seulement pour éviter tout ce qui est païen, mais aussi apparemment parce qu'il n'a pas compris le *solis ad ortus* (v. 121) de l'original.

qui voyait également dans le phénix une image de la résurrection et d'une vie nouvelle. Mais, avec les bienheureux, l'humanité reprend possession du paradis perdu par nos premiers parents, lieu de délices « où le vrai soleil éclaire les phalanges dans la forteresse de la magnificence ». (v. 587 sq.)

Dans le dernier chapitre (v. 589 sq.), le phénix est présenté comme l'image du Christ (1), quand le poète se rattache à ce trait de la légende, où il est dit que les autres oiseaux accompagnent le phénix retournant dans sa patrie. Il a déjà préparé cette interprétation en montrant les oiseaux qui célèbrent le phénix comme leur roi. Les oiseaux, ce sont ici les bienheureux qui suivent le Christ dans sa patrie. Ils célèbrent, au paradis, Dieu comme père, et ils le célèbrent aussi comme fils, en tant qu'il est ressuscité à la manière du phénix. Le poète termine par un hymne en son honneur : cet hymne, chose étrange, est écrit en vers moitié anglo-saxons, et moitié latins, et la partie anglo-saxonne paraît encore traduite du latin (2).

Gabler a démontré clairement (*Op. cit.*, p. 517 sq.) que cette première explication allégorique se rattache (3), même dans ses détails, à un passage de l'*Hexaëmeron* de saint Ambroise (l. V, c. XXIII), et que le poète, en se référant à Job, se base sur le commentaire de Bède (l. II, c. XII).

Envisagé maintenant dans son ensemble, ce poème est, au point de vue de l'exécution, un des ouvrages les plus attrayants de la poésie anglo-saxonne; son style ailé, au riche coloris, et aux comparaisons gracieuses (4), ce qui est rare dans la poésie anglo-saxonne, ne fatigue point, malgré les répétitions qui, çà et là, déparent le sujet. Le poème se distingue

1. C'est ce que le poète dit expressément au v. 646 sq. : « — Swâ Fenix *beácnad* | geong in geardum godbearnes meaht. »

2. L'hymne débute ainsi :

Hafad us âlŷfed lucis auctor,
pät we môtun her mereri
gôddaedum begiatan gaudia in caelo,
paer we môtun maxima regna, etc.

3. Est-ce d'une manière immédiate? C'est douteux.

4. C'est ainsi qu'on y trouve, racontée en détail (v. 243 sq.), la parabole du bon grain, laquelle, il est vrai, est une image très ancienne de l'immortalité.

aussi, à ce point de vue, des ouvrages authentiques de Cynewulf : on ne saurait lui en attribuer la paternité qu'à la faveur de quelques rapprochements du sujet (1).

La conception typologique que nous avons rencontrée dans la deuxième partie du *Phénix* est la même que celle qui se trouve dans le *Physiologue :* n'est-il pas également question du phénix dans ce dernier? Le premier exemple que nous trouvions, dans les langues populaires, de ce genre littéraire si singulier du moyen âge et qu'on appelle physiologue, a été fourni par la poésie anglo-saxonne ; il ne nous a été conservé, il est vrai, que comme un *torso*. Toutefois, même ici, cette poésie suit les traces de la littérature chrétienne-latine, qui, elle-même, on est en droit de l'admettre avec certitude, marchait sur les traces de la littérature grecque. L'histoire du « Physiologue » est encore à écrire ; on ne lui a consacré, jusqu'ici, que des articles de détail (2) ; il est vrai d'ajouter que les matériaux sont encore incomplets. Je vais donc me contenter ici d'une esquisse rapide et telle qu'il la faut seulement pour l'intelligence du poème anglo-saxon.

L'essence du *Physiologue* consiste en ce que l'auteur fait passer sous nos yeux divers genres des trois règnes de la nature et surtout du règne animal, dont il décrit et explique les qualités étranges d'une manière typologique. C'est surtout cette explication qu'il a en vue, et c'est elle qui a déterminé le choix et la collection des sujets de l'histoire naturelle. Le *Physiologue*, et j'entends ici ce genre littéraire en général, est né, si je ne me trompe, de l'explication allégorique de la Bible. Elle s'appliquait aussi aux animaux. Dans l'Évangile de saint Jean, nous voyons déjà l'agneau pascal symboliser le Christ et devenir le type du Sauveur. La langue figurée de l'Ancien Testament, notamment celle des prophètes, donnait des occasions de toutes sortes à une explication pareille : on

1. Par exemple, le passage se référant à Job comparé avec (le poème) Christ (v. 639 sq.). Les arguments que Gaebler (*Op. cit.*, p. 525) et d'autres puisent dans la langue n'ont aucune valeur; parfois même ils sont ridicules. Avec de telles raisons on pourrait attribuer tous les ouvrages de Schiller à Gœthe, et tous ceux de Gœthe à Schiller.

2. C'est ainsi que Carus a fait un bon travail préparatoire, dans son livre : *Geschichte der Zoologie*. Leipzig 1872, p. 108 sq.

y raconte aussi maints traits remarquables relatifs aux animaux ; or, ces traits sont fondés en partie sur leur nature, en partie sur des traditions populaires de la plus haute antiquité. L'intérêt qu'excitait ce traitement typologique de sujets pris dans la nature fit qu'on puisa aussi dans les traditions païennes, écrites ou orales, lesquelles avaient un fonds plus riche encore. Peut-être cet intérêt trouva-t-il son expression la plus large et la plus indépendante, d'abord dans les *Hexaëmeron,* homélies sur les six jours de la création. Enfin parut, en Orient, selon toute apparence et probablement à Alexandrie, un ouvrage spécial, écrit en grec, qui offrait un recueil de ces sujets puisés dans la nature des animaux, et ces sujets étaient accompagnés de leurs explications typologiques : c'est là le premier « Physiologue », et malheureusement il ne nous est pas parvenu dans l'original (1).

A partir du ve siècle (2), parurent des ouvrages latins sur la même matière, et plusieurs nous en sont parvenus dans des manuscrits du viiie et du ixe siècle (3), sans parler des copies postérieures. Quiqu'ils ne démentent pas leur provenance d'une seule et même source, ils s'écartent cependant plus ou moins les uns des autres, soit en quelque point de détail, tel que le choix et l'ordonnance des matières, soit dans l'exécution. L'exemple du phénix suffit à nous prouver que, parmi les animaux, il s'en trouve déjà de purement fabuleux. Mais, en dehors des animaux dont les différentes espèces sont là représentées, on ne trouve, dans les physiologues latins les plus anciens, que quelques pierres, et à peine çà et là un spécimen du règne végétal. Et ces sujets naturels sont, chez

1. Nous avons en revanche non seulement une « récension » grecque postérieure, mais encore un *Physiologue* éthiopien, qui n'est, il est permis de le croire, qu'une traduction de l'original grec. V. Hommel, *Die aethiopische Uebersetzung des Physiologus ;* Leipzig, 1877, p. 17 et 43.

2. Par décret d'un concile tenu sous le pape Gélase, en 496, il est défendu de lire un traité des physiologues hérétiques. Comme ce traité est attribué faussement à saint Ambroise, il doit avoir été écrit en latin.

3. L'un d'eux a été édité par Maï, d'après un manuscrit du viiie siècle : *Classicor. auctor. e Vatican. codd. edit.*, tom. VII, p. 588 ; deux autres, tirés d'un manuscrit de Berne, du ixe siècle, ont été publiés par Cahier dans les *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, tomes II, III, IV. Paris, 1851 sq.

eux, suivant le cas, le type du Christ, ou du diable, ou des hommes, notamment de certaines catégories morales d'hommes ; il en est des physiologues comme de la Bible, où l'explication tropologique, qui ne manque pas fréquemment ici, se réunissait avec l'explication allégorique.

Aux plus anciens traités des physiologues écrits en latin se rattache, d'abord en Occident, le torso (1) d'un traité écrit en anglo-saxon (2). Après quelques vers d'introduction, où le poète parle d'une multitude d'espèces d'animaux qui se trouvent dispersés dans le monde, il veut décrire un genre d'animaux sauvages qui habitent dans des pays lointains et vivent dans les gorges des montagnes : cet animal est la panthère (74 lignes longues) ; il est aimable et clément envers quiconque a quelque chose à lui donner, excepté envers le dragon dont il est en tout temps l'ennemi acharné. Toutes les couleurs brillent sur lui, comme sur la tunique de Joseph. Quand, à son joyeux retour d'une chasse copieuse (3), il a pris sa nourriture, il cherche le repos dans un lieu caché, dans les gorges de la montagne ; c'est là que le héros dort durant trois nuits. Mais, au troisième jour, cet être, renommé par sa force, se lève et le plus suave des sons s'exhale de sa bouche. En même temps, se dégage dans l'air l'odeur la plus douce et la plus forte : cette odeur provient du lieu de son gîte (4). Alors, des légions de héros accourent des villes et des résidences royales, et les animaux eux-mêmes, dociles à cette voix, sont attirés par cette odeur suave.

Vient ensuite (v. 55) l'explication allégorique, ou « Hermeneia », pour employer l'expression de l'auteur grec : la panthère est le type du Christ ; le dragon, c'est le diable ; et le

1. J'ai démontré, dans ma dissertation citée ci-dessous, que c'est bien là un torso et non des fragments *isolés*; j'ai prouvé également que, selon toute probabilité, l'auteur avait donné plus d'extension à son poème.

2. Thorpe, *Cod. Exon.* p. 355 sq. — Grein, *Bibl.*, vol. I, p. 233 sq. — Ebert, *Der Angelsächs. Physiologus*, dans : *Anglia*, vol. VI, p. 241 sq.

3. *Fylle fägen*, mot à mot : « Joyeux de l'abondance » (v. 35). Je le rends par rapport à l'expression *diversis venationibus* de la source latine. V. ma dissertation, p. 243.

4. Cette addition explicative, qui renverse le récit primitif, *of þam wongstede* (v. 45) n'appartient qu'au poète anglo-saxon : dans tous les autres traités physiologiques, l'odeur provient naturellement de l'animal.

poète, pour expliquer l'odeur, cite en terminant une sentence de saint Paul (1) : les biens précieux que le Tout-Puissant nous octroie pour sauver notre vie sont variés.

Dans un chapitre qui suit (89 lignes longues), le poète passe à une « espèce de poissons », la grande baleine qui, furieuse et terrible, va souvent à la rencontre des marins et pour leur malheur : ce grand nageur de l'Océan a le nom de Fastitocalon (2). Par l'extérieur, il ressemble à une pierre raboteuse ; on dirait le plus grand des roseaux de mer, entouré de bancs de sable et voguant aux bords du rivage, en sorte que les navigateurs croient voir une île et y abordent. Fatigués de la traversée, ils y font du feu et espèrent trouver le repos. Mais si cet hôte rusé de l'Océan sent qu'ils se sont fermement établis sur son dos, il plonge tout à coup et les noie, entraînant avec lui au fond de la mer, le bateau qu'on avait amarré. C'est ainsi qu'agissent les démons, dit le poète en donnant ces explications ; ils trompent les hommes et les forcent, par une puissance secrète, à recourir à leur secours, jusqu'à ce qu'enfin ils aient fixé leur demeure chez l'esprit menteur, qui alors les précipite dans l'abîme.

Mais la baleine offre encore une autre particularité de nature (3) : Quand elle a faim, elle ouvre une large bouche, et il s'en échappe un parfum délicieux qui trompe les autres poissons, au point qu'ils se mettent à nager à la hâte dans sa gueule ; une fois sa gueule remplie, la baleine la ferme tout à coup. C'est ainsi que les hommes se laissent séduire par le démon, qui les engloutit dans le gouffre de l'enfer. Le poète termine par une exhortation à renoncer au démon et à chercher le salut auprès du roi de la magnificence.

Le chapitre suivant (16 lignes longues), débute ainsi : « J'ai encore entendu parler d'un oiseau merveilleux... » Malheu-

1. C'est apparemment un passage de l'épître aux Éphésiens (C. II, v. 7 sq.) que le poète a eu en vue ; mais il le rend très librement.

2. Corruption de *Aspidocalon*, ainsi que le porte le traité latin, auquel l'anglo-saxon se rattache le plus. La forme juste est en grec, Ἀσπιδοχελώνη, elle signifie : *tortue-monstre de mer*, car la baleine est désignée comme telle.

3. *Gecynd* (v. 49) correspond au terme technique des physiologues latins : *natura*.

reusement la suite de la dscription manque, et nous n'avons plus que la fin de l'explication allégorique avec laquelle se termine ce traité physiologique anglo-saxon. J'ai démontré, dans la dissertation citée ci-dessus (1), que cet oiseau est la perdrix, qui, déjà de bonne heure, était considérée comme le type du démon (2). La légende disait, en effet, de cet oiseau, qu'il vole et couve les œufs d'un oiseau de la même espèce ; mais, dès que les petits sont sortis du nid et qu'ils entendent la voix de leur vraie mère, ils vont de nouveau à elle. C'est par ce trait que se termine ici l'explication allégorique.

Ce traité de physiologie anglo-saxon est d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire. C'est non seulement le plus ancien des littératures nationales de l'Occident, mais il montre, de plus, dans quelques traits isolés, qu'il repose sur une récension latine plus ancienne que celles qui sont parvenues jusqu'à nous et qui se rapprochaient le plus du premier traité de physiologie écrit en grec (3). C'est, en même temps, le plus ancien traité poétique de physiologie en général. Mais ce terme de poétique ne se base pas ici que sur la forme métrique. Ce n'est point de la prose versifiée ; seulement la diction est vraiment poétique et conforme au style de la poésie épique anglo-saxonne, sans que l'auteur tombe toutefois dans la prolixité fâcheuse de ce genre. Aussi, ce fragment est-il très attrayant au point de vue esthétique, non seulement par la richesse du coloris, mais encore par la clarté, pleine de mouvement, de la narration, laquelle se meut avec une liberté pleine de poésie, et enfin par l'expression énergique et convaincue de la doctrine.

CHAPITRE SEPTIÈME

POÈMES ÉLÉGIAQUES ET LYRIQUES

A la poésie épique des Anglo-Saxons, qui occupe entièrement la première place, se rattachent quelques poèmes élé-

1. P. 246.
2. V. vol. I, p. 159, remarque.
3. V., là-dessus, ma dissertation.

giaques écrits dans le même mètre et le même style, et où abondent aussi les descriptions détaillées. L'impression qu'ils font est celle des monologues épiques, car le poète met dans la bouche d'un personnage-type de son peuple, tel que le vagabond, le navigateur, les sentiments douloureux qu'il éprouve et les réflexions mélancoliques qu'il fait. C'est ainsi que ces poèmes se trouvent tout aussi pénétrés de l'esprit national que remplis de l'individualité du poète, car ce dernier exprime ici, avec ses propres sentiments, les sentiments généraux de son peuple. Ces élégies présentent, par conséquent, un véritable intérêt pour l'histoire de la civilisation : elles nous permettent de pénétrer profondément dans la vie intime de ce peuple germanique et de connaître les relations qui ont exercé sur cette vie une influence capitale. Elles offrent de plus des passages isolés dont l'exécution est fort belle, quoique, à tout prendre, on soit en droit d'y désirer souvent une allure plus ferme et un développement plus clair.

L'un de ces poèmes a reçu pour titre *Le voyageur* (115 v.) (1). Un compagnon délaissé qui a perdu son « ami d'or » — traduisez : son maître, qui lui donnait de bons conseils et qui le soutenait — et à qui la mort a enlevé ses proches parents (sans doute dans la bataille), déplore sa misère en pays étranger : il s'y est rendu en traversant la mer pour chercher, mais en vain, un nouveau « dispensateur de trésors. » Il se plaint pour lui seul, car ce n'est pas l'usage d'une âme bien née de faire parade de ses peines en face d'autrui, et notamment devant un étranger. — Tout son bonheur s'est évanoui. Quand le sommeil s'emparait de lui sur la mer, un songe présentait aussitôt à ses yeux l'image de son maître; il l'embrassait; il mettait sa tête sur ses genoux, comme autrefois, lorsque ses dons venaient réjouir son âme; mais l'infortuné ! il se réveillait alors et ne voyait plus devant lui que les vagues grisâtres, dans l'écume desquelles se baignent les oiseaux de mer; il ne voyait plus que la neige mêlée de grêle tomber autour de lui. A ce moment, il sentait s'aviver les blessures de son cœur et

1. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 286 sq. — Wülker, *Bibl.*, vol. I, p. 284 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 204 sq.

son violent désir de revoir son maître. Si, à cette pensée, venait s'ajouter encore celle de la disparition subite de ses chers parents, alors le sentiment de la caducité de toutes les choses terrestres, auquel le poète donne des expressions saisissantes, s'emparait entièrement de lui. Le poète la décrit, en effet, notamment sous l'image (v. 75 sq.) d'une forteresse (1) déserte, dont il ne reste plus debout que les hautes murailles, fouettées par l'orage dans les nuits d'hiver. Où s'en est allé le coursier? Où s'est dirigé le héros ? Qu'est devenu le dispensateur des bijoux? Où est le lieu des festins et la joie des invités? Ah ! coupe radieuse ! Ah ! joûteur armé de la cuirasse ! Ah ! magnificence de mon maître ! Où est passé ce temps, et combien il s'est vite changé en nuit, comme s'il n'avait jamais existé ? C'est ce qu'apprend seule la sagesse de l'âge (v. 64 sq.). Heureux qui peut chercher sa consolation auprès du Père céleste.

Cette élégie offre une certaine parenté avec une autre qu'on qu'on a intitulée : *Le Navigateur* (124 v.) (2). Ici également le motif principal de la plainte est l'éloignement de la patrie, l'absence des parents, la vie en pays étranger et le sentiment, de la solitude, renforcé encore par les ennuis d'une traversée maritime en plein hiver; ici encore la caducité de tous les biens terrestres fait le sujet de l'élégie. Toutefois, les deux poèmes diffèrent sous plus d'un rapport : ce n'est point par nécessité, mais de son propre mouvement, que le navigateur a quitté cette patrie où il retourne; de plus, cette élégie a un caractère plus chrétien que la précédente. Une courte analyse nous semble ici d'autant plus nécessaire qu'on a parfois méconnu le lien intrinsèque de cette narration pleine de contrastes, et qu'on l'a prise pour un dialogue (3).

1. Nous trouvons un sujet tout pareil et traité de la même manière dans un poème (*La Ruine*) qui ne nous a été conservé que par fragments, et qui se rapporte à la ville de Bath. V., là-dessus, Wülker dans : *Anglia* II, p. 376 sq. Le fragment s'y trouve nouvellement édité, et, plus tard, dans : Wülker, *Bibl.*, v. I, p. 296 sq.

2. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 306 sq. — Wülker, *Bibliothek.*, vol. I, p. 290 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 207 sq.

3. Il a fallu, certes, pour arriver à cette conclusion, entasser hypothèses sur hypothèses. V. Rieger, dans : *Zeitschr. f. deutsche Philologie*, I, p. 330 sq. et 334 sq.; et Kluge, dans : *Kölbings Eng. Studien*, vol. VI, p. 322 sq.

Du commencement à la fin, ce n'est qu'un monologue. Le navigateur déplore la vie qu'il a menée sur mer : affamé, transi de froid pendant les nuits d'hiver, « bardé de glaçons », combien de fois a-t-il dû diriger son gouvernail à travers les écueils de la mer glaciale ! Au grondement de la mer en fureur se mêle parfois le chant des oiseaux aquatiques. Au lieu de se réjouir des éclats de rire des gens, il ne prend plaisir qu'à l'aboiement du chien de mer; au lieu de l'hydromel, le chant des mouettes. L'homme qui passe gaiement sa vie sur le continent n'a pas la moindre idée d'une vie si pleine de fatigues. Voilà pourquoi (v. 33) le cœur du marin se serre quand il faut de nouveau tenter les hasards de la mer, car nul homme n'est si hardi en ce monde qu'il ne s'inquiète d'une longue traversée. Et pourtant, le marin a toujours envie de s'embarquer à nouveau pour visiter des pays lointain et étrangers. Ses idées ne se portent pas vers le jeu de la harpe, le plaisir des femmes, la distribution des bagues; mais le bruit des vagues l'attire et ses aspirations ne sont que pour la mer. Quand le printemps arrive, joyeux, que les arbres fleurissent et que les prairies se couvrent de verdure, le coucou a beau annoncer les soucis de sa voix sinistre (1) — et celui qui est heureux ne sait pas ce que plusieurs ont à souffrir dans une longue traversée — la pensée du marin se porte alors vers la patrie de la baleine, court jusqu'au bout du monde et l'entraîne irrésistiblement sur le chemin de l'océan qui est le chemin de la mort. Ne préfère-t-il pas les joies du ciel (si la mort vient le surprendre de meilleure heure sur mer) à cette vie terne et périssable qu'on mène sur le continent et que menace aussi l'âge, la maladie ou le glaive haineux? Une seule chose est à considérer, c'est que l'homme agisse honnêtement et obtienne la félicité éternelle. Le bonheur de la terre est périssable. Les bons vieux temps ne sont plus (v. 80 sq.); la noblesse de la terre a vieilli; c'est une fleur fanée. Voilà finalement le lot de chacun. A quoi servent aux morts les biens de la terre? Il faut craindre Dieu, vivre hum-

1. Swylce geác monad geomran reorde | singed sumeres weard, sorge beódet | bitter in breósthord, v. 53 sq.

blement pour mériter la grâce du ciel. Ne pensons donc toujours qu'à la vie éternelle !

On peut encore ranger dans cette catégorie un autre poème de cinquante-trois lignes longues (1) : *La Plainte de la femme*, auquel on devrait donner le titre de *Complainte de l'exilée* (2). L'épouse fidèle a été calomniée auprès de son mari par les proches parents de ce dernier ; abandonnée par lui, bannie dans une forêt déserte, elle exhale sa plainte sur sa vie solitaire et pleine d'aspirations, en pensant aux serments brisés et aux amis lointains. Ce qui donne de la grâce à ce petit poème, c'est la description harmonieuse de la nature (v. 27 sq.) Mais il n'est pas possible de le comprendre dans son entier, vu que le poète suppose manifestement la connaissance d'une légende que nous ignorons et dont cette femme désolée est l'héroïne (3).

Une paraphrase du psaume L, conservée dans un manuscrit de la première moitié du IXe siècle et qui doit remonter bien au delà (4), offre des liens de parenté avec ces poèmes élégiaques. Dans une introduction de trente lignes longues, le poète anglo-saxon chante David, le plus célèbre des harpistes. Il expose le motif de ce psaume, qui implore la clémence de Dieu envers le pécheur, et dans lequel on voit la colère de Dieu à cause des crimes commis par David envers Urie et Bethsabée. La paraphrase elle-même est suivie d'une conclusion (v. 146-157) que termine une courte prière.

Outre ces quelques poèmes, la poésie lyrique des Anglo-Saxons n'est représentée, durant cette période, que par des

1. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 441 sq. — Wulkers, *Bibl.*, v. I, p. 302, sq. — Wülkers, *Grundriss*, p. 224 sq.

2. C'est ainsi que Thorpe l'a déjà intitulé : *The Exile's Complaint*, sans voir toutefois une femme dans cet exilé. — On trouve une sorte de pendant à cela dans la prière d'un homme vivant en exil qui se trouve dans Thorpe, *Op. c.*, p. 452 sq. et, dans Grein, *Bibl.*, Vol. II, p. 283 sq. Cf. également Wülker, *Grundriss*, p. 376 sq.

3. Je ne vois pas pour cela, dans le poème, un fragment d'un plus grand ouvrage, comme l'est l'autre petite pièce du Codex d'Exeter (p. 472 sq.) que Grein (*Bibl.*, vol. I, p. 246) a intitulé « Message de l'époux », et qui n'a ici pour nous aucun intérêt.

4. *Anglosaxonica*, quæ primus edidit Dietrich. Marburg, 1854 (Ind. lection. per sem. hibern.). — Grein, *Biblioth.*, Vol. II, p. 276 sq.

hymnes religieuses, dont Cädmon nous a déjà donné un exemple. Une de ces anciennes hymnes (1) se trouve dans le manuscrit ci-dessus mentionné (quarante-trois lignes longues). Elle s'adresse à Dieu père et fils ; le poète y exhorte la communauté à chanter ses louanges; puis, en terminant, il prie le Seigneur de pardonner les péchés des hommes (2). L'expression en est simple et digne.

CHAPITRE HUITIÈME

POÉSIE DIDACTIQUE

Déjà, dans cette première période, nous voyons les Anglo-Saxons cultiver la poésie épique sous des formes très diverses, et en partie très originales. Nous avons déjà parlé de la symbolique des animaux dans le traité de physiologie. Nous avons rencontré également quelques épisodes isolés, purement didactiques, dans le *Christ* de Cynewulf. Deux petits poèmes du Codex d'Exeter offrent certains liens de parenté avec un de ces épisodes (3) : l'un des poèmes a été intitulé par Grein : *Bî manna cräftum* (4), et l'autre : *Bî manna wyrdum* (5).

Le premier (*Des capacités de l'homme*), qui comprend cent treize lignes longues, n'offre aucun charme poétique et n'a qu'un intérêt relatif pour l'histoire de la civilisation. Nombreux sont les dons, dit le poète au début, que les hommes possèdent, et que Dieu leur a donnés, à chacun en particulier. Nul n'est si pauvre ni si dépourvu d'esprit, que le Dispensateur des grâces lui ait refusé toutes les capacités

1. Dietrichs *Anglosaxonica* (v. la rem. précédente), p. XII. — Grein, *Bibl.*, vol. II, p. 290.
2. L'hymne débute ainsi : « Wuton wuldrian weorada dryhten. »
3. *Christ*, v. 664 sq., (v. plus haut, p. 48). Mais vouloir de cette parenté tirer, ainsi que le fait Rieger (*Zeitschr. f. deutsche* Philol. I, p. 322 sq.), la conclusion que Cynewulf est aussi l'auteur des deux poèmes suivants, est une chose tout à fait inadmissible. Le premier est complètement indigne de Cynewulf; mais peut-être a-t-il été provoqué par l'épisode de Christ.
4. Thorpe (*Cod. Exon.* p. 293 sq.) — Grein, *Bibl.*, Vol. I, p. 204 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 196 sq.
5. Thorpe, *Cod. Exon*,, p. 327 sq. — Grein, *Bibl.*, Vol I, p. 207 sq.

spirituelles ou toutes les actions marquantes (1). D'autre part, il ne donne à personne une sagesse et des capacités telles qu'il monte trop haut. C'est ainsi que, sur cette terre, les dons sont diversement répartis parmi les hommes. —Vient ensuite une récapitulation aride de toutes les habiletés et occupations possibles de cette époque et de son peuple, et même de simples préférences individuelles. Par exemple, il y est dit : celui-ci est un chantre bien doué ; celui-là s'entend à la chasse des bêtes féroces ; un autre est un joûteur vaillant, un héros expérimenté dans l'art militaire, etc. ; ou bien : l'un est beau, joli de figure ; ou encore : cet autre a de la patience, un caractère ferme. En terminant (v. 97 sq), le poète revient encore sur la pensée générale et assez triviale qu'il a exprimée au début.

L'autre poème (*Des destinées des hommes*) comprend quatre-vingt-dix-huit lignes longues ; dans le dernier tiers, à partir du v. 64, l'auteur traite absolument le même sujet, mais son œuvre a, en général, une allure bien plus poétique. Dans la première partie, le poète peint, souvent avec de vives couleurs, la fin si diverse des hommes, qu'on ne leur chante cependant pas au berceau. Dieu seul sait ce que les années apporteront plus tard à l'enfant élevé par ses parents avec tant d'amour. Le poète appuie surtout sur les différents genres de mort violente, bien plus fréquentes à cette époque. Le loup, ce gris coureur de bruyères, dévorera celui-ci ; celui-là périra de faim ou sous les efforts de la tempête ; la lance en enlèvera beaucoup d'autres. « Maint homme tombera dans le bois du haut de l'arbre sans avoir des ailes, et pourtant il vole, il danse dans l'air de haut en bas de l'arbre de la forêt : ensuite, il tombe inanimé, d'une manière piteuse sur les racines » (v. 21 sq.). Un autre est condamné par la misère à aller à pied dans les pays lointains et à se rendre, n'ayant plus d'amis, sur le sol dangereux de l'étranger. Celui-ci trouvera la mort sur la potence, et le noir corbeau lui dévorera la tête. Celui-là, pour n'avoir pas mesuré ses paroles dans l'auberge, sera saigné, sur un banc, avec la lame du couteau. Un autre devient la

1. Pät hine se ârgifa ealles bescyrge | môdes cräfta odde mägendaeda. V. 11 sq.

victime de l'ivrognerie. Mais plusieurs qui, dans la jeunesse, ont, avec l'aide de Dieu, triomphé des dures épreuves, sont heureux dans la vieillesse et vivent dans l'opulence.

Dieu distribue ses dons d'une manière tout aussi variée ; à celui-ci, la richesse ; à celui-là, l'affliction ; aux uns, la joie de la jeunesse ; aux autres, la chance dans la guerre, etc. Le poète parle aussi de l'art du jeu de tric-trac et de l'érudition (v. 70). Il s'étend plus encore sur l'orfévrerie, que le roi des Bretons (1) récompense par des terres ; sur le jeu de la harpe (2) et le dressage des oiseaux de chasse. Il termine en engageant les hommes à remercier Dieu pour tout ce que, dans sa bonté, il a bien voulu leur accorder.

Nous voyons un autre genre didactique un peu différent dans deux poèmes du même codex et offrant le caractère des sermons. Ils sont encore moins intéressants. L'un, intitulé par Grein : *Bî manna môde* (*Des facultés sensitives de l'homme*) (3) commente, tout simplement, le texte de l'Evangile : « Ceux qui s'élèvent seront abaissés, et ceux qui s'abaissent seront élevés. » Il trace un portrait effrayant des premiers : ils s'adonnent à la boisson, font les fanfarons le verre en main, calomnient et menacent les bons : le sort qui les attend est celui qui échut aux anges révoltés contre Dieu (v. 57 sq.) ; eux aussi, sont des enfants du démon, avec la forme humaine. En terminant, l'auteur établit un contraste et esquisse le portrait des âmes pieuses et humbles. En voici les conclusions : « Pensons sans cesse à la doctrine du salut et à celui qui donne la victoire. Amen. » Ce poème compte quatre-vingt-quatre lignes longues.

L'autre poème, intitulé par Grein : *Bî manna leáse* (*De la fausseté des hommes*), ne nous a été conservé que par fragments (4). Il a pour texte le verset 3 du psaume XXVII et comprend quarante-sept lignes longues.

1. Brytencyninges beorn. V. 75,

2. Sum sceal mid hearpan ät his hlâfordes | fôtum sittan. feoh picgan | and â snellîce, snêre, wraestan | glädan scral lætan gearo se pe hleáped | nägl neómegende. V. 80 sq.

3. Thorpe l'appelle tout simplement « Monitory Poem ». *Cod. Exon.*, p. 313 sq. — Grein, *Bibl.* Vol. I, p. 210 sq.

4. Grein, *Bibl.*, Vol. II, p. 142 sq.

Nous trouvons encore ce même genre de poésie didactique dans un poème du codex d'Exeter. Il a pour sujet les *Dix instructions* qu'un père sage et expérimenté donne à son fils (quatre-vingt-quatorze lignes longues) (1). Le récit manque absolument de cadre (2). La première instruction est celle-ci : « Aime tes père et mère, tes proches parents et ceux qui t'instruisent. » La deuxième : « Ne fais rien de mal aux ennemis ni aux amis. » La troisième : « Prends toujours de bons conseillers. » La quatrième : « Sois fidèle à ton ami. » On trouve dans la cinquième un grand nombre de bons préceptes : « Le fils doit s'abstenir de l'ivrognerie — le vice national, — des paroles insensées (qui en sont la suite), de la malice dans le cœur et du mensonge dans la bouche, de la colère, de l'envie et de l'amour « des femmes étrangères » (3). Le père, dans la sixième instruction, dit à son fils : « Apprends à distinguer le bien et le mal et choisis toujours ce qu'il y a de meilleur. » Dans la septième : « Sois prudent en tes paroles. » Dans la huitième : « Espère en Dieu, pense aux saints et dis toujours la vérité. » Dans la neuvième : « Observe la loi et les commandements de Dieu. » Dans la dixième enfin : « Dieu dispensera ses dons en abondance à celui qui se garde de pécher par paroles et par actions, et qui est véridique ; combats ta colère ; n'aime pas à tout blâmer, ne sois point équivoque, mais aimable et franc. »

Il est facile de voir que ce poème présente bien des faiblesses dans sa composition, ainsi que l'indiquent déjà les répétitions ; mais, d'un autre côté, il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la civilisation, par exemple, dans l'importance particulière que l'auteur attache aux vertus de la fidélité et de la véracité.

Tout autre est le genre didactique que nous offrent les

1. Thorpe, *Cod. Exon.*, p. 300 sq. « A Father's instruction to his son. » — Wülker, *Bibl.*, Vol. I, p. 353 sq. « Des Vaters Lehren. »

2. Le poème débute ex abrupto : « Þus frôd fäder freobearn laerde, » et se termine par la dernière instruction.

3. « Fremdre mewlan » (v. 39), ne signifie-t-il ici que les femmes d'une tribu ou nationalité étrangère ? ou bien cette expression a-t-elle encore, dans ce passage, une signification particulière ?

recueils de sentences ; quatre sont parvenus jusqu'à nous (1). Dans ces sentences, l'auteur parlant des choses les plus connues en fait le plus vulgaire énoncé, tout comme dans nos abécédaires et dans nos chansons d'enfants (2). Ces sentences, si on peut leur donner ce nom, sont alignées les unes à la suite des autres, sans égard au contenu, par le moyen de l'allitération, vu que très généralement (surtout dans les deux premiers recueils) ces sentences isolées finissent au milieu d'une ligne longue avec le premier hémistiche, et qu'une autre commence avec le deuxième hémistiche (3). C'est ainsi que ces recueils forment, chacun pour soi, bien que ce ne soit que pour le côté extrinsèque, un tout offrant quelque suite. Quoique la plupart de ces sentences soient triviales, ainsi que je l'ai dit, on en rencontre néanmoins dans ces recueils (4), qui renferment des pensées morales, religieuses même, d'une haute importance, et souvent très typiques pour le caractère national et les mœurs du peuple ; on y trouve également de jolis petits passages (5), car ces sentences prennent parfois l'ampleur de récits détaillés.

1. L'un d'eux se trouve dans le mss. de Cothon, trois dans le codex d'Exeter. Je les indique dans cet ordre. Tous les quatre sont également dans Wülker : *Bibl.*, Vol. I, p. 338. Les trois derniers sont aussi dans Thorpse : *Cod. Eyon.*, p. 335 sq.

2. Tel est, par exemple, un abécédaire à images que j'ai sous les yeux et où on lit : « L'aigle croasse, le singe ricane, l'ours grommèle, l'abeille bourdonne. » Il est dit dans une chanson d'enfant : « Quand il pleut, le sol est mouillé ; quand il neige, le sol devient blanc ».

3. Voici un exemple de ces sentences, emprunté au premier recueil (v. 16 sq.) :

Ellen sceal on eorle ; Ecg sceal wid helme
hilde gebîdan. Hafuc sceal on glofe
wilde gewunian ; Wulf sceal on bearowe
earm ânhaga ; Eofor sceal on holte
tôdmægenes trum. Til sceal on êdle
dômes wyrcean. Darod sceal on handa,
gâr golde fâh.

4. C'est le deuxième recueil qui en offre davantage, comme c'est là aussi que la suite des sentences, quoique isolées, présente souvent d'autres points de contact que la forme.

5. On rencontre l'un et l'autre, notamment dans le deuxième recueil. Pour ce qui est des paysages, voir (v. 51 sq.) la description de l'orage sur mer. Pour les sentences, voir, par exemple, v. 37 : « Eádig bid se pe in his êdle gepîhd, earm se him his frŷnd geswîcad, » ou bien v, 67 : « Sceomiande man sceal in sceade hweorfan, scir in leóhte gerîsed. »

Pour moi, ce qui me semble le plus probable, c'est que cette poésie gnomique, à en juger d'après son origine (1), n'était qu'un jeu de société, tout comme la poésie énigmatique des Anglo-Saxons : c'est ce que montre également le début du deuxième recueil (2). Le jeu commençait évidemment par un tel début. L'un énonçait une sentence, et un autre était obligé d'y répondre en allitérant par une autre sentence. Çà et là se plaçait aussi parfois un proverbe, ainsi qu'on le voit dans ces recueils (3). Il va de soi que ces recueils sont, à plus d'un point de vue, intéressants pour l'histoire de la civilisation.

Une forme toute particulière à la poésie didactique se révèle dans le « Discours de l'âme au cadavre » ; c'est la première et la plus simple apparition de cette « lutte entre le « corps et l'âme » qui aura plus tard, au moyen-âge, une si grande vogue dans la litérature latine comme dans différentes littératures nationales (4). Tandis que, dans ces derniers ouvrages, le corps répond à l'âme, la forme primitive se contente d'un monologue de l'âme, et, dans le principe même, ce monologue est une accusation du corps. Le plus ancien poème de ce genre que nous connaissions traitant ce sujet nous a été conservé par le codex d'Exeter et en même temps par celui de Verceil ; il remonte à coup sûr à cette période, et comprend cent vingt-neuf lignes longues (5).

Dans l'introduction, le poète exhorte tout homme à songer au sort de son âme alors que la mort la sépare d'avec le corps à qui elle a été auparavant si étroitement unie. Il s'écoulera

1. C'est ce que montrent principalement les sentences triviales, que l'allitération seule relie les unes aux autres.

2. Les trois premiers vers doivent être pris en manière de plaisanterie : Dis-moi tes secrets, je ne te cacherai point les miens. A quoi le quatrième vers répond : « Gleáwe men sceolon gieddum wrixlan ! » (les hommes sages doivent dire tour à tour des sentences !) Et là dessus commencent les sentences.

3. Comme dans le troisième recueil, v. 121, et ibidem, v. 122 :

Gôd bid genge and wid God lenge.
Hyge sceal gehealden, hond gewealden.

Dans les deux, avec allitération des rimes.

4. V. Kleinert, *Ueber den Streit zwischen Leib und Seele*. Diss., Halle, 1880.

5. Wülker, *Bibl.*, Vol. II, p. 92 sq.

encore beaucoup de temps jusqu'à ce que l'esprit reçoive de Dieu lui-même le châtiment ou la glorification, selon que ce « vase terrestre » aura auparavant mal ou bien agi dans le monde. En attendant, plaintive et anxieuse, l'âme doit, pendant trois cents ans, visiter toujours, la septième nuit, le corps qui l'a portée autrefois, à moins que le Tout-Puissant n'amène plus tôt la fin du monde. Alors l'âme, pleine d'angoisses, l'appelle d'une voix froide et parle courroucée à la poussière : « Pourquoi m'as-tu tourmentée toi, pourriture de la terre, entièrement disparue ? Tu n'as pas considéré quel serait le sort de ton âme, quand elle serait séparée de toi, alors que tu suivais tous les appâts du plaisir ! Et maintenant te voilà devenu la nourriture des vers ! » Et pourtant, le Créateur lui-même, par le ministère d'un ange, a envoyé du ciel l'âme à ce corps qu'il a racheté de son sang : et, par contre, le corps l'a rendue prisonnière de l'enfer (1).

Lorsqu'elle habitait en lui, ses désirs criminels l'ont tellement agitée, qu'elle attendait avec impatience l'heure de la séparation, et voilà que maintenant la fin n'est pas bonne ! Pendant qu'il nageait dans les plaisirs, elle était affamée du corps de Dieu. Elle a à souffrir les tourments de l'enfer à cause de ses convoitises. Et maintenant pour tout être vivant, père, mère, proche parent, le corps n'est pas plus aimé que le noir corbeau (v. 54) depuis qu'elle s'est séparée de lui. Ni l'or, ni la fortune ne sauraient le tirer de sa position ; et à la place de ses plaisirs d'autrefois, l'âme a le devoir de le visiter pendant la nuit et de se répandre en invectives jusqu'au chant du coq, heure à laquelle les saints personnages chantent les louanges de Dieu (2) ; alors elle doit retourner aussitôt dans la patrie qu'il lui a fait octroyer (v. 70), tandis que les vers affamés le dévorent lui-même. Il eût mieux valu pour lui devenir un animal, même le pire des vers de terre, que d'avoir à répondre pour elle et pour lui au jugement dernier (v. 88), alors qu'il aura à rendre compte même pour le plus petit de ses membres. « Mais que ferons-nous tous deux quand Dieu nous aura

1. Gehäftnedest helle wîtum. V. 32.
2. Cf. Vol. I, p. 247 sq.

donné une nouvelle vie? Jouirons-nous ensemble d'une misère pareille à celle que tu nous as méritée ici? »

C'est en ces termes que l'âme termine (v. 103) son discours de récriminations. Tandis qu'elle retourne ensuite au fond de l'enfer, le corps en poussière reste là où il était : il n'est pas en état de lui donner une réponse quelconque ou de lui procurer une consolation. Le poète peint encore, en terminant, et d'une manière qui choque à force d'être fidèle, les progrès rapides de la corruption, l'agitation des vers qui, ayant déjà détruit la langue, rendent impossible toute réponse de la part du corps. Mais celui qui marche à leur tête et fraie le chemin aux autres, celui qui attaque le corps dès qu'il est refroidi, c'est Giler (1), le plus affamé de tous les vers; ses mandibules sont plus pénétrantes qu'une alène. « Que celui qui a des oreilles pour entendre profite de cette leçon. »

Ainsi finit ce poème (2), qui est le premier dans son genre et important dans sa conception, quoiqu'on en trouve des exemples (3) dans certaines épisodes de la littérature homélitique latine. Il se fait remarquer aussi par la vigueur et le mouvement de la narration. Au point de vue théologique comme sous le rapport de l'histoire de la civilisation, il offre plusieurs traits remarquables qui caractérisent les Anglo-Saxons de cette époque : par exemple, le créatianisme (v. 271), et le séjour de l'âme dans l'enfer, au lieu d'un lieu intermédiaire (4), avant le jugement dernier.

Il nous reste à mentionner encore ici un ouvrage bien

1. C'est bien le goinfre par excellence, ainsi appelé de l'adjectif *gîfre*, car il n'est pas possible de penser à la géante nordique *Gîfr*.

2. Celui qui suit, et qui se trouve seulement dans le codex de Verceil, n'est qu'une continuation postérieure, composée comme pendant; il ne nous a été conservé que par fragments. L'âme pieuse y prend la parole pour faire l'éloge du corps qui a pratiqué la vie ascétique. La composition en est bien moins importante que celle du premier. Cette continuation se trouve dans Thorpe et dans Wülker, *Op. cit.*

3. Thorpe (*Cod. Exon.*, p. 525) prétend qu'il existe une homélie anglo-saxonne manuscrite qui est l'original du premier poème et que cette homélie se base sans doute elle-même sur une homélie latine : mais cette homélie est complètement inconnue.

4. V., là-dessus, Zarncke, *Berichte der K. sachs. Ges. d. Wiss.*, Vol. XVIII, p. 193 sq.

étrange, énigmatique même, et qui présente un certain intérêt littéraire. Ce sont les *Dialogues entre Salomon et Saturne* (1), les vrais « précurseurs » des dialogues entre Salomon et Markolf qui se trouvent plus tard dans d'autres littératures nationales. C'est à peine, il est vrai, si ces derniers ont un ou deux points de contact avec l'ouvrage anglo-saxon. Mais cet ouvrage a du moins ouvert la voie en un point, à savoir en illustrant, dans un dialogue, la sagesse de Salomon; il l'a fait, certes, d'une tout autre manière que ceux qui sont venus après lui; l'interlocuteur, dans ces derniers, est descendu au rang d'une personne comique qui, en face de la sagesse universelle, se plaît à faire méchamment briller son esprit. L'ouvrage anglo-saxon a un caractère autrement antique et bien plus sérieux; il nous montre partout, au grand jour, l'origine orientale de cette poésie singulière. Il a été composé, à n'en pas douter, d'après un modèle latin qui ne nous est pas parvenu et qui reposait sûrement lui-même sur une source grecque. Cet ouvrage ne nous a été transmis que par fragments et c'est là ce qui en rend pénible l'intelligence, déjà assez difficile sans cela. Tel que nous le possédons, il se compose de deux poèmes, le premier comprenant cent soixante-dix-huit lignes longues, et le deuxième trois cent vingt-huit. Un morceau en prose se trouve encadré dans le premier, ce qui veut dire peut-être que la source commune était entièrement écrite en prose. C'est d'ailleurs dans ce morceau en prose que l'auteur anglo-saxon se sera rapproché le plus de son modèle.

Le premier poème, tel qu'il est, débute, *ex abrupto* et sans la moindre introduction, par le dialogue : c'est l'interlocuteur de Salomon, Saturne, qui prend le premier la parole. Ce n'est point là l'ancien dieu de la mythologie classique dont il porte le nom, mais bien, ainsi que cela résulte de l'examen de l'ouvrage entier, un prince chaldéen, d'une famille de démons (2),

1. Kemble, *Anglo-saxon Dialogus of Salomon and Saturn*, Part. I. London, 1845 (Aelfr. Soc. nº 8). — Grein, *Bibl.*, Vol. II, p. 354 sq. — * *Ausg. von Schipper*, dans : *Germania*, Vol. XXII, p. 50 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 360 sq.

2. C'est ce que donne à entendre Salomon dans le deuxième poème, v. 328 sq. : « Ne sceall ic pe hwädre, *brodor*, âbelgan ; pu eart *swide biltres*

auquel Salomon donne une fois le nom de frère (1). Il n'est pas moins que lui en possession d'un grand savoir. « Vois », dit Saturne en débutant, « j'ai ouvert les livres de toutes les îles; j'ai puisé à la sagesse de la Grèce et de la Lybie; j'ai étudié l'histoire de l'empire des Indes. » Il a de plus interrogé les interprètes. Et pourtant il cherche encore toujours le secret du *Notre Père*, orné de rameaux de palmier; il cherche à comprendre la force, la magnificence qu'il renferme en lui. Il veut donner, pour cette explication, trente livres d'or pur et ses douze fils au fils de David, au maître d'Israël. Quiconque n'est pas capable de louer le Seigneur par ce « cantique » (2), réplique Salomon, est misérable sur cette terre et manque de sagesse; au jour du jugement dernier, le diable le renversera; il sera étranger au Tout-Puissant et à ses anges. — Mais, demande Saturne, quelle est, de toutes les créatures, celle qui ouvre la porte sacrée du royaume du ciel? — C'est le *Notre Père* orné de rameaux de palmier, répond Salomon qui en fait l'éloge. Il calme le créateur; il anéantit le péché mortel; il éteint le feu du démon et allume celui du Seigneur. — Saturne lui demande alors comment il faut dire en esprit le *Pater* (3) pour qu'il produise un bel effet? A quoi Salomon répond par un long discours (v. 63-169). Il fait à nouveau, et parfois dans un style tout oriental, l'éloge de la « parole de Dieu » (*se Godes cwide*); c'est le miel de l'âme, le lait de l'esprit. Il explique ensuite la puissance mystérieuse de toutes les lettres qui composent le *Notre Père* : toutes ont la force de mettre l' « ennemi » en fuite. Voici ce qu'il dit du P (v. 90 sq.) : Ce héros des combats a une longue verge avec une pointe d'or dont il se sert pour terrasser toujours l'ennemi furieux. Il décrit ainsi l'R (v. 98 sq.) : Plein de colère, il doit courir sus

cynnes, | *eorre eormen-trýnde :* ne be-yrn pu on pâ inwit-gecyndo. » Il est dit auparavant que les gens de Saturne combattirent autrefois contre les puissances du Seigneur.

1. V. la remarque précédente. Cette appellation ne doit pas être prise au sens propre ; il faut peut-être entendre par là « beau-frère ».

2. C'est ainsi que je rends l'anglo-saxon *cantic*, lequel indique bien ic une source latine, vu que le mot latin peut signifier également « chant magique. » C'est ce qui avait déterminé le poète à le choisir.

3. « Ac | hulic is se organ in-gemyndum | to begonganne. » V. 53 sq.

à l'ennemi, lui qui est la reine des lettres (1), le secouer avec sa chevelure, et briser ses membres sur la pierre, de sorte qu'il prenne la fuite et se retire dans sa forteresse, couvert de ténèbres. C'est ainsi (v. 146 sq.) que la parole de Dieu peut toujours aider tout homme à bannir les sombres légions des méchants, qui corrompent les êtres et les animaux.

Vient ensuite le fragment en prose. Saturne demande, en débutant, sous combien de formes le diable et le *Pater* combattront l'un contre l'autre. Sous trente, répond Salomon, c'est-à-dire sous quinze chacun. Par exemple : le démon sous la forme d'un enfant et le *Pater* sous celle du Saint-Esprit ; le premier sous la forme des ténèbres, le deuxième sous celle de la lumière ; l'un comme un animal féroce, l'autre comme le léviathan ou baleine ; celui-là sous la forme d'une mégère, et celui-ci sous la forme d'une cuirasse céleste, etc. Enfin le *Pater* apparaît à son tour, sous l'image du Seigneur. — C'est ensuite une série de demandes et de réponses des plus curieuses : elles ont trait évidemment à la dernière forme du *Pater* et ne peuvent s'expliquer que de cette façon. En voici quelques-unes : « Quelle sorte de tête a le *Pater?* — Il a une tête d'or et une chevelure d'argent : sous une seule boucle de ses cheveux on peut s'abriter, alors même que toutes les eaux du ciel et de la terre tomberaient à la fois ; ses yeux sont douze mille fois plus brillants que la terre entière, quand même elle serait recouverte des lis les plus resplendissants et que chaque feuille aurait douze soleils et chaque fleur douze lunes, et que chaque lune serait douze mille fois plus brillante qu'elle ne l'était avant le meurtre d'Abel. » L'auteur décrit ensuite en détail le cœur, les bras, les mains, la voix, l'armure du *Pater;* la description de cette dernière ne porte, il est vrai, que sur la bannière, vu qu'il y a ici une lacune et qu'un feuillet du manuscrit unique contenant cette partie en prose a été arraché. Suivent encore des vers, au nombre de neuf seulement, car ici encore le commencement fait défaut (2). Il est dit ici à

1. Le nom de reine des lettres, donné à l'R, indique la source *grecque*, vu que P joue un rôle très important dans le monogramme du Christ.

2. Il se trouvait dans le feuillet arraché ; de la première ligne longue il n'y a que le premier hémistiche qui soit conservé.

la fin que le sage fils de David vainquit (en sagesse) le prince des Chaldéens, mais que ce dernier néanmoins s'estima heureux de cette défaite ; jamais auparavant son cœur (*ferhd*) n'avait été si joyeux.

Le *deuxième* poème débute par quelques vers d'introduction, dans lesquels le poète prend la parole (1). Il a appris qu'autrefois des hommes sages, des princes de la terre disputèrent ensemble sur leur sagesse. Le plus célèbre d'entre eux était Salomon, bien que Saturne étudiât beaucoup de livres et qu'il eût parcouru toutes les contrées de l'Orient, dont quelques-unes sont ici mentionnées. Le dialogue commence ensuite, après une lacune, par le fragment d'un discours de Salomon qui demande quel est le pays où jamais homme n'a mis le pied. Là-dessus, Saturne raconte comment l'ami de « Nebrond » (Nemrod) y tua vingt-cinq dragons, et comment ce genre de poison (*aetorcyn*), par ses émanations mortelles, en ferme l'entrée, si bien que nul animal ne saurait y séjourner. A partir de là, c'est Saturne seul qui pose les questions, et ces questions, y compris même en partie les réponses, sont parfois de véritables énigmes (2). Cela rappelle les exercices intellectuels spéciaux à l'école anglo-saxonne (3), et doit avoir grandement contribué à faire traiter ce sujet et élaborer le modèle qu'on avait sous les yeux. Voici un exemple d'une de ces questions énigmatiques, dont la réponse, par contre, n'a rien de caché : « Quelle est, demande Saturne (v. 281 sq.), la merveille qui parcourt le monde, qui marche avec une mine sévère, qui fait couler les larmes, à qui rien ne résiste, ni

1. Le premier vers montre déjà qu'ici commence un nouveau poème : « Hwæt ! ic flitan gefrægn on fyrndagum » ; voilà pourquoi il n'est pas juste, comme on le fait, de parler d'une deuxième partie. Le contenu de l'introduction rappelle le début du premier poème. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, parmi les pays visités par Saturne après Meda maddum-selas, se trouve Marculfes eard (v. 189) mis en opposition, comme si le pays de Marculf était la Médie.

2. La réponse elle-même reçoit aussi la forme de demande, p. ex,, v. 378 sq. : « Pourquoi, demande Saturne, le soleil ne doit-il pas tout éclairer, et pourquoi maintes choses restent-elles dans l'ombre ? » A quoi Salomon répond : « Pourquoi les trésors de la terre n'ont-ils pas été également partagés ? »

3. V. Vol. II, p. 20.

étoile, ni pierre ou animal, et à qui chaque année il faut pour nourriture trois fois treize mille des animaux qui vivent sur la terre, dans l'air et dans l'eau? » A quoi Salomon répond : « L'âge est plus fort que tout sur la terre, il enchaîne qui il veut ; il précipite l'arbre et brise ses branches ; il dévore l'oiseau sauvage, terrasse le loup, survit aux pierres, attaque l'acier et pulvérise le fer par la rouille ; c'est là aussi ce qu'il fait de nous. » En voici un autre où la réponse est moins directe : « Pourquoi, demande Saturne (v. 346), les pleurs et les ris sont-ils compagnons? » Et Salomon réplique que « celui qui veut toujours se lamenter est odieux à Dieu ».

Il s'engage vers la fin, telle qu'elle nous est parvenue, une discussion en règle (v. 424 sq.) sur la question suivante : « Si le sort (*wyrd*) et la prudence (*warnung*) entrent en lutte, qui des deux est le plus fort? » Or, les sages des Philistins avaient dit autrefois à Saturne, lorsqu'ils disputaient ensemble, que nul homme ne saurait approfondir cette question. Mais Salomon réplique : « Quelque mauvais et dangereux que soit le sort, le sage peut cependant en adoucir les coups par la prudence, le secours d'un ami et l'assistance divine. — Pourquoi donc alors, demande Saturne, le sort, source de tous les crimes, principe de toutes nos souffrances, etc., nous tourmente-t-il ainsi? » Là-dessus, Salomon se met à raconter la chute de Lucifer et de ses compagnons et dit : « Les voilà, ceux qui nous attaquent, d'où il résulte que le sage ressent une plus vive douleur. » — L'auteur semble donc croire que le sort, tel qu'il le comprend, est leur ouvrage. Saturne demande encore si un homme désire la mort, et Salomon, dans une réponse dont le début nous a été conservé incomplètement, réplique que tout homme est entouré de deux esprits : l'un, un ange que le Seigneur envoie à chacun, est plus brillant que l'or; l'autre, plus noir que l'abîme; l'un nous enseigne le bien, l'autre le mal jusqu'à ce qu'il ait réussi à nous séduire. Alors l'ange se retire en versant des larmes et en disant : Je ne pourrais pas éloigner de son cœur la pierre dure qui l'occupe. — Ici se termine le deuxième poème.

Il est bien permis de douter que les deux poèmes aient été composés par un seul et même auteur; je regarde, par contre,

comme certain que l'un a été écrit en vue de l'autre, et tous deux d'après la même source, tant sont nombreux les points de contact qu'ils offrent entre eux. Le commerce de Salomon avec les démons, tel qu'il est décrit dans les ouvrages apocryphes de l'Ancien Testament et surtout dans l'ouvrage grec *Le Testament de Salomon*, d'après des légendes orientales très répandues (1), a donné l'impulsion pour la composition de l'original grec, et ce dernier, ainsi que je le suppose, traduit en latin, a servi de modèle à l'auteur de l'un et de l'autre poème anglo-saxon (2).

CHAPITRE NEUVIÈME

POÉSIE ÉPIQUE POPULAIRE EN ALLEMAGNE — LA CHANSON DE HILDEBRAND.

C'est bien plus tard qu'en Angleterre que commence à se développer, en Allemagne, une littérature en langue nationale. Et pourtant elle avait été précédée, par une poésie populaire ancienne, peut-être même riche, qui s'était élevée déjà à un certain degré de maturité esthétique, ainsi que nous le montre un poème unique et incomplet qui fut mis par écrit à la fin du VIIIe siècle. C'est à cette griffe que nous reconnaissons le lion.

1. V. à ce sujet les excellentes recherches de F. Voigt dans l'introduction de son édition de Salman et Morolf, Halle 1880; pour l'ouvrage anglo-saxon, en particulier, V. page 54 sq. — Le « Testament de Salomon », traduit en allemand par Borneman, se trouve dans : *Illgens Zeitschr. f. histor. Theol.*, 1844, cahier 3. Cf. en outre Grünbaum, *Beiträge zur vergl. Mythologie*, dans : *Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellsch.*, Vol. XXXI, p. 198 sq.

2. V. ci-dessus p. 92, rem. 3, et p. 93, rem. 2. — Dans un décret conciliaire du pape Gélase, à la fin du Ve siècle, on trouve citée, parmi les livres hérétiques, une *contradictio Salomonis*. Des écrits latins de ce genre se répandirent de bonne heure en Occident, ainsi que le montre Notker Labeo, dans la paraphrase du psaume CXVIII. Le contenu en lui-même défend absolument de penser à une invention anglo-saxonne. Je crois tout aussi peu aux « tendances » que Voigt (p. 54 sq.) attribue aux deux poèmes, en disant que le premier a pour but de purifier les traditions idolâtriques, et le deuxième de glorifier la supériorité de la sagesse chrétienne sur l'érudition mondaine et magique.

Ce poème, qui mérite, par conséquent, une étude d'autant plus approfondie, est la *Chanson de Hildebrand* (1). C'est un poème épique qui, tel que nous le possédons (2), ne comprend pas même soixante-dix lignes longues, et qui se rattache en général, pour le style et la versification, immédiatement à la poésie épique des Anglo-Saxons. Ça et là, en effet, apparaît dans le style artistique et dans la versification, le caractère germanique dans ses lignes principales avec d'autres nuances correspondant à la diversité individuelle de la nationalité.

Le sujet de cette chanson épique est un épisode pris de ce cycle de la légende héroïque allemande dont le roi des Goths, Théodoric, forme le centre : le combat singulier de Hildebrand et de Hadubrand, du père et du fils. Le vieil Hildebrand, la meilleure lame de Théodoric, s'était enfui avec lui — combien la légende transforme l'histoire ! — à l'approche d'Odoacre, dans le camp d'Attila, en laissant sa femme et son fils en bas âge, Hadubrand, à la maison. Après trente ans, il revient avec une armée — apparemment celle de Théodoric appuyée par celle d'Attila — pour combattre contre son fils à la tête d'une autre armée ennemie. C'est là que le lied commence sans préambule : « J'ai ouï dire que Hildebrand et Hadubrand se provoquèrent à un combat singulier. » Après que tous deux se sont couverts de leur vêtement de bataille et sont sortis à cheval pour le combat, le plus ancien demande à son adversaire le nom de son père ; et Hadubrand nomme Hildebrand et raconte de lui ce que nous en avons déjà dit. Mais Hadubrand ne croit pas qu'il vive encore. Par contre, Hildebrand jure par le grand Dieu du ciel qu'il est lui-même son père (3) ; et avec la pointe de la lance, selon la coutume des héros, il lui

1. Dans : Müllenhoff und Scherer, *Denkmäler deutscher Poesie u. Prosa aus dem VIII-XII. Jahrhundert.* 2 Ausg. Berlin, 1873, n° II. — Braune, *Althochdeutsches Lesebuch.* 2 Aufl. Halle 1881. N° 28. — Lachmann, *Ueber das Hildebrandslied*, dans : *Kleinere Schriften.* Berlin, 1876, p. 407 sq. — Grein, *Das Hildebrandslied nach der Handschr. herausgeg. und erläutert.* Marburg, 1858.

2. Non seulement la fin nous manque, mais le milieu même offre des lacunes.

3. Il le dit, il est vrai, dans une périphrase : Tu n'as jamais eu affaire avec un homme qui te soit si proche apparenté.

offre comme témoignage d'affection de précieux bracelets d'or que le roi des Huns lui avait donnés. Mais Hadubrand ne voit là qu'un piège de vieux Hun rusé qui veut le captiver par ses paroles et le jeter bas avec sa lance. « Mort est Hildebrand, fils de Héribrand », lui répond-il maintenant avec fermeté ; il l'a appris de vieux marins. Ce qui devait le convaincre, n'a fait précisément que le confirmer dans l'opinion contraire. Hildebrand a recours à la douceur : Hadubrand n'a pas besoin de ses présents ; ainsi que le montre son armure, il sert un maître bon et généreux. C'est ainsi que le vieillard excuse le refus blessant qu'il a éprouvé. Mais le jeune homme persiste dans son incrédulité arrogante. Alors, le père se plaint de ce que, après avoir été épargné dans toutes les batailles et dans tous les sièges, il faut maintenant que son propre fils le pourfende avec son glaive, ou qu'il soit lui-même son meurtrier. Si Hadubrand a une si grande envie de combattre, il peut facilement trouver un autre adversaire, également homme de cœur, auquel il pourra ravir son armure.

Le jeune homme, pour arriver à exciter le héros au combat, lui a apparemment reproché sa lâcheté. Le passage manque, en effet, mais cela ressort de la réponse que fait maintenant Hildebrand : « Celui-là serait le plus infâme des hommes de l'est qui te refuserait maintenant le combat ! » Alors la lutte commence, d'abord, à cheval et avec la lance ; ensuite, à pied et avec le glaive. Les héros frappent si fort l'une sur l'autre que les boucliers volent en éclats. Ce passage termine le poème. Quelle fut l'issue du combat, c'est ce que nous ne savons pas ; à coup sûr, il fut tragique : le père eut à pleurer un fils, ou le fils dut porter le deuil d'un père (1).

Ce poème n'est point, ainsi que le montre déjà la formule épique de l'introduction, un fragment d'épopée, mais bien plutôt un lied épique à part, appartenant selon toute apparence à un cycle d'autres poèmes de la même légende héroïque, perdus pour nous ; il a le caractère de la romance espagnole

1. La première supposition est la plus probable, vu que telle est l'issue du combat dans les poèmes persique et celtique traitant cet antique sujet. Cf. Koberstein, *Gesch. der deutschen Nationalliteratur*. 6 Ausg. Vol. I, p. 49 et Grein, *Op. c.*, p. 39 sq.

ou de la ballade anglaise, où l'on voit également la narration épique s'élever à la hauteur du récit dramatique. Ce reste unique de la plus antique poésie populaire, en Allemagne, nous fait doublement regretter la perte de cette littérature. Certes, peu de ces lieds doivent avoir traité un sujet d'un intérêt aussi général et aussi humanitaire que l'est celui que nous trouvons dans la littératue légendaire des peuples les plus divers de la race indo-germanique (1). Mais l'exécution de ce lied annonce dès lors les talents poétiques particuliers à notre peuple. Ce qui nous captive dans ce poème, ce sont les traits physiologiques pleins de finesse, l'intérêt toujours croissant et habilement ménagé, les progrès rapides de l'action. A cela, il faut ajouter la peinture des caractères aux lignes simples, mais fortement dessinées et correspondant à la simplicité grossière des mœurs germaines à cette époque de la migration des peuples, dont ce lied est le tableau le plus fidèle et le plus vivant. La première de toutes les vertus, c'est la vertu guerrière ; elle triomphe même de l'amour paternel.

Si maintenant nous comparons ce lied avec la poésie épique anglo-saxonne, nous y trouverons, au point de vue de la forme, des qualités décidément supérieures. Cette tautologie produite par l'emploi du nom au lieu du prénom, ces kenningars, nous ne les trouverons pas ici, et la variation d'expression, si fréquente chez les Anglo-Saxons, ne s'y montrera que dans des bornes permises. Cela sans doute enlève à la narration l'éclat du coloris, mais toutes les bigarrures qui détournent l'attention disparaissent également : le style épique trouve mieux son compte dans la simplicité de l'expression. En outre, la marche du poème n'est pas retardée, et le style n'a pas cette prolixité qui fatigue. Le vers lui-même, à tout prendre, a une plus grande simplicité dans sa construction.

1. V. la remarque précédente et cf. notamment les remarques de Köhlers sur l'édition des *Lais de Marie de France* par Warnke (Halle 1885), p. xcvi sq. ; on y trouvera toutes les preuves désirables.

CHAPITRE DIXIÈME

HÉLIAND. MULPILLI.

Autant qu'il nous est permis d'en juger, ce n'est que vers la fin du VIII[e] siècle que commence à se manifester, dans le domaine de la langue allemande, une véritable activité littéraire ; elle prend naissance en même temps que cette impulsion scientifique et littéraire que nous voyons se produire sous l'influence bienfaisante de Charlemagne. Cette activité a son point de départ dans le clergé, le premier représentant de la culture scientifique, et se met au service de l'église et de l'école qui travaille pour elle. Elle ne consiste d'abord que dans des traductions d'ouvrages chrétiens-latins. Si nous laissons de côté les versions interlinéaires qui n'ont, comme telles, aucun caractère littéraire, ainsi que les traductions de morceaux liturgiques très courts (1), nous trouvons une traduction de l'évangile de saint Mathieu, qui témoigne singulièrement de la souplesse de la langue allemande, ainsi qu'une traduction d'homélies. Ces travaux prirent naissance à la suite d'une ordonnance de l'empereur qui prescrivait de prêcher assidûment au peuple la parole de Dieu (2). Mais, à la même époque, on osait déjà faire passer en allemand un écrit polémico-apologétique plein de discussions dogmatiques, je veux dire, les deux livres de saint Isidore *Contra Judaeos* (3). Les fragments qui nous restent de cette traduction (4) montrent déjà à un haut degré combien la langue allemande est propre pour les expressions spéculatives, ainsi que l'art surprenant

1. Par exemple *Vœux du baptême*, *Pater noster*, *Credo*, etc. Ces morceaux sont rattachés à une courte explication ; on les trouve déjà, traduits en allemand, réunis en un catéchisme complet, tel que celui de Weissenburg, dans Müllenhoff et Scherer. *Op. cit.*, p. 159 sq.

2. Voir notamment, là-dessus, Raumer, *Die Einwirkung des Christenthums auf die althochdeutsche Sprache*. Stuttgart, 1845.

3. V. Vol. I, p. 563.

4. Nous n'en possédons que du premier livre ; c'est Weinhold qui les a le mieux édités. Paderborn, 1874.

du traducteur ; il n'est pas esclave de son modèle dans la formation de la phrase, mais il se meut librement et sait faire le compte de sa langue maternelle, sans rien sacrifier de la fidélité. C'est de cette manière que la prose allemande commença à se former et à enrichir son dictionnaire, deux choses dont elle avait besoin pour exprimer les pensées nouvelles de la science chrétienne.

Mais la première production littéraire indépendante ne paraît, autant que nous puissions en juger, que vers le milieu du premier quart du IXe siècle, et cette production a lieu dans le domaine de la poésie chrétienne. Ici encore, comme dans la littérature anglo-saxonne et dans la poésie chrétienne-latine, ce début poétique a pour sujet l'histoire biblique. C'est l'harmonie des Évangiles en saxon, ouvrage qu'on a nommé *Heliand* (Heiland = Sauveur) d'après le héros (1).

L'auteur inconnu de cette *Messiade*, qui comprend environ dix mille lignes longues, a pris pour modèle l'*Harmonie des Évangiles,* ouvrage latin qui porte le nom de Tatien ; il le suit en général dans le choix et l'ordre du sujet, mais il s'en écarte dans les détails ; il en omet plus de la moitié (2) et en déplace d'autres parties, comme, par exemple, le Sermon sur la montagne. Ajoutons que, pour suppléer aux lacunes de son modèle et surtout pour avoir plus libre carrière dans ses développements, il a mis à profit les commentaires de la Bible les plus en vogue à cette époque, et en première ligne celui de Raban sur saint Mathieu — saint Mathieu formait aussi la base du travail de Tatien, — ensuite celui de Bède sur saint Luc et saint Marc, ainsi que celui d'Alcuin sur saint Jean. Il est parfois revenu à la Bible elle-même (3). Ce poème, on le voit

1. *Heliand herausgeg. von Sievers.* Halle 1878 (introduction). — *Heliand herausgeg. von Rückert.* Leipzig, 1876 (introduction). — Windisch, *Der Heliand und seine Quellen.* Leipzig, 1868. — Grein, *Die Quellen des Heliand, nebst einem Anhang : Tatians Evangelienharmonie harausgeg.* Cassel, 1869. — Sievers, *Zum Heliand*, dans : *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.* Vol. XIX, 1876. — Vilmar, *Deutsche Alterthümer, im Heliand.* 2 Aufl. Marburg, 1862.

2. Des cent quatre-vingt-quatre chapitres de Tatien, soixante ont été passés sous silence, et des passages considérables des quarante autres n'ont pas été traités du tout par le poète. V. Grein, p. 55, cf. p. 50 sq.

3. V. Windisch, *Op. c.*, p. 42.

donc, n'est pas une simple paraphrase du livre de Tatien. Certes, l'écrivain s'est à peine élevé à la hauteur d'une composition indépendante, et on ne reconnaît pas de division artistique dans son sujet. On peut bien, si on le désire, y voir trois parties, avec Rückert (1) : la première (v. 1-1120), qui finit avec la tentation, contiendrait la préparation, la naissance et l'apprentissage du Christ à la veille de sa mission ; la deuxième, qui prendrait à l'entrée à Jérusalem (v. 1121-3670), exposerait la doctrine et les miracles du Christ ; la troisième enfin traiterait de la passion, la mort, la résurrection et l'ascension. Cela est possible ; mais cette division n'est nullement indiquée par le poète, et apparemment il ne l'a pas eue en vue. Par contre, il a considéré lui aussi le Sermon sur la montagne comme le morceau saillant de l'enseignement du Sauveur et il l'a fait ressortir dans son récit par une introduction que lui avait suggérée le commentaire de Bède (2). Là est le point culminant de l'élément didactique dans ce poème, et la place que l'élément épique tient dans les deux autres parties, l'élément didactique l'occupe dans la seconde en général.

Toutefois, ce n'est pas tant dans la composition que repose l'originalité de l'ouvrage, non plus que sa valeur esthétique, que dans le genre d'exécution poétique ; c'est ce genre qui, en lui donnant son caractère national, rendit possible par là la réalisation du but que se proposait le poète, instruire ses compatriotes nouvellement convertis, et répandre parmi eux non seulement la connaissance, mais encore l'amour de l'Évangile. Or, ce genre d'exécution poétique s'offrait et s'imposait même au poète. Voulant faire le récit de la vie du Christ et chanter ses actions, ses miracles, ses discours ou ses souffrances, il ne pouvait guère avoir qu'une seule forme poétique pour les exprimer, et cette forme était celle de la poésie épique nationale. C'est ainsi que, pour lui, le héros du poème, Jésus-Christ, devait être roi — il le nomme même deux fois roi du peuple (3) — et que ses disciples devaient être ses paladins ; l'honneur d'un paladin, c'est d'être fidèle à son maître et de

1. *Op. c.* p. 13.
2. Ainsi que l'a fait remarquer à juste titre Windisch, p. 45.
3. « Thiodcuning », V. 4799 et 5583.

mourir volontairement pour lui. Voilà comment s'exprime saint Thomas (1) en exhortant les autres disciples à suivre le Sauveur dans son dernier voyage à Jérusalem. Fidélité jusqu'à la mort : voilà ce qu'exigeait le roi de la terre comme le roi du ciel. Et de même que celui-là récompense ses fidèles serviteurs avec des bijoux, de même celui-ci les récompense avec les joies de la vie éternelle : voilà pourquoi le Christ est le *Cuningo rikeost* (le plus riche des rois); saint Mathieu, épée du roi de la terre, n'hésite pas à le quitter pour se choisir le Christ pour « seigneur », car il est plus clément; saint Mathieu abandonne l'or, l'argent, les bijoux précieux pour acquérir des biens plus aimables et un gain plus durable (v. 1196 sq.). Nous avons déjà vu que la poésie épique anglo-saxonne a compris, elle aussi, le Christ de la même manière (2). C'est par là que le récit biblique devint vraiment sympathique aux Germains.

Dans bien d'autres endroits, nous trouvons, comme une chose qui va de soi, cette germanisation naïve : les actions sont décrites comme si elles s'étaient passées en Allemagne, parmi les Saxons eux-mêmes (3). Les localités, les mœurs, les institutions politiques sont assimilées autant que possible, dans le récit, à celles des Saxons, en sorte qu'on a regardé et étudié avec raison *Heliand* comme une source pour la connaissance des antiquités allemandes à l'époque du poète. Sous ce rapport, cet ouvrage est une reproduction allemande de l'histoire évangélique. Quand l'assimilation n'était pas possible, le poète ne manque pas de dire expressément que c'est là un usage étranger (4). C'est apparemment à ce caractère germanique, d'un coloris si particulier, et si plein de fraîcheur et d'ensemble, qu'il faut rattacher ce courant d'hostilité contre les Juifs qui se fait jour à travers tout l'ouvrage, bien que

1. V. 3996. C'est ainsi qu'il rend le passage de la Bible (*Joh.*, c. II, v. 16) : « Eamus et nos, ut moriamur cum eo. »
2. V. ci-dessus, p. 51 et 64.
3. V. Vilmar, *Op. c.*, p. 27.
4. C'est ainsi que le poète rapporte, en la faisant précéder des paroles suivantes, l'action de la fille d'Hérode jouant devant les convives : « Al so thero liudio landwise gidrog, | thero thiodo thau. » V. 2762 sq. Cf. aussi v. 2731. Vilmar cite encore (p. 37) d'autres passages semblables.

cependant cette inimitié soit en contradiction avec cette germanisation, puisque le Christ et ses disciples sont sortis de ce peuple; mais pour le poète, qui leur donne une allure de Germains, ce ne sont plus des Juifs; voilà pourquoi il introduit le Christ parlant de la « pâque des Juifs » là où « ils servent leur Dieu » (v. 4459). C'est bien aussi pour ce motif qu'il a omis la circoncision du Sauveur et celle de saint Jean-Baptiste : c'est d'autant plus surprenant pour ce dernier qu'il parle ici de l'imposition de son nom (1) bien plus en détail qu'il ne l'est fait dans la Bible.

Mais l'auteur a encore donné à son ouvrage un caractère poétique en ce qu'il saisit volontiers l'occasion d'y encadrer des peintures et des descriptions détaillées de faits qui produisent un bel effet esthétique. Là également, comme on doit le prévoir, modèles et couleurs sont empruntés à l'entourage national et assurément aussi à la poésie épique nationale elle-même. Passons en revue quelques-unes de ces descriptions et de ces peintures. Le poète (v. 152 sq.) fait un portrait fidèle des vieux parents de saint Jean et rend admirablement bien leur démarche courbée sous le poids de l'âge, la figure affaiblie, l'allure nonchalante, les chairs amaigries, la peau hideuse, le corps fané. C'est ainsi qu'il peint avec un sentiment tout allemand (v. 378 sq.) comment Marie « soigne elle-même » et veille l'enfant nouveau-né, « le petit homme ». Les bergers sont des « palefreniers » (*ehuscalcos*) qui gardent leurs coursiers dans les champs (2). Mais, comme trait poétique dans cet ouvrage, il faut citer le passage où le poète raconte qu'une traînée de lumière déchira d'abord les nuages noirs avant que l'ange n'apparût ou que les bergers ne le vissent (3). Où le poète trouve une ample matière à étaler les couleurs de sa palette, c'est d'abord dans les festins, celui de Chanaan (v. 1995 sq.) et surtout celui d'Hérode (v. 2731 sq.); puis, dans

1. V. 208-237.

2. Une preuve des soins qui, déjà à cette époque, étaient donnés, en Saxe, à l'élevage des chevaux.

3. Tandis que, dans la Bible (*Luc.*, c. II, v. 9), l'ange se trouve tout à coup près des bergers et qu'il est environné ensuite par la clarté divine, *claritas Dei*.

les voyages sur mer (v. 2233 sq. et 2902 sq.), dont le premier (Matth., VIII, 23) lui offre l'occasion de faire une description courte, mais saisissante d'un orage en mer. Ces descriptions sont, sans doute, faites dans le style de la poésie épique nationale et profane ; mais cela a lieu tout particulièrement pour un passage de la Bible où un des disciples du Christ se trouve obligé de tirer l'épée. Pierre, le « porte-glaive », ainsi qu'il est appelé par rapport aux autres disciples qui sont sans armes, blesse Malchus ; mais, dans notre poème, c'est pour défendre son « Seigneur » qu'il tire l'épée. Plein de colère, au point de ne pouvoir parler, il se met hardiment devant son maître, dégaine et s'avance contre le premier des ennemis, qu'il frappe « de toute la force de son bras ». Le poète décrit ensuite longuement la blessure (1) qui augmente l'effroi des ennemis en fuite.

Le style et la versification d'*Héliand* se rattachent à la poésie anglo-saxonne avec laquelle il a tant de liens de parenté (2), avec cette différence toutefois que les comparaisons et les « kenningars » y sont moins fréquents, et que le brillant du coloris, ainsi que le remplissage aux bigarrures variées, en sont bannis : c'est une aquarelle en face d'une peinture à l'huile ; mais, d'autre part, les répétitions qui, nous l'avons vu, sont spéciales à ce style et qui se trouvent en abondance dans *Héliand*, sont d'autant plus fatigantes et semblent d'autant moins à leur place que les kenningars y font défaut ; elles ne sont là souvent que comme ressource de versification. Si, d'un côté, nous nous sentons attirés par la simplicité et l'allure calme et mesurée de la narration ; de l'autre, nous sommes pris de lassitude dans ces sinuosités méandriques. Peut-être ce défaut provient-il de ce que le poète, tout en conservant sa liberté d'action, se serait trop rattaché à un modèle.

1. Il se complaît à de tels sujets. Cf., v. 4877 :
thiu hlust ward imu farhawan : he ward an that hobid wund,
that imu herudrorag hlear endi ore
beniwundun brast ; blod aftar sprang,
well fan wundun. Tho was an is wangun scard
the furisto thero fiundo. Tho stod that folc an rum :
andredun im thes billes biti.

2. Voir ci-dessus, p. 6 sq.

Nous ne savons rien de l'auteur de ce poème, sinon qu'il fut ecclésiastique : c'est de toute certitude, d'après le caractère de l'ouvrage. Mais il est douteux qu'il ait été invité par Louis le Débonnaire à prendre la plume ainsi que le veut une tradition postérieure (1). Pour moi, un point seul ressort de la tradition, c'est que ce poème fut composé sous le règne de ce monarque. Toutefois, on ne saurait le reculer au delà de 822 (2), car le poète a profité du commentaire de Raban.

Sous le règne de Louis le Débonnaire, et sans doute dans les dernières années (3), il nous faut encore placer un poème (4) qui traite de la destinée de l'âme après la mort, et le fait dans un esprit chrétien et avec l'intention d'exhorter le lecteur à mener sur la terre une vie agréable à Dieu, afin d'échapper à la damnation éternelle. Il ne nous est parvenu que par fragments et encore ceux-ci ne sont-ils pas bien coordonnés; la fin manque, ainsi qu'un chapitre du milieu et le début, quoique, dans ce dernier, peu de lignes sans doute aient été perdues. En tout, il nous reste de ce poème un peu plus de cent lignes longues.

Nommé *Muspilli* (5) par son premier éditeur, ce poème, tel

1. Nous la trouvons dans la 2e édition de Flacius Illyricus (*Catalog. testium veritatis*, 1562) : c'est une préface sans indication de source et elle a pour titre « Praefatio in librum antiquum lingua Saxonica conscriptum »; elle est suivie de « Versus de poeta et interprete hujus codicis .» Il n'est pas invraisemblable que la préface, malgré diverses contradictions éclatantes, se rapporte à *Héliand*. Toutefois je n'y saurais voir autre chose que ce que j'ai indiqué ci-dessus dans le texte. On trouvera dans l'introduction de Sievers (p. xxv), la bibliographie qui a trait à ce sujet.

2. V. Windisch, p. 83.

3. Le poème est écrit de la main d'un contemporain sur les marges et les feuillets blancs d'un manuscrit dédié à Louis le Germanique par l'archevêque de Salzbourg, Adelram (821-836). Müllenhoff, p. 264.

4. Muspilli. *Bruchstück einer althochdeutschen alliterirenden Dichtung vom Ende der Welt.* Aus einer Hdschr. der K. Bibl. zu München herausgeg. von Schmeller. München, 1832. — Müllenhoff und Scherer, *Denkmäler*, n° 3. — Braune, *Althochdeutsches Lesebuch*, n° 30. — Zarncke, *Ueber das Althochdeutsche Gedicht vom Muspilli*, dans les *Berichten der K. sächs. Ges. d. Wiss.*, Vol. XVIII, 1866, p. 191 sq. — Vetter, *Zum Muspilli und zur germanischen Alliterationspoesie* (Metrisches. Kritisches. Dogmatisches). Wien, 1872.

5. A cause de la conflagration du monde qui, dans la mythologie germanique, est désignée par cette expression, qu'on retrouve également dans ce poème, v. 57. En effet, Schmeller et ses successeurs, jusqu'à Zarncke

que nous le possédons, nous raconte, dès le début, comment deux armées se disputent l'âme qui vient d'abandonner le corps : l'une d'elles vient des étoiles du ciel ; l'autre, de la poix de l'enfer. « L'âme doit se mettre en peine de savoir, jusqu'à ce que le jugement soit prononcé, de laquelle des deux armées elle fera partie » ; sera-t-elle conduite dans le feu et dans les ténèbres par les serviteurs de Satan, ou bien dans le royaume céleste par la troupe angélique? Malheur à celui qui est condamné à brûler dans la poix ; il élèvera en vain sa voix vers Dieu, car, sur cette terre, il n'a rien fait pour trouver grâce auprès de lui.

A partir du vers 31, le poète passe à une deuxième partie où il décrit les fins dernières, le jugement dernier et les événements qui l'annonceront. Il débute par le combat de l'Antechrist avec Élie, d'après une ancienne interprétation, commune chez les plus illustres d'entre les Pères de l'Eglise, de quelques versets de l'*Apocalypse* (c. 11, v. 3 et 7). Cette interprétation semble avoir été employée bien librement dans notre poème, car, au lieu de deux prophètes, Élie et Hénoch, il n'en met qu'un en scène ; et tandis que, dans la Bible (*loc. c.*), tous deux sont vaincus et mis à mort, ici l'issue du combat est tout autre. « Élie combat pour la vie éternelle », dit le poète, « il veut affermir l'empire pour les justes ; voilà pourquoi le Souverain du ciel viendra à son aide. » Mais l'Antechrist est du côté de Satan, qui sera la cause de sa ruine. Aussi succombe-t-il dans la mêlée et y est-il vaincu ; mais Élie est blessé, ainsi que le pensent bien des serviteurs de Dieu. « Dès que le sang d'Élie se répand sur la terre », la conflagration du monde commence, et cet incendie s'attaque à la terre, à la mer et au ciel ; la lune elle-même tombe : voilà que le jour de la vengeance est arrivé ; les hommes sont punis par le feu, et le parent ne peut plus aider son parent ni lui nuire. Le combat prend fin, dès que la propriété qu'on se dispute cesse d'exister. Mais l'âme attend son jugement. Ici (v. 63 sq.) se trouve encadrée, à l'adresse des juges qui se laissent corrompre, une exhortation qui peut-être ne faisait point originairement partie

voyaient, mais bien à tort, dans la description des fins dernières donnée dans ce poème, une réminiscence des mythes germaniques.

de ce poème : « Ils doivent ne pas perdre devue que le démon assiste en secret à leurs délibérations, et que cet espion note tout, afin de le dévoiler au jugement universel. »

Là-dessus, commence le récit du jugement dernier lui-même (v, 73). La « trompette céleste » retentit; le juge se lève pour se mettre en marche; avec lui s'avance la plus grande des armées, et elle est si hardie que personne ne peut la combattre. Il se dirige vers le lieu déterminé où doit avoir lieu le jugement. Les anges parcourent le pays, éveillent les morts et les appellent devant le tribunal. Tout homme est tenu d'y comparaître : « là, la main doit parler, la tête doit s'expliquer, chacun des membres, même le petit doigt (1), est tenu de raconter ce qu'il a fait de mal (2) parmi les hommes ; là personne, si rusé qu'il soit, ne peut altérer la vérité ». Personne ne peut cacher ses actions : tout sera manifesté devant le roi, à moins qu'on ne l'ait expié par l'aumône et le jeûne. Alors apparaît magnifique la croix à laquelle a été suspendu l'Homme-Dieu : le Christ montre les blessures qu'il a reçues comme homme et dont il a souffert par amour pour le genre humain.

Ici se termine ce poème. Il n'est pas douteux qu'il ne forme un tout unique. Le sort de l'âme semble effectivement décidé déjà dans la première partie, bien que cependant elle n'entende prononcer la sentence que dans la deuxième ; mais cela s'explique, ainsi que Zarncke l'a démontré en détail (3), par les opinions dogmatiques qui se répandirent de plus en plus depuis saint Grégoire le Grand ; cette contradiction apparente disparaît, si l'on considère que ce n'est que par la sentence du juge que le sort de l'âme devient définitif, ou, si l'on préfère, légitimé (4).

1. Cf. ci-dessus, p. 90.
2. *Mordes* signifie bien ici, comme en anglo-saxon, péché mortel.
3. V. surtout *Op. c.*, p. 200.
4. La critique de Vetter, qui regarde les deux parties comme deux poèmes particuliers, serait complètement justifiée, s'il s'agissait d'une « dissertation » faite à *notre* époque ; mais il oublie que nous avons affaire à un poème et à un poète du IXe siècle. — Müllenhoff prétend que le combat avec l'Antechrist ne se trouve pas à sa place ; mais je ne partage pas son opinion ; les six vers qui précèdent ne font qu'amener la deuxième partie ; ils annoncent seulement le nouveau sujet, le jugement dernier, que le poète

Le poème est composé en lignes longues allitérantes; le style en est simple et grandiose, sans ombre de pathos ni de répétitions oiseuses; c'est, comme pour la *Chanson de Hildebrand*, la poésie allitérante présentée sous un jour bien plus favorable que ne le fait la poésie anglo-saxonne. Le dialecte est bavarois. Le poète, qui s'abstient de tout ce qui rappelle l'onction pastorale; et celui qui en use si librement avec la tradition de l'Antechrist était assurément un laïque.

CHAPITRE ONZIÈME

POÉSIE LYRIQUE. — OTFRID.

Deux hymmes religieuses de cette période, antérieures sans doute à l'ouvrage de Ottfrid, attestent que la poésie lyrique chrétienne était déjà cultivée alors au point de vue des hymnes latines ecclésiastiques. L'une (1), destinée, à n'en point douter, au service divin lui-même, ne comprend que trois strophes de trois lignes chacune, dont la dernière forme toujours le refrain : « *Kyrie eleyson, Christe eleyson* ». Ce chant célèbre le pouvoir des clefs de saint Pierre et exhorte les fidèles à adresser leurs prières à cet apôtre : « Prions tous ensemble à haute voix, y est-il dit, l'ami de Dieu, Pierre, afin qu'il daigne nous faire trouver grâce devant Dieu, nous autres pauvres pécheurs. »

L'autre hymne forme un plus long poème et, quoique mutilée vers la fin, elle comprend encore cinquante-huit lignes : elle est en l'honneur de *saint Georges*, dont elle célèbre le martyre (2). Après avoir renoncé au monde, le « célèbre comte Georges » comparaît devant le tribunal, où l'empereur

va traiter à partir du v. 37 ; et c'est de là que provient encore, à ce début, la formule épique.

1. Müllenhoff und Scherer, *Denkmäler*, n° 9. — Braune, *Althochd. Lesebuch*, n° 33.

2. Müllenhoff und Scherer, *Denkmäler*, n° 17. — * Braune, *Althochd. Lesebuch*, n° 35. — Zarncke, *Ueber den althochdeutschen Gesang vom heil. Georg*, dans les *Sitzungsber. der K. sächs. Ges. d. Wiss. philol. hist. Cl.*, Vol. XXVI (1874), p. 1 sq.

Dacien juge les chrétiens pour y professer publiquement sa foi. En vain, les rois nombreux (1) que Dacien a réunis autour de son tribunal cherchent-ils à l'en détourner : il demeure ferme. Devant eux il opère des miracles. Deux femmes tourmentées par la faim reçoivent de sa main des aliments ; il guérit des aveugles, des paralytiques, des muets et des sourds ; d'une colonne qui était là depuis nombre d'années sort du feuillage. Alors, Dacien entre en fureur et, déclarant que Georges est un sorcier, il le fait tuer avec un glaive acéré. Mais le saint se relève et se met à prêcher, à la grande confusion des païens (2). Aussitôt on l'attache à une roue qui brise son corps en dix morceaux ; mais le succès est le même, car Georges s'est déjà relevé. Vient ensuite un nouveau martyre ; on lui arrache les chairs, on le met en pièces et on le brûle jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres ; ces cendres sont jetées dans un puits, qu'on recouvre de grosses pierres ; mais Georges se relève toujours et sort vivant du puits. Dans les strophes suivantes imparfaitement conservées, le poète nous raconte encore deux faits de l'histoire de saint Georges : la destruction de l'idole « Abollin », qui est obligée de s'accuser elle-même d'avoir été trompée par le démon (3), et la conversion de la reine « Élossandria » (Alexandra), épouse de Dacien. La fin de ce poème manque complètement ; elle devait contenir encore, à n'en point douter, la confession de foi de la reine, ainsi que son exécution et celle de saint Georges.

Ce lied repose sur une rédaction latine de la légende du saint. Cette rédaction ne nous a pas été conservée ; mais elle ne s'éloignait pas trop du plus ancien texte latin que nous

25. Au nombre de 72, d'après la légende latine.

26. Si, avec Zarncke, nous lisons (v. 28) *Giscanta* ; sans cela, « mettant en fuite ».

27. C'est à cela que se rapporte manifestement la troisième strophe de la fin qu'il ne faut pas séparer de la dernière ; toutes deux doivent être placées ou avant ou après l'avant-dernière. Haupt a choisi le premier arrangement. Voir à ce sujet les observations de Zarncke, *Op. c.*, p. 8. Sont-elles justifiées, et peut-on les appliquer au poète de ce lied ? c'est ce dont je doute. Il pourrait bien avoir fait précéder à dessein la conversion de la reine, qu'il aurait fait suivre immédiatement de sa confession de foi publique, laquelle aurait été contenue dans la strophe suivante.

connaissons (1), vu qu'on y retrouve presque tous les traits principaux du lied (2). Toutefois, ces rédactions latines de la légende avaient été précédées d'une rédaction grecque, ainsi que cela se comprend, vu qu'il s'agit d'un saint oriental qui passait pour être né et avoir souffert le martyre en Cappadoce; toutefois la rédaction grecque cite l'empereur Dioclétien. Mais le culte de ce saint n'est qu'une transformation chrétienne du culte de Mithra (3), et partant, la légende elle-même est un pur travail de l'imagination, ainsi que l'a démontré Gutschmid d'une manière irréfutable (4).

Le poème, composé dans le dialecte *alemannique*, a une allure simple et populaire qui rappelle les ballades de la littérature moderne. Mais le style se ressent essentiellement de la forme métrique. Comme le précédent, écrit en l'honneur de saint Pierre, ce poème offre complètement le caractère du lied. A la place de l'allitération, c'est la rime finale, en partie masculine, en partie féminine, qui relie les demi-vers de la ligne longue; quant aux strophes, elles sont terminées par des lignes à refrain qui, apparemment, étaient destinées à être chantées par le chœur. Mais le lied de saint Georges a cela de particulier que ses strophes ne sont pas d'égale dimension et que les lignes-refrains diffèrent, et quant au nombre et quant aux mots. Les deux première strophes (I a 6 vers, II a 5 vers) sont reliées par une seule et même ligne-refrain; il en est de même des deux suivantes (chacune de 5 vers): les strophes 6, 7, 8 qui sont les deux premières, de 7, et, la dernière, de

1. Il a été publié d'abord par Arndt, comme appendice à la dissertation de Zarncke, p. 43 sq. — Zarncke a édité en 1845, dans le même compte-rendu (Vol. XXVII, p. 256 sq.), une autre rédaction latine plus courte du IXe siècle.

2. La rédaction latine qui formait la base du poème français édité par Luzarche (Tours, 1859), et du poème allemand de Reinbot von Dorn avait des liens de parenté très étroits avec la source de notre lied, de sorte que ces poèmes peuvent être mis à profit pour l'interprétation de notre hymne; Zarncke a tiré de très heureuses explications de ce rapprochement.

3. Voir le dernier paragraphe de l'*Avertissement* des Traducteurs, en tête du premier volume.

4. *Ueber die Sage vom heiligen Georg, als Beitrag zur iranischen Mythengeschichte*, dans les *Sitzungsber. der K. sächs. Ges. d. Wiss. Philol. hist. Cl.*, Vol. XIII (1861), p. 175 sq.

8 vers, ont de nouveau un refrain spécial de trois lignes. Pour le reste de ce poème, tout ce qu'on en peut dire, vu l'état défectueux dans lequel il nous est parvenu, c'est que la strophe complète qu'il nous offre encore (de 7 vers) n'a qu'une ligne de refrain et que cette ligne est encore nouvelle.

Cet emploi de la rime finale à la place de l'allitération pour relier ensemble les demi-vers de la ligne longue, s'était introduit auparavant dans la poésie lyrique allemande, ainsi que le montre son apparition isolée dans un poème narratif, le Muspilli ; il fut favorisé par la poésie latine de l'Église, dans laquelle, nous l'avons vu, la rime avait acquis de plus en plus une influence considérable, depuis qu'elle avait renoncé à la facture quantitative du vers. Mais cette application de la rime devint alors générale dans la poésie allemande, en sorte que la rime finale y arriva à remplacer complètement l'allitération, lorsque cette application s'essaya avec succès, dans les domaines épique et didactique. C'est ce qui arriva dans l'ouvrage du Franc Otfrid, lequel fit époque sous ce rapport.

Nous n'avons que peu de documents authentiques, sur la vie d'Otfrid (1) et ces documents nous les lui devons à lui-même; d'abord moine, il fut ensuite prêtre du monastère de Weissenbourg, lorsqu'il composa son *Livre des Évangiles* (2), dans la sixième décade du IXe siècle ; il était sans doute originaire de cette localité ou des environs. Il avait été l'élève de Raban, à Fulda (3), et il appelle même l'évêque Salomon de Constance, son maître. Ses connaissances étaient, en effet, très importantes pour cette époque, ainsi que l'a montré son ouvrage.

Le poème d'Otfrid, en strophes de deux lignes (4), est une

1. *Ottfrids von Weissenburg Evangelienbuch, Text und Einleitung* von Kelle. Regensburg, 1856.— Dasselbe herausgeg. von Piper. Paderborn, 1878; von Erdmann. Halle, 1882. — Ottfrid, *Art.* von Lachmann, dans : Ersch und Grubers *Encyclopedie.* Abth. 3, vol. VII, 1836. (Kl. Schriften, p. 449 sq.).

3. « Liber Evangeliorum theotisce conscriptus : » c'est ainsi qu'il nomme lui-même le poème, dans la dédicace à Liutbert.

4. Vol. II, p. 122.

5. Ici la formation de la strophe n'a lieu que par la pause amenée par le sens ; nul refrain ne termine la strophe. Les lignes-refrain qui s'y montrent isolément sont d'une autre nature (voir plus loin).

harmonie des Évangiles en vers, comme le poème saxon *Héliand* ; la différence au point de vue de la matière, c'est qu'il ne repose pas sur un ouvrage latin de ce genre comme le poème saxon, mais qu'Otfrid a choisi lui-même, dans les quatre Évangiles, les passages qu'il a mis en vers, sans viser à être complet (1) et en procédant avec une grande liberté dans l'arrangement. Il a même élargi le sujet du récit biblique en traitant en détail, lui aussi, le retour du Christ pour le jugement dernier. Enfin, il a encadré, dans son récit, maintes digressions purement didactiques, qui sont comme autant de chapitres de commentaires.

Ce n'est que peu à peu qu'Otfrid a composé et édité (2) l'ouvrage considérable qui a dû lui offrir de grandes difficultés ; il écrivit d'abord les premières et les dernières parties (3), puis le milieu de l'ouvrage ; il divisa le tout en cinq livres, qui se subdivisent en chapitres, et il le dédia, avec un poème acrostiche allemand (4) de quatre-vingt-seize lignes longues, à son roi Louis.

Il l'envoya en même temps à l'archevêque de Mayence Liutbert, son métropolitain, pour le faire approuver et il joignit à cet envoi une lettre en latin qui nous donne les explications les plus importantes sur l'ouvrage lui-même. Deux

1. Il dit, dans la dédicace à Liutbert : « Scripsi evangeliorum *partem*; » c'est ce qu'il exprime encore dans le poème (v. plus loin).

2. Ce qui veut dire *ici* : « communiqué à ses amis. »

3. *Partes* comme il le dit lui-même dans la dédicace à Liutbert, et non pas *libri*. Peut-être faut-il entendre ici, malgré cela, *libri*, expression qu'il n'aurait pas employée à cet endroit, parce qu'il y donne, à l'ouvrage même, le nom de *liber* (partes *libri*). Cette manière de voir se trouve confirmée par la concordance entre le début de la préface du troisième livre et la description caractéristique de la partie du milieu, telle qu'il la donne dans la dédicace à Liutbert, et notamment dans le passage : « Ni scribu ih nu in alawar, so sih ther *ordo* dregit thar | suntar so thie dati mir quement in githahti » et le passage : « In medio... non jam *ordinatim* procuravi dictare, sed qualiter meae parvae occurerunt memoriae. »

4. L'acrostiche qui est formé par la lettre initiale des strophes donne l'inscription : *Luthouuico orientalium regnorum regi sit salus aeterna ;* mais ce jeu va encore plus loin, et le poète y joint un Télestique formé des lettres finales des strophes, en sorte que chaque strophe commence et finit par la même lettre. Otfrid a agi de même dans les deux autres poèmes acrostiques. Il pouvait avoir appris de tels badinages à l'école de Raban. V. plus haut, Vol. II, p. 142 sq.

autres lettres acrostiques, l'une de quarante-huit lignes longues, adressée à Salomon, évêque de Constance, l'autre de cent soixante-huit lignes longues, aux moines de Saint-Gall, Hartmut et Werinbert, se trouvent jointes au manuscrit de ce poème et ont peut-être été écrites alors que le poète envoyait les parties isolées de son ouvrage. Dans la première de ces lettres, il prie l'évêque de vouloir bien examiner si le livre est de quelque utilité, et s'il vaut la peine d'être « lu ».

Le sujet est donc réparti dans les cinq livres : le premier, précédé d'une préface, dans laquelle l'auteur explique pourquoi il a écrit en allemand, et d'une invocation au Seigneur, va de la généalogie du Christ (*Matth.*, c. 1.) jusqu'à son baptême ; le deuxième, partant du témoignage que saint Jean-Baptiste rend de Jésus-Christ, traite dans les trois premiers chapitres de la mission du Christ, en s'appuyant sur saint Jean (c. 1), et des signes qui eurent lieu à sa naissance ; il reprend ensuite la vie du Sauveur à partir de la tentation dans le désert et la mène jusqu'à la guérison du lépreux, après le sermon sur la montagne (*Matth.*, c. 8, init.) ; cette guérison devait servir, d'après le poète qui suit ici Raban, à confirmer la prédication de Jésus-Christ. Le livre troisième débute par une préface dans laquelle le poète indique que les miracles du Sauveur vont en faire le sujet ; dans le chapitre qui suit la guérison du fils du Centurion de Capharnaum est racontée ; il se termine avec la résolution que prennent les grands prêtres de faire mourir le fils de Dieu (*Joh.*, c. 11, v. 47 sq.). La passion, la mort et la mise au tombeau du Sauveur forment le sujet du quatrième livre ; l'auteur termine en parlant de la garde qu'on mit autour du tombeau; il y a, au début, une préface dans laquelle le poète explique pourquoi il n'a pas reproduit tous les récits des Évangiles. Le livre cinquième commence par des considérations sur la croix, sa signification et son utilité, et traite ensuite de la Résurrection, de l'Épiphanie et de l'Ascension ; vient ensuite, dans plusieurs chapitres, le jugement dernier, et l'ouvrage se termine enfin par une exhortation adressée au lecteur.

Cette disposition est faite avec réflexion et il n'y a rien à y reprendre ; les phases principales de la vie du Sauveur en

forment la division, et la démarcation entre de deuxième et le troisième livre y est motivée par le fait que le poète veut donner à chaque livre une étendue à peu près égale (1).

Mais ce n'est pas seulement au point du vue du sujet, c'est aussi au point de vue de l'exécution que le poème d'Otfrid se distingue de l'*Héliand*. Il a tout à fait le caractère d'un ouvrage scientifique, ainsi que le montrent déjà la division par chapitres, le titre latin qui les précède, et les préfaces. Il se rattache fréquemment, dans le récit, plus aux commentaires et aux paraphrases qu'à la Bible elle-même, et nous savons que Otfrid a mis directement à profit Raban pour l'Évangile de saint Mathieu, Bède pour celui de saint Luc, et Alcuin pour celui de saint Jean ; ce sont, par conséquent, les mêmes commentateurs qu'avait consultés le poète qui avait écrit *Héliand*. Des chapitres entiers sont consacrés à l'explication, et portent pour titre : *mystice*, *moraliter*, *spiritaliter*, d'après le procédé de Raban qui a aussi ces titres dans ses Commentaires. Le côté didactique est bien plus saillant, dans le poème d'Otfrid, qu'il ne l'est dans *Héliand*, et il met au second plan le côté épique. A l'élément didactique s'ajoute l'élément lyrique, qu'on trouve même, dans quelques chapitres, représenté par des lignes servant de refrain. C'est ainsi que ce poème a un caractère bien plus personnel que le poème saxon. La personnalité du poète pénètre l'ouvrage tout entier : on la reconnaît même dans ce qui n'est qu'un pur récit, comme dans l'apostrophe au lecteur (p. ex. : I, 23 v. 17), dans de petites phrases intercalées, comme « je sais » (p. ex. : I, 27, v. 69), dans l'annonce qu'il fait du contenu des chapitres suivants, comme : « Je commence enfin à raconter. » (p. ex. II, 7 v. 1), etc.

Ce jugement, qui résulte d'une étude attentive du poème, concorde avec ce que l'auteur nous en dit lui-même dans sa

1. Dans sa lettre à Liutberg, Otfrid motive après coup le nombre cinq par le nombre des sens, ce qui est très caractéristique pour lui.

2. « Dum *rerum* quondam sonus *inutilium* pulsaret aures quorundam probatissimorum virorum, eorumque sanctitatem laicorum cantus inquietaret obscenus. » L'expression *res inutiles* indique des chants épiques païens; *obscenus* a ici un sens général, qui correspond à *turpis*.

lettre à Liutbert, où il nous parle du motif qui lui a fait prendre la plume et du but qu'il s'est proposé. Il a mis la main à l'œuvre pour répondre au désir de quelques frères et d'une vénérable matrone. Leur piété se sentait froissée par le chant honteux de cantiques épiques profanes. L'ouvrage d'Otfrid devait les faire un peu oublier. Outre ce motif, ses amis en mettaient encore un autre en avant (1) : les Romains, disaient-ils, ont chanté dans leur langue maternelle leurs actions, et ils l'ont fait non seulement comme païens, mais même comme chrétiens : ils ont chanté les actions de la foi chrétienne, témoins un Juvencus, un Arator, un Prudence ; les Francs, par contre, qui ont reçu tout autant de faveurs, ne suivent pas leur exemple. Ce qu'il y a de caractéristique c'est de voir ici Arator parmi les modèles d'Otfrid ; car, lui aussi, a en vue avant tout l'explication mystique de la Bible et, comme Otfrid, il procède par sélection et passe entièrement sous silence de nombreuses parties du texte biblique (2). Otfrid écrivit donc, ainsi qu'il le dit plus loin à Liutbert « une partie » des Évangiles et il le fit en langue franque pour répondre au vœu ci-dessus exprimé ; il y mêla çà et là, comme il le dit plus loin, des explications morales et mystiques (3), afin que ceux qu'effraierait la difficulté de la langue étrangère (4) apprissent à connaître la loi divine dans leur langue maternelle, et prissent ainsi bien garde de s'en écarter tant soit peu.

Le but didactique du poème est donc exprimé ici très manifestement. On voit également que le public auquel s'adresse le poète est un public stylé, pour ainsi dire ; car il n'est question que de la difficulté de la langue étrangère, ce qui suppose que ce public en avait quelque connaissance. Les autres expli-

1. Ce motif doit avoir été bien déterminant pour Otfrid, ainsi que le montre la préface du premier livre, où, dans un sentiment de fierté nationale, il assimile les Francs aux Grecs et aux Romains, et il fait un bel éloge de sa langue maternelle, par un sentiment de patriotisme qui animait également son maître Raban. V. plus haut, Vol. II, p. 139 et 127.

2. V. vol. I, p. 491 sq. L'explication que donne Otfrid du nombre cinq qui, dans son ouvrage, correspond à la division des livres, rappelle l'explidation mystique des nombres, chez Arator.

3. C'est ainsi qu'on peut rendre le mieux les termes : *Spiritalia moraliaque verba permiscens.*

4. « Qui in illis (evangeliis) alienae linguae difficultatem horrescit. »

cations d'Otfrid sur la langue allemande et l'observation de la *sylanèphe*, etc., montrent bien le caractère scientifique de l'ouvrage. On ne saurait noter une contradiction à cette manière de voir dans le fait que certaines parties du poème étaient destinées par Otfrid lui-même à être chantées (1) ; seulement, on ne doit pas songer, du moins en premier lieu, à un chant pour le peuple (2). Les passages lyriques qui se trouvent isolés dans le poème sont les meilleurs de tout l'ouvrage pour l'exécution ; ils pouvaient en effet inviter au chant. Le côté fort de ce poète individuel était évidemment la poésie lyrique ; sa nature allemande s'y manifeste si bien dans l'expression de son cœur généreux ! Ce fut Otfrid, précisément comme poète lyrique, qui introduisit le premier la rime dans la poésie didactico-narrative. Ses goûts et son talent pour la poésie lyrique se montrent également dans l'emploi du refrain, et spécialement des strophes à refrain ; dans quelques chapitres du dernier livre surtout, on voit reparaître ces strophes à refrain, soit après un nombre de vers déterminé, soit après un nombre quelconque de vers ou de strophes (3) ; c'est là un fait qui se reproduisait absolument de la même manière dans la poésie latine chrétienne à hexamètre, à cette époque, et qui se trouvait déjà dans les églogues de Virgile (4).

Le style poétique d'Otfrid est très imparfait, surtout dans la narration, ce qui provient assurément, en partie du moins, de la nouvelle application de la rime, qui elle-même est parfois assez défectueuse. Les chevilles, la phraséologie, les répétitions de la même pensée, la variation pure et simple des mots qui sont assurément une réminiscence de l'allitération de la poésie épique, rendent son style vraiment fatigant. Certes,

1. Dans un manuscrit, on trouve aussi plusieurs mots surmontés de neumes.
2. Comme les laïques, dont le chant honteux offensait la piété des amis d'Otfrid, étaient sûrement des laïques appartenant à la classe lettrée.
3. Cf. Erdmann, *Bemerkungen zu Otfrid,* dans la *Zeitschrift f. deutsche Philol.*, 1, p. 439 sq.
4. V. vol. II, p. 275, rem. 2, et p. 272, rem. 1 ; cf aussi p. 64. On voit par là que cette application du refrain, dans Otfrid, n'a pas besoin d'être calculée pour le chant, ainsi que l'admettent Kelle (p. 39 de son édition) et Piper (p. 267 de la sienne).

Otfrid n'était pas de taille à créer le style nouveau que demandait la rime, ni à le soutenir jusqu'au bout d'un si grand ouvrage ; mais le mot de Sénèque s'est pourtant vérifié encore ici, à savoir que « il suffit d'avoir voulu faire le grand. »

Le style épique nouveau se montre, sous un jour plus favorable, dans un petit poème qui ne nous est point parvenu en entier. Il ne traite qu'un épisode de la Bible, la *Rencontre de Jésus-Christ avec la Samaritaine* (1), d'après saint Jean (c. 4, v. 6 sq.). Ce poème dont la fin manque, comprend trente et une lignes longues, qui sont reliées entre elles par des strophes de deux ou de trois lignes (2). Quoique l'auteur se rattache à la Bible assez strictement, il montre toutefois, dans le style, une indépendance nationale telle, qu'on soupçonnerait à peine une version poétique. Le coloris de l'élocution est encore relevé par ce fait que l'auteur omet de mettre en scène les personnages du dialogue, ce qui donne presque à son récit un caractère dramatique (3).

1. Müllenhoff und Scherer, *Denkmäler,* nº 10, * Braune, *Althochd. Lesebuch.*, nº 34.

2. En voici la suite : quatre strophes de deux lignes, quatre de trois lignes, ensuite deux de deux lignes, puis une de trois lignes, et enfin deux de deux lignes. Jusqu'à quel point cet ordre était-il visé par le poète ? On ne saurait précisément le déterminer, d'autant plus que la fin du poème nous manque. Il ne va que jusqu'au v. 20 de la Bible, tandis que le récit arrive au v. 30 du même chapitre.

3. V., pour le reste, la critique, d'ailleurs bien faite, de Müllenhoff et Scherer, *Op. cit.*, p. 296.

LIVRE SEPTIÈME

LA LITTÉRATURE, DEPUIS LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE JUSQU'A L'ÉPOQUE DES OTHONS

LIVRE SEPTIÈME

LA LITTÉRATURE, DEPUIS LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE JUSQU'A L'ÉPOQUE DES OTHONS

INTRODUCTION

Après la mort de Charles le Chauve et de Louis le Germanique, les relations sociales sont les plus défavorables à la culture générale et surtout à la littérature, et ces relations durent presque pendant toute cette période qui montre bien le caractère d'une période de transition. La dissolution du pouvoir monarchique, tel qu'on l'avait vu sous Charlemagne, fait de rapides progrès et les nouveaux principes féodaux sont encore à l'état de développement : c'était une époque de troubles intérieurs et de guerres civiles continuelles dans toutes les parties de l'empire carolingien, tandis que cet empire, par suite de cet état intérieur, fut dévasté par les incursions de nations barbares. La principale cause de cette situation fatale était d'abord, après la mort de Louis le Germanique, le partage du pouvoir entre ses trois fils en Allemagne, et la mort rapide des monarques les plus capables dans les deux parties principales de l'empire carolingien ; c'est ainsi que, en Allemagne, Karloman ne régna que quatre ans, et Louis que six ans après la mort de son père ; Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve, ne régna que deux ans, son fils aîné, Louis III, le vainqueur de Saucourt, ne régna que trois ans, et son frère Karloman cinq ans. En France, comme en Alle-

magne, il n'y avait donc pas à songer à l'affermissement du pouvoir dans de pareilles conditions.

A la fin de l'année 884, il ne restait donc plus de la race carlovingienne (si l'on excepte le fils puîné de Louis le Bègue, Charles le Simple, qui était un enfant de cinq ans), que le troisième fils de Louis le Germanique, Charles de Souabe; ce dernier réunit sous son sceptre l'empire de Charlemagne, quand, sous le nom de Charles III, il obtint la couronne impériale. Mais il était faible de corps et d'esprit et il ne régna que de nom ; il ne put protéger ni l'Allemagne, ni la France, contre les incursions des Normands, avec lesquels il chercha à conclure la paix même à des conditions honteuses. Des vassaux puissants arrivèrent à se rendre indépendants, Boso en Bourgogne ; en Italie, les ducs du Frioul et de Spolète, Bérangar et Wido. Dans la haute Bourgogne, Rodolphe ; et Odon en France.

Arnolphe, fils illégitime de Karloman de Bavière parvint enfin à détrôner, en 887, son oncle, empereur incapable, et il arriva ainsi au trône d'Allemagne. Il essaya de réunir, encore une fois, sous sa domination, tout l'empire de Charlemagne en mettant, lui aussi, sur sa tête, la couronne impériale. Son gouvernement fut ferme, il est vrai, en Allemagne ; mais, au delà de la frontière, sa puissance n'existait que pour la forme. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à lui que l'Allemagne put entrer en scène, comme puissance de premier rang. Mais il laissa, en 900, le trône à un enfant de six ans, Louis l'Enfant, qui gouverna onze ans.

Pendant son règne, les Grands arrivèrent à une telle puissance sur les divers territoires de l'Allemagne, que son successeur, Conrad (911-919), bien que plus capable que lui, ne put les faire rentrer dans le devoir. Nous voyons donc encore continuer, sous son règne, la plus grande incertitude : les forts oppriment les faibles, et ce sont principalement les asiles de la culture, les églises et les monastères, qui ont alors à souffrir de cet état de choses. Ajoutez à cela les incursions dévastatrices des sauvages Hongrois qui se renouvelaient depuis le commencement du xe siècle, tandis que les anciens adversaires des Allemands, les Danois et les Slaves, inquiétaient de leur

côté les frontières de l'Empire. Cette fâcheuse situation, créée par les ennemis du dehors, favorisa, par suite de la faiblesse de la royauté, la formation nouvelle de duchés héréditaires, surtout et tout d'abord dans la Saxe et la Bavière : ils attirèrent à eux une partie des droits de la couronne ; et, étant l'expression d'une riche individualité nationale, ils furent d'une grande importance pour un développement postérieur et multiple de la civilisation.

En France, après la mort d'Odon qui s'était emparé du trône, Charles le Simple fut généralement reconnu comme roi, en 898 ; mais, sous son règne illusoire, la situation fut encore pire peut-être qu'en Allemagne. La France eut à souffrir non seulement de la dévastation des Hongrois, mais encore et bien davantage de celle des Normands : ces barbares démolisseurs s'attaquaient de préférence aux églises et aux monastères ; et ce ne fut qu'en 911, époque où on leur abandonna la contrée à laquelle ils ont donné leur nom, et alors qu'ils eurent embrassé le christianisme, qu'ils mirent peu à peu fin à leurs incursions. En revanche, ils prirent part aux guerres civiles interminables, surtout après que Charles eût été détrôné et fait prisonnier, et que Rodolphe, duc de Bourgogne, eût usurpé le trône en 923. Car, même en France, se manifeste alors le mouvement de décentralisation, l'aspiration des états particuliers et de leurs puissants seigneurs vers l'indépendance politique : c'est ce mouvement qui mit aussi aux prises le sud contre le nord.

En Allemagne, par contre, les affaires publiques prenaient une meilleure tournure, depuis que le duc de Saxe, Henri, avait été élu roi (919). Ce prince sut réconcilier la puissance naissante du duché avec la royauté, en forçant les ducs à le reconnaître. Il battit si bien les Hongrois qu'ils n'osèrent plus se montrer de longtemps ; il élargit et fortifia les frontières contre les Slaves et les Danois, et réunitde nouveau la Lorraine à l'empire allemand. C'est ainsi qu'à la fin du siècle, époque où la France et l'Italie étaient dans une situation des plus embrouillées et où ce dernier pays avait à souffrir tant des guerres interminables des divers prétendants à la couronne que du grand affaiblissement de la puissance pontificale,

c'est ainsi, dis-je, que l'Allemagne apparaît comme une puissance unie, forte contre les ennemis du dehors : à elle appartient désormais la conduite politique de l'Occident, après que l'empire de Charlemagne se fut démembré pour toujours.

Dans ce temps de dissolution et de transformation politique, les grands manquaient en général de sens pour la culture littéraire, et les ecclésiastiques eux-mêmes, évêques et abbés, étaient trop préoccupés par les intérêts politiques. Ce qui aggravait encore la situation, c'était l'appauvrissement, la destruction même des églises et des monastères ; c'était aussi le passage de leur administration dans des mains laïques, car on ne voyait que trop souvent la noblesse puissante de cette époque s'arroger ce privilège.

Les écoles de la cour disparaissent maintenant ou perdent toute signification. Ce n'est plus que dans quelques écoles de cathédrales et de monastères que l'on continue à cultiver avec succès l'érudition et la littérature, présent des temps passés, en France, à Reims et à Saint-Amand ; en Allemagne, à Saint-Gall. Mais l'intérêt ecclésiastique domine presque entièrement les études et les productions littéraires. Toutefois, à cet intérêt se rattache également, surtout dans la culture spéciale de la théorie et de la pratique musicales, un sentiment esthétique qui donne un certain élan à la poésie lyrique religieuse, laquelle exerce, en ce temps-là, une influence durable et importante sur la poésie nationale.

Ainsi allaient les choses, du moins sur le continent : les relations particulières de l'Angleterre demandent en effet une étude séparée, qu'on trouvera plus loin (1).

CHAPITRE PREMIER

POÉSIE ÉPIQUE PROFANE : POETA SAXO, ABBO, GESTA BERENGARII

La poésie épique profane, représentée par Ermoldus Nigellus, dans la période précédente, fut également cultivée dans

1. Dümmler, *Geschichte des ostfränkischen Reichs*, vol. II. — Waitz.

celle-ci, et nous avons à étudier trois poèmes, offrant chacun des caractères particuliers qui les distinguent et représentant en même temps les trois pays principaux qui composaient l'empire carolingien : l'Allemagne, la France et l'Italie. L'ouvrage du poète allemand est le plus ancien : ce sont les *Annales de gestis Caroli magni* du poète Saxo (1), ainsi qu'on a nommé le poète anonyme, qui était indubitablement un Saxon, comme cela résulte de l'onvrage lui-même (2). L'auteur appartenait, à n'en point douter, au haut clergé; il était peut-être le bienvenu à la cour d'Arnolphe. Le poème, écrit entre 888 et 891 (3), se compose de cinq livres, dont les quatre premiers sont écrits en vers hexamètres, et le cinquième en distiques. Les quatre premiers ont tout à fait le caractère de la chronique en vers : basés sur des annales, ils racontent l'histoire de Charlemagne, année par année (4), à partir de 771, où la fin de Karloman le rendit seul maître de l'empire jusqu'à sa mort ; le livre cinquième, qui forme un appendice, offre par contre, comme nous le verrons, un autre caractère. La division de la chronique en vers, en quatre livres, correspond à la nature annalistique de l'ouvrage ; chacun d'eux comprend

Jahrbücher des Deutschen Reichs unter König Heinrtch I. Neue Bearbeitung. Berlin, 1863.

1. Dans : *Monum. German. hist.*, *Scriptores*, T. I, p. 225 sq. — * *Monumenta Carolina*, éd. Jaffé. Berlin, 1867 (*Bibl. rerum German.*, T. IV). — Simson, *Der Poeta Saxo und der Friede zu Salz*, dans : *Forschungen zur deutschen Gesch.*, Vol. I, p. 301 sq.

2. V., plus loin, l'analyse du cinquième livre. Ce qui est bien caractéristique pour l'ecclésiastique *saxon*, c'est de voir comment il motive la défaite des Saxons par les Francs (l. I, v. 35 sq.) :

> Christicolae vero jam longo tempore Franci,
> Catholicam tenuere fidem, *multisque* per orbem
> Jam dominabantur *populis, quibus undique fulti,*
> *Praecipue virtute Dei*, quem rite colebant,
> Hanc unam poterant nimirum vincere gentem.

Ici se montre, il est vrai, l'orgueil national du Saxon, qui est bien justifié.

3. Il fut composé, au commencement du règne d'Arnolphe et avant qu'il eût encore vaincu les Normands sur la Dyle. V., plus loin, p. 136 rem. 1. Cf. également Simson, *Op. c.*, p. 324.

4. Au commencement des livres, il l'indique même en vers.

une décade d'années (1) : le premier, formé de quatre cent quarante-sept vers, va jusqu'en 780 ; le deuxième, qui comprend cinq cent six vers, va jusqu'en 790 ; le troisième, qui a six cent trente et un vers, va jusqu'en 800 ; le quatrième, qui compte trois cent quatre-vingt-cinq vers, et embrasse, il est vrai, tout le reste du règne de Charles, va jusqu'à l'année 813 et se termine avec le couronnement de Louis.

Dans les trois premiers livres, le poète suit, pas à pas, les annales d'Eginhard, auxquelles il emprunte presque toute sa matière et jusqu'à des expressions. Ce n'est point toutefois une versification sèche et lourde de ces annales ; l'auteur sait y mettre du sien comme développement (2), et, par là, il reproduit la matière d'une manière particulière ; grâce à des vers coulants, élégants même pour cette époque, il lui donne un certain charme esthétique. Les additions qu'il y fait sont en partie explicatives ; elles servent surtout à motiver ce qu'il avance (3) ; ce sont encore, en partie, des descriptions courtes ou longues, comme, par exemple, la description de la saison (II, v. 13 sq. et III, v. 570 sq.), celle du temps de la journée (I, v. 238 sq.), celle d'un tremblement de terre (IV, v. 38 sq.), celle de paysages, comme Paderborn (I, v. 430 sq.), et Salt (II, v. 490 sq.) ; ou bien, ce sont des considérations ou des témoignages personnels de sentiments, comme au début du récit de l'attentat commis contre la personne du pape Léon

1. C'est ce que l'auteur dit lui-même, pour le premier livre, en le terminant.

2. Mais on trouve aussi des omissions, dans ces livres. Ce qui est caractéristique pour l'auteur, en sa qualité d'ecclésiastique, c'est qu'il ne parle pas du tribunal institué par Charlemagne contre le pape, dont Eginhard fait mention, à la fin de l'année 800.

3. Par exemple, dès le début du premier livre, où le poète explique pourquoi quelques-uns des *Proceres* de Karloman ne se soumettaient pas à Charles, et pourquoi la veuve se rendit auprès de Desiderius. — Il développe également d'une manière plus intelligible quelques passages des annales qui motivaient le récit d'Eginhard, par exemple (I, v. 233) : « Sed male securos res prospera fecerat illos, » etc., où les annales avaient seulement (anno 775) : « In caute se agendo. » Il en est de même (*ibid.*, v. 136 sq., et l. III, v. 12 sq.) où la phrase des annales (a. 791) : « Hunis factorum suorum vicem redderet » donne lieu à une longue peinture des déprédations des Huns, et où le poète parle de la main de sa femme.

(III, v. 431 sq.) (1). Dans le livre quatrième, et notamment à partir de l'année 802, le poète ne suit plus, autant qu'il l'a fait, les annales d'Eginhard ; mais, à côté d'extraits de ces annales, il en met d'autres à profit qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous (2). Mais il ne doit pas avoir eu ici une manière différente de traiter son sujet (3). C'est ainsi que ce livre se termine, lui aussi, par une description détaillée du congé douloureux des Grands qui avaient été mandés à la diète d'Aix-la-Chapelle, où eut lieu le couronnement de Louis ; ils prévoient la mort de l'empereur malade, et ils ressentent la grandeur de cette perte qui approche ; on pressent déjà la décadence de l'empire sous le règne de son successeur. C'est en vain que, devant lui, ils cherchent à cacher leur douleur sous un sourire plein de joie. Cette description qui renferme, dans l'expression intime du sentiment, un caractère bien germanique, est une des meilleures de l'ouvrage par la finesse de l'exécution dans les détails : elle nous fait admirablement connaître le talent du poète.

Le livre cinquième, dont le changement de mètre indique déjà un changement de caractère, se rattache immédiatement à la fin du livre précédent quant au contenu. Ici le poète veut déplorer la mort du grand empereur, et c'est pour cela qu'il a choisi le mètre élégiaque (4); mais il veut aussi dispenser des consolations en chantant les mérites qui ont ouvert à Charles la porte du ciel. Bien que le poète ne se sente pas de taille à traiter un si grand sujet, l'amour ardent qu'il doit à Charles ne lui permet pourtant pas de se taire : cet empereur a en effet apporté à son peuple (aux Saxons) la lumière de l'Évangile. C'est donc à lui que le poète lui-même est redevable de son

1. V. aussi I, v. 93 sq., v. 161 sq., et v. 189 sq. Voici le premier passage :

..... Sic saepe videtur
Tugior oceani fervor pelagique procella
Quam mentes hominum, quas turbida commovet ira.

2. V., là-dessus, Simson, *Op. c.*, ainsi que : *Jahrbücher des fränkischen Reichs unter Karl. d. Gr.*, fortges. von Simson, Vol. II, p. 590 sq.

3. Ainsi que nous le voyons dans la description de la mauvaise récolte du vin (v. 254 sq.).

4. Ainsi qu'il le dit lui-même (v. 9).

christianisme et de son éducation littéraire (1). Il célèbre la gloire de Dieu, qui a choisi Charles pour son instrument, tout comme il choisit autrefois les apôtres et les martyrs. Là-dessus commence l'éloge de Charlemagne. Le poète parle d'abord brièvement de l'excellence de sa famille, dont la gloire est partout connue : le peuple lui-même ne célèbre-t-il pas, dans ses chants, les aïeux de Charles? (2). Mais Charles a donné à sa race plus de gloire qu'il n'en a reçu. Un seul représentant de cette génération mérite d'être mentionné d'une manière toute spéciale : c'est son protecteur, saint Arnolphe, dont le poète invoque la protection pour son successeur qui porte le même nom (v. 135 sq.). Il passe ensuite aux mérites de Charlemagne lui-même (v. 149) ; à partir de là, il emprunte la matière, et en partie même, les expressions à la *Vie de Charlemagne* d'Eginhard (3). Il avait fait un emprunt semblable aux annales du même auteur pour les trois premiers livres ; avec cette différence qu'il ordonne maintenant ses matériaux d'une manière indépendante. Mais ici encore on trouve des additions remarquables qui appartiennent en propre au poète. C'est ainsi par exemple que, en faisant le tableau de la culture intellectuelle et du caractère moral de Charlemagne, il exhorte le lecteur et en particulier tout prince (rector) à bien considérer que la culture et la moralité sont les racines intérieures des faits extérieurs (4) : il développe ensuite cette pensée en

1. Si qua meam scripturarum scintillula mentem,
Artis et illustrat si qua scientiola,
Nonne dabit juste Carolo praeconia laudum,
Per quem nancisci tale bonum merui?
Nostri non solum fidei documenta parentes
Sed penitus cunctos nescierant apices;
Per Carolum nuper nobis est hujus honestas
Ac pariter vitae spes data perpetuae. v. 45 sq.

2. Voici ce passage si remarquable pour les littératures nationales :
Est quoque jam notum (genus) : *Vulgaria carmina* magnis
Laudibus ejus avos et proavos celebrant;
Pippinos, Carolos, Hludovicos et Theodricos
Et Carlomannos Hlothariosque canunt. v. 117 sq.

3. Il l'a du reste mise à profit çà et là dans les livres précédents.

4. Interius radix operum latet exteriorum,
Mens moresque viri facta palam generant. v. 211 sqq.

détail (v. 203 sq.). C'est ainsi qu'il se plaint, quand il parle de la protection des côtes maritimes sous Charlemagne, des dévastations de l'empire par les Normands après la mort de l'empereur, et qu'il met son espérance en Arnolphe ; il est égal à son aïeul et il inspire aux Francs la bravoure d'autrefois ; mais il n'est pas à même de relever tout d'un coup l'immense édifice de l'empire, qui est déjà depuis longtemps en ruine (1). Puisse Dieu lui prêter vie pour cela !

Au vers 569, le poète revient au début de son récit et parle de la fin de l'empereur ; d'après la *Vie de Charles*, par Eginhard, il fait le tableau de la maladie et de la mort de l'empereur, ainsi que des indices qui la précèdent ; il termine en faisant l'éloge de sa gloire qui surpasse celle du plus célèbre des Romains. Toutefois, bien au-dessus de cette gloire de la terre, s'élève la gloire que Charles partage dans le ciel, avec Constantin et Théodose. Qui pourrait calculer le nombre des âmes qu'il a conduites au Seigneur par la conversion des Saxons ! Au jugement dernier, elles seront dans la joie et lui feront escorte ; puisse le poète se trouver alors lui-même au nombre des élus !

L'ouvrage du poète français fut composé en majeure partie vers la même époque que le poème du Saxon (888-889) ; mais il fut achevé plus tard (896) (2). Nous pouvons d'une manière absolue donner à l'auteur le nom de Français dans toute la

1. Sed moles immensa, diu quae corruit ante,
Non restaurari se *subito* patitur. v. 421 sq.

L'époque de la composition du poème ressort de ce passage.

2. Il ressort du contenu de l'ouvrage, au moins pour les deux premiers livres qui sont seuls à considérer ici, qu'ils n'ont pas été achevés avant l'année 896. Mais plusieurs raisons nous montrent que la partie principale de l'ouvrage (ce qui a trait au siège de Paris et aux événements qui le suivirent immédiatement) fut composée avant cette date (896) ; elle ne le fut point cependant avant le couronnement d'Odon, vu que ce prince y est toujours désigné sous les termes de *rex venturus*. D'abord le récit est ici bien plus détaillé que dans ce qui suit ; de plus, il est peu probable qu'en 896, et par conséquent après dix ans, le poète ait gardé encore le souvenir de tous les détails qu'il y raconte ; ensuite, dans la lettre qu'il envoya à Goslin avec son ouvrage terminé et composé de trois livres, il rappelle l'époque où il le commença par le mot *tunc*, et il remarque qu'il était alors un débutant. Il y dit encore que les vers de sa dédicace, qu'il envoya à son maître et qu'il avait fait suivre sans nul doute de l'envoi de la partie principale de l'ouvrage, n'obtinrent pas son approbation.

force du terme, car ABBO (1), — tel est son nom — était moine du couvent de Saint-Germain-des-Prés, aux portes de Paris ; en outre, dans son ouvrage, il célèbre l'illustration de la capitale de la France proprement dite et du premier roi vraiment français, et il le fait avec le patriotisme le plus pur. Par là déjà, son poème *De bellis Parisiacae urbis,* écrit en hexamètres, a une signification vraiment historique. Il comprend trois livres ; mais le dernier n'est qu'un appendice complètement étranger au sujet des deux premiers. Ce sujet, ce sont les combats contre les Normands, devant Paris, de 885 à 887 ; c'est notamment le siège de la ville, à partir de novembre 885 jusqu'au mois de mai 887 ; ce sont encore les exploits d'Odon, pendant ce siège, et, plus tard, sa royauté jusqu'à l'année 896, ainsi que les miracles opérés par saint Germain de Paris pendant la période de ces combats : c'est surtout à lui, en effet, au dire du poète, que la ville dut sa délivrance.

L'ouvrage commence par une dédicace en vers dactyliques (Tetram. catal. in syllab.), qu'Abbon adresse à son maître Aimoin, lequel est apparemment l'auteur du livre sur les miracles de saint Germain de Paris (2). Cette dédicace est précédée d'une lettre en prose, écrite par lui au moine Goslin, et où nous trouvons de précieuses explications, sur son poème. Nous y apprenons qu'un double motif a déterminé Abbon à écrire : s'exercer d'abord à faire des vers latins, car il était à une époque où « débutant dans la science des lettres », il scandait encore les églogues de Virgile ; en second lieu, offrir un modèle aux défenseurs des autres cités. Ses vers, dit-il, ne lui donnent aucune prétention au nom de poète. Il s'étend sur son éducation et prie son ami de corriger son poème qu'il n'a pas eu le temps de limer (3). Quant au troisième livre, il

1. Abbo, *De bellis Parisiacae urbis*, dans : *Monum. German. hist. script.*, T. II, p. 776 sq. (Tirage à part, Hanovre, 1871, in-8). Praefatio. — Dümmler, *Die handscriftl. Ueberl.* N. A. IV, p. 556 sq. — Ampère, *Histoire littér. de la France sous Charlemagne*, 2 éd., p. 303 sq. — Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*. Paris. 1824 (Notice).

2. Voir, sur Aimoin, Vol. II, p. 352 sq.

3. « Numquam enim otio reficiendi ob scolarum pluralitatem, cujus commoditati ubique locorum vacaverim. »

ne l'a ajouté que par égard pour le nombre trois, car il ne se rattache pas au contenu des deux autres. Ce qu'il dit encore ici de ce livre sera traité un peu plus loin.

Le contenu principal de l'ouvrage proprement dit, c'est-à-dire des deux premiers livres, se borne au récit du siège de Paris (1) : c'est comme témoin oculaire (2), comme combattant même qu'Abbon nous le raconte. Le premier livre (660 v.) va du commencement du siège jusqu'à la première tentative de délivrance entreprise par le Saxon Henri, au printemps de 886 ; le livre deuxième débute par ce récit.

A cette date, la ville proprement dite était encore restreinte à l'île, et deux ponts reliaient celle-ci aux deux rives : à la rive nord, le pont appelé plus tard « Pont au Change », et à la rive sud le « Petit-Pont ». Ces deux ponts étaient défendus par des tours : ils formaient donc en première ligne le point de mire de l'attaque. Elle eut lieu d'abord du côté nord, par conséquent contre la première et la plus importante des tours qu'on appela plus tard « Grand-Châtelet ».

Après un éloge enthousiaste de Lutèce, reine des villes, le poète dépeint d'abord sous de vives couleurs l'arrivée des Danois (3) ; avec sept cents navires à voile et un nombre incalculable de barques, ils couvrent sur une longueur de plusieurs milles la Seine dont on n'aperçoit plus rien. Le lendemain de son arrivée, Sigfrid, roi de la mer (4), exige du chef de la ville, de l'évêque Gozlin, un libre passage. Celui-ci le lui refuse en s'appuyant sur l'ordre de Charles ; mais il finit par demander au roi si, à sa place, il ferait ce qu'il exige de lui. « Que ma tête, répond-il, tombe et devienne la pâture des chiens, si je le faisais ! » Il se retire en proférant des menaces. Le lendemain,

1. Cf., par rapport à ce siège, Dümmler, *Gesch. d. ostfränk. Reichs*, Vol. II, p. 260 sq. On trouve également là une bonne étude des autres sources.

2. Il se donne pour tel dans le poème (l. I, v. 25 et v. 595). Voir du reste l'analyse du contenu.

3. C'est ainsi que Abbo appelle généralement les Normands ; ce dernier nom ne se trouve chez lui que par exception. (Cf. l. I, v. 263 et v. 445.)

4. Abbon le qualifie ainsi avec beaucoup de précision en disant : « *Solo* rex *verbo*, sociis tamen imperitabat » (l. I, v. 38), et en ajoutant au mot *verbo* la glose : « Nam carebat regno. »

l'attaque commence contre la tour du nord (v. 60); mais elle reste infructueuse pour cette journée. Pendant la nuit, les assiégés renforcent ce rempart en ajoutant à la tour un deuxième étage en bois. Au jour suivant, l'attaque se renouvelle avec plus de violence encore; le poète en fait un tableau détaillé auquel il donne les couleurs les plus vives et les plus saisissantes (v. 84 sq.). Une grêle de traits fait trembler la tour, tandis que les trompettes appellent à la hâte les citoyens à la défense. Entre tous, se distingue le comte Odon, « qui n'a jamais été vaincu dans un combat », et l'abbé Ébolus. L'ennemi cherche à miner la tour; mais les assiégés les tiennent à l'écart en versant, du haut des créneaux, de l'huile bouillante, de la cire et de la poix. Les Danois brûlés se précipitent dans le fleuve : « Puissent les flots, disent les Français avec dérision, vous redonner d'autres crinières et mieux peignées ! » (v. 105 sq.) Mais, pour braves qu'ils soient, que peuvent quelques centaines d'hommes contre quarante mille envahisseurs?... Ceux-ci reviennent toujours à l'attaque avec de nouvelles troupes, et ils réussissent enfin à ouvrir une brèche au travers de laquelle les adversaires se voient face à face. L'ennemi n'ose y pénétrer, tant il redoute les Français qui combattent au premier rang. Il met donc le feu aux portes. Mais, au moment où les assiégés sont réduits au désespoir, des renforts arrivent de la ville, et une pluie bienfaisante éteint les flammes. L'attaque est encore repoussée.

Les Danois cependant n'abandonnent point la partie. Ils élèvent un camp retranché sur la rive nord, autour de l'église de Saint-Germain-d'Auxerre, non loin de la tour; de là, ils parcourent à pied et à cheval tout le voisinage, pillant, brûlant, assassinant, sans égard ni pour le sexe, ni pour l'âge. Entre temps, ils préparent un nouvel assaut. Peine inutile : ils sont entravés par les assiégés, qui détruisent trois béliers énormes (*monstra*, v. 205 sq.) et déciment leurs ingénieurs. Ils ne se rebutent point et préparent mille tortues, chacune pour quatre ou six hommes et fabriquent des flèches nuit et jour.

A la fin de janvier, a lieu la nouvelle attaque (v. 224 sq.) : le poète la dépeint d'une manière très réaliste dans quelques

épisodes (1). Les Danois étaient divisés en trois armées : l'une, la plus grande, s'approche de la tour par voie de terre, semblable à un essaim d'abeilles, l'arc pesant sur les épaules et le carquois rempli de flèches tremblantes ; les deux autres, groupées dans les vaisseaux, se dirigent contre le pont. Toutefois, malgré leur bravoure, ces trois armées font encore, les trois premiers jours, des efforts inutiles. C'est en vain qu'elles cherchent à combler le fossé profond de la tour, soit avec de la terre et du bois qu'ils prenaient où ils les trouvaient, soit avec des animaux qu'ils égorgeaient et même avec les corps des prisonniers qu'ils tuaient pour cela (v. 301 sq.). Le troisième jour, l'ennemi s'avance avec ses béliers (v. 353 sq.), mais les mangonneaux des assiégés leur causent les plus grandes pertes. Enfin, il a recours à un autre moyen pour atteindre son but. Il lie ensemble trois vaisseaux des plus élevés, les charge de branchages auxquels il met le feu, et il les remorque avec des cordes le long du rivage, pour les pousser contre le pont et contre la tour. Le désespoir s'empare alors des assiégés : ils invoquent la protection de saint Germain, tandis que les Danois se répandent en des cris d'une joie bruyante. Mais les vaisseaux viennent échouer contre les énormes piliers du pont : la ville est sauvée, et les Danois abandonnent l'attaque.

Cependant, une semaine plus tard, la ville eut à supporter encore une rude épreuve (v. 504 sq.). Une crue de la Seine rompit le pont de bois qui était au sud, et les Danois se mirent à attaquer la tour qui le protégeait et qui était maintenant isolée de la ville (2). Douze hommes seuls, dont Abbon éternise le nom, la défendirent vaillamment. Mais l'ennemi y ayant mis

1. Par exemple, v. 276 sq. :

Unius hinc jaculum transmittitur et in apertum
Quem subito conans alius clipeare *a*) migrantem,
Nempe cibum gustat, primus quem repserat *b*) ore;
Adveniens autem numerum qui clauderet almum, *c*)
Hos nitens geminos auferre latenter, et ipse
Perculsus faretra, turri veniam quoque poscit.

Glose : *a*) cantegere, *b*) traxerat, *c*) trinitatem.

2. « Transque natant Sequanam » (dans les bateaux]. Il s'agit donc ici de ce qu'on appela plus tard le « Petit-Pont ».

le feu, ils se sauvèrent cramponnés au reste du pont et se rendirent enfin sur la promesse pleine d'encouragements des Danois, qui, ensuite, les égorgèrent sans pitié.

Plus libres dans leurs mouvements, les ennemis pénètrent aussitôt dans la campagne et pillent le pays compris entre la Seine et la Loire (v. 598). C'est en vain que, pendant ce temps, le courageux abbé tente une attaque sur leur camp retranché. Le livre premier se termine par des plaintes sur les dévastations de la Neustrie, à laquelle le poète prête lui-même la parole.

Au livre deuxième (618 v.), nous apprenons comment le comte Henri, auquel l'empereur avait surtout confié la défense du royaume pendant son voyage à Rome (1), et que Gozlin avait appelé à son secours, chercha vainement à faire lever le siège de la ville. Les Danois, sous la conduite de Sigfrid, se portent ensuite vers la rive gauche de la Seine, et, autour de l'abbaye de Saint-Germain de Paris, sur son préau même, ils établissent leur camp qu'ils fortifient. L'évêque entre aussitôt en pourparlers avec Sigfrid qui déclare être prêt à se retirer, moyennant une rançon. Mais les siens s'y refusent. Alors Sigfrid les provoque ironiquement à s'emparer de la ville. L'attaque a lieu, en effet; mais, comme elle est repoussée, ce roi de la mer abandonne l'armée des Danois. Par contre, un rude coup frappe les assiégés ; l'évêque, le courageux Gozlin, meurt, à la joie extrême des assiégeants.

Arrivé là dans son récit, l'auteur y encadre, sous forme d'épisode, l'histoire des miracles que saint Germain opéra à cette époque, même en faveur de quelques Danois (2) (v. 79-153). Il raconte ensuite comment la ville opprimée, qui avait non seulement à souffrir du glaive, mais encore de la peste, envoya le comte Odon à l'empereur pour le prier de venir à son secours. Odon s'acquitta aussi heureusement de son message : accompagné de trois escadrons armés, il revint à la

1. Dümmler, *Op. c.*, p. 266.

2. Le poète a déjà parlé auparavant de tels miracles (I, 461 sq.) : il en reparlera aussi dans la suite (II, v. 349 sq.). Pour ne point irriter le Saint contre eux, les Normands laissaient célébrer le Saint-Sacrifice dans l'abbaye. V. II, v. 105 sq. et cf. *ibid.* v. 348.

hâte et les citoyens saluèrent avec joie ces boucliers qu'ils voyaient reluire au soleil sur le *Mons Martis* ; mais l'ennemi les ayant aperçus, luï aussi, s'efforça de barrer le chemin au brave comte, qui les mit en déroute (v. 195). Mais les troupes auxiliaires qu'il avait amenées durent rebrousser chemin. Il en fut de même de celles que le comte Henri amena de nouveau et à la tête desquels il fut tué. Enhardis par ce succès, les Danois essayèrent encore un assaut général (v. 227 sq.). C'était dit le poète, à l'heure de midi, au moment où tout le monde se trouvait à table, et l'ennemi servit, au dessert, en guise de pommes, des balles de plomb. Les reliques de sainte Geneviève, qu'on apporta, aidèrent à vaincre en un endroit où un petit homme courageux s'entendit à viser adroitement avec la catapulte. Mais le combat se prolongeant, les citoyens fatigués furent réduits bientôt à la dernière extrémité, et l'on entendit retentir un cri de détresse générale. Heureusement, à leur prière, saint Germain apparaît en personne, — il s'agit de ses reliques (1), — avec une troupe de secours pour repousser les ennemis, lesquels se concentrent maintenant en masse auprès de l'une des deux tours pour la conquérir. Ils mettent le feu à ses portes. Au mileu de la fumée étouffante, notre auteur est le seul qui résiste : il brandit la croix au-dessus des flammes qui s'éteignent (v. 309 sq.), et la victoire des assiégés est décidée.

Mais voilà que l'empereur Charles arrive enfin lui-même à la tête d'une armée (v. 330). Le poète parle ensuite de la paix honteuse que ce prince fait avec l'ennemi (novembre 886), à qui il livre comme proie la Bourgogne pour l'hiver. Continuant son récit, année par année, Abbon parle encore de différentes rencontres qui eurent lieu pendant les années suivantes, entre les Parisiens conduits par le comte Odon, et les Danois revenus de la Bourgogne ; de l'élévation d'Odon au trône de la France (888), après la mort de l'empereur (v, 444); de la réunion qu'il fait de trois peuples dans son armée pour marcher contre

1. Voici le passage (v. 280 sq.) : « Omnibus en Germanus adest | *Corpore* subsidioque simul, nil vota moratus. » On doit évidemment le comprendre dans le même sens que le vers 309 sq. : « Meritis Germani antistitis *almi* | *Quem revehunt* ad Basilicam Stephani quoque testis. »

les Danois, à savoir les fiers Francigeni, les Aquitains roués et à la parole mordante, et les Bourguignons enclins à prendre la fuite (1); enfin, et plus brièvement (v. 532 sq.) des luttes d'Odon avec de grands vassaux de la couronne en Aquitaine (892), comme aussi avec les partisans de Charles le Simple (893-895), (v. 567-583). Cependant, même après les avoir vaincus, Odon ne devait point trouver le repos ; les Normands, en effet, envahissent de nouveau le pays et le pillent (896). Cette fois, le poète accuse son héros (2), qui refuse d'intervenir contre eux ; mais il accuse encore davantage la France (Francia) elle-même (v. 596 sq.). « Pourquoi laisserais-tu sous le boisseau ton ancienne vaillance, qui te permit de triompher de royaumes bien plus grands que toi et de les soumettre ? Il en faut chercher la cause dans un triple péché : l'orgueil, la luxure et l'éclat de la toilette. » Le poète s'étend ensuite sur les deux derniers vices, en parlant soit de commerce illicite entre consanguins, ou avec des religieuses, soit même de vices contre nature, et en rappelant les agrafes d'or la pourpre de Tyr, les ceintures garnies de pierres précieuses et les chaussures dorées. C'est par cette apostrophe qu'il termine, vu que la matière lui manque, quoique Odon, le noble Odon, soit encore au nombre des vivants.

Ce poème a une réelle importance comme source historique contemporaine, mais il a par-dessus tout, un grand intérêt pour l'histoire de la civilisation, en raison même de la description détaillée du siège de Paris, dont nous avons donné l'analyse. Il nous apprend à connaître les divers moyens d'attaque et de défense des villes usités alors et encore longtemps après cette époque, les machines de guerre, les projectiles (et notamment les flèches empoisonnées) (3); nous y voyons de plus la nature des Normands et leur manière d'agir ; et le poète nous

1. V. 470 sq. :

Francigeni approperant alta cum fronte superbi,
Calliditate venis acieque, Aquitania, linguae,
Consilioque fugae Burgun — adiere — diones.

2. Cela, joint au blâme de l'abbé belliqueux Ebolus (*ibid.*, v. 437) qu'il célèbre ailleurs comme un héros et comme l'égal d'Odon, montre une remarquable impartialité chez Abbon.

3. Chez les Normands, ce sont *toxica tela* (l. I, v. 57 et ailleurs).

montre tout cela dans un tableau animé, dans un récit relevé çà et là par un humour tout populaire (1) ; le récit ne manquerait même pas de charme esthétique, si l'expresssion n'avait à souffrir d'un double défaut rarement réuni à ce degré, une incorrection de langage incroyable et qui va au-delà de l'arbitraire (2), et la recherche de la fausse érudition qui aboutit soit à l'obscurité, soit à l'absence de goût. C'est dans le choix des expressions que ce défaut est le plus saillant. Ainsi, l'on rencontre des mots qui, à cause du mètre, remplacent d'autres mots dont ils ne sont pas même synonymes, comme, par exemple, *loqui* et *orare* (II, v. 462) ; (3) ensuite, l'auteur choisit souvent, dans le seul but de faire parade d'érudition, les expressions les plus inusitées ; il a une prédilection marquée pour les termes grecs, et dit *polis* pour *urbs*, *matites* pour *discipulus*, *falae* pour *turres*, *basileus*, *kosmus*, *elios*, *caumata*, etc. Ajoutez parfois à cela, peut-être à cause du mètre, les plus étranges néologismes, comme *quium* pour *quorum* (4). Aussi, le poème serait-il encore bien plus incompréhensible, si le poète, pour montrer sa science, n'avait pris soin de le faire suivre de gloses (5). C'est pour la même raison qu'il orne son style d'images empruntées à la mythologie : ici, « règne le farouche Mavors »; là, « Phébus monte sur son quadrige »; plus loin, « Lemmius remporte la victoire sur Neptune », ou encore

1. Outre les passages rendus ci-dessus, cf. encore : I, v. 110, et II, v. 17.

2. Comme on le voit même dans la construction. Ainsi, la préposition est séparée de son régime, par exemple (I, v. 191) : A tellus opulenta *gazis* nudata.

3. Cela a lieu même sans ce motif et relève de la pure fantaisie, ainsi que le montrent ces exemples : « Siccam » pour « terram »; « spatium », pour « requiem » (II, v. 253 et 458). La signification de ces mots, dans ces passages, ne peut être déterminée que d'après les gloses qui les accompagnent.

4. De même que l'intercalation fréquente de *que* au milieu du mot : *Ocque-cidens* (I, v. 360); comme aussi *Burgun-adiere-diones* (II, v. 472).

5. Elles étaient très nécessaires, vu qu'il ne se fait pas scrupule de ne nommer que dans la glose les personnes dont il parle. C'est ainsi qu'on lit (II, v. 315) la glose : *scil. Karolus.* Il est bien évident par là que les gloses sont de la main de l'auteur : il l'avoue du reste lui-même, au moins pour le troisième livre, dans la préface elle-même. On trouve aussi çà et là dans ces gloses des mots de la langue latine populaire : c'est ainsi qu'il explique *mergitibus* par *garbis* (II, v. 87) et *cateiam* par *dardum* (*ibid.*, v. 27).

« l'un est attaché par saint Germain (!) au char de poix des Euménides », — le sort l'atteint par l'entremise du saint! C'est ainsi que ce poème offre le plus étonnant mélange de grossièretés scientifiques et de marques éparses d'une culture élevée et savante, telle que la France l'avait reçue des Irlandais qui avaient porté en Gaule l'étude de la langue grecque. Pour expliquer la grossièreté scientifique, il faut bien, il est vrai, ne pas oublier que c'est là le travail d'un débutant.

Ce poème historique est d'ailleurs dépourvu d'art dans la composition ; il a le caractère des annales. Toutefois, dans la partie principale, qui était bien l'ouvrage primitif, on trouve, jusqu'au couronnement d'Odon, beaucoup plus d'unité que dans l'ouvrage du poète saxon, vu que tout le récit se concentre ici sur un point, le sort de Paris. Ce qu'il y a encore de particulier, c'est la réunion du récit des miracles de saint Germain avec l'histoire profane, qui se rattache aux vies des saints en vers.

Le livre troisième ou appendice, écrit aussi en hexamètres (115 v.), n'est destiné qu'aux clercs et aux savants (1) ; il contient un certain nombre de sentences et de règles pour la vie pratique, lesquelles, sans liaison et sans ordre, sont écrites dans un vrai jargon savant où l'on trouve les expressions les plus inusitées et les plus étranges, empruntées fréquemment à la langue grecque : l'auteur devait donc souvent gloser sur chaque mot (2). Le livre ne semble composé que pour présen-

1. Ainsi que le disent la préface et le titre du livre. Le voici : « Ingreditur tertius, clericorum scilicet decus tyrunculorumque effectus. » (*Glose*, utilitas).

2. Donnons-en un exemple (v. 69 sq.) :

Aporiam *a*) sed et atrophiam *b*) patiaris, ut acam *c*)
Atervam *d*) appodix *e*) tua mens sibi congerat *f*) ejus.

Glose : a) anxietatem, *b*) tenuitatem corporis, *c*) ameninatem, *d*) perpetnam, *e*) socia, *f*) congruet.

Quelques sentences ont le caractère de proverbes (p. ex. v. 54) :

Mulio *a*) strabo tuus *b*) neque sit neque agason *c*) inermis.

Glose : a) custos mulorum, *b*) uuekus (?); est-ce la glose du mot strabo? *c*) provisor equorum.

Ou bien :

Pomerium *a*) curti, pomaria *b*), congrua malis *c*). v. 46.

Glose : a) locus vacuus, *b*) viridiaria, *c*) pomis.

Ce livre mériterait, à cause du latin populaire qui se trouve çà et là dans

ter ces termes et leurs gloses, ainsi que l'indique l'auteur, en termes étranges et à peine compréhensibles, dans la préface de l'ouvrage, Mais c'est précisément parce que ce livre, même avec l'aide des gloses, laisse beaucoup à deviner qu'il plaisait tant à la scolastique du moyen âge et qu'il fut si répandu : les nombreux manuscrits du x[e] au xiii[e] siècle le prouvent ; l'un d'eux est accompagné d'une interprétation anglo-saxonne (1).

Nous possédons, d'Abbon, un certain nombre de *sermons* dont cinq ont été publiés par d'Achery (2). Ils ont de l'intérêt pour nous en ce qu'ils nous montrent que l'auteur, quand il le voulait, savait s'exprimer d'une manière simple et naturelle ; et ici, c'était bien son intention, d'après la préface. Cette œuvre en prose, postérieure au poème, n'est pas plus en faute contre la grammaire que ne l'était celle des plus lettrés des contemporains. L'époque de la composition qui, d'aprè la préface (3), est postérieure à 921, montre en même temps qu'Abbon vivait encore au moins dans la troisième décade du x[e] siècle.

Le troisième poète épique dont nous avons à parler ici est l'auteur anonyme des *Gesta Berengarii imperatoris* (4). C'est apparemment un Lombard, comme l'annonce son ouvrage. Il y a plus : à en juger par le contenu et la composition, l'auteur était un maître d'école lettré (5). Il raconte, comme Abbon, les faits dont il a été le contemporain ; il a offert son poème, comme cadeau, à son héros lui-même, à Bérenger I[er], roi d'Italie (6). Comme l'ouvrage se termine à son couronnement

le texte et dans les gloses, une étude plus attentive qui fournirait plus d'une fois l'occasion de redresser le texte.

1. Ampère (*Op. c.*, p. 311) parle d'un poème symbolique d'Abbon, en l'honneur d'Odon; mais je n'ai rien pu découvrir à ce sujet.

2. *Spicileg.*, 2[e] éd., T. I, p. 336 sq.

3. Les évêques Froterius de Poitiers et Fulrad de Paris le déterminèrent à composer son poème; le premier occupa la chaire de Poitiers de 900 à 936; le second, celle de Paris de 921 à 927.

4. Gesta Berengarii imperatoris, *Beiträge zur Geschichte Italiens,* au commencement du *Zehnten Jahrhunderts* de Dümmler. Halle, 1871. — Pannenborgs Anzeige davon in den Gött. Gel. Anz. 1871. Vol. II, p. 1767 sq.

5. Sa pauvreté parle aussi en faveur de cette manière de voir. V. *Prol.*, v. 17.

6. *Prol.*, I, v. 22.

(décembre 915) et qu'il le suppose encore en vie et en pleine puissance, il a été composé entre 916 et 922, année de l'élévation de Rodolphe (1).

Écrit en vers hexamètres, ce poème est composé de quatre livres : un prologue de seize distiques les précède et contient un dialogue entre l'auteur et son livre. Il craint que son livre ne recueille pas de lauriers, comme les ouvrages d'Homère et de Virgile, mais qu'il ne soit destiné aux flammes. — « Eh ! pourquoi donc, lui répond le livre avec raison, as-tu perdu ton temps à m'écrire, toi qui souffrais de la pauvreté ? » — « Ce n'est, reprend le poète, que pour faire un présent au chef du royaume : si tu es destiné aux flammes, tu montreras le chemin à de plus capables que moi pour célébrer les triomphes de l'homme que tout l'univers doit révérer. » L'auteur ajoute qu'il lui suffit de pouvoir raconter un petit nombre d'exploits de son héros et que les applaudissements de la multitude lui sont indifférents.

Ce prologue indique déjà le caractère de l'ouvrage : c'est à bon droit que le titre du premier livre annonce un panégyrique (2), et que l'auteur pouvait se borner à un choix des hauts faits de l'empereur. Il célèbre exclusivement, dans son héros, le roi et l'empereur. Ayant donc débuté par son élection de roi d'Italie, il termine avec son couronnement comme empereur. Ne voulant rapporter que des actions qui le distinguent, il ne se fait aucun scrupule de passer les unes sous silence et de modifier les autres, en changeant même l'ordre chronologique et en faisant des additions aux événements. C'est-à-dire que son livre n'a plus la même valeur, comme source historique ; mais, par contre, il en a une bien plus grande, au point de vue esthétique. Il se distingue des deux autres poèmes historiques par l'unité de la composition et par

1. Ce qui me semble probable, à moi comme à Dümmler (p. 11), c'est que l'ouvrage fut écrit peu après le couronnement de Bérenger, et vraisemblablement en l'année 916. C'est ce qu'indique également la conclusion.

2. Ce titre est en grec : 'Αρχεται τὸ Πανηγυρικον τοῦ ἀνικητου καισαρος; tandis que l'ouvrage entier porte, dans le manuscrit, le titre indiqué ci-dessus. Du reste, le prologue lui-même a pour rubrique : 'Αρχεται Προλογος.

une ordonnance plus claire des matériaux. Le caractère annalistique disparaît ; une idée fixe domine tout, et c'est en vue de cette idée que les faits sont choisis, groupés et décrits ; tout le détail qui ne peut servir à la mettre en lumière est dédaigné par l'auteur, qui procède en poète, tout en voulant jouer le rôle d'historien. Ainsi que Dümmler le fait remarquer avec raison (p. 12), le poète « représente exclusivement de quelle manière Bérenger obtint la couronne (d'Italie) et la conserva victorieusement et avec bonheur contre ses rivaux, qui y avaient moins de droit que lui, pour recevoir enfin la suprême consécration de la main du successeur de saint Pierre. »

Le premier livre (272 v.) débute par une justification du poète : il a mis la main à l'œuvre pour suivre l'exemple de la Grèce et de la vieille Rome. Ensuite, il établit les prétentions de Bérenger à la couronne d'Italie. Or, la première de toutes, c'est qu'il descend de Charlemagne. Bérenger, en effet, était son arrière-petit-fils par sa mère Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, qui avait épousé Eberhard (1), margrave de Frioul. Mais, contrairement à la vérité historique (2), notre poète avance que Charles III légua, à sa mort, l'Italie à son héros (v. 34 sq.). Aussi les grands du pays l'appellent-ils au trône, car maintenant les différents peuples de l'Empire désirent leur propre souverain (v. 44 sq.).

C'est ainsi que Bérenger est couronné à Pavie. La paix et la tranquillité règnent dans le pays, et le poète nous en fait un tableau en se servant des vers de Stace (3) (v. 70 sq.). Cet état de choses contrarie l'envieux Wido (duc de Spolète), qui voudrait bien, lui aussi, avoir une couronne comme Rodolphe de Bourgogne et Odon de Paris : c'est du moins ce que lui fait dire le poète dans un discours qu'il lui prête. Il quitte la Gaule et apparaît en Italie (où il ne faisait que revenir effectivement) (4), pour ravir la couronne à Bérenger. Il pousse à la révolte contre le roi, tandis que celui-ci, dans un discours

1. V., sur cet Eberhard, Vol. II, p. 195.
2. V. Dümmler, p. 14 sq.
3. De sa *Thébaïde*, III, v. 255-259.
4. Mais le poète veut le faire passer pour un étranger, et par suite ne l'appelle jamais duc de Spolète.

embrouillé, invoque le ciel contre l'ennemi (v. 107 sq.). Son armée se concentre. Elle livre contre Wido la première bataille (octobre 888), et le poète nous en fait la description à partir du vers 165 ; mais, Bérenger remporte la victoire et Wido est obligé de le prier de vouloir bien lui permettre d'ensevelir les morts.

Le livre deuxième (279 v.) nous offre le tableau de la seconde bataille décisive des deux adversaires, au commencement de l'année 889 : mais ce que l'auteur n'avoue pas, à la fin de son récit, c'est la défaite de son héros ; d'après lui, ce n'est que la nuit qui mit fin au combat. Le poète débute par une invocation à Dieu, et non aux Muses : il lui demande sa protection ; il compte ensuite les bataillons et leurs chefs, dans les deux armées (v. 13-103). C'est sans contredit la plus précieuse partie du livre, tandis que le tableau de la bataille elle-même, qui consiste principalement dans des combats singuliers, peut d'autant moins nous offrir une image fidèle et historique, que c'est en bonne partie une mosaïque composée de vers de Stace et de Virgile (1). Le tableau, toutefois, ne manque ni de vie, ni de mouvement.

Dès le début du livre troisième (299 v.), le poète traite du secours que Bérenger reçoit de la part de son parent, Arnolphe, empereur d'Allemagne ; mais il ignore complètement la période qui s'étend du commencement de l'année 889 à l'été de 893, période pendant laquelle Wido conquit la couronne d'Italie et même la couronne impériale. D'après le récit de notre auteur, la guerre, marquée par la bataille racontée au livre deuxième, dure encore, comme si rien n'était arrivé ; Arnolphe, de sa propre impulsion et non à la prière de Béren-

1. Voici un certain nombre de ces passages : *Panég.*, 118-124 : *Thébaïde*, VII, v. 137-144; *Panég.*, v. 127 : *Théb.*, VIII, v. 373; *Pan.*, v. 129-132 : *Théb.*, VIII, 375-378; *Pan.*, v. 133-138 : *Théb.*, VIII. v. 385-391; *Pan.*, v. 139-141 : *Théb.*, VIII, v. 395-397; *Pan.*, v. 142-143 : *Théb.*, VIII, v. 402-403; *Pan.*, v. 144-145 : *Théb.*, VIII, v. 406-407; *Pan.*, v. 146, deuxième moitié, et 147 : *Théb.*, VIII, v. 407-408. Ces innombrables emprunts faits à la *Thébaïde* se montrent encore dans plusieurs vers isolés jusqu'à la fin du livre. quoique dans une mesure plus sobre ; on y trouve aussi des vers de l'*Énéide*, mais en moins grand nombre (p. ex., v. 240-244); il y a du reste ici plus de modifications.

ger, ainsi que le demanderait la vérité historique, envoie tout d'abord son fils Zwentibald (ici Sinbaldus) au secours de son parent. Mais Wido, que le poète appelle toujours *dux Gallicus*, évite le combat et se renferme dans ses forteresses. Ce n'est que lorsque Zwentibald est reparti, sans avoir rien fait, que Wido sort de ses retranchements (v. 47). Alors, Arnolphe lui-même se met en route pour châtier cet audacieux (894). La prise de Bergame, et le supplice de son gouverneur Ambroise, destiné à servir de leçon pour l'avenir, sont décrits avec de vives couleurs et avec une grande fidélité historique (v. 80 sq.). Mais, aussitôt après la prise de cette ville, et contrairement à la vérité historique, le poète fait marcher Bérenger et Arnolphe vers Rome pour poursuivre Wido ; or, ce n'est qu'après la mort de Wido (décembre 894), et en 896, qu'Arnolphe entreprit ce voyage de Rome : il y reçut la couronne impériale, et ce fait important est passé sous silence. D'après notre auteur, au contraire, c'est Bérenger qui conseille à Arnolphe de rentrer chez lui, après quoi Wido renouvelle son attaque (v. 153 sq.). Alors, le clergé lui-même demande à Dieu de faire mourir promptement le criminel. Sa prière est exaucée, et Wido, sur son lit de mort, conseille à son fils Lambert de s'entendre avec Bérenger (v. 187). Ils en viennent en effet à un accommodement et ils se partagent l'empire de l'Italie supérieure. Mais, d'après notre poète et contrairement à l'histoire, c'est Bérenger qui pardonne généreusement et qui est le plus fort. Vient ensuite le récit de la mort de Lambert, à la suite d'un accident de chasse (v. 249 sq.) ; après quoi, Bérenger est reconnu comme seul maître de l'Italie (898). Le poète termine le livre par une éloge du printemps, en Italie.

Le quatrième et dernier livre (208 v.) traite de la résistance que Bérenger est obligé d'opposer à un nouvel adversaire, Louis de Bourgogne, fils de Boson. Ici encore, le poète ignore les faits les plus importants. Ces faits, il est vrai, sont déshonorants pour son héros : témoin, l'expédition de Louis en Italie, en 900, laquelle eut tant de succès qu'il fut couronné roi l'année suivante. Il commence, en effet, par raconter la deuxième expédition que Louis entreprit, en 905, aux instances de Berthe, margrave de Tuscie, et qui eut une issue

malheureuse. Louis occupe Vérone, pendant que Bérenger est retenu chez lui par la fièvre, et que, par conséquent, comme un lion dans sa cage, il doit maîtriser son ardeur. Quand il est rétabli, les siens se réunissent autour de lui et marchent contre Vérone en exigeant de lui qu'il se montre sans pitié pour l'ennemi. Mais Bérenger repousse cette proposition, vu que Louis est son parent (v. 47 sq.). Néanmoins, l'empereur est surpris dans Vérone et on lui crève les yeux (v. 62 sq.). Mais le panégyriste, par un récit que les faits assurément ne justifient point (1), a détourné de son héros la honte d'une action qui, pour être cruelle, ne laissait pas d'être assez fréquente à cette époque. La deuxième partie du livre traite du couronnement de Bérenger, qui eut lieu dix ans plus tard (v. 89 sq.), et ici encore, la période intermédiaire est passée sous silence. Ce récit, rendu intéressant par nombre de détails, fait l'impression du rapport d'un témoin oculaire. Le poète termine son ouvrage en invitant la jeunesse, pour laquelle Clio est plus clémente, à chanter la gloire de Bérenger après son couronnement comme empereur.

Ce poème est, comme celui d'Abbon, pourvu de gloses nombreuses, dont la plupart émanent sûremeut de l'auteur. Telles sont celles qui sont absolument nécessaires pour l'intelligence du texte : elles servent à l'auteur pour l'aider à se retrouver dans les passages où le mètre l'a forcé de s'exprimer d'une manière obscure. Il emploie fréquemment, tout comme Abbon, le pronon *ille* au lieu d'un nom propre, bien que ce dernier ne puisse être déterminé avec précision d'après le contexte. C'est ainsi encore qu'il omet des mots entiers, comme *quam* après un comparatif (I, v. 261), la préposition *in* (III, v. 51 et 58), voire un verbe tel que *petit* (I, v. 255), sauf à les suppléer dans la glose. C'est ainsi encore qu'il emploie, pour la mesure du vers, *luce carentes* au lieu de *mortui* (I, v. 247), qu'on trouve dans la glose, mais qui, dans le passage cité, reste complètement incompréhensible. Plusieurs gloses d'une autre espèce peuvent bien encore appartenir à l'auteur (2) : il employait peut-

1. Cf. Dümmler, p. 38.

2. Il ressort de la glose qu'on trouve au mot *panegyricon*, en tête du livre, que toutes ces gloses ne sont pas de la main de l'auteur : « Panigi-

être lui-même son ouvrage pour donner des leçons ; en tout cas, il voulait par là afficher une érudition qui, pour cette époque, fait assez bonne figure. Outre les poètes de Rome, il cite notamment Servius, Fulgence, Martianus Capella, Priscien, Donat, saint Isidore ; et les gloses dénotent, comme les titres, une certaine connaissance du grec. La langue elle-même, bien que les expressions soient ça et là recherchées et impropres, montre cependant encore en Italie un reste de vie de l'ancienne école de grammaire qui provenait de l'antiquité classique : beaucoup de réminiscences antiques et le petit nombre d'allusions bibliques (1), qu'on y trouve, en sont la preuve.

CHAPITRE DEUXIÈME

POÉSIE LYRIQUE : SÉQUENCES. NOTKER BALBULUS. ÉCOLE POÉTIQUE DE SAINT-GALL.

Pendant cette période, la poésie profane s'exerça principalement dans le domaine de l'épopée, tandis que la poésie religieuse se tourna vers le domaine lyrique. Elle s'y ouvrit même une voie complètement nouvelle et créa un genre poétique original; tel est alors le domaine, l'originalité et la *productivité* de cette période en général, et telle est aussi son importance historique. Or, de même qu'on remarque un souffle populaire dans ce développement spécial de la poésie lyrique de l'Église ; ainsi, l'on voit qu'elle a déjà alors exercé elle-même de l'influence sur la poésie du peuple, la poésie nationale. C'est sous l'influence d'un haut intérêt esthétique et ecclésiastique qu'elle a pris naissance. Ce genre nouveau de poésie lyrique religieuse, ce sont les *Séquences;* elles arrivent

ricum est *licentiosum* et *lasciviosum* genus dicendi in laudibus regum, » etc.; cette glose est tirée de saint Isidore (*Etymol.*, VI, c. VIII). D'autres passages le prouvent également; tels sont ceux que cite Pannenborg (*Op. c.*, p. 1769); mais il a tort d'en conclure que *toutes* les gloses sont étrangères au poète. — Dümmler (p. 8) pense que les gloses qui contiennent des explications historiques doivent avoir été écrites, sinon par l'auteur lui-même, du moins par un contemporain et même par un ami.

1. V. Dümmler, p. 9.

à leur complet développement et à leur épanouissement le plus beau dans un monastère de l'Allemagne, à Saint-Gall : là, depuis le milieu du siècle et sous la direction des abbés Grimald et Hartmut, deux élèves érudits de Raban, le sentiment de l'art relevait le mérite des études scientifiques. Ce fut le moine Notker Balbulus qui s'essaya le premier dans ce genre de poésie et qui lui donna une forme déterminée (1).

Notker le bègue (2) naquit vers 840 : il descendait d'une noble famille de Thurgovie. Admis, dès son enfance, dans le monastère, il y eut pour maîtres, d'abord Iso, puis Marcellus, qui lui enseigna les belles-lettres et notamment la musique. Également versé dans la théologie et dans les sciences profanes, cet Écossais s'appelait, de son vrai nom, Moengal. Il avait fait le voyage de Rome avec son oncle l'évêque Marcus — auquel il doit le nom qu'on lui donna à Saint-Gall — et, à son retour, il alla avec lui à Saint-Gall. Il était rare en effet, pour les compatriotes de Saint Gallus, de passer devant ce monastère sans s'y arrêter. Il devint maître de l'internat.

Or, dans sa jeunesse, comme il nous l'apprend lui-même (3), Notker avait longtemps réfléchi pour trouver le moyen de graver plus facilement en sa mémoire les longues mélodies qui étaient ajoutées à l'*Alleluia* du graduel des jours de fêtes, et qu'on appelait « *séquences* » c'est-à-dire suites musicales (4). Ces mélodies étaient chantées sur la dernière syllabe seulement de l'*Alleluia*, ou bien en même temps sur les deux

1. Schubiger, *Die Sängerschule St. Gallens vom achten bis zwölften Jahrhundert.* Einsiedeln 1858. — *St. Gallische Geschichtsquellen, neu herausgeg. von* Meyer von Knonau III. Ekkeharti IV. *Casus S. Galli.* St. Gallen, 1877 (*Mittheil. zur vaterländ. Gesch. herausgeg. v. histor. Verein in St. Gallen.* XV et XVI). — *St. Gallische Denkmale aus der karoling. Zeit, herausgeg. von* Dümmler. Zürich, 1859 (*Mittheil. der antiquar. Gesellsch. in Zürich*, Vol. XII).

2. Meyer von Knonau, *Lebensbild des heil. Notker von St. Gallen.* Zürich, 1877. (*Mittheil. der antiquar. Ges. in Zürich,* Vol. XIX). — Dümmler, *N. archiv*, Vol IV, p. 546 sq. — Wilmanns, *Welche Sequenzen hat Notker verfasst?* dans : *Zeitschrift f. deutsch. Alterth.* N. F. III, p. 267 sq.

3. Dans la dédicace de ses Séquences à Liutward (Dümmler, *Denkmale*, p. 224).

4. Parce qu'elles *suivaient* le chant du Graduel.

syllabes precédentes (1), et ces syllabes seules formaient le texte. Le nombre des mélodies devenant plus grand, il était plus difficile de les retenir. Toutefois, ce chant des séquences était surtout spécialement cultivé à Saint-Gall ; d'après une ancienne tradition du monastère (2), un des deux chantres romains, qui furent les premiers compositeurs de séquences, et que le pape Adrien envoya à Charlemagne pour réformer le chant ecclésiastique dans l'Empire franc, était resté à Saint-Gall. C'est lui qui composa les mélodies *Romana et Amoena, Romanus;* son compagnon Pierre, le compositeur des deux *Metenses*, était allé seul à Metz, leur lieu de destination. De là, dit la tradition, il y aurait eu, entre les deux maîtres, une rivalité incessante qui, dans les deux endroits, fit faire de grands progrès à l'art de chanter.

Revenons à Notker. Tandis qu'il était encore occupé, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de la question de graver les mélodies des séquences dans sa mémoire, un prêtre du monastère de Gimedia (aujourd'hui Jumièges) qui venait d'être ravagé par les Normands (3), arriva à Saint-Gall. Il portait avec lui un antiphonaire dans lequel cette question semblait résolue : on avait mis des vers sur la mélodie des séquences ; mais ces vers laissaient beaucoup à désirer. Suivant cet exemple, Notker entreprit donc de composer des textes meilleurs et fit d'abord un essai avec deux mélodies. Mais cet essai n'était pas encore parfait, comme le lui montra son maître, qui lui apprit qu'à chaque modulation du son devait correspondre une syllabe. A force d'exercice, Notker atteignit ce but avec la séquence *Psallat ecclesia mater illibata*, que son maître Marcellus fit étudier aussitôt avec ravissement par un chœur d'enfants. — Notker ne se borna pas toutefois à composer des textes pour les mélodies traditionnelles des séquences, mais

1. Ce dernier point résulte de la dédicace mentionnée ci-dessus, où l'on trouve ce passage : « Ea quidem, quæ in *ia* veniebant, ad liquidum correxi, quæ vero in *le* vel in *lu*, quasi impossibilia vel attemptare neglexi. »

2. Ekkehart IV., (*Casus S. Galli*) la rapporte au chap. XLVII. Cf., du reste, Vol. II, p. 10.

3. C'est le voyage de l'année 862 et non, comme on l'a d'abord admis, celui de 841, vu que le premier seul correspond aux autres dates de la vie de Notker.

il fit lui-même des mélodies : il était en effet aussi musicien que poète (1). Quant aux textes de séquences qu'on lui a attribués, il y en a quarante et un de lui, selon toute probabilité, ainsi que l'a démontré Wilmanns dans une étude pleine de sagacité (2).

Le texte suivant ici complètement la musique, il est nécessaire avant tout, pour comprendre la forme de cette poésie, de connaître ce genre de composition des mélodies des séquences (3). Or, elles se composent toujours d'une série de phrases musicales différentes, lesquelles, si l'on en excepte la première et la dernière, c'est-à-dire le début et la conclusion, sont en règle générale toutes répétées une fois. Le début cependant peut consister aussi en deux phrases dont la mélodie est diverse ou bien la même. Toutes les phrases ont la même cadence finale ou bien une cadence semblable qui les relie entre elles. L'exécution était semblable à celle des psaumes, et ces chants devaient leur origine à la psalmodie. Par là, s'explique déjà également la répétition des phrases : le parallélisme des versets des psaumes devait en arriver là. Ajoutez à cela l'exécution habituelle des séquences par un double chœur.

A ce genre de composition musicale correspond la forme du texte des séquences. Il se compose d'une série de lignes (appelées *versus*, et plus généralement *versiculi*) de dimensions différentes, mais disposées toutefois de manière que, si l'on excepte la première et la dernière, deux lignes qui se suivent ont en règle générale (4) le même nombre de syllabes : de cette sorte la deuxième et la troisième, la quatrième et la cinquième, etc. se correspondent, et leurs terminaisons ont le le plus souvent le même rythme, même d'après l'accent

1. C'est ce que prouve également une lettre de Notker à un moine, dans laquelle il parle de la valeur des lettres de l'alphabet comme signes musicaux. V., là-dessus, Dümmler, *Denkmale*, p. 223.

2. *Op. c.*, p. 288.

3. Cf. F. Wolf. *Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche*. Heidelberg, 1841. — Bartsch, *Die latein. Sequenzen des Mittelalters in musikal. und rhythmischer Beziehung*. Rostock, 1868.

4. Il y a pourtant des exceptions, et l'on trouve quelquefois une ligne différente enclavée entre les *versiculi* qui correspondent ensemble.

tonique (1). L'introduction pouvant aussi se composer, comme nous l'avons remarqué, de deux phrases musicales, on trouve également des séquences qui commencent par deux lignes différentes ou par deux lignes d'un nombre égal de syllabes. Les lignes sont du reste des lignes en prose ; leur chant, comme celui des psaumes, était un chant prosaïque (*cantus prosaicus*), et c'est la raison pour laquelle les séquences reçurent le nom de *Proses*. On n'y trouve pas de changement *déterminé* entre *l'arsis* et la *thésis*, dans l'intérieur des lignes : il ne saurait donc y être question, en règle générale, de mesure rythmique du vers. Cela ne veut pas dire que les deux lignes formant les *versiculi* correspondants ne correspondent pas çà et là à l'intérieur et quelquefois même partout, quant à l'accent du mot, et ne soient par suite une prose rythmique, tandis que leur rythme musical est, cela va sans dire, partout le même. Telle est la forme de la séquence ancienne, et en particulier des séquences de Notker. Dans celles de ces dernières qui sont authentiques, on ne trouve point de rime ; mais elle est dans les séquences qui furent déjà de bonne heure, attribuées à Notker : la même rime se répète dans toute la séquence et, généralement, elle est en *a* et relie ainsi la séquence avec l'*Alleluia* qui la précède.

Quant au contenu de ces séquences, il va de soi qu'il est déterminé par la fête du saint à qui elles sont consacrées. Nous avons en effet des séquences (2) de Notker, non seulement pour les fêtes en l'honneur du Christ (3) et de la Vierge Marie, mais encore pour les fêtes des Saints : saint Étienne, les saints Innocents, saint Jean l'évangéliste, saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul, saint Laurent, saint Gall, saint Maurice, saint Othmar. Il en a composé aussi pour la dédicace des églises. La valeur poétique en est très diverse : plusieurs d'entre elles ne se distinguent que par les expressions pieuses, dont la simplicité est en parfaite harmonie avec la

1. C'est ce qui a toujours lieu au point de vue musical.
2. Publiées notamment par Schubiger (*Op. c.*) avec la composition musicale.
3. Pendant la semaine sainte, il est évident qu'on n'exécutait pas de ces chants d'allégresse..

mélodie suave et d'allure simple : dans d'autres, au contraire, il y a plus d'élan et un style plus imagé ; telle est, par exemple, la séquence de l'Ascension (1) ; ou encore, on y trouve un épanchement qui saisit l'âme, comme dans la séquence de saint Gall, où Notker parle de la Souabe, la douce patrie du saint (2).

Longtemps après la composition de ses séquences, Notker les réunit en un volume et les dédia, en 885 (3), à Liutward évêque de Verceil, archi-chancelier de l'empereur Charles III : il les accompagna de la lettre à laquelle nous devons les intéressantes communications relatives à leur première composition (4).

Mais la muse de Notker s'est essayée dans d'autres genres encore, même dans des vers métriques. C'est ainsi que, dans sa lettre à Liutward, il parle d'un « metrum » sur la vie de saint Gall, qu'il a sur le métier : malheureusement on n'a pas retrouvé jusqu'ici ce poème ; il était sans nul doute composé en vers hexamètres (5). C'est ainsi encore que nous possédons de lui quatre hymnes en l'honneur de saint Étienne, patron de l'église de Metz : il les composa à la prière de l'évêque de cette ville, nommé Ruotpert, qui était son compatriote et descendait d'une noble famille alemane (6). Trois d'entre elles sont en strophes saphiques ; l'autre, la deuxième, dans une sorte de mètre glyconien (— — — ∪ ∪ — ∪ — ∪ — ∪) : la première traite de la mort et du martyre de saint Étienne ; la

1. *Summi triumphum regis prosequamur laude*, dans Schubiger, n° 20 ; Daniel, *Thes. hymnol.* II, p. 15 sq. Les expressions « *saltus* Christi » sont empruntées à une homélie de St. Grégoire (*In Evangel.* 29). La forme elle-même en est variée : la ligne 1, introduction, les lignes 2 et 3 sont des vers doubles, 4 et 5 (chaque ligne pour soi), 6 et 7 doubles vers (mais la ligne 6 est précédée de quelques notes ou syllabes), 8. 9. (chaque ligne pour soi), 10 et 11 vers doubles ; 12. 13, (chaque ligne pour soi), 14 et 15 vers doubles ; 16 et 17 vers doubles ; 18 (final).

2. « O dilecte domino, Galle, perenni. » Daniel, II, p. 25. Ligne 11 : « Sueviamque suavem patriam tibi, Galle, donavit (Christus). »

3. V. Dümmler, *Denkm*, p. 259.

4. V. cette lettre dans Dümmler, *Op. c.*, p. 224.

5. Quant à un ouvrage conservé seulement en fragments et qu'on prit longtemps, à tort, pour ce poème, V. Dümmler, *N. A.*, p. 548.

6. Cf. Dümmler, *Denkm.*, p. 261. — V. ces hymnes dans Canisius, *Thesaur. monum.*, éd. Basnage, Tom. II, Pars 3, p. 220 sq.

deuxième, de sa sépulture et de l'invention de ses reliques (1); les deux autres, des miracles opérés par le saint en faveur de ceux qui invoquaient sa protection. A la fin de la dernière hymne, Notker se nomme lui-même, en s'appliquant les termes *aeger* et *balbus*.

Cet auteur a composé également des poèmes de circonstance, selon l'usage d'alors parmi les moines lettrés de Saint-Gall. Quelques-uns nous sont parvenus sous son nom; pour d'autres, sa paternité est assez probable (2). Ils montrent en partie un certain humour narquois.

Quant à l'érudition de Notker, elle est attestée surtout par son *Martyrologe*, le dernier de ceux qui étaient si répandus au moyen âge (3). Certes, ce n'est guère, dans le fond, qu'une compilation, littérale la plupart du temps, des ouvrages (4) d'Ado et de Raban (5); mais il a mis à profit d'autres martyrologes plus anciens, ainsi que d'autres ouvrages, et assez souvent il mentionne des saints qui ne figurent pas dans ses deux sources principales. Cet ouvrage nous est parvenu incomplet : ainsi, sans parler de quelques petites lacunes à l'intérieur du livre, toute la fin, nous manque, du 26 octobre jusqu'au 31 décembre, car Notker, à la suite de Raban et contrairement à ce que fait Ado, commence l'année au 1er janvier et non à la vigile de la naissance de Jésus-Christ (24 décembre).

Il n'est guère non plus permis de douter que Notker ne soit l'auteur de deux écrits savants qui selon toute apparence forment un seul ouvrage : ils renferment des conseils à un élève

1. En se basant sur la lettre déjà mentionnée par Gennadius (De viris illustr. c. XLVII): « Epistola Luciani de revelatione corporis Stephani Martyris. » V. cette lettre dans : S. Augustini Opera ed. Benedict. nova, T. VII, Append., p. 3 sq.

2. Les vers se trouvent dans Dümmler, *Denkm.*, p. 255 sq. Ils semblent adressés à ses élèves. Sous le nom de Salomon, auquel est adressé un poème (p. 227), il faut entendre, à coup sûr, le Salomon qui fut plus tard évêque de Constance.

3. V. ce martyrologe dans Canisius, *l. c.*, p. 89 sq. — Migne, *Patrol. lat.* T. 131. — Dümmler, *Das Martyrologium Notkers und seine Verwandten* dans : Forschungen zur deutschen Geschichte, V. XXV, p. 195 sq.

4. V. Vol. II, p. 386 et 121. — Cf. les *Proleg.* de Sollerius, dans son édit. du Martyrologe d'Usuard. (Migne, *Patrol. lat.*, T. CXXIII, p. 459 sq.)

5. C'est à Raban qu'il se rattache, en particulier, dans la chronologie.

qui veut embrasser la carrière ecclésiastique. Dans les manuscrits, ils sont réunis et, dans l'un d'entre eux, ils ont pour titre *Notatio Notkeri* etc,; mais ce titre doit être mis sur le compte du copiste (1).

Cette « Notatio » est adressée très probablement, ainsi que l'indique le début (2), à Salomon qui fut plus tard évêque de Constance (le troisième de ce nom); l'auteur y donne des renseignements très détaillés sur les moyens que Salomon doit employer dans ses études. Il parle d'abord des ouvrages qui se recommandent pour l'explication de la Bible, et ensuite de ceux qui ont trait à la vocation spéciale du prêtre et qui sont importants au point de vue de la culture scientifique générale. Parmi les poètes, ils ne recommandent que ceux qui sont chrétiens, par exemple Prudence, dont il mentionne spécialement la *Psychomachie*; viennent ensuite Avitus, que l'auteur estime tout particulièrement, Juvencus, Sédulius. Notker conseille également les hymnes de saint Ambroise. Il donne aussi un souvenir au « liber Catonianus » (3). Les travaux historiques et littéraires de saint Jérome et de Gennadius doivent encore être pris en considération. — Dans le deuxième écrit, qui n'est qu'une suite du premier, l'auteur, après avoir fait mention des ouvrages de saint Augustin et de saint Prosper, parle d'un grand nombre de *Passions* et, à cette occasion, nomme des ouvrages d'histoire ecclésiastique, pour terminer par une considération générale sur la diffusion de la littérature chrétienne en Occident. Parmi les représentants de cette littérature, un certain nombre, dont les noms sont peu connus, se trouvent cités d'une manière arbitraire; il y a même des Irlandais parmi eux. Toute cette *Notatio* ne dément nulle part le caractère facile d'une missive; mais elle fourmille aussi de graves erreurs (4); l'auteur considère cette

1. V. cette *Notatio* dans Dümmler, *Das Formelbuch des Bischofs Salomo III.* von Constanz. Leipzig, 1857, p. 64 sq. Elle était répandue dans plusieurs monastères. Entre autres motifs, qui plaident en faveur de la paternité de Notker, il faut compter la concordance de plusieurs faits cités dans son Martyrologe. V. Dümmler, *N. A.*, p. 546, Rem. 21.
2. « Cum prudens sis et prudentis nomen heredites. »
3. *L. c.*, p. 73.
4. Ainsi que l'a déjà démontré l'*Histoire littér. de la France*, T. VI, p. 538.

communication comme toute confidentielle et ne veut pas que son nom paraisse. Malgré cela, elle est pour nous d'un haut intérêt. On peut y reconnaître l'étendue et le genre des études de Notker (1) et de celles de son monastère; elle permet encore de se faire une idée de la bibliothèque de Saint-Gall, dont il eut lui-même longtemps la direction.

Notker est aussi, très probablement, l'auteur de ces *lettres* qui nous sont parvenues dans le formulaire de l'évêque Salomon dont il est question ci-dessus (2); ces lettres sont adressées à Salomon et à son frère Waldo, alors qu'ils étaient encore élèves. Il est d'autant plus probable que c'est lui qui en est l'auteur, que la *Notatio* se trouve dans le même livre (3). Deux de ces lettres contiennent de longs renseignements et ressemblent fort à de petites dissertations : l'une (nº 29), sur l'origine et la nécessité de la tonsure; l'autre (nº 44), sur les obligations d'un évêque pendant la semaine sainte. Dans deux autres de ces lettres, l'auteur exhorte les frères à acquérir beaucoup de connaissances et même à écrire en prose et en vers.

Quelques concessions que l'on doive faire au style épistolaire, ces lettres de Nother montrent néanmoins, plus encore que ses poèmes, la décadence de la culture littéraire, même dans un de ces asiles où les lettres étaient plus cultivées qu'en tout autre endroit de la Germanie. La faute pourrait bien toutefois être mise un peu sur le compte de la personnalité de ce « magister ».

Ekkehart IV nous a fait un portrait attrayant de Notker et de son amabilité personnelle (4). C'était un vrai savant à la

1. Nous apprenons par un passage (p. 66) que Notker ne connaissait point la langue grecque, vu qu'il demande là une traduction des explications de la Bible d'Origène.

2. Nº 29. p. 33. Nº 42, p. 50. Nº 44, p. 55. Nº 47, p. 61, et nº 48, p. 62.

3. L'objection qui consiste à dire que Notker n'avait que quelques vingt ans de plus que Salomon n'est d'aucun poids, alors même qu'on parviendrait à l'asseoir solidement. La première des lettres citées ci-dessus et dans laquelle l'auteur se nomme *balbus* et *semiblaterator* parle en faveur de Notker, non seulement par ces deux expressions seules, mais plus encore par les liens de parenté qu'il y a entre son début et celui de la *Notatio*. Au reste, les deux lettres citées dans le texte ci-dessus me paraissent postérieures aux autres.

4. *Casus S. G.*, c. XXXIII.

nature transfigurée par le souffle de la poésie (1). C'est grâce à elle qu'il fut canonisé en 1513 — c'est-à-dire fort longtemps après sa mort, qui arriva en 912.

Notker avait donné l'exemple avec ses séquences; il trouva des imitateurs dans ses amis et dans ses frères en religion, notamment dans Tuotilo et Waldram, bien que le premier ne l'ait été que d'une manière indirecte. Tuotilo (2), en effet, véritable génie artistique, se distingua comme peintre, statuaire, et joueur du psaltérion et de la rota. Élève, lui aussi, de Marcellus, il n'a pas écrit, il est vrai, de séquences, ou du moins nous l'ignorons; mais il a composé les *tropes*, qui sont de la même famille, et il en a même donné, à ce qu'il paraît, le premier exemple en Germanie, sinon ailleurs. Les tropes servaient, comme les séquences, à élargir les chants de la messe, notamment celui de l'*Introït* et du *Kyrie;* ils prennent même, dans ce dernier cas, la place des séquences (3); c'étaient, comme elles, des proses, et ils provenaient également de la psalmodie; enfin l'on n'y trouve d'accord rythmique que dans la fin des pauses, comme dans les séquences. Au reste leur composition musicale et rythmique était plus libre.

Quant à Waldram (4), nous avons de lui une séquence authentique pour la consécration d'une église; comme elle était d'un usage fréquent, elle s'est conservée dans beaucoup de missels, tandis que tous les autres chants religieux de ce compositeur-poète, célèbre encore au XI[e] siècle par ses mélodies (5), sont perdus. Nous possédons encore de lui, par contre, quelques poèmes profanes, en partie des poèmes de circonstance qui nous montrent son talent pour la forme et

1. Un vieux portrait en miniature, au bas duquel se trouve son nom, publié dans l'appendice de sa *Vie*, par Meyer, répond bien à la description caractéristique que nous fait Ekkehart.

2. V. Schubiger, *Op. c.*, p. 59 sq. — Ekkehart IV, *Casus*, éd. Meyer, c. 22 et 34, 45 et surtout 46, avec les remarques de l'éditeur. — Dümmler, *N. A.*, p. 548.

3. Voir, sur les tropes, Wolf, *Op. c.*, p. 94.

4. V. Dümmler, *Denkm.*, p. 256. — Le même, *N. A.*, p. 550. — Meyer, Rem. 475 du chap. XXXVII, dans les *Casus* de Ekkehart IV.

5. « Sollemnitatem hujus devoti », dans Mone I, p. 322. Il en est parlé dans Ekkehart IV, *l. c.*, c. 46.

6. V. Ekkehart IV, *l. c.*, c. 37.

son amour particulier pour la rime (1). Tels sont, par exemple, deux poèmes de bienvenue adressés à Charles III, lorsqu'il visita le monastère qu'il chérissait tout particulièrement : l'un, en distiques, dans lequel l'hexamètre et le pentamètre ont presque partout la rime léonine, respire encore la grandeur passée de l'Empire, ce qui contraste entièrement avec la vérité ; l'autre est composé en strophes saphiques. Nous avons encore de lui un poème de condoléances adressé à Salomon III, évêque de Constance, à l'occasion de la mort de son frère Waldo (906) ; il est écrit en vers élégiaques, et ne se compose guère que de longues citations empruntées au poème de condoléances de Fortunat à Chilpéric, et de citations plus courtes de l'élégie de ce même Fortunat en souvenir de Galswinthe (2), et du premier « Carmen » de la *Consolation*, de Boëce. Les distiques qui lui appartiennent en propre sont rimés comme ceux dont il est parlé ci-dessus. Les deux poèmes en vers hexamètres qui, dans le manuscrit, viennent après ceux-là, doivent être mis sur le compte de Waldram avec d'autant plus de probabilité que la rime léonine s'y montre aussi partout. Le premier ne comprend que neuf vers, dont les deux derniers, il est vrai, ne sont point rimés : dans l'avant-dernier, il n'y a du moins qu'une rime de voyelles. Ce petit poème est remarquable par son caractère entièrement populaire : on le prendrait volontiers pour la reproduction d'une chanson populaire allemande (3). L'autre poème est plus long ; c'est un dialogue entre le poète et la muse Euterpe. La pensée dominante est la même que dans le précédent : c'est toujours, chez le

1. V. Dümmler, *op. c.*, p. 242 sq.
2. V. Vol. I, p. 502 et 505 sq.
3. Pour ce motif nous le reproduisons ici :

Si vel nare quidem, vel si volitare valerem,
Venissem certe remex aut aeripes ad te,
Seu lymphis vectus, seu penniger aëre ductus.
Quaesissem dominum, fuerit quocumque locorum :
Nec motus pelagi, nec mi violentia venti
Tardaret gressum sic, sic celerare cupitum.
Nunc vadant, cedo, quîs sunt navalia praesto,
Ipse domi sedeam *, quem nulla stipendia ditant :
Hi sectentur apros, ast hic stans retia servet.

* *manuscrit :* sedeat.

poète, le désir de voir son maître. Dans l'introduction, il exprime ici ce désir; mais il ne sait comment se rendre chez lui, car il n'a à sa disposition ni cheval, ni âne. Euterpe doit lui donner un conseil: « Vas-y à pied, lui répond-elle, ou bien envoies-y ma sœur Polymnie; car tu ne peux pas te montrer, faute d'habits. » Le poète répond que son maître aura soin de tout, de la nourriture comme du vêtement. Il est sa plus grande consolation. La Muse lui dit alors qu'il peut y aller, mais qu'il est tenu de lui offrir tous les remercîments qu'il lui doit. Le poète fera de son mieux : il veut notamment, avec son couteau, préparer des membranes pour les livres de l'évêque, les égaliser avec la pierre ponce et les régler; il veut, de plus, lui aider à corriger son manuscrit, soit en effaçant les fautes, soit en les corrigeant (v. 53 sq.). Ces poèmes sont apparemment adressés aussi à Salomon, qui était évêque de Constance et en même temps abbé de Saint-Gall de 890 à 920 : dans le deuxième poème, le chemin de Constance est même indiqué (1).

Salomon lui-même paraît parmi les poètes de Saint-Gall, et Ekkehart IV le vante encore comme tel (2). Issu d'une famille noble, qui était depuis longtemps en possession de l'évêché de Constance, Salomon fit ses études, comme nous l'avons déjà remarqué, au monastère de Saint-Gall. Mais il embrassa la carrière politique en entrant dans la chapelle de Charles III. Rentré au monastère, il y prit l'habit religieux. Trois ans après la chûte de Charles, amenée par Arnolphe, Salomon reçut l'abbaye de Saint-Gall, dont le supérieur fut dépossédé pour rébellion, et, vers la même époque, il obtint aussi l'évêché de Constance par suite de la mort de son parent Salomon II. Chancelier sous Louis l'Enfant et sous le roi Conrad, il joua un rôle politique important. Nous avons encore de lui un grand poème en vers hexamètres (trois cent quarante-trois vers, avec un prologue de trente hexamètres) et une élégie de

1. C'est lorsque la Muse exhorte le poète à se mettre en route à pied (v. 7) : « Eia age, fige gradum, per *litus* vadito circum », et par conséquent autour du lac de Constance.

2. V., sur Salomon, Dümmler, *Denkm.*, p. 261 sq.; cf. le même, *N. A.* p. 551 sq. — Ekkehart, IV. *Cas.*, ed. Meyer, notamment c. 28.

soixante-deux distiques sur la mort de son unique frère, Waldo (1). Tous deux sont adressés à son ami Dadon, évêque de Verdun; le premier fut composé peu de temps avant le second, dans les cinq premières années du xe siècle (2).

Ce poème est trop prolixe; mais il s'y rencontre une mélancolie singulière, exprimée parfois dans des termes tout à fait éloquents. Comme consolation, Salomon désire apprendre de son ami les trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Le texte : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés » (*Matth.*, c. 5, v. 4), est, en quelque sorte, celui des plaintes qui suivent. Et certes, elles ne sont pas sans fondement. La perte des hommes est suivie de celle des éléments, qui vengent Dieu des pécheurs. C'est « la nation des païens » qui opère ces ravages; par là, il désigne les Hongrois (v. 67). Le poète peint avec de vives couleurs les horreurs commises par ce peuple, qui profane les sanctuaires et égorge les enfants sous les yeux de leurs parents. Les villes et les champs de l'Italie témoignent aussi de leurs dévastations. C'est là une conséquence des discordes intestines, qui sont générales, et des guerres civiles. La faute en est au peuple, comme aux grands. L'auteur nous faire rendre grâces à Dieu de n'avoir pas exterminé le monde qui méritait de l'être (v. 131 sq.). Ces calamités s'expliquent par l'affaiblissement de l'autorité royale; un enfant n'a, en effet, de la royauté que le nom (v. 178) (3). Cependant, si Dieu le conduit, un roi jeune peut régner également : Josias et David en sont la preuve, de même que Samuel et Daniel, tout enfants qu'ils étaient, ne furent pas moins de vrais prophètes. Voilà son unique consolation. Mais cet espoir est faible chez le poète, et il prie Dadon de le réconforter. Il retombe dans ses sombres pensées; il désirerait du moins se sauver du monde qui croule et voudrait lui dire un éternel adieu (v. 282 sq.). Il se sent plus malade que les autres, parce que les soucis pèsent davantage sur

1. On peut les voir dans Dümmler, *Denkm.*, p. 229 sq.
2. V. Dümmler, *Denkm.*, p. 264. — Pour le faux-titre : « Versus Waldrami », v. *N. A.*, *Op. c.*, p. 592.
3. Il est ici question de Louis l'Enfant.

lui (1). Le poème se termine par une nouvelle prière pour demander encore le secours de l'ami, et nous voyons ici l'impression produite par les tristesses de cette époque sur l'esprit d'un homme important que le génie, la culture et sa position élevaient au-dessus de ses contemporains. Intéressant par conséquent au point de vue de l'histoire, le poème renferme en outre, à côté de passages assez secs, quelques parties très saisissantes : il se distingue, en général, par la facilité du vers héroïque, que revêtent, en beaucoup d'endroits, les ornements de la rime léonine. — L'élégie est bien moins importante : elle renferme, il est vrai, quelques passages touchants et pleins d'un sentiment vrai, mais sa marche est alourdie par trop de citations et d'exemples bibliques. Ici encore les vers sont généralement rimés.

Nous avons aussi à mentionner, dans cette période, deux poètes de Saint-Gall, dont l'un est antérieur à Notker et dont l'autre fut son élève. Le premier appartient au début, et le deuxième à la fin, de cette période : j'ai nommé Ratpert et Hartmann, deux savants et deux historiens du monastère. Nous aurons à parler plus tard de Ratpert comme historien, quand nous toucherons à l'étude de l'historiographie ; mais l'ouvrage de Hartmann ne nous est malheureusement pas parvenu.

Ratpert (2), zurichois de naissance, était professeur de l'école du monastère ; dès ses jeunes années, c'était un maître sévère et plein de zèle qui se donnait tout entier aux études. Il vécut jusque vers 890. Déjà, vers le milieu du IXe siècle, il se fit connaître comme poète. Nous avons de lui quelques poèmes d'occasion, dont l'un, écrit « pour la réception d'une reine », en distiques à rimes léonines, est bien attrayant (3) ; il y en a un autre, pour la consécration de l'église Notre-Dame de Zurich, composé en hexamètres (4), qui est très intéres-

1. Apparemment parce qu'il était chancelier.

2. Dümmler, *Denkm.*, p. 255, et *N. A*, p. 541 sq. — Schubiger, p. 36 sq. — *Ratperti Casus S. Galli*, éd. Meyer, Praef. VI sq.

3. Dans Dümmler, *Denkm.*, p. 219. Il est certainement adressé à l'épouse de Charles III.

4. Dans : *Mittheil. der antiquar. Gesellsch. in Zürich*. Vol. VIII, suppléments, p. 11.

sant par la description de ce brillant monument d'architecture. Nous avons encore de lui un certain nombre de chants d'église, dont un, en distiques pour la communion. Le poète y conjure Dieu, en termes très dignes, d'accorder sa grâce à ceux qui s'approchent de la table sainte (1) ; viennent ensuite des litanies, dans le même mètre, pour les processions du dimanche (2). Il y invoque d'abord le Christ, la sainte Vierge, les trois Archanges ; puis saint Jean l'Évangéliste, saint Pierre et saint Paul avec le *coetus Apostolicus*, les Patriarches et les Prophètes, saint Etienne et les Martyrs, quelques saints qui touchaient de près au monastère, les fleurs virginales, les saints Innocents et enfin « tous les saints du Paradis. » Ce que ces chants ont de remarquable, c'est que, après chaque distique, le premier hexamètre et le premier pentamètre y sont alternativement répétés comme refrain. Ratpert composa encore une hymne en l'honneur de saint Magnus (abbé de Fusses), dont il fait un compagnon de saint Gall (3) ; cette hymne est en vers saphiques, mais rythmiques, et le poète y célèbre le saint comme un modèle d'ascétisme (4). On attribue encore à Ratpert un poème en distiques, composé pour la fête de Saint-Gall et destiné probablement aussi à une procession.

Le même Ratpert a composé de plus, en langue allemande, un chant de louange en l'honneur de saint Gall ; mais, malheureusement, il ne nous est parvenu que dans une traduction latine de Ekkehart IV (5). C'est un poème (6) de dix-

1. *Laudes omnipotens*, dans Canisius, éd. Besnage, tom. II, pars 2, p. 200.

2. *Ardua spes mundi*, dans Canisius, *l. c.*, p. 169 sq.

3. Qui est ici, par conséquent, identifié avec Maginold. V., là-dessus, Meyer von Knonau, dans l'*Encyclopédie pour la théologie protestante*, vol. IX, p. 137 sq.

4. Dans Canisius, *l. c.*, p. 205. Le poème suivant, *ibid.*, p. 195.

5. Il dit lui-même, dans une courte préface, qu'il le traduisit en latin à cause de sa gracieuse mélodie (*ut tam dulcis melodia latine luderet*). Ce motif est digne de remarque. Il explique un procédé tout à fait extraordinaire. Voilà pourquoi on ne peut guère l'invoquer pour appuyer les hypothèses de traductions de poèmes épiques des langues nationales en latin, à cette époque.

6. Dans * Mullenhoff et Scherer, *Denkmäler*, N° XII, p. 19 (Rem. p. 304 sq.). — Grimm et Schmeller, *Latein. Gedichte des X und XI, Jahrh.*, Göttingen, 1838, p. xxx sq.

sept strophes de cinq lignes, dont les vers sont formés à l'instar des vers allemands, c'est-à-dire tout comme les longues lignes d'Ottfrid, en sorte que, comme eux, ils se divisent en deux hémistiches reliés ensemble par la rime. Non-seulement le nombre des arsis est le même que dans la ligne longue allemande, mais même les thésis peuvent y faire défaut et il peut y avoir ce qu'on appelle *Auftakt* * dans la métrique allemande (1).

Comme la mélodie (2) resta la même, vu que le chant ne fut traduit qu'à cause d'elle, la forme du vers latin dut, sous tous les rapports, rester la même que dans l'original allemand. Par là aussi ce poème latin ne manque pas d'intérêt.

Le contenu (3) est formé par les dates les plus importantes de la vie du saint, qui, à part quelques légères variantes, concordent avec les données de l'ancienne *Vie de saint Gall* (4); Ratpert ne fait qu'indiquer ces données, vu qu'il pouvait les supposer suffisamment connues dans le monastère du saint. Après une strophe laudative d'introduction, le poète nous raconte comment Gallus vint en Gaule avec trois compagnons à la suite de saint Columban (5). Il nous dit leur apostolat à Luxeuil et comment, persécutés par Brunhilde, ils se dirigérent alors vers la Souabe et convertirent les païens, à

1. Cf. Grimm, *Op. c.*, p. XXXIV sq. Donnons ici la première strophe comme exemple :

Nunc incipiendum est mihi magnum gaudium.
Sanctiorem nullum quam sanctum umquam Gallum
Misit filium Hibernia recepit patrem Suevia.
Exultemus omnes, laudemus Christum pariles
Sanctos advocantem et glorificantem.

2. Elle est indiquée dans le manuscrit par des neumes, dans les cinq premières strophes. V., sur la mélodie, Scherer, *Op. c.*, p. 309 sq.

3. Je le rapporte avec d'autant plus de plaisir que jusqu'ici je n'ai rien dit de la vie de ce grand missionnaire. Cf., du reste, les remarques de Mullenhoff et Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, vol. II, p. 40 sq.

4. J'ai parlé, dans le Vol I, p. 164, d'un remaniement de cette *Vie* par Walahfrid Strabo; c'est sur ce remaniement qu'est basé un poème prolixe de mille huit cent huit hexamètres, composé par un de ses élèves et qu'on a attribué auparavant, mais à tort, à Walahfrid lui-même. Il a été édité en entier par Dümmler dans les *Poetae lat. aevi Carolini*, tom. II, p. 428 sq; V., là-dessus, l'éditeur, *ibid.*, p. 266.

5. V., par papport à Saint-Columban, vol. I, p. 580 sq.

* Auftakt = Arsis. — Note des traducteurs.

Tuggen, en amont du lac de Zurich. Chassés de cet endroit, ils furent accueillis, à Arbo, sur le lac de Constance, par un prêtre du nom de Willimar. Ensuite, Columban s'établit avec les siens, à Bregenz ; mais l'assassinat de deux de ses frères le força d'aller en Italie. Gallus tomba malade et fut obligé de rester en route ; Columban, ne voyant qu'une feinte dans cette maladie, se mit en colère et lui ordonna de ne pas dire la messe aussi longtemps qu'il le saurait en vie. Après s'être rétabli chez Willimar, Gallus, sous la conduite du diacre Hiltibald, chercha un désert ; mais, pris dans des ronces, il tomba à terre, et vit là un signe de la Providence de s'établir en ce lieu (str. 8). Ce chant raconte ensuite comment le saint défriche ce terrain en compagnie d'un ours qui lui prête son assistance. Il guérit la fille du duc qui est possédée du démon ; le peuple et le clergé le réclament pour évêque (de Constance), mais il fait obtenir cette dignité à son élève Jean. Une vision lui montre ensuite l'ascension de Columban au ciel, et par là se trouve levée la défense qu'il lui avait faite de célébrer le saint sacrifice. Le poète fait allusion à deux de ses miracles ; après quoi, il raconte sa mort. Il était allé à Arbon pour la fête de saint Michel : il y tomba malade et y mourut. Les chevaux qui portaient la bière à Saint-Gall trouvèrent d'eux-mêmes le chemin. Ce chant se termine en s'adressant d'une manière toute poétique à l'évêque Jean qui, les yeux pleins de larmes, accompagne le corps de l'ami, et en l'assurant que Gallus vit et que nul n'est plus heureux que lui.

Hartmann (1), à qui sa grande piété et son érudition avaient attiré une grande vénération dans le monastère, succéda à Salomon comme abbé : il n'eut cependant cette dignité que durant deux ans, vu qu'il mourut en 924 ou 925 (2). Il montra un intérêt tout particulier pour le chant ecclésiastique, car il avait le plus grand soin, d'après Ekkehart IV, de faire enseigner l'antiphonaire de saint Grégoire et chanter les mélodies d'après l'usage romain (3). Il composa lui-même des

1. Dümmler, *Denkm.*, p. 256 ; et *N. A.*, p. 556. — Schubiger, p. 64.
2. V. Meyer von Knonau, dans *Ekkeh. Cas.*, p. 176, n. 617.
3. « Maxime autem authenticum antiphonarium docere et melodias Romano more tenere sollicitus.

chants pour l'église, et ceux qui nous sont parvenus sous son nom dénotent un talent poétique particulier. Cela s'applique notamment aux deux hymnes pour la fête des saints Innocents. L'une d'elles en distiques, est composée pour la procession des enfants, la veille de la fête (1) : c'est le *Salve lacteolo*, qui était tout spécialement destiné aux élèves dn monastère. Dans le chant, le premier distique, qui avait une mélodie spéciale, était toujours répété comme refrain après chaque distique suivant. La deuxième hymne, destinée à la fête elle-même, est composée dans le mètre ambrosien, mais rythmique ; il y a là des rimes de différents genres (2) et des expressions vives et pleines d'énergie. — Nous avons encore une hymne de Hartmann, dans le même mètre (*Sacrata tibi dogmata*), destinée à être chantée avant la lecture de l'Evangile et qui traite principalement de la parabole du semeur, la rime s'y montre plus rarement (3). Il nous est encore parvenu de lui des litanies pour les processions des jours de fêtes. Elles sont en distiques, comme celles de Ratpert. On y invoque : Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, la Sainte Vierge, les Anges, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les saints religieux, principalement saint Gall, Othmar et saint Benoit, et, finalement, les vierges saintes, de sorte que la série des intercesseurs, même en ne tenant pas compte des personnages, est tout autre que dans Ratpert (4). On attribue encore à notre poète une hymne qui, en tout cas, provient de cette époque et qui est remarquable au point de vue de la forme. Elle est composée pour la fête de la translation des reliques de saint Magnus dans l'église bâtie à Saint-Gall par Salomon, prédécesseur de Hartmann ; cette église était dédiée à la Sainte-

1. C'est ce que montre déjà le deuxième distique :

Concinit, ecce, Deus, tibimet grex iste pusillus,
Festivum laude praeveniendo diem.

V. l'hymne dans Canisius, *l. c.*, p. 191.

2. La plupart sont, il est vrai, des rimes accouplées ; mais la strophe entière offre deux fois des vers monorimes. — V. l'hymne (*Cum natus esset Dominus*) dans Canis., *l. c.*, p. 192, et dans Mone, vol. III, p. 32.

3. V. l'hymne dans Canis., *l. c.*, p. 190, et dans Mone, Vol. I, p. 302, sq.

4. V. les litanies dans Canisius, *l. c.*, p. 192.

Croix et à saint Magnus; elle porta encore plus tard le nom de ce dernier. Les reliques, parmi lesquelles était un bras du saint, provenaient du monastère de Fusses et avaient été données par Adalbéron, évêque d'Augsbourg (1). L'hymne, destinée à la procession avec les reliques, débute par une strophe de quatre vers, qui est une variante de la strophe phaleuce (2), et cette strophe est répétée après chacune des autres, comme refrain. Les autres, au nombre de six, sont formées d'une autre manière : elles se composent de cinq vers adoniques, rythme qui cadre très bien avec un chant mouvementé.

CHAPITRE TROISIÈME

HYMNES ET AUTRES POÈMES ECCLÉSIASTIQUES — ECRIVAINS D'OUVRAGES DE MUSIQUE : HUCBALD, ODON.

En dépit de la floraison des séquences, des tropes et des litanies, ce sont encore les *Hymnes* qui occupent le premier plan dans le domaine de la poésie lyrique ecclésiastique. Nous en avons déjà mentionné plusieurs, composées par les poètes de l'école de Saint-Gall. Après avoir considéré, dans la période précédente, quelques hymnes isolées de poètes connus, nous allons étudier maintenant, dans son ensemble, la poésie hymnique de toute la poésie carlovingienne : la plupart de ces poèmes, en effet, nous sont parvenus, sans nom d'auteur et sans date, en telle sorte qu'il n'est pas possible d'en déterminer exactement l'époque de la composition (3).

6. V., là-dessus, Ekkehart, *Cas.*, c. 4 et 27. et cf. Schubiger, p. 34 sq.

7. Le modèle est — ∪ ∪ — ∪ — ∪ — ∪ — ∪ Míles ad cástrum própcrés novéllum. V. Canis., *l. c.*, p. 208.

8. Nous ne faisons porter notre étude que sur les poèmes dont les manuscrits proviennent du IXe ou du Xe siècle. Nos sources ont été principalement : Morel, *Lateinische Hymnen des Mittelalters* (pour la plupart tirés de manuscrits des monastères de la Suisse). Einsiedeln 1868. — Boucherie, *Mélanges latins et bas-latins,* dans la *Revue des langues romanes*, t. VII, p. 1 sq. — Dümmler, *Rhythmorum ecclesiasticorum aevi carolini specimen*. Berlin, 1881. — *Poetae latini medii aevi*, éd. Dümmler. (*Monum. German. hist.*), Tom. II, Berlin, 1883.

Par rapport au sujet de ces poèmes, il est à remarquer que, pour la plupart, ils ont trait aux saints et à leurs fêtes, ce qui ne doit pas étonner, vu que les autres fêtes de l'Eglise avaient déjà des chants traditionnels que la liturgie avait en partie rendus sacrés. Malgré cela, on ne cessa pas de composer de nouvelles hymnes, même pour les fêtes du Sauveur, telles que Noël, Pâques, l'Epiphanie, l'Ascension. Pour ce qui est de la composition en tant que poésie, les hymnes de cette époque, en général, sont décidément inférieures à celles des époques chrétiennes antérieures. Il n'y a d'exception que pour quelques-unes d'entre elles, qui ont été composées du reste par des poètes hors ligne, comme Théodulphe, Walahfrid, Florus; nous les avons étudiées à part (1). C'est surtout la forme qui nous intéresse dans les hymnes de cette période, parce qu'elle a eu une grande influence sur la poésie nationale. Il faut donc remarquer avant tout que la formation rythmique du vers règne en souveraine (2), car la poésie quantitative est passée à l'état d'exception; de plus, même dans cette période, le mètre le plus ancien de l'hymne, le mètre ambrosien, y apparaît comme le plus fréquemment employé; viennent ensuite le tétramètre catalectique trochaïque et le trimètre acatalectique iambique, mètres qui, nous l'avons vu, étaient les plus en faveur dans les rythmes profanes (3). Quant aux mètres composés et à leurs systèmes, c'est la strophe saphique qui est la plus fréquente; mais le dactyle est, dans les lignes longues, généralement à la première place, au lieu d'être à la troisième. Toutefois, les petits vers asclépiades ne sont pas rares; la deuxième et la troisième strophe asclépiade sont particulièrement affectionnées. Nous trouvons encore assez souvent des vers phaleuces, et même adoniques, qui, même seuls, sont réunis en strophes de six lignes (4). Les distiques ne manquent également pas. — Les poèmes alphabétiques ne

1. V. Vol. II, pp. 84, 162, 272.

2. En sorte que le mètre dont il est question dans la suite sera toujours le mètre rythmique, à moins que le contraire ne soit expressément indiqué. Il faut de plus regarder comme catalectiques les tétramètres trochaïques sans autre indication, et comme acatalectiques les trimètres iambiques.

3. V. Vol. II, p. 322 et 326.

4. V. Dümmler, *Poet. lat.*, II, p. 257.

sont pas rares non plus parmi les hymnes (1). Ce qu'il y a de plus important, c'est de voir que la rime ne se trouve dans les hymnes, encore à cette époque, que d'une manière isolée ; un très petit nombre d'elles est complètement rimé (2). Il faut remarquer encore que, dans maintes hymnes, les strophes se terminent par un refrain qui se compose d'un ou deux vers du même rythme, ou même d'un autre rythme plus court (3).

Aux hymnes purement liturgiques se rattachent d'autres poèmes ecclésiastiques dans des mètres égaux, et ces poèmes offrent plus d'originalité et, en partie, aussi plus d'importance dans l'exécution; tels sont, par exemple, les chants de pénitence (4), un poème alphabétique dans le mètre ambrosien et contenant des règles de la vie monastique, un autre poème du même genre en tétramètres trochaïques (strophes de deux lignes) sur la Jérusalem céleste, puis un autre, dans le même mètre, intitulé *Enoch et Elia* (5). Ce dernier comprend trente-cinq strophes et offre un certain intérêt, vu que, prenant seulement pour point de départ le retour des deux prophètes, il contient plutôt une description des fins dernières : l'Antechrist terrasse avec le glaive les deux prophètes et le peuple chrétien ; mais, après trois ans et demi, il est tué lui-même par l'ange saint Michel. Alors le Christ revient sur la terre, comme juge (6), et le monde périt par les flammes; après quoi le Créateur en fait paraître un nouveau « dans lequel règne heureusement pour toujours l'immortalité ». Dans ce nouveau

1. Notamment dans les *Rhythm. eccles.* de Dümmler.

2. Par exemple, dans Dümmler, *Rhythm. eccles.* VII (p. 12), X et XI (p. 15 sq.); elles sont toutes en trimètres iambiques, à strophes de deux rimes accouplées, dont la seconde forme un refrain.

3. C'est ainsi que, dans Dümmler, *Rhythm. eccles.* I, deux tétramètres trochaïques sont suivis du refrain : *Mirabilia fecit Deus*; — *ibid.*, XVII, à la suite de deux trimètres iambiques, vient le refrain : *Succurre nos, Christe.*

4. Dans Dümmler, *Poet. lat.*, II, p. 253 (nº XIV), en tétramètres trochaïques, et *Rhyth. ecclesiast.*, IV, en trimètres iambiques.

5. Ces trois poèmes sont dans Dümmler, *Rhyth. eccles.*, p. 5, 14 et q.

6. La croix brille au ciel comme trophée, str. 21 :

In coelo summi tropheum tunc fulgebit judicis,
In quo judicatus ipse regnum leti straverat.
In pavendo.

Même dans les deux poèmes ci-dessus, relatifs au jugement dernier, la croix brille devant le Christ comme un étendard. *Op. c.*, V. 123.

monde la lune luira comme le disque du soleil pendant l'été, et le soleil aura un éclat sept fois supérieur à son éclat ordinaire. Là, les justes, réunis aux phalanges magnifiques des anges, vivront éternellement. Il est à remarquer que toutes les strophes finissent par un refrain qui correspond au contenu général d'une partie du poème et qui est pour les sept premières : *imminenter;* pour les quatorze suivantes : *in pavendo;* et enfin : *in perennis*, pour les quatre autres.

Le jugement dernier est encore traité dans deux autres poèmes. L'un est consacré tout entier à ce jugement (1). Il est en tétramètres acatalectiques trochaïques rythmiques, à strophes de trois vers, et comprend treize strophes. Il a surtout le caractère des hymnes liturgiques ; au lieu de peintures, il renferme des préceptes moraux ; on y avertit les hommes d'être prêts au jour des ténèbres, des trompettes et des frissonnements, alors que le roi arrivera en colère et que l'enfer engloutira les impies. L'autre poème est plus original et il a aussi un plus vaste sujet. C'est un abécédaire en vers dimètres iambiques, qui, rimant deux à deux, forment vingt-trois strophes de douze lignes chacune. Aussi bien, la forme et la nature générale du contenu rappellent un peu le poème de Raban, dont nous avons parlé (2). Au début, on parle de la Sainte-Trinité, qui était, dès le commencement, et l'on passe ensuite à la création du monde et à la séduction de nos premiers parents par le démon, qui est maintenant enchaîné et renfermé avec ses satellites dans l'enfer, dont le poète fait un tableau effrayant (3). Il

1. V. Boucherie, *Op. c.*, p. 28 sq.
2. Vol. II, p. 145.
3. Nulli videtur dubium
In imis esse Infernum,
Ubi habentur tenebrae,
Vermes et dirae bestiae.
Ubi ignis sulphureus
Ardens flammis edacibus,
Ubi rugitus hominum,
Fletus et stridor dentium,
Ubi gehennae gemitus
Terribilis et antiquus,
Ubi ardor flammaticus,
Sitis famisque horridus.

parle, après cela, mais sans suite compréhensible, du paradis, du mont Sinaï et de son prophète, pour passer enfin au jugement dernier, au jour de colère et de vengeance. Il nous dépeint comment, au son de la trompette du premier archange, les morts ressusciteront, les étoiles tomberont sur la terre comme les fruits du figuier, le feu consumera le monde et les ennemis du Christ qui ne veulent pas croire qu'il ait été envoyé par le Père. Ce poème, dans lequel se trouvent de fréquentes réminiscences des anciens (1), semble avoir vu le jour dans le sud, probablement en Italie ou dans la France méridionale; il paraît aussi dirigé contre l'hérésie de l'adoptianisme, qui, depuis la fin du VIIIe siècle, agita longtemps l'Église (2). Du reste, malgré des expressions dures et peu compréhensibles, ce poème se distingue par l'énergie particulièrement poétique du style, en sorte que, pour le fond comme pour la forme, il est très original.

Il nous faut mentionner encore tout spécialement un poème composé contre l'avarice (*Avaritia*) et que nous trouvons dans la collection des *Rythmes*, de Dümmler (3); il est écrit en tétramètre trochaïque, mais en strophes de trois lignes et sans refrain. C'est un poème alphabétique qui ne va cependant que jusqu'à la lettre L. Il nous fait une peinture excellente et pleine de vie de l'avare, et il semble presque provenir d'un motif tout particulier; on dirait qu'il a été composé par un maître à qui un personnage haut placé refusait son salaire (4). Nous trouvons, dans la collection des poètes

1. Il y est parlé des Géants, et Thétis y est invoquée pour désigner la mer.

2. On a trouvé ce poème, joint à la *Vie contemplative* attribuée à saint Prosper, dans un missel du IXe siècle, à Montpellier, et dans un autre du Xe siècle, à Milan. Il n'est pas possible de lui attribuer une date antérieure, par exemple le siècle de saint Prosper, à cause de la rime que l'on y trouve déjà d'un bout à l'autre; on ne doit, en aucun cas, faire remonter sa composition au delà de l'époque carlovingienne. Il a édité par Boucherie (*Op. c.*, p. 12 sq.), d'après le manuscrit de Montpellier.

3. Dümmler, *l. c.*, n° XV, p. 21.

4. C'est ce que me semble indiquer la strophe 9 :

Justitiam non dat magistris et mercedem subtrahit,
Expleto opere non grates refert sed injurias,
Ut illi dicant : nil quaero nisi tuam gratiam.

V. aussi la fin :

Lugent omnes contristati qui avaro serviunt, etc.

latins (1) un poème intitulé : *De Caritate et Avaritia*, qui lui fait pendant, d'après la tendance morale, quoique l'exécution en soit toute différente. Il est composé dans le même mètre, et alphabétique également; il comprend vingt-trois strophes. Le poète y fait d'abord une peinture, strophe par strophe, de la charité et de l'avarice (2), et cette peinture est d'un style vigoureux et parfois vraiment poétique; ensuite il nous raconte la parabole de Lazare, en y rattachant des exhortations et des prières.

La poésie lyrique ecclésiastique devait trouver un singulier stimulant dans le haut intérêt qu'on portait à la musique et dans l'intelligence qu'on en avait, notamment pour l'art du chant; cet intérêt et cette intelligence se manifestent dans les asiles où l'on cultivait alors la vie ecclésiastique et les sciences ; bien plus, nous l'avons déjà vu, cet intérêt musical avait vraiment, à Saint-Gall, donné la vie à la poésie des séquences. Notker ne montra-t-il pas autant de sens et d'intelligence pour la théorie de la musique que pour la pratique? Parmi les sept arts libéraux, la musique occupait maintenant la première place. C'est ce que nous attestent les ouvrages théoriques sur la musique, qui se produisent alors dans ces asiles de la civilisation. Au nombre de ces lieux de culture intellectuelle, celui qui a fait le plus pour la littérature générale, c'est le monastère de Saint-Amand, auquel appartenait le plus célèbre écrivain de musique de la première moitié du moyen âge, et auquel aussi profitèrent avant tout ses ouvrages : j'ai nommé Hucbald.

HUCBALD (3) naquit en 840 ; c'était un neveu de Milon, ce moine

1. T. II, p. 255.
2. Le poème débute ainsi :

Alma, vera ac praeclara, indivisa Caritas,
Quam qui habet, Deum amat diligitque proximum,
Qui non habet, nullum auget incrementum veniae.
Belua saeva, truculenta, nempe Avaritia,
Quae in aevum secum trahit sibi consectaneos
Ad inferna tenebrosa, ubi poenam sentiunt.

3. *Hucbaldi opera*, dans Migne, *Patrol. lat.*, tom CXXXII, p. 826 sq. — Gerbert, *Scriptores eccl. de musica*, t. I, Saint-Blasien, 1784. — Coussemaker, *Mémoire sur Hucbald et sur ses traités de musique*, suivi de *Recherches sur la notation*, etc., Paris, 1841. — Dümmler, *N. A.*, p. 560 sq.

lettré qui était professeur à Saint-Amand; il fut le premier maître de Hucbald (1), et on dit que la composition d'un chant liturgique faite par l'élève éveilla la jalousie du maître. Il termina ses études à Saint-Germain-d'Auxerre, sous la direction du savant et célèbre Heiric, où il eut saint Remi pour condisciple (2). Il succéda ensuite à son oncle, qui mourut en 872, et devint professeur à l'école de Saint-Amand. Mais son activité comme maître ne se borna pas qu'à cette école. Vers l'an 883, il fut appelé à Saint-Omer, pour y instruire le comte Rodolphe, qui, l'année d'auparavant, était devenu abbé de ce monastère; plus tard, il fut appelé par Fulcon, archevêque de Reims (882-900), à l'école cathédrale de cette ville, à laquelle il rendit son ancien éclat, de concert avec saint Remi. Son autorité, à cette époque, était déjà si considérable que, par son entremise, l'archevêque reçut, en 899, un diplôme de Charles le Simple. Ce ne fut sans doute qu'après la mort de Fulcon que Hucbald retourna à Saint-Amand, pour y consacrer au professorat le reste de sa longue vie. Il ne mourut qu'en 930.

Hucbald ne se borna pas à enseigner; il agrandit la bibliothèque de son monastère, même par des copies de sa propre main, dont il ne nous est pas parvenu moins de dix-huit (3). Il cultiva la musique et la poésie. Peu de poèmes toutefois sont arrivés jusqu'à nous sous son nom. Le plus connu est une « Ecloga » (4) dédiée à Charles le Chauve, comme empereur, par conséquent de 876 à 877; elle traite de la calvitie, dont elle fait l'éloge dans cent trente-six hexamètres, qui, à part l'introduction et la fin, sont partout réunis en coupures de dix lignes. Ce poème devint célèbre, non seulement par la singularité du sujet, mais aussi par l'art de l'exécution; il est formé, en effet, de mots qui commencent tous par un *C*. L'absence de dictionnaires proprement dits, à cette époque,

1. V. Vol. II, p. 277. Hucbald l'appelle son *didascalus*, dans la dédicace qu'il a faite du poème de Milon: *De sobrietate* (v. 27),, et qu'il adressa à Charles le Chauve.
2. V. Vol. II, p. 287.
3. V. Delisle, *Le cabinet des manuscrits*, Tom. I, p. 312 sq.
4. Elle est ainsi appelée probablement à cause de la division en strophes.

nous dit assez que ce ne fut point là une petite affaire ; la mener à bonne fin est donc un bon signe en faveur de l'érudition de l'auteur, comme aussi une marque de son habileté et de ses connaissances de la métrique. Il va de soi pourtant que ce poème, notamment à cause de son étendue, n'ait rien de bien remarquable ; toutefois, on y trouve quelques passages comiques qui, pour le moins, montrent que l'auteur le regardait comme une plaisanterie (1) : c'est ce que la critique moderne n'a généralement pas reconnu.

Parmi ses chants d'église, dont il a composé pour plusieurs les paroles et la musique (2), il ne nous est parvenu que deux hymnes sous son nom : ce sont des parties d'un office nocturne qu'il avait écrit pour les moines de Saint-Thierri et à leur demande, ainsi que nous le montre une lettre de lui ; quant aux notes, elles n'ont pas été conservées. L'une de ces hymnes est dans le mètre ambrosien ; l'autre, en strophes de quatre petits asclépiades catalectiques (3) Dans toutes deux, il célèbre saint Thierri d'une manière égale et très sèche, vu que sans doute il y avait peu à dire sur ses actions et ses miracles.

Mais ce fut surtout comme musicien que Hucbald déploya le plus d'activité littéraire ; il mit son zèle au service de son enseignement et cette activité profita immédiatement en bonne partie à la pratique. Nous n'avons pas moins de quatre ouvrages de sa plume. Comme ils ne font partie de l'étude qui nous occupe qu'autant que la musique a, à cette époque, une signification particulière pour la culture générale et surtout pour le développement de la poésie lyrique, nous n'avons à

1. Le début du Proœmium le montre déjà :

Carmina clarisonae calvis cantate Camoenae.
Comere condigno conabor carmine calvos,
Contra cirrosi crines confundere colli
Cantica concelebrent callentes clara Camoenae :
Collaudent calvos, collatrent crimine claros
Carpere conantes calvos, crispante cachinno.

2. C'est ce que dit aussi la remarque de Siegebert von Gembl. (*De script. eccles.*, c. 107) : « Quia in arte musica praepollebat, cantus multorum sanctorum dulci et regulari melodia composuit. » Il est possible que, à l'époque de Sigebert, on ait encore connu ces chants.

3. Le mètre est le suivant : — — — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — ∪.

les caractériser ici que brièvement et sous ce rapport ; nous allons le faire en suivant Coussemaker. Le plus ancien de ces ouvrages semble être le livre *De harmonica institutione*. L'auteur toutefois n'y traite pas de l'harmonie elle-même, mais seulement des tons, des intervalles, des consonnances, des tétracordes et de la notation. Son exposition, on le conçoit, repose généralement sur le système musical des Grecs, tel qu'il nous avait été transmis notamment par Martianus Capella et par Boëce ; cependant l'explication pratique et appuyée sur des antiennes connues est digne de remarque. L'auteur ne fait pas que traduire : il a des pensées indépendantes ainsi que nous le montrent déjà des traits isolés : c'est ainsi par exemple, qu'il exprime des idées plus justes par rapport à l'octave (1), bien qu'il suive encore le système grec des tétracordes. Il fait aussi déjà la critique de la notation de cette époque par les neumes, en proposant de les améliorer (2).

Son ouvrage *Musica Enchiriadis* (3) est bien plus important ; c'est même là son principal ouvrage, et il fut très répandu en France, en Allemagne et en Italie, ainsi que le prouve le grand nombre de manuscrits conservés dans ces pays. Hucbald y donne un manuel de la science musicale en dix-neuf chapitres. Son exposition repose encore naturellement sur la théorie grecque, mais le développement offre cependant des détails originaux et significatifs. C'est ainsi qu'il donne une notation, à l'aide des lettres de l'alphabet, ce qui était un progrès essentiel sur les neumes employés jusque-là ; avec cela, elle est claire et simple, et suffit amplement au chant choral de cette époque. Cette notation toutefois ne semble pas avoir supplanté les anciens neumes. Le sens pratique de Hucbald, qui se fait connaître par cette invention (bien qu'elle ne soit pas à l'abri de toute critique) se montre d'une manière bien plus importante par l'emploi qu'il fit, le premier, de

1. Migne, *l. c.*, p. 914.
2. « Quod his notis, quas nunc usus tradidit, quaeque pro locorum varietate diversis nihilominus deformantur figuris, quamvis [ad aliquid prosint, remunerationis subsidium minime potest contingere ; incerto enim semper videntem ducunt vestigio ». *L. c.*, p. 921.
3. Appelé *Enchiriadion musicae*, dans un missel de Paris.

lignes et de clefs (dont on trouve déjà les indices dans le premier écrit) (1); il cherche à rendre palpable, au moyen de signes graphiques, la proportion des tons. D'après Coussemaker (2), il a aussi le premier, dans cet ouvrage, formulé et expliqué, par des exemples, les règles de l'harmonie (de l'« organum » ou « diaphonie » ou « symphonie »).

A cet ouvrage s'en rattache immédiatement un autre de plus longue haleine et que Hucbald a intitulé *Scholia Enchiriadis de arte musica.* Sa composition, du moins pour la troisième partie, est annoncée déjà par la fin du manuel. Ces scholies sont destinées directement à l'école, vu qu'elles sont écrites dans la forme du dialogue, comme dans les ouvrages scolaires d'Alcuin (3), et que, là aussi, c'est l'élève qui interroge et le maître qui donne la réponse. L'ouvrage se divise en trois parties : la première traite des éléments de la musique, la seconde de la diaphonie, et la troisième de la proportion mathématique des tons. Cette dernière, qui ne contient que des extraits de l'ouvrage de Boèce : *De musica*, sert en même temps de complément à l'écrit : *Musica Enchiriadis*, dans lequel ce sujet n'a pas été traité. La première partie n'est, par contre, en majeure partie, qu'une répétition de ce qui a été dit dans l'ouvrage : *Musica Enchiriadis*; cette remarque ne saurait s'appliquer à la deuxième partie que dans une mesure très restreinte, vu qu'ici l'auteur a ajouté beaucoup d'aperçus nouveaux (4).

Nous devons encore mentionner un autre écrit de Hucbald sur la musique, lequel, pour être court, n'en est pas moins important : c'est sa *Commemoratio* (5) *brevis de tonis et psalmis modulandis.* Dans cet ouvrage, né de la pratique et destiné à la pratique, il y a des règles, très importantes pour cette époque, concernant l'exécution du chant ecclésiastique.

1. Cf. Riemann, *Studien zur Geschichte der Notenschrift.* Leipzig, 1878, p. 151 sq.
2. *Op. c.*, p. 124.
3. V. vol. II, p. 16 sq.
4. Cf. Coussemaker, *Op. c.*, pp. 79 et 82 sq.
5. Il me semble qu'il ne faut pas prendre ce mot comme une faute d'orthographe, pour *Commentatio;* il pourrait bien avoir été employé dans le sens de *Mémoire*, en français.

L'auteur motive son entreprise, dès le début, en faisant remarquer qu'un beau chant d'église est doublement agréable à Dieu. Quand nous voyons les musiciens profanes, les citharèdes et joueurs de flûte (tibicines), les chanteurs et cantatrices faire tout leur possible pour égayer leurs auditeurs, devons-nous exécuter les chants sacrés sans art (1) et d'une manière négligée (2)? Pour nous, ce petit traité a encore l'avantage de contenir des fragments de beaucoup de psaumes et d'antiennes, ainsi que leur composition (3).

Hucbald était de plus un hagiographe très fécond : ses *Vies de Saints* trouveront place plus loin, dans cet ouvrage, alors que nous étudierons, dans son ensemble, ce genre d'historiographie.

L'importance que le monastère de Saint-Amand a acquise, dans la première moitié de cette période, passe, dans la deuxième moitié, quoique dans un sens restreint, au monastère de Cluny, en France, grâce à son célèbre abbé Odon ; bien que les études classiques, à ce qu'il semble, n'y fussent pas dans un état bien brillant, on y cultivait cependant les études théologiques et musicales, et c'est Odon qui en donna le mouvement par son activité d'écrivain et par la réforme de la discipline qui favorisa une direction sérieuse de l'esprit.

Odon (4) était né près de Tours (879) : issu d'une illustre famille, il était destiné au service de la cour et au métier des armes ; voilà pourquoi, après avoir reçu d'un prêtre les premiers éléments de l'enseignement, il fut élevé dans la maison du comte Fulcon d'Anjou et dans celle du pieux duc d'Aqui-

1. Voici comment Hucbald lui-même indique, au commencement, son but principal : « Porro illos modos, per quos psalmi ad antiphonas modulantur, in hoc opusculo habeo utcunque edicere ».

2. Hucbald, du reste, dans l'introduction de ses *Scholies*, motive l'étude de la musique en général dans l'esprit de son époque, en disant que cette étude est nécessaire pour le chant d'église.

3. On trouve cet écrit traduit en français et les notes de Hucbald ramenées au système moderne, dans Coussemaker, *Op. c.*, p. 89 sq.

4. *S. Odonis abbatis Cluniac. secundi opera omnia*, dans Migne. *Patrol. lat.*, Tom. CXXXIII. — Marrier, *Bibliotheca Cluniacencis*. Paris, 1614, p. 66 sq. — Mabillon, *S. Odonis elogium historicum* dans : *Acta SS. ord. S. Benedicti saec.* v, p. 124 sq. — *Histoire littér. de la France*, t. VI, p. 229 sq.

taine, Guillaume, auprès duquel son père était en grande faveur. Le père d'Odon était un homme d'une grande culture scientifique : son fils a raconté plus tard qu'il savait par cœur (1) la « Nouvelle » de Justinien, et que de plus il était un arbitre très recherché ; mais il avait avant tout des idées religieuses ; il avait même d'abord eu en vue pour son fils la carrière ecclésiastique. Il ne dut pas être bien difficile par conséquent à ce dernier d'embrasser cette carrière, vu que les exercices chevaleresques ne lui plaisaient pas et qu'ils ne convenaient pas à sa santé. A l'âge de dix-neuf ans, Odon devint chanoine de Tours, en se consacrant à saint Martin. Là, il s'adonna avec zèle à l'étude, et, en premier lieu, à celle de la grammaire. Ensuite, pour se perfectionner, il se rendit à Paris auprès de l'élève de Heiric, Remi d'Auxerre (2) dont il reçut surtout des leçons de dialectique et certainement aussi de musique, car Remi excellait également en cette science. Revenu à Tours, Odon s'enfonça dans les « Moralia » de saint Grégoire et ce grand ouvrage l'enthousiasma tellement qu'il en fit un abrégé. C'est bien alors sans doute qu'il composa et mit en musique les trois hymnes dédiées à saint Martin ; il composa également douze antiennes dont l'amabilité ravit son biographe (3). Sigebert de Gembloux (4) le qualifie du nom d'« archi-chantre » de Tours.

Le sentiment religieux fit mûrir, chez Odon, la résolution de se consacrer à la vie monastique. Il se rendit, en 909, au monastère de Balma, en Bourgogne, où, sous la direction de l'abbé Bernon, régnait encore la discipline sévère de Benoît

1. « Pater, inquit (Odo), meus Abbo est vocatus, sed alterius moris esse videbatur et actibus quam nunc homines praesentis temporis esse videntur. Veterum namque historias, Justiniani Novellam memoriter retinebat ». Joannes, *Vita S. Odonis*, l. I, c. 5.

2. V., à son sujet, ch. x.

3. « Similiter (composuit) duodecim antiphonas ternas per singulas habentes differentias, quarum verba et vocum consonantia adeo sibi invicem concordant, ut nihil in sensum plus minusve, nihil in symphoniae modulationibus reperiri dulcius posse videatur. » Joannes, *Vita S. Odonis*, l. I, c. X. Odon composa ces antiennes à la prière des moines qui avaient attendu son arrivée pour cela (Joan., *V. O.*, ibid.); apparemment il est ici question de son retour de Paris.

4. *De scriptor. eccles.*, c. 124.

d'Aniane. Il portait avec lui une bibliothèque de cent volumes; aussi, fut-il nommé professeur de l'école du monastère, à cause de son érudition : plus tard, il fut ordonné prêtre. La grande autorité dont il jouissait auprès de son abbé et des moines de son ordre, le fit choisir, en 927, pour successeur de Bernon (1) dans trois des monastères, sur sept, qui étaient sous son obéissance; parmi eux, était Cluny, fondé autrefois par le vieux duc Guillaume, bienfaiteur d'Odon. C'est là qu'Odon fixa sa résidence. Il déploya la plus grande activité à rétablir la règle de saint Benoît avec une rigueur encore plus grande, d'abord dans ses propres monastères; puis, sa réputation ayant grandi, il fut appelé à en réformer nombre d'autres, non seulement en France, mais encore en Italie. Ces monastères formèrent alors une congrégation, dont l'abbé de Cluny était le supérieur en qualité de « abbas generalis »; ces monastères, comme celui de Cluny depuis sa fondation, n'étaient pas sous la juridiction des évêques, mais relevaient directement du pape. C'est sur cette relation que se base la grande signification historique de ces monastères et d'Odon, signification qui se manifeste déjà de son vivant. C'est ainsi que nous le voyons entreprendre trois fois le voyage de Rome, de 936 à 942, en partie dans le but de rétablir la paix, dans l'intérêt du pape et de l'Église, entre les souverains de l'Italie qui se disputaient Rome à cette époque. Après son troisième voyage, il retourna en France, et, pressentant sa fin prochaine, il se rendit au monastère de Saint-Julien de Tours, qui faisait partie de sa congrégation, afin de finir ses jours et de reposer dans la ville de saint Martin, où il avait débuté dans la carrière ecclésiastique. Il y mourut en 942.

On a attribué à Odon deux écrits sur la musique : l'un, *Tonarius*, a peu d'étendue ; l'autre est un ouvrage plus important, qui a pour titre : *Dialogus de arte musica.* Dans les manuscrits, l'auteur est désigné par ces mots « domnus Odo » ; mais l'auteur du second ouvrage ne peut pas être celui du premier, comme cela résulte du « dialogue sur la musique » (2).

1. Ce dernier venait de contracter une maladie mortelle.
2. Dans ce dernier, en effet, il est parlé du *Tenarius* comme étant l'ouvrage d'un autre auteur (domnus Odo) ».

Il est même bien douteux que le *Tonarius* soit de lui ; quant au « Dialogue », il n'est assurément pas sorti de sa plume. Nous pouvons, par conséquent, passer ici ces écrits sous silence : au surplus, leur étude ne se rapporte que bien indirectement à notre histoire (1). Si l'on remarque toutefois que le deuxième ouvrage fut expressément attribué à notre Odon, encore au XIIe siècle (2), il est aisé devoir la grande réputation qu'il avait laissée comme professeur de musique.

Parmi ses chants d'église, un petit nombre est parvenu jusqu'à nous, il y en a un pour la communion, en hexamètres ; puis, une hymne, au mètre ambrosien, en l'honneur de sainte Marie-Madeleine, et une autre en l'honneur de saint Martin ; dans les deux on trouve la rime, mais sous une forme différente, tantôt comme rime géminée, tantôt comme rime croisée, tantôt enfin comme monorime (3).

Si nous disons un mot des trois livres de *Collationes* d'Odon, ce n'est qu'autant qu'ils jettent quelques rayons de lumière sur la culture morale de cette époque. L'ouvrage est composé par Odon, encore moine, à la prière de Turpion, évêque de Limoges, qui n'avait pas une bien riche bibliothèque. L'auteur s'excuse lui-même, dans la dédicace, de l'avoir écrit un peu à la hâte. Dans cet ouvrage, Odon combat les trois vices principaux : la superbe, la luxure et la malice, notamment la deuxième, et surtout dans le clergé, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente, telle que le libertinage, la gourmandise, la manie de la parure. Comme Odon emprunte aussi à son époque (4) les exemples qu'il cite pour détourner de ces vices, et que, dans ces exemples, éclate la justice divine, il nous montre par là à quel point la vie cléricale laissait alors

1. V. Riemann (*Op. c.*, p. 39 sq.), pour la valeur de ces deux écrits relativement à la notation au moyen de lettres.

2. Par l'Anonymus Mellicensis, *Script.*, c. LXV : « Otto, venerabilis abbas Cluniacensium, ardentissimus amator monasticae religionis, qui monachorum gemma, qui discipulorum gloria fuit, dialogum satis utilem *De musica arte* composuit. »

3. L'hymne éditée dans les *Annales* de Mabillon : « In honorem S. Martini à S. Odone in extremis compositus », n'est sûrement pas de lui, ainsi que le montre déjà la dernière strophe.

4. V., par ex., lib. II, c. XI, XXVI, XXIX; lib. III, c. XX, XXI.

à désirer ; Odon, s'efforça d'en relever le niveau (1) comme abbé.

CHAPITRE QUATRIÈME

POÉSIE LATINE POPULAIRE ET POÉSIE NATIONALE DE L'ALLEMAGNE ET DE LA FRANCE

Parmi les poèmes latins profanes et plus ou moins populaires de cette période, il ne s'en est conservé que quelques-uns. L'un est une *élégie* sur la mort de Fulcon, archevêque de Reims (2) ; successeur de Hincmar, il fut assassiné, en 900, par les gens de Balduin, comte de Flandre, à la tête desquels était un certain Winemar (3). Ce poème, à l'encontre des élégies (4) antérieures, est composé dans le rythme ambrosien et comprend dix-huit strophes. A une seule exception près, il est écrit en rimes accouplées ; seulement on trouve parfois, et à la suite l'une de l'autre, deux rimes égales dans la même strophe. Selon toute apparence, cette élégie a été composée peu après la solennité des funérailles de l'archevêque, car l'auteur en fait une peinture détaillée, après avoir loué ce pontife qui avait, nous l'avons vu, si bien mérité des lettres et de la civilisation, et après avoir fait le récit de son assassinat. En terminant, le poète parle de l'excommunication (5) du meurtrier et de ses émissaires ; elle eut lieu pendant la solennité des obsèques. L'auteur de l'élégie est le chanoine de Reims Sigloard.

Un autre poème de cette période (6) accuse, il est vrai, un caractère plus profane, quoique moins populaire ; mais il a

1. Nous étudions plus loin son livre : *Vita Geraldi.*
2. Du Méril, *Poésies popul. latines antér. au* XIIe *s.*, p. 266 sq. — Dümmler, *N. A.*, p. 545.
3. V. Flodoard, *Historia eccles. Remens.*, l. IV, c. x, et cf. Dümmler, *Gesch. des ostfränk. Reichs*, V. II, p. 516 sq.
4. Elles sont écrites en trimètres iambiques acat. (V. Vol. II, p. 326.) Il n'est pas douteux que notre poème, qui nous est parvenu sans division par strophes et qui a été ainsi édité par Du Méril, ait été composé en strophes de quatre lignes. Il faut dire pourtant que la division en strophes a été obscurcie par deux vers interpolés.
5. Elle fut renouvelée bientôt après par le synode de Reims.
6. Du Méril, *Op. c.*, p. 268 sq. — Dümmler, *N. A.*, p. 559.

pourtant, lui aussi, une allure religieuse, et c'est précisément dans cette allure que se retrouve l'élément populaire. C'est un lied adressé à la garde de Modène, pour l'exhorter à avoir l'œil ouvert, à une époque où les Hongrois, ayant fait irruption en Italie, menaçaient la ville ; il fut composé vers l'an 924 (1), et en vers iambiques acatalectiques trimètres, reliés entre eux et formant neuf strophes de quatre lignes rimées d'un bout à l'autre (2). Dans ce poème, nous rencontrons un mélange étrange de réminiscences antiques et d'expressions de piété tout à fait chrétiennes. « O toi — est-il dit dès le début — qui protèges ces murs par les armes, ne dors pas, je t'en conjure, mais fais bonne garde. Aussi longtemps que Hector fut vigilant à Troie, la Grèce, pleine de fourberie, ne prit pas la ville. » La ruse de Sinon ne fut couronnée de succès que lorsque Troie s'endormit. De sa voix vigilante, l'oie chassa les Gaulois du capitole : voilà pourquoi les Romains l'honorèrent comme une déesse, après l'avoir coulée en argent. Pour nous, nous adorons la divinité du Christ ; c'est en sa protection que nous avons confiance. Et au moyen de cette transition, le poète en vient à parler de la divinité du Fils de Dieu. En terminant, il exhorte la jeunesse, pleine de bravoure, à faire bonne garde. *Eia vigila !* que l'écho retentisse le long des murs. — On serait tenté de croire que l'auteur de ce poème était aussi un ecclésiastique.

C'est encore à la fin de cette période qu'appartient sans doute un poème de plus longue haleine : il a pour sujet une *Vision* qu'avait eue un moine étranger, lors de son passage au monastère de Saint-Remi, à Reims. Ce poème (3) fut composé par Ansellus, scolastique du monastère de Fleury, à la prière de Odon de Cluny, qui avait entendu, à Saint-Remi, le récit de cette vision. Il comprend cinq cent vingt-deux vers de huit syllabes, en dimètres iambiques rythmiques, rimés pour la plupart, mais non reliés en strophes (4). Nous y trouvons déjà

1. D'après Muratori, *Antiq. Ital.*, T. III, p. 709.

2. Et cette rime est dans toutes les strophes en *a*, excepté dans la cinquième, où l'on trouve des rimes en *is*.

3. Du Méril, *Op. c.*, p. 200 sq. — *Histoire littér.*, t. VI. p. 253.

4. En règle générale, la rime est une consonance parfaite ; parfois on y trouve aussi trois vers reliés par une même rime.

le modèle du vers de huit syllabes, à rimes accouplées, que la poésie à courte haleine des langues nationales, au moyen-âge, aimait tant à employer.

Le poète raconte, dans l'introduction, qu'un moine étranger arriva dans la ville de Saint-Remi, bâtie par Rémus, frère de Romulus. On y célébrait la fête du saint et ce moine était venu pour y prier et y expier ses fautes. Il fut reçu avec une hospitalité cordiale dans le monastère, et, la nuit, il y eut une vision pendant son sommeil (1). C'est dans la bouche de ce moine même que le poète met le récit. Il a donc rêvé que, le dimanche des Rameaux, il remplissait les fonctions de diacre sur l'ambon de l'église de Saint-Remi : il lisait l'Evangile et expliquait la Passion. Après avoir fini, il lui sembla, en descendant de l'ambon, voir l'image du Sauveur se détacher de la croix et porter dans la main le signe de la victoire. Le Christ lui demanda s'il croyait lui-même ce qu'il venait de lire. Le moine répondit affirmativement et fit sa profession de foi. Jésus-Christ lui ordonna là-dessus de le suivre immédiatement. Mais contre l'attente du moine, il le conduisit aux enfers. A sa vue, les princes des ténèbres s'enfuient avec leur suite, plus noirs que la suie, en poussant des hurlements et des cris épouvantables. Alors des anges viennent au-devant du Sauveur, en chantant ses louanges, pour accueillir les âmes qu'il a délivrées de l'enfer et qu'il emmène au ciel. Le moine veut aussi l'y suivre. Mais Jésus-Christ lui ordonne de retourner au monastère. Il est terrifié à la pensée d'avoir à traverser l'enfer tout seul. Or, voici que le Sauveur lui donne pour compagnon Lucifer lui-même (2), à qui il recommande de protéger le moine. C'est donc en vain que les mauvais esprits le menacent, avec des cris sauvages, de leurs serres et de leurs crocs incandescents (v. 247 sq.). Son guide les repousse et leur rappelle la puissance de Jésus-Christ. Le moine arrive donc sain et sauf au monastère de Saint-Remi, quitte ses ornements de diacre dans

1. Elle est directement appelée *Somnium*.

2. Il n'est pas ainsi nommé, il est vrai; mais ce qui suit le désigne assez clairement comme tel. Tels sont, par exemple, les v. 448 sq. : « Dum putas Deo similis | Per superbiam fieri | Et de claro archangelo | Factus es niger Aethiops. »

l'église et court à sa cellule ; mais le diable l'y suit. Il se tient là, devant son lit, « avec ses dents noires, ses cheveux en désordre, ses yeux saignants, ses pieds d'éléphant, ses serres de lion et sa peau semblable à celle d'une chèvre noire » (v. 301 sq.) ; après lui avoir servi de guide, il demande maintenant à partager son lit. Le moine a la hardiesse de l'accepter pour compagnon. Les voilà donc couchés ensemble et devisant de concert. Le moine lui demande pourquoi le Christ est allé aux enfers, et pourquoi il en a retiré les âmes pécheresses. Le démon lui répond que ce sont les prêtres, les moines et les religieuses qui en sont la cause ; de Pâques à Pâques, dit-il, ils ne cessent pas d'intercéder auprès du Christ, au moyen de messes, en faveur des âmes en peine, et de faire des aumônes pour leur salut. C'est ainsi que chaque année, à Pâques, le Sauveur arrache ces âmes à l'enfer (v. 377 sq.) ; mais du moins il aime assez la justice pour y laisser les pires des pécheurs (v. 382 sq.) ; — Eh bien ! pourquoi ne te repens-tu pas de tes fautes, pour retrouver, à force d'humilité, la dignité que t'a fait perdre ton orgueil, demande encore le moine au démon (v. 400 sq.) ? Le diable lui répond avec colère que l'humanité a déjà pris la succession des démons et que celui qui aurait dû être leur serviteur, est leur maître. — C'est ainsi que le moine et Satan se disputent jusqu'à l'heure de Matines. Le démon cherche même à lui faire manquer l'heure de la prière : mais le moine le maudit et — s'éveille.

Ce poème n'offre rien d'important au point de vue de l'exécution, bien que le scolastique ait cherché à l'agrémenter de quelques réminiscences de Virgile et d'Horace ; toutefois, le contenu est remarquable, comme on le voit, par plus d'un trait original.

Mentionnons enfin, dans cette période, un poème qui n'a point, il est vrai, un caractère populaire, et qui, bien qu'adressé à Dieu, n'a cependant rien non plus d'ecclésiastique. C'est un panégirique, en forme d'ode, en l'honneur de Adelhard, évêque de Vérone (1). Le poète y demande à Dieu sa conserva-

1. *Gesta Berengarii*, éd. Dümmler (v. plus haut, p. 138, remarque 4), dans l'appendice, p. 134 sq. Cf. p. 61 sq.

tion, à une époque où la ville de Vérone a éprouvé de nombreuses pertes, et, récemment surtout, celle du comte Walfrid, protecteur de la cité. Il est composé de vingt strophes saphiques. L'emploi habile de ce mètre prouve la culture grammaticale de l'auteur, qui, à n'en point douter, était un Italien et probablement même un moine (1) de Vérone. Il y loue surtout la piété de l'évêque, son amour pour les pauvres, sa simplicité (2), vertu qui semble n'avoir pas été alors très commune dans le haut clergé de l'Italie.

La poésie lyrique populaire de cette période est encore représentée par deux lieds en deux langues nationales, et ces lieds sont les seuls poèmes que nous possédions de ces nations pendant cette période ; l'un est allemand, l'autre est français, et ce dernier est de plus l'ouvrage le plus ancien qui nous soit parvenu dans la langue de la France du Nord. Le lied allemand se rattache aux rythmes populaires latins de cette période et de la période précédente; on y chante des événements journaliers et importants, afin de les transmettre soit aux contemporains eux-mêmes, soit à la postérité, pour exciter son intérêt, comme cela a lieu par exemple pour l'élégie sur la mort de Fulcon (3). Le « Ludwigslied » — c'est ainsi qu'on a nommé ce poème épico-lyrique allemand — offre encore une plus grande parenté avec le plus ancien ouvrage de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, je veux dire, avec le chant de triomphe en l'honneur de la victoire de Pépin sur les Avares (4).

Le *Ludwigslied* (5) est écrit dans le même mètre que la *Sama-*

1. C'est ce que semble dire le strophe 6, où il n'est question que du clergé régulier.

2. Absit ut tanto placeant patrono
Aureus fulgor lapidumque vigor,
Purpurae pallor variusque color
Ludificantes. v. 52 sq.

3. Quant à ces poèmes, je partage la manière de voir de Scherer. *Geschichte der deutschen Literatur*, p. 60.

4. V. Vol. II, p. 86 sq.

5. Elnonensia, *Monuments de la langue romane et de la langue tudesque du* IXe *siècle,* découverts par Hoffmann de Fallersleben et publiés avec une traduction et des remarques par Willems. 2e éd., Gand, 1845. — Müllenhoff und Sherer, *Denkmäler*, n° XI; — Braune, *Lesebuch,* n° XXXVI.

ritaine; il comprend cinquante-neuf lignes longues, et, dans l'un comme dans l'autre, on trouve des strophes de trois lignes, à côté de strophes de deux lignes. L'auteur y célèbre la victoire du jeune roi Louis III, fils de Louis le Bègue, sur les Normands, à Saucourt, en 881; il fut composé du vivant même du roi, qui mourut en 882. Le poète était apparemment un clerc (1), car ce poème a un caractère ecclésiastique prononcé et bien autrement manifeste que le lied de Pépin, mentionné ci-dessus.

Le roi, est-il dit dès le début, privé de son père dans son enfance — il n'avait en effet que quinze ans à la mort de son père, — trouva une compensation dans le « Seigneur » lui-même qui fut son précepteur : il fit de lui un homme de valeur, lui donna une suite splendide et le trône de France, qu'il partagea avec son frère Carloman. Mais, dans la suite, Dieu résolut de l'éprouver : il fit venir les païens d'au-delà de la mer pour rappeler ses fautes au peuple franc. Plusieurs firent pénitence et devinrent meilleurs, d'autres marchèrent à leur perte. Le roi était loin du théâtre de ces événements (2), mais Dieu lui ordonna d'aller au secours de son peuple. Louis obéit aussitôt et consola ses compagnons de guerre qui attendaient son arrivée. « C'est Dieu lui-même qui m'envoie, leur dit-il; que tous ceux qui espèrent en lui me suivent ». Aux braves, il promet une récompense; puis, entonnant un chant pieux, il marche contre l'ennemi. — Le poète esquisse le combat avec brièveté, mais en termes énergiques, et il termine sa description par ces mots : « Le roi versa à ses ennemis un hydromel plein d'amertume. Malheur à leur vie! Loué soit le bras de Dieu, et grâces soient rendues à tous les Saints. Vive Louis, le roi victorieux! Que Dieu lui soit propice dans l'avenir!

1. Ce poème a été trouvé dans le monastère de Saint-Amand, et l'on a supposé, mais sans preuves suffisantes, qu'il avait été composé et écrit par Hucbald; toutefois, l'auteur semble bien être un moine de ce monastère, qui se trouvait dans les Etats de Louis III.

2. Voir, sous ce rapport, comme aussi en général pour les points historiques mentionnés ici, Dümmlers *Mittheilungen*, dans Müllenhoff und Scherber's *Ausg.*, p. 301 sq.

C'est ainsi que la victoire de Louis est donnée comme l'œuvre de Dieu seul, et cette victoire, c'est ce roi, prévenu par la grâce divine, qui la remporta. Dans plusieurs traits isolés, ce poème ressemble au lied de Pépin. Ici aussi nous trouvons l'intervention directe de Dieu qui envoie saint Pierre au secours de Pépin. Ce dernier est, lui aussi, armé de la vertu divine (1); Dieu donne la victoire à Pépin et le fait triompher des païens (2). Le poète termine également par un « Vivat, vivat rex Pippinus! » et ce cri correspond au « Wolar abur Hludvig Kuning wîgsâlig ». Dans les deux poèmes, on retrouve la vie dramatique des romances postérieures : de là, les discours insérés çà et là. Ce qui est digne de remarque, c'est que le poète du Ludwigslied, dans la peinture courte mais magnifique du combat, jette le froc pour entonner, en vrai Germain qu'il est, un chant populaire (3).

Le lied français (4), écrit de la même main et contenu dans le même manuscrit, a un carractère tout autre, à savoir, un caractère purement religieux. C'est une *Séquence* composée en l'honneur de *sainte Eulalie*. Elle n'a pas partout, il est vrai, la perfection de celles de Notker, et, à deux reprises, elle pèche contre la règle posée par Ison, qui veut qu'à chaque note ne réponde qu'une seule syllabe. Mais les séquences de l'antiphonaire de Jumièges, qui servirent de modèle à Notker, ne laissaient-elles rien à désirer sous ce rapport (5)? La séquence de sainte Eulalie se compose de quatorze versets de deux vers, dont

1. « Rex accinctus Dei virtute » (str. 5, v. 1) correspond à « Gab her imo dugidi » (v. 5).

2. « Victoriam donavit (Deus) de paganis gentibus » (str. 13, v. 3).

3. Il y a là des traits vraiment beaux; tel est celui du début de la description :

Sang was gisungan, Wîg was bigunnan,
Bluot skein in wangôn : Spilôdon ther Vrankôn.

4. *Elnonensia* (V. ci-dessus, p. 189, rem. 5).— *Altromanische Sprachdenkmale*, berichtigt und erklärt von Diez, Bonn 1846. — *Les plus anciens monuments de la langue française*, herausgeg. von Koschwitz. 3e éd. Heilbronn, 1884. — *Photographie*, dans l'*Album de la Société des anciens textes français*. Pl. 2. Paris 1875. — Bartsch, *Die latein. Sequenzen*, etc., p. 166 sq. — Suchier, *Zur metrik der Eulalia-Sequenz*, dans l'*Iahrbuch fur roman. und engl. Literatur*, Vol. XIII.

5. V. p. 146. C'est ce qu'on a toujours trop peu remarqué, en jugeant la forme métrique du poème.

la dimension est de dix à treize syllabes, plus d'une ligne courte qui forme la fin de ce lied. Les versets sont tous reliés par une rime masculine, laquelle, en règle générale, se réduit à une simple assonance. En outre, et comme règle générale, les deux vers des versets se correspondent aussi pour le rythme; dans la composition musicale, cette correspondance ne peut naturellement pas faire défaut. Cela a lieu surtout pour la fin.

Voici le contenu de cette cantilène, dans sa traduction presque littérale : « Une bonne vierge fut Eulalie; beau corps avait et plus belle âme. Voulurent la vaincre les ennemis de Dieu, voulurent la faire le diable servir. Elle n'écouta pas les mauvais conseillers, ne renia pas le Dieu qui habite au ciel, ni pour or, ni pour argent, ni pour parures, ni pour menaces, ni pour caresses (1), ni pour prières. Aucune chose ne la put jamais plier, la jeune fille resta toujours fidèle au service de Dieu. C'est pourquoi elle fut conduite devant Maximien, qui régnait dans ces temps sur les païens. Il l'exhorte — chose dont elle ne se soucie — à renoncer au nom chrétien. C'est là qu'elle puise justement sa force : elle aimerait mieux souffrir toute peine que de sacrifier sa virginité; pour cela elle mourut en grand honneur. Alors, dans le feu ils la jetèrent, pour qu'elle brûlât tôt. Elle, aucune faute n'avait; c'est pourquoi elle ne se brûla pas. A cela ne voulut pas croire le roi des païens; avec une épée, il ordonna de lui trancher le chef. La damoiselle à cette chose point ne s'oppose; elle veut bien quitter le siècle, si le Christ l'ordonne. Sous forme de colombe, elle s'envole au ciel. Tous demandons que pour nous elle daigne prier, que de nous le Christ ait pitié après la mort, et nous laisse venir à lui par sa clémence. »

Cette légende se distingue essentiellement de celle de sainte Eulalie de Mériada, qu'a chantée Prudence (2), comme de celle de sainte Eulalie de Barcelone, quoique la légende de cette dernière soit presque identique à la première : dans toutes deux, la sainte se présente d'elle-même devant le tribunal du

1. Je suis Diez dans l'interprétation de *regiel*, vu que je ne saurais admettre l'explication de Suchier ni celle de Stengel.

2. V. Vol. I, p. 254.

juge, après avoir quitté en secret, pour cela, la maison paternelle afin de courir au martyre. Dans notre poème au contraire, l'initiative du martyre ne vient pas de la sainte; on l'emmène, et cela non devant un juge, mais devant l'empereur Maximien lui-même. La scène se passe donc à Rome; Eulalie ne meurt pas par les flammes, comme l'héroïne des deux autres légendes (1); le feu ne peut rien sur elle, et il faut lui trancher la tête. On trouve, dans les trois légendes, le même trait, rempli de poésie et de beauté : l'âme de la sainte s'envole au ciel sous la forme d'une colombe. Par contre, un autre trait bien poétique, à savoir que Dieu envoie de la neige pour couvrir les membres pudiques de la sainte, manque dans notre cantilène, tandis qu'il existe dans les deux autres légendes.

Il n'est pas douteux que, dans notre séquence, le récit du martyre repose sur une version spéciale et légendaire : il n'est pas l'œuvre de l'imagination de l'auteur. D'une part, en effet, le poème a déjà, comme séquence, un caractère éminemment ecclésiastique; et de l'autre, on trouve déjà, dans le martyrologe de Bède, la donnée de la mort par le glaive (2); quelques martyrologes font aussi mention d'une Eulalie martyrisée à Rome de la même manière (à la date du 11 décembre). Mais ce qui ne me semble pas moins hors de doute, c'est que la version légendaire de notre séquence repose sur la légende de sainte Eulalie de Mérida, et en particulier sur le poème de Prudence (3).

1. Ici, il est vrai, la mort ne tarde pas à arriver; après quoi, les flammes s'éteignent.

2. Sous la date du 10 décembre, jour de la mort d'Eulalie de Mérida dont Bède fait ici Eulalie de Barcelone, qu'il ne mentionne pas au jour de sa mort (12 février). V. Bède, *Opp.*, ed Giles, t. IV, p. 164.

3. C'est ainsi que le vers 111 de l'hymne de Prudence : « Non movet *aurea pompa tori* », peut avoir provoqué les v. 7 et sq. de la séquence : « *Ne por or*, » etc., comme aussi au v. 17 : « *Qu'elle perdesse sa virginitet.* » Toutefois, point n'est besoin d'admettre une influence *directe* de l'hymne, mais bien plutôt une influence exercée par la source où puisait le poète de la séquence, source qui avait déjà elle-même reçu cette influence. Si Eulalie ne brûle point, — et c'est là ce qui amène sa mort par le glaive — il faut en chercher la cause dans les actes d'Eulalie de Barcelone où il est dit : « Praeses autem fremens cum ira jussit militibus faculas ardentes lateribus ejus applicare, etc. Tunc illa laeta cum exultatione magna voce psalmum Domino dicebat. « Ecce Deus adjuvat me, » etc. Et coepit flamma in ministros

Dans le même missel, mais écrite d'une autre main, on trouve aussi une séquence latine avant la séquence française; elle est encore à la gloire d'une sainte Eulalie; mais ici c'est bien celle de Mérida; l'auteur s'appuie sur Prudence, à l'hymne duquel il emprunte même deux vers (1). Aussi, dans la séquence latine, trouve-t-on, au début et à la fin, quelques vers ayant le même rythme que les trimètres dactyliques hypercatalectiques de l'hymne. Cette séquence latine a servi probablement de modèle à la séquence française sous le rapport de la composition musicale; mais la cantilène française la suit librement, de sorte que la composition est loin d'être la même partout (2).

De la même époque, et probablement de la fin du IXe siècle, nous possédons, dans une autre langue romane, quelques vers qui servent de refrain à un chant ecclésiastique latin (3); ils forment le plus ancien monument de la littérature provençale, et apparaissent comme les précurseurs remarquables d'un genre à part de la poésie de cour de cette littérature; j'ai nommé l'*Alba*. L'hymne latin est un chant du matin (4); il débute par cette strophe : « Tandis que la brillante clarté de Phébus n'est pas encore levée, l'aurore répand sur le monde une faible lumière; le « veilleur » (spiculator) crie aux paresseux : levez-vous ». — Vient ensuite le refrain provençal : l'aube (*l'alba*) arrive sur la mer humide; le soleil la suivra bientôt; les ténèbres vont disparaître.

L'hymne met ensuite en garde, contre les embûches des ennemis, les personnes nonchalantes qui sont plongées dans le sommeil et que le « héraut » (praeco, scil. diei) invite à se lever; tel qu'il nous est parvenu, il se termine par une troisième

converti. Quod videns S. Eulalia... oravit : « Jube me jam suscipi inter electos tuos, » etc. Completa vero oratione sua, mox extinctae sunt faculae, » etc. V. *España sagrada*. Madrid, 1775, T. XXIX, p. 373 sq. D'après cela, il pouvait paraître douteux si la sainte brûla, et plus encore si, par suite de cela, elle rendit l'esprit.

1. Les vers 164 sq. forment le huitième verset de deux vers.

2. Ainsi que Suchier, *Op. c.*, a tâché de le prouver par toutes sortes de suppositions ingénieuses.

3. *Die älteste Alba*, von J. Schmidt, dans : *Zeitschr. f. deutsche Philol.*, Vol. XII, p. 333 sq. — Laistner, *Zur ältesten Alba*, dans : *Germania*, Vol. XXVI, p. 415 sq.

4. Plus exactement : *Ad Galli cantum.*

strophe qui nous dépeint comment le vent s'élève; puis, les rayons des étoiles disparaissent. Le refrain provençal revient après chaque strophe.

Comme l'a très bien fait remarquer Laistner, le poème latin a un caractère entièrement ecclésiastique (1); sous le nom de veilleur ou de héraut, il faut entendre le coq, tout comme cela a lieu dans l'hymne du matin de saint Ambroise (2); Satan et ses légions, voilà les ennemis (3). Mais le texte latin n'était pas, à ce qu'il semble, destiné à un but liturgique; il est pour cela d'une composition trop savante et trop artistique, ainsi que le montre notamment l'exécution de la troisième strophe. Aussi, doit-on admettre que le refrain provençal n'est pas l'œuvre du poète latin, mais qu'il a été emprunté à un chant populaire.

Quant au mètre, les vers latins sont trimètres trochaïques catalectiques rythmiques (4), reliés en strophes de trois lignes monorimes. La division du refrain provençal est douteuse; mais il faut, à coup sûr, y admettre la rime (5).

CHAPITRE CINQUIÈME

HAGIOGRAPHIES. VIES DE SAINTS EN VERS ET EN PROSE.

L'hagiographie peut nous servir de transition pour passer de la poésie à la prose, vu qu'elle se manifeste sous l'une et

1. Vouloir trouver dans ce poème latin l'essai fait par un savant de traduire en latin un poème écrit en provençal (V. *Zeitschr. f. rom. Philol.*, IX, p. 407) est une de ces fantaisies qui n'ont pas besoin d'être réfutées pour quiconque connaît la littérature du moyen âge.
2. V. Vol. I, p. 176. D'autres passages du poème rappellent également cette hymne célèbre (*Aeterne rerum conditor*); ils ne rappellent pas moins, même dans l'expression, l'hymne de Prudence : « *Ales diei nuntius* ».
3. Ce sont, dans Prudence, *vagantes daemonas*; *L. c.*, v. 37. Cf. vol. I, p. 247.
4. Tels que nous les avons rencontrés dans la poésie profane rythmique, par exemple dans la chanson satyrique contre l'abbé d'Angers (V. vol. II, p. 324), avec cette différence que, là, les vers sont réunis en strophes de quatre lignes. Mais on y trouve également un refrain.
5. Il faut y admettre ou bien deux vers, le premier allant jusqu'à *poypas*, ou bien trois vers, le deuxième allant jusqu'à *atras*; et c'est cette manière de voir de Laistner que j'adopte.

l'autre forme; dans cette période intermédiaire et de courte durée, elle fut assidûment exploitée, car le culte des saints était toujours dans tout son développement, ainsi que nous l'a montré la poésie lyrique ecclésiastique. C'est dans ce domaine de la littérature qu'un des ecclésiastiques les plus instruits de la Germanie déploya un activité remarquable : j'ai nommé Radbod, évêque d'Utrecht,

Radbod (1) était de noble lignée : il descendait, par sa mère, d'un ancien prince Frison du même nom, et c'est d'après lui que sa mère l'avait ainsi nommé. Dès sa plus tendre jeunesse, il fit paraître, dit-on, des dispositions pour l'état ecclésiastique; on donna à son nom lui-même une explication dans ce sens (2). De bonne heure il fut initié aux études, d'abord par son oncle Gunthar, archevêque de Cologne, et, après sa déposition (863), par le savant Mannon, à l'école de la cour de France, sous le règne de Charles le Chauve et de son fils Louis II (3). Ces études donnèrent à Radbod des connaissances de grammaire et de métrique rares pour ce temps-là, ainsi qu'en font foi ses ouvrages latins soit en vers, soit en prose. L'érudition qui le distinguait ne fut assurément pas étrangère à son élévation sur le siège épiscopal d'Utrecht, qui était devenu vacant (899). Après que les Normands eurent dévasté cette ville, il transféra sa résidence à Deventer, où il mourut en 917.

Adonné corps et âme à ses fonctions épiscopales et menant une vie ascétique, Radbod dédaigna de prendre part aux

1. *Opera*, ed. Migne, *Patrol. lat.*, T. CXXXII. — *Histoire littér. de la France*, t. VI, p. 158 sq. — Dümmler, *N. A.*, p. 549 sq. — Wattenbach, *Deutschl. Geschichtsquellen,* 5e éd., vol. I, p. 349 sq. — *Vita*, dans les *Acta SS. ord. S. Bened.*, T. VII, p. 25 (Praef. Mab.).

2. « Nomen ejus mysterio non vacat, quod *consilii nuncium* latine possis reddere : a Christo enim mittendus erat optimi consilii legatus ad Frisios ». *Vita S. Radbodi*, c. I.

3. Il était donc encore à l'école après l'année 877, date de la mort de Charles le Chauve. Comme Louis mourut en 879 — et Mannon en 880, — il quitta l'école au plus tard en 879; il le fit même probablement plus tôt, vu qu'on lit, au chapitre III de sa *Vie :* « Postquam autem Carolus, sub quo adolescentiae annos exegit, e vita decessit, suos volens invisere, Lomaganium adiit. » Ce qui donne de l'importance à cette date, c'est que l'année de la naissance de Radbod ne nous a pas été transmise.

affaires séculières. Mais, dans ses moments de loisir (1), il cultiva la poésie, et même la poésie profane. Nous avons de lui un poème profane qui est bien plus attrayant que ses poèmes religieux et qui nous fournit le meilleur témoignage de son talent poétique. On ne pourrait guère en effet trouver, dans cette période, un autre poème latin qui mérite de lui être comparé. Il se compose de vingt-deux distiques et a pour titre : *Versus de hirundine* (2). Dès le début, le poète prête la parole à l'hirondelle qui fait une peinture d'elle-même et de sa vie; à la fin, elle avertit l'homme de se comparer à elle pour apprendre à estimer l'excellence de sa nature douée de raison. Ce poème se distingue par un style sans fard, des expressions pleines de fraîcheur et une observation sentimentale de la nature.

Quant aux ouvrages religieux de Radbod, ils sont tous consacrés à la glorification des saints. C'est ainsi qu'il a composé des « Antiennes » en l'honneur de saint Martin (3), qu'il vénérait surtout comme son patron (4); c'est ainsi encore que nous avons de lui un *Carmen allegoricum*, en l'honneur de saint Suitbert et une *Ecloga pro sancto Lebuino*. Le premier se compose de quarante-quatre distiques et ne doit apparemment son titre qu'à ses nombreuses expressions figurées : le saint y est célébré dès le début comme une « nouvelle lumière » qui a illuminé les Angles et les Francs, et qui a fertilisé les champs de la Saxe et de la Frise. C'est de la même manière que, dans la suite, il célèbre le Christ, en le comparant au soleil. Pour le reste, c'est partout un éloge général, sans couleur individuelle, du hardi et enthousiaste missionnaire; l'auteur y parle de Suitbert, fondateur de Kaiserswerth, qui était anglo-

1. Il dit lui-même, dans l'églogue de saint Lebuin : « Sed refert, quid quisque canat : nos otia foeda | In melius mutasse rati, etc. ».

2. Edités par Dümmler dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.*, *N. F.*, vol. 7, p. 388 sq.

3. Pour ce qui est spécialement de la victoire remportée sur les Normands en 903, grâce à ses reliques, voir plus loin. Les *Antiennes* sont éditées par Moll, *Kerkhistor. Archief.*, III, p. 213 sq.

4. Il a composé aussi, en son honneur, une *Oratio* en cinq distiques épanaleptiques, dans lesquels il invoque son secours pour l'heure de sa mort. On la trouve dans les *Monum. Germ. hist. scriptores*, T. II, p. 218.

saxon et qui prêcha l'Evangile aux Frisons en même temps que Willibrord, fondateur de l'évêché d'Utrecht. Dans ce poème, il y a deux traits remarquables : l'emploi de la mythologie antique, comme ornement poétique; et une terminologie si détaillée d'expressions musicales, qu'on doit supposer aussi que l'auteur, qui était un érudit de premier ordre, possédait des connaissances spéciales dans la science de la musique (1).

L' « Ecloga » comprend quatre-vingt-deux hexamètres. Ce poème est ainsi intitulé parce que dans sa modestie, l'auteur, cherchant à en motiver la fin, donne à sa muse le nom de rustique; il ajoute qu'elle ne doit pas trop longtemps offenser les oreilles savantes. Au reste, ici encore, le poète, en faisant l'éloge du saint, manque d'individualité; la seule exception, c'est l'explication qu'il nous donne du nom saxon *Liafwin*, dont dérive le latin *Lebuinus*, et qu'il explique par *carus amicus*. Ce poème se distingue également par l'emploi du style figuré; le début, où le poète nous fait une peinture pleine de vie de l'arrivée du missionnaire (2) sur les bords du Rhin, après une traversée orageuse, est admirablement réussi. On peut y reconnaître l'élève de Virgile, et cet élève s'y montre avec un talent réellement poétique. Lebuin faisait partie, lui aussi, du collège des Pères de l'église d'Utrecht.

La prose religieuse de Radbod s'harmonise avec sa poésie : elle consiste en des sermons pour la fête des Saints, même pour les deux que nous venons de nommer, qu'il avait célébrés en vers, et qui avaient bien mérité de son église. Dans le sermon de saint Suitbert, il le propose comme modèle, à cette fin de prouver qu'il ne faut pas écouter seulement les préceptes de la religion, mais qu'il faut surtout y conformer ses actions, notamment avant de vouloir les enseigner soi-même. Quant à la vie du saint elle-même, Radbod avoue n'en pouvoir rien dire de plus que ce que Bède, qu'il cite textuellement, nous en apprend (3). Aussi nous esquisse-t-il, dans un style riche de métaphores et de comparaisons, le portrait idéal d'un évêque,

1. C'est ce qu'a déjà fait remarquer l'*Histoire littéraire* (*l. c.*, p. 162).
2. Nous en parlerons quand nous traiterons de sa vie, écrite par Hucbald.
3. *Historia eccles.*, l. V, c. II.

qu'il donne comme le portrait de Suitbert. Dans l'autre homélie, l'auteur vante l'intrépidité de saint Lebuin; saint Willibrord, confesseur, et saint Boniface, martyr, lui ont servi de modèle; quant à l'histoire de sa vie, il n'en dit rien de particulier : il renvoie plutôt à sa légende. On trouve ici la même pompe de style (1). Un troisième sermon, qui nous a encore été conservé, en l'honneur de sainte Amalbergue, a un tout autre caractère. La vie de la sainte en forme le fonds. D'une naissance illustre et d'une beauté remarquable, Amalberga († 772), après la mort de ses parents, menait une vie ascétique, avec son frère, sur les terres dont elle avait hérité aux bords de l'Escaut. Elle donnait aux pauvres de riches aumônes. La réputation de sa beauté éveilla chez Charlemagne le désir de l'épouser, mais elle repoussa sa demande; elle fit plus, elle se réfugia dans un oratoire pour échapper à son approche; elle était là comme clouée au sol, de sorte que le roi, en voulant l'emmener de vive force, lui cassa un bras. — Elle voulait rester fidèle à Jésus, son fiancé. Ce sermon se termine par une apostrophe dithyrambique à la sainte; mais le style en est généralement simple, en sorte qu'il nous donne un beau témoignage de l'éloquence religieuse de Radbod.

Mentionnons encore un autre de ses sermons, à cause de l'importance qu'il a pour l'histoire de son temps (2). Il y célèbre la victoire que les reliques de saint Martin remportèrent sur les Danois qui, en 903, se jetèrent impétueusement sur la ville de Tours. A l'aspect du reliquaire, les païens furent saisis d'un tel effroi qu'ils perdirent la tête, et, chancelant comme des hommes ivres, ils furent mis à mort par les chrétiens qui

1. Il vaut la peine de citer un passage où il parle de Plaute, car ce passage montre que l'auteur ignorait complètement ce poéte : « Quoniam bona, quae de ipso (Lebuino) dici queant, ultro se offerunt, quae si quis exponenda praesumeret, Tullianae Plautinaeve eloquentiae floribus indigeret. »

2. « Libellus cujusdam episcopi Trajectensis de quodam S. Martini miraculo », dans le *Supplément aux Chroniques de Touraine*, par A. Salmon. Tours, 1856 (publié par la Société archéologique de Touraine). — Ce petit livre est donné sous la forme de sermon (*sermo*), et probablement le contenu fut d'abord prêché en chaire sous la forme d'un sermon. V., à ce sujet, Mabille, *Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin*, dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 6e série, t. V, p. 149 sq.

marchaient contre eux. Radbod est tellement enthousiasmé de ce miracle, qu'il n'hésite pas à le comparer à celui que fit Josué en arrêtant le soleil. Du reste, en considération de la grande distance qu'il y a entre Tours et Utrecht, il abandonne à la critique des incrédules — et il est intéressant de voir qu'il comptait sur une telle critique — l'affolement des Danois et le nombre de neuf cents d'entre eux laissé morts, pour ne s'en tenir qu'à la victoire, qu'il déclare à l'abri de toute attaque (1).

Nous avions déjà remarqué que le savant Hucbald, de Saint-Amand, se distingua surtout dans ce domaine de l'hagiographie. Il ne nous est pas parvenu moins de quatre *Vies* écrites par lui (2). Quoiqu'elles soient destinées à l'édification du lecteur, on ne saurait cependant méconnaître que le sentiment et l'intérêt historique ont guidé l'auteur dans leur composition ; cela a lieu surtout pour la *Vie de sainte Rictrude* et encore davantage pour la *Vie de saint Lebuin*. La première de ces Vies a été écrite, en 907, à la prière « des clercs et des religieuses » du monastère de Marchiennes, fondé par saint Amand, ainsi que le dit l'auteur dans une lettre adressée à Étienne, évêque de Liège. Ce monastère n'était, dès l'origine, destiné qu'aux moines, comme nous l'apprend la Vie elle-même (c. x); mais déjà, sous le premier abbé, Jonatus, élève de saint Amand, des religieuses y furent aussi « agrégées », et Rictrude se joignit à elles et le dota richement. Hucbald refusa d'abord d'obtempérer à la prière des clercs, sous prétexte qu'il manquait de renseignements historiques certains, vu que les sources écrites avaient été détruites lors de la dévastation du monastère par les Normands ; mais le contenu en avait été conservé par la tradition.

1. Le passage mérite d'être cité dans ses traits principaux : « Omnes opusculi hujus lectores fraterna voce praemoneo, ne me idcirco contra fidem historiae fecisse calumnientur, quia quod incertum est eo ordine digessi, quo fama id disseminante didiceram ; qua in re dari mihi veniam obsecro » (p. 11). Il est dit (p. 12), par rapport à la démence (*insania*) des Danois et au nombre des morts : « Quae omnia nec affirmo nec abnego, sed scrutatoribus importunis inquirenda relinquo. » Ce passage, surtout relié au contexte, témoigne, chez l'auteur, de l'amour de la vérité historique et lui fait honneur.

2. Hucbaldi *Op.*, dans Migne, *Patrol. lat.*, T. CXXXII, p. 827 sq.

L'auteur commence par nous faire le récit du baptême de Clovis et de son peuple, ainsi que celui de la diffusion de la domination des Francs (1) et du christianisme, laquelle, sous Dagobert, s'étendit même au pays des Basques : à cette occasion, il parle en détail des relations de ce roi et de saint Amand, dont la Vie lui a fourni la plupart des matériaux (2). C'est dans la Gascogne, encore païenne en majeure partie à cette époque, que Rictrude, issue de parents illustres, avait vu le jour. La réunion de ce pays au royaume des Francs amena en Gascogne un jeune Belge, de noble lignée, nommé Adalbald; il y épousa la jeune Rictrude, qui se distinguait par la beauté, la richesse et la naissance, et qui lui offrit sa main malgré l'opposition de quelques-uns de ses proches parents (c. v). De ce mariage naquirent quatre enfants. Mais Adalbald fut tué par ces même parents, quand il revint plus tard dans la patrie de sa femme (c. vii). Sur le conseil de saint Amand, Rictrude résolut alors de se consacrer au service de Jésus-Christ. Mais le roi lui-même la pressa d'épouser un des seigneurs de son royaume. Conseillée par le saint, la pieuse veuve sut atteindre son but par une ruse. Elle invita le roi et ses grands à dîner; au milieu du festin, elle lui demanda s'il voulait bien lui permettre de faire, dans sa maison et devant lui, ce qu'elle désirerait. Soupçonnant une plaisanterie, le roi y consentit; alors, tirant de son sein le voile béni par l'évêque, Rictrude s'en enveloppa la tête (c. viii). Mais la sainte ne se contenta pas de se retirer dans le cloître; elle consacra au Seigneur ses trois filles, qui étaient encore dans leur plus tendre jeunesse : quant à son fils Marontus, l'aîné des quatre, qui était au service du roi, il suivit plus tard leur exemple, quoiqu'il fût déjà fiancé; il fut conseillé en cela, lui aussi, par saint Amand, ainsi que le dit Hucbald. Il devint abbé du monastère de Broil (c. xv) (3). C'est ainsi que les biens considé-

1. Dont il rappelle, au début, la descendance des Troyens.

2. V. Vol. I, p. 579, et cf. Vol. II, p. 278 sq.

3. Il exerça, pendant quelque temps, la charge de chancelier, car il est dit ici : « Et ut clara editus prosapia, regis quoque praeclarus fulsit in aula, regia honoratus bulla, utpote prudens notarius regalium praeceptorum conscribens edicta. »

rables de cette famille passèrent à l'Eglise. Il est digne de remarque qu'une des filles de Rictrude devint, encore enfant, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, abbesse d'un monastère et succéda, dans cette dignité, à une parente. La mère fit châtier terriblement cette abbesse par son propre frère qui était abbé (c. XVII), parce qu'elle ne voulait pas lui obéir, en sorte qu'on attribua dans la suite à cette punition son état maladif. Cette correction corporelle excita tant d'indignation, même au temps de Hucbald, que l'auteur de cette Vie se voit obligé de diriger une violente diatribe contre les improbateurs (1). — Rictrude mourut en 687, dans sa soixante-quatorzième année.

Cette Vie nous offre quelques traits historiques qui ne manquent pas d'intérêt ; mais celle de saint Lébuin (2) a une toute autre importance. Elle est dédiée à Balderic, évêque d'Utrecht, et les contemporains de l'auteur en faisaient beaucoup de cas (3). Balderic ayant succédé à Radbod, en 918, on a, par là du moins, une date au-delà de laquelle on ne saurait faire remonter la composition de cette Vie. Ici encore, en adoptant un cadre plus vaste, Hucbald s'efforce de répondre aux exigences de l'histoire : il essaie toutefois de faire parade de son érudition théologique et de briller par une foule de citations empruntées aux différents livres de la Bible. Quant à la Vie elle-même, il a mis à profit, avec une constance digne d'éloges, les ouvrages les plus divers pour la composer.

Dès le début, prenant pour base les poèmes de Radbod sur Suidbert et Lébuin (4), il célèbre le saint comme une lumière de l'Occident et donne l'explication de son nom ; ensuite il

1. Ils allaient si loin, il est vrai, qu'ils osaient dire : « En quales isti dicuntur sancti ! » (c. XVIII)

2. *Op.* ed. l. p. 875 sq. — En partie dans les *Monum. German. hist.*, *Scriptores* II, p. 360 sq. — Rettberg, *Kirchengesch. Deutschlands*, Vol. II, p. 405 sq. — Kentzler, *Uber die Glaubwürdigkeit der Vita Lebuini und die Volksversammlung der Sachsen zu Marklo*, dans les *Forschungen zur deutsch. Gesch.*, Vol. VI, p. 343 sq.

3. Ainsi que le montrent des lettres de clercs distingués, comme par exemple Odilon de Soissons, et même un panégyrique en distiques adressé à Baldric sur cette *Vie*, dont le style est comparé à celui de Cicéron. V. ces témoignages dans Migne, *l. c.*, p. 875 et 628.

4. V. ci-dessus, p. 185 sq.

nous fait une peinture rapide de la Bretagne, sa patrie, et de sa conversion au christianisme ; il renvoie le lecteur à la *Vie de saint Grégoire-le-Grand* pour montrer que c'est de là que l'empire des Francs reçut de vrais apôtres, parmi lesquels se distingua Lébuin. — Adonné aux études libérales tout comme aux études sacrées, le jeune Lébuin demande à Dieu de lui envoyer la sagesse, qui lui apparaît en effet telle qu'elle a été dépeinte autrefois par un des amis (Boëce) de cette sagesse elle-même. Or, ici, cette « sapience » n'est autre que Jésus-Christ (c. 3). En nous apprenant ensuite comment Lébuin devint clerc et prêtre, Hucbald nous esquisse, pour mieux caractériser son héros, le portrait idéal d'un ecclésiastique. Ce n'est qu'au chapitre septième qu'il nous raconte son activité comme missionnaire. Lébuin se rend à Utrecht, « appelé de temps immémorial Castrum Wiltenburg » auprès de Grégoire, élève de Boniface, qui y administrait l'évêché (1). Or, Grégoire assigne à Lébuin le pays de l'Yssel comme champ à défricher, et il lui donne pour compagnon Marcellin, un élève de Willibrord. Hucbald ne peut résister à la tentation de nous dire quelque chose de ce dernier (c. IX). Comme missionnaire, Lébuin obtient d'excellents résultats : il bâtit deux églises, l'une à Wilpa, sur la rive ouest de l'Yssel, l'autre sur la rive est, à Deventer, où il fixe lui-même sa résidence. Mais une incursion des païens, rendus furieux par la diffusion du christianisme, détruit bientôt cette église par l'incendie et le force lui-même à prendre la fuite. Mais Lébuin, au lieu de se décourager, se résout au contraire à aller au cœur du pays saxon encore païen pour y combattre l'ennemi dans ses retranchements. Il se transporte en effet à la réunion annuelle de Marklo, près du Weser (2), où se rendaient des députés de toutes les contrées saxonnes, lesquels étaient choisis dans les trois états des « Edelingi », des « Frilingi » et des « Lassi ». D'après la coutume de leurs aïeux, on ouvrait cette diète en faisant aux dieux des serments et des sacrifices. C'était là

1. V., à son sujet, Vol. II, p. 107 sq. — La mention de Boniface amène ici l'auteur (c. VIII) à enclaver un abrégé de sa vie.

2. Hucbald désigne l'endroit par ces mots : *In media Saxonia*. V., au sujet de sa situation, Abel, *Karl der Grosse*, Vol. I, p. 96, note 5.

pour le saint le signal qu'il attendait afin d'accomplir sa mission. La croix dans une main et la Bible dans l'autre, il fit un discours plein de feu devant les députés muets d'étonnement ; il lança l'anathème contre les faux dieux, prêcha le seul Dieu véritable, et termina par une menace en disant que le roi du ciel avait choisi le roi des Francs pour les punir par le fer et le feu, s'ils persévéraient dans leur erreur (c. XI sq.) — Furieux, les Saxons arrachaient déjà des pieux pour l'empaler, lorsqu'il fut sauvé par l'un d'eux qui fit valoir sa qualité d'ambassadeur, et d'ambassadeur de Dieu (1), en disant que, comme tel, il était inviolable. On le laissa donc partir sain et sauf (c. XIII). — Après avoir ainsi rendu hommage à l'éloquence de Lébuin, Hucbald parle de sa mort et de sa sépulture dans l'église de Deventer, laquelle avait été reconstruite par lui. Après sa mort, elle fut détruite une seconde fois. Dans la suite, Liudger, conduit par une vision, découvrit les restes du saint et bâtit une nouvelle église sur son tombeau : les miracles ne devaient pas y manquer dans la suite ; toutefois l'auteur n'en parle pas ici.

Cette vie d'un homme remarquable au point de vue de l'histoire repose sur des études historiques variées et profondes pour cette époque (2), et s'élève bien au-dessus des autres vies de saints, et même au-dessus des deux autres que Hucbald a encore composées. L'une, la *Vita S. Aldegundis*, n'est qu'une retouche d'une ancienne vie de la sainte, écrite par un contemporain de la fondatrice du monastère de Maubeuge : Hucbald remania cette Vie à la prière des religieuses de ce monastère (3). Cette sainte, de royale extraction, naquit à Hennegau vers l'an 630. Dès sa jeunesse elle avait des visions.

1. C'était peut-être le roi des Francs, Charlemagne.

2. Outre les ouvrages déjà cités plus haut, Hucbald a mis à profit surtout : *Vita Liudgeri*, par Altfried, ensuite les vies de Boniface, de Willibrord, de Grégoire d'Utrecht, ainsi que les ouvrages historiques de Bède et de Nithard.

3. *Op.*, *l. c.*, p. 858 sq. — *Histoire littér. de la France*, t. VI, p. 218. Hucbald renvoie lui-même le lecteur à une *Vie* plus développée (c. I, § 16). Dans une lettre adressée aux religieuses, l'auteur les prie de ne pas dire son nom : ce procédé est en parfaite harmonie avec celui qu'avait adopté Hucbald pour la vie de Rictrud. (V. la lettre ajoutée à cette vie et adressée à Etienne) et qui prouve sa paternité.

L'auteur motive, pour les sceptiques, les apparitions des anges dont elle était favorisée, en les présentant comme des « illusions dont les démons » affligent les impurs. Mais la sainte elle-même fut aussi tourmentée par des apparitions du démon, qu'elle prend à parti pour lui demander compte de son action funeste (c. vi, § 26) (1). Du reste, la vie extérieure de la sainte est des plus simples. Ses parents veulent la marier, mais elle prétend rester fiancée à Jésus-Christ. Elle s'enfuit dans un désert et ses parents cèdent. Mais, après leur mort, l'homme à qui on l'avait fiancée cherche à s'emparer d'elle. Elle se cache dans une contrée montagneuse, appelée Melbodius ; là, conseillée par saint Amand, elle prend le voile et fonde le monastère (c. iv). Nous trouvons, à la fin, une longue série de miracles peu importants. — Ce qui est digne de remarque, au point de vue de la forme, c'est que, dans deux endroits (c. iii et c. v), on trouve, mêlés à la prose, quelques hexamètres qui sont en partie à rime léonine (2).

Le quatrième écrit hagiographique d'Hucbald est intitulé : *Passio SS. Quirici et Zulittae martyrum* (3). Cette passion tient du sermon et a été directement appropriée au service divin, le jour de la fête des Saints (4). Elle a été écrite pour remplacer une ancienne passion, déclarée apocryphe par l'Eglise elle-même ; l'auteur a même apparemment mis à profit la passion qu'il voulait faire disparaître (5). Le sujet en est fort simple : Cyrique n'a pas encore trois ans révolus et se trouve encore allaité par sa mère Julitte, lorsque celle-ci, vers 226, pendant la persécution des chrétiens, est mandée à Tarse

1. Cela rappelle l'anglo-saxonne Julienne. V. plus haut, p. 53.
2. Ils ne peuvent pas avoir été empruntés à une *Vie* en vers et plus ancienne, ne fût-ce que parce qu'ils sont léonins; dans ce cas, du reste, les citations seraient plus nombreuses : en tout il n'y a que neuf vers.
3. *Op.*, *l. c.*, p. 851 sq.
4. Il est dit, à la fin du premier chapitre : « (Deus) largietur nobis gaudia, suffragantibus horum meritis sanctorum, *quorum nunc veneramur solemnia* ». On ne saurait admettre, par contre, avec l'*Histoire littér. de la France* (T. VI, p. 217) que la Passion ait été composée à l'occasion de la translation des reliques à Saint-Amand, car nulle part il n'y est parlé de cette translation, quoique celle qui avait eu lieu auparavant, à Chartres, y soit mentionnée à la fin.
5. Ainsi que le prétend explicitement l'*Histoire littéraire*.

devant le préfet qui veut la faire sacrifier aux dieux. Elle se fait apporter son enfant. Celui-ci confesse le christianisme, tout comme sa mère, malgré les plus horribles tortures. Jetés en prison, ils convertissent quatre cent quarante-quatre païens ; ceux-ci souffrent ensuite avec eux la mort des martyrs. Cette passion est un produit purement littéraire et qui n'a d'autre intérêt que celui de la vénération qu'on avait encore longtemps après, en France, pour ce saint encore enfant (1). Du reste, ces ouvrages hagiographiques d'Hucbald se distinguent des autres ouvrages du même genre pour le style et pour l'expression ; ils témoignent de sa haute éducation intellectuelle.

Parmi les Vies les plus marquantes de cette période, il faut ranger encore celle d'un saint que nous avons déjà rencontré, comme auteur, dans la période précédente. J'ai nommé saint Rimbert, l'auteur de la *Vie de Anscarius* (2). Rimbert, successeur de saint Ansgar sur le siège archiépiscopal de Hambourg, a aussi une grande importance comme missionnaire. Sa *Vie* (3) a été écrite, dans la première décade du xe siècle, et avant 909 (4), peut-être par un moine de Corvey (5).

L'auteur débute par la fondation de l'église et de l'archevêché de Hambourg, qui fut donné à Ansgar. Pour couvrir les frais, cette mission reçoit la « Celle de Thurholt », en Gaule. C'est là qu'un jour, au milieu d'une troupe d'enfants qui courent à l'église, Ansgar aperçoit Rimbert, qui se distingue de ses camarades par son maintien sérieux et recueilli. Ayant obtenu le consentement de ses parents, il lui coupe les cheveux et le fait instruire soigneusement dans les sciences, avec les élèves de la Celle (c. III). Or, notre auteur donne cette élection de Rimbert par Ansgar comme l'œuvre d'une inspiration divine ; Ansgar en fut favorisé, en effet, dans ses visions

1. Car Quiricus (écrit aussi Cyricus) n'est autre que saint Cyr.
2. V. Vol. II, p. 341 sq.
3. « Vita Anskarii auctore Rimberto ». Accedit Vita Rimberti. Recens. Waitz. Hanovre, 1844. (*Script. rer. German. in usum scholar.*)
4. V. *l. c.*, 12, où il est dit du successeur de Rimbert († 909) : « Adhuc hodie superest ».
5. V. Adam, *Gesta Hamburg. eccles. Pontif.*, l. I, c. XXXVII.

et dans ses rêves, et elle lui faisait connaître l'avenir (c. vi) (1). Mais d'autres personnes de son entourage, ainsi que Rimbert lui-même, avaient de tels rêves. Un prêtre, qui souffrait dans le purgatoire, apparut à Rimbert pour le prier d'abréger ses souffrances en faisant des jeûnes, ce qu'il avait omis de faire lui-même ; le saint s'imposa cette pénitence (c. viii), après quoi le prêtre apparut à une vieille femme pour la prier de remercier Rimbert en son nom. L'on voit par là comme cet état extatique est contagieux (2).

Sur la recommandation de Ansgar lui-même, c'est Rimbert qui est choisi pour lui succéder après sa mort (c. x sq.), et l'auteur appuie longuement sur sa consécration spéciale par suite du manque d'évêques suffragants. Mais le nouvel archevêque se hâta d'aller à Corvey pour y embrasser la vie religieuse, conformément au vœu qu'il en avait fait autrefois. Afin d'être certain de rester dans l'observance de la règle de saint Benoît, il prit avec lui, en revenant à Hambourg, un diacre nommé Adalgar, frère de l'abbé de ce nom, qui devait être son successeur (c. xii). L'auteur nous dépeint ensuite la vie de ce moine-archevêque qui, dans les veilles et les jeûnes, sut rester constamment dans les bornes prescrites. Il mit sous sa protection les fondations pieuses faites par son prédécesseur en faveur des pauvres, et notamment l'hôpital. Il songea aussi à la nourriture de l'âme et fit un extrait des livres de saint Grégoire pour le faire servir à l'édification des lecteurs ; il écrivit en même temps à diverses personnes des lettres édifiantes, et l'auteur nous en cite ici un exemple (c. xv) : c'est une lettre à une religieuse qui traite longuement de la chasteté du cœur. — Malheureusement il n'est question que d'une manière générale (c. xvi) de l'activité que Rimbert déploya comme missionnaire, soit par lui-même, soit par ses prêtres. Nous y voyons cependant qu'il passait la mer pour aller jusqu'en Suède (c. xx), qu'il visitait les églises disséminées parmi les gentils et qu'il ne reculait devant aucun sacrifice pour délivrer un chrétien de la captivité. Ne donna-t-il pas une fois, dans le Schleswig, son cheval tout scellé et

1. Cf. Vol. II, p. 342.
2. Voir, en tête du 1er volume, la fin de l'*Avant-propos*.

bridé pour racheter une chrétienne ? On le vit aussi ne pas hésiter à employer les vases sacrés comme moyen de rançon. Son âme était aussi sensible que son caractère était ferme. Dans ses actions, il aimait à suivre les inspirations d'Ansgar, qui lui apparaissait (c. XIX). On racontait aussi des miracles de lui, mais en faisant remarquer qu'on ne veut plus y ajouter foi (c. XX) (1). Tourmenté par la goutte dans ses vieux jours, il obtint un coadjuteur en la personne d'Adalgar, qui lui succéda. Rimbert fut enseveli à côté de Willehad, devant l'église, à Brême, et l'on bâtit une chapelle sur son tombeau.

Citons aussi, comme intéressante au point de vue de l'histoire de la civilisation, la Vie d'un ascète irlandais qui termina son existence d'aventures, comme reclus, dans un monastère allemand : j'ai nommé saint Findanus. Il mourut à Rheinau en 878. Sa *Vie* (2) a été écrite par un compatriote, vraisemblablement un Irlandais comme lui (3). Findan était le fils d'un noble vassal (miles) de la province nommée Lagenia. Par suite des incursions des Normands qui pillaient tout, et des discordes intérieures des Irlandais eux-mêmes, sa famille eut à subir beaucoup de revers : dans ceux-ci, l'on voit, comme dans un miroir, la misère générale du pays. D'abord une sœur de Findan fut enlevée, avec d'autres femmes, par les Nor-

1. « Set quia nostris temporibus, ut dicit Psalmista, defecit sanctus et diminutae sunt veritates a filiis hominum, nec facile accipitur, quemquam ex modernis viris talia fecisse ».

2. *Vita S. Findani, confessoris*, dans Mone : *Quellensammlungen der badischen Landesgeschichte*, Vol. I. Karlsruhe, 1848, p. 54 sq. — Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Vol. II, p. 125 sq.

3. L'auteur est un contemporain : c'est ce qui résulte déjà de la fin du premier chapitre, et plus encore de celle du dix-septième qui contient une communication à lui faite par Findau lui-même. D'autre part, ce contemporain est un Irlandais ; il est permis de le conclure de ce que quelques discours du saint sont cités en langue irlandaise (c. XI, XIV, XVIII, XIX), et surtout de ce que nulle traduction n'était ajoutée à l'original. Par contre, je ne saurais admettre, avec Mone (introduction), que l'auteur soit venu à Rheinau comme *compagnon* de Findau, car il n'a presque rien à nous communiquer du voyage de Findau à Rome, ni de Rome même. Il me semble même douteux qu'il ait été moine du monastère de Rheinau. Aurait-il dit, par exemple, dans ce cas (c. XII) : « Cum permissu *sui* abbatis? » J'incline aussi peu à considérer, avec Rettberg et Wattenbach, cette biographie comme fabuleuse ; car, au milieu des exagérations celtiques, il est pourtant facile de reconnaître un fond de vérité.

mands qui ravageaient les côtes ; Findan se rendit auprès d'eux, pour la racheter, mais ils le firent prisonnier lui-même, et ce ne fut qu'après avoir tenu conseil qu'on le remit en liberté (c. II sq.). Pendant ce temps s'élève une dispute entre son prince et un prince voisin, et le père de Findan tue un homme du parti opposé ; les ennemis fondent sur sa maison et l'assassinent. Findan parvient à s'échapper lui-même ; on lui donne de l'argent comme prix du sang, et la paix est rétablie. Les ennemis toutefois craignent la vengeance du fils : ils l'invitent à un festin qu'on donne sur la côte, pour le livrer aux mains des Normands, et on le vend en effet à l'un d'entre eux qui retourne dans sa patrie.

Mais lorsque le navire aborde à une des Orcades pour y attendre un vent favorable, Findan trouve l'occasion de s'échapper ; pendant quelque temps, il se cache dans une caverne et, après s'être consacré à Dieu corps et âme dans une prière fervente et avoir fait vœu d'accomplir le pélerinage de Rome, il réussit à atteindre à la nage le continent (c. VIII). Une fois sur la terre ferme, il rencontre, après quelques jours de marche, des gens qui le conduisent à l'évêque : celui-ci, ayant fait ses études en Irlande, comprenait suffisamment le langage de Findan (1). Après avoir séjourné deux ans chez lui, il part avec quelques compagnons, traverse la France, l'Allemagne, la Lombardie et arrive à Rome (2). A son retour, il resta à Rheinau où, avec un noble allemand, il se livre à des exercices spirituels ; puis il entre au monastère. Il s'y livre tout entier à l'ascétisme et fait les jeûnes les plus extraordinaires. L'irritation des nerfs qui s'en suit se manifeste dans des visions, et principalement par des apparitions du démon (3). — Il est encore digne de remarque de voir que

1. C. IX. Il résulte de là que les Irlandais ne s'étaient pas alors établis à la pointe nord de l'Ecosse actuelle, et que les Pictes en formaient probablement la population.

2. C'est tout ce que nons apprenons de ce pèlerinage de Rome.

3. La description qu'il nous donne du démon, au chapitre VIII, ne manque pas d'intérêt : « Accidit ut... daemonem in similitudine hominis cujusdam mirae magnitudinis, ore aperto, linguaque emissa, manibus expansis, oculis minacibus videret... »

Findan, avant d'entrer en religion, porter lui-même à Albzell, lieu de leur destination, les reliques de saint Blaise qui étaient arrivées de Rome à Rheinau ; c'est de ces reliques que Albzell reçut plus tard son nom (c. xv sq.).

Une autre vie de saint : *Vita S. Geraldi* (1), composée par Odon de Cluny, a un caractère particulier. Le saint qui en fait le sujet appartenait en effet à l'état laïque : c'est le comte d'Aurillac, fondateur, au commencement du xe siècle, du monastère du même nom, qui acquit une certaine réputation au point de vue de la culture scientifique. Cette Vie est divisée en quatre livres et forme un ouvrage considérable ; Odon y a donné tous ses soins, et, comme abbé d'Aurillac, il s'intéressait spécialement à son héros. La préface du premier livre, nous apprend que plusieurs contemporains avaient quelques doutes par rapport aux miracles du saint ; quelques-uns allaient jusqu'à déclarer que c'était là un ouvrage de l'imagination (phantasticum). Odon lui-même avait quelques doutes. Il fit, à cet effet, une enquête minutieuse à Aurillac, auprès de quatre élèves du comte, deux clercs et deux laïques de noble naissance ; il les interrogea séparément pour voir s'ils ne se contrediraient pas. C'est ainsi, dit-il, qu'il a appris que la vie de Gérald était une vie pieuse, et qu'on doit croire qu'il a fait des miracles quoique le temps de l'antechrist approche et que, par conséquent, les miracles eussent dû cesser (2). On ne doit pas en douter par le fait que c'était un laïque et un homme puissant. Les hommes puissants doivent le prendre pour modèle. C'est sur l'ordre de l'évêque Turpion et de l'abbé Aimon que Odon a écrit cette Vie ; il l'a fait dans un style populaire (*agrestis stilus*), lequel convient mieux à l'humilité de son héros.

Le livre premier a pour objet de faire connaître les « actions extérieures » et la vie « commune » et mondaine de Gérald (3).

1. Dans les œuvres d'Odon, *l. c.*, p. 639 sq. (v. ci-dessus, p. 170, rem. 4). — * *Bibliotheca Cluniacensis*, éd. Marrier, p. 65 sq.

2. Cf. aussi l. II, c. x.

3. « En quaedam de exterioribus gestis ejus et communi conversatione digessimus ». C'est ainsi que s'exprime l'auteur, en récapitulant le dernier chapitre de ce livre.

Né à Aurillac, le comte Gérald descendait d'une famille noble et riche, dans laquelle la religion et la piété passaient comme un héritage de père en fils. N'est-ce pas à cette famille qu'avait appartenu saint Césaire d'Arles? Après avoir terminé l'étude du « Psalterium » (1), et au moment où il allait se livrer aux exercices de la chevalerie, le jeune Gérald tomba malade pour longtemps; mais cette maladie, qui l'empêchait de suivre les exercices chevaleresques, lui permettait de s'adonner à l'étude. On lui conseilla donc d'étudier assidûment, d'autant plus qu'on croyait qu'à cause de son état maladif il serait obligé de se consacrer à la carrière ecclésiastique. C'est ainsi qu'il apprit non seulement le chant, mais encore la grammaire. Toutefois, en grandissant, Gérald recouvra la santé; il devint même si vigoureux, que d'un bond il pouvait facilement sauter un cheval. Il resta donc dans le monde de la chevalerie; toutefois il consacra, pour son plaisir, maintes heures à s'occuper d'études littéraires, en sorte qu'il lut presque complètement la Sainte Ecriture et qu'il arriva à la posséder mieux que beaucoup de clercs lettrés (c. v). Odon caractérise ensuite son héros, qui a pris en main le gouvernement, en racontant plusieurs anecdotes, dont quelques-unes offrent un intérêt historique général. Il vante notamment sa modestie, sa tempérance, sa chasteté (2), sa simplicité (3), non moins que sa générosité envers les pauvres et sa douceur, qui pouvait même tourner en faiblesse : c'est ainsi qu'il reçut le surnom de « Bon » (c. xxxiii). Les événements politiques du midi de la France, les troubles et les combats qui s'élevèrent à la suite des velléités des « Marcgraves » (Marchiones) de soumettre à leur autorité les vassaux royaux (c. xxxii), atteignirent aussi Gérald. Plusieurs d'entre eux, et notamment le duc Guillaume d'Aquitaine, qui voulait lui donner sa sœur en mariage, lui proposèrent de se joindre au mouvement (c. xxxiv). Mais Odon parle de ces évé-

1. « Decurso psalterio », par conséquent les premières études. C. iv.

2. Une fois, le démon essaya de le séduire, et Gérald s'éprit d'une belle esclave (c. ix). Cette aventure ne manque pas d'intérêt, en ce sens qu'elle jette un certain jour sur la position des seigneurs vis-à-vis de leurs serfs.

3. Jusque dans la toilette, car il dédaignait les nouvelles modes (c. xvi).

nements politiques en n'en citant que quelques traits isolés, au lieu de les présenter d'une manière suivie.

Le livre deuxième est précédé, lui aussi, d'une préface qui a pour but, tout comme celle du premier livre, d'écarter les doutes relatifs à la sainteté de Gérald. Les incrédules disaient qu'il ne s'était abstenu ni de viande ni de vin. — Dans le livre lui-même, Odon traite, ainsi qu'il l'a dit d'abord à la fin du livre précédent, des actions faites par Gérald, après s'être consacré au « culte du service divin ». — Il voulait embrasser la vie religieuse, mais un évêque de ses amis lui conseilla, dans l'intérêt de ses sujets, de rester dans le monde au moins pour la forme. Gérald chercha cependant à réaliser ses vues, autant que cela pouvait se faire sans se trahir (c. II sq.). Il coupa sa barbe et se fit une espèce de tonsure qu'il cacha sous des boucles de cheveux. Il chercha, même dans ses vêtements, à se rapprocher autant que faire se pouvait de la vie monastique. Quand il montait à cheval, il faisait porter le glaive devant lui afin de n'avoir pas à le toucher. Il avait adopté ce changement dans son genre de vie, lorsqu'il fit le voyage de Rome pour donner ses biens (praedia) au Saint-Siège, ou plutôt pour fonder le monastère d'Aurillac (c. IV), qui fut soumis directement au pape. Mais le monastère une fois bâti au prix d'immenses difficultés, il fallut le peupler de religieux, et c'est là ce qui causait le plus de soucis à Gérald : à cet effet, il fit élever un certain nombre d'enfants nobles dans un autre monastère ; mais cette bonne intention ne fut pas couronnée de succès, car ces jeunes gens, n'ayant pas de maîtres, revinrent trop tôt, et l'indiscipline se mit parmi eux (c. VI). — Odon raconte ensuite dans ce livre les miracles (1) de Gérald, ceux notamment qu'il opéra, malgré lui, par la vertu de l'eau dans laquelle il s'était lavé, miracles qu'il prit longtemps lui-même pour des illusions (c. X) et auxquels il refusa de croire, ne voulant pas même que les autres y crussent jusqu'à ce qu'enfin,

1. Quoique Odon pour sa personne attache plus d'importance aux œuvres pieuses de Gérald, les miracles qu'il rapporte, dit-il à la fin du livre (c. XXXIV), doivent satisfaire ceux qui « gloriam cujuslibet sancti non ex quantitate bonorum operum, sed ex numerositate metiuntur signorum ».

à ce qu'il paraît, il se laissa éblouir par les croyants (1). L'auteur parle ensuite en détail des pèlerinages du saint à Rome, dont il avait déjà dit un mot dans le premier livre (2). Gérald ne s'est pas rendu moins de sept fois dans la Ville Éternelle, accompagné de toute une suite de clercs et avec une grande pompe (c. XVI sq.). Chaque fois il signalait son passage par de riches présents qu'il faisait, surtout aux monastères et aux pauvres. C'est ainsi qu'il devint absolument populaire en Italie (3).

Le troisième livre est consacré à la fin de la carrière du saint, qui devint aveugle pendant les sept dernières années de sa vie. Parmi ses dispositions suprêmes, il faut remarquer surtout la mise en liberté de cent serfs ; auparavant, il en avait émancipé un grand nombre ; mais plusieurs d'entre eux n'avaient pas voulu de la liberté qu'il leur offrait (c. IV). (4). — Gérald fut enseveli à Aurillac.

Le quatrième livre enfin est encore plus court que le précédent : l'auteur nous y fait le récit des miracles opérés par les reliques du saint.

Le style de cet ouvrage mérite des éloges, en ce sens qu'il est clair, simple, naturel et sans emphase ; malheureusement on ne trouve dans cette Vie aucune donnée chronologique. Elle ne manque pas de traits intéressants au point de vue de

1. V. le récit au chapitre XXIV. Auparavant, et pour entraver les manœuvres déloyales de ses domestiques, il faisait même vider, devant ses yeux, l'eau dans laquelle il s'était lavé (c. XX). Bien plus, il les menaçait des châtiments les plus sévères (c. XI). — Dans cette histoire des miracles, les expressions « mundus *vult* decipi » se trouvent souvent confirmées.

2. L. I, c. XXVII sq. Au point de vue de l'histoire de la civilisation, les relations qu'il eut avec des marchands de Venise ne manquent point d'intérêt.

3. Il avait coutume de prendre la route du petit Saint-Bernard (juga Jovina). V. l. II, c. XVII.

4. Il faut remarquer, à plus d'un point de vue, le passage suivant : « Monebatur autem a quibusdam suis, quatenus de familia, quae sibimet affatim superabundabat, majorem multitudinem jugo servitutis absolveret. Quibus ait : Justum, inquit, est ut lex mundialis in hoc observetur; et ideo numerum in ea lege praestitutum praetergredi non debere. Quod ad hoc sit commemoratum, ut hinc pateat, quantopere divinis praeceptis adhaeserat, quando etiam legalibus ita se submiserit et humanis ».

l'histoire de la civilisation, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par les remarques que nous avons ajoutées au texte.

Nous possédons encore une autre Vie qui n'a pas le caractère d'une vie de saint ordinaire, bien moins encore que celle du comte Gérald : c'est la *biographie* du grand pape Grégoire I (1), qui, plus que beaucoup d'autres, mérita d'être canonisé. Jean Diacre en est l'auteur. Elle a été écrite, ainsi que nous l'apprend la préface, sur le désir du pape Jean VIII, qui porta la tiare de 872 à 882 ; elle appartient par conséquent au commencement de notre période, sinon à la fin de la période précédente. Des évêques, réunis à Rome pour une solennité religieuse, s'étaient plaints de ce que Grégoire, qui avait décrit la vie de tous les saints, n'avait obtenu lui-même qu'une très courte biographie par un Saxon et un Lombard (3) : au sein de son église, personne ne lui avait consacré une ligne. — Jean fut chargé d'écrire une Vie détaillée, et ce choix tomba sur lui parce qu'il avait à sa disposition les archives pontificales. Et, en effet, il a composé une vie considérable, divisée en quatre livres ; il en a emprunté les matériaux, en majeure partie, aux édits et à la correspondance de saint Grégoire, et il a reproduit souvent ces documents mot à mot, d'une manière soit partielle, soit totale. C'est là qu'est le principal mérite de son ouvrage, qui, pour cette époque, est extraordinaire. A côté de cela, il a compilé les ouvrages de saint Grégoire, les *Dialogues* et surtout les *Œuvres morales*, tout en mettant à profit les travaux de ses deux prédécesseurs dont il n'espère pas atteindre les qualités du style ; mais c'est Bède notamment qu'il a mis à contribution. Cette Vie repose donc sur de tout autres matériaux que les vies de saints ordinaires, quoique des traits isolés soient encore ici empruntés à la tra-

1. Dans : Mabillon, *Acta SS. O. S. Bened. saec. I*, p. 398 sq. (Migne, *Patrol. lat.*, t. LXXV, p. 61 sq. — Ewald, *Studien zur Ausgabe des registers Gregors* I, dans : *Neuen Archiv der Gesellsch. f. ältere deutsche Geschichtskunde*, vol. III, p. 429 sq.

2. Il est question de ses *Dialogues*. V. à ce sujet, vol. I, p. 580 sq.

3. Le Saxon est Bède qui donne, au livre II de son *Histoire ecclésiastique* (c. 1), un long nécrologe de saint Grégoire (cf. vol. I, p. 597) ; le Lombard est Paul Diacre (v. vol. II, p. 42).

dition orale; mais ils ne sont pas de beaucoup de poids. Car, même dans l'exposition, l'on voit apparaître au premier plan saint Grégoire, avec sa grande signification hiérarchique — et ce mot est pris dans son sens général —: saint Grégoire bien plus comme pontife que comme homme, voilà le héros du récit, bien que la division de la matière, telle que la donne Jean, ne le fasse pas paraître. Il dit en effet, dans la préface, que, pour sa division en quatre livres, il a suivi l'exemple de saint Grégoire lui-même dans la *Regula pastoralis* : d'après cela (1), il a, dans le premier livre, dépeint saint Grégoire parvenant « au sommet du gouvernement » (de l'Eglise); dans le deuxième, il a dit comment il vivait; dans le troisième, il a montré quelle était sa doctrine, et, dans le quatrième, il a fait ressortir avec quelle grande réflexion il savait reconnaître sa faiblesse; en un mot, il a expliqué comment saint Grégoire avait été l'idéal du pasteur qu'il dépeint lui-même dans cette Règle. Mais, seul, le premier livre répond à cette donnée. Dans les autres livres, il n'y a que quelques parties qui la justifient (2). Après nous avoir indiqué sa division, l'auteur n'avait pas besoin de nous dire qu'il n'avait pas procédé d'une manière strictement chronologique, et qu'il s'était contenté de grouper les faits qui offraient quelques rapports : c'est par trop évident.

Le travail de Jean plut si bien au pape, que le premier livre fut publié à part dès qu'il fut terminé (3). Il méritait réellement cette haute approbation, car il raconte les faits avec calme et d'une manière objective; sous le rapport du style même, il s'élève au-dessus du niveau des ouvrages de ce genre, écrits à cette époque.

1. Cf. vol. I, p. 526.
2. Ce n'est, par exemple, qu'aux chapitres LVIII sq. du quatrième livre que l'auteur parle de l'humilité (humilitas) de saint Grégoire; et l'aveu de sa faiblesse (infirmitas), d'après les *Moralia*, n'arrive qu'au c. LXXIX. V. du reste, par rapport au contenu de la biographie, vol. I, p. 517 sq.
3. V. la préface.

CHAPITRE SIXIÈME

HAGIOGRAPHIES. TRANSLATIONS.

Dans cette période, on continua de cultiver le genre spécial d'hagiographie qui s'appelle les « translations », car le culte des reliques avait pris un essor encore plus grand : aussi, possédons-nous là-dessus quelques ouvrages importants, soit pour le fond soit pour la forme. La translation est fréquemment réunie à la Vie, à laquelle le récit de la Translation n'a fait que donner lieu.

Nous possédons, du commencement de cette période, un ouvrage considérable d'un moine de Hautvillers, nommé Almannus (1). L'auteur nous y raconte la translation des restes de sainte Hélène dans le monastère de Hautvillers, en 840 ; il y joint une vie de la sainte, très développée, mais avec le caractère d'une homélie panégyrique. Cet ouvrage ayant été écrit, ainsi que le dit l'auteur lui-même dans une épitre au lecteur, sur l'ordre de Hincmar, archevêque de Reims, ne saurait être postérieur à l'année 882, époque de la mort du prélat. Dans cette Vie un peu prolixe, l'auteur glorifie sainte Hélène, soit d'être la mère de Constantin, « lequel arriva au sommet de l'Empire romain par les mérites de celle qui lui avait donné le jour », soit d'avoir découvert la Sainte Croix.

Après avoir d'abord parlé du mariage d'Hélène avec Constance, il montre, dans les deux premiers chapitres, comment l'Empire romain fut sauvé par son fils, après avoir été frappé de dix plaies, comme l'Égypte. Dans le chapitre II (§ 26 sq.), il nous parle de l'Invention de la Ste Croix et des clous. Il n'est pas possible d'analyser les pages dans lesquelles Almann célèbre ensuite les mérites de la sainte ; il la compare aux personnages de l'Ancien Testament, par exemple, à la reine de Saba, et il lui applique le texte de la Bible, jusqu'à ce que

1. *Acta* SS., Augusti T. III, p. 590 sq. — *Hist. littér.*, T. V, p. 618 sq.

il finit par arriver à ses funérailles (c. 6). Ce genre d'éloges montre une grande connaissance de la théologie pour cette époque ; la vie tout entière, du reste, dénote une culture littéraire peu commune (1), et elle semble indiquer que l'auteur connaissait un peu le grec (2).

La Translation est très courte et contraste avec la Vie (3). Un prêtre de la paroisse de Reims, Théogisus, déjà malade depuis longtemps, fait le pèlerinage de Rome, mettant toute son espérance en l'intercession de sainte Hélène ; il cherche son tombeau, et l'ayant trouvé, il réussit à en voler les reliques. L'auteur ne raconte point de quelle manière le pèlerin accomplit ce larcin pieux (furtum fidele). L'authenticité des reliques apportées à Reims est mise en doute et, après une décision de l'église de Reims, on députe à Rome trois religieux du monastère de Hautvillers ; ils en rapportent non seulement la confirmation du fait désiré, mais même un grand nombre d'autres reliques.

Nous possédons encore d'Almann une *Vie de saint Sindulphe*, prêtre de Reims (vers 600) (4). Sigebert (5) lui attribue encore une *Vie de saint Nivardus*, archevêque de Reims au VIIe siècle, ainsi qu'une *Élégie* sur la dévastation de la France et de son monastère par les Normands.

L'histoire de la *Translation de saint Liborius* (6), du Mans à Paderborn, laquelle eut lieu en 836, ne manque pas d'intérêt au point de vue de l'histoire, non plus que pour mettre l'influence

1. C'est ainsi qu'il cite les auteurs ecclésiastiques les plus divers et qu'il met surtout à profit Orose, Cassiodore (*Histor. tripart.*) et Bède (*Chronicon*).

2. Par l'explication de mots grecs (v. c. 6, § 59) dont la transmission fautive doit peut-être être mise sur le compte du copiste. Il est à remarquer que l'épitaphe qui lui est consacrée étale également un grand luxe de mots grecs. V. cette épitaphe dans l'*Hist. littér.*, *l. c.*, p. 619.

3. Elle est bien plus détaillée par Flodoard, *Hist. eccles. Rem.*, l. II, c. 8.

4. Editée par Mabillon, *Acta SS. O. S. Bened. Saec. I.*, p. 268 sq.

5. *De Script. eccles.*, c. 98. Cf. aussi Dümmler, *N. A.*, p. 540.

6. *Acta SS.*, Julii Tom. V, p. 394 sq. — *Monum. German. histor.*, Scriptores. Tom. IV, p. 149 sq. (seulement le deuxième livre, la Translation). — Rettberg, *Kirchengesch. Deutschlands*, Vol. II, p. 410 sq. — Mertens, *Der heilige Liborius. Sein Leben, seine Verehrung und seine Reliquien.* Paderborn 1873.

du saint en relief (1). Elle a été composée vers la fin du IXe siècle, sur l'ordre de Bison, évêque de Paderborn, par un de ses clercs, un Saxon, probablement de Paderborn même (2). La vie du saint précède la translation et en forme le premier livre. Quant aux dates de la vie, l'auteur les puisa, ainsi qu'il le dit lui-même (§ 5), en grande partie dans les *Gesta pontificum Cenomanensium*. Nous possédons encore la petite notice biographique contenue dans ces *Gestes*; c'est pourquoi nous sommes en mesure de voir de quelle manière ces matériaux, si pauvres, se sont développés pour faire place à un petit livre (3), ainsi que cela eut également lieu en beaucoup d'autres cas. Il est de fait que nous connaissons très peu de choses sur Liborius. Il était originaire de la Gaule, contemporain et ami de saint Martin. Ses capacités et sa piété le firent choisir comme successeur de saint Pacavius, sur le siège épiscopal du Mans. Il y déploya une grande activité, fit bâtir un grand nombre d'églises et facilita ainsi la conversion de son diocèse.

Après s'être étendu sur le mérite du culte des saints, l'auteur élargit le cadre de son sujet en esquissant l'idéal d'un évêque, qui prêchait d'exemple, et en enchâssant ensuite la biographie de son héros pour montrer cet idéal réalisé.

Le deuxième livre, qui traite de la translation, est remarquable par le début, où l'auteur nous présente l'histoire de l'évêché de Paderborn à son origine. Il nous y raconte comment Charlemagne, après avoir battu les Saxons, se hâta de faire bâtir des églises sur leur territoire et de fixer les sièges épiscopaux; comme il n'y avait point de villes, il choisit des localités qui, par leur situation naturelle excellente et par leur population agglomérée, se prêtaient bien au but qu'il visait. Paderborn se recommandait par la fertilité de la contrée, par la richesse de ses forêts et de ses prairies, par ses sources salutaires et la douceur de son climat; et les habitants

1. Son culte, depuis le XVIIe siècle surtout, a pris une grande extension. V. Mertens, p. 148 sq.

2. C'est ce que montre la description enthousiaste qu'il en fait dans la *Translation*. V. plus loin. — L'auteur se donne lui-même comme Saxon (l. II, c. 5).

3. Cette transformation a lieu ici avec beaucoup d'adresse.

de la contrée étaient dignes d'un tel pays qui rappelait celui de la Sainte Écriture, où coule le lait et le miel (c. 3). Charlemagne confia d'abord l'évêché aux évêques de Würzbourg; mais comme ceux-ci ne pouvaient le visiter que rarement, Charles, dans les dernières années de sa vie, y nomma enfin un clerc de Würzbourg, le Saxon Hathumar, lequel, encore enfant, était arrivé dans ce pays comme otage [c. 5].

Son premier successeur fut Badurad, Saxon lui aussi et clerc de Würzbourg. Il imprima une grande impulsion aux choses de l'évêché. C'est lui qui donna lieu à la Translation. Son peuple avait récemment embrassé le christianisme, et, pour l'empêcher de retomber dans les erreurs païennes, il désirait obtenir les reliques « d'un grand saint », espérant affermir la vraie religion à l'aide des miracles et des guérisons opérés par elles(1) et donner à l'évêché une gloire solide. Or, voilà que Dieu lui révéla que son désir serait accompli par l'intermédiaire de Aldéric, évêque du Mans. Comme Badurad séjournait fréquemment à la cour de Louis le Débonnaire (2) et qu'il y était aussi présent, à l'arrivée des reliques à Paderborn, il est très vraisemblable que c'est à cette cour qu'il avait fait la connaissance d'Aldéric, lequel, du reste, était son compatriote(3); or, comme son église possédait beaucoup de reliques, Alderic était plus que tout autre en état de satisfaire aux vœux de Badurad. A la tête de l'ambassade de Paderborn, se trouvait le prêtre Idon : les communications, soit écrites, soit orales, de ce dernier, forment la base du récit de l'auteur (c. 7). Aldéric leur donna le corps de saint Liborius, et des reliques de Pavacius et de Gundanisolus. L'auteur dépeint, avec force détails, les solennités qui se rattachent à la remise de ces reliques, l'apaisement, par un discours éloquent de l'évêque, des paroissiens qui se plaignent d'une telle perte, comme aussi le cortège nombreux passant par les villes de Chartres et de Paris et se rendant vers le Rhin et la Westphalie,

1. Nous trouvons le même motif dans la translation de saint Alexandre, v. vol. II, p. 336.
2. Familiaritatem regiam intime consecutus (c. 6).
3. V. Mertens, *Op. c.*, p. 22, rem. 1.

et les miracles qui ont lieu. Quant aux miracles accomplis plus tard, à Paderborn même, par les reliques, il se réserve d'en traiter ailleurs (c. 31). Cette translation occasionne, entre les églises du Mans et de Paderborn, un rapprochement qui a duré jusqu'à nos jours (1). Le style de cet ouvrage est remarquable pour cette époque; il est sans prétention, facile et coulant.

Un Italien, qui du reste a écrit d'autres ouvrages, nous a laissé encore une Translation réunie, non à une Vie de saint, il est vrai, mais bien à une Passion : c'est Jean, diacre de Naples (2), qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur romain de la *Vie de Grégoire I*. Ce diacre de l'église de saint Janvier écrivit, tout jeune, dans la septième décade du IX[e] siècle, un ouvrage annalistique important, sur les évêques de Naples. J'en parlerai plus loin. Plus tard, vers 901, il écrivit la *Translation de saint Séverin*, du château de Luculli, près de Naples (3), au monastère du saint dans cette ville, et il le fit à la prière de Jean, abbé de Saint-Séverin; mais l'ouvrage qui nous intéresse ici, en premier lieu, ne fut composé qu'environ dix ans plus tard : c'est l'histoire de la *Translation de saint Sosius* — à laquelle l'auteur avait pris part lui-même —, du château de Miseno à Naples; et au récit de cette histoire, il rattache la *Passion* du saint et de ses compagnons, notamment celle de saint Janvier (4). Voici ce qui donna lieu à la découverte, et par suite à la translation, des reliques du saint. L'abbé du monastère de Saint-Séverin, à Naples, ayant reçu les reliques de saint Séverin, voulut construire une basilique en l'honneur du saint. A cet effet, il envoya des moines à Miseno, que les Sarrasins avaient détruit soixante ans auparavant, à l'effet de s'informer s'il y aurait là des matériaux pour la cons-

1. Ce lien de parenté fit accorder à Paderborn la protection de la France, au traité de Westphalie, et encore plus tard. V. Mertens, *Op. c.*, p. 53 sq.

2. *Monum. German. histor.*, Scriptores rerum langobard. et italicar. saec. VI-IX, p. 398 sq. (Ed. Waitz. Praef.). — *Acta Sanctor.*, Septembris T. VI, p. 769 sq.

3. V. vol. I, p. 433.

4. Au complet dans les *Acta SS.*, *l. c.*, pag. 874 sq.; la translation seule avec le prologue, dans les *Monum. German. hist*, *l. c.*, pag. 459 sq.

truction. Or, les moines crurent découvrir, sur le mur de l'église, les restes du nom de Sosius, ce qui leur fit concevoir l'espérance que ses restes y reposaient (§ 24). A cette nouvelle, l'abbé, à qui l'évêque avait promis les reliques du saint, envoya une expédition à Miseno pour se livrer aux recherches de ces reliques. Notre auteur faisait partie de cette ambassade. C'est même lui qui mit les autres sur la bonne piste. Il nous fait un récit détaillé de la découverte et de la translation des reliques du saint en y ajoutant (§ 33 sq.), comme conclusion nécessaire, deux miracles opérés par leur intercession.

Mais cette Translation est précédée de la Passion du saint et de celle de ses compagnons. Elle se base sur des actes antérieurs (1). Pendant la persécution de Dioclétien, les chrétiens de Miseno sont exposés à un danger tout particulier, parce que cette ville, où la Sybille avait son tombeau, était un lieu de pèlerinage pour les païens (§ 5). Sosius, diacre de l'église de cet endroit, déploya tant d'activité et de courage pour fortifier sa paroisse dans la foi, qu'il fut l'objet de l'attention de l'évêque de Bénévent, Januarius, lequel se lia avec lui d'une étroite amitié. Dans une de ses visites, celui-ci voit la tête de son ami entourée d'une flamme et reconnaît par là, avec une grande joie, la couronne du martyre qui l'attend (§ 7). Sosius ne tarde pas, en effet, à être cité devant Dracontius, juge de la Campanie; il fait sa profession de foi et on le met en prison à Puteoli. A cause de cela, trois chrétiens remplis de piété, le diacre Proculus, Eutices et Acutius, citoyens influents de Puteoli, accusent les païens et courent visiter Sosius dans sa prison, où on les enferme. Sur ces entrefaites, le cruel Timotheus devient gouverneur de la Campanie. A Nole, il entend parler des martyrs et il apprend que Janvier fait des visites à Sosie (§ 15). Il le cite à comparaître devant lui ; Janvier, après avoir confessé Jésus-Christ, est jeté dans une fournaise ardente; mais il en sort sain et sauf. Deux clercs de saint Janvier, le diacre Festus et le lecteur Désiderius, se rendent à Nole pour se plaindre ; on les saisit et on les conduit à

1. V. § 2.

Puteoli, en compagnie de leur évêque. Ensuite on les jette tous, y compris Sosius et ses compagnons, dans l'amphithéâtre pour servir de pâture aux bêtes féroces ; mais comme celles-ci ne leur font aucun mal, ils ont tous la tête tranchée (§ 22 ; 19 sept.).

Le récit de la Passion est écrit dans un style plein de fleurs de rhétorique ; Jean, dans son discours aux juges, fait de longues exclamations, et surtout des apostrophes bruyantes ; mais les expressions, de même que dans les autres ouvrages de notre auteur, sont, du moins en général, correctes, faciles et coulantes pour cette époque.

La Translation de saint Séverin (*Translatio S. Severini* (1) est bien plus importante pour l'histoire politique et par le récit des événements qui l'ont occasionnée. Ce furent les incursions des Sarrasins dans la Basse-Italie, la conquête de Regio en 899 et celle de Taormina en 902. Enorgueilli par ses succès, et en présence des députés des villes italiennes qui demandaient, mais en vain, la paix et un traité d'alliance, l'émir Ibrahim faisait la menace de conquérir Rome et Constantinople. Il établissait déjà son camp sur la route de Naples, à Cosenza. La peur des Sarrasins fit alors prendre à Grégoire, consul de Naples, et à l'évêque, la résolution de conseiller aux habitants du château fort de Luculli de se rendre à Naples et de détruire le castel qui pouvait servir de forteresse à l'ennemi pour assiéger la ville. Mais l'abbé du monastère de Saint-Séverin, à Naples, demanda et obtint les reliques du saint, et, le 13 septembre de l'année 902, elles furent transportées dans cette ville (c. 6). Cependant Ibrahim ne tarda pas à mourir, ce qui fit disparaître tout sujet de crainte. On disait que saint Pierre lui-même, pour protéger sa ville de Rome, lui avait ouvert les flancs (c. 8). L'auteur parle ensuite des miracles opérés par les reliques, après leur translation.

Nous retrouvons, dans ce livre de Jean, le même style fleuri que nous avons déjà vu. Remarquons encore que notre auteur, à la prière de l'abbé Jean, traduisit du grec en latin un ouvrage

1. *Acta Sanctor.*, Januarii T. I, p. 1098 sq. — * *Monum. German. hist.*, *l. c.*, pag. 452 (avec abréviation des miracles).

intitulé : *Passio SS. martyrum XL Sebastenorum*, écrit par Évodius, évêque de Césarée (1). Ce travail lui-même, non moins que les *Gesta episcoporum Neapolitanorum* que nous allons étudier bientôt, montre que Jean appartenait à la classe des hommes les plus lettrés et les plus érudits de l'Italie, à une époque si sombre pour cette contrée.

A cette époque (2) encore appartient une Translation d'un Italien, laquelle se rattache également à une Vie écrite par le même auteur ; mais cette dernière forme un ouvrage indépendant et composé plus tard (3) : elle a pour titre *Translatio S. Athanasii episcopi Neapolitani* (4). La Vie offre un plus grand intérêt, car, bien que l'auteur ait mis à profit l'*Histoire longobarde* de Erchempert et les *Gestes* de Jean de Naples (5), il n'en donne pas moins plusieurs renseignements importants pour l'histoire de Naples et de Bénévent. Cette Vie est précédée d'une préface, dans laquelle l'auteur cherche à réfuter ceux qui nient qu'il puisse y avoir encore des saints qui brillent par des miracles. Dans la biographie elle-même, l'auteur débute en faisant l'éloge de l'Italie, et surtout de Naples, notamment au point de vue ecclésiastique ; il passe ensuite à l'origine illustre de son héros qui, même avant sa naissance, était destiné au service de l'Église. Le père Sergius, dont l'auteur vante beaucoup la connaissance des langues grecque et latine (c. 2), ayant été élu duc, le siège épiscopal ne pouvait guère manquer d'être offert à Athanase, dès qu'il deviendrait vacant. Son éducation littéraire l'en rendait digne, comme ses vertus. L'auteur célèbre surtout son ascétisme (c. 4) (6). Mais, après la

1. V. la traduction dans les *Acta SS.*, Martis, T. II, p. 22 sq.

2. En deux endroits de cette Vie, à la fin de la préface et à la fin du premier chapitre, l'auteur dit du Saint qu'il a vécu *nostris temporibus*.

3. L'indépendance résulte de l'introduction spéciale à la translation, et la postériorité de composition, d'un passage de la fin de cette introduction, passage qui renvoie à la Vie ; par contre, la conclusion de la Vie qui renvoie à la translation a été ajoutée plus tard ; elle manque dans un manuscrit.

4. *Monum. German. hist.*. Script., *l. c.* (v. p. 206, rem. 4), pag. 439 sq. et cf. p. 401.

5. V. plus loin, par rapport à ces ouvrages, p. 232 et 225 (pagination allemande).

6. Par contre, il ne trouve rien à dire de ses efforts pour la formation et l'éducation du clergé (cf. ci-après, p. 225, pagination allemande).

mort du frère d'Athanase, Grégoire, qui avait succédé à son père dans le gouvernement de la ville de Naples, les choses changèrent beaucoup, au détriment de l'évêque. Sergius, fils et successeur de Grégoire, obéissant aux instigations de sa belle-mère, s'émancipa de l'influence de son oncle ; bien plus, pour régner seul, il le fit jeter en prison. Ce n'est qu'après des aventures diverses qu'il réussit à trouver un asile auprès de l'empereur Louis II, qui séjournait alors dans le Bénévent (c. 7) (1). Il resta en exil jusqu'à sa mort (872) et fut enseveli à Montecasino.

La Translation nous apprend que son corps fut transporté à Naples seulement cinq ans après, sur l'ordre de l'évêque actuel de cette ville, qui était son neveu et qui portait son nom ; cette translation n'eut pas lieu toutefois sans exciter les protestations de ses anciens adversaires. Il est propable que Sergius, dans sa lutte avec la hiérarchie, avait eu un parti derrière lui, à Naples.

Une Translation indépendante et écrite même dans le grand tyle, est le récit de celle des reliques de saint Sébastien, des Rome au monastère de Saint-Médard de Soissons. Cette translation avait eu lieu en 826. Elle a pour titre : *Relatio memorabilis, cunctisque Galliarum populis — perenniter profectiva* (2). Ce récit détaillé, qui comprend quarante-cinq chapitres, est l'ouvrage d'un moine de ce monastère, nommé Odilo ; il fut composé à la prière de son abbé Ingrann, et probablement dans la première décade du xe siècle. Sans parler de quelques dates historiques que nous y trouvons, cette translation ne manque pas d'importance, comme tableau de la civilisation, bien que peut-être cette importance ne soit pas en rapport avec un récit si détaillé. L'auteur était un homme d'une éducation littéraire peu commune à cette époque et à qui un Hucbald lui-même envoya son ouvrage *Vita Lebuini*

1. L'auteur nous raconte ces détails tout au long.
2. Il n'est pas certain que le titre soit de l'auteur; en tout cas il reproduit bien sa pensée. V. la translation dans Mabillon *Acta SS. O. S. Bened.* T. V (Migne, *Patrol. lat.*, T. 132, p. 575 sq.) — *Histoire littér. de la France,* T. VI, p. 173 sq.

pour avoir son avis (1). En le composant, il s'est réellement distingué ; il a traité cette translation comme la plus rare des actions d'État, et sa rhétorique a je ne sais quoi de grandiose et de gaulois. Aussi, à l'exemple des historiens de l'antiquité, y enclave-t-il souvent de longs discours de personnages qu'il met en scène. D'un autre côté, l'on ne saurait méconnaître que nous retrouvons un style vraiment personnel et une habileté d'expression rare à cette époque dans la langue latine. Donnons une analyse rapide de cet ouvrage.

Le monastère de Saint-Médard, à la tête duquel était Rodoin, avait été confié, lui aussi, parmi beaucoup d'autres, à Hilduin, archichapelain de Louis le Débonnaire. Envoyé à Rome pour y aplanir un conflit qui avait éclaté entre les Romains et Eugène II, pape depuis le mois de juin 824, Hilduin raconte à son retour à Rodoin qu'il y a, à Rome, une quantité prodigieuse de saints. Celui-ci le prie de vouloir bien employer son crédit auprès du pape, pour faire donner au monastère les reliques d'un de ces saints. Hildiun s'y prête de bon cœur et procure même à Rodoin des lettres de recommandation de l'empereur au Souverain Pontife. On désirait d'abord les restes de saint Sylvestre. Mais, pendant son voyage à Rome, Rodoin change d'avis : c'est, dit Odilon, à la suite d'une apparition de saint Sébastien, qui veut aller de Rome à Saint-Médard. On rebrousse chemin, et les lettres royales sont changées dans ce sens. Rodoin arrive enfin a Rome (c. 7) ; mais, que d'embarras à surmonter ! L'auteur, pour rehausser la valeur des reliques, ne manque pas d'exagérer encore ces difficultés. C'est avec de riches présents qu'il fallut gagner les faveurs des premiers employés de la curie romaine, lesquels, dans ce but apparemment, taxent à un prix très élevé la valeur du trésor. Le récit de ces négociations est très long. Quelle est la part de la vérité ? Quelle est celle des exagérations ? C'est ce qu'on ne saurait déterminer.

1. V. la réponse d'Odilon (Migne, *l. c.*, pag. 627). Il y parle aussi de son ouvrage sur saint Sébastien, qui par conséquent a été composé avant la Vie de Lébuin, et longtemps même auparavant à ce qu'il paraît, vu que, dans cette lettre, Odilon se donne pour un homme déjà avancé en âge.

En tout cas, ces négociations doivent être une image fidèle des procédures qu'offrait la curie en de telles occasions. Ce qui a lieu d'étonner, c'est que Rodoin, après avoir enfin atteint son but, témoigne sa gratitude en dérobant les reliques d'un autre saint, de saint Grégoire le Grand, s'il faut croire ce qu'on disait à Soissons : de cette manière, il pouvait reprendre le chemin de la maison « avec une double joie » (c. 15) (1).

Les reliques arrivèrent à Soissons et y furent reçues avec la plus grande solennité. Leur réputation ne tarda pas à se répandre rapidement, et d'innombrables fidèles affluèrent de toutes parts avec de riches présents (2); mais le clergé des autres lieux, et des évêques eux-mêmes, notamment celui de Lyon, se mirent à prêcher contre ces pèlerinages, disant, avec raison, qu'il valait mieux soutenir sa propre église avec ses veuves et ses orphelins (c. 37). L'auteur nous raconte ensuite (c. 39 sq.), non sans intérêt, comment un morceau de la toile dans laquelle étaient enveloppés les restes du saint, devint le partage du monastère de Manlieu, en Auvergne, lequel était également consacré à saint Sébastien, et dont il nous raconte la fondation (c. 38) (3). A Manlieu, en effet, on avait espéré, longtemps auparavant, recevoir les reliques du saint, et on avait été cruellement déçu dans cette espérance. Deux moines s'étaient enfuis du couvent ; après avoir longtemps erré à l'aventure, ils sentirent se réveiller en eux le désir d'y rentrer. Pour faciliter ce retour, ils se rendirent à Rome « afin d'y acheter un saint quelconque » et de se faire pardonner ainsi

1. Les expressions même d'Odilon nous apprennent ce qu'on pensait de pareils larcins : « Hinc nostrates *pia fraude laudabiles* », etc.

2. « Erat denique in diversis speciebus, quae votivis donariis ad confessionem hujus praecellentissimi ex diversis provinciis et regionibus pia fidelium offerebantur devotione. Tam ingens copia, ut ponderis numerique summam pene viderentur excedere adeo, ut 85 modiorum diversorum numismatum argenti cumulus excresceret, praeter monilia virorum ac mulierum, missoria quoque diversi ponderis aliaque vasa ; auri quoque 900 librarum summa fieret (c. 39). » Les reliques d'un saint pouvaient à cette époque se transformer en mine d'or ; il ne faut donc pas s'étonner de voir les monastères remplis du désir d'en posséder.

3. Elle eut lieu, d'après la légende, à la suite des miracles opérés par la poussière du tombeau de saint Sébastien, qu'un moine avait apportée de Rome dans sa poche.

leur escapade. Mais les Romains, auxquels ils s'adressèrent, les trompèrent, ainsi que cela se vit dans la suite. Ils avaient, dit notre auteur, vidé le sarcophage d'un empereur païen, qu'ils avaient eu soin de remplir auparavant d'aromes, en sorte que les moines, sentant ces parfums, ne doutèrent point de la sainteté de ces restes : c'était là, en effet, paraît-il, à cette époque, un argument en faveur de l'authenticité des reliques (1).

Les moines retournent donc au monastère avec ce trésor, et l'abbé et les religieux les reçoivent avec honneur et solennité, malgré la faute qu'ils ont commise. On célèbre une fête. Mais pendant que les moines sont à table, le reliquaire tombe de l'autel avec un bruit infernal, et les reliques se répandent sur le sol, réduites en poussière. Tel est le récit d'Odilon, et il le fait avec une satisfaction vive. Le monastère, ainsi déçu, espérait trouver une consolation de saint Médard. Mais, au lieu de recevoir des reliques, il dut se contenter d'obtenir le morceau de toile, qu'il avait refusé d'abord avec indignation. L'auteur, en terminant ce récit, nous parle de la vénération que Louis le Débonnaire, qui, on le sait, après la trahison au champ du Mensonge, fut quelque temps prisonnier à Saint-Médard (833), fit paraître envers le saint et à laquelle il joignit de riches présents (c. 43). Ici, en effet, Odilon nous communique une plainte de Louis contre ses fils — c'est la *Conquestio domini Hludovici imperatoris*, qui est bien connue — ; mais Wattenbach fait remarquer (2) que ce n'était là qu'un exercice de style d'un moine de ce couvent (c. 44) (3).

Le titre d'un manuscrit du XIe ou du XIIe siècle, attribue

1. Ainsi que le montrent un grand nombre de Vies de saints.

2. *Deutschlands Geschichtsquellen*, Vol. I, p. 199. Cf. aussi Simson, *Jahrb. des Deutschen Reichs unter Ludwig d. Fr.*, vol. II, p. 49.

3. Dans le dernier chapitre, Odilon nous indique encore une source à laquelle il doit surtout avoir puisé : « Superest hodie tenus in chartophylacio nostro schedula Rodoini ad memorabilem Hilduinum abbatem transmissa, in qua numerosa plurimum capitulatione virtutum ejus insignia breviata personaliter habentur inserta, quorum summa in conum redacta surgit in milibus 470. »

encore à Odilon, mais à tort (1), un petit écrit (2) sur la translation d'un grand nombre de martyrs, à la tête desquels sont nommés saint Tiburce, saint Marcellin et saint Pierre. Cet écrit est une falsification manifeste de la translation composée par Éginhard, en l'honneur de saint Marcellin et de saint Pierre (3). Une simple comparaison entre les deux ouvrages montre bien la manière dont de tels ouvrages étaient « fabriqués » ; à ce point de vue, cet écrit est instructif.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE MOINE DE SAINT-GALL

Nous n'avons pas, il est vrai, dans notre période, comme dans la période précédente, de biographies profanes ; mais nous possédons toutefois un ouvrage d'un genre semblable, qui, par les traits fabuleux sous lesquels l'imagination populaire a travesti les faits, mérite de faire pendant aux Vies que nous venons d'étudier. C'est le livre du *Moine de Saint-Gall* sur Charlemagne (4), recueil d'anecdotes qui offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire littéraire. Fourni en grande partie par la tradition orale, le sujet montre comment l'image du grand empereur vivait toujours dans l'imagination du peuple. Ce sont là les premiers débuts de la Légende de Charlemagne, et l'on y trouve déjà, en germe, les formations de la poésie populaire et épique de la France au XIIe siècle. L'ouvrage fut composé, entre 884 et 887, à la prière de

1. Déjà Papenbroch (*Acta* SS., Junii, p. 206) doute de son authenticité.
2. V. Migne, *l. c.*, pag. 623 sq.
3. V. vol. II, p. 99 sq.
4. *De Gestis Caroli magni*, dans les *Monum. German. hist.*, Scriptores. T. II, p. 726 sq. — *Monachus Sangallensis, De Carolo magno*, dans la *Bibliotheca rerum Germanic.*, éd. Jaffé T. IV (Monum. Carolina) p. 628 sq. — Traduit par Wattenbach dans : *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit.* Deux. éd. Berlin 1877. — Simson, *Bemerkungen zum Monachus Sang.*, dans *Jarbücher des fränk. Reichs unter Karl d. Gr.*, vol. II. Excurs VII (p. 612 sq.).

Charles III, qui séjourna quelques jours à Saint-Gall, au mois de décembre de l'année 883. L'auteur, un vieux moine (1), avait sans doute raconté à l'empereur plusieurs de ces anecdotes. Il les tenait en partie d'un prêtre de Saint-Gall, son ancien maître, Werinbert, et, en partie, du père de ce dernier, Adalbert, vieux guerrier, chez qui il avait été élevé. Adalbert avait fait, avec son seigneur, le comte Gérold, les campagnes contre les Huns, les Saxons et les Slaves, et souvent, même malgré lui, il avait raconté les histoires au jeune garçon.

L'ouvrage était distribué, par l'auteur, en trois livres, dont chacun avait un garant (*auctor*) particulier; mais il n'y a que les deux premiers qui soient parvenus jusqu'à nous, encore le deuxième n'est-il pas terminé. Peut-être l'auteur ne l'avait-il pas mené plus loin. Il avait distribué ainsi son sujet : le premier livre, dont la source se trouvait dans Werinbert, devait traiter « de la religion de Charles et de ses soucis ecclésiastiques »; le deuxième, puisé dans les communications d'Adalbert, « des choses militaires » (2); et le troisième, dont le garant n'est point nommé, avait évidemment pour but de décrire la vie domestique et quotidienne de l'empereur (3). Il est bien à regretter que la préface, qui nous eût donné de plus amples renseignements, se soit perdue (4).

La disposition du sujet n'est pas strictement exacte dans chaque livre; toutefois, on n'y saurait méconnaître en général un certain ordre.

Le début est digne d'attention. Après que l'empire universel des Romains se fut écroulé, dit l'auteur, Dieu en créa un nouveau non moins admirable, celui des Francs, par l'intermédiaire de Charlemagne. L'importance historique de Charlemagne une fois annoncée aussi sommairement, l'auteur passe

1. Il se désigne lui-même comme tel, en se nommant (l. II, c. 17) : *balbus et edentulus*.

2. V., l. I, c. 34 fin.

3. L. II, c. 16 : « Sed si bellicis rebus ab eo gestis aliquid non subtraxerimus, nunquam ad *cottidianam* ejus *conversationem* revolvendam perducimur. » Son garant (*auctor*) était bien ici un livre, peut-être la vie d'Eginhard.

4. L'auteur y renvoie, à la fin du premier livre.

aux efforts que fit le monarque pour rehausser le niveau scientifique, et nous raconte une anecdote à cet effet. Deux savants écossais de l'Hibernie abordent sur la côte de la Gaule, et, chaque jour, le peuple leur adresse une seule et même question et leur demande ce qu'ils vendent; à quoi ils répondent enfin que leur marchandise était la sagesse. Leur réputation parvient jusqu'à Charles, qui les accueille avec joie et laisse l'un d'eux, Clémens, en Gaule, tandis qu'il envoie l'autre en Italie. Cet accueil qu'ils trouvent à la cour de Charles, attire Alcuin auprès de ce monarque (c. II) (1). L'auteur cite ensuite des anecdotes pour montrer à quel point Charles s'intéressait personnellement aux écoles; quand il s'agissait de nommer quelqu'un aux évêchés vacants, il ne s'enquérait que de son éducation scientifique, et c'est pour ce motif qu'il faisait passer les petits avant les grands (c. III sq.); c'est là surtout ce qui lui faisait donner la préférence aux élèves d'Alcuin (c. IX). Le moine de Saint-Gall nous raconte ensuite, sous forme d'épisode (c. X), comment l'empereur releva le chant ecclésiastique dans l'empire des Francs, en faisant venir des maîtres de Rome (2).

Suit une série de récits dont le but est de nous montrer les relations entre Charles et les évêques, et de nous faire voir surtout comment il élève les humbles et abaisse les superbes; ces récits, il est vrai, trahissent de la part du moine une animosité si réelle contre le haut clergé, qu'il ne peut s'empêcher de dire qu'il craint bien de se le rendre hostile (c. XVIII). La plupart de ces histoires, en effet, le montrent sous un mauvais jour, même dans deux d'entre elles, le diable joue un rôle. Sous la forme d'un lépreux dégoûtant (c. XXI), il tente un évêque qui, pour faire pénitence, baigne lui-même, la veille de Pâques, les pauvres et les impurs; il vole le vin à un autre (c. XXIII); il se métamorphose en mulet pour berner un prélat

1. L'auteur se trompe évidemment en admettant qu'Alcuin est venu après Clemens. C'est là aussi le jugement de Simson, *Ludwig d. Fr.*, vol. II, p. 257.

2. Il y a un grand écart entre ce récit et celui d'Ekkehard (v. ci-dessus, p. 145 sq.). Cf. Meyer v. Knonau, dans son éd. de Ekkehard. Rem. 603, p. 170.

très adonné à la vanité (c. XXIV). Ce dernier récit sert de transition, dit l'auteur lui-même, pour parler des Italiens. Après nous avoir raconté encore un scandale d'un évêque de ce pays, il en vient à parler de l'hostilité des Romains contre les papes, et traite de l'attentat (1) commis contre Léon, à la suite duquel Charles va à Rome pour recevoir la couronne impériale (c. XXVI). Les constructions entreprises par Charles et les escroqueries qui en sont la suite, mais que le ciel lui-même se charge de venger, forment le sujet des chapitres XXVIII à XXXI. L'auteur, après avoir encadré encore dans son récit deux histoires relatives à des ecclésiastiques, termine assez étrangement le premier livre, en nous décrivant le costume des anciens Francs, tel que le portait l'empereur et tel qu'il l'a vu lui-même porté par le roi Louis le Germanique et par son fils, au monastère de Saint-Gall.

Le livre deuxième, destiné aux faits militaires, traite également des relations diplomatiques. Il débute par un coup d'œil sur les expéditions des Huns et par une peinture des fortifications spéciales de leur pays, après quoi l'auteur raconte brièvement leur défaite par Charles (c. I); viennent ensuite deux anecdotes de la guerre contre les Saxons, après quoi, le moine de Saint-Gall traite des relations de Charlemagne avec les puissances étrangères (c. V), et, en premier lieu, avec Byzance. Au moyen de tableaux animés et qui ne manquent ni de charme ni de réalisme, il nous fait le récit des ambassades réciproques de l'Empire franc et de l'Empire romain d'Orient: dans ce récit, il nous dépeint l'orgueil de Basile et le règne de l'étiquette à sa cour, de même que la fière revanche que prit Charlemagne (2). Au chapitre huitième, il raconte une am-

1. Il y a lieu de remarquer que l'auteur ne dit rien ici des miracles qui auraient été opérés à cette occasion (v. vol. II, p. 60). Il y est dit: « Contigit ut quidam... eum cecare fuissent aggressi; sed divino nutu conterriti sunt et retracti, ut nequaquam oculos ejus eruerent, sed rasoriis per medios inciderent. » Cf. du reste, pour les différentes relations, Simson, *Karl d. Gr.*, Excurs I, p. 583 sq.

2. Au début de ce chapitre, l'auteur parle des Antiennes que les ambassadeurs grecs chantaient pendant leur office divin; elles plurent tant à l'empereur qu'il en fit traduire le texte en latin.

bassade des « Perses »; au chapitre neuvième, une autre ambassade « du roi des Africains »; l'auteur nous y apprend comment Charles députe une ambassade pour y répondre, par des présents, aux présents de l' « empereur des Perses » Harun (c'est du célèbre kalife qu'il est ici question) : à cette occasion, le courage des Francs excite le plus grand étonnement parmi les Orientaux. Pour honorer Charlemagne, Harun lui donne alors la Terre-Sainte : ce n'est plus que comme son gouverneur qu'il veut l'administrer. A l'époque de Louis le Germanique on prélevait encore des impôts pour la délivrance des chrétiens qui habitaient les lieux saints. L'auteur qui en est venu ainsi à parler du père de Charles III, en prend occasion pour s'étendre sur son histoire (c. x).

Il nous fait part d'une anecdote empruntée à la jeunesse de Louis le Germanique et destinée à montrer les grandes espérances que Charlemagne lui-même avait conçues de lui. Dans le chapitre suivant, il nous fait son portrait et nous donne en même temps des détails très circonstanciés sur le caractère de Louis. Il s'était chargé, comme l'auteur nous l'apprend, de la prévôté du monastère de Saint-Gall, et, par là, s'explique l'enthousiasme du moine à son égard.

Après ces longues digressions, l'auteur revient, au chapitre douzième, aux guerres de Charlemagne. Il fait mention, mais d'une manière obscure, d'une campagne de Charles contre les Huns, et il appelle la légende à son secours pour faire ressortir la cruauté dont elle fut suivie : il dit que tous les ennemis dont la grandeur dépassait celle d'un glaive furent passés au fil de l'épée (1). A cette légende il en rattache une autre d'une révolte des grands (2). Et cette histoire l'amène à parler de la

1. On a raconté la même légende des rois des Francs, Clotaire et Dagobert. V. J. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer,* p. 104.

2. Après la mort de l'aïeul (*avus*) de Charles III (sous la personnalité duquel il faut entendre Charlemagne, par suite de quoi on doit lire *atavus*) quelques personnages, qu'il qualifie de *gigantes spiritu superbiae inflati*, auraient essayé d'usurper la couronne au préjudice des descendants ; mais voilà que quelques hommes de la classe moyenne (nobles) s'y opposèrent en déclarant, appuyés sur l'épreuve du glaive faite par Charles, que, tant que parmi ses descendants il s'en trouverait un de la longueur d'une épée, il devait régner sur les Francs et même sur la Germanie toute entière.

conspiration de Pépin le Bossu contre Charles, conspiration dont il nous fait un récit légendaire. Ce n'est qu'après cette excursion qu'il revient à la guerre des Huns, en nous communiquant une anecdote plaisante des fanfaronnades d'un grand diable de géant. A cela succède le récit des entreprises de Charles contre les Normands (c. XIII sq.), puis contre les Lombards (c. XVII); mais l'auteur a pris soin de parler auparavant du secours que Pépin prêta au pape contre ces derniers. A cette occasion, le moine nous raconte des légendes sur le courage de Pépin luttant contre un lion et contre le diable lui-même (c. XV). Après cela, il nous fait une peinture entièrement fabuleuse de l'expédition de Charles contre Desiderius; le héros principal des chansons de geste de cette partie de la légende de Charlemagne, Ogier, nous y apparaît déjà comme un fugitif qui se réfugie chez le roi des Lombards; l'auteur nous signale ici « Otkerus », comme un des premiers princes de Charles. Le moine de Saint-Gall nous raconte ensuite une anecdote sur la simplicité de l'habillement de Charlemagne, qui contraste surtout avec le luxe de sa suite, et cette anecdote le ramène à Louis le Germanique qui suivait l'exemple de son grand-père, et qui, lui aussi, prenait plaisir au fer, ainsi qu'il le prouva, dit-on, vis-à-vis des ambassadeurs Normands (c. XVIII). « Mais puisque j'ai fait mention des Normands », poursuit l'auteur (c. XIX), en nous fournissant l'occasion de bien voir le caractère de la composition de son ouvrage, « je veux montrer par quelques histoires empruntées à l'époque de votre grand-père à quel point ils faisaient cas de la foi et du baptême. » Il raconte donc comment, sous Louis le Débonnaire, ils se faisaient baptiser pour obtenir les présents du baptême, et les mêmes personnes reçurent ainsi plusieurs fois le baptême, en sorte que l'une d'elles, d'après son propre aveu, se fit baptiser vingt fois. Viennent ensuite des récits de la bonté et de la bienfaisance de l'empereur Louis (c. XX sq.) (1), et, au milieu du récit de cette bienfaisance, le livre se termine tout court, sans être achevé.

1. Il y est parlé aussi des *scurrae* de l'empereur (c. 21).

L'analyse qui précède montre suffisamment la manière désordonnée avec laquelle l'auteur procède dans le récit de ce livre. Il nous dit ses anecdotes comme il le ferait dans le laisser-aller d'une conversation familière. Toutefois, ce désordre du récit n'est pas si complet qu'on ne voit comment une histoire conduit directement le vieux moine à une autre. Bien qu'il eût reçu l'instruction ordinaire que recevait le clergé (1) ; bien qu'il montre, dans la géographie, des connaissances supérieures à celles qu'on serait en droit d'attendre de lui (2), il faut reconnaître cependant que ses connaissances en histoire sont très faibles : mais c'est précisément là ce qui le rendit d'autant plus apte à interpréter la légende populaire. Il la traita toutefois, sans doute, à sa manière et avec une liberté toute personnelle ; n'était-elle pas encore elle-même dans une phase indécise de développement ? Cela ne veut pas dire pourtant que le moine de Saint-Gall n'ait lu, ni mis à profit aucun ouvrage historique : Simson a montré le contraire d'une manière assez vraisemblable par rapport à la *Vie de Charles*, d'Eginhard, et aux écrits de Sulpice Sévère sur saint Martin de Tours ; notre auteur lui-même cite l'*Histoire ecclésiastique*, de Bède, et la *Vie de saint Ambroise*, par S. Paulin (3). Mais la source principale où il a puisé, c'est la tradition orale, laquelle, cela va sans dire, ne se bornait pas exclusivement aux « garants » (*auctores*) qu'il nomme (4).

1. Il sait son Virgile et il cite des noms empruntés à la mythologie ancienne et généralement peu connus, par exemple dans le *Cellarium Bromii vel Ditis*, l. I, c. 23.

2. V. l. I, c. 27.

3. Je ne suis pas même bien éloigné de croire qu'il connaissait les lettres d'Alcuin, si je considère le passage où il est dit de lui : « Cujus in tantum doctrina in discipulis suis fructificavit, ut moderni Galli sive Franci antiquis Romanis vel Atheniensibus equarentur, » et si je le compare avec la lettre 110 (éd. Jaffé) où il est dit : « Si, plurimis inclitum vestrae (Caroli) intentionis studium sequentibus, forsan Athenae nova perficeretur in Francia, immo multo excellentior. »

4. C'est ainsi qu'en parlant d'Alcuin (c. 8), il fait mention de son « *domnus* G. » (Grimald, abbé de Saint-Gall, 841-872) qui aurait été aussi son élève. On serait tenté de croire que le moine a entendu de sa bouche maints récits qui ont trait à Alcuin et à ses élèves, et que, par conséquent, il ne les tient pas seulement de Werinbert.

Quant à la portée du livre pour la poésie épique française de la *Légende de Charlemagne*, M. Gaston Paris a déjà fait remarquer (1) que le combat de Pépin avec le lion se retrouve dans le poème de *Berte au grand pié* et ailleurs. Mais ce qui est plus important, c'est que nous rencontrons déjà dans notre ouvrage l'identification de Charlemagne avec Charles Martel, en même temps que celle des Normands avec les Sarrasins (2), et, par suite, la transmission des légendes du dernier héros au premier; à cette occasion, nous découvrons déjà les germes du développement du Cycle de Guillaume d'Orange (3). Par contre, on y trouverait à peine, ainsi que le veulent Wattenbach et G. Paris, des rapports avec le poème qui traite du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Byzance* (4).

L'importance politique et historique de cet ouvrage n'est pas moindre que celle qu'il a au point de vue littéraire : il y a là, en effet, une expression vivante de l'opinion publique et de la conscience du peuple à cette époque. Malgré la réunion de l'empire sous un seul sceptre impérial, on y ressent d'une manière poignante cette décadence complète de la puissance carolingienne, qui le fit devenir la proie de pirates normands ; et l'auteur, en mettant toute son espérance dans un fils qu'il

1. *Histoire poét. de Charlemagne*, pag. 40.

2. Le moine nous raconte, par exemple (l. II, c. 14), comment Charlemagne arriva inopinément dans une ville située sur les côtes du midi de la Gaule, juste au moment où des barques normandes y abordaient pour reconnaître le pays et se préparer à une expédition de pirates. Charles reconnut les Normands qui sur le champ prirent la fuite, « comperto quod ibidem esset, ut ipsi eum nuncupare solebant, *Martellus Karolus*, ne omnis armatura sua in illo aut *retunderetur* aut in minutissimas resoluta particulas disperiret. »

3. Notamment, par exemple, du poème : « Couronnement Louis. » C'est ainsi que s'explique en effet le récit extraordinaire mentionné ci-dessus (p. 218, rem. 2). On y trouve également une légende de Charles Martel reportée au compte de Charlemagne, car le descendant, qui a au moins la longueur d'une épée, est sans doute Pépin le Bref, que le poète (l. II, c. 15) compare pour cela avec David, ainsi que le montre le contexte de ce passage. Pépin y dit lui-même : « Videtur vobis, utrum dominus vester esse possim? Non audistis, quid fecerit parvus David ingenti illi Goliath vel brevissimus Alexander procerissimis satellitibus suis? »

4. Nous montrerons, en effet, au livre suivant, que ce poème repose bien sur une toute autre base.

souhaite à Charles III (1), montre suffisamment combien faibles étaient les espérances données par cet empereur. Il fait, par contre, beaucoup de cas d'Arnolphe, que « le manque de fortune et les limites bornées de son territoire » empêchent seuls de rien entreprendre (l. II, c. XIV). Nous avons dit que le poète ne fait que traduire les sentiments du peuple. Or, cette conscience de la décadence complète de la puissance carolingienne faisait paraître au peuple, sous un jour d'autant plus éclatant, ceux qui l'avaient fondée, les héros des temps passés, un Pépin et un Charlemagne, en sorte qu'on leur attribuait des actions merveilleuses de force et de bravoure personnelles. Plus était triste le temps présent, plus les temps d'autrefois paraissaient avoir été glorieux. Au surplus, le début de l'ouvrage prouve que notre auteur a su bien connaître et bien juger la vraie signification historique de Charles.

Ce qui mérite moins nos éloges, c'est le style de l'auteur : ses expressions recherchées, contournées, et, par suite, souvent obscures, ne répondaient nullement au sujet populaire. Ainsi que le pense G. Paris (2), et apparemment à bon droit, c'est peut-être la pensée du lecteur impérial qui, séduisant l'écrivain, lui a fait préférer au brodequin le cothurne.

CHAPITRE HUITIÈME

ANNALES. HISTOIRE DE L'EMPIRE ET HISTOIRES DE MONASTÈRES ET D'ÉVÊCHÉS.

Dans la période qui nous occupe, les *Annales* ne font aucun progrès ; au contraire, elle rétrogradent à coup sûr, ce qui concorde avec les temps tristes où en est réduite la vie publique ; d'où il appert clairement que l'historiographie officielle des annales impériales devait en souffrir.

1. Ici, comme ailleurs, le *Breviarum Erchanberti* concorde avec notre auteur, ainsi que le montre Simson, *Op c*, p 614 sq.
2. *Op. c.*, p. 41.

Les *Annales de Fulda* (*Annales Fuldenses*) (1) eurent encore, il est vrai, deux continuations (2) ; mais la deuxième seule offre un caractère officieux ; elle ne va que jusqu'au commencement du règne de Louis l'Enfant (901), sans trouver de continuateurs. La première s'étend seulement de l'année 882 à 887, c'est-à-dire de la mort de Louis le Jeune à la déposition de Charles III. L'auteur, qui paraît être un ecclésiastique, appartenait, sinon au monastère de Fulda, du moins au pays de Franconie. Bien que l'empereur occupe entièrement le premier plan dans son récit (ce qui conserve à cette continuation le caractère des annales impériales), elle n'offre pourtant rien moins qu'un caractère de cour. L'auteur, en effet, ne laisse pas échapper l'occasion (3) de montrer toute l'amertume qu'il ressent contre l'empereur, faible et indigne de ses aïeux, contre ses mauvais conseillers, notamment le tout-puissant Liutward, tandis que, d'autre part, il ne montre pour Arnolphe lui-même (4) aucune sympathie. On lui tiendrait bien plus compte de la liberté de son jugement, si l'on n'était pas tenté d'attribuer à sa colère des motifs cléricaux (5).

Mais le deuxième continuateur, qui commence aussi à l'année 882, montre de tout autres sentiments. Il ménage l'empereur, dont il estime très haut la piété et dont il plaint la fin tragique ; mais il ne trouve pas non plus des expressions de blâme pour celui qui lui a ravi la couronne : le nouveau souverain, Arnolphe, est traité avec tout le respect qu'on lui doit. Cet auteur était incontestablement un Bavarois, car il fait, dans son travail, une grande place à la Moravie, à la Pannonie et à l'Italie, tandis qu'il ne dit que très peu de choses de la France. Bien que son style soit très incorrect, l'annaliste n'en veut pas moins passer pour savant, et il mêle parfois, au

1. V. vol. II, p. 368 sq.
2. Ed. Pertz, dans : *Monum. German. hist. Scriptores*, I, p. 395 sq. — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsq.*, vol. I, p. 215.
3. Par exemple à l'occasion du honteux traité que Charles conclut avec les Normands, à Esloo, en 882.
4. V. le récit de la déposition de Charles.
5. L'Eglise devait fournir l'argent qui fut donné aux Normands par suite de ce traité honteux.

risque de passer pour étrange, soit des hexamètres, soit des distiques, à son récit, pour en tempérer la sécheresse ; mais aussi, en certains endroits, il fait des descriptions très détaillées, comme par exemple à l'occasion de la bataille sur la Dyle (891) et de la prise de Bergame (894).

La France a, de son côté, un ouvrage d'*Annales* dans cette période : il est écrit en premier lieu, il est vrai, pour un monastère et dans un monastère ; mais l'auteur montre l'intention bien arrêtée de nous donner une histoire de l'empire, quoique ce ne soit que de celui de la France en première ligne. Ce sont les *Annales de Saint-Waast*, près Arras, lesquelles s'étendent de 874 à 900 (1). Elles forment un supplément d'autant plus précieux aux *Annales officieuses de Saint-Bertin* (2), qu'elles sont écrites à l'abri de l'influence de la cour (3) et qu'elles nous donnent pourtant des nouvelles détaillées. Nous y trouvons un récit plus exact de la victoire de Louis III sur les Normands, près de Saucourt, en 881, comme aussi du siège de Paris par ces derniers, de 885 à 866 : en général, ce qui prend le plus de place dans sa narration, ce sont les combats contre les Normands qui, à cette époque, opprimaient si terriblement la France.

L'ouvrage historique de Ratpert de Saint-Gall, auquel nous avons renvoyé plus haut (4), nous offre un tout autre caractère. Ses *Casus monasterii S. Galli* (5), achevés en 884, sont une pure chronique du monastère, qui n'a pour sujet que les destinées *extérieures* du cloître, car c'est ainsi que Wattenbach (6) rend heureusement le mot *Casus ;* or, ces destinées consistent principalement dans la querelle, vieille déjà d'un

1. Ed. Pertz, dans : *Monum. german. hist. Script.* I, p. 516 sq. et corrigées II, p. 196 sq. — Wattenbach, *op. c.*, vol. I, p. (279).
2. V. vol. II, p. 365-68.
3. L'auteur condamne aussitôt l'invasion de Charles le Chauve en Allemagne, après la mort de son père Louis (876).
4. V. ci-dessus, p. 156.
5. Edités par Meyer von Knonau dans les *Mittheilungen zur vaterländ. Geschichte, herausgeg. vom histor. Verein in St.-Gallen.* Neue Folge. Heft 3. St. Gallen 1872. (Einleitung und Excurse).
6. Deutsche Gechichtsquellen, Vol. I, p. 253.

siècle, avec l'évêché de Constance et relative à l'indépendance de ce dernier. Le récit de cette lutte, depuis le milieu du VIII[e] siècle jusqu'au milieu du IX[e] (854), forme la vraie donnée du livre, du chapitre VI[e] au chapitre XXV[e]; les premiers chapitres traitent brièvement de la fondation du monastère; les neuf derniers nous le montrent dans toute sa prospérité, après qu'il a obtenu son immunité et pleine et entière indépendance, jusqu'à l'élection de Bernard comme abbé, pendant que Charles III était présent, à la fin de 883.

L'histoire générale de l'Empire y trouve très peu de place et seulement dans la mesure où elle déterminait d'une manière immédiate les destinées du monastère. Cette chronique offre bien moins de matériaux pour l'histoire de la civilisation qu'on ne serait en droit de l'attendre d'après la signification de Saint-Gall sous ce rapport, et d'après le degré d'éducation et la position de l'auteur. Ce qui a lieu de surprendre, c'est de voir que cet ancien *Magister* ne dise rien de l'enseignement scolaire, ni de l'activité littéraire, dans ce monastère; il se contente d'un mot sur l'agrandissement de la bibliothèque par les abbés Gozbert et Hartmut (c. XVI, XXVI et XXIX), de même que sur les constructions et les embellissements que les deux abbés firent exécuter.

Dans les chapitres d'introduction, le récit se base sur les biographies de Saint Colomban, de Saint Gall et d'Otmar, et ensuite notammment sur la tradition du monastère; pour les temps postérieurs, l'auteur puise ses renseignements dans sa propre expérience et met à profit maints documents du monastère. On ne saurait nier (1) que l'exposition des démêlés du cloître avec l'évêché ne soit quelque peu partiale et faite dans l'intérêt du premier, ni qu'elle ne contienne également maintes contradictions; elle montre néanmoins, à mon avis, que, dès son origine, le monastère n'était pas sous le même rapport de dépendance de l'évêché que lorsque ces démêlés éclatèrent.

1. P. 224; v. Sickel: « S. Gallen unter den ersten Karolingern in: Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte, » vol. IV. p. 9; und Meyer v. Knonau, Introd. et notes.

Même au point de vue de la forme, cet ouvrage n'a point le caractère des *Annales*. C'est un récit suivi, dans un style coulant, simple, sinon parfaitement correct, et ce n'est que pour les temps postérieurs et seulement par occasion qu'il contient des dates calculées d'après la naissance de J.-C.

Il nous faut mentionner également, pour cette période, deux histoires d'évêchés : d'abord *Gesta episcoporum Neapolitanorum*, puis les *Gesta episcoporum Virdunensium*. J'ai nommé en premier lieu les *Gesta episcoporum Neapolitanorum* (1) et surtout la deuxième partie de ses gestes, dont l'auteur est le diacre de l'église de Saint-Janvier, Johannes, dont il est fait mention plus haut (2); il continua la première partie, laquelle s'étend jusqu'à l'année 762 et il la conduisit jusqu'en 872. Celle-ci ne se composant que de traits de sources généralement connues, elle manque de toute signification au point de vue littéraire; mais celle-là, qui en est la continuation, offre un caractère indépendant. De même que dans les *Gesta pontificum Romanorum*, qui ont servi de modèle à tous les ouvrages de ce genre (3), il est fait ici une mention spéciale des constructions d'églises (et, à ce sujet, l'auteur parle des peintures), de même que des objets qu'on se procurait pour le culte (4) et qui ne manquent pas d'intérêt au point de vue de l'histoire de l'art et de la civilisation. Sous ce dernier rapport, il faut remarquer également les efforts faits par le savant évêque Athanase (c. 850-872) et mentionnés par Johannes (c. 63) pour élever le niveau de l'éducation du clergé par des écoles de lecteurs et de chantres qu'il fonda, de même que par l'enseignement de la grammaire : ces efforts pourraient bien avoir profité à Johannes lui-même. Quelques évêques y sont aussi longuement caractérisés (5). On voit également avec intérêt que l'auteur a tenu compte de l'histoire profane, notamment de celle de Byzance et des prin-

1. Dans les *Monum. German. hist. script. langobard. et italic. saec.* VI-IX (éd. Waitz), p. 402 sq.
2. V. ci-dessus, p. 206.
3. V. vol. II, p. 374 sq.
4. Cf. par exemple, chap. 42.
5. Le c. 46 parle surtout en faveur de l'amour de la vérité de l'auteur.

cipautés lombardes, là même où cette histoire ne touche pas directement l'épiscopat napolitain.

La deuxième histoire a pour titre : *Gesta episcoporum Virdunensium* (5), et fut composée vers la fin de la deuxième décade du xe siècle par Bertarius, chanoine de l'église Saint-Vito, à Verdun. Il vivait déjà à l'époque de l'évêque Hatton (846-870), dont le successeur Berhardus fut son maître dans les sciences profanes comme dans les sciences ecclésiastiques. Il la dédia à Dadon, ami de Salamon III, évêque de Constance, à ce Dadon dont nous avons fait mention ci-dessus (1) et qui succéda à Berhard sur le siège épiscopal de Verdun, en 880. Ce qui donna lieu à sa composition, ce fut l'incendie de la cathédrale (916-917), lequel détruisit une grande partie des livres et des objets d'art des évêques précédents, en sorte que le souvenir menaçait d'en être perdu pour toujours. Après cette perte, l'auteur ne réussit, il est vrai, qu'à faire une description écourtée, en se basant sur un catalogue des évêques, sur des documents qui s'étaient conservés et sur quelques ouvrages et notamment sur des vies de saints. Aussi ne donne-t-il que le nom de plusieurs évêques. L'auteur commence par le premier évêque et finit avec Dadon. Il n'a consacré que deux lignes à ce dernier, peut-être parce que Dadon avait fait lui-même une note — que nous possédons encore par fragments — sur son propre épiscopat et sur celui de ses prédécesseurs immédiats. Il l'avait commencée en 893 (2). Les *Gestes* de Bertarius notent principalement les biens acquis par l'évêché; elles parlent aussi des miracles opérés par les saints du monastère; quant aux notices qui pourraient intéresser au point de vue de l'histoire de la civilisation, il n'en donne qu'un très petit nombre (3). Un moine inconnu de Saint-Vito continua ces gestes et les mena jusqu'à l'année 1047.

5. Ed. Waitz, dans : *Monum. German. hist., Script.*, t. IV, p. 36 sq. (Praef).
1. V. p. 155.
2. Elle se trouve dans l'édit. des *Gestes*, *l. c.*, pag. 37.
3. Par exemple p. 43, ligne 27 : « Legi et picta vidi multa miracula, quae vivens in episcopatu egti... » D'après ce passage, on serait tenté de croire à un manuscrit orné d'illustrations.

CHAPITRE NEUVIÈME

CHRONIQUE UNIVERSELLE : REGINO. HISTOIRE NATIONALE.

La chronique universelle subit un traitement particulier dans l'ouvrage de l'abbé Regino (1) terminé en 908; au moyen âge, ce livre fut, pendant des siècles, un des principaux livres classiques pour l'histoire, et beaucoup d'historiens le mirent à profit. L'auteur, qui s'est encore rendu célèbre par un autre ouvrage sur la discipline ecclésiastique, descendait d'une famille noble et était né à Altrip, sur le Rhin. Il entra au monastère de Prüm (2), célèbre lui aussi depuis longtemps par ses aspirations scientifiques, et il en devint l'abbé, en 892. Mais il ne conserva pas longtemps cette dignité; en 899, il dut céder la place à un frère des comtes Gerhard et Matfrid, qui étaient tout-puissants en Lorraine. Regino trouva un refuge auprès de Ratbod, archevêque de Trèves, qui lui donna, avec mission de le rétablir, le monastère de Saint-Martin, lequel avait été dévasté par les Normands. Après avoir accompli cette tâche, il se retira cependant, à ce qu'il semble, dans le monastère de Saint-Maximin, également à Trèves (3), pour se consacrer tout entier à ses travaux littéraires. Il y mourut en 915.

Sa chronique (*Chronica*) (4), qui est dédiée au savant Adalberon, évêque d'Augsbourg et précepteur de Louis l'Enfant,

1. *Reginonis* Opera, dans : Migne, *Patrol. lat.*, t. 132. — *Chronicon*, éd. Pertz, dans les *Monum. German. histor.*, *Script.*, t. I, p. 537 sq. — *Libri II de synodalibus causis et de disciplinis ecclesiasticis*, éd. Wasserschleben. Leipzig 1840. — *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, dans la *Deutscher Bearbeitung. Regino's Chronik* de Dümmler. (Einleitung). — Wattenbach, *Deutschl. Geschichtsquellen*, vol. I, p. 242 sq. — Ermisch, *Die Chronik des Regino bis 813.* Göttingen 1871 (dissertation).

2. V. vol. II, p. 185.

3. Cf. Wattenbach, *op. c.*, p. 244, rem. 1.

4. Ainsi intitulée par Regino lui-même. Le mot est au singulier féminin, car l'auteur dit, dans la dédicace : « Chronicam quam de nostris et antecessorum nostrorum temporibus litteris comprehendi. »

se compose de deux livres : chacun de ces livres a un caractère essentiellement différent, ainsi que le montrent déjà les titres particuliers. Le premier livre a en effet pour titre : *De temporibus dominicae incarnationis*, tandis que le deuxième est intitulé : *De gestis regum Francorum*. Le premier, suivant le procédé de la chronique de Bède, que Regino met fortement à profit, coordonne les faits d'après les règnes des empereurs romains; mais, au lieu de compter d'après les années du monde, comme le fait Bède, il compte en même temps d'après les années de l'ère chrétienne ; il va jusqu'à la mort de Charles Martel. L'auteur n'y parle presque que de faits concernant l'église chrétienne ou les peuples germains, vu que, vers la fin seulement, sous Charles Martel, les Francs occupent le premier plan de la scène, et que même l'auteur donne en même temps les dates d'après les années de son règne. Telle est la transition entre le premier et le deuxième livre, qui, ainsi que l'indique le titre, est consacré avant tout à l'histoire des Francs. L'auteur se propose d'y exposer d'une manière toute annalistique les événements de chaque année, à partir de 741, qui correspond à l'avènement de Pépin le Bref, jusqu'à l'année 906 : mais on trouve, en quelques endroits de grandes lacunes, même des lacunes de plusieurs années. Malgré cela, le livre deuxième est deux fois et demie plus considérable que le premier.

La diversité des deux parties et la disposition de l'ouvrage s'expliquent, si nous considérons le but que poursuivait l'auteur en le composant. La dédicace nous fournit là-dessus tous les renseignements désirables. « Il m'a semblé indigne », dit Regino, « que, tandis que les historiens des Hébreux, des Grecs, des Romains et d'autres peuples nous font connaître par leurs écrits les faits qui ont eu lieu de leur temps, on garde le silence sur notre époque, quoiqu'elle soit bien moins importante », comme si rien de mémorable ne se passait ou que personne ne fût en état de rien relater. « Pour ce motif, je n'ai pas voulu souffrir que les temps de nos pères et les nôtres s'écoulassent complètement sous silence », etc. Regino a donc les mêmes intentions que saint Grégoire de Tours autrefois, et les citations que nous venons de faire nous font souvenir

aussi de cet historien des Francs (1); il veut écrire l'histoire franque et principalement celle de son temps; seulement cette dernière expression doit être prise dans un sens large. Voilà pourquoi c'est le deuxième livre qui forme l'ouvrage proprement dit; le premier donne l'histoire antérieure et considère l'histoire de l'Eglise chrétienne comme faisant partie intégrante de l'histoire des Francs : La chronologie des Francs ne date-t-elle pas également de l'ère chrétienne (2)? L'ouvrage tout entier est donc pour ainsi dire une chronique universelle christiano-franque : certes, depuis Charlemagne, l'empire des Francs est aussi l'empire universel. Ce point de vue universel justifie seul le motif de l'entreprise de l'auteur (3).

Le développement des chapitres est très divers ou très inégal, au gré de l'auteur et selon les sources qu'il a à sa disposition. Dans le premier livre, l'histoire des peuples Germains est traitée fort en détail, d'après les *Gesta regum Francorum*, l'*Histoire des Longobards*, de Paul Diacre et les *Gestes* de Dagobert. L'auteur prend grand soin de nous parler des martyrs chrétiens, en s'appuyant principalement sur le *Martyrologe* d'Adon ; il n'oublie pas non plus les Pères de l'Église ni les autres auteurs, et il exploite en particulier la *Chronique universelle* de Bède. Il nous donne un catalogue complet des papes de cette période d'après les *Gesta pontificum Romanorum* (4). Dans le deuxième livre, Regino suit d'abord les grandes Annales de Lorsch jusqu'à l'année 813, en n'y ajoutant que très peu de choses empruntées à la tradition orale (5); mais, à partir de là, c'est cette tradition qui forme sa source principale, sauf à y ajouter plus tard les données de

1. V. vol. I, p. 541.

2. Cf. également ce que dit Regino lui-même, à la fin du premier livre, sur le rapport des deux parties ; malheureureusement, dans sa concision, cette déclaration devient doublement obscure par le texte qui est détérioré à cet endroit.

3. Ses ressources littéraires étaient, il est vrai, très défectueuses pour pouvoir dire, en parlant de l'époque de Louis le Débonnaire, qu'il n'a point trouvé d'écrits qui la concernent (année 813, fin.).

4. V. une citation exacte des sources, dans Ermisch, p. 78 sq.

5. Comme il le dit lui-même (*op. c.*) : « Quaedam etiam addidi, quae ex narratione seniorum audivi. »

sa propre expérience et ses observations. C'est ainsi que s'explique la manière si sèche dont l'auteur a traité le règne de Louis le Débonnaire, se contentant, du reste, de ne parler que de sept années, tandis que le règne de l'empereur Lothaire, son seigneur spécial en qualité de souverain de Lorraine, est traité d'une manière bien plus complète, et même parfois avec des documents à l'appui. Le temps qui s'écoule à partir de 892, est qualifié de temps moderne par l'auteur lui-même. Là où il aurait pu être plus explicite, il s'est vu obligé de se borner et de passer beaucoup de choses sous silence, dans la crainte, avoue-t-il, de blesser les vivants (1). Malgré cela, cette partie a une grande importance en tant que source historique. Certes, ici comme ailleurs, où Regino raconte, d'après la tradition orale, on ne saurait, malgré l'amour de la vérité qu'on lui connaît, se servir des renseignements qu'il donne qu'après les avoir soumis à une critique sévère, vu surtout qu'il manque de tout sentiment à l'endroit de la chronologie.

Pour ce qui est du style de Regino, on doit dire qu'il est correct et naturel pour cette époque. Mais l'expression n'est bien de lui que lorsqu'il ne puise pas à des sources écrites ; quant à ces dernières, il les reproduit le plus souvent mot à mot, de sorte que, dans le premier livre, nous trouvons souvent une mosaïque étrange de différents auteurs, bien qu'il ait entrepris, çà et là, d'en corriger un peu le style, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans un passage (2).

Deux autres ouvrages, qui n'appartiennent pas au cadre de notre étude, nous témoignent encore de l'érudition et de l'éducation de Regino. L'un d'eux, que nous avons déjà mentionné, comprend les deux livres composés vers 906 et intitulés : *De causis synodalibus et disciplinis ecclesiasticis*. Cet ouvrage, dû à l'instigation de Ratbod, est dédié à l'archevêque de Mayence et « primat de toute la Germanie », à Hatton qui,

1. V. à l'année 892.

2. Par rapport aux *Annales* de Lorsch : « Ex parte ad latinam regulam correxi. » (Année 813.)

3. V. édit. Wasserschleben, préf., p. VIII. Cet éditeur a aussi le premier trouvé la forme exacte du titre. Préf., p. V, rem.

à cette époque, avait la fonction de régent. Il n'a qu'un but tout pratique : servir de manuel aux évêques pour la visite des églises et des paroisses. Il se divise donc en deux livres : l'un concerne les locaux ecclésiastiques, les objets du culte, et le clergé ; l'autre, les laïques et leur morale. Dans chacun de ces livres, l'auteur pose d'abord les questions que doit faire l'évêque ; puis, dans des chapitres isolés, sont réunies des citations des décrets des conciles, des décrétales des papes, des capitulaires et du droit romain, des écrits des Pères de l'Église et des pénitentiels, dans le but de montrer les us et coutumes à cette époque, en Germanie, par rapport aux différentes questions. Ce choix est fait avec beaucoup de soin et de fidélité. L'ouvrage a un très haut intérêt sous le rapport de l'histoire ecclésiastique comme sous celui du droit. En considérant le but purement pratique qu'il a en vue, on peut, au moyen des développements que prennent ces questions, tirer des conclusions importantes sur l'état de la moralité à cette époque (1).

L'autre écrit de Regino, qui mérite ici une courte mention, est son Épître : *De harmonica institutione* (2), adressée à son protecteur Ratbod qui, dans les tournées pastorales de son diocèse, s'était plaint fréquemment du chant défectueux des psaumes. Aussi Regino prit-il l'antiphonaire, ainsi qu'il nous le raconte au début, « et y mit-il toutes les antiennes au ton qui leur convenait ». L'épître est précisémeut écrite comme introduction à ce *Tonarius* : elle nous fait connaître sa disposition et en motive en même temps la composition, en traitant brièvement des antiennes, des huit tons, de la musique naturelle et artistique, des consonnances et intervalles, etc. Le but

1. Regino dit lui-même, dans la dédicace, en justifiant le choix de ses citations : « Illud etiam adjiciendum est, quod multa flagitiorum genera hoc pessimo tempore in ecclesia et perpetrata sunt et perpetrantur, quae priscis temporibus inaudita, quia non facta et ideo non scripta et fixis sententiis damnata, quae modernis patrum regulis et damnata sunt et quotidie damnantur. »

2. Dans : *Gerberts scriptores ecclesiastici de musica sacra potissimum.* (T. I, Saint Blasien 1784. p. 230 sq.) Le *Tonarius*, qui manque ici, a été édité par Coussemaker dans le : *Scriptorum de musica medii aevi,* t. II. Paris 1867. p. 1 sq.

de l'auteur est de montrer la nécessité de la théorie au lieu de la pratique seule, et même d'élever la science de l'art au-dessus de l'art lui-même (1). Le style est simple et clair ; et quelques développements particuliers, par exemple celui de l'effet de la musique sur l'homme (§ 6), donnent du charme à cet écrit, qui, par son contenu, nous ramène à Boëce et à Martianus Capella.

L'ouvrage historique de Regino nous montre la chronique universelle dans sa phase de transition à l'histoire nationale. Cette dernière et d'abord celle des Francs, reçoit elle-même, dans notre période, un traitement, dans la continuation insignifiante et anonyme du bréviaire (*Breviarium*) d'Erchanbert (2). Mais elle ne se se rattache pas immédiatement à ce bréviaire, car elle débute avec la mort de Louis le Débonnaire (4). Elle va jusqu'à l'année 881, et n'enregistre toutefois que les partages de l'Empire : celui qui se fit après la mort de Louis le Débonnaire, celui de la Lorraine après celle de Lothaire, et celui de l'Allemagne, opéré après Louis le Germanique. L'auteur se montre un peu moins sobre de détails en parlant de l'acquisition de la couronne d'Italie par Carloman ; il termine ensuite par le couronnement de Charles III, auquel lui aussi, tout comme le moine de Saint-Gall (5), souhaita de voir naître un héritier : il craint en effet de voir s'éteindre déjà la race de Louis le Débonnaire, et pourtant il mentionne comme vivant encore Louis III et Louis le Jeune, qui moururent tous deux en 882. Par là, nous pouvons reconnaître l'époque de la composition de cette continuation. L'intérêt particulier, que l'au-

1. « Interea sciendum est, quod non ille dicitur musicus, qui eam manibus tantummodo operatur, sed ille veraciter musicus est qui de musica naturaliter (?) novit disputare et certis rationibus ejus sensus enodare. Omnis enim ars omnisque disciplina honorabiliorem naturaliter habet rationem, quam artificium, quod manu atque opere artificis exercetur. » (§ 18). Il est intéressant de remarquer ici la différence que fait l'auteur entre les expressions *ars* et *artificium*.

2. V. vol. II, p. 391.

3. Ed. Pertz dans les *Monum. German. histor.*, *Scriptores*, t. II, p. 329 sq.

4. Tandis que Erchanbert termine son bréviaire à l'année 826.

5. V. ci-dessus, p. 221 (paginat. allem.).

teur manifeste en faveur de Charles III, laisse supposer sans peine qu'il était Souabe.

L'histoire des Lombards a, elle aussi, deux ouvrages à cette époque, et tous deux se rattachent à l'histoire de Paul Diacre. L'un, l'*Histoire*, du prêtre Andreas de Bergame (1); l'autre, l'*Historiola Longobardorum Beneventum degentium*. La première, écrite dans les dernières décades du IXe siècle, fait des extraits assez secs de l'ouvrage de Paul, et y rattache une continuation qui doit aller jusqu'à l'époque de l'auteur, mais qui s'arrête avec l'année 877, car la fin nous manque. L'auteur nous déclare lui-même qu'il n'a pas puisé seulement dans les livres, mais aussi dans la tradition orale. Cette dernière source est en effet évidente, pour ce qu'il nous rapporte de Charlemagne. Ce n'est qu'à partir du milieu du IXe siècle que son récit mérite d'être cru ; il s'étend souvent en détail sur certaines parties ; mais, à tout prendre, il passe beaucoup de faits sous silence. Les rois Francs en occupent tout le premier plan. L'expression latine est tellement barbare qu'elle finit par être incompréhensible.

L'autre ouvrage est intitulé : *Historiola Longobardorum Beneventum degentium*, et a pour auteur un moine du mont Cassin, Erchempert (2), qui le composa à Capoue, après la destruction du monastère par les Sarrasins, en 883. Après avoir déclaré, avec une douleur toute patriotique que, contrairement à Paul Diacre, il n'a pas à relater l'essor, mais bien la décadence de son peuple, il commence par nous raconter l'élévation de Pépin, fils de Charlemagne, au trône d'Italie, et l'expédition des deux monarques contre le duc de Bénévent, Arichis, beau-fils de Desiderius (781) ; après quoi, il mène l'histoire des Lombards de la Basse-Italie jusqu'au commencement de l'année 889 (3). C'est un tableau effrayant de combats continuels, de meurtres, de destruction et de pillages,

1. Ed. Waitz, dans les *Monum. German. histor.*, *Scriptores rerum longobardicarum et italic. Saec. VI-IX.* Hanovre 1878. p. 220 sq. (Préf.)

2. Ed. Waitz, *Op. c.*, p. 231 sq. (Préf.)

3. La fin nous montre que l'auteur avait l'intention de mener plus loin son ouvrage.

qui se déroule devant nos yeux et qui ne justifie que trop les plaintes que l'auteur fait entendre au début. Aux guerres civiles des principautés lombardes particulières qui se sont formées peu à peu, viennent s'ajouter les invasions des Francs, des Grecs et des Sarrasins, qui se mêlent plus ou moins à ces guerres civiles. Très précieux comme source historique, cet ouvrage captive en certains endroits par le mouvement de la narration. Ajoutez à cela que l'auteur y exprime souvent ses propres sentiments et son jugement particulier, et que les renvois qu'il fait aux passages de la Bible ou les citations qu'il en donne nous révèlent un ecclésiastique. Il y a lieu de remarquer que, dans deux endroits, il nous donne des discours en vers (1).

L'histoire nationale chez les Anglo-Saxons est tout autrement importante que chez les Francs et les Lombards, dans cette période : son grand mérite est surtout d'être écrite déjà dans la langue du peuple. Même pour ce motif, nous l'étudierons dans un des chapitres suivants, en la rattachant à la littérature générale des Anglo-Saxons.

CHAPITRE DIXIÈME

LITTÉRATURE DIDACTICO-POLÉMIQUE. REMIGIUS, AUXILIUS, VULGARIUS.

Il nous reste encore à parler de quelques ouvrages didactiques et polémiques de la littérature latine de cette période, ouvrages qui rentrent dans le domaine de la littérature générale ou qui offrent de l'intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation.

Les ouvrages didactiques appartiennent à un homme qui, avec Hucbald, a fait plus que tous les autres pour propager la science en France et qui pour cela mérite déjà, à cette place même, une étude particulière comme auteur, d'autant plus

1. Erchempert a écrit aussi des vers pour un martyrologe. Pertz, *Archiv.* vol. VIII, p. 786.

que ses écrits, comme ceux de Raban, sont pour la plupart le produit de son enseignement et ont été composés à son service. C'est Remi d'Auxerre (1), religieux du monastère de Saint-Germain, dans cette ville. Né vers le milieu du IXe siècle, il fut élevé dans ce même monastère et eut pour maître le célèbre Heiric (2). Après la mort de ce dernier, vers 877, Remi lui succéda comme directeur de l'école. Mais, plus tard, il fut appelé à Reims par l'archevêque Fulcon (3), pour y instruire les jeunes clercs dans les humanités, et l'archevêque lui-même prenait part à ces leçons (4). Il est hors de doute qu'il y enseigna également la théologie et notamment qu'il y expliqua la Bible. C'est à ses leçons que nous devons ses *Commentaires*. Après la mort de Fulcon, Remi alla à Paris : il y continua d'enseigner, et il forma des élèves tels qu'Odon de Cluny (5). Il y enseigna surtout la dialectique, en prenant pour base de ses leçons le livre attribué à saint Augustin sur les dix catégories, et il y expliqua l'ouvrage de Martianus Capella sur les sept arts libéraux (6). Par le fait, nous avons encore de Remi des commentaires en forme de gloses sur le quatrième livre, la dialectique, et sur le neuvième livre, la musique ; ces gloses s'appuient sur un commentaire de Scot Erigène, mais

1. *Remigii monarchi S. Germani* etc. *opera* dans : Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXI, p. 51 sq.; t. CXVII, p. 295 et 361, et t. CI, p. 1246 sq. — *Histoire littér.* t. VI, p. 99 sq. — Hauréau, *Histoire de la philosophie scolastique.* Paris, 1872, t. I, p. 199 sq.

2. V. vol. II, p. 285 sq.

3. Cf. ci-dessus, p. 166.

4. Flodoard, *Histor. eccles. Remens.* (l. IV, c. 9 fin) : « Praefatus denique praesul honorabilis Fulco, sollicitus circa Dei cultum et ordinem ecclesiasticum, amore quoque sapientiae fervens, duas scholas Remis, canonicorum silicet loci, atque ruralium clericorum, jam pene delapsas restituit, et *evocato Remigio* Antissiodorense magistro, *liberalium artium studiis* adolescentes clericos exerceri fecit ipseque cum eis lectioni ac meditationi sapientiae operam dedit. »

5. V. ci-dessus, p. 171.

6. C'est ce que nous apprend le biographe d'Odon, Johannes, (*Vita Odonis* c. 19) : « His diebus abiit (Odo) Parisiis ibique dialecticam S. Augustini Deodato filio suo missam perlegit et Martianum in liberalibus artibus frequenter lectitavit : praeceptorem quippe in his omnibus habuit *Remigium.* » Pour l'ouvrage de Marcien, v. vol. I, p. 459 sq.

sans manquer cependant d'indépendance (1) dans la pensée. Nous possédons de plus, de Remi, des gloses sur les grammaires de Priscien et de Donat qui, pendant tout le moyen âge, furent beaucoup lues et fort estimées (2). C'est dire déjà quelle portée Remi dut avoir à son époque, comme maître de sciences profanes. L'année de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance ; ce que nous savons, toutefois, c'est qu'au commencement du x[e] siècle il enseignait encore à Paris, et que, à cette époque, Odon était son élève.

L'érudition qui se fait jour dans ces commentaires sur l'ouvrage de Capella et notamment sur le livre de la musique, ne se montre pas moins dans les ouvrages théologiques de Remi, auxquels ne nuisait pas sa connaissance des sciences profanes, ce qui se voit déjà dans le style. Cette érudition était chose rare à l'époque. Il composa, du reste, sur les livres bibliques, un certain nombre de commentaires qui me semblent authentiques (3) : la Genèse, le Cantique des cantiques, les Psaumes et les Epîtres de saint Paul. Mais ici, cependant, il ne se restreint pas à l'interprétation allégorique qui sert à l'édification ; il prend aussi à cœur, comme dans les psaumes, d'en faire comprendre la lettre et de donner une explication du contenu. Ce commentaire des psaumes jouit aussi longtemps d'une grande réputation, et Abélard le cite lui-même (4). Il faut dire encore qu'il contient des passages d'une véritable éloquence. Il est à peine besoin de dire pour cette époque que les matériaux de cette explication sont empruntés en grande partie à d'anciens commentaires, principalement à saint Ambroise, à saint Augustin et à Cassiodore.

1. V. Ueberweg-Heinze, *Grundriss der Geschichte der Philosophie.* 7 Aufl. vol. II, p. 142 sq., et Hauréau, *l. c.*, p. 203 sq.

2. *Notices et Extr.* t. XXII, p. 2; pag. 94, rem. 2. — *Nouvelles* concernant les Mss. de ces gloses, *ibidem* p. 8 sq. — V. aussi Hümer, *Ueber ein Glossenwerk zum Dichter Sedulius*, p. 15 sq. (L'auteur attribue encore à Remi cet ouvrage de gloses).

3. On lui en a attribué d'autres encore, et ceux dont nous parlons se trouvent en partie sous un autre nom dans les manuscrits. V. là-dessus, *Histoire littéraire*, *l. c.*

4. Hauréau, *l. c.*, p. 204.

Ses homélies et son livre sur la messe (*De celebratione missae et ejus significatione*) (1) ont un intérêt plus général et sont en même temps destinés à un public plus nombreux. Ce dernier ouvrage explique la signification de chaque partie de la messe, et d'après le jugement des savants Bénédictins, des auteurs de l'*Histoire littéraire*, il le fait d'une manière si instructive et si édifiante qu'ils en désiraient une traduction. Les douze homélies, qui ont été éditées sous son nom, ont pour base des textes du premier Evangile. L'auteur y suit la même méthode que pour les commentaires de la Bible.

La littérature de polémique est représentée par un certain nombre de brochures qu'avait fait naître, de 908 à 911 environ, la querelle relative au pape Formose, en Italie. Il s'agissait de deux choses, dans cette question : de la légitimité de l'élection de Formose comme pape et, par suite, de la validité des ordinations qu'il avait faites. Le pape Sergius III, qui porta la tiare de 904 à 911, ne reconnut pas ces ordinations, et il se plaça au point de vue d'Etienne VII, qui, dans un synode tenu à Rome, en 897, avait lancé contre son prédécesseur le terrible jugement des morts. Sergius alla encore plus loin que le pape Etienne, car non seulement il annula les ordinations, mais il exigea encore que ceux qui avaient été ordonnés par Formose se soumissent à une ordination nouvelle.

L'auteur le plus important et le plus fécond, dans ce domaine de la polémique, est le prêtre Auxilius (2). Probablement Allemand, il n'était pas, en tout cas, Italien, quoiqu'il séjournât en Italie et probablement à Naples (3). Il écrivait

1. Sous ce titre, le livre forme le chapitre 40 d'une grande compilation faussement attribuée à Alcuin : *de divinis officiis*. Sigebert, dans sa notice sur Remi, s'exprime dans un sens qui est complètement en faveur de l'authenticité de ce livre. Il dit (*Script. eccl.*, c. 123) : « Exposuit canonem missae, quid a quibus in ea sit positum vel additum, demonstrans. » Bien que cette description du livre soit extrêmement superficielle, elle ne lui convient pas moins parfaitement.

2. Dümmler, *Auxilius und Vulgarius. Quellen und Forschungen zur Geschichte des Papstthums*. Leipzig 1866. — Mabillon, *Vetera Analecta*. Nova ed., Paris 1723, p. 32 sq. — *Histoire littér. de la France.*, t. VI, p. 122 sq.

3. Dümmler, *Op. c.* p. 30 sq.

non-seulement dans l'intérêt des évêques de Nole et de Naples, dont le premier avait été, en effet, ordonné par Formose, mais encore dans son propre intérêt, car il avait, lui aussi, reçu l'ordination des mains de ce pape. Son écrit, composé à la prière de l'évêque de Nôle, est remarquable par sa forme dialoguée : c'est, en effet, un dialogue entre un accusateur, *infensor*, et un défenseur, *defensor* (1). L'auteur ne veut traiter ici qu'un seul des deux points en litige ; il ne veut pas se mettre en peine de la question de la légitimité de l'élection de Formose au souverain pontificat, vu que la validité des ordinations n'en dépend point, ainsi qu'il le prouve ici. Il aborde véritablement le premier et le second de ces points en litige dans les deux *Libelli in defensionem sacrae ordinationis Papae Formosi* (2). Cet écrit, le plus important qu'il ait laissé, au point de vue du style, renferme en même temps la plus violente et la plus hardie polémique contre le pape Sergius. L'expression, claire et pure pour cette époque, s'élève parfois ici jusqu'à la haute éloquence ; tel est, par exemple, le passage où Auxilius dépeint les conséquences du procédé de Sergius (l. I, c. VIII), ou encore lorsqu'il vante les vertus de Formose et qu'il décrit le procès abominable qui fut fait à son cadavre par le pape Etienne (*ibid.*, c. X). C'est ainsi que cet écrit nous offre également des matériaux de valeur au point de vue de l'histoire.

Auxilius composa, dans l'intérêt de l'évêque de Naples, la brochure intitulée : *Libellus in defensionem Stephani episcopi* (3) ; mais il ne le fit qu'après la mort de ce prélat, que ses ennemis accusaient alors d'avoir été intronisé contre le droit canon ; ils voulaient, comme Sergius dans le cas de Formose, faire déclarer invalides les ordinations faites par Etienne ; le moyen était excellent, sans doute, pour des clercs ambitieux,

1. V. dans Mabillon, *Vetera Anal.*, p. 39 sq.

2. Edité d'abord par Dümmler, *Op. c.*, p. 59 sq. — Le deuxième *Libellus* a été composé et édité postérieurement au premier, ainsi que le montre le début. L'auteur avait espéré, mais en vain, que Sergius renoncerait à ses procédés, et surtout qu'il n'exigerait pas une nouvelle ordination : c'est contre cela qu'est dirigé principalement ce deuxième livre.

3. Dans Dümmler, *Op. c.*, p. 96 sq.

désireux de rendre vacants d'excellents bénéfices. Le cas d'Etienne était, en effet, semblable à celui de Formose en tant que, d'abord évêque de Sorrente, il avait accepté plus tard l'évêché de Naples, tout comme Formose avait échangé l'évêché de Porto contre celui de Rome. Or, cet échange avait été défendu par différents conciles. Auxilius montre donc que cette défense, qui était dirigée contre l'ambition des prélats, ne pouvait pas trouver ici d'application, vu que Etienne, chassé de son évêché primitif, n'avait reçu l'autre qu'après un exil de près de trente ans. — Un autre écrit d'Auxilius, dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité, a pour titre : *De ordinationibus a Formoso papa factis ;* mais ce n'est qu'un recueil de preuves, dénué de toute valeur littéraire (1).

Deux autres de ces brochures ont pour auteur Eugenius Vulgarius (2) : c'est un Italien, qui nous a laissé également un certain nombre de poèmes. Il écrivit vers la même époque que Auxilius, et bien que, comme lui, il eût été ordonné par Formose, il était pourtant maître d'école de profession « magister », ainsi que cela résulte, non seulement de ses vers, mais même de ces brochures polémiques, et surtout d'une qui nous intéresse le plus à cause de sa forme. Elle a pour titre : *Super causa et negotio Formosi papae* (3). Comme l'écrit d'Auxilius que nous avons étudié en premier lieu, c'est également un dialogue ; mais c'est un dialogue d'un autre genre : c'est une dispute, en langage de rhétorique, comme s'exprime l'auteur (4), c'est-à-dire une discussion où l'on trouve tous les artifices dialectiques qui nous rappellent la scolastique de plus tard (5). Ce dialogue a lieu entre deux avocats, dont l'un : *Insimulator*, est l'accusateur, et l'autre, *Actor*, est le défenseur de Formose. Le défenseur accorde, il est vrai, que Formose est monté sur la chaire de saint Pierre d'une manière illicite (*illicite*); mais il prétend malgré cela

1. V. cet écrit dans Mabillon, *l. c.*, p. 32 sq. ; et cf. Dümmler, p. 107 sq.
2. V. Dümmler, *Op. c.*, p. 39 sq.
3. Dans Mabillon, *l. c.*, p. 28 sq., mais faussement attribué ici à Auxilius.
4. « Sub rhetorico fasmate. »
5. L'*Histoire littéraire* le fait déjà remarquer (*l. c.*, p. 124).

qu'il ne l'a pas fait contre le droit (*jure*), parce que cela eut lieu dans l'intérêt du bien public. — Dans un autre écrit polémique : *De causa Formosiana libellus* (1), notre auteur défend les ordinations faites par ce pape. Comment pourra-t-on punir ceux qui ont été ordonnés par lui, tandis que ceux qui l'élurent lui-même à la chaire pontificale peuvent en sortir en toute liberté? Pour mettre fin à toutes ces querelles il exige ici la réunion d'un concile œcuménique. Cette brochure a beaucoup de parenté avec une autre, dont le style est cependant beaucoup plus élégant et qui a pour titre : *Invectiva in Romam pro Formoso papa* (2); elle est plutôt peut-être l'œuvre d'Auxilius. Elle ne fut pas écrite avant 914.

Nous possédons encore de Vulgarius un certain nombre de poèmes (3) qui, pour la plupart, ne sont que des poèmes d'occasion, des compliments flatteurs à l'adresse des grands, soit ecclésiastiques, soit civils : à ce même pape Sergius, que Vulgarius avait attaqué dans ses brochures; à Léon, empereur de Byzance; aux évêques de Naples, de Salerne, etc. Ces vers, avec leurs expressions parfois minutieusement choisies et difficilement compréhensibles, comme nous les trouvons également dans la prose de Vulgarius, sont le produit élégant d'un grammairien. Une seule chose leur donne de l'intérêt : la variété du mètre. Outre l'hexamètre, l'iambique tétramètre et le vers adonique, nous y trouvons le petit vers asclépiade, les vers dimètres catalectiques anapestes (paroemiaci) et les vers phaleuces. Vulgarius n'a pas dédaigné lui-même le jeu de l'anagramme et du rébus. Ainsi que Dümmler la démontré (4), il connaissait bien les ouvrages de l'antiquité romaine.

1. Edité par Dümmler, *Op. c.*, p. 117 sq.
2. Editée par Dümmler dans son édition des *Gesta Berengarii*. V. ci-des., p. 138, rem. 4; v. p. 137 sq., et cf., ibid., p. 66 sq.
3. Edités par Dümmler dans *Auxilius und Vulgarius*, p. 140 sq.
4. D'après lui (*Op. c.*, p. 44) Vulgarius cite Cicéron, Lucain, Virgile, Juvénal, Pétrone, Martianus Capella, Boëce, Ennodius, saint Augustin. Il cite même une fois le nom de Plaute, p. 148.

CHAPITRE ONZIÈME

AELFRED. — PROSE ANGLO-SAXONNE : TRADUCTIONS ET HISTORIOGRAPHIE

Nous avons vu, dans le livre précédent, quel riche développement la littérature anglo-saxonne avait atteint depuis le VIIIe siècle; c'était surtout chez les Saxons de l'ouest qu'elle avait ainsi prospéré, car presque tous les ouvrages nous sont parvenus dans leur dialecte, et ce dialecte devint la langue littéraire des Anglo-Saxons. Cette domination littéraire fut suivie, au commencement du IXe siècle, de la dominatien politique. Par Egbert, grand-père d'Ælfred, la suprématie sur les Anglo-Saxons fut arrachée à la Mercie (815), et Wessex devint la puissance prédominante en Angleterre. Kent, Sussex, Surrey et Essex se soumirent volontairement au roi de Wessex, qui étendit également son autorité sur l'Estanglie, la Northumbrie et la Mercie, et même sur les Bretons de Norwales, tandis qu'il réunit la Cornouaille à son pays lui-même. C'est ainsi que fut d'abord fondé un empire *anglais* (830), sous ce roi de Wessex, bien que son propre royaume eût encore peu d'unité (1). Mais, vers la fin de son règne, commença déjà le mouvement qui devait ébranler profondément cet empire, je veux dire l'attaque des pirates Danois, qui vainquirent Egbert lui-même, en 836. Il est vrai que, deux ans plus tard, il en tira une vengeance éclatante. Mais, après sa mort (839), sous son faible et dévot successeur Æthelwulf, c'est à peine si les invasions presque toujours victorieuses des Danois, prirent fin; les pirates commençaient même à s'implanter dans le pays. Sous le règne des fils d'Æthelwulf, sous Æthelbald, Æthelbert et Æthelred, qui ne gouvernèrent que peu de temps et se succédèrent avec rapidité, ces attaques se renouvelèrent; sous le dernier même, elles devinrent bien plus dangereuses, en sorte que, sous Ælfred, le plus jeune des fils d'Æthelwulf,

1. V. Winkelmann, *Geschichte der Angelsachsen*, p. 128 sq.

qui monta sur le trône après la mort d'Æthelred, en 871, la domination des Anglo-Saxons parut enfin anéantie au commencement de l'année 878. Les Danois s'étaient emparés de l'Estanglie, de la Northumbrie et de la Mercie, et ils inondaient déjà Wessex lui-même; le roi, au milieu de ce découragement général, fut obligé de chercher un asile dans une île cachée entre des bois et des marais. Mais le revirement se fit vite. Dès le printemps de la même année, l'on commença à reconquérir le pays et à rétablir l'Empire, et ce fut là l'œuvre de ce grand roi, aussi habile politique que général expérimenté; il fallut cependant lutter encore contre les Danois pendant des années.

Il est à peine besoin de dire que ces guerres, presque continuelles depuis le règne d'Egbert, exerçaient une influence pernicieuse sur la culture littéraire; mais ce qu'on doit remarquer, c'est que ce genre de guerres des pirates danois augmenta encore considérablement cette pernicieuse influence : non seulement les ennemis, qui se répandirent dans le pays, comme une nuée de sauterelles s'abat sur un champ, pillèrent et emportèrent tout ce qui leur semblait avoir quelque valeur, mais ces Germains païens détruisirent, avec une véritable fureur, les églises et les monastères, asiles naturels d'une culture qui leur était étrangère et leur paraissait hostile. C'est ainsi que, de l'aveu même d'Ælfred, à l'époque où il monta sur le trône (1), l'éducation littéraire du clergé, notamment dans le royaume de Vessex, était déchue au point qu'on ne trouvait qu'un petit nombre de ses membres capables de traduire en anglais une lettre latine. Mais voilà que le restaurateur de l'Etat devint aussi celui de la culture intellectuelle; bien plus; Ælfred lui-même donna l'exemple de la culture de la littérature nationale, et cela dans le domaine encore en friche de la prose. A ces deux points de vue, nous avons à parler ici et de sa vie et de ses travaux.

ÆLFRED (2) naquit en 849, et reçut son premier enseigne-

1. Dans la préface de sa traduction de la *Règle pastorale* de saint Grégoire.

2. Pauli, *König Aelfred und seine Stelle in der Geschichte Englands.* Ber-

ment par la poésie nationale que sa mère, femme aux sentiments nobles et religieux (1), lui apprit à connaître. Pendant toute sa vie, il prit un plaisir extrême aux poèmes de sa patrie que déjà, tout petit enfant, il avait appris par cœur. Il ne reçut pas toutefois, dans sa jeunesse, d'éducation savante : plus tard, avec son amour insatiable de savoir, il s'en plaindra amèrement. Il est bien possible que cette soif d'instruction soit née en lui à l'occasion de deux voyages à Rome qu'il entreprit, étant encore très jeune. Quoi qu'il en soit, ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il put satisfaire cette ardeur, lorsqu'il fut monté sur le trône et qu'il eut vaincu les Danois : alors seulement il trouva le temps de s'occuper de sa culture intellectuelle et de celle de son peuple. Mais pour cela il dut chercher ailleurs des hommes lettrés. Si l'érudition traditionnelle s'était encore conservée sur le sol de l'Angleterre, c'est surtout dans la Mercie, chez les Angles, qu'elle s'était réfugiée ; c'est peut-être pour cela que, chez eux, la poésie nationale fut moins cultivée. En tout cas, c'est de là que Ælfred fit venir auprès de lui l'évêque Werfrith de Worcester et Plegmund, ainsi que deux prêtres, dont il fit ses chapelains ; il fit venir aussi, de Flandre, Grimbald, religieux du monastère de Saint-Omer, et le Saxon Johannes, de celui de Corvey, celui-là plus distingué dans les sciences théologiques et le chant ecclésiastique, celui-ci plus habile dans les arts libéraux. Ils étaient accompagnés tous les deux d'un certain nombre de clercs. Enfin il gagna encore — last, not least — Asser, moine du pays de Galles, qui fut son biographe. Il devint, avec Plegmund, le maître principal d'Ælfred. Par le commerce intime de ces hommes, le roi se forma lui-même, en se faisant d'abord lire les ouvrages latins, avant qu'il fût en état de les lire lui-même. Ensuite, il fonda une école à la cour, pour l'éducation des enfants de la maison royale (2) et de la noblesse, auxquels

lin 1851. — Winkelmann, *Op. c.*, p. 142 sq. — Wülker, *Grundriss*, p. 387 sq.

1. C'est ainsi que la caractérise Asser, *de Rebus gestis Aelfredi*, ed. Wise, p. 4 : « Religiosa nimium foemina, nobilis ingenio, nobilis et genere. »

2. Il est vrai que des enfants d'Aelfred, le plus jeune put seul prendre part à cet enseignement ; les autres, ainsi que le dit Asser (*l. c.*, p. 43) n'avaient

plusieurs autres vinrent s'adjoindre qui n'étaient point de noble lignée; dans cette école « on lisait des livres latins et saxons » et l'on apprenait aussi à écrire. Ælfred, en fondant des monastères, chercha aussi à préparer de nouveaux asiles à la science et à l'enseignement; certes, il dut peupler ces deux monastères, à la tête desquels il mit Grimbald et Johannes, avec des religieux étrangers, vu que le sentiment de la vie religieuse avait disparu du milieu de ses Saxons. Il n'en fut pas de même de deux monastères de femmes, qui ne manquèrent pas de religieuses. Toute la jeunesse des hommes libres de l'Angleterre devait, d'après le vœu d'Ælfred — tel qu'il s'exprime lui-même dans la préface de sa traduction de la «Règle pastorale » de saint Grégoire — être au moins en état de savoir lire l'anglais, bien que ceux-là seulement qui étaient destinés à un état supérieur (1) continuassent d'étudier et dussent apprendre le latin; beaucoup cependant, même après la décadence de l'enseignement du latin, savaient encore lire l'anglais (2).

Les efforts littéraires d'Ælfred, qui consistaient dans des traductions du latin en anglo-saxon, étaient destinés à pousser plus avant ceux qui n'avaient reçu que cet enseignement élémentaire. Après s'être d'abord (887) exercé à traduire des sentences isolées qui lui avaient plu dans la lecture qu'il faisait sous la direction d'Asser, et après les avoir écrites dans un livre, qu'il appelle son « manuel » (3), il entreprit de traduire

appris à lire que des livres saxons et principalement des poëmes en cette langue.

1. *Tō hieran hāde.* Le mot « hâd » est employé spécialement pour l'état ecclésiastique ; doit-il être pris ici dans ce sens élevé, ou bien dans un sens général ? c'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer, vu surtout que l'absence de l'article ne permet pas ici de tirer une conclusion.

2. Aelfred força les personnes âgées à reprendre les études qu'elles avaient négligées, ainsi que nous le montre le récit d'Asser à propos d'un juge ignorant (*l. c.*, p. 71) : « ...Ita ut mirum in modum illiterati ab infantia comites pene omnes, praepositi ac ministri literatoriae arti studerent, malentes insuetam disciplinam laboriose discere, quam potestatum ministeria dimittere, etc. »

3. Malheureusement, ce livre ne s'est pas conservé; Asser nous raconte son origine (*l. c.*, p. 55 sq.) Il contenait certainement, d'après cela, des sentences d'ouvrages religieux; Asser les qualifie avec le terme *testimonia*. A ces sentences venaient se joindre d'autres notices : deux, par exemple, concer-

des ouvrages entiers, et il édita sans doute en premier lieu sa traduction de l'ouvrage de saint Grégoire le Grand : *Regula pastoralis* (1); c'est dans la préface de cette traduction qu'il motive, en général, son activité littéraire. Ælfred y déplore d'abord la décadence totale de la culture littéraire, telle qu'il la trouva dans son pays en montant sur le trône, notamment dans le clergé ; cet état contrastait totalement avec celui d'autrefois (2). Si les ancêtres n'ont pas traduit, il faut en chercher le motif en ce qu'ils regardaient une telle décadence — l'ignorance du latin — comme une chose impossible et qu'ils considéraient, d'autre part, la connaissance des langues comme désirable. Pour lui, il a pris exemple sur les autres peuples, les Grecs et les Romains, et il a cru préférable de traduire, dans la langue maternelle que tous doivent apprendre, les livres que tous les hommes ont le plus besoin de connaître. Voilà pourquoi, au milieu des occupations diverses et variées de l'Empire, il a entrepris la traduction du « livre du pasteur », soit littéralement, soit d'après le sens, tel qu'il l'avait étudié avec Plegmund, Asser et ses deux chapelains. Il veut envoyer cette traduction à tous les évêques. La préface se termine par seize vers, dans lesquels il prête la parole au livre lui-même, pour louer son auteur et parler de son traducteur. La traduction proprement dite n'offre ni d'additions originales de la part d'Ælfred, ni d'omissions : nous ne parlons naturellement que de chapitres entiers. Elle se rattache d'ailleurs bien plus étroitement que toutes les autres traductions d'Ælfred à l'original : il est vrai que ce dernier ne permettait pas ici une trop grande liberté, car il s'agissait d'un ouvrage qu'on considérait comme un livre canonique.

nant Aldhelm, et que nous communique de lui Guillaume de Malmesbury dans sa vie (*De pontificibus Anglor.*, lib. V). Cf. ci-dessus, p. 11, rem. 1. Cf. aussi Wülker, *Grundriss*, p. 388 sq.

1. *King Alfreds west-saxon version of Gregory's pastoral care*, edit. by Sweet. London 1871 (introduction). C'était la première traduction éditée par Aelfred ; la préface le montre d'une manière si claire qu'il n'est pas nécessaire d'en donner d'autres preuves, bien qu'elles ne manquent pas. — V. ces preuves dans Wülker (*Op. c.*, p. 394 sq.) — V., pour l'ouvrage original, V I, p. 525 sq.

2. V. ci-dessus, p. 241 (paginat. allem.).

Le traducteur royal en usa tout autrement avec les autres ouvrages qu'il fit passer du latin dans l'anglo-saxon. Ce furent d'abord deux ouvrages historiques : l'*Histoire ecclésiastique* de Bède et l'*Histoire universelle* d'Orose. Dans ces traductions, le roi a eu surtout en vue l'intérêt des laïques de son peuple. C'est ce qu'on voit pour Bède (1) seulement dans les omissions de quelques parties : sans parler de lettres pontificales ou épiscopales, ce sont des passages d'une nature théologique et qui, ne pouvant nullement intéresser les laïques, auraient été en partie incompréhensibles pour eux. Dans le premier livre, par exemple, il manque les chapitres x et xvii, relatifs à l'hérésie de Pélage ; les chapitres xxv et xxvi du livre troisième sont complétement laissés de côté. Dans celui-là, il est question de la décision prise au synode de Streaneshalh, relativement à la question en litige sur le temps pascal ; celui-ci a une grande connexion avec le précédent, et le chapitre xvi du livre cinquième touche aussi à cette question : c'est pourquoi Ælfred ne le traduit point. Il en est de même des deux chapitres suivants, qui traitent des ouvrages théologiques du principal champion de la fête catholique de Pâques chez les Écossais eux-mêmes.

Si Ælfred, dans la traduction de l'ouvrage de Bède, se borne à des omissions, il a, par contre, ajouté plusieurs parties dans celle d'Orose (2), et il y en a qui donnent à ce travail un prix tout particulier. Elles sont enclavées dans le chapitre ii du livre premier, à la place du § 53, dans lequel Orose nomme Alania, Dacia et Germania. Ælfred commence par donner ici la géographie de la Germanie, en y comprenant le grand territoire entre le Don et le Rhin, le Danube et la Mer Blanche. Il

1. *Historiae ecclesiast. gentis Anglorum*, libri V a venerabili Beda scripti, ab augusto anglo-saxonico rege Aluredo examinati, etc., etc. (éd. Wheloc). Cambridge, 1643. — Wülker, *Ueber die Quellen Layamons*, dans : *Paul und Braune's Beiträgen*, Vol. III, p. 524 sq., notamment p. 531. — V., sur l'ouvrage de Bède, Vol. I, p. 597 sq.

2. *King Alfreds Orosius*, ed. by Sweet. London, 1883. — Schilling, *König Aelfreds angelsächsischse Bearbeitung der Weltgeschichte des Orosius*. Halle, 1886 (Leipz., Dissert.). — V., pour l'ouvrage d'Orose, Vol. I, p. 324 sq.

fait une esquisse de tous les peuples qui habitent dans ce territoire et donne leur position respective, à cette époque ; c'est un travail juste en général, excellent pour la date, et qui repose certainement sur des études préparatoires solides. A cette description se rattachent immédiatement les relations de voyages d'un Normand, Ohthère, du pays d'Halgoland, sur la côte nord de la Norvège, jusque dans la Mer Blanche, et, vers le sud, jusqu'au Schleswig. Ohthère en fit le rapport au roi lui-même, en Angleterre. A cette relation est jointe celle d'un certain Wulfstan qui, du Schleswig fit voile jusqu'à Truso, lieu situé sur le golfe de la mer Baltique : le voyageur fait des mœurs des Esthoniens des récits aussi intéressants que ceux d'Ohthère sur les Finnois. Ces descriptions de voyage, qui font connaître assez exactement la route suivie, complètent donc la géographie de la Germanie faite par Ælfred (1) — Mais la différence entre la traduction d'Orose et celle de Bède porte sur un point bien plus profond encore et correspond de ce chef au caractère varié des originaux. Celle d'Orose devint en effet plutôt l'occasion d'une élaboration semblable à celle qui fut faite en vers sur la Genèse (2). Dans l'ouvrage de Bède, il trouvait un sujet national, traité par un auteur national; dans celui d'Orose, il trouvait l'histoire universelle d'un Romain, composée avec une tendance déterminée, actuelle, et qui, de prime-abord, devait peu intéresser les Anglo-Saxons et surtout les laïques de ce pays. Il fit donc d'abord disparaître, autant que possible, cette tendance apologético-polémique qui n'avait plus de signification pour son époque, et il laissa de côté tout le premier chapitre où elle est exposée; il omit ensuite des passages, où Orose touche à la mythologie et à la légende héroïque des anciens ; il chercha à éviter l'accumulation des noms étrangers (3) ; il abrégea, là où les événements

1. Ce qui est bien insignifiant, c'est, au ch. VI du livre II, une addition qui contient la description d'un triomphe romain se rattachant à celui que refusa Fabius ; cette description est complétée par quelques détails sur l'essence du sénat romain.

2. V. ci-dessus, p. 17 (paginat. allem.).

3. V. Schilling, p. 19.

ne lui semblaient pas avoir une signification universelle, par exemple dans les guerres civiles de la Grèce et de Rome, ou encore, dans les endroits où les événements blessaient son sentiment national, tandis que, par contre, il reproduisit tout au long les victoires des Germains (1). D'ailleurs, la personnalité d'Ælfred se montre là, dans tout son jour, et nous peint bien son caractère. — Sa manière de procéder librement se montre encore en ce que les sept livres d'Orose ont été réduits à six, et que la division des chapitres n'est pas conforme à celle de l'original.

Une traduction encore plus libre est celle que composa Ælfred sur l'ouvrage célèbre de Boëce : *De consolatione philosophiae* (2). Sa personnalité s'y affirme bien plus franchement; car, ayant éprouvé cruellement lui-même les changements de la fortune, Ælfred se met, par la pensée, à la place du philosophe romain (3), et, appropriant autant que possible cet ouvrage à ses propres idées, il le christianise le plus qu'il peut. L'ouvrage offrait du reste plus d'un élément à cet effet (4). Tout en ramenant ce livre à l'intelligence de son peuple, il ne laissa pas néanmoins d'y ajouter des explications en forme de paraphrase. Mais on peut bien soutenir que le roi, en composant son ouvrage, ne pensait pas à un public déterminé ; il oublie même parfois complètement son devoir de traducteur, quand, par exemple, prenant pour point de départ certaines pensées de son modèle, il s'abandonne à ses person-

1. V. Schilling, p. 20 sq.

2. *King Alfreds anglo-saxon version of Boethius*, « De consolatione philosophiae », ed. by Fox. London, 1864. — Leicht, *Zur angelsächs. Bearbeitung des Boëtius* dans *l'Anglia*, Vol. VII, p. 178 sq. Pour l'original, v. Vol. I, p. 466 sq.

3. Il se met même complètement à sa place; ainsi, il expose, lui roi, au chapitre XVII, ses principes de gouvernement : « Bid þonne cyninges andweorc and his tol mid to ricsianne », et quand, après cet exposé, il continue : « For þy ic wilnode andweorces þone anweald mid to gereccene. » Tout ce passage est une addition faite à cette élaboration indépendante du chapitre VII du livre III de l'original. Ce passage se termine par une belle confession, bien digne d'Aelfred : « Ic wilnode weorþfullice to libbanne þa hwile þe ic lifede and aefter minum life þam monnum to laefanne, þe aefter me waeren, min gemynd on weorcun. »

4. V. Vol. I, p. 472.

nelles méditations, sans tenir compte des développements de Boëce. Plus l'intelligence difficile de son modèle le forçait à recourir aux lumières de son maître Asser (1), plus il aimait à s'éloigner hardiment du texte, quand l'ouvrage offrait à son esprit et à son cœur une impulsion pour exprimer lui-même ses propres pensées (2). C'est ainsi que son œuvre contient des parties tout originales, et reflète en général d'une manière lumineuse et complète la riche individualité de ce grand homme. Nous y voyons également qu'il était doué d'un vrai talent poétique ; il a des expressions d'un vol hardi, quand son âme l'entraîne, et il a aussi de belles comparaisons qui sont colorées par son imagination. Ces qualités sont frappantes dans la traduction de plusieurs vers de son modèle, quoique cette traduction soit en prose; car, pour écrire en vers, il devait lui manquer et le talent et l'exercice (3). Par conséquent les vers allitérants qui, dans un manuscrit prennent la place de la traduction en prose des vers de Boëce et qui se basent sur cette traduction, ne sont certainement pas de lui (4).

1. Guillaume de Malmesbury dit d'Anser : « Hic sensum librorum Boëti *De consolatione* planioribus verbis modavit, quos rex ipse in Anglicam linguam vertit. » *Gesta reg. Angl.*, l. II, § 122.

2. Par exemple, et surtout, dans le dernier livre.

3. C'est ce que montrent déjà les vers qui terminent la préface de sa traduction de la *Règle des pasteurs*.

4. Ces vers se trouvent en appendice dans l'édition citée ci-dessus (v. p. 262, rem. 2); de même que dans la *Greins Bibliothek*, Vol. II, p. 295 sq. Les auteurs qui opinent pour la paternité d'Aelfred sont : Hartmann : *Ist König Aelfred der Verfasser der alliterirenden Uebertragung der Metra des Boëtius?* dans l'*Anglia*, Vol. V, p. 411 sq; et Zimmermann, *Ueber den Verfasser der altengl. Metren des Boëtius.* Greifswald, 1882 (Dissert.). — Contre la paternité : Leicht, *Ist König Aelfred der Verf. der allit. Metra des Boëtius*, dans l'*Anglia*, Vol. VI, p. 126 sq. — Pour moi, il me suffit de savoir ce qui suit, et ce qu'on a peu fait remarquer sinon point du tout, c'est que les mètres allitérants ont un petit prologue particulier, en vers, qui, à coup sûr, ne peut pas être d'Aelfred; de plus, il y a, comme premier poème, une versification du premier chapitre de la traduction, qui a été ajoutée par Aelfred pour l'intelligence de l'ouvrage, et qui s'étend brièvement sur la personne et le motif de la captivité de Boëce. Je trouve absolument inconcevable qu'Aelfred ait mis ce chapitre en vers, après l'avoir écrit en prose. Apparemment ces mètres allitérants avaient été composés et édités d'abord à part par un autre, et c'est pour cela qu'ils furent réunis en pro-

Ils sont par conséquent de tout aussi peu de valeur, pour l'histoire littéraire, qu'ils le sont au point de vue esthétique.

Nous trouvons un lien de parenté très grande entre cet ouvrage d'Ælfred et une élaboration postérieure des deux livres des *Soliloques* de saint Augustin, donnée sous le nom de ce monarque et qui doit lui être très probablement attribuée, ainsi que l'enseigne Wülker dans une étude approfondie (1). L'original lui-même, dans sa forme dialoguée — un colloque de la Raison avec l'auteur —, nous rappelle l'ouvrage de Boëce. L'élaboration anglo-saxonne est tout à fait analogue à celle de ce dernier : tantôt l'auteur se rattache plus ou moins à l'original, comme dans le premier livre ; tantôt, il se meut avec une entière liberté dans le développement de ses preuves, comme dans le second, où il ne fait que reproduire les pensées isolées de saint Augustin. Mais le remanieur y a ajouté aussi un livre tout entier, en s'appuyant, il est vrai, sur un autre écrit de saint Augustin, l'Epître *De videndo Deo*, à laquelle il emprunte ses pensées principales, en puisant en même temps plusieurs phrases dans les ouvrages de saint Grégoire. Si Ælfred en est réellement l'auteur, son « manuel » doit lui avoir rendu de grands services pour ce travail.

Les traductions d'Ælfred étaient les premières que possédassent les Anglo-Saxons, ainsi qu'il nons l'apprend lui-même ; par elles, la prose fut portée à un haut degré de perfection, et la diversité des ouvrages traduits par le roi n'y fut point étrangère.

Or, ce monarque, si plein de zèle pour répandre une haute culture intellectuelle au milieu de son peuple, ne se contenta pas de son activité de traducteur, quelque variée et importante qu'elle fût ; il donna aussi l'impulsion à d'autres personnes. C'est ainsi que, sur son désir, l'évêque Werfrith, mentionné

logue et au premier chapitre versifié; plus tard ils furent ajoutés à la traduction d'Aelfred.

1. Dans : *The Shrine, a Collection of occasional papers*, ed. by Cockayne, p. 163 sq. (Blooms by king Aelfred). — Wülker. *Ueber die angelsächsische Bearbeitung der Soliloquien Augustins*, dans : *Paul und Braune's Beiträgen*, Vol IV, p. 101 sq. — Pour l'ouvrage de saint Augustin, v. Vol. I, p. 233 (paginat. allem.).

déjà ci-dessus, traduisit les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand (1), ce livre si aimé au moyen-âge, et d'autant plus cher aux Saxons que ce peuple avait une plus haute vénération pour ce grand pape. Cette traduction qui n'a point encore été imprimée, est hautement vantée par Asser (2) à cause de la clarté et de l'élégance du style.

L'influence d'Ælfred sur la littérature de son époque favorisa surtout la prose ; mais elle se manifesta aussi, soit directement, soit indirectement, dans le domaine de l'histoire. Pendant son règne, en effet, non seulement on y élargit et on compléta les *Annales* (3) anglo-saxonnes, mais on les continua dans un style plus élevé. La base première de cet ouvrage reposait sur des notices, simultanées et sans profondeur, d'ecclésiastiques de Cartorbery ; ces notices élargies par un clerc dans l'intérêt de Wessex, devinrent une Chronique qui va de l'année 756 à 855, en donnant une plus grande part à l'intérêt laïque. Cela avait lieu avant qu'Ælfred ne montât sur le trône. Mais, sous son règne, cette chronique fut reprise à Winchester, en remontant les âges jusqu'à l'année 60 avant Jésus-Christ, époque où Jules César aborda en Angleterre, et elle fut menée jusqu'à l'année 755 ; l'auteur puisa ses matériaux principalement dans la *Récapitulation de l'histoire ecclesiastique* de Bède, dans cette *Histoire* elle-même, dans une *Chronique universelle*, et dans les *Catalogues* des rois anglo-saxons. De plus, elle fut continuée peu à peu jusqu'en 893, et, à ce qu'il semble, par le même auteur qui, à partir du règne d'Ælfred surtout, a plus ou moins écrit au fur et à mesure des évène-

1. V., pour cette traduction : Krebs, *Die angelsachs. Uebersetzung der Dialoge Gregors*, dans l'*Anglia*, Vol. II, p. 65 sq., et vol. III, p. 70 sq. (cf. Johnson, « Gab es zwei von einander unabhängige altengl. Uebersetzungen der Dialoge Gregors ? » Berlin, (Dissert., 1884). Pour l'original, v. Vol. I, p. 520 sq.

2. *L. c.*, p. 46.

3. *The anglo-saxon Chronicle according to the several original authorities*, ed. with a translation by Thorpe, 2 vol., London. 1861. (Partie des : Rerum Britann. medii aevi scriptores). — *Two of the saxon Chronicles parallel* (A et E), ed. by Earle. Oxford, 1865. (Introduction.) — Grubitz, *Kritische Untersuchung über die angelsachs. Annalen bis zum Jahre 893.* Göttingen, 1868 (Dissert.).

ments. Dans cette continuation, ce sont les combats contre les Danois qui sont le sujet principal des notices maintenant plus détaillées et moins décousues. Cela a lieu encore, mais à un plus haut degré, dans une continuation postérieure, faite par un autre auteur et commençant à l'année 894, principalement jusqu'à l'année 897, où la narration s'élève à des élans plus grands et présente des mouvements plus libres (1).

Dans le domaine même de l'historiographie latine, l'Angleterre produisit, à l'époque d'Ælfred, un ouvrage considérable : c'est la *Biographie* d'Ælfred, souvent citée par nous, et écrite par son maître Asser, vers l'an 893 : mais elle est menée seulement jusqu'à l'année 887, bien que l'auteur ait survécu au roi, car il ne mourut qu'en 910, et il était alors évêque de Sherborne (2). Cette *Vie* d'Ælfred, telle que nous la possédons, ne ressemble en rien à une biographie artistique ; elle est composée sous forme d'annales. L'auteur la commence, en effet, à la naissance d'Ælfred, et, aux années dont il fait mention, il ajoute les faits et gestes, en comptant non seulement d'après l'ère chrétienne, mais aussi d'après la date de la naissance de son héros. Or, pour la plupart, ces faits concernent, outre le héros, l'histoire des Anglo-Saxons en général, là même où Ælfred n'y prend aucune part, comme pendant son enfance ; et ces faits sont, en majeure partie, si conformes aux données de la chronique anglo-saxonne, que les uns doivent avoir été empruntés aux autres. C'est simplement sous forme de digressions et d'épisodes que les descriptions plus détaillées et attrayantes de la vie d'Ælfred ont été encadrées dans cet ouvrage, jusqu'à la fin qui, rattachée à l'année 887 et formant le quart du volume, est entièrement consacrée à la biographie. Il n'est pas croyable que ce livre ait eu originairement cette forme. Mais quelle était-elle, véritablement ? C'est ce que

1. Dans mon récit, je me rattache à Grubitz. — Cf. du reste les opinions différentes de Ten Brinks, *Gesch. d. engl. Lit.*, Vol. I, p. 91 sq., et Wülker, *Grundriss*, p. 440 sq.

2. *Annales rerum gestarum Aelfredi magni auctore Asserio Menevensi* recens. Wise, Oxford, 1722. — Voir aussi dans les *Monum. histor. Britannica*. Vol. I, London, 1848, p. 467. — V., *ibid.*, sur Asser et son ouvrage : Préface, p. 77 sq., et, notamment, Pauli, *König Aelfred*, p. 4 sq.

l'on n'a pas réussi à démontrer jusqu'ici (1). Toutefois, ces descriptions sont d'autant plus vivantes et fidèles, qu'elles proviennent des souvenirs personnels d'Asser, ou de ceux du roi lui-même.

CHAPITRE DOUZIÈME

POÉSIE ANGLO-SAXONNE. LA GENÈSE MODERNE, LE CHRIST ET SATAN.

A cette époque encore appartiennent probablement deux ouvrages poétiques anglo-saxons(2) que le sujet et la manière de le traiter, au moins dans leurs grandes lignes, ramènent aux ouvrages des temps passés, désignés sous le nom d'œuvres de Cädmon : l'un, qu'on interpola, fut rangé dans le manuscrit traditionnel de la *Genèse* que nous avons étudié ci-dessus ; et l'autre a été, dans ces derniers temps, considéré comme une deuxième partie de l'œuvre de cet auteur. Le premier est ce qu'on est convenu d'appeler « la Genèse moderne » : nous y avons déjà fait allusion en étudiant la Genèse ancienne (3). Ce poème ne nous est parvenu que d'une matière incomplète (4). Le fragment, tel que nous l'offre cette interpolation, débute au milieu de la phrase dans laquelle Dieu fait à nos premiers parents la première défense (*Genes*, c. 2, v. 16) et va jusqu'à l'endroit où il est raconté qu'Adam et Ève recouvrirent

1. Ce livre exige une étude nouvelle et approfondie ; si je ne me trompe, on ne lui a consacré jusqu'ici aucune monographie, et cependant on ne peut arriver à un résultat relativement certain que par une étude de tous les détails. Or, jusqu'à ce jour il y a beaucoup de choses qui n'ont pas été prises en considération.

2. Pour la détermination de l'époque de leur composition, je suis la marche de Ten Brinks.

3. V. ci-dessus, p. 15(paginat. allem.).

4. La meilleure édition est celle de Sievers, *Der Heliand und die angelsächsische Genesis*. Halle, 1875. V., outre cela, les éditions de l'ancienne Genèse (V. ci-dessus, p. 15, rem. 1), — comme interpolation, v. 235-851 — d'après laquelle nous citons les vers mêmes ci-dessus. En dehors de Sievers, V., pour ce poème, Hönncher, *Ueber die Quellen der angelsächs. Genesis*, dans l'*Anglia*, vol. VIII, p. 46 sq., et *Zur Interpolation der angelsachs. Genesis*, dans l'*Anglia*, Vol. VII, p. 469 sq.

leur nudité avec les feuilles d'un figuier (*Gen.*, c. 3, v. 6). Le sujet consiste donc dans la chute seule de l'homme. Mais, par la manière singulière de la motiver avec des documents apocriphes (1) et par le récit détaillé de la contrition des coupables, il a été tellement élargi que ce fragment ne comprend pas moins de six cent seize lignes longues. Au point de vue du fond comme sous celui de la forme, il nous offre un intérêt particulier. Il se distingue par une grande liberté et, en partie aussi, par une véritable originalité dans la façon de traiter le texte biblique, qui, en certains endroits, est remarquable au point de vue poétique. Il est en même temps plein d'intérêt par ses relations avec les autres littératures.

Nous allons donc en étudier exactement le contenu. Après la défense, le poète peint, en peu de vers, mais d'une manière bien belle, la vie tranquille de nos premiers parents dans l'état d'innocence ; une seule inquiétude remplissait leur âme, à savoir, la difficulté d'accomplir le plus longtemps possible la volonté de Dieu. Mais voilà que l'enfer se soulève pour anéantir cette bonne intention. Le poète raconte, comme s'il s'appuyait sur l'introduction de l'ancienne Genèse, la révolte de Lucifer et sa chute, tout comme cela a lieu dans cette ancienne Genèse (2), mais avec plus de détails. Le Tout-Puissant avait créé dix espèces d'anges ; mais, à un de ces anges, il avait donné une force supérieure et une très grande beauté : il était le premier, après Dieu lui-même, dans le royaume des cieux ; il brillait comme les étoiles du firmament. Or, voilà que, plein d'ingratitude, il se révolta contre son Seigneur : il se prévalut de sa force et de sa beauté, qu'il croyait supérieures à celles de Dieu lui-même. Il voulut fonder pour lui-même un siège plus élevé, à l'ouest et au nord (3). De puissants compagnons, dit-il, l'ont choisi pour maître : aussi, ne veut-il plus servir ni

1. C'est ce qu'avait voulu faire déjà le poète de l'ancienne Genèse.
2. Cf., ci-dessus, p. 15 sq.
3. Au Nord-Ouest par conséquent, tandis que le siège de Dieu, dans notre poème, est à l'Est, v. 555. Cette donnée repose sur une croyance antico-germaine. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2e éd., Vol. I, p. 28, et Vol. III, p. 22. L'ancienne Genèse, par contre, suit la tradition judaïco-chrétienne. V., ci-dessus, p. 16, rem. 1 (paginat. allem.).

être un disciple (*geongra*) de Dieu. En entendant cela, le Tout-Puissant lui retire sa grâce et le précipite dans l'enfer où, avec ses compagnons, il devient un démon. Cette chute du ciel dans l'enfer dura trois jours et trois nuits (v. 307). Là, chaque soir, se renouvelle une chaleur ardente, tandis que, à la pointe du jour, le vent de l'est amène un froid terrible. Ensuite le poète prête la parole à Satan — car c'est ainsi que dorénavant Dieu appelle l'ange déchu — qui, dans un discours long, hardi et menaçant, plaint son sort au sein de cette caverne de brigands (v. 356-441). Ce discours nous rappelle le poème d'Avitus (1). Ce qui froisse le plus l'esprit rebelle, c'est de voir que Dieu a résolu de peupler avec le genre humain le royaume du ciel qui leur a été enlevé, à lui et à ses compagnons ; c'est de voir qu'Adam, pétri de limon, doit recevoir le siège qu'occupait Satan (2) et y vivre dans les délices, tandis qu'il souffrira lui-même les tourments de l'enfer. Ah ! s'il pouvait être libre de ses liens seulement pendant une « heure d'hiver » et s'il pouvait sortir — car il est enchaîné ; ses mains et ses pieds sont attachés, son cou cadenassé (v. 380) — oh ! alors il pourrait, en perdant Adam, alléger sa colère de ce que Dieu l'a privé de la lumière sans l'avoir mérité. Car s'attaquer à Dieu lieu lui-même pour se venger, il n'ose point le faire (3). « Détournons, crie-t-il à ses compagnons, détournons les hommes de la loi de Dieu, afin qu'eux aussi ils perdent sa grâce, qu'ils viennent en enfer, et qu'ils y soient nos disciples. » Celui qui le fera recevra de lui une récompense éternelle ; il aura son siège à côté de lui.

Voilà qu'un des ennemis de Dieu se prépare à accomplir cette tâche : il met sur sa tête le casque qui rend invisible (4)

1. *De spiritalis historiae gestis*, lib. II, v. 89 sq. Cf. Vol. I. p. 379.

2. V. 365 sq. : « Pät Adam sceal — pe waes of *cordan* geworht — minne stronglîcan stôl behealdan ; cf. Avitus, *l. c.*, v. 92 : « Pellor et angelico *limus* succedit honori. »

3. Sievers a rétabli avec raison, à l'encontre de Grein et Dietrich, la leçon du missel *ne* (v. 393) ; *nu*, que ceux-ci ont mis à la place, donne un sens entièrement faux.

4. « Haeledhelm, » v. 444. Cf. Grimm., *Deutsche Mithologie*, deuxième édition, p. 383.

et le fixe solidement ; il se précipite à travers la porte de l'enfer, écarte les flammes avec force et s'élance dans les airs (v. 442 sq.). Il trouve Adam et Ève auprès des deux arbres du paradis, l'arbre de vie et l'arbre de mort ; l'un, délicieux, beau et brillant ; l'autre, noir sombre et funèbre : c'est l'arbre de la science du bien et mal. L'infernal messager se métamorphose donc en serpent et se roule autour de l'arbre de la mort : il cueille de son fruit et s'approche d'Adam. C'est au nom de Dieu, dit-il, que je suis venu ; Dieu lui ordonne de manger de ce fruit afin qu'il devienne plus fort, plus courageux et plus beau. Il n'a qu'à faire ce que lui annoncent ses messagers, car Dieu lui-même ne veut plus prendre la peine de faire ce voyage. Adam repousse le tentateur : il sait ce que Dieu (1) lui-même lui a ordonné, lorsqu'il le vit, la dernière fois ; mais il ne sait pas ce qu'il doit croire de son messager, qui ne ressemble pas aux anges de Dieu, qu'il a vus jadis ; aussi n'a-t-il point de signe, comme Dieu lui en a envoyés déjà (2).

Alors le démon furieux s'adresse à Ève (v. 547), qui a assisté à l'entretien entre Adam et le serpent, afin de la gagner par des menaces et par des promesses : Dieu sera irrité contre eux, et tous leurs descendants en souffriront ; mais, si elle mange du fruit, ses yeux deviendront si clairvoyants qu'elle pourra voir le monde entier et même le trône de Dieu. Elle doit persuader ensuite à Adam de suivre son exemple, et ainsi elle obtiendra pour tous deux la faveur de Dieu, car le démon veut bien ne pas lui raconter la conduite d'Adam. C'est ainsi qu'il séduit la femme plus faible. Et la promesse qu'il lui a faite se remplit en apparence par une tromperie de l'esprit malin. Ève après avoir mangé du fruit, croit voir le ciel et la terre plus brillants et plus beaux ; et, en effet, elle pouvait voir aussi loin qu'il le disait, grâce à une illusion produite par le démon. La voilà maintenant convaincue de la vérité de sa mission ;

1. « Nergend ûser », notre Sauveur, dit ici le poète (v. 536), en voyant le Créateur en Jésus-Christ ; à cela convient aussi l'emploi de *geongra* : v. ci-dessus, p. 252 (paginat. allem.).

2. V. 540 sq. : « Ne pû me ôdiewest âenig tâcen | pe hê mè purh tréowe tô onsende. » C'est là un trait tout à fait spécial.

elle porte donc à Adam la « pomme fatale » (v. 637). Elle lui dépeint la faculté de voir qu'elle possède, lui explique comme elle peut contempler Dieu lui-même assis sur son trône, entouré de la richesse du monde entier et de ses anges ailés ! Dieu seul peut lui avoir envoyé une telle science (v. 671 sq.). — Et malgré cela, Ève, aidée du démon, doit employer la journée tout entière à persuader Adam, avant que celui-ci ne consente enfin à désobéir. Alors, le démon rit et triomphe ; Satan va être dans la jubilation, quand il apprendra qu'il est vengé : il s'enfuit pour lui porter ce message. Nos premiers parents se repentent aussitôt de leur faute ; ils supplient Dieu de les punir et de leur faire expier leurs torts (v. 781). Maintenant ils commencent déjà à s'inquiéter de la vie : ils n'ont point d'habits pour les protéger contre l'intempérie des saisons ; la faim et la soif les pressent, et, pour l'avenir, l'enfer noir et affamé les menace. Ainsi se plaint Adam, en se repentant d'avoir prié Dieu de lui donner une compagne (v. 816). Il n'y aura rien qu'il ne fasse et ne supporte pour regagner seulement la faveur de Dieu. Tous deux vont ensuite dans la forêt verdoyante, où ils s'asseyent séparés l'un de l'autre, se couvrent de feuilles, et attendent leur sort de la part du roi des cieux.

Cette analyse montre la grande liberté que prend le poète pour traiter ce sujet biblique ; il semble avoir été guidé par la tendance d'excuser nos premiers parents autant que possible ; le démon ne les séduit pas, il les trompe, et cela par une sorte de magie. Certes, cette manière de comprendre le récit de la chûte de nos premiers parents est complètement erronée ; c'est ce qui apparaît bien aussi vers la fin, où nous voyons Adam et Ève sentir le besoin de cacher leur nudité, mais non par suite de la honte qui résulte de leur faute. L'auteur procède donc bien plus hardiment que ne le fait Avitus, dont cependant il nous rappelle le poème à certains endroits. Si donc ce poème anglo-saxon a une relation particulière avec la littérature latine, il ne se rattache pas moins à la littérature saxonne appartenant à la même tribu ; il nous fait souvenir du seul poème qui nous en ait été conservé de cette époque, *Héliand*, et cela par des expressions et des tournures étrangères à la langue anglo-

saxonne, comme aussi par la grande dimension des lignes longues qui est fréquente dans cette Genèse moderne, tandis qu'elle est rare dans la poésie anglo-saxonne (1). Ce qui me paraît le plus probable, c'est l'explication qui consiste à dire qu'un Saxon émigré alors en Angleterre composa ce poème.

L'autre ouvrage a une bien moindre importance ; il se trouve dans le même manuscrit, à la suite des poésies de Cädmon, mais il est écrit d'une autre main et à une date postérieure. Grein l'a intitulé : *Christ et Satan* (2). Au point de vue du fond, l'on y distingue trois parties : la première (v. 1 à 365) a tant de rapports, pour le fond, avec la deuxième (v. 366-664) et semble lui être si apparentée pour la langue et le style, qu'on serait tenté de la considérer comme une introduction indépendante, tandis que la troisième partie (v. 665 à 733) doit être regardée comme un fragment d'un autre poème.

La première partie débute en parlant de la force et de la puissance du Créateur ; il en fit preuve dans la création et dans la punition des anges qui se révoltèrent. Ils reçurent une nouvelle demeure dans l'enfer affreux où, sous les écueils (3) du profond abîme, ils sont environnés de flammes. Après cette introduction, l'auteur nous conduit dans cet abîme souterrain (v. 34). Le « vieux » -- il est question de Lucifer — se plaint d'une voix terrible, qui retentit hors de l'enfer, de la perte de la beauté du ciel et de la sombre demeure qu'il a reçue en échange ; là-dessus (v. 53), les esprits mauvais l'accablent de reproches de les avoir poussés à la rebellion, en les trompant sur sa puissance (4). Les plaintes sans cesse renou-

1. C'est Sievers le premier qui a démontré les rapports de ce poème avec le poème d'Avitus et avec l'*Heliand* ; toutefois, il est allé trop loin sous les deux rapports. Cf. Hönnchers, dans les travaux cités ci-dessus.

2. Bouterweks Ausg. Cädmons.[; v. p. 15, rem. 1. — *Grein, *Bibliothek*. vol. I, p. 129 sq. — Groschopp, *Das angelsächs. Gedicht* « Christ und Satan ». Halle 1883 (Leipz. Dissert.). — Kühn, *Ueber das angelsächs. Gedicht von Christ und Satan*. Halle 1883 (Dissert.)

3. Ces écueils (näs) rappellent la caverne du dragon, dans Béowulf, car souvent notre auteur, dans son enfer, fait mention de dragons, de vers, de serpents et de venin.

4. Il leur avait dit, entre autres choses, que son fils était le créateur du genre humain (v. 63 sq.).

velées, de Lucifer se suivent dans de longs monologues : l'éternité des peines et le souvenir de la magnificence des cieux augmentent encore la douleur de sa situation. Dans ces variations fatigantes de la même mélodie, on ne saurait méconnaître une certaine gradation dans l'expression du désespoir (1). Enfin (v. 194), le poète prend lui-même la parole pour montrer aux hommes les châtiments du démon et pour les avertir de mériter un jour le paradis, en n'irritant jamais Dieu. Toutefois, l'enfer doit encore se plaindre, et maintenant le chœur des anges déchus se fait entendre (v. 230); après quoi, le poète fait les mêmes exhortations et cherche à les soutenir par la description des charmes du ciel et de la terreur de l'enfer.

Après un souvenir consacré à la chûte de Lucifer, qui s'appelle maintenant le noir Satan, la deuxième partie commence par le récit de la descente du Christ aux enfers : ce récit forme la pièce de résistance de cette partie. Mais il reste décidément en arrière de l'ancienne poésie anglo-saxonne (2) qui traite le même sujet; cependant il nous offre deux traits originaux. Ici, par exemple, Ève s'adresse à Jésus-Christ pour excuser la faute et pour implorer sa douceur, à cause de Marie, sa fille, qui lui donna le jour comme femme (3). Ensuite, ce n'est pas saint Jean-Baptiste qui annonce ici l'avènement du Christ, comme cela a lieu dans l'autre poème, mais bien « un paladin du Sauveur », qui arriva dans l'enfer, il y a trois nuits (v. 426). C'est certainement le bon larron. Après avoir pris au ciel ceux qui étaient détenus dans l'enfer, le Christ, dans un long discours (v. 471 sq.) montre que sa mort seule pouvait racheter l'humanité déchue. A cette descente aux enfers se rattache ensuite (v. 517 sq.) une courte relation de la Résurrection, de l'Épiphanie et de l'Ascension, et une description de la venue de Jésus-Christ pour le jugement dernier, accompagnée d'une exhortation du poète.

1. Notamment v. 164 sq.
2. V. ci-dessus, p. 69 sq.
3. V. 438 : « Bäd meotod miltse purh Marian hâd. » Je crois que la meilleure manière de rendre *hâd* est celle que j'ai donnée ci-dessus.

La troisième partie, assez courte, et dont une lacune vers le milieu dénote le caractère fragmentaire (1), a pour sujet la tentation : cette tentation a ici une conclusion tout à fait singulière. Le Christ, en renvoyant Satan en enfer, lui ordonne de s'informer, dans l'espace de deux heures, de la longueur et de la largeur de la voûte de l'enfer, afin de mieux savoir qu'il combattit contre Dieu. Satan obéit et trouve qu'il y a cent mille lieues, depuis le fond de l'enfer jusqu'à ses portes (2).

1. C'est ainsi qu'elle ne parle que de deux tentations : celle qui eut lieu sur le pinacle du temple est omise.

2. Le passage (v. 724 sq.) : « ...swâ hine se mihtiga hët | pät purh synne cräft sûsl âmaete » pourrait-il servir pour l'explication de l'ordre?

LIVRE HUITIÈME

LA LITTÉRATURE A L'ÉPOQUE DES OTHONS

LIVRE HUITIÈME

LA LITTÉRATURE A L'ÉPOQUE DES OTHONS

INTRODUCTION

Quelque pernicieuses qu'eussent été, dans la période précédente, les influences préjudiciables aux études savantes, la culture littéraire, qui s'était développée au siècle de Charlemagne, avait cependant tenu tête à l'orage et s'était maintenue partout, dans quelques asiles particuliers de son empire; d'une part, on avait continué à s'y livrer en secret; et, de l'autre, elle avait même produit de nouveaux rejetons. C'est ce qui avait eu lieu surtout dans l'empire allemand. Là aussi, les relations sociales s'étaient améliorés bien vite. Henri Ier avait rendu à la royauté l'autorité et la puissance; il avait vaincu les ennemis de l'intérieur et ceux de l'extérieur, ces barbares adversaires de toute culture. Il avait tellement élevé l'autorité de l'Allemagne au-dessus de tous les autres peuples de l'Occident que, sans être couronné empereur, il en possédait presque la puissance et il en exerçait l'autorité. On aurait dit qu'avec la nouvelle race allemande, qui obtint par lui la suprématie, — à savoir, la race saxonne, laquelle s'était ouverte la dernière de toutes en Allemagne à la civilisation chrétienne, — une force nouvelle et toute fraîche avait été déposée dans le génie allemand. Déjà, dans les dernières années d'Henri, le sentiment national s'était fortifié, et, par là, s'était réveillée la conscience de l'unité de toutes les tribus allemandes. Mais ce sentiment se développa surtout rapidement sous le règne d'Othon, son fils et son successeur, lequel

continua à bâtir sur les fondements jetés par son père. Dès son avènement au trône l'idée de la domination universelle allemande et du rétablissement de l'empire de Charlemagne se raviva dans Othon, à la grande joie de la nation. Quoique Saxon, il fut couronné dans la cathédrale de l'ancienne ville impériale, Aix-la-Chapelle ; il porta, dans cette solennité, la tunique franque des carlovingiens et, dans le festin qui suivit ce couronnement, les ducs le servirent comme de simples employés de la cour.

Othon, qui était vraiment créé et mis au monde pour régner, fit triompher, en Allemagne, le principe monarchique. Il soumit à ce principe les duchés allemands, bien que ce ne fût pas sans combats violents et périlleux ; il vainquit les Danois et les Slaves et étendit, vers le nord, l'empire allemand bien au delà des frontières qu'il ait jamais atteint jusquà ce jour ; il exerça une influence puissante, décisive, même sur la France, comme sur la Bourgogne. A sa cour, on vit paraître des ambassades du kalife d'Espagne et de l'empereur de Byzance. C'est une preuve qu'il passait pour le souverain de l'Occident, même avant d'avoir mis le pied en Italie.

La conquête de l'empire lombard, qui vint ensuite, fut pour lui, comme pour Charlemagne, le premier pas vers la couronne impériale. Et Othon sut fait faire valoir, même contre la papauté, la puissance que lui procura cette couronne. C'est ainsi que, comme souverain, il mérita le surnom de Grand que lui décernèrent déjà les contemporains.

L'Allemagne était donc redevenue la nation dominante en Occident, et la conscience de sa puissance politique devait déjà exercer une influence salutaire sur les progrès de sa civilisation. A cela vinrent s'ajouter les nouvelles relations avec l'Italie, pays qui était toujours encore une riche source de culture scientifique. Ces influences devaient se manifester, d'abord et avant tout, sur l'empereur lui-même et sur sa cour. A ces influences, il nous faut ajouter une action nouvelle qui procédait d'Adélaïde, femme d'une éducation achevée, de beaucoup de talent, et deuxième épouse d'Othon ; elle avait été reine d'Italie et était née princesse de Bourgogne.

Mais la cour n'était pas restée plus étrangère que la famille

impériale, elle-même aux intérêts élevés de l'esprit, même avant que l'empereur ne fît sa première éxpédition au-delà des Alpes. Ces intérêts furent cultivés avant tout par le frère d'Othon, Brunon, qui, étant destiné à l'état ecclésiastique, avait reçu une excellente éducation et qui, encore tout jeune, remplissait à la cour la fonction de chancelier. Dans la suite, il fut mis à la tête de la chapelle royale. Très versé dans la connaissance des ouvrages de l'antiquité, dont il cherchait à s'assimiler les beautés de la forme (1), et adonné avec passion à la lecture, il trouvait une grande jouissance à s'entretenir de sciences avec les autres, et il aimait aussi à disputer sur des sujets de philosophie (2). Les savants étrangers qui, de près ou de loin, avaient accouru à la cour, lui en offraient la meilleure occasion. Parmi eux, on voyait l'irlandais Israël, le lorrain Ratherius, l'italien Liudprand et des Grecs lettrés qui, comme le premier de ceux que je viens de nommer, furent, pour ainsi dire, ses maîtres. Tout en s'instruisant lui-même, Brunon aimait aussi à enseigner : il prenait plaisir à dispenser son savoir aux jeunes membres de la chapelle, dont il fit ses élèves (3). Une nièce même d'Othon, Gerberge, abbesse de

1. Scurrilia et mimica, quae in comoediis et tragoediis a personis variis edita quidam concrepantes risu se infinito concutiunt, ipse semper serio lectitabat : materiam pro minimo, *auctoritatem in verborum compositionibus pro maximo reputabat.* » Ruotgeri, *Vita Brun.*, c. 8. Cf. du reste, ci-après, chap. 15.

2. Ruotger, *l. c.*, c. 5 sq. Ce qui prouve encore cet intérêt pour la philosophie, c'est la vision d'un clerc qui, d'après Thietmar (l. II, c. 10), avait aperçu Brunon au moment où Dieu l'accusait de s'être livré à l'étude vaine de la philosophie.

3. Ce qui nous montre cette activité de Brunon comme professeur à la cour, c'est notamment le passage suivant de Ruotger (c. 8) : « Latialem eloquentiam non in se solum, ubi excelluit, set et in multis aliis politam reddidit et inlustrem. Nullo autem hoc egit supercilio, set cum domestico lepore, tum urbana gravitate. » Il faut peut-être rapprocher ce passage de celui-ci : « Inde reversi », etc. (c. 5). On ne saurait douter que Brunon ait déployé une grande activité comme professeur, quand il fut archevêque. Ruotger nous le dit déjà dans sa préface : « Cum... in solis ejus (sc. Brunonis) discipulis omne studiorum et eloquentiae genus adhuc recenti ejus memoria ita per multa terrarum loca floreat, etc. Quot quantosque de alumnis tanti viri episcopos, quantos in quacunque ecclesiasticae professionis disciplina probatissimos novimus, etc. » Quoique je ne doute pas le moins du monde de l'activité de Brunon, comme professeur à la cour, je ne veux pas dire pour cela

Gandersheim, se fit remarquer par son érudition. Et quant à sa fille Mathilde, qui fut plus tard abbesse de Quedlinburg, on peut supposer qu'elle avait, même dans sa jeunesse, des connaissances littéraires, puisque Widukind lui dédia alors son ouvrage.

Othon lui-même, qui n'avait reçu aucun enseignement, sentit le besoin de combler cette lacune, car, après la mort de sa première femme, nous le voyons s'efforcer d'apprendre à lire et à comprendre le latin ; il n'atteignit ce but, il est vrai, que fort imparfaitement (1). Ce qui montre la grande estime qu'il avait d'une haute culture intellectuelle pour son peuple, c'est qu'il fit venir en Allemagne, au moins plus tard, des grammairiens italiens célèbres, Gunzo et Étienne ; il fit aussi donner une belle éducation à Othon II, fils d'un second mariage, qui était destiné à lui succéder, bien que, cependant, on ne doive pas méconnaître sur ce point l'influence de la mère. Othon II eut les maîtres les plus remarquables, dans la personne d'Ekkehart II, moine de Saint-Gall, que Ekkehard IV appelle l'homme le plus savant de l'Allemagne, et dans celle de Willigis, évêque de Meissen. A la connaissance des lettres, ce dernier joignait un grand talent politique et un sentiment très prononcé pour l'art, en particulier pour l'architecture ; il traduisit ce sentiment en le mettant en pratique. Othon II devint donc un savant. Hrotswith, qui lui donna dans une préface le nom de second Salomon, ne faisait qu'exprimer le sentiment général. Il aimait beaucoup la science et il prenait un grand intérêt aux discussions savantes et difficiles, ainsi que nous le montre la discussion qui eut lieu, un jour, à sa cour, en Italie, entre Gerbert et Otrich de Magdebourg, et à laquelle l'empereur avait invité tous les savants de son pays. La faveur particulière du premier, le plus grand maître de la

que j'admette une école impériale, telle que nous l'avons vue fleurir sous Charlemagne.

1. C'est ainsi qu'on peut expliquer la contradiction qu'il y a entre le passage de Widukind (l. II, c. 36) : « Litteras in tantum didicit ut pleniter (?) libros legere et intelligere noverit », et le fait qu'il se faisait traduire les lettres écrites en latin par Adélaïde et Othon II. Car il n'est pas besoin de dire qu'il n'est question dans la phrase de Widekind que de livres *latins*.

science dans ce siècle, montre également l'estime qu'il avait pour les lettres. Mais, malgré son éducation savante, Othon II fut un prince énergique qui marcha sur les traces de son illustre père et sut maintenir encore quelque temps à sa hauteur la puissance impériale nouvellement fondée, jusqu'à ce qu'arriva cette malheureuse défaite de Calabre (983), à laquelle il ne survécut que six mois.

Les éléments de culture qui étaient représentés à la cour de cet empereur étaient très divers et correspondaient bien à la position universelle de l'empire : à côté de l'élément national allemand et de l'élément savant latin, l'élément italien-français, ou, si l'on veut tout dire d'un mot, l'élément roman, avait un représentant très influent en la reine-mère, de même que l'élément grec, dans la personne de l'épouse d'Othon, II, Théophanu. C'étaient deux femmes de beaucoup de distinction. Ces éléments divers ont tour à tour, sinon simultanément, exercé leur influence sur Othon III. Agé seulement de quatre ans à la mort de son père, il resta, de cinq jusqu'à onze ans, sous la direction de sa mère, et, à partir de là, sous celle de sa grand mère. Son premier maître fut un Calabrais, c'est-à-dire un Grec, au moins par la culture ; l'évêque Bernward, un allemand, lui succéda. L'éducation du jeune empereur, qui n'était encore qu'un enfant quand il monta sur le trône, fut donc byzantino-romaine, ainsi qu'il le laisse entendre lui-même dans une lettre à Gerbert. Ce Gerbert, qu'il appela à sa cour, devait la mener à l'état de perfection. Il exerça, en effet, une grande influence sur l'empereur, non seulement comme savant en soutenant des discussions philosophiques, mais encore en faisant des expériences de mécanique, auxquelles l'empereur prenait plaisir, et en lui dédiant un écrit sur la philosophie : toutefois, ce n'est pas tout, et son influence s'étendait plus loin. Othon III, qui niait son origine nationale, adopta complétement la pensée du rétablissement intégral de l'*antique* Empire romain en prenant pour modèle l'Empire romain d'Orient réduit alors à l'état de momie. Gerbert lui-même entretint en lui cette haute pensée ; c'était là la restauration qu'il attendait de son élève, quoique toutefois dans ce sens byzantin. Mais les plans fantastiques du jeune empereur,

qui rêvait de faire encore une fois de Rome la capitale du monde, échouèrent d'autant plus rapidement que la mort vint le surprendre à l'âge de vingt-trois ans (1002). Ses idées devaient donc avoir d'autant moins d'influence sur la culture générale ; mais la faveur qu'il accorda, lui aussi, à l'égal de ses deux prédécesseurs, aux sciences et aux lettres, ne pouvait que favoriser l'essor et la diffusion de la culture intellectuelle.

Les asiles principaux de cette culture furent encore, en Allemagne comme en France, pendant cette période, quelques monastères célèbres et quelques écoles épiscopales éminentes, qui se maintenaient à leur hauteur ou qui y parvinrent de nouveau. On vit aussi s'élever de nouvelles écoles et de nouveaux monastères, qui eurent une grande importance. C'est ainsi que les monastères de Saint-Gall et de Reichenau brillaient encore en Allemagne ; on vit surgir alors un monastère de femmes, à Gandersheim, l'une des résidences de la maison royale de Saxe ; l'école épiscopale de Cologne, où Brunon forma beaucoup d'ecclésiastiques, celles de Magdebourg, de Würzbourg et de Spire ; en Lorraine, les écoles claustrales de Laubes, de Gorze et de Saint-Arnolphe à Metz. En France, à côté de l'école épiscopale de Reims, que Gerbert éleva au-dessus de toutes les écoles de l'Occident, on vit l'école du monastère d'Aurillac, d'où il était sorti, ainsi que l'école de Fleury, arriver à une réputation bien méritée. En Italie, par contre, ce furent les anciennes écoles traditionnelles de grammaire qui prévalurent encore : toutefois, à côté d'elles, semble avoir existé, dans le royaume de la Haute-Italie, une sorte d'école de la cour (1).

La réforme des monastères qui, nous l'avons dit, avait eu son point de départ en la personne d'Odon de Cluny, dans la période précédente, se répandit alors de plus en plus, même en Allemagne, et en premier lieu surtout en Lorraine, où elle trouva dans Brunon un puissant protecteur : malgré la discipline et la direction sévère et religieuse qu'elle avait en vue,

1. Nous parlerons plus loin de l'Angleterre, dont la littérature a un développement spécial.

cette réforme a puissamment contribué à l'élévation des écoles. On s'en convainct pour plusieurs d'entr'elles, que j'ai nommées précédemment : or, ce sont précisément celles où cette réforme fut la plus patiemment poursuivie.

On peut bien dire que, dans le siècle des Othons, l'éducation savante prit peu à peu un nouvel essor progressif ; on vit aussi se réveiller le sentiment de la spéculation, si longtemps endormi, et un nouvel intérêt pour les études mathématiques. Gerbert nous fournit, sous ce double rapport, le plus éclatant témoignage. Les arts plastiques eux-mêmes, se rattachant à ceux de l'époque carlovingienne, furent cultivés avec ardeur, et cette culture nous montre ses traits particuliers (1). Dans la littérature latine, la poésie, l'histoire, le génie national des principaux pays qui constituaient l'ancien Empire carlovingien se manifeste de plus en plus ; mais cela est surtout sensible dans l'Allemagne : par sa position politique universelle, elle maintient sa priorité même dans ce domaine, tandis qu'on y voit presque disparaître, à cette époque, la littérature de la langue du peuple. En France, par contre, et particulièrement dans le midi, la langue populaire nous offre des productions bien plus considérables que par le passé (2).

1. V. surtout Springer, *Die deutsche Kunst im zehnten Jahrhundert*, dans les *Bilder aus der neueren Kunstgeschichte*. 2e édit., vol. 1.

2. Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, vol. 1, p, 241 sq. — Wattenbach, *Deutschlands Gechichtsquellen im Mittelalter*, vol. I, 294 sq. — *Histoire littéraire de la France*, tom. VI, p. 1 sq.

CHAPITRE PREMIER

EKKEHART. WALTHARIUS

Dans la quatrième décade de ce siècle, et probablement encore à la fin de la période précédente, on vit paraître en Allemagne, au sein même d'un de ces asiles de la culture littéraire, un ouvrage poétique en latin. Cet ouvrage est la création la plus importante du x[e] siècle et un des meilleurs poèmes épiques que nous offre l'Allemagne en général. Bien que composé dans la langue universelle des savants, il n'en est pas moins pénétré d'un bout à l'autre du génie national ; il apparaît par conséquent comme le précurseur d'une époque littéraire nouvelle, qui débute avec le développement et le raffermissement de la conscience nationale de l'Allemagne. Nous allons donc étudier en premier lieu ce poème. Il a pour titre : *Waltharius* (Gautier), et pour auteur le moine de Saint-Gall, *Ekkehart*, le premier dans la série de ses frères en religion qui aient porté le même nom à Saint-Gall (1).

Ekkehart descendait d'une noble famille des environs de Saint-Gall. Entré jeune au monastère, il y fut instruit dans les lettres par Gerald surtout qui enseigna à Saint-Gall, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa longue vie. C'est à son érudition hors ligne, qu'il mettait à profit dans l'enseignement (2),

1. *Walthar ius, latein. Gedicht des zehnten Jahrhunderts*, nach der handschrift. Ueberlieferung berichtigt, mit deutscher Uebertragung und Erlaüterungen von Scheffel und Holder. Stuttgart 1874. — *Ekkehardi I Waltherius* ed. Peiper, Berlin 1873. — *Lateinische Gedichte des X. und XI Jahrh.*, herausgeg. von J. Grimm und Schmeller. Göttingen 1838, p. 1 à 126. — Geyder, *Anmerkungen zum Waltharius*, dans la *Zeitschrift f. deutsch. Alterthum*, vol. IX, p. 145 sq. — W. Meyer, *Philolog. Bemerkungen zum Waltharius*. Munich 1873 (dans les «Sitzungsber. der Münchener Akad. » — *Ekkeharti IV. Casus S. Galli*, dans les *St. Gallische Geschichtsquellen*. Neu herausgeg. von Meyer von Knonau, vol. 3., St. Gallen 1877. (Principalement c. 74 et 80 avec les remarques de l'éditeur).

2. C'est ainsi que son neveu Ekkehart II, un des premiers savants de son temps, est désigné comme son élève et celui de Gérald (*Ekkeh. IV, Cas. S. Galli*, c. 89). — Il savait même un peu de grec, ainsi que le prouvent les mots grecs disséminés dans ses hymnes.

comme aussi à l'amabilité de son caractère, qui se manifestait notamment dans sa charité envers les pauvres, que Ekkehart était redevable de la grande autorité dont il jouit bientôt dans le monastère. Sous l'abbé Craloh, il reçut la place de doyen, la première après celle de l'abbé ; et, après la mort de Craloh (958), il fut même élu abbé et exerça provisoirement les fonctions de cette charge jusqu'à la sanction royale, lorsque une chute de cheval, qui le rendit boîteux, le fit se soustraire à cette dignité. Mais il n'en resta pas moins, longtemps encore, l'âme du gouvernement de la maison. En dehors du monastère même, on savait hautement apprécier son érudition, ainsi que cela parut dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, et où le pape (1) — probablement Benoît V, qui devait son surnom de « grammairien » à son éducation scientifique — le retint longtemps, à cause de son érudition même, et l'honora de son commerce intime. Ekkehart mourut en 973.

Le poème épique comprend quatorze cent cinquante-six hexamètres; Ekkehart le composa lorsqu'il était encore élève : c'était un devoir en vers qu'il avait à faire pour l'école. Son maître, Gérald, qui pourrait bien y avoir contribué par des corrections au point de vue du mètre et de la langue, l'envoya plus tard à Erchenbald, évêque de Strasbourg (965-991), avec une dédicace en vers, et lui en fit présent. Dans la suite, et probablement dans la troisième décade du XI[e] siécle, sur l'ordre d'Aribon, archevêque de Mayence (1021-1031), Ekkehart IV en fit une édition corrigée, peut-être à l'usage de l'école épiscopale de Mayence dont il était alors le supérieur (2).

Ce poème traite un sujet national allemand, une légende de

1. Ekkehart IV., qui nous le raconte au c. 80, ne donne pas le nom du pape ni d'autre indication ; il se contente de nous apprendre que ce fut à l'époque où Purchhart était abbé. De là on peut fixer l'époque de 958 à 971. Benoît n'occupa il est vrai la chaire de saint Pierre que du milieu du mois de mai à la fin de juin 964. Il était l'antipape de Léon VIII ; on pourrait aussi penser à lui et à Jean XIII qui fut sacré en 965 ; mais en aucun cas l'on ne doit songer à Jean XIII, un des papes les plus mal famés, bien que précisément on ait voulu que ce ne soit que celui-là.

2. Pour l'intelligence de la dédicace et du passage d'Ekkehart IV (c. 80), relatif à la question ci-dessus, je suis l'opinion de Scheffel (p. 121 sq).

Walthari, fils du roi des Aquitaniens (c'est-à-dire assurément ici des Goths), Alphère : le poète ne la connaissait sans doute que d'après la tradition orale. L'œuvre se distingue par une composition claire et simple, en sorte que l'analyse n'offre aucune difficulté. Le poète, après avoir, dans une introduction de quelques vers, dit un mot de l'empire des Huns, débute par le récit d'une expédition d'Attila vers l'ouest. Les princes que ce roi menace achètent la paix à son approche avec de l'or et des otages : Gibich, le souverain des Francs, lui envoie le jeune Hagen, d'origine troyenne et noble ; le Bourguignon Herrich lui envoie sa fille unique Hildegonde ; et Alphère son fils Waltari qui, bien qu'encore enfant, était fiancé à Hildegonde. Ensuite les Huns, pleins de joie, reviennent chez eux avec les trésors et les ôtages (v. 93).

Mais Attila, qui ici, comme du reste dans la légende héroïque allemande, montre de la grandeur d'âme, fait élever Walthari et Hildegonde comme si c'étaient ses propres enfants. En même temps, il garde Walthari et Hagen dans son entourage et les initie à l'art de la guerre, tandis qu'il confie Hildegonde à son épouse Ospirin. Les jeunes gens croissent en intelligence comme en force, de sorte qu'ils surpassent tous les Huns; Hildegonde gagne de plus en plus l'amour de la reine par la pureté de ses mœurs et par son activité dévorante; elle devient la gardienne du trésor. Sur ces entrefaites, Gibich meurt et, comme Gunther, son successeur, refuse de payer aux Huns le tribut, Hagen s'enfuit dans sa patrie. La reine craint que Walthari ne suive son exemple, et elle conseille à Attila de l'attacher indissolublement à son service en lui donnant pour épouse la fille d'un des princes des Huns. Mais Walthari, qui médite déjà ce qu'il accomplira plus tard, évite habilement le piège qu'on lui tend. Il remercie le roi de ses bonnes intentions; il dit qu'il ne mérite pas une telle récompense; dans les liens du mariage, accablé des soucis de la famille et adonné à ses joies, il serait distrait du service du roi ; or, il n'y a rien de plus doux pour lui que ce service; ni femme, ni enfants ne doivent l'empêcher de participer à la guerre, ni même le tenter de prendre la fuite. Le roi abandonne alors son projet. Cependant Walthari, à la tête des

Huns, marche contre un peuple qui s'est révolté (v. 170 sq.). Le poète peint, avec de vives couleurs, la bataille qui débute avec le javelot, se termine par le glaive et tourne à l'avantage des Huns par la bravoure de Walthari.

Le front couronné de lauriers, il rentre auprès d'Attila. Hildegonde le rencontre d'abord seule dans le palais; les deux fiancés s'embrassent et elle lui offre à boire dans une coupe précieuse. Walthari commence un colloque confidentiel (v. 231): « Combien de temps souffrirons-nous l'exil: ne savons-nous pas ce que nos parents ont résolu pour nous? » Mais la jeune fille ne voit que de la raillerie dans ses paroles : « Pourquoi, lui dit-elle, ta langue fait-elle entendre ce que ton cœur désavoue? » Walthari répond : « Loin de toi de telles pensées; tu sais que je ne dis jamais rien de trompeur, et que la feinte est éloignée de mon âme. Nous sommes seuls ; si je savais que tu voulusses m'écouter et que tu consentisses à garder le silence, je te confierais tout le secret de mon cœur. » La jeune fille lui répond, en fléchissant le genoux : « Je te suivrai partout où tu m'ordonneras de te suivre ; rien ne saura m'en empêcher. » Alors Walthari lui découvre son projet de fuite. Hildegonde doit prendre dans le trésor des Huns le casque, la tunique et la cuirasse du roi; puis, remplir deux coffres de bijoux d'or, et enfin faire faire en secret des hameçons qui leur serviront à s'emparer des poissons et des oiseaux dont ils pourront se nourrir en route. Tout doit être prêt dans l'espace de huit jours; alors Walthari donnera au roi, à la reine et à tous leurs vassaux une fête brillante, où tous se laisseront aller à l'ivresse.

Le plan est exécuté et réussit à souhait. Pendant que les Huns sont plongés dans un profond sommeil qui les enchaîne jusqu'au lendemain vers midi, les fiancés s'enfuient, montés sur un coursier, le « lion » de Walthari, qui porte aussi les deux coffres. C'est la jeune fille qui le dirige, le bâton de la ligne à la main. Ils passent la nuit à voyager à cheval et, le jour, ils se cachent dans la forêt; après quarante journées de marche, ils arrivent ainsi heureusement au Rhin, dans le voisinage de Worms, la résidence du roi des Francs. Là, un batelier les transporte de l'autre côté du fleuve; ils le paient

avec des poissons pêchés en route, et ils s'enfuient plus loin (v. 435). Le batelier vend les poissons au cuisinier du roi Gunther. A table, le roi s'étonne de voir ces poissons : il n'en a jamais vu de semblables dans le pays des Francs. Il se renseigne sur le batelier qui les a apportés. Celui-ci parle alors du couple étrange, du vigoureux cavalier enveloppé d'airain et de la jeune fille à la beauté séduisante qui menait par la bride un cheval fringant, lequel portait deux caisses ; elles résonnaient quand le coursier secouait le dos en piaffant, tout comme si des femmes eussent frappé sur de l'or. Voilà qu'aussitôt Hagen, qui est présent, s'écrie : « Réjouissez-vous avec moi ; je le devine : mon compagnon Walthari arrive de chez les Huns. » — « Réjouissez-vous avec moi, s'écrie à son tour Gunther, car le trésor que Gibich envoya au roi de l'Est, le Tout-Puissant le ramène dans mon royaume. » Il se lève sans retard, fait seller son cheval et, avec douze hommes choisis, et parmi eux Hagen qui cherche en vain à le retenir, il se précipite à la poursuite de Walthari.

Entre temps, ce dernier a atteint la forêt des Vosges (v. 490) et il y a trouvé un asile où il espère enfin pouvoir quitter ses armes et se livrer à un sommeil dont il a tant besoin. Il y a là une caverne, dans un rocher situé entre deux montagnes ; elle est couverte d'herbes verdoyantes et il n'y a qu'un étroit sentier pour y conduire (1). C'est là que repose le héros, le chef sur la poitrine de la jeune fille, tandis que celle-ci, l'œil au guet, fait bonne garde. Gunther a découvert les traces des fugitifs, et, malgré les remontrances de Hagen, il s'approche de la caverne avec ses douze paladins. Walthari, réveillé par Hildegonde, revêt son armure, s'avance à l'entrée de la caverne et fait entendre cette parole hardie : « Aucun Franc ne pourra se vanter à sa femme d'avoir pris impunément quelque chose de mes trésors. » Mais à peine le héros a-t-il achevé, qu'il regrette d'avoir parlé et en demande pardon à Dieu (v. 565). Ensuite il considère ses adversaires ; Hagen seul est à craindre. Ce dernier conseille au roi d'essayer d'a-

1. Voir, sur cette localité, la pierre des Vosges, l'étude détaillée de Scheffel dans son édition, p. 158 sq.

bord d'atteindre son but par un message. Camelo de Metz s'en charge : il exige le coursier, avec les caisses, et la jeune fille. Walthari, quelque folle que lui semble cette demande, offre cent anneaux d'or « pour honorer le nom du roi. » Hagen conseille vivement d'accepter cette offrande, car un songe l'a effrayé : un ours, auquel il donnait la chasse, déchirait une jambe au roi et lui arrachait à lui-même un œil et les dents (v. 623). Mais voilà que Gunther, plein de présomption, regarde Hagen de travers et le compare à son père qui portait aussi, dit-il, un cœur lâche dans son sein. A ces mots, Hagen, plein de colère se retire du combat; il renonce au butin, et, se plaçant sur une colline voisine, il veut voir l'issue de l'affaire. Camelo, député pour la seconde fois, exige tout le trésor, et Walthari, toujours paisible, offre le double de ce qu'il avait offert (1). Mais Camelo, rompant les négociations, saisit les armes et se prépare à la lutte (v. 668). Alors commencent les combats singuliers; car, sur cet étroit sentier ils ne peuvent se présenter que l'un après l'autre devant Walthari.

Les onze paladins de Gunther (2) attaquent le héros l'un après l'autre, excepté les trois derniers, qui l'attaquent à la fois, et tous sont vaincus et mis à mort par lui. Le genre de ces combats singuliers est très divers, d'après le caractère des combattants (3) et les armes dont ils font usage; ainsi, l'un

1. Pour avoir libre passage à travers les Etats du roi : *Ecce viam mercor*, v. 662.

2. Nous avons déjà vu que Hagen se tient à l'écart.

3. Parmi ces derniers se trouve une figure particulièrement singulière, mais problématique, Ekevrid « originaire des côtes saxonnes « (v. 755 sq.); il avait été exilé à cause d'un meurtre. Il s'adresse à Walthari en disant :

Dic, ait, an corpus vegetet tractabile temet,
Sive per aerias fallas, maledicte, figuras ?
Saltibus assuetus Faunus mihi quippe videris.
Illeque sublato dedit haec responsa cachinno :
Celtica lingua probat te ex illa gente creatum,
Cui natura dedit reliquas ludendo praeire.
At si te propius venientem dextera nostra
Attingat, post Saxonibus memorare valebis,
Te nunc in Vosago Fauni fantasma videre.

D'après cela, on serait tenté de croire que Ekevrid était un anglo-saxon et que ces derniers sont ici, chose curieuse, identifiés avec les Ecossais.

lance un javelot, l'autre en lance deux, un troisième met sa confiance dans ses flèches et dans son arc, un quatrième dans son glaive seul, un autre lance la hache des Francs à deux tranchants. C'est ainsi que le poète nous fait des tableaux d'une grande variété et peints avec de riches couleurs, et qu'il nous montre bien ici la richesse de son imagination. Le lecteur reste toujours en haleine et ne sent pas la fatigue; au contraire, l'intérêt va sans cesse en augmentant.

Mais cette description des combats atteint sa plus haute expression de beauté, lorsque le neveu de Hagen, Patravid, s'avance à son tour; c'est le sixième qui va engager la lutte (v. 846). Son oncle le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer à ce combat où il aura certainement le dessous. Mais peine perdue. Alors Hagen éclate en malédictions contre cette insatiable soif de l'or, l'amour de posséder, qui est la source de tous les maux (1), bien que le poète dise que c'est la soif de la gloire qui pousse le neveu à sa ruine. Mais la cause dernière du combat était assurément la cupidité de Gunther. Lorsque Waltari entend de loin les plaintes de son ami, il conjure le jeune homme de se retirer, même après qu'il a déjà lancé son javelot; mais lorsqu'il se voit attaqué avec le glaive, sa patience ne connait plus de bornes et Patravid tombe percé par sa lance. Un autre survient, qui veut le venger, et qui tombe à son tour.

Après que sept combattants ont mordu la poussière, les Francs hésitent et prient Gunther d'abandonner la partie (v. 941); mais celui-ci les anime de nouveau; ce n'est pas la peur, mais la colère qui doit remplir leur âme; jusqu'ici il ne s'est agi que du trésor, c'est maintenant de la vengeance qu'il est question. — Walthari avait profité de cette pause pour quitter son casque et respirer un peu; mais voilà qu'un guerrier se précipite, et c'est à peine si Walthari a le temps de parer le coup avec son bouclier. Le Franc est renversé également, mais il abat au héros, qui n'est plus couvert, deux mèches de cheveux. Les trois derniers preux pensent enfin à

1. On trouve ici (v. 857) une réminiscence de la Psychomachie.

réunir leurs forces et, avec l'aide du roi, ils se promettent d'abattre le héros. Ils lancent vers son bouclier un trident à trois cordes, et le tirent de manière à le renverser, ou du moins à lui arracher son bouclier. Mais le héros reste ferme comme un frêne. Et comme ses adversaires n'abandonnent pas la partie, la colère s'empare enfin de Walthari qui, lâchant son bouclier, se précipite sur eux et les fait succomber sous ses coups. Gunther seul se sauve par la fuite (v. 1062).

La victoire reste donc à Walthari. Quant au roi, il n'a plus qu'un seul de ses héros : c'est le plus terrible de tous, il est vrai ; c'est Hagen. Il s'adresse à lui et le conjure de cesser de murmurer, de recommencer le combat : comment sans cela la Franconie pourrait-elle supporter cette défaite honteuse ? Hagen hésite, car il se souvient qu'il a juré fidélité à Walthari ; mais les supplications de son roi et la honte dont il s'est couvert réveillent en lui son sentiment de vassal ; il est prêt à combattre. Toutefois ce ne sera point en cet endroit, car un seul ne saurait vaincre Walthari ; ils se décident donc à s'éloigner et à l'attirer dans une embuscade : quand il sortira de ce lieu ils réuniront leurs forces pour l'attaquer.

La nuit arrive sur ces entrefaites. Walthari, qui, de loin, a remarqué la réconciliation de Hagen avec le roi, décide de rester en cet endroit jusqu'à la pointe du jour, afin que le roi superbe ne puisse pas l'accuser d'avoir pris la fuite. Avec du bois qu'il a abattu, il ferme l'étroit sentier. Ensuite, en poussant de profonds soupirs, il remet leur tête à chacun de ces guerriers tombés — car à chacun, après l'avoir vaincu, il avait tranché le chef — et, se jetant à genoux, tourné vers l'Orient et tenant l'épée nue à la main, il prie Dieu, le remercie de la victoire, et lui recommande l'âme des morts. Après avoir pris un peu de nourriture et s'être désaltéré, il dort, la moitié de la nuit, sur son bouclier, veillé par Hildegonde, qui chante pour ne pas s'endormir ; l'autre moitié de la nuit, c'est lui-même qui fera la garde (1).

1. Le passage suivant va nous montrer avec quelle réalité le poète sait

Lorsque l'aurore commence à poindre, ils se mettent en route ; Hildegonde précède avec les coursiers pris aux ennemis et qu'on a chargés des armures et des anneaux des morts. A peine avaient-ils fait mille pas qu'ils voient venir à leur poursuite les deux derniers de leurs adversaires. Walthari se garde bien de prendre la fuite ; il court droit à eux. Sans faire attention au roi, il s'adresse à Hagen, et, lui rappelant l'amitié intime de leur jeunesse, il le conjure de ne point songer au combat. « Tu as déjà déchiré le lien qui nous unissait », répond Hagen courroucé, « en moissonnant avec le tranchant du glaive mon neveu, cette fleur tendre. C'est lui que je réclame de toi. » Il dit et descend de cheval ; les deux autres imitent son exemple, et ainsi commence, à pied, ce combat à trois. Hagen et Gunther lancent leurs dards, mais ils rebondissent sur le bouclier de Walthari. Celui-ci avec son immense javelot, éloigne longtemps de lui ses adversaires qui l'attaquent sans cesse avec leurs glaives bien plus courts. Mais, craignant de dépenser ses forces dans un combat inégal — et c'était là ce que voulaient ses ennemis, — il lance son javelot sur Hagen et, le suivant rapidement, il tire l'épée, et, d'un coup terrible, il abat au roi une jambe jusqu'au fémur. Il allait recevoir un deuxième coup, mortel celui-là, lorsque Hagen se courbe avec son casque, contre lequel se brise la lame du glaive de Walthari. Bouillant de colère, il saisit la poignée devenu inutile, et quelque précieuse qu'elle puisse être, il l'envoie rejoindre la lame. Mais, au moment où son bras droit, si terrible à tant de peuples et de princes, se tend par ce mouvement, Hagen lui abat la main d'un coup de glaive. Walthari cependant n'est point encore désarmé. Selon

rendre ces scènes (v. 1180 sq.) :

Ad cujus caput illa sedens solito vigilavit
Et dormitantes cantu patefecit ocellos.
Ast ubi vir primum jam expergiscendo soporem
Ruperat, absque mora surgens dormire puellam
Jussit et arrecta se fulciit impiger hasta.
Sic reliquum noctis duxit, modo quippe caballos
Circuit, interdum auscultans vallo propiavit,
Exoptans orbi species ac lumina reddi.

la mode des Huns, il porte le demi-glaive au côté droit : il le saisit de la main gauche et prend une vengeance éclatante en crevant un œil et arrachant six dents à Hagen.

Le combat est fini : les blessures et l'épuisement forcent chacun de ces héros à faire la paix. Le trésor des Huns est partagé. On appelle Hildegonde, qui panse les blessures. Walthari lui ordonne de préparer du vin et de verser à boire d'abord à Hagen, ensuite à lui-même qui a eu plus de luttes à soutenir que les autres, et à Gunther en dernier lieu parce qu'il n'a combattu que mollement. Mais Hagen renvoie la jeune fille à Walthari : il est plus fort que lui ; il les surpasse tous. Ces vieux amis réconciliés plaisantent ensuite, le verre à la main, sur la perte de leurs membres. « Walthari, dit Hagen, ira à la chasse du cerf pour pouvoir se faire un nombre infini de gants de sa peau ; le gant droit, rempli de fine laine, pourra tromper ceux qui ont peu d'expérience. » A quoi Walthari réplique : « Hagen, désormais édenté, devra prendre plaisir à la bouillie de farine et de lait. » C'est par de tels discours qu'ils renouvellent leur ancienne alliance ; après quoi, ils se séparent. Wathari est accueilli avec de grands honneurs dans sa patrie ; il y épouse Hildegonde, et, après la mort de son père, il règne avec bonheur pendant trente ans. Combien de guerres fit-il encore, combien de victoires remporta-t-il ? C'est ce que la plume fatiguée du conteur ne peut plus confier au papier.

Le jeune poète termine, en priant le lecteur de vouloir bien être indulgent. L'exposition détaillée du sujet a déjà montré la beauté de l'ouvrage et le talent de son auteur ; mais c'est surtout par une étude des détails que se révèlent ses qualités (1). C'est alors seulement qu'on est à même de reconnaître

1. Le poète Scheffel dit de ce poème, avec autant de beauté que de vérité (dans son éd. p. 112) : « Aujourd'hui encore le lecteur prend un plaisir extrême à ce bruit d'armes de l'antique Germanie ; à ce relief caractéristique qui ne peut que résulter de la réunion de deux éléments si disparates, tels que la forme Virgilienne et un sujet dans le genre de celui des Nibelungen ; à cette simplicité, d'une invention qui ne manque pas de richesse ; à cette marche calculée dans le développement de la narration, à cette chaleur de sentiment et à cette force épique du poète.

ce qui appartient en propre au génie de l'auteur, et quelle est la part de la tradition populaire. Cette dernière ne lui a fourni que l'esquisse de l'action et les caractères des héros principaux. Les développements sont l'œuvre personnelle d'Ekkehart. Des parties tout entières sont sans doute son ouvrage à lui seul, comme, par exemple, le récit de la campagne de Walthari au service d'Attila, la peinture détaillée et si belle du désespoir du roi des Huns, après la fuite du héros (1) ; et, avant tout les combats singuliers eux-mêmes, avec tous leurs détails pris sur le vif. Qu'on compare avec cette description pleine d'art le récit des derniers combats des *Nibelungen*, et l'on verra le peu d'importance esthétique qu'ils ont à côté de ceux de Walthari ! Il ne saurait nullement être question ici de l'élaboration d'un poème populaire. Nous avons en effet devant nous un ouvrage de poésie artistique, dans toute l'acceptation du terme : cet ouvrage traite un sujet vraiment populaire dans un esprit vraiment national, et le poète y montre un tel amour épique de son sujet que, dans quelques traits seulement de peu d'importance, il trahit sa personnalité (2). Mais Ekkehart a ennobli son sujet, non seulement en l'élevant à un haut degré artistique, mais encore en le ramenant à un plus haut degré de civilisation morale ; toutefois, il n'y a pas complètement réussi, même autant que le sujet eût en général permis de le faire ; il y a même renoncé une fois, dans un intérêt poétique apparemment, de sorte qu'il y a des contradictions dans la description des caractères. Chez lui, Walthari est devenu un héros chrétien ; mais, dans son portrait, se trouvent

1. Tandis que le tableau du festin, du moins dans ses traits principaux, provient de la tradition. Les vers suivants vont nous faire voir la beauté de la description mentionnée ci-dessus, 392 sq.

> Namque ubi nox rebus jam dempserat atra colores,
> Decidit (Attila) in lectum, verum nec lumina clausit,
> Nunc latus in dextrum fultus nunc inque sinistrum,
> Et veluti jaculo pectus transfixus acuto,
> Palpitat atque caput huc et mox jactitat illuc,
> Et modo subrectus fulcro consederat amens,
> Nec juvat hoc, demum surgens discurrit in urbem,
> Atque thorum veniens simul attigit atque reliquit.

2. Le moine se trahit, v. 156 sq., 225, 565, et aussi sans doute v. 857 sq.

encore isolés quelques traits du paganisme. La diction, comme le vers, dénotent l'élève de Virgile, qui n'a pas dédaigné de faire entrer çà et là, dans son récit, un vers entier de son maître ; mais, à tout prendre, il domine avec une entière liberté l'expression de l'épopée romaine créée par Virgile (1). Son style n'est nullement une mosaïque artistique, composée de réminiscences. L'habillement romain s'accommode si bien au sujet allemand-national, que souvent il ne semble plus emprunté à l'étranger ; ainsi, il est à remarquer que le poète ne se gêne pas parfois pour faire passer en latin une tournure allemande, ni même pour faire une faute, lui Allemand, contre la grammaire des Latins (2). Sous ce même rapport, ce poème a tous les caractères d'un ouvrage de jeunesse.

Ekkehart a cultivé en outre, et non sans succès, la poésie ecclésiastique, celle des séquences, dont son monastère était le véritable asile. Ekkehart IV nous en désigne (c. 80) quatre par leurs vers initiaux, comme étant notamment de lui ; toutes quatre, elles sont en effet parvenues jusqu'à nous. Elles sont en l'honneur de la sainte Trinité, de saint Jean-Baptiste, de saint Benoît et de saint Colomban ; la langue en est simple et digne (3). Il parle encore ensuite d'une séquence et d'antiennes en l'honneur de sainte Affre, comme devant être l'ouvrage d'Ekkehart, ainsi que d'un cantique composé d'après une mélodie de Karloman et qui s'est retrouvé aussi comme séquence (4). C'est un poème d'une grande élévation et qui est supérieur à la plupart des séquences; il nous révèle bien l'auteur de Walthari. Enfin, la même autorité mentionne également trois « hymnes » d'Ekkehart ; mais la première seule

1. V. sous ce rapport l'édit. de Peiper, p. 80 sq.

2. V. Grimm, dans son éd. p. 68 sq., et le glossaire dans celle de Peiper, p. 116 sq.

3. Elles sont toutes imprimées dans Kehrein, *Latein. Sequenzen des Mittelalters*, Mayence 1873, p. 117, 251, 357, 370 ; les deux premières sont mieux éditées dans Mone, *Latein. Hymnen*, vol. 3, p. 46, n° 654, et p. 227, n° 841, et la dernière dans Schubiger, *Op. c.* (v. page 144), Exempla, p. 41.

4. Dans un manuscrit de Saint-Gall; elle est mieux éditée dans : Müllenhoff und Scherer. *Denkmäler*, 2e éd. p. 329 sq. Cette séquence renferme, outre la donnée de la mélodie ci-dessus mentionnée, les paroles qu'Ekkehart IV cite de ce cantique.

a été retrouvée (1) ; elle est composée en l'honneur d'un martyr, dont le nom ne nous est pas connu, et elle n'offre rien de remarquable.

CHAPITRE DEUXIÈME

ECBASIS CAPTIVI

C'est bien dans les premières années du règne d'Othon Ier, qu'il faut placer la plus ancienne épopée animale : c'est encore l'œuvre d'un Allemand (2), et elle a vu le jour dans un monastère. C'est la « Digression du captif » (*Ecbasis captivi*) (3), poème de onze cent soixante-quinze hexamètres (4), à rime léonine pour la plus grande partie. Le poète, dont le nom ne nous est pas connu, est né en Lorraine et vraisemblablement dans les Vosges (5) ; c'était un religieux du monastère de Saint-Evre, à Toul. Ainsi qu'on peut le conclure de son poème, la réforme sévère qui fut appliquée à ce monastère, en 936 (6), lui fut bien pénible ; il était encore élève de l'école de ce monastère, et il paraît avoir bien profité des libertés que permettaient l'ancienne discipline. Ne dit-il pas lui-même, dans le prologue du poème, qu'il aimait à faire l'école buisssonnière, à errer çà et là, et à passer son temps à des bagatelles ? C'est à sa paresse qu'il était redevable du surnom d'*âne* qu'on lui avait donné. La

1. Elle a été éditée par Morel, *Latein. Hymn.*, p. 176, n° 289.
2. Cf. Voigt, p. 14. Voir la note suivante.
3. * Ecbasis captivi, *das älteste Thierepos des Mittelalters*, herausgeg. von E. Voigt. Strassburg 1875 (V. les critiques détaillées et excellentes de Peiper, dans la *Zeitschr. f. deutsche Allerth.*, Vol. 8, et celles de Seiler dans la *Zeitschr. f. deutsche Philol.*, Vol, 8). — Grimm, *Latein. Gedichte* (v. ci-dessus, p. 286, rem. 1), p. 241 sq. — *Metrisch aus dem Latein. übersetzt von Weiske*, dans le *Progr. der latein. Hauptschule in Halle*. 1858.
4. Si l'on retranche une interpolation de 54 vers, que signale Voigt, p. 63 sq.
5. C'est ce qui résulte du v. 71 : « Vosaginis partibus altus. » En cela, je suis de l'avis de Seiler.
6. La mention des deux noms royaux de Conrad et Henri démontre qu'il ne peut être ici question que de la réforme des monastères, en 936. V. du reste Voigt, p. 9 sq.

conséquence de cette discipline sévère fut cause, à ce qu'il semble, qu'il s'échappa du monastère ; on l'y ramena, et il fut mis au cachot. Là, il revint à de meilleurs sentiments, et, la contrition dans l'âme, il résolut de renoncer à la paresse et de faire des vers. Mais les sujets qu'il avait choisis étaient trop relevés, et il les laissa bientôt de côté, car il ne se sentait pas de taille à les traiter. C'est ainsi que lui vint la bonne pensée d'inventer une fable, dans laquelle il reproduirait « per tropologiam », ainsi que le dit le titre complet de l'ouvrage (1), ses propres infortunes, en se donnant lui-même, sous l'image d'un « Veau », comme le héros du récit.

On était à la fête de Pâques, dit-il en débutant, et les bergers des Vosges menaient paître leurs troupeaux dans la prairie. Mais voilà qu'un veau d'une année reste attaché dans l'écurie ; il se lamente et redemande la tétine de sa mère. A force de lécher et de mâcher sa traîne, il se détache, et court à la prairie tout heureux de sa liberté. Quand il est fatigué, il se rend dans la forêt ; mais là, il rencontre le garde forestier : c'est le Loup, qui le salue d'une manière pieuse, comme on salue un moine qui vient de faire un long pélérinage ; il lui promet l'hospitalité pour la nuit et lui annonce en même temps qu'il lui servira, le lendemain matin, de festin pascal. En disant cela, le Loup conduit le veau dans sa caverne (v. 104), et il se réjouit d'autant plus de l'arrivée de cet hôte que, ayant mené longtemps, dit-il lui-même, une vie ascétique, il n'a ni mangé de viande ni bu de vin. Cela le remettra un peu. Le veau demande jusqu'à la messe du matin ; un délai lui est accordé ; le loup fait même de son mieux pour lui offrir le dernier repas des condamnés.

A minuit, arrivent ses deux serviteurs (*ministri*), la Loutre et le Hérisson, qui lui apportent des provisions, celle-là des poissons de toute sorte, celui-ci des fruits et des légumes (2). Le Loup les remercie ; plié sous le poids de l'âge, il veut leur

1. Le titre du manuscrit est : *Ecbasis cujusdam captivi per tropologiam.*

2. D'après les physiologues, le hérisson ravage les vignes, en vidant les grains du raisin ; d'après Elien (III, 10), il en agit de même avec les figues. Cf. Clarus, *Gesch. der Zoologie*, p. 125.

laisser, par testament, tout ce qu'il possède, au Hérisson sa caverne dans le rocher, à la Loutre le ruisseau poissonneux (v. 188). Ces deux animaux, étonnés de voir là un étranger, demandent au Loup qui il est : celui-ci leur fait part de ses intentions et le donne à garder à la Loutre. Le Hérisson, ce guerrier armé de pointes, bien qu'il ne fût point versé dans le culte de la musique ou des muses, saisit la cithare et chante une berceuse pour faire dormir le Loup ; il célèbre les triomphes de Rome, sans doute à cause de la louve qui allaita Romulus et Rémus. Tandis que le Loup ronfle, la Loutre console le Veau et prie avec lui. Mais voilà que le Loup se réveille en sursaut ; il a eu un songe (1) qui l'a effrayé, et il en demande l'explication à ses compagnons. Il s'est vu environné de guêpes et de mouches : deux taons voulaient le piquer au cou, et le Veau et le Renard en étaient dans la jubilation. La Loutre lui conseille de mettre le Veau en liberté : les mouches, ce sont les légions des animaux ; les guêpes, les parents du Veau, et la jubilation du Renard est le signe avant-coureur de son propre malheur. Mais à aucun prix le Loup ne consent à rendre au Veau sa liberté ; il faut qu'il soit châtié, car il a gaspillé ses provisions (3) ; il n'a cure de ce qu'il a pu commettre ailleurs, mais bien de ce qu'il a fait chez lui. Là-dessus, il ordonne au Hérisson de tuer le Veau après la sixième heure, et, en vieux gourmet qu'il est, il lui explique en détail comment il doit le préparer en rôti pascal. Toujours des fèves ! il en a assez, car elles l'ont affaibli; la viande qu'il mangeait autrefois lui faisait plus de bien ; il faudra qu'il y revienne. La pieuse Loutre avertit en vain le Loup de bien se garder de mépriser la sainte vie monastique, après avoir vécu sept ans dans l'ascétisme : d'après le droit canonique, il serait condamné à mourir de la mort des voleurs. « Ventre affamé n'a point d'oreilles, » réplique le Loup, « et un filet d'âne suivra la queue du Veau » (v. 315, sq.).

Mais, le lendemain, au petit jour, on remarque l'absence du

1. Cet expédient, qui consiste à appeler le songe à son secours, se rencontre plus tard dans les épopées populaires, comme les songes de Charles, dans la « Chanson de Roland ».

Veau dans le troupeau : le Chien a flairé la caverne ; il y conduit le troupeau. Le mugissement du Taureau réveille le Loup, ivre de sommeil. Il excite ses serviteurs à accepter le combat : il ne craint rien dans son repaire fortifié et inaccessible, vu qu'il ne remarque pas le Renard, qui seul est dangereux pour lui (1). Mais les serviteurs mettent des conditions à leur obéissance, et, avant de combattre, ils désirent surtout savoir quel est le motif de cette haine invétérée qu'il y a entre le Loup et le Renard.

Le Loup consent à les satisfaire, et alors commence un second récit d'animaux (v. 392), dont l'âme n'est autre que la fable « Le Lion malade et le Loup pelé, » laquelle se trouve ici dans tous ses détails. Le Lion, ayant une maladie des reins, convoque dans son antre tous les animaux de la forêt, afin qu'ils lui indiquent un remède (2). Ils se rendent tous à cette invitation, dont le Loup, en qualité de chambellan, est chargé de surveiller l'exécution ; un seul n'y vient pas : c'est le Renard. Le roi est irrité contre lui et il ordonne au Loup, qui a attisé sa colère, de prendre cet animal et de le mettre en morceaux. Le Loup triomphe et cherche dans son esprit quels tourments il pourra bien lui faire souffrir. La Panthère, cependant, a pitié du Renard : elle court pour l'avertir et le rencontre enfin après un long voyage. Le Renard se présente donc avec humilité devant le Lion et sait très bien excuser son retard. Il a fait un pélerinage jusque dans la Terre-Sainte : là, au lac de Génézareth, la Poule d'eau (*fulica*) (3) lui a révélé un moyen qui seul peut guérir le Lion. Elle lui a enseigné aussi le plus court chemin pour se rendre, par Rome, à Bordeaux, où est la cour du Lion. A Pavie, il a fait la rencontre de la Cigogne, qui lui a conseillé également le même remède :

1. Ce n'est qu'un pur prétexte, et cela nous rappelle la fable : le Loup et l'Agneau, dans laquelle l'Agneau troublait l'eau. — Phèdre, l. I, 1.

2. V. 370 : « Sed vereor vulpem solitum *turbare bitumen* » par son urine corrosive, dit le Loup en pensant ici à son antre du reste inattaquable. Voigt, p. 37.

3. Dans un ancien traité latin de physiologie, au VIII[e] siècle, cet oiseau est désigné comme *prudentissimum super omnia volatilia*. V. Cahier, *Mélang. archéolog.*, t. III, p. 209.

il n'y aurait donc plus qu'à demander encore secours à saint Evre (Aper). Mais le Lion n'a point encore confiance, et il répond au Renard qu' « on rapporte sur son compte beaucoup de choses qui avilissent sa vie. » Là-dessus, le Renard demande qu'on procède à une instruction minutieuse ; son innocence éclatera dans tout son jour ; avec le temps, tout se sait ; il est devenu vieux et cependant il n'a pas hésité, dans l'intérêt de la santé du roi, à s'exposer aux intempéries de tous les climats du monde. C'est donc ainsi qu'il ment, en mêlant à son récit le vrai et le faux : mais les animaux, touchés de tant de zèle, le vénèrent en fléchissant le genou ; la colère du roi se dissipe et, en signe de paix, le Renard obtient la permission de toucher le sceptre du roi (v. 492). Enfin, le Lion désire savoir quel est ce remède. C'est tout à fait à contre-cœur, assure le Renard, qu'il est obligé de le nommer. On doit écorcher son compère le Loup et le Lion doit se couvrir de sa peau, après que le Renard lui aura oint les reins et le dos avec de la cervelle de poisson, qu'il a apportée des Indes. On met aussitôt son conseil à exécution, car, pour le roi, la santé passe avant tout. Deux Lynx, avec l'assistance de l'Ours, dépouillent le Loup de la tête jusqu'aux pieds.

Le Renard fait ensuite une semonce aux animaux de l'avoir condamné sans l'entendre et pendant son absence ; il continue à jouer le rôle de médecin et prescrit au malade, affaibli, les meilleurs mets du monastère. Le roi l'élève à la dignité de comte palatin (1) et le charge de veiller sur la tranquillité de sa maison. Chacun a ordre de se soumettre aux injonctions du Renard. Celui-ci ordonne donc au Léopard de faire le ménage, de nettoyer et d'orner l'antre. Lui-même, soutenant le roi, il le conduit dans le jardin (v. 606). Après avoir jeûné trois jours, les animaux reçoivent à dîner, sur la proposition du Léopard ; après cela, on assigne à chacun son occupation (v. 641). Les Ours iront chercher du bois, les Chameaux porteront les tapis (pour orner l'antre), la Loutre et le Castor auront soin de porter de l'eau, le Tigre pourvoira au pain ;

1. Au vers 565, il est nommé « domus comes. »

l'Eléphant est nommé cuisinier, le Cerf échanson, le Sanglier portier; le Léopard prend lui-même la charge d'écuyer tranchant. Les Lynx et les Chamois formeront la garde du corps, la Guenon fera le lit et le Singe aura soin de l'éclairage. Enfin, le Hérisson portera les pommes et les amandes (1). Mais lui s'élève contre cela dans un long discours plein de fierté : il est de la race de Caton (2) et du sang des grands rois; il se dit margrave des Rutules, porte-enseigne de Rome. Sa démonstration ne tourne toutefois qu'à sa confusion : il est condamné à tourner la broche dans la cuisine et à boire l'eau de la vaisselle.

Ici seulement (v. 709) le Renard se souvient de son amie la Panthère, qu'il a laissée dans le voisinage de l'antre. Il fait au Léopard la proposition de la nommer choriste, pour chanter les psaumes. Le roi, qui veut se mettre à table, s'étonne de l'absence de la Panthère ; le Renard court vite la chercher et, pendant ce temps, le Léopard fait au roi un tel éloge de la Panthère que le Lion l'adopte comme princesse royale avec droit à la succession. Le repas commence, présidé par les deux rois. La Licorne lit à haute voix (3) la Vie de Malchus. Les coupes arrivent ensuite. Le Lion demande à la Panthère pourquoi elle est restée si longtemps absente. Elle cherchait, répond-elle, un remède pour faire dormir le roi : elle l'a trouvé dans le concert de deux chanteurs, le Merle et le Rossignol. Ils font leur apparition et chantent la Passion d'une manière saisissante (4). Mais voilà que la Panthère ordonne aux chantres de laisser ce chant funèbre (v. 854 [908]) et de faire entendre un chant de joie. Les deux chantres, couverts de larmes et de cendres (5), se lavent alors, sur l'ordre de la Panthère, dans les eaux de la Gironde et, tandis qu'ils

1. V. ci-dessus, p. 299, rem. 2.

2. La phrase est empruntée aux *Enigmes* de Symphosius 85 (Perna).

3. V. vol. I, p. 194.

4. Ici, après le vers 851, se trouve l'interpolation.

5. Comme signe de deuil, ils s'étaient couverts de cendres, pendant le chant de la Passion (v. 844); ils se baignent ensuite afin de faire disparaître ce signe de tristesse et de pouvoir se parer pour le chant pascal. Ce *motif* du bain n'a pas été reconnu jusqu'ici.

arrangent leurs plumes, le Cygne et le Perroquet se joignent à eux pour chanter ensemble, pendant le dîner du roi, l'hymne de la fête de Pâques. Il règne une gaîté générale : le Lion vante le Renard et le recommande à son successeur ; mais cependant le Renard ne semble pas complètement satisfait. A la demande du roi, il nomme un terrier se trouvant sur la cime d'une montagne et il désire l'avoir pour lui. Il lui est accordé. Or, c'est justement l'antre que possède le Loup, ainsi que le raconte ce dernier lui-même, disant que ses ancêtres, voulant venger l'injure faite à l'aïeul, en chassèrent les descendants du Renard (v. 956 sq. [1010]).

La fable touche à sa fin : le roi renvoie les animaux en les remerciant ; ils se retirent, en se moquant du Loup qui est tout pelé. Sur le désir du Lion, le Rossignol chante pour l'endormir. Ce sommeil dure trois jours, après lesquels le roi quitte l'antre et s'en va dans la Forêt-Noire. La Panthère s'approprie les trésors de la demeure, et, en compagnie du Merle et du Rossignol, elle va vers l'ouest, tandis que le Cygne règne sur les Normands (1) et le Perroquet sur les Indiens. Le Renard s'en va le dernier : il se rend d'abord chez son compère, pour lui dédier une épitaphe de sottises qui flagelle sa fausseté ; après cela, accompagné du Léopard, il se rend à la citadelle qui lui a été donnée, afin de se la faire remettre par lui, en qualité de messager royal, et selon toutes les formes du droit.

Le Loup finit en cet endroit son récit (v. 1043 [1097]). La Loutre le remercie et monte sur la colline de l'antre pour épier l'ennemi. Mais voilà qu'elle aperçoit le Renard, qui porte l'acte de donation ; et la troupe entière des ennemis menace d'un commun accord le faux Loup de la mort de la croix, parce qu'il ne respecte point l'ordonnance du roi, tandis que ses serviteurs seront liés et condamnés à être conduits à Ilerda (2) ;

1. L'antiquité plaçait la patrie du cigne chanteur tout à fait dans le Nord, dans l'Islande, la Norvège, la Suède, etc., d'où, au commencement de l'hiver, il s'envolait vers le Sud. V. Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, Vol. I, p. 3 sq.

2. D'après Horace, *Epitres*, l. I, Ep. 20, vers 13.

quant au Renard, il aura son fief. La Loutre effrayée annonce cela au Loup et le conjure encore une fois de donner la liberté au Veau. Peine perdue. Mais voilà que les serviteurs s'enfuient : la Loutre saute de la pointe de la colline dans le fleuve et plonge dans les profondeurs ; le Hérisson s'enterre dans le rocher. La citadelle est donc attaquée par l'ennemi ; mais le Renard, par un discours flatteur, attire le Loup hors de la caverne, et aussitôt le Taureau le saisit et l'attache à un arbre élevé, tandis que, sur ces entrefaites, le Veau s'est délivré lui-même. Ici encore, le Renard ne peut s'empêcher de dédier au Loup une épitaphe. Là-dessus, il prend possessions des Lares de ses pères, fait un sermon à ses compagnons et les renvoie. La forteresse, dit-il en finissant, a été conquise sans perte, parce que l'intelligence et la ruse valent plus que mille hommes armés. Le Veau rentre chez lui avec sa mère, et il lui raconte brièvement ce qu'il a souffert ; il termine par un éloge en l'honneur du Christ.

L'ouvrage du moine de Saint-Evre est remarquable au point de vue historique littéraire, non point seulement parce qu'il est le premier poème du moyen âge, où les animaux jouent un rôle, mais surtout par l'union singulière de la fable animale antique avec la physiologie complètement chrétienne qui se basait sur l'explication typologique de la Bible, telle qu'elle se trouve déjà dans la Bible elle-même (1). C'est aussi à cette « tropologie », qui repose sur cette explication, que l'ouvrage doit en général son origine. C'est avec raison qu'on a expliqué le récit renfermé dans ce cadre, en disant que le loup y représente le diable, dans les griffes duquel tombe l'enfant prodigue du monastère, mais d'où le sauve encore le saint troupeau. Bien que le loup ne paraisse pas dans les traités de physiologie, on y voit cependant le hérisson, son compagnon, comme type de Satan.

Le récit est cependant, dans sa charpente, une fable d'Ésope qui, nous l'avons vu (2), avait été déjà retouchée par Paul Diacre, mais que la tradition orale avait répandue dans l'ouest,

1. Cf. ci-dessus p. 75 (paginat. allem.).
2. V. vol. II, p. 55.

déjà auparavant : notre auteur reprend ici cette fable, telle qu'elle était primitivement, et non point en l'état où l'avait menée Paul Diacre. Dans ce dernier, en effet, l'ennemi du renard n'est pas le loup, mais l'ours. Mais en dehors même de cela, plusieurs traits de notre poème dénotent la connaissance des fables d'Ésope, et cette connaissance pouvait bien aussi être mise sur le compte des élaborations en prose des fables de Phèdre. Dans ces élaborations, en effet, on voit que le renard est dépeint comme le rival (*aemula*) du loup (1), et l'astuce (*fallacia*) du dernier est le trait principal qui le distingue, tout comme dans notre poème (2). On trouve en outre, dans le développement du récit, plusieurs traits empruntés aux traités de physiologie ; par exemple le rôle attribué à la panthère. Dans les traités physiologiques, le renard est, comme le lion, le type du Christ, voilà pourquoi nous le voyons apparaître ici comme le successeur du lion et prendre avec lui, à table, la présidence en qualité de deuxième roi (3). Ainsi en est-il du sommeil du lion, qui dure trois jours et qui correspond à l'idée typologique. Nous avons relevé, dans les remarques, quelques autres relations.

A cette particularité, qui repose sur l'amalgame d'une littérature classico-antique avec une littérature et des éléments de l'antiquité chrétienne, il faut encore ajouter la manière tout à fait personnelle avec laquelle est traité le sujet, même dans le récit intérieur. Le poème est un poème de moine, dans tout le sens du mot. Les animaux ne se présentent pas à la pensée de

1. *Romulus*, l. III, f. 6.

2. Même l'ascétisme du loup et le retour à son ancienne nature nous rappellent *Romulus*, (l. III, f. 20), où le lion, après son couronnement, *renuncians prioribus factis, mutavit consuetudinem, pecus ullum se non laedere, sive cibum sumere, sanctam et incorruptam juravit se fidem servare...* mais qui pourtant ne peut pas changer sa nature et qui, en demandant aux animaux de vouloir bien lui dire si son haleine « sent », les attire dans le piège et les déchire.

3. La nomination de la panthère, comme chantre des psaumes, pourrait peut-être provenir de ce que son rugissement — auquel il faut réunir le parfum attrayant de son haleine — était considéré comme la voix du ciel, ainsi que cela a lieu, et peut-être d'après la même source, dans le Bestiaire de Philippe de Thaün, où on lit : « Et le cri de la beste | demustre voiz céleste ».

l'auteur comme des animaux, mais comme des moines, et ils sont désignés par les termes de *fratres, confratres*; mais le lion, en qualité d'abbé, reçoit le titre de *pater* (v. 748). Le loup-démon s'y montre même sous les dehors d'un ascète. La fête de Pâques est celle d'un monastère, le dîner est celui d'un réfectoire; rien n'y manque, pas même la lecture à haute voix et, de plus, la lecture d'une vie de moine (1). Il n'y manque pas non plus, paraît-il, les allusions personnelles (2); qui pourrait dire jusqu'à quel point l'auteur s'est hasardé sous ce rapport ?

Enfin, ce poème est encore remarquable au point de vue de la forme. D'abord, le vers offre la rime léonine presque partout, si l'on en excepte quelques vers isolés, ce qui n'est pas peu dire pour un poème de cette étendue, tandis qu'auparavant cette rime ne se montre que rarement et d'une manière ordinaire (3). Quant à la narration, il faut d'abord faire remarquer le trait particulier suivant, à savoir qu'un nombre considérable de vers sont empruntés en tout ou en partie à d'anciens poèmes, à ceux d'Horace surtout, et, en second lieu, à ceux de Prudence. Ce sont principalement les *Satires* et les *Épitres* du premier qui ont été mises à mises à profit, tandis que c'est la *Hamartigenie* de Prudence qui a fourni son contingent. Même dans le choix du titre grec, le poète, anisi que le fait remarque Voigt, semble avoir suivi ce prédécesseur chrétien. Parmi les poètes classiques, c'est principalement Ovide dans ses *Métamorphoses* qui, après Horace, lui a procuré les matériaux pour l'expression, tandis que les souvenirs de Virgile n'y occupent qu'une place très minime (4) : c'est assez

1. V. les autres rapprochements dans l'introduction de Voigt, p. 48 sq.

2. C'est ce que montre déjà le hérisson surtout, qui donne comme sa propriété deux endroits situés prés du Luxembourg, et dont la description accuse d'ailleurs des traits tout à fait individuels. V. particulièrement v. 670 sq.

3. V., ci-dessus, p. 153 et 156, et cf., pour la rime léonine en général, comme dans notre poème, Grimm, dans son édition, p. 23 sq., et Voigt, p. 30 sq.

4. Voigt (p. 27 sq.) s'étend longuement sur le cercle des lectures de l'auteur, et, dans les remarques du poème, il montre les emprunts et les rapprochements. Toutefois, les conclusions tirées en faveur des connaissances litté-

étonnant. On ne saurait nier, ainsi que Piper l'a déjà fait remarquer (1), que l'auteur, en empruntant quelques passages mot à mot, n'ait voulu obtenir l'effet comique que produit la parodie : cet effet ne manqua pas d'avoir son succès.

CHAPITRE TROISIÈME

HROTSVITHA. VIE. POÉSIE ÉPIQUE. LÉGENDES.

Le vrai représentant poétique du règne d'Othon le Grand est une femme-poète : c'est en Allemagne, la plus ancienne, dont nous possédions les œuvres. J'ai nommé HROTSVITHA (2), religieuse de Gandersheim, monastère étroitement lié à la nouvelle famille royale. Son talent poétique, fertile, auquel ne manquaient même ni les aspirations élevées, ni le courage du génie pour s'ouvrir une route toute nouvelle, montre, même dans le domaine de l'art, que la race saxonne était à cette époque appelée à marcher à la tête de la nation allemande.

Hrotsvitha (3), issue sans nul doute d'une noble famille, et née probablement au commencement de la quatrième décade (4), arriva au couvent à l'époque de l'abbesse Wendilgarde, qui occupa cette dignité de la fin de la troisième décade jusqu'à

raires de l'auteur ne me paraissent, en partie, rien moins que sûres, car l'éditeur ne semble pas avoir fait attention que, même à cette époque, on avait des glossaires, c'est-à-dire des recueils de mots et de phrases.

1. *L. c.*, p. 99.

2. * *Die Werke der Hrotswitha*, herausgeg. von Barack. (avec introduction.) Nurenberg 1858. — *Hrotswithae Gandershemensis Comoedias VI* ad fid. cod. Emmeramensis typis expressas edid. Bendixen. Lubeck 1857. (Préf.). — Bartsch, *Kritik von Baracks Ausgabe*, dans : *Peifffers Germania*, Vol. III, p. 375 sq.. — Freytag, *De Hrosuitha poetria*, adjecta est comoedia Abraham inscr. Breslau 1839 (Thèse d'agrégation). — Köpke, *Hrotsuit von Gandersheim*. Zur Literaturgeschichte des 10. Jahrh. Berlin 1869. (Deuxième partie des études sur les Othons). — Magnin, *Hrosvita*. De la comédie au x[e] siècle; Dans la *Revue des deux Mondes*, série 4, t. 20.

3. Elle traduit elle-même son nom, dans la préface du livre deuxième, par *Clamor validus*.

4. V. Köpke (p. 33 sq.), qui admet « vers l'an 932 ».

la fin de la sixième décade du xe siècle. Ses maîtresses furent principalemont Riccardis, qu'elle donne elle-même pour un professeur (*magistra*) érudit et plein de bonté, et ensuite Gerberge, nièce d'Othon Ier et fille d'Henri, laquelle succéda à Wendilgarde comme abbesse. Gerberge, plus jeune que Hrotsvitha, mais plus avancée dans les sciences, lui donna, nous dit la dernière, l'intelligences de « quelques auteurs », intelligence qu'elle tenait elle-même des plus savants professeurs (1). Parmi ces auteurs (*auctores*), il faut certainement comprendre des poètes de l'antiquité. C'est donc ainsi que Hrotsvitha dut à Gerberge sa haute éducation littéraire, après avoir appris les matières de l'enseignement proprement sous la direction de Riccardis ; et, si l'on veut savoir avec quel succès, il faut lire des scènes de ses drames, où l'on trouve traitées, conformément aux règles de l'école, des questions de dialectique, de musique et d'arithmétique. Comme produit de son éducation lettrée, nous avons ses ouvrages poétiques, qui ne doivent être cependant pour cela nullement considérés comme des productions de l'école. Ils comprennent trois livres, réunis par Hrotsvitha, et chacun d'eux est précédé d'une préface. Le premier contient des légendes, en hexamètres et distiques léonins ; le deuxième, des drames en prose ; le troisième, des poèmes historiques en mètre héroïque. C'est là, à ce qu'il semble, même au point de vue de chaque pièce isolée, l'ordre chronologique. Quant au genre de poésie, le premier et le dernier livre contiennent donc des poésies épiques, le deuxième des ouvrages dramatiques.

Nous passons immédiatement à l'étude des premiers, car, pour ce qui est de la vie de l'auteur, si nous faisons abstraction de son activité littéraire, nous n'avons que les données qui précèdent.

Le livre premier renferme huit narrations, dont les cinq premières, éditées d'abord seules, sont dédiées à Gerberge, sa maîtresse, avec six distiques où elle la prie de vouloir bien les corriger ; dans l'édition du livre tout entier, elle ajouta les

1. V. la Préface du premier livre. Ed. Barack, p. 3.

trois dernières, qu'une courte dédicace à Gerberge, dans le même mètre, désigne comme « vers nouveaux, » faisant suite aux précédents (1). Le livre entier ne fut édité que plus tard, après que Othon Ier eût été élevé à la dignité impériale : c'est par conséquent après 962, vu que le poète désigne, dans la préface, Gerberge comme nièce *impériale*. Cette préface, qui fait appel à la bonté « de tous les savants, (2) » implore l'indulgence au point de vue du fond et de la forme ; au point de vue du fond, parce qu'on y trouve des sujets que plusieurs regardent comme apocryphes (3) ; au point de vue de la forme, parce qu'elle a osé, trop jeune, entreprendre son ouvrage sans aucun secours étranger, et comme en cachette et à la dérobée.

La première excuse était principalement, sinon exclusivement, à l'adresse des deux premiers récits concernant la Vie de Jésus-Christ. On peut comprendre ces récits sous la dénomination générale de « Légendes, » ainsi que nous le faisons ici, en étendant un peu la signification de ce terme. La première, intitulée *Maria,* débute par un prologue de seize distiques adressé à la Vierge ; nous avons ensuite, en huit cent cinquante-neuf hexamètres, l'histoire sainte à partir de la conception de Marie jusqu'à la fuite en Egypte inclusivement. Hrotsvitha base son récit sur l'ouvrage intitulé : *Historia de nativitate Mariae et de infantia Salvatoris,* qui forme la première partie de l'évangile du pseudo-Mathieu et qui, dans plusieurs manuscrits, est attribué à saint Jacques, *frère* du Sauveur (4). Ce récit apocryphe, qui revient plus tard dans les littératures nationales, apparaît pour la première fois, au

1. En tibi versiculos, Gerberg, fero, domna, novellos,
Jungens praescriptis carmina carminulis.

Il résulte du derniers vers qu'ils n'ont pas été édités d'une manière indépendante.

2. D'où il appert que l'ouvrage, partant du cercle étroit du couvent, devait se répandre dans tout le monde.

3. L'auteur, en commençant son travail, n'en a rien su.

4. V. *Evangelia apocrypha* colleg. atque recens. Tischendorf. Ed. II. Leipzig 1876. (C'est là qu'a paru, pour la première fois, la deuxième partie du pseudo-Mathieu). V. p. 54 sq., et cf. p. IX, XXII sq. et LXXXVI.

complet et en vers, dans le poème de Hrostvitha (1). Nous allons donc en donner ici, dans ses grandes lignes, le contenu qui suit fidèlement son modèle.

Joachim, de la race royale de David, est déjà marié depuis vingt ans avec Anne, sans que ce mariage ait eu des rejetons. Aussi, un jour qu'il se présente au temple pour y sacrifier, est-il repoussé ; plein de confusion, il court à son troupeau (sans se rendre chez lui) et part avec lui pour un pays éloigné. Cinq mois se passent, et Anne est toujours sans nouvelles ; désespérée, elle a recours à la prière pour se consoler ; et voilà que, levant ses yeux, elle aperçoit, dans les branches d'un laurier, un nid plein d'oiseaux, que couvrent de leurs ailes le père et la mère (2) : elle conjure Dieu de lui donner un enfant, afin de pouvoir éprouver le bonheur dont jouissent les animaux eux-mêmes. Elle consacrera cet enfant à son service dans le temple. Là-dessus, un ange lui annonce que Dieu a exaucé sa prière. Il apparaît ensuite à Joachim et lui fait part de la même nouvelle, en l'engageant à retourner chez lui. Sa femme le reçoit avec joie et, neuf mois après, elle met au monde un enfant. C'est Marie, qui, ainsi que le raconte Hrostvitha en s'éloignant ici de son modèle, reçoit ce nom par une voix du ciel : en latin, ce nom signifie « Étoile de la mer, » *Stella maris* (v. 274 sq.). A l'âge de trois ans, elle se rend dans le temple et en monte seule les quinze degrés, sans se retourner vers ses parents.

Après avoir fait une peinture du caractère de la jeune Vierge qui grandit, l'auteur nous raconte ses fiançailles, à l'âge de quatorze ans, avec Joseph, dejà vieux et veuf ; c'est lui, parmi les hommes non mariés de la tribu de Juda, que lui assigne le sort : tous ont une baguette à la main, et, de la baguette de Joseph, une colombe s'envole vers le ciel. Cepen-

1. Nous le trouvons par fragments déjà dans Cynewulf. V. ci-dessus, p. 45 sq.

2. Hrosvitha développe ici, d'une manière poétique, son modèle : au lieu de *vidit nidum passerum*, qu'elle a sous les yeux, elle écrit (v. 122 sq.) :

(cernit) In ramis lauri resonantes murmure dulci
Pullos plumigeris volucres circumdare pennis.

dant, Joseph ne veut pas se marier avec elle, mais la réserver pour épouse à un de ses fils. Vient ensuite, mais peu développé, le récit de l'annonciation; quant au chagrin qu'éprouve Joseph, relativement à la grossesse de Marie, et quant à sa consolation, Hrostvitha ne fait que renvoyer aux « livres évangéliques, » tandis que son modèle entre ici dans beaucoup de détails (c. x sq.). La pudique religieuse se garde encore davantage de toucher à l'enquête, racontée au chapitre xii, et faite par le grand-prêtre contre le couple, qui semble extérieurement coupable : le mariage ne devait pas, en effet, avoir lieu avant un laps de temps déterminé (1). Bien plus, le poème passe aussitôt à la naissance du Christ (v. 543 sq.), qui a lieu dans une caverne, et il y est question, à cette occasion, des sages-femmes Zelemi et Salome, qui attestent la « naissance virginale (2). » Vient ensuite l'adoration des Mages (635 sq.); après quoi nous trouvons ce trait singulier, qu'on ne rencontre que dans un manuscrit du pseudo-évangile (3), à savoir que Hérode, avant la persécution des saints innocents, fut mandé à Rome par Auguste comme suspect du crime de lèse-majesté (4), et qu'il y fut retenu deux ans (5). C'est pendant cet intervalle qu'a lieu la présentation de l'enfant au temple.

Voici enfin la fuite en Egypte (v. 696 sq.), qui commence lorsque, à son retour, Hérode entreprend la persécution des petits enfants. Les serpents et les lions adorent l'Enfant-Dieu pendant ce voyage. A son ordre, un palmier abaisse ses

1. V. *Hist. de nativ.*, C. 8, fin.

2. Les sages-femmes, appelées par Joseph, n'arrivent qu'après la naissance. Zelemi examine d'abord Marie et croit à sa virginité; mais Salome en doute, et, comme elle touche ensuite la Sainte Vierge, sa main se sèche et lui cause de vives douleurs; mais l'attouchement des layettes de l'enfant la guérit toutefois de nouveau. Cf. *Historia de nat.*, C. 13.

3. Dans le Codex D. V. l'éd., p. 82, remarque. C'est par erreur que Köpke a attribué ce trait à *Hrosvita*, p. 46.

4. Cela arriva, ainsi que l'ajoute le poète, d'après un décret du ciel, afin que, par l'éloignement d'Hérode, tous les *mandamina legis* pussent être plus parfaitement accomplis, v. 670.

5. Notre poète fait observer que c'est à bon droit qu'il attentait à la vie du roi du ciel.

branches pour en offrir les fruits à Marie, et de ses racines jaillit une source pour apaiser la soif de Joseph. Avec une rapidité merveilleuse, ils arrivent dans la grande ville égyptienne Sonites (*Sotines,* dans le modèle), et là, dès qu'ils pénètrent dans le temple, toutes les statues des faux dieux s'écroulent ; le comte Afrodisius adore ensuite le Christ. Ainsi finit la première partie de cet évangile apocryphe qui a servi de modèle à Hrostvitha ; ici finit également le poème, auquel vient s'ajouter un épilogue de trente vers à la louange du Christ, qui a pris la forme d'un enfant à cause de l'humanité.

Le deuxième poème, *De Ascensione Domini*, formé de cent cinquante hexamètres, est composé, ainsi que l'indique le titre, d'après un écrit grec traduit en latin, par un évêque du nom de Johannes; la moitié, ou environ, ne consiste qu'en de longs discours que le Christ, en quittant la terre, adresse à ses disciples et à Marie ; l'auteur ne fait qu'y détailler les passages correspondants de la Bible. Dans le récit de l'Ascension elle-même, le Christ voit venir au-devant de lui un chœur d'anges qui chantent des hymnes (1) ; les anciens prophètes se joignent à la troupe céleste, et David, au milieu d'eux, les accompagne sur la cithare. Le dernier de tous, Dieu le Père, félicite le Christ de son retour dans le ciel (2).

Les six légendes qui suivent nous offrent presque toutes des renseignements intéressants sur la vie des saints : on y distingue une grande richesse du sujet. Cet ouvrage de Hrostvitha devait donc faire le sujet d'une lecture attrayante pour le monastère, car beaucoup de ces faits étaient peu connus.

La première de ces légendes est la Passion de saint Gongolfe ; elle est la seule des six qui soit écrite en distiques ; en y comprenant le prologue, qui est adressé à Dieu et dans lequel le poète implore son assistance (3), elle contient cinq

1. Cf., ci-dessus, p. 47, le Christ de Cynewulf.
2. Le poète fait connaître son nom dans les derniers vers et demande au lecteur une prière pour elle.
3. Elle s'y nomme.

cent quatre-vingt-deux vers. Ce récit est également composé d'après une Vie Latine (1).

Gongolfe, donné comme martyr par Hrotsvitha, ne l'est pourtant que dans un sens tout spécial : c'est un martyr de l'infidélité conjugale. C'était un grand de Bourgogne (de Varennes), contemporain du roi Pépin, père de Charlemagne. Élevé dans la crainte de Dieu, il jouissait d'une faveur toute particulière auprès du monarque; mais il ne se départit pas de l'humilité, et, libéral envers les pauvres et les malades, il aspira à la récompense céleste. Toutefois, malgré sa grande piété il fut, dans les choses humaines, l'égal des premiers seigneurs féodaux, comme chasseur et guerrier (2). Dieu manifesta, par plusieurs signes, combien il l'aimait. Le poète nous fait le récit de l'un de ces signes.

Un jour, Gongolfe revenait d'une expédition militaire qui avait été heureuse. La scène se passe en Champagne. Or, chemin faisant, il aperçut une prairie couverte de fleurs, et, dans cette prairie, une claire fontaine. C'était à souhait, car il était épuisé lui-même et ses chevaux mouraient de faim et de soif. Il achète donc la fontaine au pauvre homme à qui elle appartenait et il lui en donne la forte somme de cent « solidi ». Le propriétaire se rit de lui sous cape, parce que Gongolfe ne pourra pas emporter la source et que, par suite, il en aura toujours la jouissance. Arrivé en effet dans sa patrie, il y est accueilli par les plaisanteries de ses compagnons, à cause de

1. On trouve une Vie latine dans les *Acta SS.* Maii, t. II, p. 644. On y voit d'abord deux traits qui concordent d'une manière frappante, comme l'exemple de Job (v, 61) et la Vie (§ 2 fin), de sorte qu'on serait tenté de croire que cette rédaction a servi de modèle à l'auteur. Si cependant il en a été ainsi, on doit dire qu'elle en a fort profité, car elle a omis des passages essentiels pour l'intelligence de l'action, passages que j'ai rendus dans les notes ajoutées à mon analyse. Je n'ai rien signalé d'inutile, et il manque encore beaucoup de choses. En partant de cette idée que *Hrosvitha* ne traite pas ses modèles avec tant de liberté, et qu'on trouve ici des additions et des divergences multiples, je ne suis plus porté à croire qu'elle s'est servie d'une autre rédaction comme modèle.

2. A l'époque de la composition de la Vie (v. § 4), on voyait encore à Varennes, dans l'église consacrée au saint, l'armure de Gongolfe ; cette armure témoignait de sa force et de sa vaillance.

la cherté de cet achat (1), et avec d'autant plus de raison qu'un messager qu'on a député jusqu'à cette source pour l'examiner, vient annoncer qu'elle est tarie. Mais, voici que Gongolfe, en se promenant dans les environs de sa maison, enfonce son bâton dans le sol, et que, le lendemain matin, la source qu'il a achetée jaillit à la place même ; à sa prière, Dieu accorde en outre à l'eau une propriété salutaire. Elle devient donc le rendez-vous des malades, qui y arrivent de fort loin.

Mais cette source doit encore avoir une autre destination : elle doit servir à éprouver la fidélité de sa femme. A la prière de ses vassaux (v. 339 sq.), Gongolfe s'est marié, afin que sa race ne soit pas perdue parmi eux. Mais le malin esprit tente son épouse : elle se laisse séduire par un clerc. Doutant encore de sa culpabilité, Gongolfe l'oblige à mettre sa main dans l'eau pour prouver son innocence. Elle l'en retire toute brûlée. Cet homme pieux se contente de bannir le séducteur. Mais, celui-ci revient, et comme il a gardé certaines intelligences avec cette femme, il tue Gongolfe, dont l'âme s'envole au ciel. Les criminels prennent la fuite. Sur ces entrefaites, il se fait, sur le tombeau de Gongolfe, des cures miraculeuses qui témoignent de sa sainteté. Lorsqu'on les rapporte à sa femme, elle en rit et dit dans son incrédulité : « Gondolfe fait des miracles comme mon *postérieur.* » Cette plaisanterie est immédiatement suivie du châtitment qu'elle méritait : chaque mot qui sort de la bouche de la femme est répété, pendant toute sa vie, par cette partie de son corps difficile à nommer, et elle devient ainsi l'objet de la risée générale.

La composition de la Vie, qui ne semble remonter qu'à la fin du IXe siècle, paraît avoir été écrite d'après la tradition orale. Une Vie plus ancienne avait probablement été détruite par les révolutions qui avaient eu lieu : telle est du moins la présomption de l'auteur de celle qui nous est parvenue. Outre l'intérêt historique et relatif à la culture, que nous offre ce récit, la découverte de la source chaude mérite une attention particulière ; on peut bien encore voir la cause réelle de ce

1. Dans la Vie latine, c'est surtout à cause de son épouse qui lui est devenue déjà infidèle.

miracle à travers le voile qu'une tradition pieuse a jeté sur lui.

Notre poète avait, dans ce récit, relaté une histoire relativement moderne, qui avait eu lieu deux cents ans à peine auparavant et qui, par conséquent, avait un certain charme de nouveauté. Mais nous le trouvons à un bien plus haut degré, ce charme, dans la légende qui suit et dont le héros était presque un contemporain du poète, ainsi qu'elle l'indique elle-même dans le titre. Elle est intitulée, en effet : *Passio S. Pelagii, pretiosissimi martyris, qui nostris temporibus in Corduba martyrio est coronatus.* L'œuvre comprend quatre cent quatorze hexamètres. Le héros est un garçon espagnol de treize à quatorze ans, qui souffrit le martyre à Cardoue, en 925. Entre le premier et le deuxième livre nous trouvons une notice, dans laquelle Hrotsvitha nous apprend qu'elle a emprunté le sujet de ses légendes et de ses drames à des livres anciens, mais que cette passion fait exception à cette règle : c'est un habitant de Cordoue qui la lui a racontée, et ce Cordubais avait vu lui-même de ses propres yeux « le plus beau des hommes » et avait été témoin de son martyre. C'est donc lui qui va lui servir de garant (1).

Hrotsvitha semble avoir été vraiment enthousiasmée en entendant le récit de la courageuse constance de cet Espagnol innocent, beau comme une « image » et « arrivé à peine à l'âge de la jeunesse ». C'est ce que nous prouve le poème par ses expressions élevées : cela éclate même dès le début, où elle commence par une apostrophe du martyr qu'elle vénère en esprit et qu'elle chante avec son cœur selon ses propres expressions, où nous relevons des traits vraiment féminins. Le récit lui-même débute par une description brillante de Cordoue, qui était en effet la plus grande ville de l'Occident, à cette époque : cette perle de l'Ouest, célèbre par ses divertissements

1. Cet *indigena* de Cordoue était apparemment un membre des deux ambassades que Abderrahman III envoya à Othon, en 950 et 955. Les ambassadeurs étaient des évêques chrétiens ; le deuxième était évêque d'Elvire. Hrosvita put facilement faire une telle connaissance à Gandersheim, qui appartenait aux résidences de la cour ; et cela est aisé à comprendre, car la première de ces ambassades resta trois années en Allemagne.

publics, magnifique en toute choses, et pleine du septuple fleuve de la sagesse, qui brille toujours par de continuels triomphes, ceux des martyrs. Soumise à Dieu autrefois, elle tomba au pouvoir des infidèles Sarrazins. Cependant, ses nouveaux souverains observaient encore une certaine tolérance envers les chrétiens; on ne leur défendait qu'une chose, de blasphémer leurs dieux fabriqués avec de l'or (1). Mais Abderraman III était un débauché ; il aimait le prestige et brûlait du désir de gouverner : il édicta donc des mesures plus sévères contre les chrétiens (2). Il veut soumettre tous les peuples à son sceptre. Entendant dire qu'il y a encore, au fond de la Galice, un peuple libre et chrétien, il entre dans une colère infernale et jure de lui faire la guerre. Il est vainqueur, et fait prisonniers le prince et douze comtes. Ces derniers se rachètent sur-le-champ ; mais la rançon du prince est trop élevée pour que celui-ci puisse l'acquitter aussitôt; heureusement, son fils Pélage s'offre à servir de caution pour son père et à aller en captivité. Le père cède à ses prières réitérées, et Pélage est jeté dans un noir cachot de Cordoue (v. 191).

C'est là que le voient un jour des hommes de distinction qui, ravi de la beauté et de l'éloquence de Pélage, le recommandent au roi adonné à la sodomie. Celui-ci le fait appeler et veut en faire un soldat (*miles*) du palais ; mais le soldat de Jésus-Christ (*miles Christi*), sourd à toutes les promesses, repousse avec ironie les caresses du roi ; il va même plus loin ; comme celui-ci cherche malgré cela à l'embrasser, il lui donne un coup de poing sur la bouche (v. 273). Le prince est pris alors d'une violente colère ; il ordonne de placer Pélage sur une catapulte et de le lancer, par-dessus les murailles, sur le rivage rocailleux du fleuve ; mais le martyr se relève sain et sauf. On lui tranche la tête et on jette son corps dans le fleuve,

1. V. 57. Ici encore nous rencontrons l'identification de l'islam avec le paganisme, comme nous la rencontrerons plus tard dans la légende de Charlemagne : dans la *Chanson de Roland*, par exemple, Mohammed lui-même est désigné comme un des dieux des Sarrazins. On ne doit l'imputer qu'au poète et non à l'autorité sur laquelle il s'appuie. Cette manière de voir correspond évidemment à l'idée générale de l'occident chrétien.

2. Ce n'était pas là le cas en général.

tandis que son âme, admise dans le ciel, remporte la palme de la virginité. Des pêcheurs cependant trouvent son corps et sa tête, et vendent ces reliques à un monastère. Bientôt, sur le tombeau du saint, ont lieu des guérisons miraculeuses ; mais comme on doute si elles sont dues à son intercession, l'on a recours à un moyen étrange pour mettre sa saintetéà l'épreuve : la tête est exposée, une heure durant, sur un fourneau ardent, et elle y reste intacte !

Dans ce récit de Hrotsvitha on trouve plusieurs faits dénaturés ; cela provient de la tradition orale qu'elle n'a pas partout bien saisie, ainsi que nous pouvons le voir dans une Vie de Pélage, écrite en Espagne à la même époque (1). D'après cette Vie, Pélage ne sert pas à garantir la rançon d'un prince temporel, mais celle d'un évêque, Hermogius de Tuy, en Galice (2), dont il est le neveu. Il a dix ans lorsqu'il arrive à Cordoue comme ôtage, et treize ou quatorze ans quand il subit le martyre. Hrotsvitha ne tient pas compte de la durée de la captivité : chez elle, le héros nous apparaît d'abord avec ce dernier âge. D'après la vie espagnole, c'est le glaive qui tranche chacun des membres du martyr. Hrotsvitha voulait sans doute atteindre le même but en le faisant projeter par une catapulte (3). Dans la Vie, le jeune Pélage est décapité, alors même qu'on met ses membres en morceaux. Jusqu'à quel point faut-il imputer à Hrotsvitha ou à la personne qui lui a raconté cette histoire les autres embellissements qui suivent, c'est ce qu'il n'est pas possible de déterminer.

La bataille où Hermogius fut fait prisonnier est la bataille

1. Elle est attribuée à un prêtre, Raguel, et a été composée avant la translation des reliques du saint à Léon, en 967. V. cette Vie dans les *Acta SS.* Junii, t. V, et dans Florez, *Espana sagrada*, tomo XXIII, p. 230 sq.; cf. *ibid.*, p. 105 sq.

2. V., sur cet évêque, Florez, *Op. c.*, t. XXII, p. 41 sq.

3. Elle avait peut-être entendu seulement raconter d'abord par la personne sur qui elle s'appuie que le kalife avait ordonné de jeter le martyr dans le fleuve, après qu'il avait déjà été mis en morceaux. Il est dit, dans la Vie (§ 9) : « Rex jussit eum *membratim* gladio scindi et in flumine projici » ; dans Hrosvita, par contre, on lit (v. 278 sq.) : « Rex... jussit Pelagium... trans muros projici, jactum funda machinali... nobilis ut testis, fluvii collisus arenis, ...*membratim* creperet raptim fractusque feriret. »

de Jonquera, près de Pampelune, en 921, dans la guerre que Abderrahman faisait contre la Navarre et le royaume de Léon son allié. Si donc Hrotsvitha, et, avec elle, l'auteur de la Vie espagnole, s'accordent à dire que Adherrahman marcha contre la Galice, on ne saurait l'expliquer autrement qu'en disant que Hermogius et son neveu étaient de ce pays, d'ailleurs soumis au roi de Léon: voilà pourquoi Hermogius, comme son vassal, prit part à la guerre.

Le récit qui suit nous offre un tout autre intérêt que cette légende; il a beaucoup d'importance pour l'histoire littéraire. Il a pour titre :*Lapsus et conversio Theophili vicedomini.* C'est la plus ancienne élaboration poétique de la légende du Faust du moyen-âge, légende si répandue plus tard, dans les littératures nationales ; et c'est là la plus antique des légendes contenant un pacte avec le diable (1). L'ouvrage qui forme la légende de Théophile a été écrit en grec, au VIe siècle, par un auteur qui se nomme lui-même Eutychianos ; il se donne comme clerc et prétend avoir grandi dans la maison de Théophile, et même avoir vu ce qu'il raconte, ou bien l'avoir entendu de la bouche de son héros. Son récit fut traduit en latin par Paul, diacre de l'église de Naples, et dédié à un roi Charles, lequel, n'est probablement autre que Charles III (2), surnommé généralement « le Gros ». En tous cas, cette traduction remonte au IXe siècle (3). Elle a servi de modèle à Hrotsvitha, dont le poème comprend quatre cent cinqante-cinq hexamètres.

En voici le contenu : Théophile, né de parents illustres, est déjà, dès son enfance, destiné au service de l'Eglise : il est mis entre les mains d'un prêtre lettré, son parent, qui doit lui enseigner les sept arts libéraux (4). Après que ce pieux en-

1. V. Sommer, *De Theophili cum diabolo foedere.* Thèse d'agrégation à l'université de Halle, de l'année 1844.

2. D'après le jugement de Köpke ; v. *Op. c.*, p. 50.

3. Elle se trouve dans les *Acta SS.* Februar., t. I, p. 480 sq., et l'original grec est dans l'édition des *Œuvres* de Rutebeuf, par Jubinal, t. II, Paris, 1839, p. 332 sq.

4. L'original grec n'en dit rien non plus ; cette introduction a été proba-

fant eût fait ses études, il arriva peu à peu à la dignité de vicaire-général, *vice dominus*, de l'église d'Adana, en Cilicie (1). Aimé du peuple comme du clergé, on le choisit, à la mort de l'évêque, comme son successeur. Mais Théophile refuse opiniâtrement d'accepter cette dignité et déclare au métropolitain qu'il en est indigne. On nomme donc une autre personne à la dignité épiscopale et, à l'instigation de quelques clercs, le nouvel évêque dépouille Théophile de ses fonctions, qu'il avait remplies pendant de longues années, ainsi que l'ajoute Hrostvitha. Elle continue et nous dit (v. 62 sq.) qu'il prit d'abord cette offense avec calme et se réjouit même de pouvoir se consacrer avec d'autant plus de liberté au service du Christ (2). Mais enfin l'ennemi du genre humain, Satan, essaie de le tenter en remplissant son esprit de mauvaises pensées ; il lui rappelle la puissance qu'il avait auparavant et le mépris écrasant dont il est devenu l'objet. Théophile succombe à la tentation. Il va trouver un Hébreu mal famé, qui s'entend dans la magie, et lui demande son assistance. Celui-ci l'engage à s'adresser à son maître, qui pourra le secourir ; et, la nuit suivante, il le conduit, devant la ville, à un lieu (3) plein de fantômes (*multo phantasmate plenum*) : là se trouvaient les habitants des enfers, en habits blancs, des lumières à la main ; au milieu d'eux était assis le prince de l'enfer lui-même (v. 99 sq.). Le démon se déclare prêt à aider Théophile ; il veut, par sa puissance, l'élever de nouveau si haut en dignité, que tous se prosterneront devant lui ; mais, pour cela, il faut qu'il se donne à lui et qu'il renonce par écrit au Christ et à sa mère, la sainte Vierge. Théophile écrit le pacte (4), et,

blement ajoutée par Hrosvita pour donner plus de relief à la personnalité de son héros.

Le modèle ne dit pas un mot de tout cela.

1. Dans notre poète, qui ne nomme pas la ville, la Cilicie est devenue la Sicile (v. 2). — Le titre de Théophile est, en grec : οἰκονόμος.

2. Le modèle dit ici (§ 3) seulement : « Quo facto (après sa déposition) suae tantum domus, is qui a priori recesserat officio, agebat curam. »

3. Le Cirque, d'après Paul.

4. Dans la Vie (p. 4), il le signe même de son sceau. La scène y est plus dramatique, vu que le démon parle avec l'Hébreu, et celui-ci avec Théophile. C'est le juif qui remplit le vrai rôle de médiateur.

dès le lendemain, s'accomplit la promesse du démon (v. 126). L'évêque réunit les premiers membres du clergé et de la paroisse et, après avoir fait appeler Théophile, il déclare, les larmes aux yeux, qu'il a péché contre ce saint homme, et lui rend, d'après la Vie, — ce que Hrotsvita indique à peine (1), — son ancienne fonction, avec des pouvoirs plus élevés. Mais Théophile se comporte ensuite d'une manière arrogante avec ses subordonnés ; il ne trouve de plaisir qu'aux joies et à la pompe de la terre, et il remercie Satan.

Cependant, la miséricorde divine, qui ne veut jamais la perte du pécheur, s'empare de lui et ébranle son âme. Dans un long monologue (v. 163), Théophile parle avec effroi des peines de l'enfer qui l'attendent et ne met plus son espoir qu'en la Vierge Marie. Voici qu'elle lui apparaît en songe et lui déclare qu'elle est prête à lui pardonner elle-même, mais que, vu la gravité du crime, elle ne peut pas intercéder pour lui auprès de son Fils. Théophile reconnaît toute l'horreur de sa faute, mais il fait remarquer qu'il y a eu aussi d'autres grands pécheurs, comme les Ninivites, David, l'assassin d'Urie, Pierre, qui renia le Christ, à qui cependant le Christ lui-même a pardonné. Marie finit par se laisser attendrir et promet sa médiation. Trois jours après, elle revient et lui annonce que le Christ lui a pardonné (v. 347). Mais cela n'est pas suffisant pour tranquilliser Théophile ; il redemande aussi le papier qu'il a signé, afin que le démon ne le produise pas contre lui au jour du jugement dernier. Cette requête est également exaucée, et, trois jours après, il trouve à son réveil son pacte sur sa poitrine. Alors Théophile confesse publiquement sa faute dans l'église, et il raconte comment il a été sauvé ; là-dessus, l'évêque engage les assistants à chanter les louanges de la sainte Vierge et brûle le pacte fait avec le démon. Après cela, on dit une messe. Dès qu'elle est finie, on voit le visage de Théophile briller d'une splendeur merveilleuse qui, ainsi que le dit notre poète, témoigne de la pureté

1. On croirait presque que deux vers ont disparu avant le v. 138, car on y lit : « Ast hic e subitis tanti laetatus honoris donis », alors qu'auparavant il n'est nullement question de ces dons (*dona*).

(*candor*) de son âme. Mais voilà que, trois jours après, il meurt dans l'église consacrée à la sainte Vierge : il y est enseveli, tandis que son esprit s'envole au ciel. Hrotsvita termine ce poème en faisant l'éloge de la miséricorde de Dieu et en ajoutant un « Amen. » Cette conversion de Théophile est la dernière du premier groupe des légendes qui parurent seules et tout d'abord. C'est ainsi qu'on peut expliquer que le poète ait ajouté précisément à ce poème encore huit hexamètres, où se trouve une prière avant le repas : ce « benedicite » en vers n'a aucune relation avec la légende de Théophile ; il devait être vraisemblablement dit après la lecture de chaque légende du livre, car on est en droit de conclure que ces légendes étaient destinées à être lues au refectoire pendant les repas.

Quant au rapport qui existe entre ce poème et son modèle, on peut dire qu'il le suit fidèlement en général, si fidèlement même que Hrotsvita en reproduit parfois les expressions ; mais on y trouve aussi, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans l'analyse, quelques développements et additions remarquables, qui font connaître les aspirations du poète à lui donner une base plus profonde et surtout plus psychologique (1).

La nature de ce sujet semble avoir particulièrement plu à Hrotsvita, car, dans le premier récit du nouveau groupe de légendes, elle en traite un tout à fait semblable. C'est « La conversion d'un esclave de Proterius par saint Basile » (de Césarée) (2). Ce récit repose sur un épisode de la Vie apocryphe de ce saint, attribuée à saint Amphilochius. Il va sans dire que le poète a ici encore mis à profit une traduction latine qui était déjà composée au IXe siècle (3).

1. Il y a lieu de remarquer également que Hrotsvita fait apparaître la sainte Vierge à Théophile en songe, *in somnis* (v. v. 207), tandis que le modèle ne dit que *media nocte*. Hrotsvita ne dit absolument rien de la punition de l'Hébreu, qui, du reste, n'est mentionnée que très brièvement dans le modèle (§ 6).

2. Le titre du manuscrit est : « Conversio cujusdam juvenis desperati per S. Basilium episcopum. » Mais il a été ajouté au manuscrit par un copiste du XVe siècle. Le premier éditeur, Celtes, donna à ce récit le titre de *Proterius*, qui ne lui convient pas du tout.

3. Par le sous-diacre romain Ursus.

Au début de ce poème, qui comprend deux cent cinquante-neuf hexamètres, Hrotsvita recommande la lecture de ce récit comme exemple de la miséricorde divine, quoiqu'il soit écrit par une faible femme. En voici le contenu : Proterius, homme notable de Césarée (c'était un sénateur, d'après la Vie), n'a qu'une fille unique, qu'il destine au couvent. Cette pieuse intention met en colère le démon, qui allume, dans le cœur d'un esclave de Proterius, un amour violent pour la jeune fille. Cet esclave se sent d'autant plus malheureux qu'il n'ose pas découvrir sa passion et qu'il se reconnaît lui-même indigne d'une telle alliance. Comme Théophile, il s'adresse à un magicien et lui demande son appui ; ici, comme là, ce dernier le renvoie à son maître, le prince des ténèbres éternelles. Le magicien lui donne une lettre de recommandation pour le démon ; avec cette lettre, l'esclave se rend, pendant la nuit, au tombeau d'un païen et implore la protection du diable (1). Les serviteurs de ce dernier ne tardent pas à paraître, et, pleins de joie, ils conduisent l'esclave auprès de leur seigneur et maître qui, entouré de sa suite, est assis sur un trône élevé (2). Avant tout, il exige de la part de l'esclave, et par écrit, le reniement du Christ, déclarant avec colère que les chrétiens n'ont pas par habitude de lui rester fidèles, mais que, dès qu'ils ont obtenu de lui ce qu'ils veulent, ils retournent à Jésus-Christ, en la miséricorde de qui ils ont une entière confiance. L'esclave rédige, là-dessus, le document qu'on demande. Aussitôt après, le démon envoie ses serviteurs remplir l'esprit de la jeune fille d'un amour impur pour son propre esclave. Elle ne tarde pas à demander à son père de lui permettre de l'épouser ; elle menace même, en cas de refus, de se donner la mort. Le père y consent, le désespoir dans l'âme (v. 137).

Mais le Christ, plein de compassion, s'apprête déjà à arracher sa proie à Satan. Peu de temps après son mariage, la femme apprend, en effet, que son mari n'est point un bon chrétien et qu'il n'entre pas dans le temple. Interpellé à ce

1. D'après la Vie (§ 44), il agite en même temps en l'air l'acte qu'il a écrit.
2. Ainsi le dit la Vie, *ibid.*

sujet, il avoue son pacte avec le démon. Le malheureux court ensuite trouver saint Basile et implore son assistance. Celui-ci est prêt à la lui accorder : pour pénitence, il enferme le pécheur repentant. Les mauvais esprits le tourmentent alors terriblement et lui reprochent de s'être livré volontairement à eux. Mais peu à peu il triomphe de cette épreuve par sa pénitence et espère en son salut. Enfin, l'évêque lui-même entreprend de le conduire dans l'église ; mais, tandis que l'esclave, que l'évêque tient par la main droite, veut en franchir le seuil, le diable arrive, saisit son bras gauche et le tire avec force (v. 233 sq.). Le saint et le démon en viennent à une violente altercation (1). Satan ne renonce point aux droits que lui confère l'acte ; il les revendiquera même au jugement dernier. Mais cet espoir s'évanouit à son tour pour le diable déçu, car, à la prière de la paroisse pieuse, le ciel vient au secours du saint et l'écrit tombe d'en haut devant ses pieds. La fin du récit contient un chant de louanges en l'honneur du Christ.

Le poème suivant, composé de deux cent soixante-six hexamètres, est intitulé *Passio S. Dionysii* : il a un moindre intérêt, car ce n'est qu'une élaboration de la Vie composée par Hilduin et que nous avons étudiée déjà dans notre deuxième volume (p. 348 sq.). J'y renvoie le lecteur pour le contenu général du sujet ; je me contente de relever ici quelques particularités du récit de Hrotsvita, qui, du reste, a singulièrement abrégé son modèle. Avec un tact plein de justesse et où perce son sens esthétique, elle nous présente aussitôt le héros, alors qu'il était astrologue en Égypte et qu'en voyant subitement, à la mort du Christ, le soleil s'éclipser, il en conclut qu'un Dieu inconnu s'était manifesté au monde (2). C'est aussi Denys — ainsi que l'ajoute Hrosvita — qui, à son retour à Athènes, lui a fait élever un autel (v. 20 sq.). — L'activité de Denys comme écrivain occupe une grande place dans la Vie d'Hilduin ; mais elle ne se prêtait point à un développement poétique ; le poète, par contre, emprunte à la lettre

1. Plus forte dans la *Vie* (§ 48) que dans Hrosvita.

2. Le poète omet ici ce qui précède dans le *Vie* (c. 5) et ce qui traite d'Athènes et de saint Paul.

du saint à Démophile (*Vita*, c. 15) un souvenir de la vie du premier, qui se prêtait bien à une description et qui en même temps caractérisait bien son héros. Dans un voyage en Crète, Denys se rend auprès de saint Carpus (v. 45 sq.). Il le trouve au moment où il était fortement irrité contre un païen qui poussait un chrétien à renoncer à sa foi. Denys cherche à le tranquilliser et lui conseille d'implorer pour les deux la grâce de Dieu, de sorte que, avec le secours du Sauveur, l'un puisse se convertir et l'autre être ramené au bercail. Mais Carpus persiste dans sa colère, et désire même la mort à tous les deux (dans la Vie (1), il la demande même à Dieu). Or, pendant son sommeil, il a une vision : au-dessus de lui il voit le ciel en flammes et le Christ, en qualité de juge, entouré de légions d'anges ; au-dessous, il aperçoit l'abîme terrible de l'enfer et ces malheureux, les yeux pleins de larmes, qui se tiennent sur ses bords glissants et qui chancellent, tandis que des serpents cherchent à les précipiter avec eux dans les profondeurs de l'abîme. Carpus désire que les deux coupables y tombent et il les maudit. Mais Jésus (qui dans la Vie tend la main aux deux pécheurs) gourmande Carpus comme il le mérite. — Disons encore que, dans le récit de la passion du Saint (v. 164 sq.), le poète ne décrit pas tous les supplices qu'on lui fait souffrir dans la Vie, mais le fait décapiter tout de suite. Dans Hrosvita également, le tout est couronné par la marche miraculeuse du saint qui, portant sa tête dans ses mains, se rend à son tombeau éloigné de deux milles.

Le sujet de la dernière légende, la *Passion de sainte Agnès*, composée de quatre cent cinquante-neuf hexamètres, devait particulièrement sourire à notre femme-poète et la remplir d'enthousiasme. La sainte est une des martyres les plus célèbres et les plus anciennes de la chasteté (2) et en elle trouve

1. Où le récit est plus riche et plus vivant dans les détails : il en faut dire autant de la description de la vision.

2. Elle a été déjà chantée par le pape S. Damase, et, d'après lui, par Prudence, qui nous fait un récit de la légende bien plus simple et tout autre que celui de Hrosvita. V. vol. I, p. 123 et 258. Saint Ambroise (*De virginibus*, l. I, c. 2), saint Augustin (*Sermo* 273) et saint Jérome (*Ep*. 130, ad Demetr.)

son couronnement le plus important des vœux des religieuses. Aussi, ce poème débute-t-il par un prologue d'une allure magistrale (v. 1-24); la morale du récit qui va suivre y est en quelque sorte contenue. L'auteur y exhorte en effet les vierges fiancées à Jésus-Christ à bien conserver leur virginité et à rester fidèles au fiancé céleste : c'est pour cela qu'autrefois de pieuses jeunes filles donnèrent elles-mêmes leur vie; et parmi elles, Agnès est un modèle.

Hrotsvita a emprunté les matériaux de sa narration à une lettre écrite à des religieuses et faussement attribuée à saint Ambroise (1). Elle a suivi fidèlement en général le récit de la vie de la sainte contenue dans cette lettre ; ce récit devait être décisif pour le moyen âge.

Agnès, romaine d'une illustre naissance et d'une grande beauté, s'était, dès son enfance, fiancée au Christ. Mais le fils de Symphronius, préfet de la ville, ayant aperçu cette jeune fille de treize ans, en tombe éperdûment amoureux. Il lui offre de riches présents et demande sa main. Peine perdue. La vierge du Christ le repousse avec dédain ; elle célèbre fièrement son amant céleste, dans un long discours dont les couleurs sensuelles rappellent le *Cantique des cantiques* (2). Ce refus occasionne une maladie à l'adolescent. Inquiet pour son fils, le père cherche à se renseigner sur l'amant de la jeune vierge et il apprend que c'est Jésus-Christ. En vain essaie-t-il, en employant les prières et les menaces, de décider Agnès à renoncer à Jésus-Christ et à s'unir à son fils. Si elle reste inébranlable, elle doit au moins se consacrer au service de Vesta. Pour toute réponse, elle accable les dieux d'injures. Plein de colère, le préfet ordonne de lui enlever ses vêtements et de la conduire dans un lupanar. Mais Agnès se confie dans le secours de Jésus-Christ. Le Maître ne l'abandonne pas. Ses

donnent aussi Agnès comme un modèle de chasteté. Elle paraît avoir souffert le martyre pendant la persécution de Dioclétien.

1. *Epistolae* ex Ambrosianarum numero segregatae. I. V. *Ambrosii Opera* Venise, 1782. 4°. Tom. VIII, p. 194 sq.

2. Toutefois Hrosvita ne suit ici que l'exemple de son modèle qui, en cela, va même beaucoup plus loin.

cheveux deviennent soudain si longs et si touffus qu'ils recouvrent sa nudité, des pieds à la tête. En arrivant au lupanar, elle est reçue par un ange qui l'environne d'une lumière si éblouissante qu'aucun des jeunes gens n'ose approcher d'elle, et que chacun d'eux tombe à ses pieds, plein pour elle de vénération. Seul, le fils de Simphronius, poussé par sa passion, s'avance à sa rencontre. Mais, avant même de la toucher, il tombe inanimé sur le sol (v. 269). Comme le père se plaint et accuse la sainte de sortilège, celle-ci prie Dieu de rendre la vie au fils de Simphronius. Il se relève aussitôt et, en même temps que le préfet, il se convertit au christianisme (1). Mais les prêtres païens ameutent le peuple contre la « sorcière ». Simphronius n'a pas le courage de la protéger ; il abandonne l'office de juge à son suppléant, qui la condamne à périr par le feu. Cependant Agnès reste saine et sauve, tandis que les flammes saisissent les bourreaux et les païens qui se tiennent tout autour (v. 365 sq.) (2). La sainte remercie Dieu, mais elle soupire après une fin prochaine. Son désir s'accomplit sur-le-champ : le juge irrité de ce miracle lui tranche lui-même la tête (3). Des anges prennent son âme et la conduisent en chantant des hymnes, dans le palais céleste. Quant à son corps, il est enseveli avec beaucoup d'honneurs par ses parents (4) ; la sainte leur apparaît pendant qu'ils veillent auprès du tombeau ; elle passe devant eux dans un cortège de vierges pompeusement parées, ayant à sa droite un agneau plus blanc que la neige ; elle les assure de sa félicité, car elle est maintenant étroitement unie à Celui qu'elle a toujours fidèlement aimé sur la terre (5).

1. Il y est dit, du père (v. 337) : « Atque Deum verum clamans dixit fore Christum. » Il n'est nullement question de cela dans la *Vie* (c. 12); il ne fait que s'étonner de ce miracle et il est triste de ne pouvoir point sauver Agnès.

2. Cf. ci-dessus, p. 53.

3. Dans la *Vie* (c. 14), cela n'a lieu que par son ordre.

4. D'après la *Vie* (*l. c.*), Agnès fut ensevelie sur la « Via Nomentana ». Au-dessus du tombeau s'élève encore aujourd'hui — tout près des catacombes qui ont reçu son nom — l'église qui lui est consacrée.

5. Ici finit le poème de Hrosvita, qui ne dit rien ni de la mort de Emerentiana, ni de la conversion de Constantia, dont la *Vie* nous fait le récit (c. 15 et c. 17).

Si nous jetons un regard rétrospectif sur ce recueil de récits poétiques, et si nous mettons à part le deuxième poème qui s'adapte à peine dans le cadre du recueil et qui ne fait que paraphraser le récit biblique en y ajoutant peu d'ornements, nous ne pourrons nous empêcher de convenir que le sujet en est intéressant et qu'il ne manque pas de charmes poétiques. Mais si, d'un côté, nous y voyons, dans le choix des matériaux, le talent de Hrotsvita comme écrivain, nous n'y voyons pas moins percer sa nature féminine et ses habitudes de religieuse.

Pour ce dernier détail, c'est un point caractérisque de voir le livre commencer par l'histoire de la sainte Vierge et se terminer par la passion de sainte Agnès; déjà longtemps auparavant, les Pères de l'Église avaient donné les deux (en même temps que sainte Thècle) comme des modèles d'une virginité à toute épreuve : ce sont les modèles particuliers des religieuses. La virginité masculine est célébrée dans Pélage (1).

Les trois poèmes ont été composés par Hrotsvita avec un amour personnel tout particulier pour le sujet et avec un plus grand enthousiasme : ce sont aussi les trois seuls qui soient agrémentés d'un prologue qui en témoigne. Quant au sujet de « Théophile » de « Basile », et au récit de saint Carpus qui forme le centre poétique de « Denys », ils agréèrent à son cœur de femme parce qu'ils manifestent d'une manière admirable la miséricorde infinie du Christ pour le pécheur repentant. Le caractère de Gongolfe lui-même devait être sympathique à cette vierge par la douceur dont il fut si mal récompensé.

Quant à la manière de traiter le sujet lui-même, on voit du moins, dans les passages isolés de la légende de Marie, la pudicité féminine de l'auteur, tout à fait en opposition avec les idées de la source où elle puise. Ce qui trahit encore la femme, c'est de voir que Hrotsvita n'aime pas à s'étendre dans les descriptions des souffrances terribles des martyrs, ainsi que

1. C'est ce que le poète nous dit, sans détour (*Pelag.*, v. 311) :
Qua bene servata fulget pro *virginitate*
Adjunctus turmis, coelesti sede receptus etc.

le faisait précisément le moyen âge ; et cependant les légendes de Denys et de Pélage lui en fournissaient une belle occasion. Bien que notre poète ait en général l'habitude, autant qu'il nous est permis d'en juger, de suivre fidèlement les modèles qu'elle s'est choisis ; bien qu'elle ne dédaigne pas d'en reproduire même diverses expressions, elle ne se fait point pourtant leur esclave, nous l'avons encore vu. Elle abrège, elle développe, elle ajoute même, et tire les conséquences ou donne les motifs. La narration ne manque point de facilité ; on y reconnaît une certaine éloquence particulière à la femme, même dans le vers coulant qui se meut avec liberté et rapidité : c'est ce qui met Hrotsvita au-dessus de plusieurs poètes masculins de son temps. Elle aime tellement la rime qu'elle ne cherche à écrire que des hexamètres et des distiques léonins. et ce n'est que par une bien rare exception qu'on voit ça et là la rime faire défaut dans ses vers (1). La langue elle-même offre un cachet tout à fait personnel, surtout dans l'emploi fréquent des diminutifs, ce qui lui donne un coloris féminin (2); l'expression toutefois se ressent d'une certaine uniformité et son vocabulaire poétique n'est point des plus considérables.

CHAPITRE QUATRIÈME

HROTSVITA. POÉSIE ÉPIQUE : POÈMES HISTORIQUES.

Parmi les poèmes narratifs de Hrotsvita, les deux plus précieux sont sans contredit les deux poèmes historiques, en vers hexamètres, qui forment le dernier livre. Ils sont tout aussi remarquables par leur contenu qui les élève au rang de sources historiques importantes (3), qu'attrayants au point de vue de

1. Les hexamètres sont même parfois en même temps rimés à la fin (caudati). V. Köpke, *Op. c.*, p. 150, Cf. Bartsch's *Artikel über Baracks* Ausg., dans Pfeiffers *Germania* Jahrg. III, p. 379 sq., et Freitag, *Op. c.*, p. 11 sq.

2. Parfois elle emploie ces formes, à cause de la facilité visible du mètre. Ce qu'il y a de singulier, c'est l'emploi des formes antiques du pronom *mis*, *tis*, qui sont surement employées pour le même motif.

3. Cf. là-dessus : Maurenbrecher, *De historiae decimi sec. scriptoribus qui res ab Ottone gestas memoriae tradiderunt* (Dissert.) Bonn 1861. p. 57 sq.

la forme ; on peut même dire que, sous ce dernier rapport, ils nous présentent, pour ainsi parler, les fruits les plus mûrs de son activité littéraire. Le premier des ces poèmes est intitulé : *De gestis Oddonis I imperatoris* (1) ; il ne nous est parvenu qu'avec deux grandes lacunes qui, d'après le calcul de Pertz (2), comprennent ensemble six cent soixante-dix-huit vers, de sorte que ce poème, qui a aujourd'hui neuf cent douze vers, comptait à l'origine environ seize cents hexamètres. Ces vers sont, même dans les poèmes historiques, en rimes léonines.

Cet ouvrage fut commencé après le couronnement d'Othon I[er], comme empereur (963), et pour le moins avant l'automne de 965 (3) ; il fut terminé, tel qu'il est maintenant, peu après le couronnement d'Othon II (Noël 967) (4). Il fut composé à l'instigation de Gerberge, nièce d'Othon le Grand, ainsi que nous l'apprend une lettre qui précède cet ouvrage et qui est adressée à cette abbesse par l'auteur. Gerberge avait demandé que Hrosvita « écrivît en vers les exploits de César-Auguste » ; mais la femme-poète s'est contentée, ainsi qu'elle le dit ici, de nous faire connaître les exploits de son règne comme roi allemand. Elle ajoute qu'elle n'a pas osé aborder, sans guide, la sublimité de la majesté impériale ; ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'elle a dû jusque-là se frayer elle-même son chemin. Mais elle espère cependant trouver encore des guides dans l'art de la narration ; elle pensait donc alors continuer l'ouvrage. Nous ne savons rien toutefois d'une telle continuation : dans l'unique manuscrit que nous pous possédions, le récit ne vaque jusqu'à l'époque où Othon I[er] monte sur

1. Edité également par Pertz dans les *Monum. german. hist.*, *Scriptores*, IV, p. 317 sq. Je suis, pour l'indication des vers, l'édition de Barack. — V. sur cet ouvrage, outre Maurenbrecher et Köpke, Zint, *Ueber Roswitha's Carmen de gestis Oddonis.* (Dissert.) Königsberg, 1875.

2. *Op. c.*

3. Vu que Brunon, frère d'Othon I, y est représenté comme étant encore en vie.

4. Peut-être dans une deuxième rédaction dans laquelle auraient été ajoutés d'abord les vers 896 et sq. V. là-dessus Zint (p. 1 sq.) dont je ne saurais adopter partout l'argumentation. En tout cas, l'ouvrage fut terminé avant la mort de Guillaume de Mayence (1 mars 968). V. la page suivante et cf. Köpke, p. 87 sq.

le trône impérial. Ainsi que nous l'apprenons également de la même lettre, les sources dont disposait l'auteur ne consistaient qu'en diverses communications orales et sans suite (1). Elle s'autorise de sa qualité de femme et de l'ordre qu'elle a reçu de prendre la plume, pour solliciter l'indulgence en faveur de son ouvrage ; elle ne s'inquiète d'ailleurs que du jugement de son abbesse et de celui de son confident, Guillaume, archevêque de Mayence (fils naturel d'Othon Ier), à qui Gerberge voulait envoyer le poème.

Le récit est précédé de deux dédicaces en hexamètres formant ensemble soixante-treize vers ; la première est adressée à l'empereur Othon I, qui surpassa tous les autres Augustes en piété, ainsi que le dit le poète, et l'autre, ajoutée probablement plus tard, est adressée à l'empereur Othon II. Dans celle-là, le poète confirme que nul livre sur ses exploits ne lui a servi de modèle ou de source ; le fondement de son ouvrage c'est le dévouement (*devotio*) ; elle n'a jamais voulu dire autre chose que la vérité, ainsi que ses autorités la lui ont transmise. L'autre dédicace s'appuie sur le fait que le jeune empereur a désiré un exemplaire de l'ouvrage ; Hrosvita l'appelle « notre Salomon » et elle espère que son nom sera cemme un bouclier qui la protégera contre les méchancetés de la critique.

Dans la narration elle-même, on peut distinguer six groupes ou chapitres par rapport à la matière, ainsi que Köpke l'a fait remarquer le premier avec raison (2). Le premier (v. 74-197) forme l'introduction : après avoir parlé, dès le début, de la transmission de l'empire, qui des Francs passe aux Saxons par ordre du Roi des rois, l'auteur nous fait un portrait du caractère du premier roi allemand de race saxonne, Henri Ier, dont la justice protégea la paix intérieure. De son mariage avec l' « incomparable » Mathilde, naquirent trois fils, parmi lesquels Othon, le premier d'entre eux, brilla comme l'étoile du matin ; il possède maintenant à bon droit la fière Rome, le

1. Quia haec eadem nec prius scripta repperi, nec ab aliquo digestim sufficienterque dicta elicere quivi. »

2. *Op. c.*, p. 97.

chef du globe terrestre, et il dompte les païens. Elle exalte aussi le deuxième fils, Henri, comme un protecteur de l'Église; mais le troisième, Brunon, se consacra tout entier au service de cette dernière, et Dieu lui accorda les dons les plus magnifiques de la sagesse, en laquelle il surpasse tous les mortels (v. 138). Ensuite, et encore dans le même chapitre, le poète raconte en détail le mariage d'Othon avec Eaditha, fille d'Edward, roi des Anglo-Saxons : cette femme prévenait en sa faveur par sa bonté d'âme et par la pureté d'expression de son visage ; mais cela n'avait rien d'étonnant, car elle descendait de saint Oswald. Elle donna le jour à Ludolphe, que le peuple aimait avec raison si tendrement.

Avec le deuxième chapitre (v. 198-530) commence l'histoire de la royauté d'Othon; ce chapitre s'étend de la mort d'Henri I[er] jusqu'au mariage de Ludolphe et à la détermination de sa succession dans l'Empire, par conséquent de 936 à 948. Au début, le poète nous présente Othon comme roi et elle en fait un éloge pompeux; elle dit que Dieu s'est plû à le bénir et à le protéger; c'est un autre David auquel nul ennemi ne pouvait résister et qui soumit les peuples païens afin que la paix de l'Eglise fût assurée. Elle parle ensuite de son frère Henri et du mariage de celui-ci avec Judith, fille d'Arnolphe de Bavière, par conséquent des parents de Gerberge (v. 229 sq.). C'était un temps de paix et de bonheur. Mais la malice de l'ennemi des hommes ne tarda pas à troubler cette concorde : une guerre civile éclata. Et là-dessus, Hrosvita nous fait le récit des combats d'Eberhard de Franconie avec Henri (938), celui de la captivité de ce dernier et celui de son rachat (1) par le roi qui courut à son secours, comme Abraham courut au secours de Loth. Mais la ruse du démon occasionna encore un plus grand crime, à savoir la conjuration d'Eberhard avec Giselbert de Lorraine pour déposer Othon et mettre Henri sur le trône. Et ce dernier, ô douleur ! se déclara prêt à tremper dans cette intrigue ; mais ce ne fut que forcé, du moins le poète

1. *Redemit*, dit Hrosvita (v. 271); par le fait, ce rachat n'eut lieu qu'indirectement. Cf. Giesebrecht, *Gesch. der deutschen Kaizerzeit*, vol. I, p. 257.

l'espère (1). Cependant le Dieu de justice qui protégea si souvent Othon, fait que ce plan ne tourne qu'à la ruine de ses ennemis. La bonne religieuse ne se sent pas de taille à faire une peinture de la guerre (v. 316 sq.). Elle n'a qu'un but : le salut du pieux roi par Dieu, salut qui ressembla à un miracle ; ce n'est qu'ainsi qu'elle explique la rencontre de Birten et d'Audernach (399), les combinant ensemble et y ajoutant aussitôt la deuxième délivrance d'Othon par le Christ, lors de l'attentat qui eut lieu à Pâques, en 941. Elle décrit ensuite la contrition d'Henri, sans exprimer clairement sa culpabilité (2); puis, le pardon généreux que lui accorda son frère qui, « peu de temps après » (3), l'éleva au trône de Bavière. A partir de ce moment il n'y eut plus de dissension entre eux. Henri protège maintenant l'Empire contre les « Avares », dans le pays desquels il fait même des invasions. Vient encore, dans ce chapitre (v. 468 sq.), la mort d'Edith, que le peuple pleura comme la véritable mère du pays ; puis se trouve un récit caractéristique et laudatif de deux enfants qu'elle laissa, Ludolphe et Liutgarde, du premier surtout qui gagna le cœur de tout le monde (et avant tout celui du poète), et enfin du mariage de ces deux jeunes gens.

Le troisième chapitre (v. 540-807) est consacré à l'alliance d'Othon avec Adelheide, veuve de Lothaire, roi d'Italie, et à l'obtention de la couronne lombarde; il embrasse une époque qui va de novembre 950 au commencement de 953. Presque la moitié de ce chapitre est consacrée à l'intéressante narration

1. Pro dolor ! ipsorum se promisit fore promptum
Votis ac firmis hoc confirmaverat orsis;
Sed spero certe, non se sic corde tenere,
Illis consensum sed vi praebere coactum. V. 294 sq.

L'auteur confirme donc expressément ce fait que, du reste, il n'était pas facile de nier, le plan avait plutôt été forgé par Henri lui-même avec Eberhard ; mais elle tâche de l'excuser autant que faire se pouvait.

2. Elle dit seulement :
... summoque dolore revolvit,
Contra justitiam quidquid perfecerat unquam. V. 411 sq.

L'habit de pénitent dont se revêtit Henri pour se présenter devant son frère n'est indiqué que d'une manière transparente : « Simplicis et tenuis fruitur velamine vestis. » (V. 428).

3. Par le fait, ce n'est que trois ans plus tard.

de la persécution et de la délivrance de la reine veuve avant l'arrivée d'Othon en Italie (v. 540-660). L'auteur raconte d'une manière saisissante comment Bérenger II usurpe le trône, maltraite Adelheide et la fait enfermer dans une forteresse ; mais, avec l'aide de Dieu, elle réussit à s'enfuir par un conduit souterrain qu'ont creusé une servante et un prêtre, ses seuls compagnons dans son infortune ; malgré toutes les poursuites, elle arrive heureusement à Reggio, où l'évêque lui avait préparé un asile. Othon a entendu parler de la grâce de cette reine par des pèlerins qui reviennent de Rome ; ils lui ont dit que, après Edith, elle est la seule femme digne de devenir son épouse, et cela l'engage d'abord à entreprendre le passage des Alpes (1). Il est bientôt reconnu, à Pavie, comme souverain, et il se marie, dans cette ville, avec Adelheide, à qui il avait député son frère Henri comme premier garçon d'honneur. Entre le beau-frère et la belle-sœur se forme bientôt un lien d'amour fraternel (v. 754 sq.), et Henri jouit alors de la faveur particulière du roi. Le poète nous parle encore ici du retour de Ludolphe qui eut lieu, d'après ce qu'elle dit (2), sur l'ordre d'Othon ; de l'arrivée d'Othon lui-même dans la patrie ; enfin de la soumission de Bérenger, qui, en qualité de vassal, reçoit de nouveau des mains d'Othon le gouvernement de son royaume considérablement amoindri, à la condition de mieux traiter son peuple (v. 780 sq.). Mais il ne tient pas la condition : Othon est justement irrité ; toutefois il ne peut marcher incontinent contre lui, car la ruse du démon bouleverse à nouveau la paix intérieure de l'Allemagne.

Le quatrième chapitre comprend une période de temps de 953 à 957 ; mais il ne nous en reste que le début, composé de dix-huit vers, et la fin qui en a quarante-huit : ce sont environ trois cent quatre-vingt-huit vers qui se sont perdus. Le poète

1. Ludolphe le précède. L'auteur, se mettant en contradiction avec les autres sources historiques, représente cette expédition infructueuse de Ludolphe comme un triomphe splendide qui lui valut l'éloge enthousiaste de son père (v. 665 sq.). Cf. Dümmler, *Kaiser Otto*, p. 192 sq.

2. En contradiction avec Widukind. V. là-dessus : Dümmler, *Kaiser Otto*, p. 200, remarque 1.

y racontait d'abord, ainsi que le montre le début, la guerre civile allumée par Ludolphe. Le motif de sa révolte est seul parvenu à notre connaissance : la faveur dont l'oncle Henri jouissait auprès d'Adelheide, tandis que Ludolphe lui-même avait perdu son amour, fit craindre à ce dernier de perdre également la première place dans l'Empire ; les mauvais discours de plusieurs l'égarèrent. — Après cela vient la lacune. Le fragment qui la suit suppose déjà le récit d'une expédition victorieuse de Ludolphe encore gracié par le roi, vu que Hrosvita nous y communique une lettre d'Othon dans laquelle il le félicite à ce sujet et lui confére, comme récompense de sa fidélité à toute épreuve, le gouvernement de l'empire d'Italie. Cette expédition se fit en Italie. Ludolphe plein de joie se prépare déjà au retour.

Après cela, signalons une nouvelle lacune d'environ deux cent quatre-vingt-dix vers : elle renfermait le cinquième chapitre, dont il ne nous reste que quatre vers; du moins ces vers nous apprennent-ils que le chapitre se terminait avec le couronnement général d'Othon et d'Adelheide (février (962). Là se clôt le récit proprement dit de Hrosvita. Le sixième chapitre, que nous distinguons encore avec Kopke, n'est qu'un court épilogue (v. 876-912) dans lequel le poète déclare qu'elle n'ose pas décrire ce qu'Othon a accompli comme Auguste : il a vaincu et banni Bérenger ; il a mis sur la chaire de saint Pierre un autre pape, et il a élevé son fils Othon à la dignité impériale. Ces exploits exigent un récit plus noble que celui qu'elle est capable de présenter.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur le récit historique de Hrosvita, il nous sera facile de reconnaître, malgré les lacunes qu'il renferme, le bien-fondé de l'opinion qui veut que nous ayons affaire ici à une histoire de famille (1). Dans le premier chapitre, ce qui fait le sujet principal du récit, après que le poète nous a présenté la famille d'Henri Ier, c'est le premier mariage du héros ; dans le deuxième, la querelle et

1. Ainsi que Waitz le fit remarquer le premier d'une manière décisive : *Ueber das Verhältniss von Hrotsuits Gesta Oddonis zu Widukind*. Forschungen zur deutschen Geschichte, vol. IX, p. 336.

la réconciliation des deux frères, Othon et Henri, la mort d'Edith et le mariage de ses enfants ; dans le troisième, le deuxième mariage d'Othon ; dans le quatrième, la révolte et la réconciliation du fils ; enfin dans le cinquième, le deuxième mariage reçoit pour ainsi dire sa consécration par l'élévation des époux à la dignité d'empereur et d'impératrice. Cette manière de comprendre l'histoire correspondait entièrement aux idées d'une femme, et principalement à celles de la religieuse Hrosvita : l'intérêt qu'elle portait aux événements contemporains devait être entièrement déterminé par ses relations et par celles de son couvent avec la famille royale ; mais cette manière de voir ne cadrait pas moins bien avec les idées de l'abbesse Gerberge, qui avait ordonné à Hrosvita de prendre la plume. Ce qu'il faut d'autant plus remarquer qu'on y a à peine pris garde, c'est que cette manière de voir, tout en mettant au premier plan l'intérêt personnel, s'offrait précisément la première pour traiter poétiquement le sujet. Et elle était en état de donner de l'unité au sujet (1) et de la vie au récit.

Le caractère personnel de la narration impose certaines bornes à la vérité historique et lui porte même parfois préjudice ; mais c'est précisément ce caractère qui nous captive, et, là même où nous reconnaissons ou du moins où nous soupçonnons la partialité d'un auteur qui n'écrit pas un ouvrage d'esprit mais un ouvrage de cœur (2), nous restons encore sous le charme. Voilà pourquoi cet ouvrage s'élève franchement, comme poème, au-dessus des autres du même genre, par exemple de celui du poète Saxo. Avec cela, il nous offre une narration coulante et facile, un style naturel qui ne sent pas l'école des savants et qui dépasse de beaucoup celui des légendes. Le coloris du récit qui devait, d'après ce que nous avons dit, être jusqu'à un certain point celui d'un panégyrique, était celui-là même qui s'imposait, par la manière dont le su-

1. Comme conséquence nécessaire de ce « traitement », le poète a laissé de côté ou à peine effleuré un grand nombre de faits remarquables.

2. Voilà pourquoi il est possible que sa partialité puisse s'étendre en même temps à deux personnes ennemies l'une de l'autre, à Henri et à Ludolphe.

jet avait été transmis à l'auteur. Hrosvita le tenait vraisemblablement du cercle de la famille royale et de la cour. Quant à l'embellissement des discordes domestiques et de la révolte entre le frère et le fils, elle en trouvait le motif dans sa façon de comprendre la marche des événements de ce monde et d'attribuer une influence directe, à l'enfer comme au ciel, sur les choses d'ici-bas. C'est le démon qui excite à la révolte et c'est Dieu qui sauve Othon. Donc, bien que ce poème ne doive être mis à profit qu'avec beaucoup de précaution, il n'en est pas moins vrai que, comme source historique, il a une grande valeur (1) : il n'offre pas seulement des nouvelles particulières d'importance, mais il nous aide encore à mieux connaître les motifs de quelques résolutions considérables (2).

Le deuxième poème historique de Hrosvitha, qui fut composé après le premier et même, à ce qu'il paraît, seulement après la mort d'Othon Ier (3), est intitulé : *De primordiis coenobii Gandersheimensis* (six cents hexamètres) (4). Il traite, par conséquent, de l'origine du monastère du poète, et d'abord de sa fondation par Ludolphe, l'ancêtre proprement dit de la dynastie royale saxonne, auquel Louis le Germanique conféra la fonction de duc. Mais ce fut sa femme, Oda, qui l'engagea à fonder le monastère. Saint Jean-Baptiste avait annoncé à sa pieuse mère, Aeda, que sa postérité fonderait un monastère de religieuses et recevrait un jour la couronne impériale en récompense (5). C'est ainsi que la légende venait au secours des religieuses pour relever l'importance de leur monastère.

1. Mais ne vouloir juger ce poème qu'à ce seul point de vue, c'est se rendre coupable d'injustice, comme l'ont fait aussi dans d'autres cas semblables les historiens allemands ; cet ouvrage n'est qu'un poème, et n'a pas d'autre prétention : c'est à ce point de vue qu'il faut d'abord le juger.

2. Cf. Zint, *Op. c.*, p. 26.

3. C'est ce qui semble résulter de la manière dont il est parlé ici de Othon, V. 77 sq. (spécialement du mot *ejus*) et V. 570 sq. — Au v. 87 sq., le poète renvoie au poème consacré à ses exploits. Cf. aussi Köpke, p. 118.

4. Édité aussi par Pertz dans : *Monum. German. hist.*, *Script.* IV, p. 306 sq.

5. Ce n'est indiqué, il est vrai, que d'une manière indirecte (v. 67 sq.). La description de l'extérieur de saint Jean-Baptiste (v. 49 sq.) n'est peut-être pas sans valeur par rapport aux arts plastiques de cette époque.

Au delà du Ganda, petit affluent de la Leine (à Brunshausen) (1), le duc possédait une petite église, et c'est là qu'on prépara provisoirement un asile pour les jeunes vierges que réunissait la communauté d'une vie pieuse (v. 110 sq.). Ludolphe désigna sa fille, Hathumod, pour en être l'abbesse, et il la confia d'abord au monastère de Herford, où elle devait faire son éducation (2). Ensuite, le duc et sa femme se rendirent à Rome pour demander au pape Sergius (3) des reliques pour le monastère qu'ils voulaient fonder, et pour le mettre sous sa juridiction immédiate (4). Leur désir fut satisfait. Ils retournèrent chez eux avec des reliques de saint Anastase et de saint Innocent. On ne tarda pas non plus à découvrir un endroit favorable pour établir le monastère et son église, dans une forêt environnée de collines et près d'une villa de Ludolphe, aux environs de Brunshausen (v. 192 sq.). De nombreuses lumières, qui brillèrent pendant la nuit, à l'époque de la Toussaint, indiquèrent cet emplacement. Le bois est essarté et l'on commence les constructions ; mais, avec le temps, les pierres viennent à manquer. Alors un nouveau miracle vient au secours de l'entreprise, car une blanche colombe montre à l'abbesse le chemin d'une carrière cachée. Ludolphe ne vit pas l'achèvement de son entreprise ; mais il la recommanda à son fils, et, plus tard, il fut enseveli dans la nouvelle église ; sa fille, Liutgarde, qui avait épousé le jeune roi Louis, fils de Louis le Germanique, accorda aussi des secours. A la mort de Hathumod elle-même, qui arriva dix ans plus tard (874), la construction n'était pas encore terminée. La consécration n'eut lieu qu'en 881, sous son successeur, Gerberge I[re] (v. 381 sq.). Cette fille de Ludolphe avait été fiancée à un grand, Bernhard ; mais elle s'était consacrée à Dieu en secret. Bernhard ne voulait pas pour cela rompre son engagement : la mort se chargea de le faire, car il périt dans une guerre. Tou-

1. Dans le duché du Brunswick (*Rem. des Traducteurs*).
2. Cf. Vol. II, p. 294 sq., ainsi que sa *Vie*.
3. Il occupa la chaire pontificale de janvier 844 jusqu'à janvier 847.
4. Hoc rectoris apostolici solum ditioni
Tradimus ad defendendum pariterque regendum. V. 160 sq.
La réponse du pape correspond également à cette interprétation (V. 184 sq.).

tefois, la vraie directrice du couvent, dès le début et même sous Gerberge, comme aussi après sa mort (897), sous sa sœur Christiana, fut la vieille duchesse Oda, vrai modèle de la femme allemande (1) : elle accrut aussi les possessions du monastère, soit par ses propres donations, soit par celles qu'elle fit faire à sa famille. Elle gagna surtout à la nouvelle fondation la faveur de son gendre, le roi Louis. En montrant tant de zèle, elle répondait parfaitement aux vues de son fils, le pieux duc Othon, dont la mort (912) fut pleurée amèrement par les religieuses, ainsi que le poète le raconte en détail. Huit jours auparavant, il avait eu le bonheur de voir la naissance de son petit-fils Othon (le Grand). — Hrostvitha parle encore de la mort de Oda, à l'âge de cent sept ans (913), et de celle de l'abbesse Christiana (919), et elle termine par une prière pour sa félicité et celle de ses sœurs.

C'est avec raison que Hrostvitha termine ici son poème sur l'origine de Gandersheim : la mort de Christiania en forme la conclusion toute naturelle, car, jusqu'à Gerberge II, aucune abbesse de la maison de Ludolphe ne lui succéda plus. Jusque-là, la direction du monastère avait été tout entière dans les mains de la famille qui l'avait fondé, et en particulier dans celles de la mère Oda. En arrêtant donc là l'histoire du monastère, l'auteur montre, une fois de plus, l'intérêt personnel qu'elle prend à la maison royale : elle met en même temps en relief le sentiment de l'unité de composition ; et c'est là une qualité qui distingue ce petit ouvrage de maints poèmes historiques anciens et des chroniques rimées qui parurent plus tard. On y voit également le talent de narration de l'auteur, notamment dans les légendes auxquelles elle aime à réserver les plus belles couleurs de sa palette. Il est à peine besoin de dire que ce poème a une valeur multiple comme source historique.

1. V. notamment v. 415 sq. et v. 496 sq.

CHAPITRE CINQUIÈME

HROSVITA. DRAMES.

C'est le deuxième livre qui renferme les ouvrages de Hrosvita les plus intéressants, au point de vue de l'histoire littéraire. Depuis que le monde antique se tait, ce sont les premiers essais dramatiques que nous connaissions. C'est en lisant les comédies de Térence que le poète en conçut la première idée, et, par ces comédies seules, Hrosvita apprit probablement à connaître le drame en général. En écrivant ces drames, le poète a voulu, ainsi qu'il nous le dit dans la préface, fournir un contre-poison (1) aux pièces immorales de l'auteur romain qui, à cause de leur style gracieux, attirent les détracteurs eux-mêmes de la littérature païenne ; elle a voulu « que la chasteté précieuse de vierges saintes fût célébrée dans le même genre de poésie dans lequel on récite de honteux incestes de femmes lascives. » Certes, la bonne religieuse est toute honteuse d'avoir été forcée, par ce genre de poésie, de traiter « la folie détestable d'amants criminels et leurs discours doucereux. » Mais c'est précisément par là que le triomphe des femmes pieuses devient plus glorieux. Elle sait assez, d'ailleurs, et elle n'a besoin de personne pour lui apprendre, que, sous le rapport de la forme, elle est restée bien loin derrière son modèle.

Quoique Hrosvita désigne elle-même, sous le nom de « imitation » (2), le lien qui la rattache à Térence, il est bien évident que ce mot ne peut être entendu que dans un sens très général. Ce poète lui a servi de modèle pour le dialogue et lui a fourni plusieurs tournures de phrases que Hrosvita devait du reste connaître par la tradition de l'école. Cette influence

1. Mais Hrosvita ne dit nullement, comme on le prétend en général, qu'elle ait l'intention de vouloir faire disparaître, par ses pièces, celles de Térence.

2. « Non recusavi illum *imitari* dictando .. »

au point de vue de la langue fut cependant essentiellement restreinte par le fait que notre poète a composé ses pièces en prose (1). Nous verrons plus tard que l'influence de Térence s'est fait peu sentir sous le rapport de la composition. Les pièces de Hrosvita ne sont pas même divisées en actes et en scènes; par contre, et ce à quoi on serait loin de s'attendre, c'est par le choix du sujet que Térence a surtout influencé notre auteur. Certes, Hrosvita n'a traité que des légendes; mais elle croyait, d'après son modèle, ainsi que le montre la préface, que ce genre de poésie devait avoir des histoires d'amour pour sujet (2). Et en effet, sur six pièces il y en a cinq où l'amour est en cause : dans quatre d'entre elles c'est même l'amour, sous ses formes les plus sensuelles, qui joue le principal rôle de l'action.

Dans le manuscrit, ces pièces n'ont point de titre, et on leur en a donné un d'après le héros principal de chacune d'elles : « Gallicanus, Dulcitius, Calimachus, Abraham, Paphnutius, Sapientia. » Celle qui ouvre la série est sûrement aussi la première en date pour la composition (3). C'est également celle où l'action est la plus riche et la plus largement traitée : elle se divise en deux parties, dont la seconde offre le caractère d'une petite pièce finale. Nous pouvons y apprendre tout de suite à connaître la manière dont Hrosvita procède pour dramatiser son récit. Ce qui en fait le sujet, c'est la conversion de Gallicanus, général de Constantin le Grand, par les employés de la cour, Jean et Paul, ainsi que son martyre et celui de ceux qui l'ont converti, sous Julien. La *Passion* des deux saints nommés en dernier lieu et les Actes qui la précèdent

1. Laquelle çà et là est rimée d'une manière surprenante.

2. « Hoc tamen facit non raro verecundari gravique rubore perfundi, quod, *hujusmodi specie dictationis cogente*, detestabilem inlicite amantium dementiam et male dulcia colloquia eorum, quae nec nostro auditui permittuntur, accomodari dictando mente tractavi et stili officio signavi. »

3. Comme l'a fait déjà remarquer Köpke (p. 58), elle se rattache immédiatement à la dernière narration poétique de Hrosvita, ou plutôt à sa source, à la légende de sainte Agnès, attribuée à saint Ambroise ; à la fin de cette dernière, l'auteur raconte en détail la conversion de Constantia, fille de Constantin, par sainte Agnès, conversion que Hrosvita a laissée de côté dans son récit poétique. V. ci-dessus, p. 327, rem. 5.

forment la source où le poète a puisé, en en reproduisant même fréquemment les expressions (1).

Voici, en peu de mots et d'après la source, le sujet de la première partie. Au commencement d'une nouvelle guerre, le général Gallicanus, encore païen, mais couvert de gloire, demande pour récompense de ses services la main de Constantia, fille de l'empereur. Or, cette fille s'est fiancée avec le ciel. Le père est rempli d'inquiétude à cause de cette dissidence ; mais, comptant sur le secours de Dieu, sa fille lui conseille de la promettre à Gallican s'il remporte la victoire ; cependant, afin qu'ils puissent mieux se connaître, elle exige aussi que, pendant la campagne, il laisse auprès d'elle ses deux filles ; en échange, il doit prendre dans son entourage Jean et Paul, ses deux pieux chambellans (*primicerii*). La conversion des filles et du père est la conséquence de cette mesure. Ce n'est, il est vrai, qu'après une défaite que Gallican embrasse le christianisme ; pressé par l'ennemi, il a suivi le conseil des deux chambellans et promis au Dieu des chrétiens de se faire baptiser s'il est victorieux. Il se consacre ensuite, ainsi que ses filles, à la vie ascétique.

La deuxième partie, bien plus courte, a pour sujet la *Passion* des trois martyrs ; sous Julien, d'abord celle de Gallican, qui est en premier lieu exilé et ensuite décapité ; puis celle des deux officiers de la cour, dont Julien exige les services. Ils refusent de servir ce païen et plus encore de sacrifier à Jupiter. Ayant été élevés dans le palais, ils sont mis à mort secrètement par des soldats, sous la conduite de Terentianus. Mais le fils de ce dernier se trouve soudain possédé du démon au tombeau des martyrs. Réduit au désespoir, le pauvre père se convertit au christianisme, et les martyrs lui rendent son fils sain et sauf.

Passons à la composition de la première partie.

1. V. *Acta Sanctor.*, *Junii*, t. V, p. 37 sq. et p. 159 sq. Le fait même de voir les *Actes* former un tout avec la *Passion* montre déjà que les deux parties de la pièce ne doivent pas être considérées comme deux drames indépendants l'un de l'autre, mais qu'ils sont dans le rapport de dépendance qui a été indiqué ci-dessus.

La pièce débute par un dialogue entre Constantin et Gallican qui est accompagné par les « princes » *(principes)*, c'est-à-dire apparemment par les généraux de l'armée : dans ce dialogue, l'empereur exhorte le général à commencer enfin l'expédition contre les Scythes ; mais celui-ci, tout en protestant de son obéissance, demande une récompense. Cependant ce n'est pas sans hésitation qu'il ose la faire connaître. L'empereur déclare d'abord qu'il doit consulter sa fille. C'est ce qui a lieu dans la deuxième scène. Constantia assure qu'elle aime mieux mourir que de sacrifier sa virginité ; néanmoins, pleine de confiance en Dieu, elle donne à son père le conseil que nous avons déjà fait connaître en analysant la source. Dans la scène suivante, nous retrouvons Gallican avec les généraux, inquiets au sujet de la décision. Mais il aperçoit Constantin qui, loin d'avoir cette mine sombre qu'il montrait, revient avec un visage épanoui. Dans la quatrième scène, l'empereur fait connaître à Gallican la réponse de sa fille.

Ces quatre premières scènes sont très remarquables par un dialogue dramatique des plus animés qui rend fidèlement les sentiments des personnages : c'est donc là, pour cette époque, une production vraiment étonnante.

Nous sommes à la scène cinquième. On annonce à Constantia les filles de Gallican. Elle s'adresse à Dieu et le prie de détourner le père de ses « intentions injustes » et de remplir le cœur des filles de la douceur de son amour, afin qu'elles veuillent embrasser l'état de la sainte virginité. Constantia engage ensuite les deux jeunes filles à choisir cette vocation et elles y consentent sans détour. Elle met sur le compte d'une inspiration divine cette subite conversion. Dans la scène sixième, on envoie à Gallican les chambellans (*primicerii*) ; il les reçoit, dans la scène septième ; puis il part et va sacrifier aux dieux, avant de se mettre en campagne. A la scène huitième, nous le voyons revenir du temple et rencontrer les deux chambellans qui, pendant ce temps, se sont apprêtés pour l'expédition (1).

1. Jean ouvre la scène en disant : « En dux egreditur; ascendamus equos. »

La scène suivante nous conduit sur le champ de bataille. Les légions ennemies sont innombrables, à ce que pense Gallican; cependant il veut qu'on leur oppose une résistance vigoureuse. Mais déjà les tribuns doutent du succès et inclinent à se rendre. Alors Jean conseille à Gallican de faire vœu d'embrasser le christianisme, afin d'obtenir la victoire. Gallican le fait. — Tout cela s'accomplit avec la rapidité de l'éclair (1). Les ennemis ne tardent pas à déclarer à leur roi que leurs forces et leur courage sont épuisés : il l'a senti lui-même ; il annonce à Gallican sa soumission et celui-ci la reçoit avec clémence ; lui et son peuple seront fédérés.

Dans la scène dixième, nous voyons l'armée faire son entrée à Rome. Gallican veut passer près du temple et entrer dans l'église des Apôtres. Constantin s'étonne du retard de son général, et il apprend, dans la scène onzième, que cela provient de sa visite à l'église des Apôtres.

Enfin la scène douzième est plus détaillée. Gallican, dans un dialogue animé avec l'empereur, lui apprend les péripéties de la bataille, bien que cette dernière ait été déjà mise en scène ; il suit fidèlement la source, mais en y faisant quelques additions ; il dit par exemple qu'après avoir fait son vœu, il a vu un jeune homme portant une croix le précéder ; il avait à ses côtés des légions armées de personnes inconnues ; et il termine en disant qu'il renonce à la main de Constantia et qu'il ne veut pas se marier. Dans la dernière scène de la première partie, Constantia, les filles de Gallican, l'empereur, Hélène viennent se joindre aux précédents, les yeux remplis de larmes de bonheur. Gallican, qui est devenu chrétien, refuse l'honneur qu'on veut lui faire en lui offrant d'habiter dans le palais, comme membre de la famille impériale ; maintenant, il ne veut être que l'humble serviteur de l'empereur qui lui a procuré la victoire ; il veut se rendre à Ostie, auprès d'un saint moine, pour y vivre d'une vie entièrement ascé-

1. Après la proposition de Jean, Gallican dit : « Voveo et opere implebo. » Et, là-dessus : « Hostes : Heus ! rex Bradan, sperandae fortuna victoriae alludit nos ; en dextrae languescent, vires fatiscent, sed et inconstantia pectoris cogit nos discedere ab armis. »

tique. Cette première partie, qui forme un tout complet, se termine par une prière que Constantin adresse au ciel en demandant à Dieu de bénir cette bonne disposition, Gallican y répond par un *Amen*.

Il est facile de reconnaître que, de même que dans les mystères postérieurs, la composition du drame est toute épique. C'est ce que montrent bien les scènes sixième, septième et huitième : elles sont très courtes et n'ont pas la moindre valeur dramatique ; en tout cas, elles auraient pu n'en faire qu'une seule. Le changement perpétuel de scène laisse déjà reconnaître que Hrosvita n'a pas pu avoir la pensée de faire représenter ses pièces ; il est même bien difficile qu'elle ait pu en général se faire une idée d'une représentation. Elle n'a sûrement pensé qu'à la lecture, et elle a cru également sans doute que les pièces de Térence n'avaient pas d'autre destination. Le dialogue seul est vraiment dramatique ; toutefois le début de la pièce elle-même et la manière dont Constantin commence son discours montrent un certain talent dramatique du poète. C'est à peine, par contre, si l'on y trouve le vestige d'une étude des caractères.

Notre critique ne s'applique pas moins à la dernière partie où le double martyre n'a pas la moindre relation intrinsèque. Les premières scènes sont très caractéristiques par rapport à l'absence dramatique de composition. Dans la scène première, Julien envoie ses soldats pour chasser les chrétiens de leurs propriétés. Ils reviennent aussitôt chez lui (1) dans la scène deuxième, et ils lui racontent ce qu'ils ont appris en mettant le pied dans le « château fort » de Gallican. Julien leur commande d'en chasser Gallican. Dans la scène troisième, celui-ci déclare aux soldats, qui font leur apparition sans rien dire, qu'il se rendra à Alexandrie. Ce rapide discours forme toute la scène. La scène quatrième nous montre de nouveau les soldats revenant auprès de Julien pour lui rapporter déjà que Gallican a été mis à mort à Alexandrie. — Comment

1. La pause entre l'ordre reçu et le rapport qu'ils font n'est point remplie. La scène se termine par : « Milites : In nobis non erit mora. » La scène deuxième débute par : « Consules : En milites revertuntur. »

était-il possible de croire à la représentation de pareilles pièces, ainsi que l'ont fait pourtant plusieurs personnes, et même des savants judicieux ?

« Dulcitius », la deuxième pièce, a, d'après le sujet, un caractère essentiellement différent. Et plus d'une scène nous fait souvenir de la comédie et de la farce, bien qu'ici également il s'agisse d'un martyre, et d'un martyre de trois jeunes vierges : Agape, Chionia et Irène. En voici le contenu. Dioclétien veut bien marier les trois sœurs, aussi belles que nobles, avec les premiers de son palais, si elles consentent à renoncer à Jésus-Christ et à sacrifier aux dieux. Elles refusent. Là-dessus elles sont livrées au président Dulcitius (scène première). Celui-ci se les fait amener, et, séduit par leur beauté, il veut jouir de leur amour, ainsi qu'il le déclare à leurs gardiens. Afin de les voir commodément, il les fait enfermer dans une pièce de sa maison, dont le vestibule est affecté à l'étalage des ustensiles de cuisine (scène deuxième). Pendant la nuit, il pénétre dans cette pièce ; mais, saisi d'une folie subite, au lieu d'embrasser les jeunes filles, il embrasse et caresse, au vu et su des vierges qui l'observent, les pots et les casseroles tout maculés de fumée. Cette scène quatrième est pleine de vie et de mouvement. Il en ressort noir comme un démon, en sorte que les gardiens eux-mêmes, saisis de frayeur, prennent la fuite (scène cinquième). Il court au palais pour se plaindre à l'empereur de cette conduite des gardiens ; arrêt des concierges, qui menacent de battre cet homme couvert seulement de quelques lambeaux noirs et déchirés scène sixième). Mais voici sa femme qui vient et le reconnaît, malgré sa mascarade. Il remarque enfin à quel point il a été trompé par les sorcelleries des jeunes filles. Il veut se venger : il les exposera toutes nues (scène septième). Or, les gardiens déclarent que c'est en vain qu'ils s'efforcent de les déshabiller ; leur robe semble être collée à leur corps comme la peau (scène huitième). Alors Dioclétien les livre au comte Sisinnius ; mais comme elles persistent à professer le christianisme, ce dernier condamne les plus âgées à être brûlées ; elles meurent sans que leurs habits ou leurs corps soient entamés par les flammes. La plus jeune, Irène, sera mise dans un lu-

panar; mais les gardiens qui l'y mènent, trompés par deux anges, la conduisent sur le sommet d'une montagne. C'est en vain que Sisinnius tente d'y parvenir aussi ; de guerre lasse, il ordonne qu'on la mette à mort avec une flèche.

Ici encore l'auteur suit fidèlement une légende que nous trouvons dans les *Acta Sanctorum*, à la date du 3 avril (1). Hrosvita se contente de quelques variantes (2), et elle reproduit moins littéralement son modèle qu'elle ne l'a fait dans la dernière pièce. Mais le genre de composition est le même.

La troisième pièce, « Calimachus » (3), a le caractère d'une tragédie d'amour. Le sujet en est tiré des actes apocryphes de l'apôtre saint Jean, de l'histoire apostolique (*Apostolica historia*) (4) du prétendu Abdias. La composition est un peu plus libre que celle de « Dulcitius », attendu que l'auteur s'en tient moins textuellement à son modèle.

Ici encore, le début de la pièce, qui se joue à Éphèse, montre beaucoup d'habileté. Callimaque fait part à ses amis de son amour pour la belle Drusiana, épouse d'Andronicus. Il espère la gagner. Ses amis lui répliquent qu'elle est chrétienne. Et, comme il persiste, malgré cela, dans sa résolution, ils lui apprennent que Drusiana est une élève de Jean et qu'elle s'est entièrement consacrée à Dieu : elle refuse ses droits même à son mari, qui est pourtant un homme foncièrement chrétien. « Vous me réduisez au désespoir, vous en qui j'espérais trouver ma consolation », s'écrie cet amant. Mais il espère tou-

1. V. *Aprilis*, tome I, p. 248 sq. — Que cette légende fût connue également en Occident longtemps auparavant, c'est ce que nous montre Aldhelm (V. vol. I, p. 588).

2. C'est ainsi que, dans la légende, la scène première se passe à Aquilée, la deuxième à Thessalonique, où s'est rendu Dioclétien, traînant après lui les chrétiens captifs. Hrosvita ignore cette variété des lieux et en rétablit ainsi l'unité. Elle abrège aussi parfois les discours, ce qui donne plus de rapidité à l'action.

3. C'est ainsi que le nom se présente dans le manuscrit.

4. L'édition dont je me sers est celle de Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*. (Ed. II. Hambourg 1719.) On peut y voir (p. 542 sq.) l'histoire de Drusiane. Quant aux Actes de Jean, V. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden* (vol. I, p. 348 sq.) et en particulier notre légende, p. 457 sq.

jours persuader Drusiana (scène première). Cet essai fait le sujet de la scène deuxième. Certes, il est représenté d'une manière très imparfaite, et on devait s'y attendre de la part d'une religieuse. Callimaque n'y va pas, pour ainsi dire, par quatre chemins. Il n'en est que plus tôt repoussé par Drusiana, qui lui fait perdre tout espoir, même pour l'avenir. Il menace toutefois de revenir encore à la charge. Aussi Drusiana, dans le monologue qui suit, craint-elle pour sa chasteté. Elle ne sait que faire. Révèlera-t-elle cette poursuite? Mais cela mettra la brouille parmi les bourgeois. La cachera-t-elle? Mais il sera difficile d'échapper aux embuches diaboliques (1). Elle prend donc le parti de demander la mort à Jésus-Christ, afin de ne pas causer la ruine du jeune homme. Sa prière est exaucée sur-le-champ. Andronicus, ayant pénétré secrètement dans sa maison, n'arrive que pour constater la mort subite de son épouse (2).

Mais cela ne guérit pas Callimaque de sa passion. Il gagne le gardien du tombeau, Fortunat (scène cinquième), qui lui permet de voir celle qu'il aime. Dans la scène suivante, entraîné par sa passion, il veut faire violence même à ce cadavre, et l'infidèle Fortunat l'excite à ce forfait. Mais un serpent terrible s'attaque à ces deux infortunés. Dans la scène septième, Jean et Andronicus arrivent au tombeau de Drusiana, afin de prier pour son âme (3). Ils y rencontrent, sous la forme d'un

1. Abdias ne dit rien de tous ces soucis. On n'y trouve (d'après Fabricius *l. c.*, p. 543) que ceci : *Quia causa tanti vulneris infirmae animae sum :* et avant sa maladie, il avait dit : *Dolens quod... tantum ex ejus forma nefas exortum esset.* C'est à cela que se rapporte le début de notre monologue : « Eh heu! domine J. Chr., quid prodest castitatis professionem subiisse, cum is amens mea deceptus est specie? » Qu'on compare avec cela les paroles de Jean, scène septième, par rapport au désir de mourir manifesté par Drusiane : « Hoc amor castitatis coegit. » Il est remarquable de voir que Hrosvita crut nécessaire de donner à cela un motif plus profond et qu'elle le développa avec une connaissance parfaite de la faiblesse du cœur de la femme.

2. C'est ainsi qu'il faut comprendre la scène troisième dans Hrosvita ; dans Abdias, cette mort est précédée d'une maladie de la fièvre qui prend Drusiana deux jours après sa rencontre avec Callimaque.

3. « Quo animam Christo commendemus prece ; » ainsi est rendu ce que Abdias a exprimé par : « ut sacra celebrarent. » V. Fabricius p. 548. Cf. Lipsius p. 459.

beau jeune homme, Jésus-Christ, qui leur dit que « il a apparu à cause de la résurrection de Drusiana et de Callimaque (par le ministère de Jean) (1), afin que son nom soit loué en eux »; après quoi il disparaît (2). Les deux autres s'approchent maintenant du tombeau. Et voilà qu'ils trouvent le cadavre de Drusiana hors du tombeau, et, à côté de lui, ceux de Callimaque et de Fortunat, tous deux enlacés par le serpent, car le dernier avait été tué par le reptile et le premier était mort de frayeur (3). Andronicus révèle à Jean la cause de la mort de Drusiana. Mais l'apôtre, après avoir chassé le serpent, réveille d'abord Callimaque. Celui-ci raconte alors que, à l'approche du serpent, un beau jeune homme, au regard terrible, lui a apparu; des flammes jaillissaient de sa figure et une étincelle l'a frappé : « Meurs, Callimaque, lui a-t-il dit, meurs pour vivre ! » Après ces paroles, il a cessé de vivre. — Callimaque regrette amèrement sa vie passée et son forfait, et demande à devenir chrétien, sous la direction de l'apôtre. Ensuite Drusiana est rappelée à la vie et elle désire la résurrection de Fortunat. Callimaque s'y oppose, mais en vain, en disant que c'est Fortunat qui l'a poussé au crime. L'apôtre lui en fait un reproche, l'engage à se montrer chrétien, et laisse à Drusiana le soin de rappeler Fortunat à la vie. Ce dernier n'en montre pas la moindre reconnaissance : lorsqu'il apprend que Callimaque s'est converti et que c'est Drusiana elle-même qui l'a rappelé à la vie, il préfère mourir encore que de voir ces deux êtres si riches en grâces (4). Son désir sera

1. Ce qui manque ; nous avons lieu de nous en étonner. Dans la source, le jeune homme dit à Jean (*l. c.* p. 459) : « Propter Drusianam, quam habes nunc resuscitare etc. »

2. Andronicus dit après le discours du Christ : « Quam subito receptus est coelo ! » Et l'auteur dramatise ainsi son récit : « Et haec cum dixisset... in coelum, videntibus Joanne et caeteris, revertebatur. »

3. C'est ce que nous trouvons dans la source, et ici (scène sixième) cela est prédit par Callimaque à l'approche du serpent.

4. Ici Hrosvita s'éloigne du texte traditionnel d'Abdias, où il est dit : « Cum... vidisset *Drusianam resuscitatam* », et ensuite : « Ne videret quod *etiam* ad illos virtutis gratia pervenisset » (*l. c.*, p. 555). Je dis : du texte *traditionnel*, car le récit de Lipsius concorde avec le texte de Fabricius p. 463). Le modèle dont s'est servi Hrosvita offrait sans doute ici un meilleur texte.

accompli et, pour sa jalousie, il ira en enfer : voilà ce que dit l'apôtre ; et la pièce se termine par les pieuses méditations qu'il fait.

La pièce qui suit est l'une des meilleures ; elle est intitulée *Abraham*, bien que le titre qui lui conviendrait le mieux fût *Maria*, d'après l'héroïne. C'est la conversion d'une courtisane qui en fait le sujet. Marie, orpheline déjà à sept ans, se retire chez son oncle, le pieux ermite Abraham, qui la fiance à Jésus-Christ. Elle passe vingt années d'une vie tout ascétique près d'Abraham. Mais voilà qu'un moine réussit enfin à la séduire, après y avoir vainement travaillé toute une année, dans les visites qu'il faisait à l'ermite. Elle prend ensuite la fuite, désespérant obtenir le pardon. Mais Abraham envoie un ami à sa recherche. Celui-ci la trouve, après deux années, dans une maison de prostitution. L'ermite entreprend de la ramener et, habillé en soldat, il pénètre jusqu'à elle. Repentante, Marie le suit et se soumet à la plus rude pénitence. — Ce sujet est emprunté à une Vie de l'ermite Abraham (qu'on dit avoir vécu près de Lampsaque), composée en grec par un contemporain, Ephraïm. Il va sans dire que notre poète en avait sous les yeux une traduction latine, qui ne semble plus exister dans sa rédaction primitive (1).

La composition de cette pièce offre tout à fait le caractère épique des précédentes, et l'auteur n'y tient nullement compte de l'unité du lieu. Les scènes suivent pas à pas le récit. Pour en faciliter la marche dramatique, le poète a fait entrer dans la pièce, avec beaucoup d'habileté, l'auteur de la vie lui-même, Ephrem, qu'elle a donné à Abraham pour « confident « (2). La pièce débute par un dialogue entre les deux personnages. Abraham dit à son ami les soucis que lui cause la belle or-

1. Ce qui s'en rapproche le plus est, d'après Köpke (p. 64), le texte publié dans l'édition des *Vitae patrum* par Rosweyde (Anvers 1628, p. 368 sq.). L'original grec se trouve dans les *Acta* SS., *Martii* (t. II, p. 741 sq.); on y trouve aussi (*ibid.* p. 433 sq.) une traduction latine moderne avec introduction.

2. Idée que lui donna la Vie, il est vrai, où (*Acta* SS., *l. c.*, p. 441, § 28) Marie, dans son désespoir, pense aux bonnes leçons qu'il lui a données, quoiqu'il n'en ait été nullement question auparavant.

pheline de sept ans et lui fait connaître son intention de la consacrer à la vie ascétique, qui se trouve déjà indiquée dans le nom qu'elle porte. Dans la scène suivante, il fait connaître son dessein à l'enfant elle-même, lui présente la sainte Vierge comme un modèle dont elle pourra se rapprocher par une chasteté inviolable. La scène troisième n'a lieu que vingt ans plus tard. Abraham y communique à son confident la chute de sa nièce, et les rêves qui la lui avaient prédite et dont il est aussi question dans la Vie. Il a tout appris par des personnes qui savent la vérité (1) : il sait aussi la vie qu'elle mène. Il veut pénétrer jusqu'à elle sous le masque d'un amant, même au risque de violer son vœu d'abstinence dans le boire et le manger. L'assentiment d'Ephrem le fortifie dans sa proposition. Dans la scène quatrième, l'ami longtemps attendu revient, et Abraham, armé d'un casque, d'une lance et d'un *solidus* pour le maître de la maison publique, s'apprête à partir (2). A la scène cinquième, nous voyons déjà Abraham saluer le *stabularius* et lui exprimer le désir de voir cette beauté tant vantée. Cette scène est remarquable par la vie du dialogue et le naturel de la narration (3). On appelle Marie. Abraham a peine à retenir ses larmes en voyant sa nièce vêtue en prostituée. Mais le maître de la maison la félicite de ce qu'elle attire à elle non seulement les hommes de son âge, mais aussi les vieillards. La rencontre d'Abraham avec Marie,

1. « *Abr*. Tandem accesserunt qui veritatem scientes, res sese ita ut tibi nunc exposui, habere dixerunt. »

2. Dans cette scène nous voyons, chose curieuse, notre auteur mettre une remarque explicative dans la bouche de l'ami, et nous montrer par là que ces pièces n'étaient destinées qu'à la lecture. Abraham s'écrie : « Quid hoc monstri est, quod hanc... alienos amatores audio sequi ! » et l'ami de lui répondre : « Hoc meretricibus *antiquitus fuit* in more, ut alieno delectarentur in amore. »

3. En voici le début : « *Abr*. Salve bone stabularie. *Stab*. Quis loquitur? Hospes, salve. *Abr*. Estne apud te locus viatori ad pernoctandum aptus? *Stab*. Est plane; nostra hospitiola nulli sunt neganda. *Abr*. Laudabile. *Stab*. Intra, ut tibi praeparetur scena. *Abr*. Magnas tibi pro hilari susceptione (gratias) debeo, sed adhuc majora expecto. *Stab*. Quae voles ut concessurum efflagita. *Abr*. Accipe vile munus, quod defero, et fac ut praepulchra quam tecum obversari experiebar, puella nostro intersit convivio, etc., etc. »

qui ne le reconnaît pas, est représentée d'une manière excessivement naïve (1). Comme elle l'embrasse, elle sent un parfum s'échapper de ce pieux vieillard, et ce parfum lui rappelle sa vie ascétique d'autrefois. Elle pousse un cri de plainte contre elle-même et sur sa chute profonde. Mais le patron étant toujours présent, Abraham continue son rôle : il n'est point venu pour pleurer avec elle ses fautes, mais pour prendre plaisir à son amour. Après avoir bu et mangé, il veut se reposer et suit Marie dans sa chambre à coucher. — Enfin ! les voilà seuls ; on ferme la porte à clef, et il se fait connaître (2). Marie, contrite et repentante, craint de ne point obnir le pardon du ciel à cause de la grandeur de ses fautes. Mais Abraham cherche à la consoler, en lui représentant la surabondance de la grâce divine. N'est-ce pas dans cette seule espérance qu'il a pu s'imposer le sacrifice énorme qu'il a fait pour elle ? Cependant, elle se décide à le suivre. Dans la scène suivante, ils sont déjà de retour. Dans la dernière scène, enfin, Abraham communique déjà à Ephrem l'heureux résultat des mortifications auxquelles Marie s'est soumise. C'est par une prière d'actions de grâces à Dieu de la part des deux ermites que se termine cette pièce : elle ne manque pas d'unité d'action ; elle contient quelques scènes saisissantes qui excitent une émotion purement humaine, émotion qui naît de la douceur du caractère d'Abraham et de ses relations avec sa parente Marie.

La pièce suivante, « Paphnutius », traite un sujet absolument semblable et lui fait pendant, de sorte que nous voyons arriver ici ce que nous avons déjà rencontré dans les récits

1. Aux félicitations du patron Marie répond : « Quicumque me diligunt, aequalem amoris vicem a me recipiunt. » Après quoi Abraham dit : « Accede, Maria, et da mihi osculum. — Maria : « Non solum dulcia oscula libabo, sed etiam crebris senile collum amplexibus mulcebo. *Abr.* Hoc volo. »

2. « Tempus, ablato capitis velamine quis sim aperire », dit-il. Il n'est pas facile de savoir ce que le poète a voulu exprimer par ce voile. Aurait-elle eu en vue le casque? Mais il ne couvrait pas son visage, puisque Marie l'avait déjà embrassé. — Dans la source, elle ne le reconnaît pas non plus, mais cette circonstance est attribuée à la grâce divine, afin que Marie ne prenne pas la fuite. — V. *Acta* SS., *l. c.*, p. 442, § 34.

épiques du poète, où « Théophile » reçoit aussi un pendant dans « Proterius ». Mais, ici comme là, le pendant, ou deuxième sujet, n'est pas à la hauteur du premier (1). Dans Paphnutius, l'auteur a puisé aussi à une source grecque qui était arrivée jusqu'à elle, dans une traduction latine : c'était une Vie de sainte Thaïs, qu'on dit avoir vécu en Égypte, au quatrième siècle (2). C'était aussi une fille mal famée ; elle fut convertie par l'abbé Paphnutius, qui alla à sa recherche, également sous les dehors d'un amant.

Ce n'est sans doute que pour enrichir un peu ce maigre canevas et pour donner un peu de charme à la répétition du même sujet que cette pièce débute par une scène singulière, dont la source ne dit rien (3). Paphnutius apparaît avec ses élèves ; il est triste, et ceux-ci lui en demandent la cause. « C'est, dit-il, à cause d'une offense faite au Créateur par une de ses créatures, qu'il avait faite à son image et à sa ressemblance. Seul, le petit monde s'oppose à la domination de Dieu, tandis que le grand s'y soumet avec résignation. Et, là-dessus, vient se greffer une dissertation savante sur le *Microcosmos*, l'homme, et ses rapports avec le *Macrocosmos*, le monde ; à cette occasion, les élèves adressent une question au maître. C'est surtout la musique qui en fait le sujet, d'après l'ouvrage de Boëce. Ce n'est qu'après cette longue digression que les élèves apprennent enfin la cause du chagrin de leur maître : c'est la vie déréglée de Thaïs. Il veut essayer d'y mettre fin, et, sous les dehors d'un amant, il se propose d'aller à sa recherche. Il part, et il réussit (scène troisième) à l'arracher à sa vie criminelle, en réveillant en elle l'espérance du

1. Cette circonstance est une nouvelle preuve de l'arrangement chronologique de chacun de ses ouvrages par l'auteur.

2. Les *Acta SS.*, *Octobr.* (t. IV, p. 225) nous donnent une ancienne traduction latine, avec laquelle plusieurs passages de notre pièce concordent littéralement. Ces Actes des Saints nous donnent, en remarques, le texte d'une recension un peu différente de cette traduction. Elle prétend être elle-même une traduction du grec. C'est encore le texte des *Acta SS.* qui sert de base à une élaboration postérieure de cette légende, en vers hexamètres léonins, par Marbod.

3. Ce qui y donna lieu, c'est assurément le passage cité ci-après p. 354, rem. 2.

pardon, au moyen d'une vie sévère passée dans l'ascétisme (1). Elle brûle publiquement l'argent qu'elle a gagné par la débauche (scène quatrième) et le suit pour se rendre dans un monastère de femmes, où, avec le consentement de l'abbesse, Paphnutius l'enferme dans une étroite cellule, et où elle se soumet aux privations les plus dures (scène septième) (2). Paphnutius rentre chez lui (scène huitième); trois ans se sont déjà écoulés, ainsi qu'il le fait remarquer dans un court monologue (scène neuvième); il désirerait savoir si la contrition de Thaïs est agréable à Dieu. Pour cela, il veut s'adresser à saint Antoine. Ainsi que nous l'apprenons dans une des scènes suivantes, un élève de ce dernier a une vision : il voit, dans le ciel, gardé par quatre vierges (3), un lit magnifique, et, par une voix d'en haut, il apprend que cette gloire est réservée à Thaïs. Paphnutius court à la cellule et délivre la pécheresse, attendu que Dieu lui a pardonné. Il lui annonce en même temps sa fin prochaine et bienheureuse (scène douzième). Thaïs meurt, en effet, assistée par lui, dans la scène finale.

Cette pièce est décidément plus faible que la précédente; à certains endroits, elle semble n'en être qu'une pâle copie.

Le dernier drame : « Sapientia », est le plus faible de tous. Il a pour sujet la légende allégorique des trois sœurs, « Fides, Spes, Caritas », filles de la Sagesse, qui ont, dit-on, souffert le martyre sous Adrien (4). L'empereur apprend du préfet An-

1. Il rattache son admonestation au nom de Dieu, que Thaïs prononce : à la question qu'il lui adresse pour savoir s'il y a encore un réduit plus caché, elle répond, dans la Vie : « Si ce sont les hommes que tu crains, tu peux être tranquille; ils ne viendront pas dans le lieu où nous nous trouvons; mais si tu crains Dieu, il n'y a point de réduit où tu puisses te cacher. » Hrosvita dit moins bien : « Est etenim (non) aliud occultum tam secretum, ut ejus penetral nulli praeter me nisi Deo est cognitum. » Le sens exige ici impérieusement qu'on ajoute la négation *non*.

2. On ne lui permet de dire tout haut que cette prière : *Qui me plasmati, miserere mei;* car ses lèvres souillées ne doivent pas prononcer le nom de Dieu.

3. Dans la Vie des *Acta SS.* (*l. c.*, § 4), il n'y en a que trois; on serait tenté de croire que la rédaction que notre poète avait sous les yeux était la meilleure. Marbod a suivi ici le texte des *Acta SS.*

4. Cette légende est racontée avec le plus de détails par Métaphraste : V. l'original grec, avec la version latine publiée d'abord par Surius (au

tiochus que ces femmes sont arrivées à Rome pour y répandre le christianisme (scène première). Elles sont citées devant Adrien, qui les presse l'une après l'autre, mais en vain, de sacrifier aux dieux ; elles préfèrent souffrir les plus cruelles tortures, en sorte que, chez elles aussi, c'est la décapitation seule qui amène la mort. Dans trois scènes de suite, se répète la même action, avec de légères variantes. Sapientia, qui a exhorté ses filles à la fermeté et les a félicitées de la victoire, les ensevelit ensuite, aidée de quelques matrones; elle demande à Dieu, sur leur tombeau, de lui envoyer la mort, et sa prière ne tarde pas à être exaucée.

Bien que les noms de ces femmes renferment une tendance allégorique, ils n'apparaissent cependant nulle part dans la légende comme des personnifications, et l'on ne trouve pas même, dans leurs discours, la moindre allusion à ce sujet. La même remarque s'applique aussi pleinement à la pièce de Hrosvita par rapport aux filles (1) ; par rapport à la mère, on trouve, il est vrai, en un passage, une exception : Sapientia (scène troisième) se fait connaître comme étant la Sagesse, et, en particulier, la Sagesse de l'école, en communiquant à l'empereur l'âge de ses filles, sous la forme d'une énigme scientifique et en l'expliquant ensuite, sur sa demande, avec beaucoup de détails et d'une façon magistrale (2). Mais on va beaucoup trop loin en considérant, pour ce motif, comme le fait Magnin (3), cette pièce déjà comme un modèle des moralités postérieures, qui du reste avaient un point de départ étranger aux légendes.

1er août), dans Migne: *Patrol. graeca*, t. CXV, p. 497. Toutefois ici ce n'est pas Adrien qui apparaît comme juge, mais bien Antiochus lui-même. Par contre, c'est aussi Adrien dans la Légende dorée, de même que dans Hrosvita. Cf. aussi *Acta SS.*, *August.*, t. I, p. 16; et Köpke, *Op. c.*, p. 69.

1. Barack prétend le contraire dans son Introduction (p. XXXVII), mais il n'en donne aucune preuve et probablement il lui serait bien difficile de le faire.

2. Sapientia dit : « O imperator, si aetatem inquiris parvularum, Caritas imminutum pariter parem mansurnorum complevit munerum, Spes autem aeque imminutum, sed pariter imparem, Fides vero superfluum impariter parem. » Elle veut dire : Caritas a 8 ans, Spes 10, et Fides 12 ; et Sapientia le montre en expliquant les mots *numerus imminutus, pariter par* etc., en s'appuyant notamment sur Boëce, « De arithmetica. »

3. *Op. c.*, p. 458.

Les drames de Hrosvita n'ont exercé, en général, aucune influence sur le théâtre du moyen âge, ni, plus particulièrement, sur les mystères, y compris les miracles, qui ont existé à peine déjà sous la forme d'offices liturgiques ; ils ont agi d'autant moins qu'ils n'étaient certainement pas destinés eux-mêmes à la représentation. Malgré cela, il y a entre les uns et les autres une grande parenté ; ici comme là, nous trouvons la même négligence naïve de toute espèce d'unité de temps et de lieu; la composition tout entière est épique (1). Par contre, les pièces de Hrosvita s'élèvent bien au-dessus des *Mystères* en général dans la conduite du dialogue, grâce à Térence, son modèle, et bien plus, attendu que notre auteur n'imite nullement ce dialogue en esclave, grâce à la haute éducation littéraire qu'elle devait essentiellement à l'antiquité classique. Ils sont donc en même temps un témoignage éclatant du nouvel essor que ces études avaient pris en Allemagne. Que ces pièces soient également l'expression de la personnalité du poète, c'est ce que montrent leur comparaison respective et les récits épiques de Hrosvita, et déjà seulement par rapport à la tendance commune aux deux genres : la glorification de la chasteté et celle de la miséricorde divine (2). C'est aussi un trait de la nature féminine de l'auteur de voir que c'est précisément dans le dialogue qu'est le côté fort de ces pièces. Il va sans dire que, vu le manque de toute allure dramatique dans la composition, il ne saurait être question d'y trouver des caractères individuels richement dessinés ; mais Hrosvita sait pourtant tracer, dans des lignes unies, un portrait respectable d'un caractère simple, par exemple celui d'Abraham, dans la pièce du même nom ; elle n'a pas pu réussir, par contre, à esquisser une Thaïs. En général, cependant, les discours des personnages ne sont pas en contradiction flagrante avec leur caractère, et nous ne trouvons pas,

1. Il est intéressant, sous ce rapport, de comparer le premier drame de Hrosvita avec celui qu'a composé Lorenzo de' Medici il Magnifico (par conséquent un poète aux études classiques) intitulé : « Rappresentazione di S. Giovanni e S. Paolo » ; ils traitent tous deux le même sujet, et d'après la même source. Cette pièce a été souvent imprimée, depuis la fin du XVe siècle.

2. Ce dernier point est bien visible dans « Calimachus ».

chez elle, de ces caricatures comme il s'en rencontre assez souvent dans les *mystères* qui viendront plus tard (1).

CHAPITRE SIXIÈME

GESTA APOLLONII. WALTHER DE SPIRE. PURCHART. UFFING. ERCHENBALD.

C'est bien également à cette période et à l'Allemagne qu'appartient, selon toute apparence, un poème (2), qui n'est qu'une élaboration, en vers hexamètres léonins, du roman latin bien connu « Apollonius de Tyr » (3).

Ce dernier est évidemment, lui aussi, une élaboration d'un

1. Quant à la valeur *esthétique* des drames de Hrosvita et à l'appréciation diverse qu'on en a faite, V. Köpke (p. 184 sq.), qui lui-même en fait trop de cas. Sa critique est malheureusement trop prolixe pour pouvoir être juste.

2. Comme l'un des chanteurs de ce récit est nommé Strabon, l'on en a conclu que Walahfrid en était l'auteur, ce qui suppose une ignorance complète de ses poèmes. Aussi Dümmler, dans la préface de l'édition citée ci-dessous, ne l'attribue qu'à un élève de Walahfrid, qui aurait donné ici son maître comme chantre; à cause de cela, il fait remonter le poème à une période antérieure. Je ne saurais être de son avis. Dans ce cas en effet nous aurions, dans Saxo, l'autre chanteur, un élève de Walahfrid, ou du moins un moine de son monastère; or, comment Saxo pourrait-il l'appeler *frater*, ou *sodalis?* C'est *magister* ou *abbas* qu'il devrait dire! Vraisemblablement la phrase qui exhorte à chanter (Est reticere nefas, etc.) est empruntée à un écrit de Walahfrid et, pour cela, ou bien l'auteur aurait donné le nom de Strabon au premier personnage, ou bien, si ce n'est pas là le cas, ce serait le copiste qui, ne trouvant pas de nom au premier chantre, expliqua si mal les mots *Quod suadet Strabo* (v.2), qui précèdent cette phrase. Cette seconde supposition est plus vraisemblable. Walahfrid Strabon n'était-il pas assez connu, en dehors du cercle de ses élèves ? Ce nom pourrait indiquer plutôt Reichenau ou Saint-Gall comme étant la patrie de l'auteur, vu surtout qu'une copie de ce poème arriva de bonne heure à Tegernsee. Ce qui montre ensuite que ce poème appartient à notre période, c'est l'hexamètre léonin qui y règne d'un bout à l'autre ; dans les périodes antérieures, on ne le trouvait que çà et là, et seulement dans de petits poèmes.

3. *Historia Apollonii regis Tyri* recens et praefatus est Riese. Leipzig, 1871. Par rapport à son origine grecque, V. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*. Leipzig, 1876, p. 408 sq. ; et, par rapport à sa diffusion, V. Hagen, *Der Roman vom König Apollonius von Tyrus in seinen verschiedenen Bearbeitungen*. Berlin, 1878.

original grec. Du poème *Gesta Apollonii* (1) il ne nous est parvenu que sept cent quatre-vingt-douze vers, lesquels correspondent au modèle, depuis le début, jusqu'au commencement du chapitre huitième, tandis que le roman complet comprend cinquante et un chapitres. Le manuscrit s'arrête tout à coup au milieu du récit, après avoir présenté déjà quelques lacunes. Dans cette première partie du roman, l'auteur nous raconte comment Antiochus, roi d'Antioche, étant déjà veuf, s'éprend de sa propre fille qu'il veut épouser ; il la séduit et continue secrètement ce commerce criminel. Pour éloigner d'elle les amants, il leur donne une énigme avec cette condition : qui la résoudra, recevra la fille ; qui n'en trouvera pas la solution, sera décapité. On avait déjà hissé maintes têtes sur la porte du palais, lorsque Apollonius, de race royale, se présente pour demander sa main. Il réussit à deviner l'énigme, qui n'était autre que l'infamie du roi lui-même ; mais Antiochus nie la justesse de cette solution et donne à Apollonius trente jours pour y réfléchir encore, dans l'intention de le perdre pendant ce temps, attendu qu'il a peur qu'il divulgue le secret. Là-dessus, Apollonius rentre dans sa patrie, chez lui, et se hâte d'abandonner bientôt Tyr avec un navire richement chargé. Antiochus envoie à ses trousses un assassin, nommé Thaliarque, qui arrive trop tard et ne peut qu'apprendre sa disparition. Le roi met ensuite à prix la tête du héros et le fait chercher sur le continent, tandis que lui-même équipe une flotte pour aller à sa poursuite. Voilà, en bloc, le canevas de notre poème, tel qu'il nous a été conservé.

L'exposition en est assez originale. De même que, dans le chant alternatif des églogues et certainement d'après ce modèle, on voit deux personnages (2) qui se désignent comme « fratres » et dont l'un est nommé Strabo dans les titres, et l'autre Saxo, également dans le texte lui-même. Dès le début, le premier exhorte son camarade à ne pas mettre sous le bois-

1. Dans : *Poetae latini aevi Carolini* recens. Dümmler, tom. II, p. 483 sq. — Thielmann, *Ueber Sprache und Kritik des lateinischen Apolloniusromans*. Spire (Progr.) 1881.

2. Leur débit est aussi désigné sous le nom de *chant*.

seau le don de l'éloquence que le Christ leur a concédée. Ils prient ensuite la Sainte Trinité « de les abreuver avec de l'eau du ruisseau Pégase » (v. 28). Après avoir encore prié son frère de ne pas le fatiguer par un chant prolixe, vu que la nuit approche — prière assez étrange ici, car aucun des deux n'en tient compte — Saxon provoque Strabon à commencer. Et celui-ci débute aussitôt par le récit (v. 42), sans que le choix de ce sujet soit aucunement motivé. L'alternance des exécutants est arbitraire et régulièrement déterminée par une pause dans le récit (1); la personnalité de chantre ne se montre nulle part, de sorte qu'il n'y a pas la moindre raison qui motive la division du récit entre deux personnages. Les écarts du texte présenté par le modèle sont très peu nombreux (2). Par contre, la narration se trouve considérablement élargie par de longues descriptions, des comparaisons, et des discours que le poète y a encadrés. C'est ainsi que ces quelques mots du modèle : « (Apollonius) *navigans attingit Antiochiam* (c. 4) » donnent lieu à une description narrative de quarante vers (v. 198 sq.) sur la traversée et notamment sur l'abordage du héros. C'est ainsi également qu'un dialogue de Thaliarque avec un jeune homme (*puer*), lequel, dans le roman (c. 7) ne contient que quelques lignes (3) de demande et de réponse, devient, dans le poème, un long entretien qui comprend soixante-dix-huit vers, sans compter une lacune à laquelle il aboutit. Notre poète s'éloigne, il est vrai, de son modèle, et nous représente le « puer » refusant d'abord de répondre à Thaliarque. Les comparaisons sont le plus souvent reproduites dans un style prolixe, et c'est là surtout que se montre le pathos de la diction (4). Le poème devient en gé-

1. Une fois seulement il semble — mais il ne fait que sembler — que l'un des orateurs interrompt l'autre pour faire une remarque sur ce qu'il vient d'entendre (v. 141).

2. En voir un exemple ci-dessous. Une addition inconvenante se trouve au v. 195.

3. A son arrivée à Tyr, Thaliarque trouve la ville en deuil ; il en demande la cause à un jeune homme (*puer*), et il apprend que c'est le départ secret d'Apollonius.

4. V., par exemple, v. 141 sq., v. 599 sq. (une comparaison de quinze vers).

néral plus prolixe à mesure qu'il avance, de sorte que maints critiques ont douté qu'il ait été terminé. Deux particularités de notre versificateur méritent encore une mention spéciale : d'abord l'emploi de la mythologie antique dans ses descriptions, et ensuite l'usage d'expressions rares et principalement empruntées au grec, expressions qui avaient besoin d'une glose, laquelle fut faite effectivement, peut-être par l'auteur (1). Cela convient, même pour l'Allemagne (2), mieux à cette période qu'à la période précédente, non moins que le choix du sujet dans lequel repose l'intérêt historique et littéraire de notre poème ; car l'ouvrage antique qu'il a repris a été traité plus tard également dans les littératures nationales du moyen âge, et, dès le commencement du siècle suivant, il fut déjà traduit en anglo-saxon. Par cet ouvrage surtout, le roman amoureux de la Grèce antique a étendu son influence sur le moyen âge chrétien, après qu'il se fut christianisé lui-même superficiellement dans la traduction latine, dans laquelle il nous est seulement parvenu.

Le poème que nous venons d'étudier a vu certainement le jour dans l'école où il avait été donné comme sujet de devoir poétique (3). Un autre récit en vers dont nous connaissons l'époque de composition ainsi que le nom de l'auteur, a également la même origine, et, dans ce dernier, le fait nous est expressément certifié. C'est une légende, et bien que ces thèmes fussent choisis de préférence pour ces exercices, la nôtre cependant ne doit pas être considérée comme telle, au sens propre du terme ; c'est plutôt une de ces dictées de l'école (*dictamina*) qui lui a donné naissance, je veux dire la légende composée, en 983, par Walther de Spire, et intitulée : *Vita et Passio S. Christophori Martyris* (4).

1. Cf. là-dessus : Schepss, *Handschriftliche Studien zu Boëthius*, Würzbourg, 1881 (Progr.), et le même, *Funde und Studien zu Apollonius*, etc., dans *N. Archiv*, vol. IX, p. 171 sq.

2. En France, nous en avons déjà trouvé un exemple remarquable dans le poème d'Abbon. V. ci-dessus, p. 136 (paginat. allem.).

3. C'est ce qu'indique également l'emploi de termes grecs. L'usage fréquent de la comparaison semble aussi résulter d'un mot d'ordre.

4. *Waltheri Spirensis Vita et Passio S. Christophori Martyris*, herausgeg. von Harster. Beigabe zum Iahresbericht 1877-78 der K. Studienanstalt

Dès sa jeunesse la plus tendre, Gauthier fut élevé dans l'école de Balderich, évêque de Spire (970-987) : on y embrassait le cercle entier des études de cette époque, ainsi que l'ouvrage de Gauthier lui-même en donne la preuve. Balderich avait transplanté à Spire, pour ainsi parler, toute la culture savante de Saint-Gall, où il avait été élevé. Simple sous-diacre, Gauthier fut invité par Balderich à écrire, d'après un petit livre qu'il reçut de lui (1), la Vie de saint Christophe, en vers et en prose ; en vers, d'après Virgile ; en prose, d'après Cicéron : l'évêque désirait depuis longtemps posséder cette Vie, écrite dans une langue un peu littéraire. Une de ses élèves, la religieuse Hazecha, avait déjà traité en vers le même sujet, quand elle quitta l'école, et avait remis son travail à l'évêque pour le corriger. C'était là un de ces thèmes (*dictamen*, *specimen eruditionis*) qu'on donnait à développer aux élèves. Mais ce travail s'était égaré. C'est ce que nous apprend une lettre que notre poète écrivit à la religieuse, en lui envoyant son propre ouvrage, après la mort de Balderich, à Quedlinbourg, où elle était devenue économe du monastère. Gauthier devint plus tard le directeur de l'école de l'évêché (2) ; il y était sans doute déjà professeur, lorsqu'il composa son ouvrage. Selon toute probabilité, notre auteur est le même Gauthier (Walther) qui fut le deuxième successeur de Balderich, sur le siège épiscopal de Spire (1004-1031), et qui passa pour un des premiers savants de son époque.

Speier. Munich, 1878 (Cf., avec cela, la critique du texte par Nolte, dans la *Zeitschr. f. d. österreich. Gymnas.*, 1879, p. 617 sq.). -- Harster, *Walther v. Speier, ein Dichter des X Iahrh.* Beigabe zum Iahresber. 1876-77 d. K. Studienanstalt Speier. Speier, 1877. — (Cf. la critique de Schönbach dans : *Anzeiger f. deutsches Alterth. u. Litter.*, vol. VI, p. 155 sq.).

1. Dans le prologue du travail en prose, Gauthier dit de Balderich : « Admonitionem allato *historiarum S. Christophori libello* haec... subjecit : Quoniam, fili carissime, te meo servitio promptum videor videre, hunc libellum, quem quorundam neglegentium depravavit incuria scriptorum, tibi emendandum vel potius juxta Maronis in versibus disciplinam, sive Ciceronis in prosa, prout valeas, industriam, iterata stili acie e vestigio exarandum injungo. » Cf. la lettre à Hazecha, p. 103, où ce livre est appelé « libellus de virtutibus S. Christophori. »

2. C'est ce que montre une lettre qui accompagnait l'envoi du poème et qui fut adressée, après la mort de Balderich, à Liutfred, maître alors célèbre de l'école de Salzbourg : il lui donne là le nom de « collègue. »

Gauthier obéit, de tout point, aux injonctions de son évêque et de son maître ; il écrivit donc, en prose et en vers, la Vie et la passion de saint Christophe. Ainsi que le montre la comparaison des deux travaux, c'est l'ouvrage en prose qui est le moins développé ; il a été probablement écrit en premier lieu et d'après le petit livre (*libellus*) que lui avait remis Balderich.

Simples, clairs, faciles (1), le style et l'expression sont excellents pour cette époque ; ils forment un contraste frappant avec le style de l'ouvrage en vers, dont la diction est fréquemment recherchée, obscure et pénible. Le poème comprend, en tout, dix-sept cents hexamètres léonins. Il est divisé en six livres, précédés d'un prologue (trente-trois vers) et d'une préface (cent vingt-deux vers). Le prologue est adressé à Balderich, pour le prier de faire bon accueil à son poème et de vouloir bien le corriger ; la préface, par contre, est destinée au lecteur ; l'auteur s'excuse d'avoir entrepris, à peine sorti de l'école, un travail qui demanderait le talent d'un Virgile pour être mené à bonne fin (v. 80 sqq.). Le sort de Régulus, qu'il raconte en détail (v. 21 sq.), aurait dû lui montrer les suites périlleuses d'une témérité opiniâtre.

Le premier livre (deux cent soixante et onze vers) a un caractère particulier, indiqué déjà dans son titre (2). Il ne forme qu'une introduction, où Gauthier nous raconte la marche de ses études à l'école-cathédrale de Spire ; le poème sur saint Christophe en est le fruit. Ce récit, bien qu'obscur à divers endroits, offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation. Après un enseignement élémentaire comprenant la lecture, l'écriture, et le chant des psaumes, on apprenait, dans la troisième année, la grammaire, et, dans l'enseignement

1. En tout cas, le travail en prose n'est point composé d'après le poème, car on trouve, dans celui-ci, différentes circonstances qui manquent dans celui-là et qui ont l'air d'additions et même de corrections faites à la prose (par exemple : l. II, v. 129 sq. Cf. *Prosa*, c. 6 ; ensuite, l. III, v. 62 et 109 ; l. V, v. 38 sq.). Un passage même du poème renvoie à la prose (l. II, v. 240 sq.) : « Quem numerum vulgi, properat quia pagina claudi, Lectoris veniae referent libamina prosae. » Pour l'emploi du futur, il faut ne pas perdre de vue que, lors de l'édition de l'ouvrage, la prose venait après la poésie.

2. Voici le titre : « Incipit primus libellus de studio poetae, qui et scholasticus. » Avec l'éditeur et les critiques, je fais rapporter qui à *poeta*, ce à quoi personne ne paraît avoir songé.

de la grammaire, on lisait les anciens poètes, en faisant précéder l'étude de la mythologie, qui réjouissait les cœurs des jeunes gens (v. 91). Parmi les anciens poètes qu'on lisait, il nomme Homère (c'est naturellement de l'Homère latin qu'il est ici question), Martianus Capella (1), Horace, Perse (dont le poème de Gauthier nous montre une connaissance minutieuse ainsi que maintes réminiscences), Juvénal, Boëce, Stace, Lucain, et Virgile qui les surpasse tous avec son triple ouvrage. Les élèves trouvaient un plaisir particulier à étudier l'art métrique et à s'y exercer (v. 109). Après quatre ans consacrés à ces seules études grammaticales, venait l'étude de la philosophie, dans laquelle les élèves étaient introduits par le livre de Porphyre, c'est-à-dire la traduction de Boëce (v. 114 sq.) (2). A la dialectique venaient se joindre les cinq « sœurs » : la Rhétorique (v. 137 sq.) dont Cicéron est le modèle, la Rhytmique, c'est-à-dire ici l'arithmétique avec ses cinq filles (3), les cinq opérations (4) ; la Géométrie, que doit ouvrir Martianus Capella (v. 169 sq.) ; la Musique pour laquelle il nomme à nouveau Boëce comme autorité (v. 182 sq.) (5), et enfin l'Astronomie (v. 204 sq.). L'auteur caractérise ces cinq arts libéraux par une annonce du contenu, qui est à la vérité parfois assez obscure. On consacrait deux ans à ces études (v. 224), et huit ans aux études complètes (v. 227).

En chantant la gloire de saint Christophe, le poète espère se mettre à l'abri « contre la colère du Souverain Juge. » Donc, après avoir imploré l'assistance de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de saint Hilaire, de saint Fridolin, de saint Gall et de saint Léon, il s'adresse à saint Christophe lui-même, en le priant de prendre le gouvernail de sa petite barque. Gauthier revient souvent, dans la suite, à cette métaphore qu'aimait tant la littérature chrétienne (6).

1. S'il est nommé plus loin *vates*, l'auteur a sans doute pensé, comme il l'a fait pour Boëce, aux vers parsemés dans son ouvrage.

2. V. là-dessus, Prantl, *Geschichte der Logik*, vol. II, p. 52.

3. La première est la numération qui aujourd'hui ne compte plus comme opération. V. spécialement à ce sujet les remarques de l'éditeur, p. 26 sq.

4. Pour cette science, il renvoie à Boëce, dans ses deux livres *De Arithmetica*.

5. Ses cinq livres *De musica*.

6. Surtout dans les derniers livres. Par rapport à cette métaphore, voir

Ce n'est qu'avec le deuxième livre (deux cent cinquante et un vers) que commence l'histoire de saint Christophe. En voici le contenu, en abrégé. Christophe, Chanaéen, s'appelait *Reprobus* avant son baptême ; à l'occasion de ce nom, le poète parle (v. 35) de la pierre *réprouvée* par les ouvriers maçons, car ce nom n'était point une honte pour lui (1). Christophe avait une taille gigantesque, ainsi que nous le verrons plus tard, et sa tête était celle d'un cynocéphale. Avant d'être baptisé, il menait déjà une vie chrétienne. « Mais comme personne n'est bon prophète dans son pays », il émigra et chercha un guide dans la foi. Il est déjà arrivé à la frontière, où le chemin conduit en Syrie ; mais il n'en a point encore trouvé : aussi, s'assied-il, les yeux pleins de larmes. Voilà qu'un ange lui apparaît, le console et lui révèle le mystère de la foi chrétienne. Il le baptise, et, pour cela, un nuage se forme dans le ciel et lui fournit l'eau nécessaire ; Christophore est son nouveau nom. Après cela, le saint continue ses pérégrinations et va à Samon, capitale de la Syrie, où règne un ennemi des chrétiens, le roi païen Dagnus. Il entre d'abord dans le temple de Jupiter, situé à l'entrée de la ville. Une femme, qui est sur le point d'y faire un sacrifice, l'aperçoit ; effrayée, elle appelle les citoyens. Mais Christophe supplie le Christ de l'aider à convertir la foule. Il y réussit par un miracle : il enfonce son bâton dans la terre et, à sa prière, le bâton fleurit (2).

A cette nouvelle, le roi se met en colère et envoie deux cents de ses hommes pour se saisir de Christophe et l'amener devant lui ; mais son visage les effraie tellement qu'ils s'en retournent comme ils sont venus ; le roi en envoie encore deux cents autres, que le saint suit de son plein gré. Mais, devant l'éclat de ses yeux, le roi tombe à la renverse sur le sol : il le menace pourtant de la mort, dans un discours plein de colère. Christophe cherche à le convertir ; peine perdue (3).

entre autres, saint Fortunat, *Vita Martini*, vol. I, p. 512, et *Carmen de Carolo Magno*, vol. II, p. 59.

1. Ici se termine le livre deuxième du poème et le chapitre dixième de l'ouvrage en prose.

2. Cf. S. Mathieu, c. 21, v. 42 : « Lapidem quem reprobaverunt aedificantes. » On ne trouve que dans ce poème une telle explication du nom.

3. Dans le poème, il y a ici un long discours qui occupe presque la moitié

On le jette en prison; mais les quatre cents personnes qui ont été députées vers lui se convertissent et souffrent bientôt le martyre (1). Ensuite, le roi envoie deux femmes perdues, Nicaea et Aquilina, dans la prison du saint, pour le séduire. Mais, atteintes par « les flammes des yeux » du saint en prière, elles tombent à la renverse et n'osent point le regarder, jusqu'à ce que celui-ci ait terminé son oraison ; il les relève donc et cherche à les convertir par un sermon plein de consolation, car le repentir s'était emparé de leur âme. Conduites devant le roi, elles essaient maintenant de le gagner lui-même à la nouvelle foi (2). Voyant que le roi entre dans une grande colère, ces femmes se déclarent prêtes, mais seulement pour la forme, à sacrifier aux dieux devant tout le peuple ; elles entrent au temple et renversent de leurs autels les statues de Jupiter et d'Apollon. On leur fait souffrir ensuite le martyre. Aquilina est pendue. On arrache d'abord les dents à Nicaea ; mais comme elle persiste dans la foi, on la condamne à périr par les flammes ; celles-ci ne lui font aucun mal. On a donc ici encore recours aux moyens extrêmes, à l'exécution ; mais la foule présente à ce supplice se convertit au christianisme (3).

Vient ensuite le martyre de Christophe lui-même. On le frappe d'abord avec des verges de fer et on lui pose sur la tête un casque rougi. Trois seigneurs de la suite du roi blâment eux-mêmes sa cruauté et reçoivent aussi la couronne du martyre. Mais le saint, par contre, provoque le roi à employer encore des moyens plus violents. On le place donc sur un gril long de douze aunes et rougi au feu. Le gril se fond par la chaleur du feu, tandis que Christophe n'éprouve aucun mal. Le lendemain, trois archers lui envoient une grêle de flèches, mais aucune n'atteint son but. Le roi prend un arc à son tour ; mais une des flèches qu'il a dans la main le blesse à l'œil, et il

du livre troisième (v. 140-237), tandis que l'ouvrage en prose ne consacre que quelques lignes au même sujet.

1. Le livre troisième va jusque-là, et comprend deux cent cinquante-quatre vers; chapitre 11-13 de l'ouvrage en prose.

2. Au quatrième livre, composé de deux cent cinquante-deux vers ; chapitre 14, jusqu'au milieu du chapitre 16 de l'ouvrage en prose.

3. Livre cinquième, composé de deux cent-cinquante vers ; chapitre 20 de l'ouvrage en prose.

devient aveugle. Le saint annonce qu'il recevra lui-même la couronne du martyre, dans la journée de demain ; quant au roi, il n'aura qu'à humecter son front avec le sang du martyr pour recouvrer la vue. Cette prophétie s'accomplit : Christophe est décapité, et le roi guéri embrasse le christianisme et l'implante dans son royaume (1).

Tel est le fond du récit de Gauthier : il y a là tous les faits principaux, et ce fond est commun à la poésie comme à la prose. Dans l'exécution, la première se distingue de la seconde par les ornements que lui prêtent les tropes et les figures, bien qu'il n'y en ait pas beaucoup si l'on fait abstraction de la comparaison fréquente du poème avec une navigation. A un endroit, l'auteur se sert aussi de l'allégorie, comme moyen artificiel : lorsque les deux filles publiques entrent dans la prison (l. 4, v. 75 sq.), il met en scène Pudicitia et Libido, et les fait disputer l'une contre l'autre, en se rattachant à la *Psychomachie* de Prudence (v. 50 sq.). A cela viennent aussi s'ajouter des descriptions, comme celle du lever de l'aurore ; à cette occasion, il emploie les expressions de la mythologie antique ; il remplace également le discours indirect de l'ouvrage en prose par le discours direct (L. 2, v. 60 sq.). Enfin, si l'on compare le style de la poésie de Gauthier à celui de sa prose, on y voit un usage fréquent de termes grecs, tels que *archia, alithia, eutyches, eucharis, acontia*, etc., termes qui, dans ce poème, comme dans le précédent, n'ont d'autre but que de mettre en relief l'érudition du poète. Au surplus, la poésie se distingue par une excellente construction du vers ; l'auteur, du reste, n'y est point esclave de Virgile, par l'expression ; même, il emploie fréquemment la langue de la Bible.

Au point de vue de l'histoire littéraire, le poème de Gauthier a une grande importance : c'est la plus ancienne élaboration poétique de cette légende, populaire et si répandue,

1. Le livre sixième est composé de deux cent soixante-cinq vers ; l'ouvrage en prose finit avec le chapitre 29. Il faut ajouter encore, aux deux cent soixante-cinq vers, trois vers dans lesquels l'auteur se nomme et où l'année du couronnement d'Othon III est désignée comme époque de la composition de l'ouvrage.

qu'on aima tant, surtout en Allemagne; Christophe, ce géant chrétien, ne devait pas seulement remplacer l'Hercule antique(1), mais encore le géant antico-germanique de l'imagination populaire. Avec le temps, cette légende éprouva des transformations diverses, notamment par l'explication matérielle du nom, ainsi que le montre bien le récit de Gauthier, en qui nous trouvons la forme primitive de la légende chrétienne (2).

Nous avons encore à mentionner, de cette époque, en Allemagne, un poème épique qui raconte les exploits d'un contemporain et qui est remarquable par sa forme. C'est l'ouvrage de Purchard de Reichenau, intitulé : *De gestis Witigowonis abbatis ;* il comprend, en tout, cinq cent quarante-neuf vers hexamètres léonins (3). Le poème (quatre cent quatre-vingt-onze vers) a été composé, en 994, sur le désir exprimé par une assemblée des religieux du monastère lui-même, ainsi que nous l'apprend une lettre du poète, et en l'honneur de l'abbé qui le dirigeait à cette époque ; deux ans plus tard, il reçut un supplément de cinquante-sept vers. Witigowo fut à la tête du monastère, de l'année 985 à 997; en cette dernière année, il semble avoir été déposé. Quelque lieu que cela ait de nous étonner, d'après notre panégyrique, nous en trouverons peut-être la raison dans le panégyrique lui-même. Car le poème ne semble pas avoir seulement pour but d'immortaliser les exploits de l'abbé, et par suite du couvent, mais encore celui de l'avertir de ne point quitter si souvent et si longtemps le monastère : la discipline devait, en effet, certainement en souffrir ; et cette tendance devait avoir été donnée au poète, comme un mot d'ordre, par l'assemblée, sans quoi il n'eût certainement pas osé l'exprimer dans un ouvrage quasi-officiel.

1. Pendant ma jeunesse, le peuple donnait le nom de « grand Christophe » à un Hercule qui se trouve sur les hauteurs de Wilhelmshöhe, près de Cassel.

2. Je n'ai pas à en donner l'histoire ; je me contente de renvoyer sous ce rapport à Harter, *Walther von Speier*, p. 29 sq., et à la critique de Schönbach, *Op. c.*, p. 156 sq.

3. Dans les *Monum. German. histor. Scriptor.*, t. IV, p. 621 sq. — Cf., pour le texte : Breitenbach, *Die Quellen der Reichenauer Chronik des Gallus Ohem*, dans : *N. Arch.*, vol. II, p. 176 sq.).

Le poème a la forme d'un dialogue entre le poète (*poeta*) et Augia, dont l'abbé est censé être l'époux (*sponsus*); c'est donc une forme dialoguée du récit, telle que nous l'avons déjà rencontrée dans Apollonius, avec cette seule différence qu'ici elle a une tout autre valeur et une exécution esthétique bien plus importante, qui s'élève à un certain effet dramatique.

« Pourquoi pleures-tu, mère Augia, » dit le poète, en commençant le dialogue, « pourquoi arraches-tu tes cheveux bouclés et déchires-tu tes joues délicates? » Dieu lui a accordé tant d'honneur que nul lieu du monde ne peut se vanter d'en avoir un pareil. Elle est appelée, à bon droit, le lieu de repos (*torus*) de Marie. Elle habite en paix, dans la richesse ; pourquoi ne se réjouit-elle pas? — Augia répond : « Mon fils, tu parles comme un enfant. Je devrais être dans la joie quand mon époux me méprise, me laisse seule, inconsolable, comme une prisonnière? » — Le poète ose lui rappeler ensuite qu'on ne doit jamais ajouter foi aux plaintes d'une femme; et Augia, après l'avoir sévèrement réprimandé, répond d'abord à sa question et lui dit quel est son époux, à elle (v. 81 sq.). Après la mort de Ruodman (984), qui accrut ses biens, elle a été sans protection, et pillée par des hommes sans foi ni loi, et voilà que ses colons (*coloni*) exigèrent qu'elle se remariât avec un homme qui pût la protéger : ils lui indiquèrent Witigowo, ce savant théologien, dont les actions sont aussi bonnes que la doctrine. Ce dernier lui rendit toute son ancienne splendeur. Tout irait pour le mieux, si seulement il voulait rester chez lui et cesser de faire l'école buissonnière (v. 144). Le poète continue à lui demander où va son mari et dans quelle intention il la quitte. Elle répond (v. 156) qu'il se rend souvent chez le roi, où il reste longtemps, car tous deux se plaisent en la compagnie l'un de l'autre. On l'appelle « la bouche du roi. » Il a la plus grande influence sur lui. Mais il ne pense pas à son épouse désolée. Si enfin il reparaît, c'est comme un hôte qui vient passer à peine une nuit au logis. Et voilà qu'il doit la quitter de nouveau pour se rendre à Rome et s'y acquitter d'un vœu. A son retour, il n'a pas plus tôt dit *salve*, qu'il ajoute *valete !* Il visite les propriétés du monastère et s'y occupe de constructions et de réparations, notamment à

Schleitheim et à Fungingen. En ce dernier lieu, où il ne trouva qu'une chapelle, il érigea une belle église et un monastère.

Le poète lui demande ensuite si ces voyages de l'abbé à la cour et à Rome lui ont rapporté quelque chose, à elle. Elle confesse qu'il a obtenu du roi la confirmation de ses droits et libertés, et qu'il lui a rapporté de Rome la relique précieuse du sang du Christ dans un vase de cristal (v. 260 sq.). — Le poète en félicite Augia : par là, dit-il, Witigowo a déjà surpassé tous ses prédécesseurs. Il la prie ensuite (1) de lui nommer les constructions que l'abbé a faites à Reichenau pendant les dix années de son gouvernement. Augia acquiesce à son désir (v. 302 sq.) et en fait l'énumération, année par année ; non seulement l'abbé bâtit plusieurs autels et chapelles et fit orner les premiers d'or et de pierreries (2), et les secondes de tableaux (3) ; mais encore il construisit une cathédrale magnifique, qu'il consacra à la sainte Vierge et aux deux princes des Apôtres. Il fit faire aussi un beau jardin. — Puisse Augia prier le ciel de conserver un tel abbé ! s'écrie le poète (v. 460) en apprenant tout cela ; et Augia, le remerciant de sa consolation, lui donne raison et accomplit sa demande. Le poème se termine par une prière, qu'elle fait pour Witigowo.

Le supplément n'a point la forme du dialogue et traite de la onzième année du gouvernement de Witigowo. L'auteur y parle notamment de la construction d'un palais impérial à Reichenau, et de la première expédition d'Othon III à Rome : l'abbé, à la tête des Souabes, prit une part considérable à cette expédition. Après le couronnement, Witigowo revient auprès d'Augia. La fin traite de la piété de l'abbé, et l'auteur loue surtout sa patience, qui le réconforte dans les tribulations.

1. En motivant, il est vrai, sa prière d'une façon singulière (v. 289) :
Nobis alternis est sermo sed quia dictis.

2. Un de ces autels reçut un miroir comme ornement (v. 422 sq.)

3. V. surtout v. 344 sq. ; il fit orner également le monastère (v. 355 sq.) :
Jusserat et totum pictores pingere claustrum,
Sunt illae tabulae quae per laquearia pictae,
Signantes patrum facti monimenta priorum,
Vivere quod bellis, quae conversatio pacis
Illis tunc fuerat, totum pictura figurat.

Cette conclusion a donc été écrite alors que la déposition de Witigowo menaçait d'avoir lieu, si elle n'était pas déjà un fait accompli.

Aucune trace de pathos, aucune prétention à l'érudition, un vers facile et coulant, telles sont les qualités qui distinguent ce poème des autres travaux de cette époque.

Nous avons encore, à la même date, en Allemagne, deux poèmes latins qui appartiennent à cette direction savante et qui méritent une rapide mention. C'est d'abord un *Panégyrique* de soixante-trois hexamètres, en l'honneur de saint Liudger, comme apôtre et colonisateur de Werden sur la Ruhr ; l'œuvre a pour auteur Uffing, religieux du monastère de cet endroit (1). Le saint y avait fondé le monastère sur une propriété héréditaire, depuis des siècles, dans sa famille (2). Ce qu'il y a de remarquable dans ce poème, c'est de voir l'activité des missionnaires se dépenser à la fois à la culture du pays et à la conversion des habitants ; l'une prépare les voies à l'autre, et elles se prêtent un mutuel appui. Au point de vue de la langue, nous ferons observer que l'auteur a une préférence si marquée pour les formes archaïques, qu'il va jusqu'à employer même *aquai* (v. 36).

Nous avons enfin à mentionner un certain nombre d'épigrammes d'un protecteur des lettres, Erchenbald, évêque de Strasbourg (965-991) (3) ; elles s'adressent surtout à quelques-uns de ses prédécesseurs, comme aussi à lui-même, et sont en distiques léonins (4).

CHAPITRE SEPTIÈME

POÉSIE POPULAIRE ET PRINCIPALEMENT (POÉSIE) LATINE DE L'ALLEMAGNE.

A côté de la poésie latine savante, qui provient de l'École, nous en voyons une autre, à cette époque, qui est également

1. Dans : *Die Geschichtsquellen des Bisthums Münster*, vol. IV, p. 223 sq. Cf., *ibid.*, p. x et LXXXVII sq.
2. V., sur saint Liudger, vol. II, p. 338 sq. (paginat. allem.)
3. V., à son sujet, Wattenbach, *Op. c.*, vol. I, p. 368.
4. Dans : Böhmer, *Fontes rerum Germanicarum*, vol. III, p. 2 sq. ; Cf., *ibid.*, p. XII sq.

latine, mais populaire ; elle a un caractère mondain, mais se sert avec prédilection de la forme des séquences ecclésiastiques, en les modifiant plus ou moins. Ce sont des poèmes dont le caractère est sérieux ou plaisant, et où l'on traite d'histoires, de légendes et de facéties sous la forme de la chanson populaire. Cette forme a une grande signification dans ces poèmes qui se rattachent aux séquences, ainsi que nous le montrent les rubriques, qui ne font qu'indiquer la mélodie (*modus*) empruntée à un autre poème bien connu, comme : *modus Liebinc, modus Ottinc* (1). Cette poésie fleurit surtout au siècle suivant, et c'est sur elle que vient plus tard se greffer en partie la poésie des chanteurs ambulants (*vagantes*). On peut attribuer peut-être encore à ce siècle les poèmes suivants. D'abord celui qui a pour titre : *modus Ottinc*, dans lequel les trois Othons, le premier surtout, sont célébrés (2). Il est composé d'après la mélodie d'une autre séquence consacrée au dernier ; ainsi que nous l'apprenons dès le début, c'est par cette mélodie que Othon Ier fut éveillé, une nuit où son palais était en flammes : il dut son salut à cette circonstance. C'est précisément à cette époque que les Hongrois faisaient invasion dans le pays et y ravageaient tout ; le salut d'Othon n'en était que plus important. Le poème parle ensuite de sa grande victoire sur le Lech et célèbre surtout à cette occasion son intrépide gendre, Conrad, duc de Franconie. Les mœurs du premier Othon passèrent au second en héritage. Le troisième y est célébré particulièrement comme père des pauvres. On serait presque tenté de croire que le poète lui-même a éprouvé sa bienfaisance.

1. Ainsi que le montre le début du poème désigné ci-dessus et composé d'après cette mélodie, ces *modes* ont reçu leur nom, sur le modèle des chansons populaires, des héros qu'on chantait et non des auteurs. C'est ainsi que s'explique l'expression *modus Florum :* dans le poème pour lequel le mode était composé, on chantait les fleurs. Il en est de même du *modus qui et Carelmanninc*, dans une séquence ecclésiastique, qui avait par conséquent emprunté la composition à une séquence profane, dont le héros était Carloman.

2. Dans Müllenhoff et Scherer, *Denkmäler*, n° XXII, p. 33 sq. (cf. remarque p. 338 sq.). Si nous voulions entrer ici dans des détails sur les particularités de la forme de ces poèmes à séquence, cela nous mènerait trop loin.

Un autre poème à forme de séquence, intitulé : *De Lautfrido et Cobbone*, a aussi un caractère sérieux ; nous y trouvons déjà, et sous une forme particulière, la légende de l'amitié, qui reçut plus tard, dans la littérature du moyen âge et surtout dans les langues populaires, de si nombreuses élaborations (1). Les deux amis, qui « étaient toujours unis comme s'ils ne faisaient qu'un et qui étaient semblables en tout, » s'appelaient ici Cobbo et Lautfrid. Ils sont d'une famille des plus illustres. Cobbo, que le service du roi a retenu longtemps au-delà de la mer, loin de sa patrie et de sa famille, veut revoir les siens. Lautfrid ne se sent pas le courage de supporter son absence ; avec son épouse, il veut l'accompagner. Cobbo l'engage à rester chez lui ; il reviendra si Dieu lui prête vie ; mais il le prie de lui confier sa femme, à titre de souvenir (2). L'ami y consent sans hésiter. Cobbo s'embarque avec elle. Mais, du rivage, Lautfried chante sur la cithare et exhorte son ami à lui conserver sa fidélité et à ne pas le déshonorer ; lorsqu'il disparaît à ses yeux, il brise son instrument contre un rocher. Mais voilà que Cobbo ne peut pas supporter la douleur de son frère, rebrousse chemin, lui rend sa femme telle qu'il l'a prise et renonce à son voyage (3).

Le poème publié sous le nom de *Heriger* peut servir de transition aux poèmes latins et populaires (4). Il contient une vision qui a l'air d'être une satire contre l'histoire de l'autre monde ; il a en même temps le caractère des contes mensongers. Un « prophète » prétendait, devant Heriger, archevêque

Nous renvoyons donc aux remarques de Scherer et aux séquences latines de Bartsch (p. 145 sq.).

1) Dans Müllenhoff et Scherer, *Op. c.*, n° XXIII, p. 35 (et cf. rem. p. 341 sq.) et Jaffé, *Cambridger Lieder*, dans la *Zeitschr. für deutches Alterth.*, N. F., vol. II, p. 470 sq.

2. Unum memoriale
Frater fratri facias. v. 14 sq.

3. Ce n'était qu'une épreuve de l'amitié, à en juger d'après le dernier vers, où Cobbo dit : « Jam non est quod experiatur ultra. » — Le poème est précédé d'un « Prooemium » où l'auteur distingue trois différentes sortes de musique : celle des instruments à cordes, celle des instruments à vent, et celle du chant.

4. Dans Müllenhoff et Scherer, *Op. c.*, n° XXV, p. 40 sq. (et cf. rem. p. 346 sq.), et Jaffé, *Op. c.*, p. 455 sq.

de Mayence (913-927), être descendu en enfer et être monté au ciel. Il trouva le premier couvert d'épaisses forêts : l'évêque répond, en riant, qu'il veut y mener paître ses brebis. Dans le ciel, le prophète vit le Christ prenant gaiement son repas avec les saints : saint Jean-Baptiste faisait l'office d'échanson et saint Pierre celui de cuisinier (1). Le Christ agit sagement, réplique Heriger, en choisissant Jean comme échanson, car il ne but jamais de vin ; mais tu mens en prétendant que saint Pierre était cuisinier, vu qu'il est portier. Et toi, ajoute-t-il, où étais-tu assis ? Qu'as-tu mangé ? — Le prophète avoue qu'il a volé un morceau de poumon aux cuisiniers célestes. — Heriger ordonne alors qu'on fouette publiquement, pour ce vol, le prophète du mensonge. Ainsi finit ce poème, composé en vers adoniques rythmiques à strophes de six lignes.

Nous avons encore, sous forme de séquence et dans le *modus Florum*, un poème mensonger proprement dit (2), une *mendosa cantilena*, comme l'appelle l'auteur dès le début ; il l'écrivit, dit-il, pour les garçons, afin que ces derniers pussent amuser les auditeurs par « des paroles menteuses » (modulos per mendaces) (3). La farce qu'il raconte est la suivante : Un roi ne veut donner en mariage sa fille, qui est très jolie, qu'à celui qui sera si habile à mentir que le roi lui-même soit obligé de l'appeler menteur. Un Souabe risque l'aventure sans délai et raconte une histoire de chasse (4). Il tua, dit-il, un lièvre et lui coupa la tête. En la ramassant, il vit sortir cent mesures de miel de son oreille gauche, et autant de pois de son oreille droite. Mais ayant coupé le lièvre, il trouva au bout de sa queue une lettre royale dans laquelle le roi lui-même déclare

1. La sixième strophe, où est raconté ce dernier trait, a été omise dans le missel, ainsi que le montre clairement la réponse de Heriger, dans la strophe 8.

2. Dans Müllenhoff et Scherer, *Op. c.*, n° xx, p. 30 sq. (et cf. rem. p. 333 sq.) ; et Jaffé, *Op. c.*, p. 471 sq.

3. « Puerulis commentatam dabo » : ce sont vraisemblablement des élèves d'une école d'un monastère. Dans beaucoup d'entre elles, on voyait régner une joyeuse conversation.

4. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est de voir que le plus ancien conte menteur soit de cette nature.

être le serviteur du Souabe. En entendant ce récit, le roi ne put s'empêcher de s'écrier : « La lettre ment et toi aussi. » C'est ainsi que le Souabe devint le gendre du roi.

Une autre facétie, sous forme de séquence et dans le *modus Liebinc* (1), peut bien être aussi de la même époque : d'ailleurs, un Souabe en est aussi le héros. C'est la « farce de l'enfant de neige » : elle est d'autant plus intéressante que nous la retrouvons plus tard dans les littératures nationales du moyen âge (2), surtout en allemand et dans l'ancien français : depuis le ve siècle, elle s'introduisit même dans le genre des *Nouvelles* (3). Elle fait ici sa première apparition dans la littérature, sous la forme suivante (4) : Un marchand de Constance entreprend un voyage sur mer, laissant chez lui une femme débauchée. Des tempêtes le conduisent bien loin. Ce n'est qu'après deux ans qu'il revient chez lui. Pendant son abscence, sa femme s'est amusée avec des jeunes gens (5) et a mis au monde un fils. Elle a le courage de se présenter à son mari en tenant l'enfant sur ses bras. A sa demande de qui est cet enfant, elle répond astucieusement : Un jour, dans les Alpes, je me désaltérais avec de la neige : j'en devins enceinte. Le mari semble satisfait de l'explication. Mais, cinq ans plus tard, il entreprend un nouveau voyage maritime et emmène l'enfant de neige (*nivis natus*). En route, il le vend cent livres et rentre riche chez lui. Il raconte à sa femme qu'une tempête les a jetés sur les bancs de sable de l'Afrique ; le soleil était si brûlant que tous ont été sérieusement atteints et que l'enfant

1. Dans Müllenhoff et Scherer, *Op. c.*, n° XXI, p. 32 sq. (cf. rem. p. 335 sq.) — Jaffé, *Op. c.*, p. 472 sq.

2. V. les deux farces, en vieux allemand, dans Hagen, *Gesammtabenteuer*, Stuttgart, 1850, vol. II, p. 383 sq., et III, p. 726, et celle en vieux français dans Barbazan-Méon, *Contes et Fabliaux*, t. III, p. 216.

3. Ainsi, on la trouve dans les *Cent Nouvelles nouvelles* (Nouv. 19) et dans les recueils de *Nouvelles italiennes*. V. là-dessus Hagen, *Op. c.*, p. LIV. Galfridus de Vinosalvo raconte aussi cette facétie dans cinq hexamètres. Wattenbach (*Zeitschr. f. deutsch. Alterth.*, N. F., vol. VII, p. 119) nous a communiqué aussi deux élaborations latines postérieures, dont l'une est en vers rythmiques.

4. Elle se trouve plus ou moins modifiée dans les retouches ultérieures du sujet.

5. Artistes ambulants : *Mimi juvenes* (v. 13).

de neige s'est fondu. — « C'est ainsi que la fourberie triompha de la fourberie. »

Ces poèmes latins montrent bien, dans leur caractère éminemment populaire, lequel se manifeste dans le fond et dans la forme, à quel point la langue nationale était alors, en Allemagne et dans le cercle des gens lettrés, mise à l'arrière-plan par la langue latine. Il n'y a donc pas lieu de nous étonner si nous ne possédons, de cette période, qu'un seul poème en vers allemand, lequel est encore lui-même à demi latin. On l'a intitulé : *De Henrico* (1). Dans les lignes longues allemandes, ce poème nous offre la rime à l'intérieur, tout comme ceux d'Ottfrid. Les lignes sont réunies en strophes de quatre et de trois lignes, irrégularité que nous avons déjà rencontrée auparavant dans d'autres poèmes allemands (2). Il comprend vingt-sept lignes longues (3). La première moitié de la ligne est constamment en latin (4) et la deuxième en allemand ; mais l'accentuation et la rime, dans l'une comme dans l'autre, sont dans le genre allemand. Toutefois, à deux endroits, la rime n'est qu'une simple assonance (5).

Le poème célèbre Henri, frère d'Othon le Grand, duc de Bavière ; il nous raconte sa réconciliation avec l'empereur, réconciliation qui eut lieu à Noël (941), et dont le résultat fut une alliance durable entre ces deux personnages si souvent désunis. Il fut composé après 962, vu que Othon y est désigné comme empereur et qu'il parle de Henri comme on parle d'un mort (6). Il est tout à fait pour le parti de Henri, ne dit mot de la nature de sa brouille avec Othon, ni de sa révolte, de son

1. Dans Müllenhoff et Scherer, *Op. c.*, n° XVIII, p. 27 (cf. rem. p. 324 sq.) et dans Braune, *Althochd. Lesebuch*, p. 141.

2. V., ci-dessus, p. 111, 117 et 118 (pagin. allem.).

3. Elles forment huit strophes, dont les deux premières et la sixième on quatre lignes ; les autres, trois.

4. Seul, le nom de Henri y paraît sous la forme allemande.

5. Donnons ici la première strophe, comme exemple de la facture du vers :

Nunc almus assis filius	thero êwîgero thiernùn
Benignus fautor mihi,	thaz ig iz côsan muozi
De quodam duce,	themo hêron Heinrîche,
Qui cum dignitate	thero Beiaro rîche bewarôde.

6. Il mourut, en effet, en 955.

châtiment et de son repentir; peut-être suppose-t-il ces choses connues. En tout cas, il est impossible même de les lire entre les lignes. La réconciliation est décrite tout autrement qu'elle n'eut lieu. Ce n'est point en habit de pénitent et nu-pieds que Henri apparaît ici dans l'église pour y implorer la clémence de Othon; mais il se fait annoncer au palais, et Othon va au-devant de lui et l'accueille avec de grands honneurs. Ce n'est qu'alors qu'il l'accompagne dans la maison de Dieu, où, après avoir prié tous deux, Henri est encore accueilli par Othon qui le conduit dans son palais pour le faire participer à tous les honneurs, excepté à celui de la couronne.

CHAPITRE HUITIÈME

POÉSIE LATINE DE LA FRANCE : LE FRAGMENT DE LA HAYE, MACER FLORIDUS, FLODOARD

Tandis que, en Allemagne, au siècle des Othons, nous voyons cultiver la poésie latine d'une manière multiple, et celle-ci produire des ouvrages distingués et marqués au coin de l'esprit national, cette même poésie, à en juger par ce qui nous en est parvenu (1) et qui a été publié, nous apparaît, chez les Romans d'alors, avoir été moins activement cultivée, et, en tout cas, avec moins de succès. La France toutefois nous présente, à cette époque, deux ouvrages poétiques profanes qui ne manquent pas de valeur, au point de vue de l'histoire et de la littérature.

Le plus intéressant ne nous est parvenu que d'une manière tronquée et par fragments. C'est un poème en vers hexamètres — mais mis en prose dans le manuscrit unique qui se trouve à la Haye (2), — dans lequel nous trouvons déjà l'his-

1. C'est ainsi que l'écrivain anonyme de Moutier-en-Der (milieu du XIe siècle) dit de Adso : *Opuscula plura versifice composuit.* Mais ils ne nous sont pas parvenus, car il ne faut pas comprendre parmi eux les petits poèmes encadrés dans ses Vies de Saints. Un autre de ses poèmes, en hexamètres, les « Gestes de saint Benoît », s'est perdu également. V., plus loin, chapitre 16.

2. Edité d'abord par Pertz dans les *Monum. German. histor.*, *Scriptores*, t. III, p. 708 sq., comme remarque à la « Chronique de saint Benoît ». En-

toire de Charlemagne passée à l'état de légende et écrite dans un style tel que nous le montrent les épopées historiques de Ermoldus Nigellus et d'Albo (1). Charles y apparaît lui-même en lutte avec des ennemis qui sont des infidèles et vraisemblablement des musulmans. Voici le contenu du fragment de la Haye, autant que nous permettent de le comprendre les expressions incorrectes et obscures, et le mauvais état dans lequel le poème nous est parvenu.

Il commence au milieu d'une phrase, dans la description de l'assaut donné à une ville fortifiée *(castellum)* (2). Au travers d'une grêle de flèches, les assiégeants, qui appartiennent à l'armée impériale, sont précipités dans les fossés. Malgré toute leur bravoure, ils ne réussissent ni par l'art, ni par les armes, à pénétrer dans la ville fortifiée. Un nouvel assaut échoue également : les assiégés se défendent en désespérés avec des pieux aiguisés et en lançant de grosses pierres ; le chef des assiégeants est lui-même mis à mort. Ces derniers occupent les portes, afin de se mettre à l'abri contre une sortie. — Voici la quatrième fois que paraît l'aurore et elle promet une journée magnifique (3). Une phalange de jeunes héros de choix *(pubis)* vient au secours de l'armée impériale. Ernold, Bernard et Bertrand attaquent maintenant la ville : le dernier, bravant tout danger, atteint les murailles, les battants des portes sont mis en pièces ; le chemin de la forteresse est ouvert. Les ennemis se rencontrent sous la porte et sont si serrés qu'ils ne peuvent combattre qu'avec le glaive ; la lance devient inutile. Bientôt, le combat s'engage avec furie dans toute la cité, qui nage dans le sang. On monte à cheval et les armées quittent la ville pour se mesurer en pleine campagne. Les rois eux-mêmes marchent à la tête et donnent l'exemple, comme si cette journée devait décider de la destinée du monde. Ici,

suite par G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 465, et cf. p. 50 sq. et 84 sq. — Remis en hexamètres par K. Hofmann : *Ueber das Haager Fragment*, dans les *Sitzungsber. der phil. philol. Classe der Akad. d. Wiss. in München*. 1871, vol. I, p. 328 sq.

1. V. vol. II, p. 171 sq., et, ci-dessus, p. 129 sq. (pagin. allem.)
2. On ne saurait reconnaître de quelle ville il est ici question.
3. L'attaque a donc déjà duré trois jours.

le poète, avant de passer à la description de la bataille, implore l'assistance divine. Les païens ont confiance dans le destin *(fortuna)*; l'empereur Charles, dans la miséricorde de Dieu. Levant au ciel ses yeux remplis de larmes, il demande au Seigneur de ne pas permettre que ce peuple abhorré du Roi suprême soit dans la jubilation et remporte la palme de la victoire (1). Monté sur le coursier (2) qu'il gagna en plein champ de bataille, il combat à la tête de ses bataillons. Il tue Borel, le chef de l'armée ennemie, en perçant son bouclier et sa triple cuirasse, et en le renversant ainsi de son cheval. Le jeune héros Wibelinus se précipite contre un des fils de Borel, pour le percer de son glaive. Ernold rugit comme un lion au milieu des ennemis ; il envoie en enfer le meurtrier de son frère (3) ; Bertrand ne fait point de quartier à ceux qui demandent grâce (4); des trois qui se présentent à lui, il fend le premier par le milieu du corps, ainsi que son cheval, et il frappe avec tant de force que son épée s'enfonce encore dans le sol. Bernard lui aussi accomplit des prodiges d'une hardiesse terrible.

Ici finit le fragment ; il ne m'est pas possible d'y voir, avec Gaston Paris (5), un reste de traduction ou d'imitation d'une chanson de geste, bien que quelques traits de la narration nous rappellent ces épopées ultérieures de la France ; ici, comme là, c'est le produit du génie national qui pouvait se

1. « Ne tripudiet *gens offensa superno regi* » : par là, les ennemis sont désignés comme païens.

2. « Dux sublimis equo » : je prends ici *dux* comme général, chef, et je le fais rapporter à Charles.

3. Il doit avoir été question du dernier, dans le commencement qui s'est perdu.

4. « Dextera namque *palatini* nulli hostium parcere suevit », etc. Il n'est pas besoin, comme le fait M. Gaston Paris (*Op. c.*, p. 85) de prendre *palatinus* pour une épithète de Bertrand ; il ne fait que remplacer le nom, comme s'il y avait *comes*, *miles*, etc., car, pour le poète, les autres héros étaient aussi certainement des paladins (palatini).

5. Gaston Paris exposa d'abord cette manière de voir dans l'*Histoire poétique* (*l. c.*) ; Léon Gautier la combattit dans ses *Epopées françaises*, t. III, p. 16 (1er août 1868) ; mais G. Paris la défend encore dans son travail intitulé : « La chanson du pèlerinage de Charlemagne », *Romania*, 1880, p. 39 sq.

manifester dans la littérature latine du moyen âge, tout aussi bien que dans la littérature française. Dans d'autres traits, par contre, le récit est décidément tout autre que dans ces épopées, vu que l'imitation de l'épopée antique a été décisive pour le poète latin, qui était un lettré. A cela s'ajoute le style qui est exagéré, boursoufflé (1) et n'a pas la moindre parenté avec celui des chansons de geste, surtout avec celui des chansons de la première époque. Enfin, je regarde en général comme une chose inconcevable qu'un savant du x[e] siècle ait pu seulement avoir la pensée de « traduire », dans une langue exclusivement réservée à la science, une épopée composée en langue vulgaire — et, j'ajoute, à cette occasion, que je ne crois même pas, à cette époque, et en France, à l'existence de cette épopée telle qu'on se la représentait dans les chansons de gestes qui nous ont été conservées. Il pouvait bien cependant puiser ses matériaux dans la tradition populaire, ainsi que l'ont fait Ermoldus Nigellus et encore plus le poète du *lied* de Walthari.

A la France, et à ce siècle probablement, appartient encore un poème didactique qui acquit une grande autorité. Je veux dire l'ouvrage, comprenant plus de deux mille hexamètres (2), qui a pour titre : *De Viribus herbarum :* dans la plupart des manuscrits, et par suite aussi dans les éditions imprimées, l'auteur porte le nom de Macer Floridus (3), sans doute en souvenir de l'ami de Virgile et d'Ovide, Æmilius Macer, qui écrivit très probablement un poème *De herbis,* et qui fut connu, en tout cas, du moyen âge, comme l'auteur de ce poème (4). Deux manuscrits nomment pour auteur un certain Odon de

1. Donnons-en du moins un exemple. Voici comment il décrit la mort de Borel : « Nec mora : *hauritur subsistens hospes corporis* per munimina clipei et per trilicem tunicam, submittitque caput », etc.

2. Dans l'édition de Choulant, il y en a deux mille deux cent-soixante-neuf ; mais, dans plusieurs manuscrits, il manque des vers, et l'ouvrage est certainement interpolé en plusieurs endroits ; c'est ainsi que s'expliquent maintes répétitions.

3. Macer Floridus, *De viribus herbarum,* secundum codd. mss. et veteres edit. recens., etc. Choulant, Leipzig, 1832 (Prolegg.).

4. Principalement par les distiques de Caton auxquels est emprunté apparemment le titre de notre poème et spécialement du vers : « *Herbarum vires Macer* tibi carmine dicet. »

Meun (Magdunensis); dans l'un d'eux même, il est désigné comme médecin (1). Il appartenait à la France, à en juger par l'absence de la rime dans les vers hexamètres : ce n'est, en effet, qu'après le xe siècle que les vers à rime léonine devinrent peu à peu en faveur dans ce pays (2), par contraste avec l'Allemagne notamment, où le vers léonin règne en maître déjà dans cette période. A cause de l'utilité pratique qu'on lui attribua, ce poème eut une grande vogue : on le trouve souvent cité dans le *Regimen sanitatis* de l'école de médecine de Salerne, ce recueil si connu des préceptes médicaux, qui lui emprunte même des vers entiers (3). A la fin du xve siècle, il était encore commenté en détail par un professeur de médecine ; et, plus tard, Théophraste Paracelse le pourvut aussi de scolies.

On y trouve soixante-dix-sept plantes (4) dont la vertu médicinale est exposée dans autant de chapitres. L'auteur débute par la « mère des herbes », *artemisia* (5) ; la série n'est point rangée d'après un principe déterminé. En général, chaque plante est efficace pour diverses maladies, mais il est vrai avec une préparation différente. Ce qui a lieu d'étonner, c'est de voir le nombre de ces plantes qui sont recommandées contre une seule et même maladie. La source principale où l'auteur a puisé ses connaissances, c'est l'*Histoire naturelle* de Pline, notamment le livre vingtième. Mais à côté de cela, il a aussi mis principalement à contribution l'ouvrage de Dioscoride, *De materia medica,* déjà traduit en latin et qu'il cite comme Pline (6). Il parle aussi une fois, au mot « Ligusticum »,

1. D'après le passage des vers 549 sq. (nº XIV) : « Anthemim magnis commendat laudibus auctor — Asclepius, quam Chamaemelum nos vel Chamomillam — Dicimus », il est difficile de vouloir conclure à la patrie de l'auteur ; je n'ai pu trouver le moindre renseignement à ce sujet dans le poème.

2. Bien qu'on les y voie apparaître avant cette époque.

3. Par exemple, en parlant de l'oignon (*cepa*), nº XXXIII, v. 1087, 1090 sq., 1120 sq.

4. Dans des manuscrits postérieurs, on trouve encore vingt « Spuria ».

5. « Herbarum mater ». Cette plante doit avoir été ainsi appelée au moyen-âge, vu que Walahfrid Strabo la désigne ainsi (*Hortulus*, v. 187) sans en donner le nom.

6. Par exemple, Dioscoride, au mot « cepa » (nº 33, cf. Diosc., *l. c.*, vol. II, c. 180). Il cite d'autres auteurs, en s'appuyant sur des passages de Pline.

(v. 900 sq.) de l'ouvrage de Walahfrid Strabo, *Hortulus*. Son poème se distingue essentiellement de ce dernier ouvrage, quoique le « Petit jardin » doive être considéré en un certain sens restreint comme son devancier. A notre ouvrage il manque complètement le caractère poétique que possède celui de Strabo : il n'a de la poésie que le vers. Dans le *Hortulus*, c'est la description des plantes qui fournit les principales ressources à la poésie, ici, il n'en est pas question en règle générale; l'auteur se contente de parler de leur usage médicinal qu'il expose avec bien plus de détails que Strabo; il traite également d'un nombre de plantes trois fois supérieur à celui qui est contenu dans l'*Hortulus* (1). Son ouvrage n'a pas cette ornementation artistique qu'on trouve dans ce dernier.

Nous avons à faire encore ici une mention spéciale d'un autre poème latin, qui se distingue par une certaine originalité et qui a un caractère profane, au moins dans le but que poursuit l'auteur. Il appartient pour sûr à la France, et au centre de la France, très probablement à l'Auvergne; il a été composé à l'époque de Guillaume, comte d'Aquitaine, qui gouverna sa province depuis 935 et que l'auteur célèbre comme son prince (2). Ce petit ouvrage comprend cent hexamètres, divisés en douze strophes ou petits poèmes à part, de huit vers chacune, excepté la dernière. Ce sont des toasts pour des jours de fête : les neuf premiers se rapportent plus ou moins à des fêtes générales de la chrétienté : la Nativité de la Sainte-Vierge, la fête de Saint-Michel, l'Assomption, la fête des Saints Innocents, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul et la Saint-Jean. Deux sont destinés à deux patrons de la patrie de l'auteur, à Saint-Cyrice et à Saint-Julien (3). Le dernier toast, qui compte quatre vers de plus que les autres, est consacré au comte Guillaume.

1. Dix-sept sont communes à l'*Hortulus* et au poème, si l'on identifie *Gladiola* du premier avec *Iris* du dernier (n° 43); cinq de l'*Hortulus* ne sont pas traitées ici : « Cucurbita, pepones, sclarea, agrimonia, ambrosia, raphanus » ; et, parmi les *spuria* de Macer, il ne manque que « agrimonia ».

2. Publié, pour la première fois, par Dümmler, dans : *N. Archiv*, etc., vol. X, p. 347 sq.

3. Le poète dit du dernier : « Auxilio cujus gaudet Aquitanica tellus » ; il le considère donc comme patron de toute l'Aquitaine. Dümmler (*Op. c.*),

L'ouvrage tout entier est vraisemblablement dédié à ce prince et les toasts destinés d'abord à sa table, car deux fois l'auteur parle de la provocation à boire adressée par le prince aux convives (1). Les poèmes, auxquels le but qu'ils poursuivaient donne un certain attrait pour l'histoire de la civilisation, bien que simples dans la construction, font parade d'érudition surtout par le mélange d'expressions grecques (2); dans le dernier même, deux hexamètres sont entièrement grecs.

La poésie épique ecclésiastique, et en particulier l'hagiographie en vers, est représentée, à cette époque, en France, par un ouvrage considérable d'un auteur célèbre dans un autre domaine de la littérature. Je veux dire Flodoard, dont j'étudie plus loin (c. 12) la vie et les œuvres historiques. Ce chanoine de Reims a chanté les triomphes que le Christ remporta par ses saints en Palestine, à Antioche et en Italie ; et il les a chantés dans un grand ouvrage qui se divise d'après cela en trois parties indépendantes : trois livres sont consacrés aux saints de la Palestine, deux à ceux d'Antioche et quatorze à ceux d'Italie (3). Chaque livre se divise à son tour en un cer-

s'appuyant sur ce passage, désigne Brioude, en Auvergne, comme l'endroit où l'ouvrage a été composé.

1. Il est dit, v. 47 sq.

> *Principis* interea *jussis* parendo libenter,
> Amineum vobis solito potate liquorem.

et v. 64 :

> *Principis ex voto* curam praebate Lieo.

2. C'est le premier qui en a le moins, et je le donne ici comme un exemple de cette poésie particulière :

> In nativitate sanctae Mariae.
> Exoritur hodie virga radicis Iessae
> Virtutum florem mundi paritura parentem.
> Tres certe : Sother, Maria, Bastista Joannes
> Naturae superant legem ratione parendi.
> Quapropter horum solito celebratur origo,
> Quod reliquis sanctis Romanus denegat usus.
> Et quia tale decus hodie processit ab alto
> Sumite nunc laeti praesentis pocula musti !

3. Edité d'abord en entier par Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXV, p. 491 sq. : « De triumphis Christi sanctorumque Palaestinae », libri III ; p. 549 : « De triumphis Christi Antiochiae gestis », libri II ; et p. 595 : « De Christi triumphis apud Italiam », libri XIV. (On n'avait auparavant publié que des fragments, comme on en trouve principalement dans Mabillon, *Acta SS. Ord. S. Bened.*, t. II et IV). — *Histoire litt. de la France*, t. VI, p. 318 sq.

tain nombre de chapitres ou poèmes de grandeur différente ; quelques-uns n'ont que peu de vers, d'autres en ont plusieurs centaines, d'après la richesse du sujet ou selon que l'auteur se sentait plus ou moins disposé à le développer, ou enfin suivant que les matériaux étaient à sa portée. C'est ainsi, par exemple, que la légende connue de saint Eustache ne comprend que dix-sept hexamètres, tandis que celle de sainte Eulalie en a plus de quatre cents (1). Le mètre dont il se sert est le vers hexamètre, ou le vers sénaire (2) ; mais c'est le premier qui domine. Chacune des trois parties est précédée d'un poème en forme d'introduction : dans la première, c'est une invocation à Dieu, en quarante-quatre hexamètres, qui se rapporte également à tout l'ouvrage ; la préface de la deuxième est en vers saphiques, celle de la troisième en petits asclépiades.

Dans l'invocation, dont le style est poétique et noble, l'auteur montre la tendance de l'ouvrage tout entier (3), en y exprimant l'espoir que la protection des saints qu'il chante le préservera des flammes du Styx. Dans les lignes qui vont suivre, je veux appeler l'attention du lecteur sur les chapitres de cet ouvrage volumineux qui me paraissent avoir, pour quelque raison, un intérêt particulier. Dans la première partie, consacrée à la Palestine, l'auteur célèbre, au début du premier livre, les lieux mêmes qui ont été sanctifiés par la présence corporelle du Sauveur. Les apôtres n'y occupent que peu de place, tandis que, par contre, un long chapitre (21) est consacré au martyre de saint Étienne. Dans le deuxième livre, le chapitre premier mérite une mention spéciale : l'auteur y traite un sujet « Vindicta Christi sub Vespasiano », qui revient plus tard, aussi en vers, dans les littératures nationales, notamment

1. V. la première : « De Christi triumph. apud Ital. », lib. III, c. 8, et la seconde, *ibid.*, lib. V, c. 2.

2. Ces derniers se trouvent une fois (l. IX, c. 12) alternant avec des iambiques dimètres.

3. Illustrans animos, tua dicere carmine nitor
Celsa tropaea, quibus servos super astra decoras.
Flamine corda replens, almo tu dirige sensu,
Da votis celebrare tuos modulisque triumphos,
Queis caelo terraque tui comuntur alumni, etc.

dans celle de la France; notre ouvrage toutefois ne fait pas, comme ces littératures, une si large place à la légende; on y trouve par contre une description détaillée et terrible de la disette et de la peste qui règnent dans la ville assiégée que les chrétiens, avertis par Dieu, ont abandonnée. Au chapitre deuxième, l'auteur traite plus brièvement de la vaine tentative de Julien pour rebâtir le temple de Jérusalem; le septième est consacré à saint Jérôme; le huitième et les suivants à sainte Paule et à ses voyages en Palestine, voyages que l'auteur appuie sur le nécrologe composé par saint Jérôme en l'honneur de cette femme. D'après le même auteur, Flodoard nous raconte, dans un long chapitre du livre troisième, la vie de saint Hilarion; la vie de sainte Marie égyptienne, tout aussi détaillée, remplit le quatrième chapitre.

Les premiers saints d'Antioche, les sept frères Machabées, apparaissent au premier livre de la seconde partie; mais l'auteur n'en parle que brièvement. Deux longs poèmes sont, par contre, consacrés aux chastes époux Julien et Basilissa (c. 13), et à saint Hésychius (c. 15), tandis que saint Romain y est brièvement traité par Flodoard, qui renvoie à Prudence. Au livre deuxième, l'auteur célèbre, dans de longs poèmes, l'anachorète saint Simon (c. 8) et sainte Pélagie (c. 12).

Dans la troisième partie, c'est Rome qui forme le centre du poème; l'auteur consacre un Proœmiun à célébrer la gloire de cette ville. C'est Rome qu'il prend pour point de départ et, dans Rome, spécialement les papes, saint Pierre à leur tête; puis, dans des chapitres à part, il nous présente les saints qui jouèrent un rôle, à Rome ou en Italie, pendant le pontificat

1. Flodoard est un peintre habile, ainsi qu'en témoignent les vers suivants :

Fusa jacent imis penetralibus abdita claustris
Feminei sexus simul et puerilia membra,
In mediis fame seniorum absumpta plateis :
At juvenes omnisque virum robustior aetas
Ut simulacra viis pallentes omnibus errant,
Et quocumque loci gressum sibi pestis ademit,
Clade ruunt, quorum sepelire cadavera morbus
Ac numerus prohibent. Quidam super antra sepulcri
Emittunt animas, alios sepelire parantes.

de chacun d'eux. C'est ainsi qu'il procède jusqu'à la fin du livre douzième, où il termina, avec l'époque contemporaine, laquelle correspond au pontificat de Léon VII (936-39), la série des souverains pontifes. Il y vante l'accueil bienveillant qu'il a trouvé auprès de Léon VII, et il prie Dieu de le conserver encore longtemps. Par là, l'époque de la composition de l'ouvrage nous est indiquée d'une manière générale. Il est vrai qu'à ces douze livres s'en ajoutent encore deux, comme supplément, dans lesquels Flodoard, se rattachant en partie aux *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, célèbre différents saints de l'Italie : dans l'avant-dernier (c. VIII), c'est principalement saint Benoît ; dans le dernier, saint Ambroise occupe une série de chapitres (c. XIII sq.), et saint Colomban y est chanté, dans un long poème (c. XVIII), comme hôte de l'Hespérie. — Ce qu'il y a de particulier, c'est de voir que, dans les livres précédents, l'auteur parle non seulement de chaque persécution que les chrétiens eurent à souffrir de la part de l'État romain, mais même des châtiments qui fondirent sur l'État, en punition de ces persécutions (V. l. I, c. VI ; l. III, c. III et XVIII, etc.) (1).

L'auteur, qui avait beaucoup de lecture, a puisé à des sources très diverses. A celles que nous avons déjà indiquées, il faut ajouter encore, en première ligne, l'ouvrage intitulé : *Gesta pontificum Romanorum*. Parmi les anciens poètes chrétiens, c'est Prudence qui a exercé sur lui la plus grande influence. — Flodoard a mis aussi à profit des « chartes » de l'église de Reims : il y parle de ses évêques célèbres, de Fulcon, de Hincmar, et de leurs relations avec Rome (l. XII, c. III sq.) ; par là, comme aussi par l'histoire des papes depuis les dernières décades du IXe siècle, son ouvrage reçoit une certaine valeur historique (2). Flodoard l'a dédié au savant Robert, archevêque de Trèves.

1. La vie de quelques papes est traitée avec beaucoup de détails : citons saint Clément (l. II, c. I et XIV), saint Sylvestre (l. IX, c. VIII), et particulièrement saint Grégoire le Grand (l. X, c. XIV sq.). — Par rapport à Hrotsvita (v. ci-dessus, p. 315 sq., pagination allemande), je ferai remarquer le l. IX, c. X (Gallican) et le c. XI (Jean et Paul).

2. Cf. Wattenbach, *Deutsche Geschichtsq.*, vol. I, p. 378 ; et *Histoire littéraire* (*l. c.*), p. 319.

Mentionnons enfin une *Vie de saint Erluin*, premier abbé de Gembloux, écrite par Richarius, religieux de ce monastère qui dédia son ouvrage à l'évêque de Liège, Notger (972-1008). Seul, le « procœmium » de l'ouvrage, composé de distiques, nous a été conservé par Sigebert, le chroniqueur bien connu (1). Ces vers, excellents pour cette époque, contiennent un éloge de l'abbé (2).

Il est à peine nécessaire de rappeler que, à cette époque, soit en Allemagne, soit dans les pays romans, on composa des poèmes d'occasion et d'une nature épigrammatique : les auteurs furent même parfois des personnes qui s'étaient à peine essayées auparavant dans la poésie. Cette remarque s'applique également à des épitres, qui ne sont parfois que de purs panégyriques, à deux, par exemple, qui appartiennent à la France et que Dümmler a publiées (3). L'une est intéressante à cause de son destinataire : c'est un certain Constantin, dans lequel l'éditeur croit voir, avec beaucoup de probabilité, le très érudit Scolastique de Fleury-sur-Loire, ami intime de Gerbert; l'autre est adressée à un certain Bovo, inconnu d'ailleurs, en réponse à une lettre qui faisait l'éloge de l'auteur (4).

1. Dans ses *Gesta abbatum Gemblacensium*, c. III. De son temps, il n'existait déjà plus que des fragments de la *Vie de Richarius*, ainsi qu'il nous le raconte lui-même. *Op. c.*, c. I.

2. Peut-être faut-il mettre aussi à cette époque et en pays roman l'auteur d'un ouvrage qui sent tout à fait l'écolier ; c'est la versification de la légende connue de la passion de la légion thébaine, publiée par Huerner dans le « Compte-rendu du Gymnase de Vienne ; neuvième arrondissement », 1882. Le poëme se compose de deux cent cinquante-deux hexamètres non rimés et se rattache à l'ancienne version en prose. Tout son mérite, c'est de constater l'intérêt persévérant qu'on prenait à ce sujet : au XIe siècle, le sujet fut traité plus heureusement et avec plein succès par la plume de Sigebert et de Marbod : il était à la mode, surtout dans les pays romans. Du reste, notre auteur semble connaître de vue les localités. Cf. aussi vol. II, p. 162.

3. *Neues Archiv*, vol. II, p. 222 sq. — Les deux épîtres sont en vers hexamètres et ces vers sont à rime léonine, mais plus fréquemment dans la première que dans la seconde.

4. Consacrons une remarque au poème rythmique *Versus de Gregorio Papa et Ottone Augusto*, composé, en 998, par un Italien. L'auteur y célèbre la concorde de l'autorité suprême ecclésiastique et de l'autorité civile, concorde qui fait le bonheur de Rome et du monde. V. l'édition de Dümmler

CHAPITRE NEUVIÈME

POÉSIE ROMANE DE LA FRANCE

Tandis que la poésie latine ne parvient à cette époque, en France, à aucun épanouissement et reste décidément en arrière de celle de l'Allemagne, la poésie nationale, par contre, dont nous avions observé les faibles débuts dans la période précédente, est activement cultivée au sud comme au nord du pays, en provençal aussi bien que dans la langue d'oïl, ce qui contraste encore avec l'Allemagne où la poésie nationale est presque complètement muette.

C'est ainsi que le midi de la France nous offre un grand fragment d'un poème didactique considérable qui se rattache à l'ouvrage célèbre de Boèce et qui, s'appuyant même en partie sur la « Consolation de la Philosophie », a été intitulé *Boëthius* ou *Boeci* (1). Ce sont deux cent cinquante-sept vers décasyllabiques, réunis entre eux par tirades monorimes. L'ouvrage a été probablement composé vers le milieu du siècle (2).

Ainsi que le montre le début, ce poème s'adresse à la jeunesse qui vit au jour le jour, sans penser à Dieu, et qui s'adonne au péché sans repentir ni amendement : le sort de Boëce et la consolation qu'il reçut doivent servir d'exemple à la jeunesse qui vit de la sorte. Boëce — c'est ainsi que parle

dans son : *Anselm der Peripatetiker*. Halle, 1872, p. 72 sq., et cf. Baxmann, *Ein Lied auf den ersten deutschen Papst Gregor V*, dans : *Iahrbücher f. deutsche Theologie*, vol. XII.

1. Dans : *Diez*, *Altromanische Sprachdenkmale*, p. 33 sq. (avec explication). — Bartsch, *Chrestomathie provençale*, 4e éd. Elberfeld, 1880, p. 1. — Paul Meyer, *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, 1re partie. Paris, 1874, p. 23 sq. — Hüntgen, *Das Altprovenzalische Boëthiuslied, unter Beifügung einer Uebersetzung, eines Glossars, erklärender Anmerkungen*, etc. Oppeln, 1884. — K. Hofmann, *Die Quellen des ältesten provenzal. Gedichts*, dans : *Sitzungsber. d. k. bayer. Akad. zu München*, Jahrg., 1870, vol. II, p. 175 sq. — Böhmer, *Zum. Boeci*, dans : *Roman. Studien*, vol. III, 1878, p. 133 sq.

2. V. Diez, *Op. c.*, p. 35.

le poète, en s'appuyant sur d'anciennes Vies (1) dont il n'a pas compris le sens en plusieurs endroits — Boëce, qui, à Rome, n'avait point d'égal en la sagesse, était comte de cette ville et jouissait de la faveur spéciale de l'empereur Torquator Mallio, de sorte qu'il gouvernait tout l'Empire. Mais le successeur de Mallio, Teiric (Théodoric) était un incrédule, et, par suite, il ne voulait pas de l'amitié de Boëce, et ce dernier ne voulait pas le servir. Bien plus, Boëce ne craignit pas de le censurer dans un discours. Voilà que Teiric, offensé, l'accusa de félonie. Il fit écrire, et saisir ensuite au nom de Boëce, une lettre, dans laquelle le philosophe appelait les Grecs et voulait leur livrer Rome par une trahison (2). Là dessus, Teiric l'accuse sur le Capitole; abandonné de ses amis, Boëce est jeté en prison.

Jusques là (v. 71) le poète suit les Vies; à partir de cet endroit, il se rattache à « la Consolation de la Philosophie » et fait intervenir Boëce lui-même pour plaindre son sort (3). Mais les considérations morales qu'il fait et qui ont inspiré notre auteur, prennent, dans le poème, un autre caractère et reçoivent une tournure tout nouveaux (4) : le dernier des philosophes de l'ancienne Rome y est en effet représenté comme

1. Obbarius en a donné le premier une édition diplomatique exacte dans les Prolégomènes (p. XXIV sq.) de son édition de « la Consolation de la Philosophie ». Leipzig, 1843, et Hofmann (*Op. c.*) les a mises habilement à profit pour l'explication du poème.

2. On trouve une allusion à cette lettre même dans la *Consolation* (l. I, pr. 4) : « Nam de compositis falso litteris, quibus libertatem arguor sperasse Romanam, quid attinet dicere? » — Cf., du reste, la Vie de Boëce, ci-dessus, vol. I, p. 463.

3. Cf. pour ce qui suit mon analyse du contenu de la *Consolation* (vol. I, p. 446 sq.).

4. Jusqu'ici l'on n'a pas étudié dans son entier les rapports intimes des poèmes et de l'ouvrage de Boëce, mais on s'est contenté de faire voir les reproductions de quelques détails; c'est ainsi que procèdent, après Diez, Hofmann et Meyer; mais, même sous ce rapport, on n'a rien donné de complet. Ainsi, au v. 97, on ne dit rien du rapport avec la *Consolation* (l. I, carm. 2, v. 6 sq.; surtout v. 9, 14, 16, 19); au v. 121, il n'y a pas de rapprochement avec la *Consolation*, l. II, prose 2); au v. 124, avec la *Consolation*, l. II, prose 5, « quod si manere apud quemquam non potest quod transfertur in alterum »; au v. 142, avec le l. I, carm. 1, v. 21 sq.; au v. 195, avec le l. I, prose 1, « eandem vestem violentorum quorundam sciderant manus », etc.

bon chrétien, et presque comme théologien chrétien, et nous savons, qu'on le considérait, qu'on le vénérait même, comme martyr (1). Boëce, dans sa douleur, déclare qu'il s'en rapporte à Dieu seul, en la miséricorde de qui tous les pécheurs espèrent. Mais on doit déjà penser à Dieu dans la jeunesse et dans la prospérité, ainsi qu'on peut le lire dans beaucoup de livres, pour porter Dieu en soi dans la vieillesse et dans les revers. Personne ne peut se fier à sa possession, qui est si variable, pas même en la mort qui feint de ne pas entendre, quand on l'appelle. — C'est à tort que les amis et les parents de Boëce le louaient autrefois de sa fermeté en Dieu : ce n'était pas là le cas ; il s'attachait plutôt aux choses de la terre (v. 138 sq.).

C'est ainsi que Boëce déplore ses souffrances et ses fautes: une femme à la taille majestueuse lui apparaît ensuite (v. 160), et cette femme, dans la *Consolation,* n'est autre que la Philosophie. Dans notre poème, c'est la fille du roi, « qui a une grande puissance »; il entend apparemment par là la sapience chrétienne (2), la fille de Dieu. Le poète décrit son extérieur et ses habits, en s'appuyant sur la *Consolation* (3); seulement il donne à certains points des détails plus amples et même singuliers : c'est ainsi que ses « yeux pleins de feu et pénétrants » illuminent au loin tout son entourage et que personne ne peut se dérober à ses regards; elle voit même dans les cœurs. De même que dans la *Consolation,* elle peut se grandir et se rapetisser; ici comme là, nous trouvons la description de son vêtement ; mais, dans la *Consolation,* il n'est pas d'une blancheur éblouissante, comme ici; au contraire, l'âge l'a rendu foncé (4). Ici comme là, on voit tissé, au bord inférieur de ce vêtement, un Π, et, au bord supérieur, un Θ; mais notre poète donne la signification de ces lettres grecques, ce que ne

1. V., ci-dessus, vol. I, p. 464.
2. Elle apparaît personnifiée dans la *Psychomachie* de Prudence (v. 875 sq.) ; elle y porte aussi un sceptre. Cf. vol. I, p. 275.
3. V. vol. I, p. 466.
4. « Quarum (scil. vestes) speciem, veluti fumosas imagines solet, caligo quaedam neglectae vetustatis obduxerat. » — Mentionnons ici une addition de notre poème : « li drap sun bastit de caritat et de fe » (v. 200).

fait pas « la Consolation de la Philosophie ». La première signifie la vie de la terre; la deuxième, la loi céleste (1). Entre les deux, se trouve une échelle avec des degrés. Il en est également ainsi dans la *Consolation;* mais notre poète y rattache un développement détaillé et singulier. Chez lui, l'échelle est d'or et des milliers d'oiseaux en montent les degrés; quelques-uns les redescendent; ceux qui sont arrivés à la lettre Θ prennent aussitôt une autre couleur et ont un amour très grand pour la jeune fille (v. 215).

Le poète donne ensuite la signification de l'allégorie. Les degrés de l'échelle sont les vertus, l'Aumône, la Foi et la Charité, la Fidélité, la Largesse, l'Allégresse, la Vérité, la Chasteté, l'Humilité : tout homme de bien se fait son degré à lui-même. Les oiseaux qui montent à la lettre Θ, ce sont les hommes de bien qui, ayant expié leurs fautes, bâtissent sur la Sainte Trinité et n'aspirent pas aux choses de la terre. Ceux au contraire qui redescendent, sont les hommes qui, après avoir été bons, dans la jeunesse (c'est pour cela qu'ils montaient l'échelle), deviennent mauvais dans la vieillesse. Ils tombent dans l'enfer (2). — Le poète raconte ensuite que la

1. « De cel la dreita lei ». (v. 208).

2. L'échelle du ciel est représentée, dans l'art et la littérature du moyen âge, d'après la vision de Jacob; elle revient, plus tard, dans la poésie nationale allégorique de la France, par exemple dans la *Voie de Paradis*, de Raoul de Houdanc ; là aussi, il y a huit degrés, et ils sont formés par des vertus, dont quelques-unes ne figurent pas dans notre poème. L'échelle se trouvait peinte dans l'ouvrage de Herrade de Landsberg (elle est reproduite dans l'ouvrage de Engelhardt, *Hortus deliciarum*, table IX) ; elle y comprend seulement sept degrés, et les vertus qui les représentent sont en grande partie encore différentes. Herrade se laissa sans doute influencer dans son choix par des considérations relatives à son monastère ; les diverses classes de la société, considérées au point de vue de la sainteté, s'y trouvent placées sur différents degrés : en haut, l'ermite ; ensuite, le reclus ; et puis, l'un après l'autre, le moine, le clerc, le laïque. Il n'y a de représentés que ceux qui, attirés par les biens de la terre, tombent de l'échelle ; en bas, est le dragon prêt à l'attaque. Notre poète termine, lui aussi, sa description d'une manière saisissante, v. 239 sq. :

ven lo diables qui guardal baratro,
ven accorren sil pren per lo talo, etc.

La représentation des âmes par des oiseaux est même commune au moyen âge, par exemple lorsqu'elle quitte le corps ; les esprits malins y apparaissent aussi sous cette forme, comme dans Herrade (*Op. c.*, table VIII).

jeune fille tient dans sa main droite un livre ardent, avec lequel elle brûle les pécheurs qui n'ont point fait pénitence, et, dans sa main gauche, un sceptre royal qui signifie la justice « corporelle (1). »

Ici s'arrête, avec le commencement du vers suivant, ce poème, dans l'unique manuscrit qui nous l'a transmis. Il ne me semble pas en manquer beaucoup, car, la principale consolation que la Philosophie donne à Boëce dans l'ouvrage *De Consolatione Philosophiae* (l. III), le poète l'a déjà détachée et mise en avant : il l'a traduite en langage chrétien et l'a placée dans la bouche de Boëce lui-même. Cette consolation consiste en ce que Dieu seul peut être le bien suprême, le but de celui qui aspire à la félicité. Outre cela, bien des choses qui se trouvent traitées dans la *Consolation*, notamment dans les deux derniers livres, ne pouvaient absolument pas trouver place dans les vers du poète. Il avait déjà atteint sans cela son but didactique.

La langue du poème montre encore, il est vrai, des traits antiques, mais, à tout prendre, elle apparaît déjà parfaitement formée. Le poème est composé dans le mètre épique primitif de la poésie provençale et française : ce mètre a déjà toutes les particularités que nous rencontrons dans l'ancienne poésie épique du nord de la France. C'est un vers décasyllabique, ayant l'accent principal sur la quatrième syllabe, ce qui amène une pause ou césure qui divise la ligne longue en deux parties. La césure, tout comme la finale du vers, peut être masculine ou féminine, selon qu'elle suit immédiatement la quatrième syllabe accentuée, ou que cette dernière est accompagnée d'une syllabe inaccentuée : cette syllabe ne compte pas plus pour la mesure du vers que ne le fait la syllabe inaccentuée de la rime féminine; car, dans les dialectes de la France, le vers à terminaison masculine est considéré comme faisant loi. Mais, dans notre poème, c'est la césure féminine qui domine, tandis que, par contre, la rime est régulièrement mascu-

1. La *Consolation* a seulement : « Et dextra quidem ejus *libellos*, sceptrum vero sinistra gestabat. » Le récit de la punition, au moyen du livre brûlant, est-il une invention arbitraire du poète ?

line. Les vers sont du reste bien construits (1). Ces longues lignes sont, comme dans la poésie épique, réunies en tirades monorimes, c'est-à-dire en strophes d'un nombre de vers arbitraire ; la rime peut être imparfaite, une simple assonance, ce qui a lieu ordinairement dans la poésie épique du nord de la France ; dans notre poème, on voit déjà une aspiration vers la rime complète, attendu que, sur les trente-deux tirades (2), il y en a plus de la moitié à rime pleine. Les tirades comprennent de trois à seize vers (3).

La langue du nord de la France compte, à cette époque, deux poèmes, dont l'un, il est vrai, a aussi des formes qui appartiennent à la langue du midi (4), attendu qu'il a été probablement composé sur la frontière des deux langues. C'est celui qui a été publié sous le titre de : *La Passion du Christ* (5) ; il comprend cinq cent seize vers de huit syllabes, divisés en cent vingt-neuf strophes de quatre lignes, rimant de deux en deux (6). Le poète indique lui-même le sujet de son poème, dans la première strophe (7). Mais, après l'avoir terminé avec

1. Les vingt-cinq vers qui, dans le manuscrit, pèchent contre le nombre de syllabes, sont faciles à redresser. L'enjambement y est très rare.

2. Il ne nous est parvenu que les premiers vers de la dernière.

3. L'origine du vers n'est point encore déterminée, malgré les nombreux efforts que l'on a faits à ce sujet et qui ne sont rien moins que satisfaisants. Rajna (*Le origini dell' epopea francese*, p. 560 sq.) en donne le tableau le plus complet. Il déclare, avec raison, absurdes les dérivations tentées jusqu'ici où l'on fait provenir ce vers de mètres latins ; mais il est vrai de dire que ce jugement s'applique encore plus à sa manière de voir, consistant à le faire provenir d'un mètre celtique.

4. La critique du texte ne saurait les faire disparaître de la *Passion*, sans avoir recours aux changements les plus fantaisistes, ainsi que l'a fait Lücking (*Die ältesten französ. Mundarten*. Berlin 1877, p. 38 sq.).

5. Dans : Diez, *Zwei altromanische Gedichte*. Bonn 1852. — *G. Paris, *La Passion du Christ*. Texte revu sur le msc. de Clermont-Ferrand (*Romania*, 1873, p. 295 sq.). — Diez, *Zur Kritik der altroman. Passion Christi* (*Jahrb. f. roman. u. engl. Liter.*, vol. VII, p. 361 sq.).

6. Diez, dans le *Jahrbuch* (*l. c.*), se demande si nous ne posséderions pas par hasard, en ce poème, un fragment, le dernier chapitre d'un ouvrage comprenant la vie entière du Sauveur, et il pense que le début (v. rem. suivante) peut le faire supposer. Mais la deuxième strophe s'oppose absolument à une telle hypothèse : « Trenta tres anz et alques plus | Des que carn pres in terra fu, | Per tot obred que verus deus | Per tot sosteg que hom carnals. » La str. 112 pourrait aussi s'y opposer.

7. « Hora vos dic vera raizun | *De Jesu Christi passiun* | Los sos affanz vol remembrar | Por que cest mund tot a salvad. »

la strophe 112, il lui a donné encore un supplément de dix-sept strophes, où il traite de l'Épiphanie, de l'Ascension, de la descente du Saint-Esprit, et, en quelques mots, de la diffusion de l'Évangile par les apôtres, et de leur martyre. Il termine par une exhortation à la piété, « attendu que la fin du monde n'est pas éloignée et que le royaume de Dieu est proche (1) ; » le Christ est miséricordieux envers le pécheur; c'est à lui que le poète doit de pouvoir chanter, dans toute l'éternité, les louanges du Père et du Saint-Esprit.

Dans son récit, le poète suit en général les Évangiles et l'histoire des apôtres; mais il parle aussi très brièvement, d'après la profession de foi, de la descente aux enfers; en quelques passages, il a ajouté une considération pieuse ou une explication symbolique, par exemple : pourquoi la robe sans couture n'est point partagée (str. 69), ou bien, la signification du miel et du poisson que le Christ ressuscité mange avec ses disciples (*S. Luc.*, c. 24, v. 42) : « le poisson rôti » signifie sa passion; le miel, sa divinité (str. 111) (2). On y trouve également quelques petits écarts de la Bible (3). L'exposition est d'un style simple et parfois tout populaire (4).

L'autre poème, écrit entièrement dans la langue du nord de la France (5), est la *Vie de saint Léger* (6). Le mètre en est le même que dans la *Passion;* mais les strophes sont de six lignes au lieu de quatre. Il comprend, en tout, deux cent quarante vers et quarante strophes.

Il a pour sujet la Vie et la mort du Saint et se divise, d'après cela, en deux parties, ou chants; la première va jusqu'à la

1. On a conclu déjà de ce passage, et avec raison, que le poème appartient au xe siècle, vu qu'on croyait généralement alors, plus qu'on l'a jamais fait au moyen âge, que la fin du monde coïnciderait avec la fin de ce siècle.

2. V. aussi strophes 50, 76 sq., 89.

3. C'est ainsi que ce qu'il raconte (str. 109 sq.), il le place à Emmaüs, tandis que cela a eu lieu plutôt à Jérusalem. Cf. *S. Luc*, c. 24, v. 33 sq.

4. V., par exemple, strophe 22, v. 3 sq.

5. G. Paris l'a prouvé dans son édition. Les formes provençales que nous trouvons dans le mss. doivent être mises sur le compte de la tradition, quoique le dialecte du nord de ce poème présente quelques traits de parenté avec la langue du midi.

6. Dans : Diez, *Zwei altromanische Geditche*. — G. Paris, *La vie de saint*

strophe vingt-sixième, dans laquelle le poète annonce lui-même à son public la Passion de saint Léger (1).

En voici le contenu, dans ses lignes principales : Léger, de naissance illustre, est amené par ses parents à la cour du roi Lothaire II, qui donnne l'enfant à Didon (son oncle), évêque de Poitiers, pour l'élever et le former à l'état ecclésiastique; celui-ci le garde auprès de lui, jusqu'à ce qu'il devienne abbé de Saint-Maxence. Il se distingue si bien par sa vertu et son éloquence, que le roi (c'est maintenant Lothaire III) (2), l'appelle dans son entourage et le nomme évêque d'Autun. Mais, après la mort de Lothaire, les barons élurent roi le Franc Chilpéric III (Childéric) (3), l'aîné des deux frères de Lothaire (qui régnait en Austrasie). Seul, le comte Ebroin (le major-dome) était pour Théodoric (le frère cadet) : Ebroin dut se retirer dans un cloître (Luxovium); mais Chilpéric choisit Léger comme son conseiller. Le roi gouverna admirablement bien, aussi longtemps qu'il suivit ses conseils. Mais un ennemi de Dieu accusa le saint auprès de lui (str. 13). Léger, craignant sa colère, se retira dans le monastère de Luxovium. Il y rencontra Ebroin, que la jalousie avait indisposé contre lui; mais le saint lui fit de telles exhortations qu'un simulacre de paix règna entre eux. Cependant, Chilpéric meurt, et les deux adversaires retournent à leurs « hommages » (*honors*). Mais Ebroin rassemble une armée, met le pays à feu et à sang et assiège le saint dans Autun (str. 24). Pour épargner la ruine de la ville, Léger se rend, accompagné de son clergé, dans le camp ennemi afin d'implorer la clémence du comte; mais Ebroin le fait saisir et mettre aux fers.

Ici, se termine la première partie; la deuxième raconte le martyre de saint Léger. Sur l'ordre d'Ebroin, on lui arrache

Léger, texte revu sur le mss. de Clermont-Ferrand (*Romania*, 1872, p. 237 sq.).

1. Il montre aussi les deux parties dans la deuxième strophe. La deuxième partie commence (d'après le manuscrit) : « Hor en aurez las poenas grans. »

2. Le poète n'a pas distingué les deux Lothaire.

3. La confusion des deux noms est fréquente. Ce que nous mettons entre parenthèses, dans cette analyse, est toujours emprunté à la source.

les deux yeux (str. 26) (1), puis on lui coupe les lèvres et la langue : il ne doit pas pouvoir louer Dieu. Mais, dans la prison du monastère de Fécamp, il est honoré de la visite du Christ qui lui rend ses lèvres, en sorte qu'il peut prêcher au peuple la parole de Dieu. Ebroin, irrité, le confie à la garde de Lodebert (Chrodobert) qui doit le tourmenter jour et nuit. Mais un miracle (str. 34) lui démontre la sainteté de Léger et il le laisse prêcher. En apprenant cela, Ebroin envoie quatre hommes armés pour tuer le saint ; mais un seul ose le faire ; d'un coup de glaive, il lui tranche la tête. Ici, a lieu un nouveau miracle : le corps de Léger reste debout, jusqu'à ce que le meurtrier lui coupe les pieds (2). Dieu reçoit son âme. « Puisse le saint nous protéger auprès du Seigneur pour lequel il a tant souffert ! » Le poème se termine par cette prière. La source où le poète a puisé est la Vie composée par Ursinus (3) ; il la suit fidèlement en général. Mais il a abrégé le récit — omettant même des faits essentiels — et il n'a pas craint même de le changer une fois, en faisant assiéger Autun par Ebroin, et non par ses vassaux ; il s'écarte aussi de sa source pour rendre plus éclatante l'auréole de Léger, et il fait des changements ou des additions (4) (même dans les discours) en peignant son ennemi sous de plus noires couleurs.

Les deux poèmes, la *Vie de saint Léger* comme la *Passion du Christ,* étaient destinés à être chantés par une seule per-

1. Entre cette strophe et la suivante, il en a certainement disparu une, ainsi que l'a fait déjà remarquer G. Paris (*Op. c.* p 300), à moins d'admettre une grande inadvertance de la part du poète ; car les vers 3 et 4 de la strophe 28 restent presque inexpliqués, tandis que la source § 16 en donne l'explication.

2. D'après la source (§ 22), le meurtrier finit par renverser le mort avec son pied.

3. V., là-dessus, vol. I, p. 578. Cette vie se trouve dans les *Acta SS. Octob.* (T. I, p. 485 sq.).

1. Cf., sous le premier rapport, str. 13 et § 10 de la Vie, et, sous le deuxième, voir str. 16, v. 4. La source (§ 7 sq.), en racontant la brouille de S. Léger avec Childéric, obscurcit déjà la vérité historique ; mais le poème le fait encore bien davantage. Voir, en général, sous ce rapport, H. Martin, *Histoire de France*, 4e éd. t. II, p. 152 sq. — Au reste, les bévues n'y manquent pas non plus ; c'est ainsi que l'*adversarius* de la Vie (§ 7), qui n'est autre que le démon, devient, dans le poème : « tels om, Deu inimix » (str. 13, v. 1). — Cf., du reste, G. Paris, *Op. c.*, p. 299. sq.

sonne, ainsi que le montre la manière d'adresser la parole. Dans ce but, ils ont été d'abord pourvus de neumes dans le manuscrit (1). Ce sont, en quelque sorte, des romances ecclésiastiques, qui étaient d'abord destinées aux fêtes des héros célébrées par l'Église, dont elles exaltaient les exploits et illustraient les souffrances. Aussi, la mesure du vers est-elle formée d'après le mètre le plus antique et le plus en faveur dans les hymnes latines de l'Église (2). Dans les deux poèmes, la rime n'est en général qu'une simple assonance; la rime n'est d'abord qu'une rime imparfaite, et nous avons déjà observé le même phénomène au début de la poésie lyrique latine ecclésiastique. La rime accouplée est également le genre le plus simple que nous rencontrions d'abord; la répétition de la même rime dans les rimes accouplées qui suivent — et c'est là ce qui, dans la *Passion*, rend la strophe de quatre lignes monorime — n'est pas rare dans les deux poèmes, tout comme dans les anciennes hymnes latines (3). Dans la *Vie de saint Léger*, la rime est partout masculine, tandis que la rime féminine se trouve aussi mêlée dans la *Passion*. La strophe à quatre lignes de ce dernier poème, laquelle correspond à l'hymne ambrosienne, est la strophe antique de laquelle se développa très simplement la strophe de six lignes : nous avons déjà rencontré le même mètre dans la poésie rythmique du siècle carlovingien.

1. La notation se trouve sur les trois premières lignes de la Passion et sur le premier vers des deux parties de la *Vie de saint Léger*.

2. Je ne saurais partager l'avis de G. Paris prétendant que les vers de huit syllabes des deux poèmes se divisent en deux hémistiches par une césure après la quatrième. Les nombreuses exceptions qui se trouvent dans les poèmes rendent déjà cette assertion impossible; une seule, bien constatée, suffirait pour la réfuter, car la césure exigeait un repos musical, et la composition de la première strophe fait règle pour toutes celles qui suivent. De plus, il ne faut pas prendre un rythme trocaïque comme modèle primitif. Le poème de Raban *De fide catholica* (V. vol. II, p. 327; on le trouve maintenant dans : *Poetæ latini aevi Carolini* t. II, p. 197) offre absolument le même mètre que le poème de saint Léger. Le modèle de cet octosyllabe français est le dimètre iambique rythmique. Or, dans le poème de Raban, il est absolument impossible de trouver ces hémistiches, et ils paraissent même exclus à priori des lignes courtes. V., du reste, Tobler, *Vom französischen Versbau* (p. 78 sq.) qui se déclare contre Paris.

3. V. vol. I, p. 365 et 510.

CHAPITRE DIXIÈME

PROSE LATINE. LITTÉRATURE DIDACTIQUE ET POLÉMIQUE. ATTO DE VERCELLI. GUNZO. RATHER.

Passons maintenant à la prose, et d'abord à la littérature didactique et polémique. Nous ne rencontrerons pas ici beaucoup d'auteurs, ni beaucoup d'ouvrages, dont la signification historique et littéraire soit digne d'attirer notre attention. Je ne parlerai que brièvement de l'évêque Atto de Vercelli (1), dont les ouvrages sont, en grande partie, d'une nature purement ecclésiastico-théologique. Il occupa la chaire épiscopale de Vercelli depuis l'année 924, et il jouissait d'une grande autorité parmi ses confrères. Par son capitulaire, recueil de préceptes ecclésiastiques pour son clergé, comme aussi par des mandements, il chercha à relever leur moralité et leur éducation, et en même temps celles de leurs paroisses (2). Au milieu des combats de partis déchaînés, à cette époque, dans la Haute-Italie, il sut conserver l'intégrité de son caractère. Il ne mourut, selon toute apparence, qu'au commencement de la septième décade du xe siècle (3).

Parmi ses ouvrages, un seul mérite ici un peu notre attention (4). C'est le *Libellus de Pressuris ecclesiasticis*. Dans cette

1. *Attonis opera ad autogr. Vercellens. fidem nunc primum exacta praefatione et commentar. illustrata a Burontio del Signore.* Vercelli, 1768. — *Migne, *Patrol. latina*, t. CXXXIV. — *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 281 sq.

2. C'est ainsi qu'au chapitre 61 il recommande expressément l'ordonnance de Théodulphe par rapport à l'enseignement primaire (V. vol. II, p. 72), et qu'il fait même plusieurs emprunts à son capitulaire. — Il y a lieu de remarquer peut-être, pour l'histoire du théâtre, les chapitres 42 et 78, bien qu'ils ne fassent que reproduire une défense de conciles, celui-là, de Laodicée, celui-ci, d'une province d'Afrique. Mais si ces défenses n'avaient pas été applicables à l'époque de l'auteur, pourquoi en aurait-il ici recommandé si expressément l'application.

3. En tout cas avant la fin de l'année 964, époque où les actes nomment un autre évêque.

4. Car l'écrit polémique *Polypticum* ou *Perpendiculum*, composé en « latin mystique », n'appartient sûrement pas à Atton. Non seulement il me semble incompatible avec l'individualité de l'auteur, mais on y trouve des données

brochure relative aux oppressions subies par l'Église, il en défend les droits contre la puissance temporelle, et il le fait à un triple point de vue; de là, la division du livre en trois parties. La première traite des tribunaux compétents pour juger les évêques : ce ne sauraient être que des tribunaux ecclésiastiques. La deuxième traite de l'ordination des évêques et combat les abus dans la nomination aux évêchés; la troisième partie enfin est consacrée aux biens ecclésiastiques qui, pendant la vacance d'un évêché, devenaient souvent la proie de laïques. Comme l'auteur ne veut avant tout que réformer les abus de son temps et de son pays et que c'est de ceux-là qu'il parle, son ouvrage ne manque point d'intérêt pour l'histoire ecclésiastique; mais il offre également quelques traits utiles pour l'histoire de la civilisation. C'est ainsi que, dans la première partie, l'auteur se déclare contre le jugement de Dieu, consistant en un combat singulier et auquel, sur une accusation portée par des chevaliers, les ecclésiastiques eux-mêmes devaient se soumettre, mais seulement en désignant un remplaçant qui combattît pour eux (1). Au point de vue du style, cet écrit est un des meilleurs de cette époque.

Cet évêque Atton était très lié avec le grammairien Gunzo de Navarre, que l'empereur Othon avait fait venir en Allemagne. Nous avons de lui une lettre adressée à Atton; en qualité de diacre de sa ville natale, Atton lui avait demandé son avis touchant le mariage du fils du parrain avec la fille que celui-ci a tenue sur les fonts du baptême; il le lui donne et, s'appuyant sur une lettre du pape Zacharie, il condamne un

qui s'opposent directement à ce qu'il l'ait composé lui-même. C'est ainsi qu'au début il est parlé de la mort « du pasteur suprême, Silvestre ». Or, sous ce nom, l'on ne saurait, ainsi que l'a déjà remarqué Bähr (*Gesch. d. röm. Litt.* 3. supplém., p. 545) entendre que Gerbert, qui mourut en 1003. De plus, le destinataire y est nommé Fulanus. Ce pseudonyme est vraisemblablement emprunté à l'espagnol *fulano*, qui dérive lui-même de l'arabe et signifie *quidam*. L'emploi de ce mot indique donc un auteur espagnol.

1. « Addunt insuper, quoniam si aliquis *militum* sacerdotes Dei in crimine pulsaverit, per pugnam hoc singulari certamine esse discernendum. (p. 58). — Ad pugnam producere heu! nostros compellimur vicarios, ut vel istorum caede victi, vel illorum quasi absoluti videamur; nec purgari a crimine, nisi perpetrato crimine, valeamus. » (p. 61).

tel mariage, à cause de la parenté ecclésiastique (1). Mais c'est pour un tout autre motif que Gunzo mérite de nous occuper ici; c'est comme auteur d'une longue lettre aux religieux de Reichenau. De passage à Saint-Gall, il avait été blessé, dans son honneur de maître d'école et de savant, et, comme le monastère de Reichenau et celui de Saint-Gall étaient brouillés ensemble, Gunzo se venge, dans cette lettre qu'il adresse aux religieux de Reichenau (2). A plusieurs points de vue, cette lettre est d'un grand intérêt pour l'histoire de la civilisation. Il est déjà important que nous y apprenions que Gunzo fut appelé en Allemagne. A ce sujet, l'auteur nous fournit des renseignements précis : Othon avait d'abord tâché de le gagner, par l'intermédiaire de princes italiens; mais, comme aucun de ces derniers n'avait d'ordres à lui donner, l'empereur s'adressa à lui personnellement. Gunzo entreprit, en même temps que lui, son voyage en Allemagne, emportant avec lui cent volumes, parmi lesquels les œuvres de Martianus Capella, le « Timée » de Platon, le « Peri Ermenias » d'Aristote, les « Topiques » de Cicéron et d'Aristote. Fatigué, transi de froid, il arrive à Saint-Gall, où il espérait se refaire. On l'accueille avec force révérences muettes, de sorte que les « faux philosophes » de Juvénal (3) lui reviennent à l'esprit. Or, le hasard veut que Gunzo emploie une fois un accusatif pour un ablatif, et voilà aussitôt un jeune adolescent (*pusio*) qui, aux applaudissements de son maître, se met à relever cette faute dans un langage impertinent et dans des « vers pitoyables. » Ce fut comme l'éclat d'une rivalité entre l'érudition allemande et l'érudition italienne. Il est bien possible que les moines de Saint-Gall se soient vantés de cette leçon donnée à l'orgueilleux grammairien d'au-delà des monts; en tout cas, Gunzo a composé cet écrit pour s'excuser et se glorifier lui-même et pour clouer au pilori ses adversaires, sur lesquels il déverse ses

1. V. la lettre parmi les épitres d'Atton (N° VI. *Op*. ed. 1, p. 111.
2. Martène et Durand, *Veterum scriptor*. etc. collectio. t. I, col. 294 sq. — Migne, *Patrol. lat.*, t. 136, p. 1283 sq. — *Histoire littér. de la France*, t.VI, p. 386 sq. (On y prétend que Gunzo était français; mais cette opinion n'est pas soutenable).
3. Appelés « faux » à cause de leur silence.

sarcasmes et son érudition. Il veut montrer combien il leur est supérieur, malgré cette faute, et il fait parade, à cet effet, de lectures et d'une érudition peu communes à cette époque, en ce qui touche les poètes romains, notamment les satiriques.

Bien que, dans son écrit, l'auteur procède librement, comme on le fait dans une épître, on peut néanmoins y distinguer trois parties. Dans la première, il cherche à excuser sa faute, en citant des passages des auteurs classiques latins où se trouveraient des substitutions de cas; il en montre ensuite, dans la Vulgate, et il se demande indigné quel est celui qui oserait blâmer ou changer ces tournures, vu qu'elles se trouvent dans l'Écriture Sainte (1)? Toutefois, il avoue s'être rendu coupable d'une négligence; mais le bon Homère sommeillait aussi quelquefois. Il l'impute à l'usage de sa langue vulgaire, qui ressemble de si près au latin (2). Au reste, les mots importent peu : c'est leur signification qui fait tout; et il le montre, en s'appuyant sur l'explication mystico-allégorique, et, en cela, il ne renvoie pas seulement à l'explication de la Bible, mais à celle du livre des *Mythologies* (3) de Fulgence. La sagesse est au-dessus de l'éloquence.

Dans la deuxième partie, il examine le motif de ce reproche, et il ne le trouve que dans la méchanceté; engageant alors une polémique violente, il déverse sa bile, en rappelant aux moines de Saint-Gall qu'ils ont chassé depuis peu leur propre abbé, à savoir sans doute Craloh, et donné la mort à celui qui lui succéda (Anno). Le nom seul de son adversaire, ce magister « tiré à quatre épingles et faquin », dont il raille ici l'extérieur, suffirait pour deviner ses actes. Il le nomme Achar (4) :

1. Cela est caractéristique pour cette époque. Quant aux passages tirés des classiques, ils nous témoignent bien du peu de culture grammaticale de Gunzo, malgré ses grandes lectures. Pour ce qui est de la citation d'Homère, laquelle est empruntée à Servius, ainsi que le montre Bursian (*Gesch der klass. Philologie in Deutschland*, p. 43), elle prouve, par sa reproduction erronée (*Achille* pour *Achillea*) et par la manière dont elle est comprise, que Gunzo n'avait pas lu Homère et qu'il ne comprenait pas le grec.

2. Cette raison, très estimable en elle-même, serait plus compréhensible pour nous, s'il s'agissait de l'emploi d'un ablatif pour un accusatif, au lieu d'un accusatif pour l'ablatif.

3. V. vol. I, p. 454 sq. (paginat. allem.)

4. Il s'agit d'Ekkehart et vraisemblablement d'Ekkehart II. V. la remar-

il ressemble si fort à celui de l'Ancien Testament, que, s'il était permis de croire à la métempsychose de Pythagore, on dirait que l'âme de ce juif circoncis habite dans son corps. C'est ainsi que ce voleur de l'Ancien Testament doit fournir à Gunzo les matériaux pour sa polémique contre le magister de Saint-Gall (1), et cette polémique est violente au point d'en venir aux voies de fait : témoin le soufflet rappelé par un vers de Juvénal (2). Dans une troisième partie, notre auteur s'étend sur les sept arts libéraux et aborde certaines questions ardues, pour montrer son érudition vis-à-vis du magister de Saint-Gall, qui n'est que grammairien, comme si quelqu'un était capable de posséder complètement un de ces arts sans avoir étudié les autres. Mais Gunzo termine sa lettre par une prière adressée à Dieu pour ses ennemis, et cette prière est en vers et comprend trente et un hexamètres (3), afin de montrer apparemment qu'il s'entendait aussi à l'art métrique.

Le Lorrain Ratherius, était bien plus fécond que ces auteurs. Ses ouvrages ont une originalité particulière, qui provient de leur caractère subjectif, On dirait presque qu'ils sont le produit de sa vie orageuse et très agitée.

Rather (4), de race illustre, naquit dans le diocèse de Liège, peut-être même dans cette ville, vers l'an 890. Destiné à la vie religieuse dès son enfance, il fut accueilli de bonne heure dans le monastère de Lobbes, sur la Sambre. Doué d'une excellente mémoire, il montra beaucoup de talent pour les études

que de Meyer von Knonau à la page 327 de son édit. de Ekkehart IV. *Casus S. Galli*. — Il y montre aussi que Gunzo ne vint à Saint-Gall qu'en janvier 965.

1. On y voit bien l'orgueil de l'Italien, quand il dit, en comparant les deux Achar : « Curtavit ille (celui de la Bible) furto rempublicam, rempublicam multo magis iste (Ekkehart) curtare voluit, quando accepto itinere me removere tentavit. Sciet forsitan et ipse quantum damnum reipublicae inferre voluit, cum postquam veni, quid utile egerim, cognoverit. »

2. Nos colaphum incutimus lambenti crustula servo.

3. Ces hexamètres ne sont pas léonins.

4. *Ratherii episcopi Veronensis opera*, nunc primum collecta, emend. et ineditis aucta. Curantibus Petro et Hieronymo fratribus Balleriniis. Verona, 1765. (Dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXVI). — Vogel, *Ratherius von Verona und das zehnte Jahrhundert*. Jena, 1854. 2 vol. — Le même, à l'article Ratherius, dans la *Realencyclopädie f. protest. Theologie*. Vol. XII, 2e éd. 1883.

savantes, en sorte qu'il put se vanter (1) de devoir peu à ses maîtres, et de devoir bien plutôt à lui-même ses vastes connaissances. Ses écrits, remplis de citations empruntées aux classiques latins, à la Bible et aux Pères de l'Église témoignent de ses grandes lectures. Parmi les Pères, c'est saint Grégoire le Grand qui exerça sur lui le plus d'influence. Outre la grammaire, il possédait aussi les mathématiques et la musique, si bien qu'il était même en état de les professer. Il connaissait aussi le droit canon; et, s'il n'apprit pas le grec dans sa jeunesse, il semble en avoir acquis quelque connaissance, quoique superficielle. Cette érudition, de même que son talent de pénétration et d'éloquence hautement vanté par ses contemporains, devaient le recommander facilement, d'autant plus qu'il savait entretenir la société par des traits d'esprit pleins d'à-propos. C'est ainsi qu'il devint l'ami de l'ambitieux Hilduin, évêque de Liège depuis 920, et alors abbé du monastère. Lorsque celui-ci, par suite des fluctuations politiques de la Lorraine, fut obligé, en 926, de quitter le monastère et de chercher fortune en Italie, auprès de son cousin, le roi Hugo, il prit avec lui Rather, qui aspirait aussi à se mouvoir dans une plus grande sphère. Tous deux virent se réaliser leur rêve ambitieux. Hilduin devint d'abord évêque de Vérone, puis, en 931, de Milan; et Rather, grâce à la protection de son ami, quoique contre le désir du roi, lui succéda sur le siège de Vérone.

Mais les mauvaises relations entre Hugo et lui le décidèrent à prendre part à la révolte de Milon, comte de Vérone, et à appeler Arnolphe, duc de Bavière. Après la défaite de ce dernier et la soumission du comte, toute la colère du roi s'appesantit sur Rather seul (935). Il fut déposé et retenu prisonnier deux ans et demi dans une tour de Pavie. C'est là que, dans ses heures de loisir forcé, il entreprit les *Praeloquia,* son premier et plus important ouvrage. Après être sorti de prison, il fut placé sous la surveillance de l'évêque de Como, à laquelle il ne tarda pas à se soustraire par la fuite (939). Il chercha d'abord un asile dans le midi de la France, où, pour subvenir

1. « Phrenesis », c. III.

à sa subsistance dans sa situation pénible, il fut quelque temps précepteur dans une famille, ce qui lui donna occasion de composer une grammaire : « Sparadorsum (1) », qui malheureusement ne nous est point parvenue.

Enfin, vers 944, il retourna dans son pays et rentra au monastère de Lobbes, aux bons souvenirs duquel il s'était rappelé par l'élaboration de la vie de saint Ursmar, abbé de ce monastère au commencement du VIII[e] siècle. Mais il n'y séjourna que peu de temps, car les troubles survenus en Italie et le soulèvement de Bérenger contre Hugo le rappelèrent en ce pays, et firent revivre en lui l'espoir de reprendre possession de son évêché. Et, en effet, il y réussit en 946, bien que ce ne fut qu'après plusieurs aventures périlleuses. Toutefois, il ne l'occupa pas deux années entières. Complètement brouillé avec son clergé, il se laissa tellement intimider par les puissances politiques qu'il dut s'enfuir de Vérone. Il erra au-delà des Alpes, d'évêché en évêché, et se joignit enfin, en 951, à l'expédition de Ludolphe en Italie, dans l'espoir d'être rétabli par lui sur son siège. Mais cet espoir s'évanouit avec l'insuccès de l'expédition, et il ne se réalisa pas davantage après les victoires d'Othon, auquel Rather s'était réuni, ni malgré la prise de Vérone. Il revint donc à Lobbes ; mais bientôt après il fut appelé à la cour de Othon (952) pour y occuper la première place parmi les savants qui entouraient Brunon, frère du roi, et faisaient son éducation. C'est à lui que, l'année suivante, il fut redevable de pouvoir occuper le siège de Liège. Mais, dans ces temps agités, Rather ne sut pas s'y maintenir longtemps. Il chercha d'abord un asile à Mayence, où il s'occupa de travaux littéraires et particulièrement de la composition de son ouvrage : *Phrenesis;* ensuite, il se retira dans une abbaye qu'on lui donna pour subvenir à son entretien. C'est alors qu'il étudia l'ouvrage de Radbert Paschasius touchant la communion et qu'il défendit, dans sa lettre à Patrice, la doc-

1. C'est ainsi que nous l'apprend son contemporain, Folcuin, abbé de Lobbes, qui nous donne cette explication du titre : « Quem librum gentilicium loquendi more « Sparadorsum » vocavit pro eo quod qui scholis assuesceret puerulus dorsum a flagris servare posset. » (*Gesta abb. Lobiens.*, c. XX.)

trine de la transsubstantiation; il la remit ainsi, pour les savants (958), à un nouvel ordre du jour dont elle ne devait plus disparaître.

L'ambition de cet évèque dépossédé n'avait cependant point de repos et, en 961, il se joignit à l'expédition de Rome, entreprise par Othon, après qu'on lui eût promis de le remettre sur le siège de Vérone. Effectivement, il le reçut pour la troisième fois et l'occupa alors pendant six années. Certes ces six années furent pour lui une époque de luttes perpétuelles avec la population, avec le clergé en général et les chanoines en particulier, et finalement aussi avec la puissance temporelle. La cause de ces tiraillements venait surtout de ses aspirations réformatrices, qui avaient pour but le célibat du clergé et un partage plus équitable des revenus de son église en faveur du clergé inférieur et au préjudice des chanoines. D'une nature irréfléchie, ardente, querelleuse, qui se plaisait tout aussi bien à s'accuser elle-même qu'à accuser les autres, et qui par là n'offrait que trop de prise à ses adversaires (1), il ne pouvait point remporter la victoire. On doit cependant admirer l'énergie de cet homme plus que septuagénaire qui, seul pour la plupart du temps, sut tenir tête à tant d'ennemis, en saisissant sa plume toujours bien taillée et en publiant, pendant ces années, un nombre étonnant de brochures de polémique. En 968, Rather quitta Vérone de nouveau, et ce fut pour la dernière fois. Il se rendit d'abord, et à nouveau, à son monastère de Lobbes. Mais, là aussi, il sema la discorde et finit par éloigner l'abbé Folcuin, pour régner lui-même en maître dans le monastère; cela ne dura guère pourtant qu'une année. Après la mort d'Ebrachar, son élève et son protecteur, l'évêque qui lui succéda sur le siège de Liège força Rather à s'éloigner de Lobbes (972). Il mourut deux ans après, à Namur.

La plupart des écrits de Rather, composés pour son utilité et son avantage personnels, n'ont guère qu'un intérêt d'actualité. Ils appartiennent au domaine de la publicité périodique et ne peuvent nous occuper ici qu'autant que le style, la dis-

1. N'alla-t-il pas jusqu'à publier une longue liste de ses propres fautes?... Voir plus loin.

position et la signification historique nous offrent quelque chose de particulier. L'unique ouvrage important qui, bien que écrit pour sa propre consolation et riche en faits personnels, ait un plan basé sur l'essence du sujet et un but pratique général, ce sont ses *Praeloquia:* c'est le résultat de son incarcération de plus de deux ans à Pavie ; mais plus tard, avant d'y mettre la dernière main, il y fit encore plusieurs additions. Ainsi que le montre le titre complet de l'ouvrage (1), ces méditations du cœur du prisonnier n'étaient que des « préfaces », c'est-à-dire une introduction à un ouvrage, encore à écrire, et qui devait être intitulé : *Agonisticum* (2): c'était un livre pour s'aider à être fort dans la lutte du chrétien avec le démon et pour se guérir de ses blessures. Les matériaux en sont empruntés, ainsi que nous l'apprend la préface, aux sentences des Pères, parmi lesquels sont compris ici les auteurs bibliques. Toutefois, l'auteur, pour donner plus de force à sa doctrine, n'hésite pas à citer parfois les auteurs païens, comme Cicéron, Sénèque, Térence. Mais, par le fait, le sujet ne consiste pas seulement dans la doctrine à exposer; on y trouve aussi maintes parties polémiques, qui, nous le verrons bientôt, donnent occasion à des descriptions intéressantes au point de vue de l'histoire de la civilisation.

L'ouvrage se divise en six livres. La division est motivée, d'une manière générale, au début du premier livre qui commence ainsi : Bien que les préceptes du Seigneur s'étendent tous en général à l'Église entière, quelques-uns cependant s'adressent particulièrement à certaines personnes, selon la différence des temps, des états, des relations, de l'âge, des mœurs, des inclinations, du sexe. Il donne donc d'abord, dans le premier livre, après les devoirs généraux du chrétien, et dans des chapitres particuliers, des règles de conduite pour le soldat, l'artiste, le médecin. A ce dernier, il rappelle la parole

1. Le voici : « Meditationes cordis in exilio cujusdam Ratherii Veronensis quidem episcopi, sed Laubiensis monachi, quas in sex digestas libellos volumen censuit appellari Praeloquiorum eo quod ejusdem quoddam praeloquantur opusculum, quod vocatur *Agonisticum.* »

2. Il le nomme aussi, dans la préface : *Medicinalis* (liber). — Sigebert (*De scriptor. eccles.*, c. CXXVII) l'appelle « Agonisticon ».

de saint Luc : « Médecin, guéris-toi toi-même » (1). Tandis qu'il prend soin de la santé corporelle des autres, il doit prendre soin aussi de celle de sa moralité. Rather l'avertit surtout de bien se garder de prescrire des incantations ni des formules magiques qu'on appliquait sur les blessures (2), bien qu'il ne doute nullement lui-même de la puissance du démon. Il s'adresse ensuite au négociant, en condamnant l'avidité des richesses et l'usure; à l'avocat et au juge, qu'il accuse d'être généralement adonnés à la cupidité (3); ensuite, aux fonctionnaires, et spécialement au receveur d'impôts (4). Ils emprisonnent les voleurs, et eux-mêmes ne songent qu'au pillage et à la tromperie; ils punissent les adultères et les filles de mauvaise vie, tandis que leur vie tout entière est adonnée à l'ivresse et autres intempérances. L'auteur prend ensuite à partie le noble, le patron, le seigneur : chacun de ceux-ci doit songer que tous les hommes ont une égale origine. Rather mentionne ici le vice de l'ingratitude, de l'ingratitude qu'il a éprouvée lui-même de la part d'un grand seigneur (§ 25). Il passe ensuite au subordonné du patron, au client (5), au conseiller, et, après cela, au maître et au serviteur. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qu'il consacre au maître d'école et à l'élève (§ 30 sq.). A celui-là il recommande la douceur et lui dit de prendre pour modèle la conduite du Christ envers ses « élèves », qu'il appelait ses amis, et non ses domestiques. Il conseille au maître, d'une manière très juste, de bien considérer que tous les élèves ne sont pas également doués. Mais, parmi les maîtres, il en distingue d'abord deux espèces : les uns ne prisent que leur titre de

1. Il fait sa monition sous forme d'apostrophe, par exemple : « Medicus es? Audi etiam juxta litteram tibi praecipientem Dominum : Medice, cura te ipsum. »

2. « Quiddam vero infandum, hic nec commemorandum, in schedula instar coronae conscriptum et vulneri superpositum, quia est maleficium, sed animae letale nimium affert periculum. » § 7.

3. « Denique considerans vix unquam potui judicem cernere sine cupiditia. »

4. « Procurator, exactor, quod gastaldus usitato multis, Franciloque vero major dicitur eloquio, sive thaleonarius, vel cujuslibet alterius publicae functionis minister es? » Ainsi débute ce chapitre, § 19.

5. Qu'il appelle aussi mercenaire (mercenarius). § 26.

maîtres ou docteurs, et dédaignent les fonctions de l'enseignement; les autres semblent plutôt faire parade d'érudition, que s'attacher à la communiquer à leurs élèves (1). Il divise ensuite en cinq classes ceux qui sont trop prodigues de leur science. Quelques-uns sont poussés par leur amour ardent pour les élèves; d'autres, par le désir de flatter un grand personnage; d'autres, par la cupidité; d'autres encore, par la vanité, et d'autres enfin par le désir de parler. Il traite à la fin du livre, des riches, de ceux qui ont assez pour vivre, et des mendiants.

Le livre deuxième, qui débute par une plainte sur sa captivité, offre peu de choses particulières. Il traite des devoirs des hommes et des femmes, des époux et des personnes non mariées, des parents et des enfants, de même que des divers âges. Le troisième et le quatrième livres, qui s'adressent au roi, sont bien plus intéressants : ils exposent les vues de Rather sur les rapports de la puissance royale vis-à-vis de l'Eglise, en particulier des évêques; il ne perd pas de vue la position personnelle de l'auteur vis-à-vis du roi Hugo. Aussi, au début du livre troisième, exprime-t-il une certaine inquiétude et cite-t-il (2) le mot de Térence : *Veritas odium parit.* Il recommande ensuite au roi les quatre vertus cardinales comme convenant parfaitement à son état, mais il lui montre que ce n'est que la bonne intention qui en fait des vertus : ce n'est pas servir la justice, par exemple, que de satisfaire sa colère. Le roi doit honorer les évêques comme des dieux (§ 8). Même dans l'évêque coupable, le Saint-Esprit vit encore (§ 17); il ne saurait être jugé que par Dieu seul (§ 18). C'est ainsi que l'auteur revendique partout pour l'Église, en face de la royauté, la position la plus élevée et la plus indépendante (3). Dans le quatrième livre, il poursuit cet ordre

1. Sunt contra alii qui tantae videntur largitatis ut doctrinam magis videantur fundere, quam erogare. § 32.

2. A la sentence du païen, il oppose des sentences de la Bible qui parlent en faveur de la vérité.

3. Il résume cela au début du quatrième livre, en disant (§ 2) : « Dixi, episcopos a Deo solo, ut reges, et praestantius multo quam reges, quia et reges ab episcopis instituti, episcopi vero a regibus, etsi eligi vel decerni, non valent tamen ordinari, institutos. »

d'idées et arrive d'abord à rechercher ce qu'un évêque peut entreprendre ou penser (*sentire*) contre le roi. Le roi se sent-il outragé, il n'a qu'à s'adresser aux tribunaux auxquels ressortissent les ecclésiastiques. En tout cas, l'aveu de l'évêque est indispensable. On trouve ici des allusions immédiates au sort particulier de l'auteur. Vers la fin du livre, Rather donne encore une liste des préceptes les plus généraux pour le roi et la reine; à cette dernière, il présente, comme modèles, outre la sainte Vierge, la mère de Constantin, Radegonde; Clotilde, épouse de Clovis, et Placilla, épouse de Théodose.

Le livre cinquième traite principalement de l'évêque. Après en avoir exposé les devoirs, l'auteur esquisse un tableau très animé de la vie mondaine, pompeuse et déréglée de plusieurs de ses collègues italiens : ils s'adonnent à la chasse et au jeu; ils se livrent au plaisir de la table, qu'ils assaisonnent par la musique et par « la peste des danseuses »; ivres, ils montent ensuite en voiture ou sur des chevaux magnifiquement harnachés, s'habillent eux-mêmes richement et tout à fait à la mode. Rather parle aussi de la magnificence de leur mobilier. Dans cet épisode (§ 6-12), important au point de vue de l'histoire de la civilisation, notre auteur montre un grand talent de description : le tableau est riche en couleurs, et l'on peut y admirer la finesse du pinceau. Ce n'est guère que vers la fin du livre (§ 29 sq.) que Rather traite encore brièvement des différentes classes du clergé et qu'il s'étend un peu plus sur le moine et l'abbé.

Dans le livre sixième, il adresse ses exhortations au juste et au pécheur; l'un ne doit pas se fier à ses propres actions, ni l'autre désespérer de la miséricorde de Dieu. C'est ici que Rather en vient à parler de sa propre misère, qui ne l'abandonna pas même dans sa prison (§ 9). Il y a encore de l'intérêt à la fin du livre, lorsqu'il renseigne le lecteur sur les motifs qui l'ont porté à composer cet ouvrage, comme aussi sur sa disposition tout entière : à cette occasion, il remarque qu'il s'y est peint lui-même presque en entier (§ 26).

Parmi les ouvrages de Rather, comme publiciste, le plus

important de tous est sa *Phrenesis* (1). C'était un recueil de compositions et de lettres formé de vingt pièces, soit polémiques, soit apologétiques; il comprenait douze livres, dont le premier forme l'introduction et donne le titre de l'ouvrage complet. Mais le premier et deux autres ont été seuls conservés. Provoqué par la déposition de son évêché de Liège, l'ouvrage de Rather traite en partie de cette déposition elle-même, et en partie de la récusation de ses droits à l'évêché de Vérone, en 951. Le titre est pris de la bouche de deux adversaires qui avaient ainsi nommé l'ouvrage, dont ils avaient entendu parler. Le livre premier, ou « Phrenesis » au sens restreint du mot, a de l'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire, surtout par les communications que l'auteur nous fait sur sa personne (2), et par deux poèmes composés par lui, l'un en hexamètres, l'autre en distiques. Dans le premier, qui est bien difficile à déchiffrer, l'auteur veut indiquer le contenu de cet ouvrage; dans le deuxième, il prie pour le repos de l'âme de son ennemi, Rodbert, archevèque de Trèves. Ces deux poèmes n'ont d'autre valeur que de montrer que Rather cultivait, lui aussi, les muses, à ses heures de loisir, et qu'il aimait à parer ses vers des beautés de la mythologie antique.

Parmi les nombreuses brochures qui sortirent de sa plume féconde, pendant ses luttes avec le clergé et la paroisse de Vérone, il n'y en a que deux dont le nom me paraisse devoir figurer dans cet ouvrage. L'une nous fournit des renseignements importants pour la connaissance du caractère singulier de notre auteur; elle se distingue en même temps par un style plein d'esprit et d'ironie. Composée au commencement de l'année 966 (3), elle reçut le titre de : *Qualitatis conjectura cujusdam*. Ce « Quidam » n'est autre que Rather lui-même. L'écrit prit naissance à l'occasion d'une démarche que ses ennemis de Vérone avaient faite auprès de l'empereur, pour activer sa déposition. Rather veut prévenir leurs accusations

1. V. plus de détails sur cet ouvrage dans Vogel (vol. I, p. 198 sq. et vol. II, p. 119 sq.)
2. Nous en avons donné un exemple ci-dessus, p. 402.
3. V. Vogel, vol. II, p. 75.

en donnant lui-même un portrait de sa personnalité. Il déclare qu'il veut leur procurer tous les matériaux nécessaires pour appuyer leurs commérages auprès du roi ; il veut même les leur livrer en quantité telle, qu'on pourrait difficilement trouver pis à dire de lui. Ces accusations sont énumérées pêle-mêle, dans le langage et sur le ton de la conversation. Il y est dit, entre autres choses, qu'il a toujours le nez dans les livres et il ne cesse d'en jaser. Il blâme d'ailleurs tout le monde, comme il se blâme lui-même. Et parce que sa langue est contre tous, la langue de tous est à juste titre contre lui. Sa vie ne ressemble pas à celle de ceux qui tiennent à l'honneur. Il méprise tout luxe dans les habits et dans les meubles. On voit bien qu'il est fils d'un charpentier, et voilà pourquoi il aime tant à bâtir et à restaurer des basiliques. Il vit comme un homme du commun et préfère fréquenter les roturiers que les nobles. Il ne fait aucune espèce de différence entre les personnes nobles et celles qui ne le sont pas, car il prétend que beaucoup de nobles ont fait des choses peu nobles, et que beaucoup de personnes prises en dehors de la noblesse en ont au contraire fait de nobles (§ 3). — Ce qu'il faut admirer le plus en lui, c'est son bavardage, vu qu'il n'a ni éloquence, ni érudition, ni beaucoup de lecture (§ 4). Il ne joue pas ; il ne va pas à la chasse.

Tel est le ton de cet écrit (1) qui nous montre bien à quel point Rather était le contre-pied des évêques italiens de cette époque, tels qu'il les a dépeints (2) dans ses *Praeloquia,* et combien peu il s'était fait aux mœurs du pays. Sous ce rapport, il est encore à propos de faire remarquer qu'il se déclare l'ennemi des Juifs (§ 2) ; il prétend qu'un chrétien ne doit avoir nul commerce avec eux, bien que cependant il ne désire point que le prince leur retire sa protection. D'après le genre de sa polémique, il y avait, à cette époque, dans la Haute Italie, une certaine tolérance pour les Juifs. — Du reste, Rather ne cache point les accusations qu'il avait coutume de porter contre sa personne même, et renvoie à cet effet, ici encore

1. Vogel (vol. II, p. 329 sq.) en donne une analyse exacte.
2. V. ci-dessus, p. 408.

(§ 8), à son *Liber Confessionis*, composé une dizaine d'années auparavant. Dans ce livre, il avait donné comme un catalogue complet de ses fautes, et il l'avait fait sous la forme d'un dialogue avec son confesseur. — A la fin de son écrit, Rather déplore la corruption générale, dont il n'excepte que l'empereur, sur la justice duquel il veut encore se reposer.

L'autre écrit, dont nous voulons encore parler, est intitulé : *Invectiva satis in quosdam ac lugubris relatio de Translatione S. cujusdam Metronis*. Le titre est caractéristique à plus d'un point d'un point de vue. Ainsi que nous l'apprenons dans l'écrit lui-même, les reliques de ce saint (1) avaient été enlevées de l'église de Saint-Vital, à Vérone. Ce larcin, Rather l'avoue lui-même, ne s'était pas opéré sans qu'il en fût un peu coupable ; toutefois ses prédécesseurs ne l'étaient pas moins, attendu que, depuis soixante ans, ils négligeaient de confier ce précieux trésor à la garde d'un prêtre. Mais Rather semble effectivement avoir pris part, autrement que par cette négligene, à « ce larcin louable, bien que ce soit une perte condamnable, pour parler comme le peuple », ainsi qu'il s'exprime lui-même (2). — C'est pour sa défense qu'il composa cet écrit. Il le prend, pour cela, sur un ton dithyrambique, et, déployant toute la pompe du discours, il prend habilement l'offensive ; il en met la faute sur le compte du siècle : il n'est point aussi religieux que les siècles précédents et il ne chante plus la louange des saints en vers, pas même en prose ; ce reproche s'applique particulièrement à Vérone elle-même, « la grande ville, hautement estimée à cause de ses nombreux savants ». L'Italie, du reste, qui « marche sur les martyrs », est indifférente pour ses nombreux saints, et, malgré cela, avare et

1. Le peuple avait une grande foi dans la puissance de ce saint, bien qu'il ne fût, pour les lettrés, qu'un *quidam*. (Cf. l'*Avant-propos* des Traducteurs, T. I).

2. Et son langage est très caractéristique, § 3.

3. Donnons un exemple de sa diction : « (Italia) principibus indignissime abuteris apostolorum, super martyres ambulas, confessores gressibus calcas, virginum veneranda pedibus immundissimis teris sepulcra, et canum more fenum aliis prohibentium latratu perinvido quos venerari detrectaveras praesentes, maledictis prosequeris abeuntes, imo (quod veracius) te fugientes, alios visitantes. » § 3.

jalouse, elle les envie à une autre nation (3). Rather raconte ensuite rapidement la vie de cet ascète, telle qu'il l'a apprise de la tradition orale (§ 5).

Dans sa jeunesse, Metro s'était adonné aux plaisirs du siècle ; mais ensuite, la contrition dans l'âme, il s'était consacré à Dieu. Pour pénitence de ses péchés, il se fit attacher à une chaîne devant la porte de l'église, dont la clé fut jetée dans un fleuve. Après sept ans, cette dernière se retrouve dans les flancs d'un poisson que des pêcheurs avaient offert à l'évêque. Là-dessus, l'évêque détache Metro qui, après avoir reçu la sainte communion, ne tarde pas à rendre l'âme et à recevoir la couronne du martyre. Quel trésor Vérone n'a-t-elle donc pas perdu ! Les souffrances que le saint s'était imposées, en vivant si longtemps en plein air, sont dépeintes en détail et avec tant de réalisme par notre auteur (§ 7), qu'on reconnaît de quelle éloquence il était doué. Après cela, il apostrophe Metro lui-même, ainsi que le démon qui avait tâché de le perdre (1). Rather termine cet écrit, qui a plutôt le caractère d'un discours que d'une dissertation (2), en priant le saint de pardonner à la ville sa négligence et, même de loin, de vouloir bien lui conserver sa protection.

Au point de vue oratoire, cet ouvrage doit être mis au-dessus des *Sermons* de Rather ; il ne nous est guère parvenu, du reste, que ceux qui ont plus ou moins de rapports à ses relations personnelles ; aussi ont-ils de la valeur pour sa biographie (3). Ce dernier point s'applique également à ses *Epitres*, et, pour quelques-unes mêmes, à un degré très élevé. — Mais tous ses écrits manquent plns ou moins de clarté dans le style, et cette obscurité provient surtout d'une construction étrange et arbitraire de la phrase.

1. Il y parle aussi du songe de la femme de Pilate. § 10.
2. Ainsi que le montrent aussi les apostrophes perpétuelles.
3. Disons que, dans le « Sermo VI, *De octavis Paschal* », Rather raconte non seulement deux fables, mais même un conte. V. à ce sujet, Haupt, dans la *Zeitschr. f. deutsches Alterth.*, vol. VIII, p. 21 sq.

CHAPITRE ONZIÈME

GERBERT. ABBO DE FLEURY

Le célèbre Gerbert, qui devint plus tard le pape Silvestre II, et dont nous avons déjà laissé deviner la haute signification historique et civilisatrice, dans l'introduction de ce livre, est, en général, par son activité, plus grand comme professeur et comme homme d'État que comme écrivain; bien plus, on peut dire que ses ouvrages n'ont été composés, en bonne partie, que pour servir son activité (1).

Gerbert, de basse extraction, naquit vers le milieu du siècle, dans le midi de la France, à Aurillac ou près de cette ville. Dans son enfance, il fut mis au monastère que les Bénédictins avaient dans cette ville et dont Gérald était alors abbé. C'est là qu'il reçut son premier enseignement, surtout dans la grammaire, et principalement sous la direction de Raimund, plus tard successeur de Gérald : il lui donne, dans ses lettres, le nom de maître et il le vénère tout particulièrement. Gerbert avait déjà grandi, lorsque Borel, comte de Barcelone, qui vantait beaucoup l'étude des lettres en Espagne, fit une visite au monastère. A son retour, l'abbé lui donna cet élève plein de talent et de zèle, afin qu'il s'appropriât l'érudition des Espagnols, pour son utilité, et probablement aussi pour celle du monastère. Or, le comte le confia à Hatton, évêque de Vich, auprès duquel Gerbert étudia avec succès principalement les mathémathiques. Cette science florissait certainement en Espagne d'une manière toute parti-

1. Œuvres de Gerbert, collat. sur les mss., précédées de sa biographie etc., par A. Olleris. Paris, 1867. — Hock, *Gerbert oder Papst Sylvester II. und sein Jahrh.* Vienne, 1837. — Büdinger, *Ueber Gerberts wissenschaftliche und politische Stellung.* Marbourg, 1851 (Dissert.). — Werner, *Gerbert von Aurillac, die Kirche und Wissenschaft seiner Zeit.* 2e édit. Vienne, 1881. — Hauck, *Sylvester II*, dans la *Realencyclopēdie f. evangel. Theologie*, Vol. XIV. Leipzig, 1884. — Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung im Mittelalter.* Vol. I, p. 78 sq.

culière (1), par suite de l'influence de la civilisation des Arabes, transmise vraisemblablement par les Juifs (2). Mais, quelques années après (970), l'évêque se rendit à Rome en compagnie du comte : ils prirent avec eux le jeune Gerbert, qui sans doute avait su gagner leur affection. Son désir de s'instruire, ainsi que ses connaissances de la musique et de l'astronomie, sciences peu cultivées en Italie à cette époque (3), excitèrent même l'intérêt du pape Jean XIII, qui, précisément à cause de ses connaissances mathémathiques, le recommanda à l'empereur Othon Ier pour instruire les siens. Mais Gerbert ne se se laissa pas encore attacher à la cour. Il voulait se perfectionner davantage dans la logique. Un archidiacre de l'église de Reims, qui était célèbre dans cette science, venait précisément d'arriver à Rome en qualité d'ambassadeur français. L'empereur lui recommanda Gerbert, qui l'accompagna à Reims, et cette ville devint l'asile de ses importants travaux.

D'élève qu'il y était, il devint bientôt professeur, et il déploya comme tel une activité si grande et si particulière que l'école cathédrale arriva à son apogée de grandeur. Son plan d'enseignement, qui nous a été conservé par son élève Richer (4), nous montre d'abord d'une manière bien caractéristique pour Gerbert que son enseignement n'était rien moins qu'une école préparatoire à la théologie, et ensuite qu'il ne se restreignait point à une science purement théorique, mais qu'il avait aussi un but pratique et que, même dans l'exécution, il annonçait l'homme de la pratique. C'est ainsi qu'après l'étude de la dialectique on lisait les poètes latins (5) comme

1. Certainement en comparaison du midi de la France, car ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer que Gerbert soit allé l'étudier auprès de Hatton; mais probablement aussi en comparaison avec l'Italie.

2. On ne saurait déterminer jusqu'où allait cette influence. Il est bien possible qu'elle se soit bornée purement et simplement à réveiller l'intérêt pour les mathématiques,

3. Richer (*Histor.*, l. III, c. XLIV), dit qu'on les ignorait totalement: « *Penitus ignorabantur* ».

4. *L. c.*, c. XLVI sq.

5. Richer (*l. c.*, c. XLVII) nomme : Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Perse, Horace, Lucain.

préparation à la rhétorique, afin de donner aux élèves l'occasion d'acquérir la somme de termes et d'expressions nécessaires à l'éloquence. Quant aux règles de la rhétorique, on les exerçait aussi pratiquement, une fois le cours achevé, et on le faisait sous la direction d'un maître particulier, appelé *Sophista*. Dans l'enseignement des mathématiques et de l'astronomie, Gerbert employait des tableaux et des instruments construits par lui-même (1), non seulement pour en faciliter l'intelligence, mais même comme moyen pratique. — Gerbert était vraisemblablement un excellent maître, qui savait inspirer le feu sacré à ses élèves, et ceux-ci, accourant vers lui de toutes parts, rendirent son nom célèbre dans tout l'Occident.

Mais la célébrité suscita aussi des envieux à Gerbert. Nous en trouvons un, par exemple, dans la personne du saxon Otrich, maître à l'école-cathédrale de Magdebourg, qui jouissait aussi d'une grande réputation comme professeur et dont l'éloquence était comparée à celle de Cicéron (2). Il avait envoyé à Reims un de ses élèves pour se procurer un *schema* de la division de la philosophie, tel que Gerbert les employait dans son enseignement : là-dessus, il déclara son rival ignorant dans la philosophie, même devant l'empereur Othon II. Mais Gerbert se justifia et gagna précisément par ce moyen la faveur du prince. A Noël, en 980, il alla en Italie avec Adalbero, archevêque de Reims ; là, ils rencontrèrent l'empereur et sa suite, et ils l'accompagnèrent à Ravenne. Parmi les personnages de la suite impériale, se trouvait aussi Otrich. Pendant le trajet il y eut, entre les deux adversaires, une discussion solennelle sur cette question scientifique, devant l'empereur lui-même, et Gerbert, à ce qu'il semble, s'y couvrit de gloire (3). L'empereur, en effet, l'éleva à la dignité d'abbé de Bobbio : c'était un des plus riches monastères de l'Italie, et, le comté étant lié à ce monastère, Gerbert devint par là prince

1. Richer en parle en détail (*l. c.*, c. L sq.) Il en faisait aussi autrement que pour l'enseignement : c'est ainsi que, d'après Thietmar de Merseburg, il construisit une horloge à Magdebourg.

2. V., à son sujet, Büdinger, *Op. c.*, p. 54 sq.

3. V. le rapport de cette discussion, dans Richer (*l. c.*, c. LVII sq).

de l'Empire pour ce pays. Mais cette haute dignité ne lui devint que trop tôt un fardeau : les biens étaient en grande partie détournés du monastère, et il désespérait de rentrer en leur possession. A cela venait s'ajouter l'hostilité nationale des Italiens contre l'étranger, qui était un fidèle vassal de l'empereur. Que de fois Gerbert désira s'arracher à cette vie pleine de soucis, pour rentrer dans son cabinet de travail ! Aussi, après la mort de l'empereur (décembre 983), alla-t-il à Reims, mais sans renoncer pourtant à son abbaye.

A Reims, il déploya une grande activité politique dans l'intérêt d'Othon III, encore mineur, lequel trouva, dans l'archevêque Adalbéron, un puissant appui pour conserver la Lorraine. Gerbert était le bras droit de l'archevêque, et il fut chargé par lui des fonctions de secrétaire diplomatique. L'ambition de jouer, dans la vie publique, un rôle dont ses talents particuliers le rendaient capable, s'était réveillée de nouveau, si tant est qu'il se soit jamais désintéressé de ces choses. Aussi, fut-ce pour lui un rude coup de voir que, à la mort d'Adalbéron (janvier 989), l'évêché ne lui fut pas offert à lui-même et que, par des motifs politiques, Hugues Capet le donna à un carlovingien illégitime, Arnolphe. Mais la rébellion d'Arnolphe amena bientôt sa déposition, par un synode tenu à Reims, dans le monastère de Saint-Basole, et ce fut Gerbert qui prit le plus de part à cet événement (991). Enfin, il fut élevé lui-même sur ce siège épiscopal, qui était le plus important de France. Mais il eut à peine le temps de jouir de ce succès, car la légitimité de la déposition d'un archevêque par un synode — et par suite le choix de Gerbert — fut attaquée, non seulement par la curie, mais encore par des ecclésiastiques distingués de la France et de l'étranger. Gerbert dut se soumettre, en attendant, à la suspension prononcée par le pape (995). Afin de se rendre favorable le résultat final, il se rendit à Rome l'année suivante. Là, il rencontra Othon III, qui lui devait des obligations pour son ancienne activité politique. L'archevêque, que distinguaient et l'universalité du savoir et l'esprit politique, fit une impression imposante sur ce jeune homme rempli d'idéal et d'autant plus avide d'une haute culture scientifique. Othon ne tarda donc pas à se l'attacher

complètement. Gerbert le suivit donc en Allemagne (997); il trouva à sa cour une nouvelle patrie et eut une grande influence sur l'empereur, qui se considérait comme son élève (1). Pour le dédommager de l'archevêché de Reims, il lui donna celui de Ravenne (au printemps de 998); bien plus, grâce à son influence, il fut élu pape, sous le nom de Sylvestre II, en 999, après la mort de Grégoire V. Mais il ne lui fut donné d'occuper que quatre ans cette haute dignité ecclésiastique; il mourut en 1003, un an après la mort de son élève Othon, avec lequel du reste s'étaient évanouis ses plans hardis.

Ce qui distinguait Gerbert comme savant, c'était d'abord l'universalité de l'intérêt scientifique : cet homme, qui prenait plaisir à construire des instruments astronomiques, n'épargnait aucune peine ni aucun argent pour se procurer les œuvres des classiques latins (2). Ensuite, dans son esprit dominait la science des mathématiques, qui l'élevait au-dessus de ses contemporains. Elle avait fait de lui un dialecticien et donnait à ses pensées une direction logique qui l'émancipait le plus possible des barrières de la théologie, dans lesquelles se mouvait la science. Ce qu'il avait enfin de particulier, c'était le sens pratique pour rendre la science utile à la vie et pour la faire profiter en même temps à ses intérêts. C'est bien à elle seule que cet enfant, né de parents pauvres, avait dû de parvenir, dans la vieillesse, à la plus haute dignité du christianisme. Certes, Gerbert n'était point un esprit créateur; ce

1. Cf. ci-dessus, p. 263. (Paginat all.)

2. Et en général une bibliothèque. Il écrit à l'abbé Eberhard de Tours (ép. 118) : « Cui rei (eloquentia) preaeparandae bibliothecam assidue comparo, et sicut Romae dudum ac in aliis partibus Italiae, in Germania quoque et Belgica scriptores auctorumque exemplaria multitudine nummorum redemi, adjutus benevolentia ac studio amicorum comprovincialium, sic identidem apud vos fieri ac per vos inite ut exorem. » Il écrit encore au moine Reinard (ép. 78) : « Nosti quanto studio librorium exemplaria undique conquiram; nosti quot scriptores in urbibus ac in agris Italiae passim habeantur. Age ergo... fac ut mihi scribantur » etc. — D'un autre, il réclame une révision de Pline (ép. 11); à Remi de Trèves, il demande, en retour d'une sphère qu'il lui avait fait parvenir à sa prière, l'*Achilléide* de Stace (ép. 124). Une autre fois, il désire : *Tulliana opuscula*, et de *Republica*, et *in Verrem* (ép. 138). Outre cela, il nous fait suffisamment connaître la grande estime qu'il avait pour Cicéron (V. ép. 118 et 163); dans la première, il est question du *De officiis*.

n'était point un génie ; mais il avait un grand talent. En faisant abstraction de cette différence et ayant égard à celle des temps, on pourrait l'appeler le Leibnitz du x[e] siècle.

A sa physionomie particulière de savant correspond la physionomie de ses ouvrages. Nous y trouvons l'empreinte de la même universalité. Ce sont d'abord des ouvrages de mathématiques, comme : *De abaco computi, De numerorum divisione,* une géométrie (*Geometria*), ouvrages qui ne rentrent pas dans le cadre de notre étude. Faisons remarquer seulement que Gerbert puise ici à des sources entièrement gréco-romaines et fouille principalement dans les œuvres de Boëce (1). Nous avons ensuite de lui des ouvrages théologiques, comme l'écrit *De corpore et sanguine Domini,* dans lequel il défend la manière de voir de Paschasius Radbertus (2) et cherche à la fortifier et à l'expliquer, soit par des sentences des Pères, soit à l'aide de la dialectique. Ce qu'il y a d'original, c'est de voir comment, à l'aide de cette dernière science, il s'efforce de mettre en harmonie les opinions contradictoires des Pères. Il faut aussi remarquer que, dans cet écrit dogmatique, il ne renie point sa science des mathématiques, mais qu'il établit une proportion arithmétique entre le Christ, la Communion et l'Église, et en fait ainsi saisir les rapports au moyen d'un tableau (3). Quant aux écrits et aux discours officiels de Gerbert, nous devons relever ici, à cause de l'excellence de la narration et du style, le rapport des délibérations du synode de Reims ci-dessus mentionné (*Acta concilii Remensis ad S. Basolum*) (4). Cet écrit seul peut déjà nous faire voir la supériorité de la culture de Gerbert, mise en comparaison avec celle de ses contemporains.

Gerbert s'est aussi esssayé dans les lettres comme philo-

1. V., sur les ouvrages de Gerbert : Cantor, *Mathematische Beiträge zum Culturleben der Völker*. Halle, 1863. Cap. XXII. « Gerberts Mathematik » (p. 314 sq.).

2. V., à ce sujet, vol. II, p. 232 sq.

3. OEuvres, *l. c.*, p. 288.

4. Richer en fait ainsi le plus grand éloge, en disant (l. IV, c. LXXIII) de ce livre de Gerbert : « Qui mira eloquentiae suavitate Tulliano eloquio comparatur, » et en nous communiquant également le jugement des contemporains.

sophe, en écrivant sa dissertation *De rationali et ratione uti*. Cet écrit est dédié à Othon III et a été aussi composé à son instigation. Pendant que l'empereur se préparait, en Allemagne (997), à une nouvelle guerre contre les Vendes, il trouvait encore le loisir et le goût de s'entretenir de questions de dialectique avec les savants de sa cour, dont Gerbert formait le centre rayonnant. C'est à cette époque que l'empereur donna à traiter à Gerbert ce sujet, sur lequel on avait discuté sans résultat certain. Mais l'état actuel de sa santé empêcha Gerbert de le traiter aussitôt, et ce ne fut qu'en Italie, où il avait accompagné l'empereur, qu'il put exécuter son ordre. — Tous ces détails nous sont fournis par la dédicace de l'ouvrage (1).

Cette question avait été soulevée par un passage de l'introduction de Porphyre — d'après la traduction de Boèce — où il s'agit de savoir comment l'usage de la raison peut être énoncé comme attribut de l'être raisonnable, vu que l'attribut est toujours nécessairement plus général (*major*) que le sujet. « Pour résoudre cette difficulté, Gerbert, s'appuyant sur Aristote, fait la distinction suivante : Ce qui est raisonnable est en partie éternel et divin (il y comprend aussi les idées de Platon), et vit en partie dans le temps : celui-là manifeste toujours la raison ; celui-ci ne le fait que de temps en temps » (2). C'est ainsi que, par le développement que Gerbert

1. Dans quelques mss., cet écrit est précédé de six distiques, qui se trouvent aussi dans les lettres de Gerbert. Ils offrent trop peu d'intérêt pour que la question de leur paternité puisse nous intéresser ici. Que Gerbert sût faire des vers latins et qu'il en ait même fait, on saurait d'autant moins en douter, qu'on lui attribue quelques épigrammes, des épitaphes et des inscriptions : on peut les voir dans Olleris (p. 293 sq.). Une inscription sur une statue de Boèce — à coup sûr une statue antique — offre en effet beaucoup d'importance et a été certainement composée par Gerbert. Boèce y est célébré non seulement comme philosophe, mais aussi comme représentant de l'ancienne Rome; Othon III, l'ornement de l'Empire, l'honore et le juge digne de figurer dans son palais, en ce sens qu'il a fait élever dans son palais la statue.

2. V. Ueberweg-Heinze, *Grundriss der Gesch. der Philos.* 6e éd., vol. II, p. 138. A la fin de l'exposition, on lit encore ce qui suit : Gerbert amène d'une manière pleine d'à propos, dans l'examen de ce problème, la distinction dela notion supérieure au sens logique, c'est-à-dire de l'idée dans son extension large, d'avec l'idée qui, d'après le rang et dans l'échelle des êtres,

donne à sa pensée, la proportion *rationale ratione utitur* reçoit la restriction nécessaire. Cet écrit de Gerbert n'appartient pas immédiatement au domaine de la littérature générale, et, par suite, ne saurait trouver ici la place qu'il mérite, mais il prouve au moins à quel point notre auteur était au courant de la philosophie qu'on enseignait dans les écoles, à cette époque, et il révèle le talent d'exposition qu'il avait pour traiter de pareilles questions.

L'ouvrage le plus considérable et le plus intéressant de la carrière littéraire de Gerbert, ce sont ses *Épitres* : on nous en a conservé plus de deux cent vingt (1). Ce sont en partie des « lettres » au sens strict du terme, en partie des écrits officiels composés, soit en son nom personnel, soit au nom d'autres personnes, principalement au nom d'Adalbéron, archevêque de Reims (2). Elles datent de différentes époques et sont adressées à des personnages très divers. Aussi ce recueil offre-t-il un tableau très varié d'histoire et de culture, si l'on réunit les traits épars dans lesquels ce siècle vient se réfléchir. Il offre une source bien riche pour la biographie de Gerbert, et non moins féconde pour l'histoire de cette époque, où il déploya une activité si remarquable. Il est vrai que, dans ces lettres, il y a plus d'un point qui reste obscur pour nous : or, parmi ces causes d'obscurité, il y en a même de volontaires, car Gerbert emploie çà et là une écriture secrète, surtout dans les noms. Au surplus, il est probable que plusieurs de ces lettres nous sont incomplètement parvenues.

s'applique à un objet plus élevé. Cf. du reste Prantl (*Gesch. der Logik*, vol. II, p. 55, sq.) qui juge bien moins favorablement l'écrit de Gerbert, mais sans tenir compte, il est vrai, de ce qu'on est en droit d'exiger de cette époque. C'est une erreur de vouloir, avec Prantl, faire rapporter cet écrit à la discussion de Ravenne. Hock (*Op. c.*, p. 189 sq.) donne une analyse détaillée de cet ouvrage.

1. Malheureusement elles ne sont pas datées. V., pour les épitres en général, Werner (*Op. c.*, p. 245 sq.), et, pour les dates en particulier, Hock (*Op. c.*, p. 189 sq.) et principalement Wilmanns (*Jahrbücher des D. R. unter Otto III*. Excurs I, p. 141 sq.). — Il cite les lettres d'après la computation de Olleris.

2. Quelques-uns aussi au nom du roi Hugon et de la reine Emma. — Dans le recueil, on trouve du reste quelques lettres adressées par Othon III à Gerbert. (V. la note suivante).

La majeure partie d'entre elles roulent sur des affaires politiques ou ecclésiastiques ; plusieurs sont aussi purement personnelles, et là, ce n'est plus le diplomate ou le prélat qui parle, mais bien l'homme et le savant. Ce sont celles-là qui nous intéressent tout particulièrement ici. Dans le nombre sont notamment les lettres que Gerbert écrivit à son monastère d'Aurillac, à l'abbé Gérald (ép. 22, 56, 92, 179) et à son ancien maître Raimund (ép. 57, 112, 161) ; c'est là que, dans la position difficile où il se trouva souvent, il donne libre cours à ses sentiments. Mais à cette catégorie de lettres appartiennent aussi quelques-unes de celles qu'il adressa à des membres de la famille royale, par exemple à l'impératrice Adélaïde (ép. 195, 200, 214), à Othon II (ép. 13 et 18), à Othon III (ép. 208, 209) (1). Il faut y comprendre ensuite quelques lettres à Rainard de Bobbio, ce religieux qui lui fut si fidèle (ép. 82, 75 et 78) ; à l'abbé de Tours, Eberhard (ép. 118) ; à Remi, religieux de Trèves, avec qui il aimait à entretenir une correspondance scientifique (ép. 124, sur une question d'arithmétique, et 142, 154, 160) ; à Constantin, scholastique de Fleury (ép. 138) ; au moine Ada (ép. 155, sur la construction d'un cadran solaire) ; à Thietmar de Mayence (ép. 157).

Si l'universalité de tempérament et d'éducation de Gerbert ne se montre nulle part d'une manière aussi vivante que dans ce recueil épistolaire, il est vrai d'ajouter que, nulle part aussi, les côtés faibles de son caractère ne sont aussi entièrement mis à nu. L'admiration et plus encore l'étonnement qu'il excita parmi ses contemporains firent naître peu à peu, autour de sa personne, un cercle de légendes qui, malgré la dignité pontificale dont Gerbert avait été revêtu, le font paraître, cent ans après sa mort, comme un sorcier qui a fait un pacte avec le diable (2).

Nous avons à parler encore ici, dans le domaine de la litté-

1. La correspondance d'Othon avec lui est de la plus grande importance pour le caractère des deux personnages.

2. Guillaume de Malmesbury donne, sur ces légendes, crues encore à cette époque, des renseignements détaillés dans son ouvrage : « Libri V de rebus gestis regum Angl. » (l. II, c. x). V. aussi Döllinger, *Papstfabeln*. Municq 1863, p. 165 sq.

rature didactico-scientifique, d'un contemporain immédiat et d'un ami de Gerbert, lequel aspirait, lui aussi, à un savoir universel, et qui déploya, surtout comme maître, une activité très influente. J'ai nommé ABBON DE FLEURY, qui, en qualité d'abbé de ce célèbre monastère, joua également un rôle dans l'histoire ecclésiastique de son siècle (1).

Né dans les environs d'Orléans, Abbon descendait de parents libres, sinon illustres. Dans son enfance, et du temps de l'abbé Wulfald, il entra au monastère de Fleury, où un de ses parents était déjà religieux. C'est dans l'école de ce monastère qu'il reçut sa première éducation. Avec son talent et son application, il fit de tels progrès qu'il y devint maître de bonne heure et y enseigna la lecture et le chant (2). Mais Abbon sentait encore de grandes lacunes dans son savoir. Il avait pu s'approprier complètement, il est vrai, la grammaire, l'arithmétique et la dialectique; mais il n'en était pas ainsi des quatre autres arts libéraux. Aussi alla-t-il à Paris et à Reims, où il étudia surtout l'astronomie, bien que ce ne fût pas avec le succès qu'il eût désiré. Il trouva ensuite l'occasion de se perfectionner dans la musique, à Orléans, auprès d'un ecclésiastique (3). Quant à la rhétorique, il l'étudia tout seul en prenant comme guide Victorin, le maître de saint Jérôme.

Enfin, un nouveau champ d'activité s'ouvrit bientôt devant lui; là, il pouvait mettre à profit la richesse des connaissances qu'il avait amassées. L'archevêque d'York, Oswald, qui avait été élevé dans le monastère de Fleury, demanda à l'abbé de lui donner un religieux pour maître du monastère qu'il venait de fonder à Ramsey. Abbon fut choisi pour ce poste. Il resta

1. S. *Abbonis opera*, dans Migne. *Patrol. lat.*, t. CXXXIX, p. 375 sq. — *Histoire litér. de la France*, t. VII, p. 159 sq. — Cuissard-Gaucheron, *L'école de Fleury-sur-Loire à la fin du* x^e *siècle et son influence*, dans les *Mémoires de la société archéol. et histor. de l'Orléanais*, t. XIV (1875), p. 551 sq.

2. « Imbuendis praeficitur scholasticis, quos ille per aliquot annorum curricula lectione simul et cantilena... erudivit. » Aimoin, *Vita S. Abbonis*, dans Mabillon : *Acta SS. S. Bened.* (Éd. Venet.), t. V, p. 35.

3. Ces leçons particulières étaient fort chères : « Musicae artis dulcedinem quamvis occulte propter invidos (?!), a quodam clerico, non paucis redemit nummis ». Aimoin (*Op. c.*).

deux ans en Angleterre et reçut de grandes marques de distinction de la part des archevêques Oswald et Dunstan (de Cantorbéry), avec lesquels il entretenait des relations amicales, comme aussi de la part du roi Aethelred II. C'est là que Abbon composa ses deux premiers ouvrages, pour faire plaisir à ses élèves anglais et à ses amis. Malgré cela, il soupirait après sa patrie et il salua avec plaisir son rappel par son abbé Oilbod. Ce dernier étant venu à mourir peu de temps après, Abbon fut élu, comme abbé, par la majorité des moines (988); mais la minorité en élut un autre, qui, appuyé par la puissance temporelle et par l'évêque d'Orléans, usurpa le gouvernement du monastère et le garda pendant le peu de temps qu'il vécut, malgré les protestations des monastères affiliés à Fleury (1); ce n'est qu'après sa mort que Abbon parvint au gouvernement de Fleury. Ce gouvernement se distingua notamment par l'énergie avec laquelle Abbon défendit les droits du monastère contre les prétentions de l'évêque d'Orléans, à une époque où les évêques de France pressuraient les monastères et leur enlevaient une partie de leurs revenus. Dans cette lutte, l'abbé sut mettre de son côté la cour romaine, qui lui accorda des privilèges pour son monastère, lors du voyage qu'il fit à Rome, en 997, chargé par le roi Robert de régler l'affaire relative à l'archevêché de Reims et celle du mariage du monarque avec sa parente Bertha. Il devint bientôt l'ami intime de Grégoire V, ce pape lettré, et, de retour en France, il fit exécuter les décisions qu'il avait rendues. Mais ce ne sont pas seulement les intérêts matériels de son couvent qu'Abbon défendit avec tant d'énergie; il prit un soin égal de la discipline et de l'éducation des religieux. Tandis qu'il s'occupait lui-même activement de ses études, lisant, écrivant, composant — s'il est permis de rendre aussi brièvement le terme *dictare* — il recommandait aussi à ses religieux les études littéraires, et particulièrement les exercices de composition, qui sont en même temps un moyen excellent de combattre les vices charnels. Abbon employa toute son influence pour rétablir la discipline, non seulement à Fleury, mais

1. V., là-dessus, Cuissard-Gaucheron (*Op. c.*, p. 604 sq.).

encore dans d'autres monastères (1). Il trouva la mort en poursuivant cette tâche : il s'était un jour rendu à la Réole, en Gascogne, dans le but de réformer un monastère dépendant de Fleury et déjà complètement revenu à des habitudes sauvages. Là, voulant mettre fin à une dispute qui s'était élevée entre ses compagnons et des moines et des laïques de la Réole, par suite de la conduite irrégulière d'un des premiers, notre abbé fut tué d'un coup de lance (1004).

Les travaux pratiques de cet homme influent et célèbre à son époque furent bien plus considérables que son activité littéraire, qui, du moins dans les écrits qui nous sont parvenus de lui, apparaît presque tout entière au service seul de ces travaux. La seule exception qu'on pourrait faire serait en faveur de son plus ancien ouvrage, qu'il composa en Angleterre, sur le désir des religieux de Ramsey; c'est la *Vie* ou plutôt la *Passion de saint Eadmund* († 870). Ainsi que nous l'apprend la préface adressée à l'archevêque Dunstan, c'est à ce prélat que Abbon devait les matériaux de ce travail. L'archevêque, en effet, aimait à raconter à ses clercs (2), avec d'autres histoires de saints, cette passion telle qu'il l'avait entendu narrer lui-même, au temps du roi Aethelstans (924-941), par un vieillard plein d'années, lequel affirmait par serment avoir été écuyer du roi à sa mort. C'est ainsi que le récit d'Abbon a la valeur d'une source historique. En voici le contenu réduit à sa plus simple expression.

Après avoir parlé, dans les deux premiers chapitres, de l'établissement des Saxons, des Jutes et des Angles dans la Bretagne, et avoir donné une description de l'Ostanglie, l'empire d'Eadmund, l'auteur nous fait le portrait de ce roi aimable, humain, plein de douceur. C'est pour le tenter — comme un autre Job — que se leva l'ennemi du genre humain, en envoyant un des siens contre lui : c'était le Danois Ingvar, qui, de concert avec Hubba (son frère), ravagea la Bretagne.

1. Ce dont témoignent aussi les lettres que nous avons de lui.

2. « Sicut tuus mos est, fratribus (referre), quos pabulo divini verbi latina et *patria* lingua pascere non desinis ». Cette phrase est aussi fort caractéristique pour la place que la langue maternelle occupait, à côté de la langue latine, même dans le clergé anglo-saxon.

Ils venaient du Nord, engourdis par le froid de leur méchanceté, de ce Nord où établit son siège celui qui, par son soulèvement, désirait égaler le Très Haut (1). Ce qu'ils veulent avant tout, c'est l'anéantissement d'Eadmund le belliqueux; sa valeur est cause qu'ils le craignent par-dessus tout. Ingvar lui envoie un député pour réclamer la moitié de ses trésors; il exige aussi de prendre lui-même le gouvernement de l'État sous la direction d'Ingvar (c. VII). Là-dessus, Eadmund, dans de longs discours, tient conseil avec un de ses évêques. Il préfère mourir que de se soumettre, lui, roi chrétien, à un païen. C'est la réponse qu'il fait à l'ambassadeur. Il est ensuite fait prisonnier, attaché à un arbre pour servir de cible aux flèches des Danois, en sorte qu'il est l'égal de saint Sébastien. Il est déjà à demi-mort, lorsque ses ennemis lui tranchent la tête et la jettent dans les broussailles épaisses d'une forêt (c. X). C'est là qu'on la cherche, après leur départ, et qu'un miracle la fait retrouver. « Ici, ici, » crie-t-elle à ceux qui la cherchent; et, de cette manière, elle leur indique le chemin à suivre. Ils la trouvent; auprès d'elle, est un loup qui la tient entre ses pattes et qui veille sur elle (c. 12). Abbon raconte ensuite l'ensevelissement du roi et sa translation postérieure dans une église bâtie, à cet effet, à la maison de campagne du roi, à Bedricshof : à cette occasion, l'on constata l'incorruption du corps du martyr, ce qu'on dit avoir été constaté plus tard. Par rapport à ce miracle qui, plus que tout autre, prouvait la sainteté à cette époque, l'auteur s'en rapporte, déjà dans la préface, à l'autorité de Dunstan, laquelle rend certain ce que personne ne croirait sans cela. Au reste, cet écrit d'Abbon est composé dans un style facile et coulant, qui atteint même une grande élévation dans les discours du roi.

Un autre ouvrage, composé en Angleterre, apparaît comme le fruit de son professorat et comme le complément de son enseignement. Ce sont des questions sur la grammaire, *Quaestiones grammaticales* (2) adressées à ses frères d'Angle-

1. Ce passage nous rappelle complètement la *Genèse* de Caedmon. V., ci-dessus, p. 16. Est-ce là une réminiscence amenée par le récit de Dunstan?

2. Édité d'abord par Maï, dans le *Classicor. Auctor. e. Vaticanis codd. editor.*, t. V, p. 329 sq. Rome, 1833.

terre, spécialement aux religieux de Ramsey. Il y traite *in extenso* les questions que lui faisaient ses élèves. Elles ont trait surtout à la quantité de la pénultième et à la prononciation (c. 9 sq.) du latin. Dans cette dernière, il fait entrer aussi les termes grecs qui sont passés en latin (c. XI), et il tient compte de la prononciation particulière aux « Angles » (1). Il traite aussi brièvement maintes autres questions; par exemple, il parle de la construction du zeugma (adjonction) (c. 18), de la valeur de l'Olympiade (c. XX), du mot *genitus* dans le symbole de saint Athanase (c. XXI) et du symbole du nombre trois. Le début et la fin de cet écrit, qui témoigne du reste que l'auteur avait beaucoup lu les anciens poètes (2) et qu'il avait une certaine connaissance du grec, nous offrent encore beaucoup d'intérêt; l'auteur y parle de son voyage en Angleterre, de la sympathie qu'il y trouva, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'y considérer son séjour comme un exil. A la fin, il renvoie le lecteur à un autre écrit composé à l'usage de l'école : *De numero, mensura et pondere*, qu'il avait édité antérieurement et d'après le calcul, *calculus*, de Victorius (3).

1. Le texte est ici corrompu et les lettres anglo-saxonnes ont été mal comprises par le copiste du manuscrit ou par l'éditeur; il y est dit, par exemple : « Et qui pro Θ frequentius B scribitis »; B a été sûrement mal lu pour le th anglo-saxon, c'est-à-dire P.

2. Parmi les poésies chrétiennes, il cite celles de Prudence (*Peristephanon* et *Psychomachia*), ainsi que les hymnes de saint Ambroise.

3. « Precibus fratrum coactus. » Il veut parler ici apparemment des religions de Fleury, car il eût été superflu de faire cette remarque pour ceux de Ramsey. Cette manière de voir est aussi appuyée par *olim edidi*, non moins que par la préface publiée par Martène (*Thesaur.* I, p. 118). La phrase suivante de cette préface montre qu'elle appartient à cet ouvrage : « Impraesentiarum tamen intentio Victorii haec fuit, ut in errato lector *numerorum* summas multiplicaret, divideret, seu proponereteur aliquid de artibus, quae *numerorum* ratione constant, ut arithmetica, geometria, musica, astrologia, seu quaestio inesset de *mensura* et *pondere*, quae omnia calculatorii sunt curae. » Est-ce que, par hasard, l'écrit d'Abbon, cité par Aimoin (c. XIII), serait identique avec cet ouvrage ? Aimoin dit : « Quod (scriptum) cyclos annorum incarnationis Dominicae ab incarnati Verbi initio ad sua usque tempora juxta veracem evangeliorum fidem correxit atque ad annos postea circiter mille quingentos nonaginta quinque dilatavit. » La remarque que fait Aimoin, sur la préface de cet écrit, pourrait faire croire à cette identité. Comme il n'entre point dans notre plan d'étudier ces détails, non plus que les ouvrages cités dans la remarque précédente, je me contente

Outre cela, Abbon a édité, d'après Aimoin, un écrit sur des *Syllogismes*, et un autre sur le comput, comme aussi des *Dissertations* sur le cours du soleil, de la lune et des planètes (1).

Si, dans ces ouvrages, nous trouvons le professeur et le savant, nous allons voir, dans deux autres d'une date postérieure, l'abbé défendant hardiment les droits des monastères en général et du sien en particulier ; et l'auteur nous montrera ici sa lecture des Pères de l'Église et des conciles, comme il nous a montré là celle des classiques et des grammairiens. Le plus ancien de ces deux écrits date de l'année 996, et doit sa naissance immédiate à la lutte soutenue par Abbon contre les empiètements de la puissance des évêques. C'est son apologétique, *Apologeticus*, adressé aux rois de France, Hugon et Robert. Abbon s'y défend contre les accusations de ses ennemis et particulièrement contre celles d'Arnolphe, évêque d'Orléans, bien qu'il ne le nomme pas (2), et il assure que l'intérêt de la vie religieuse et le bien de l'État lui dictent seuls sa manière d'agir. Quant au jugement des évêques impartiaux, il ne le redoute point. Il s'étend ensuite sur l'orthodoxie de sa foi et sur ses opinions au point de vue ecclésiastique, lesquelles, contrairement à celles du clergé régulier, ne tendent qu'à la glorification de la vie religieuse. C'est ainsi qu'il distingue trois états, par gradation ascendante parmi les hommes : les laïques, les clercs et les religieux ; et à ces trois états des hommes il en oppose trois parmi les femmes : celles qui sont mariées, les veuves, et les vierges. Après cela, dans une longue digression, il combat la simonie, qui en effet se trouvait souvent à cette époque parmi le clergé

de renvoyer, sur ce sujet, comme sur celui des manuscrits, à l'*Hist. litt.* (*l. c.*, p. 177 sq.), et à Cuissard-Gaucheron (p. 667 sq. et 715). D'après une remarque de Maï, relative au passage cité, il aurait eu l'intention de publier cet écrit. Il fait remarquer encore que l'auteur y cite le grammairien Virgilius, comme étant de Toulouse (Tolosanus).

1. *Vita Abbonis* (c. III) : « Denique quosdam dialecticorum nodos syllogismorum enucleatissime enodavit, compotique varias et delectabiles, saecularium in morem tabularum, texuit calculationes. De solis quoque ac lunae seu planetarum cursu a se editas disputationes scripto posterorum mandavit notitiae ! »

2. Ce que fait Aimoin, quand il parle de la composition de cet écrit (c. VIII).

et l'épiscopat (1). Ce n'est qu'après cela qu'il vient à parler, en détail, des accusations de ses ennemis, dont nous n'avons pas à nous occuper.

L'autre écrit est un Recueil de *Canons*, composé en 997 ; ce grand ouvrage a un caractère plus impersonnel, bien qu'il doive aussi servir la cause de la vie religieuse, ainsi que l'avoue Abbon lui-même dans la préface adressée aux rois Hugon et Robert. Il y vante les rois comme les défenseurs naturels et les avocats de la vie monastique. Dans cet ouvrage, il expose en même temps la « somme de leur office » (*ministerium*), et, à cette occasion, il parle de la fidélité que leur doivent les grands de l'empire (optimates), dont ils ont eu beaucoup à souffrir autrefois, ainsi qu'il le dit au début de la préface. Par là, nous pouvons voir que cet ouvrage est consacré pour ainsi dire au traité d'alliance entre la royauté et la vie monastique.

Il se compose de cinquante-deux chapitres qui contiennent des extraits des décrétales, des décrets de conciles, de bulles pontificales, de saint Grégoire le Grand notamment, des ouvrages de saint Augustin, etc. Ces extraits doivent servir d'autorité sur le sujet qui y est relatif et l'auteur y ajoute en partie des explications. Les chapitres pris à part traitent « de l'honneur des églises et des monastères » (1), « de leurs défenseurs » (2), « de l'office du roi » (3), « de la fidélité due au roi » (4) ; ensuite, entre autres choses, de l'élection et de l'ordination du clergé et des abbés, comme aussi d'autres détails relatifs au clergé et aux religieux. Mais, ici encore, nous voyons, dans quelques chapitres, l'auteur faire front à l'épiscopat, par exemple, dans le chapitre XXIII : « De insolentia episcoporum in monachos », ou bien dans le XVII chapitre, où, s'appuyant sur une lettre de saint Grégoire, l'auteur veut que

1. « Est etiam alius error gravissimus, quo fertur altare esse episcopi et ecclesia alterius cujusdam domini... Nihil enim pene ad Ecclesiam, quae est solius Dei, pertinere videtur, quod ad pretium non largiatur, scilicet episcopatus, presbyteratus, diaconatus et reliqui minores gradus, archidiaconatus quoque, decania, praepositura, thesauri custodia, baptisterium, sepultura et si qua sunt similia. » Les négociateurs de ce commerce s'excusaient en disant qu'ils achetaient, non la bénédiction (*benedictio*), mais seulement *res ecclesiarum, possessiones episcopi*.

l'évêque n'ait pas à décider seul dans une accusation contre un abbé.

Les lettres qui nous sont parvenues d'Abbon ne sont pas non plus sans intérêt ; nous y trouvons soit des notices pour sa biographie et la connaissance de son caractère (1), soit de petits traités sur des questions de théologie, comme par exemple Ép. 7, sur les canons et la concordance des évangiles et sur le serment, Ep. 10.

Abbon s'est aussi essayé dans la poésie, mais il ne l'a fait qu'en dilettante ; c'est ainsi qu'il a adressé à l'empereur Othon III un *Carmen*, en hexamètres, dont le premier vers :

Otto valens Caesar nostro tu cede cothurno

renferme à la fois un acrostiche, un télestiche et un mésostiche (2).

CHAPITRE DOUZIÈME

ANNALES. HISTOIRES DE MONASTÈRES ET D'ÉVÊCHÉS. FLODOARD.

La politique se développa et progressa, en Occident, surtout depuis le commencement du règne d'Othon Ier : ce progrès eut son point culminant dans le rétablissement de l'empire. Or, à mesure qu'elle progresse, nous voyons aussi l'histoire prendre son essor ; cette transformation se manifeste clairement depuis la septième décade de ce siècle (3). Ici encore, l'empire allemand occupe la première place, soit par le nombre des ouvrage en général, soit par leur qualité.

1. Entre autres, par exemple, la correspondance avec le pape Grégoire V (Ép. 1-4).
2. Mentionnons enfin ici encore un extrait fait par Abbon des *Gesta Romanorum pontificum*.
3. V., pour l'historiographie de cette période, en général : Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, vol. I, p. 777 sqq. — Maurenbrecher, *De historicis decimi saeculi scriptoribus*, qui res ab Ottone Magno gestas memoriae tradiderunt. Bonn, 1861 (Dissert.) — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, vol. I, p. 308 sq.

Les annales générales, cette forme primitive de l'histoire du moyen âge, ont, il est vrai, dans cette période et surtout en Allemagne, un grand nombre d'ouvrages à nous offrir qui sont importants comme sources historiques ; mais il n'y en a qu'un très petit nombre qui ait plus ou moins un caractère littéraire. Nous passerons donc complètement sous silence celles qui, année par année, et dans un style lapidaire ne font que consigner quelques faits isolés de quelque importance générale et d'autres qui n'intéressent que l'église ou le monastère qui les produisirent ; telles sont, par exemple, les annales de Cologne, si maigres, et celles, un peu plus nourries, de Trèves. Dans deux autres, celles de Reicheneau, qui vont jusqu'au commencement de cette période (1) (jusqu'à 939), et dans les grandes annales de Saint-Gall (2), qui sont continuées jusqu'au milieu du siècle suivant, nous trouverons un progrès dans le récit et dans les détails qui ira croissant de jour en jour (3). Les annales de Hildesheim sont un ouvrage plus considérable, qui commence sous la forme d'une chronique universelle, pour prendre plus tard celle d'une chronique de l'empire ; elles furent commencées en 994 et ne sont presque qu'une compilation d'ouvrages tout à fait divers (4). Elles débutent avec la création du monde et donnent d'abord des dates de l'histoire des Juifs et des Perses, ensuite de celle d'Alexandre et de ses successeurs, et, après cela, de celle des empereurs romains : ces dates sont toutes empruntées en général à la *Chronique* de saint Isidore. Vient ensuite l'histoire des Francs, depuis Pépin l'ancien jusqu'en 818, empruntée aux annales de Lorsch ; mais, à partir de 818, commence la reproduction inestimable des annales, aujourd'hui perdues,

1. Dans : Jaffé, *Bibliotheca rerum Germanicarum*. Vol. III. Monum. Moguntina. Berlin, 1866, p. 700 sq.

2. Édités par Henking dans les *Mittheilungen zur vaterländ. Geschichte* herausgeg. vom histor. Verein in Saint-Gallen. Neue Folge. 9 Heft. Saint-Gall, 1884, p. 265 sq., et cf. p. 358 sq.

3. Dans les dernières, on trouve même des notices versifiées, en hexamètres léonins pour la plupart, d'abord en 971 et en 973, ensuite en 980 et 984 ; de 1000 à 1021, ces notices en vers deviennent presque de règle.

4. *Annales Hildesheimenses*, in usum scholar. ex monum., etc., contulit cum cod. Parisiensi Waitz. Hanovre, 1878 (Praef.).

de Hersfeld, jusqu'en 994 (1) ; ce n'est qu'à partir de cette date qu'on trouve des documents originaux contemporains, lesquels vont jusqu'à 1040.

Au-dessous de toutes ces annales allemandes s'élève considérablement, surtout au point de vue littéraire, une continuation de la chronique universelle de Regino (2), entreprise vers (960) (3) ; elle est devenue ici, comme déjà dans sa deuxième partie, une chronique purement impériale ; ce n'est point complètement à tort, vu que l'empire est devenu le facteur principal de l'histoire universelle. — Il est question surtout de la Lorraine, de la Franconie et de la Souabe, comme aussi des événements survenus dans la famille royale, notamment depuis l'avénement au trône d'Othon, dont l'auteur se montre en général le féal sujet ; mais il s'entend aussi à relater des faits concernant la France de l'Ouest et l'Italie en tant qu'ils ont rapport à l'Allemagne ; il nous communique même des nouvelles très exactes de l'expédition d'Othon à Rome.

Dans cette continuation, l'on peut distinguer trois parties. La première, qui peut s'étendre de 907 à 939, s'appuie principalement sur les annales de Reichenau, mais qu'il doit avoir eues sous les yeux dans une forme plus développée. Souvent même il les suit littéralement. La deuxième partie va jusqu'en 960, et la troisième de 961 jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'en 967. Pendant ces sept dernières années, la composition paraît avoir marché de pair avec les événements et être complètement propre à l'auteur, tandis que la deuxième partie est puisée à des sources encore inconnues, mais se base certainement déjà parfois sur des notices de l'auteur. Dans cette partie, la narration est déjà, pour maintes années, bien développée et, par là, d'une grande valeur. C'est là encore le cas, et à un plus haut degré, pour la dernière partie, qui forme la

1. Auxquelles sont mêlées quelques nouvelles ecclésiastiques de Hildesheim. Cf., sur ce sujet, Lorenz, *Die Iarbücher von Hersfeld nach ihren Ableitungen und Quellen untersucht und wiederhergestellt*. Leipzig, 1885.

2. V. ci-dessus, p. 242, rem. 1. — Werra, *Ueber den Continuator Reginonis*. Leipzig, 1883 (Dissert.). — Wattenbach, *Op. c.*, p. 342 sq.

3. Je ne saurais partager l'avis de Werra, qui prétend qu'il ne faut placer le début de cette continuation qu'après 964.

source la plus importante pour cette époque. Le style naturel et qui se distingue par la correction témoigne en faveur de la vérité du récit et en faveur de l'esprit cultivé de l'auteur. Le nom de ce dernier ne figure nulle part, et tout ce qu'on peut assurer c'est qu'il était au monastère de Saint-Maximin, à Trèves, auquel appartenait également Regino, et qu'il était étroitement lié avec un autre religieux du même monastère, Adalbert, qui fut plus tard archevêque de Magdebourg; il était également l'ami de Guillaume, fils naturel d'Othon I, alors archevêque de Mayence. Tous ces détails résultent de la lecture de son ouvrage lui-même (1).

Nous trouvons aussi, dans cette période, quelques histoires de monastères et d'évêchés, qui ne manquent pas d'intérêt. Les premières dont les *Gesta abbatum S. Bertini Sithiensium* et les *Gesta abbatum Laubiensium* (2), composées toutes deux par Folcuin (3), lequel, issu d'une famille illustre de la Lorraine, entra, encore enfant, au monastère de Saint-Bertin et y prit plus tard l'habit religieux. C'est là que, encore diacre, et sur l'ordre de l'abbé Adalolf, il composa la première de ces histoires, de 961 à 962, tandis qu'il écrivit la deuxième vingt ans plus tard, alors qu'il était abbé du monastère de Lobbes, dignité où il avait été élevé, en 965, par Ébrachar, évêque de Liège. C'est encore là qu'il édita la Vie de saint Folcuin,

1. Mais c'est là aussi tout ce qui en résulte, car vouloir voir en lui Adalbert lui-même, ainsi que voudrait le faire Giesebrecht (*Op. c.*, p. 778), et Werra après lui, est une chose que je ne puis admettre, vu que le passage que le premier cite en sa faveur est, selon moi, précisément contre lui. A mon avis, il est difficile de concevoir qu'Adalbert ait exprimé sa mauvaise humeur contre son protecteur, l'archevêque Guillaume, dans une chronique qui est un document perpétuel, et surtout vu que, grâce à lui, il fut complètement réconcilié l'année suivante. V. les années 961 et 962.

2. *Gesta abbat. S. Bertini Sithiensium* ed. Holder-Egger, dans les *Monum. German. histor.*, Script. T. XIII. 1881 (Præf.). — *Gesta abbat Lobiensium* Éd. Pertz, ibidem T. IV. 1841 (Praef.). — *Vita S. Folcuini*, episcopi Tarvennensis, dans Mabillon, *Acta SS. ord. Bened.* Saec. IV, p. 662 sq. — Holder-Egger, *Zu Folcwin von St-Bertin* dans : *Neuen Archiv*, etc. vol. VI (1881), p. 415 sq.

3. Holder-Egger (*Op. c.*) a démontré péremptoirement qu'on ne doit pas admettre l'existence de deux auteurs du même nom, ainsi qu'on le faisait généralement auparavant. Cette opinion me semble confirmée surtout par la préface de la Vie de saint Folcuin, surtout si on la rapproche du chapitre XLVI des *Gesta abbatum Sithiensium*.

évêque de Thérouanne et son grand-oncle. Cette Vie, dont il avait déjà esquissé le plan dans sa jeunesse, au monastère de Saint-Bertin, il la dédia, entre 970 et 984, à l'abbé Walter, qui en était alors supérieur. Il mourut en 990.

Ces deux histoires de monastères diffèrent essentiellement l'une de l'autre dans leur exécution. Celle du monastère de Saint-Bertin n'a pas seulement pour but, ainsi que le dit l'auteur lui-même dès le commencement, de nous faire connaître les gestes (*gesta*) des abbés, mais encore les traditions des propriétés (*traditiones possessionum*) du monastère depuis sa fondation; c'est même ce dernier point surtout que poursuit Folcuin. Ce qui donne un grand prix à son travail, c'est qu'il ne se contente pas de mentionner seulement les donations et les privilèges, dans la liste chronologique qu'il donne des abbés, mais qu'il nous communique les documents eux-mêmes et nous en garantit la reproduction fidèle (c. CXI). Le monastère fut fondé par saint Bertin, en 648, dans la villa Sithiu, qu'on lui avait donnée à cet effet. D'après notre auteur, le saint mourut en 698, mais, à cause de son âge avancé, il avait déjà résigné auparavant l'administration du monastère (1). Folcuin commence l'histoire du monastère avec son fondateur et la poursuit jusqu'au commencement de l'année 962. Aux nouvelles des « gestes » des abbés, basées sur des documents qu'il reproduit lui-même pour les époques antérieures, l'auteur en ajoute fréquemment d'autres qui ont un intérêt général et concernent généralement la France ; il les puise soit dans des livres, soit dans la tradition orale. On y trouve plus d'un fait d'importance. Mais les nouvelles relatives au monastère contiennent elles-mêmes maintes communications qui ont une importance générale (2).

L'autre histoire de monastère de Folcuin est un ouvrage dont le style est bien plus correct et qui témoigne d'une plus

1. D'après Holder-Egger (*Op. c.*, p. 438), Bertin vécut jusqu'en 697 et la résignation de sa dignité est une fiction. D'après lui, également, les données chronologiques ajoutées par Folcuin doivent être soumises en général à un examen critique.

2. V. par exemple, c. XLVII, l'abbé Fridogis, et, c. LII, relativement à l'activité de Guntbert, artiste-calligraphe, qui s'était formé en Italie.

grande maturité. Ce qui lui donne pour nous plus d'intérêt, c'est que le monastère de Lobbes était avec raison, à cette époque, un centre célèbre d'études et qu'il avait produit un savant tel que Rather. L'auteur pose de larges assises pour son récit : dans un prologue, il développe d'abord l'idée que la Providence dirige la marche du monde, sans préjudice du libre arbitre de l'homme; il parle ensuite, d'après Orose, des empires du monde, que Dieu a réglés d'avance et qu'il a fait se succéder les uns aux autres. L'empire romain est le dernier, il est vrai; mais celui des Francs doit être compris en lui (1), vu que les Francs pénétrèrent en vainqueurs dans les forteresses romaines, et que, descendant de Troie, comme les Romains, ils étaient en quelque sorte de la même famille : les uns, en effet, descendaient d'Anténor et les autres d'Énée.

Passant ensuite à son histoire, l'auteur commence par nous raconter en détail la fondation du monastère. Il prit naissance dans une contrée pleine de forêts et de rochers, vraie caverne de brigands; aussi fut-il fondé, en 637, par un malfaiteur qui s'était converti. Il s'appelait Morosus et il prit alors le nom de Landelinus. De Lobbes, il alla s'établir au monastère de Saint-Crispin, qu'il avait aussi fondé; alors, saint Ursmar devint abbé du premier monastère, et il fut considéré aussi par Folcuin comme le deuxième fondateur de Lobbes; son nom lui-même paraît déjà avoir indiqué sa pieuse vocation (2). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit fleurir d'abord son monastère et qu'il exerça en même temps les fonctions d'évêque missionnaire en Flandre, car, dans les documents de son époque, il porte le titre d'évêque. Sa vie et celle de son successeur, Ermin, furent d'abord écrites par Anso, abbé du

1. « Francorum imperium, quod... in Romana republica est connumerandum. »

2. « Ursmarus ex duobus usitatis Galliae locutionum generibus dicitur, latina videlicet, quam usurpantes vitiarunt, et teutonica; congruum plane beato viro vocabulum. Ursum enim aiunt partum informem lingua lambere, et quod naturae minus est, officio linguae complere » (c. II). C'est ainsi qu'il a fait par sa prédication. D'après cela, Ursmar, de *ursus* et du haut allemand *mâri*, signifie : ours magnifique. — Notre auteur montre aussi ailleurs un penchant pour l'étymologie; celle qu'il donne de Laubach est très juste (c. I), tandis que celle du nom de Bertin, qu'il donne dans le prologue des Gestes des abbés de Sithiu, est souverainement ridicule.

monastère, à l'époque de Charlemagne; le style, il est vrai, en est très imparfait (c. IX); Folcuin mène ensuite l'histoire des abbés jusqu'à l'an 980, en s'appuyant soit sur les documents et les ouvrages d'autres auteurs, tels que Eginhard, Flodoard, Ruotger, qu'il cite textuellement, ainsi que la Vie de Bruno, soit ensuite sur sa propre expérience; il nous communique maintes nouvelles importantes et pleines d'intérêt, par exemple sur les incursions des Normands et des Hongrois, sur les démêlés relatifs à la nomination au siège épiscopal de Liège, qui, depuis 889, était réuni au monastère; sur la culture littéraire. Cet ouvrage nous donne surtout d'importantes notices pour la biographie de Rather; nous les avons mises à profit ci-dessus (1). L'auteur eut à rompre parfois plus d'une lance avec lui. Folcuin termine son histoire en nous communiquant des nouvelles sur les constructions ecclésiastiques entreprises par lui à l'incitation de l'évêque Notker, et les chefs-d'œuvre exécutés pour les embellir (c. XXIX); dans une sorte de supplément, il nous parle enfin de cures merveilleuses opérées, du temps de l'auteur, sur le tombeau de saint Ursmar ou en d'autres lieux à lui consacrés (2). Cet ouvrage de Folcuin se distingue également par la mise en œuvre de documents authentiques et même par un certain sentiment pour la critique historique (3). L'auteur doit donc revendiquer sa part dans le mouvement progressif que l'historiographie fait dans ce siècle.

La Vie de saint Folcuin, écrite par lui, est au contraire insignifiante; elle est pauvre de matériaux, et vraisemblablement il en était ainsi du héros lui-même, malgré l'âge avancé auquel il parvint. Son exploit le plus remarquable (4), c'est la reprise de possession des reliques de saint Andomar, enlevées par l'abbé Hugon, et restituées par Folcuin au monastère de saint Bertin, qui appartenait à la paroisse de notre évêque. Ce que nous apprend à nouveau la Vie de saint Folcuin, c'est

1. V. p. 373 sq. (pagin. allem.)
2. Ici également les sceptiques ne manquaient pas.
3. V. c. III et c. VII.
4. L'auteur nous l'a déjà raconté, avec plus de détails qu'ici, dans les Gestes des abbés de Sithiu (c. LVII).

la facilité avec laquelle les fils de famille arrivaient aux fonctions ecclésiastiques. Allié à la famille carolingienne, notre saint ne tarda pas à obtenir, une fois entré dans la carrière ecclésiastique, en 817, l'évêché de la cité de Tarverna, et cela dans un âge relativement peu avancé, vu qu'il l'administra près de quarante ans.

Le successeur de Folcuin, comme abbé de Lobbes, s'est lui-même essayé dans ce domaine de l'historiographie, à une époque où il n'était encore que simple religieux de ce monastère : c'est HÉRIGER, un des savants les plus remarquables de son siècle. Il écrivit, toujours avant 980, son ouvrage : *Gesta episcoporum Leodiensium* (1). Hériger était, à cette époque, directeur de l'école du monastère et le bras droit de Notker, évêque de Liège ; il lui prêta son appui, non seulement dans les affaires domestiques et ecclésiastiques, mais encore dans les affaires politiques, auxquelles l'évêque prit une grande part ; c'est ainsi qu'il l'accompagna en Italie, à la cour d'Othon III, en 989. Outre cet ouvrage, Hériger déploya une grande activité en plusieurs autres domaines, dans l'intérêt de l'école aussi bien que dans celui de l'Église. Il composa, par exemple, un écrit pour expliquer l'*Abacus* de Gerbert ; et, dans une lettre écrite dans la neuvième décade de ce siècle et adressée au moine Hugon, son élève, et probablement abbé de Lobbes, il traita la question de la détermination de la fête de Pâques : il rejette le cycle de Denys, et, dans un dialogue entre lui et Adelbold, qui fut plus tard évêque d'Utrecht, il rejette aussi la prolongation du temps de l'Avent (2). Il écrivit en outre des Vies de Saints et, en vers, la Vie de saint Ursmar (3). Enfin, il composa des Antiennes et des Hymnes.

Nous voyons, dans l'exécution de son histoire des évêques,

1. Dans les *Monum. German. histor.*, Scriptor., T. VII, 1846, édité par Köpke (Praef.). — *Histoire littér. de la France*, T. VII, p. 194 sq.

2. Sigebert. *De scriptor. eccles.*, c. CXXXVII.

3. Ed. Gilles Waulde, dans *La Vie de saint Ursmer*. Mons, 1628, ouvrage sans valeur pour le fond comme pour la forme. La dissertation *De corpore et sanguine Domini* (Voir ci-dessus, p. 389), que nous avons attribuée à Gerbert, après beaucoup d'autres, est mise au compte d'Hériger par quelques-uns et surtout par Köpke (*l. c.*, p. 146 sq.).

la culture peu commune de son esprit : c'est précisément par là que cet ouvrage nous offre un intérêt tout particulier. Il l'entreprit sur les instances de l'évêque Notker, qui ne l'avait engagé d'abord qu'à composer la Vie de saint Rémacle, un des évêques de Liège, qu'on lui avait demandée à lui-même (1). Hériger agrandit ensuite son cadre, et il écrivit aussi la vie des prédécesseurs de saint Rémacle : il voulait même raconter les faits et gestes de ses successeurs, jusqu'à son époque ; mais l'ouvrage, tel que nous le possédons, se termine par la Vie de saint Rémacle (667) : Hériger l'édita encore à part, avec un prologue. Il est bien probable que Notker lui a fourni des matériaux (2).

Considérons d'abord le contenu de l'ouvrage dans son entier (3). Là aussi, il y a un prologue qui forme le premier chapitre ; l'auteur nous y donne des renseignements sur la disposition de l'ouvrage et sur les considérations qui y ont donné lieu. Il nous apprend ensuite comment Dieu choisit le prince des apôtres lui-même pour éclairer l'occident plongé encore dans d'épaisses ténèbres. C'est ainsi que saint Pierre envoya de Rome dans la capitale des Trévires les trois missionnaires Eucharius, Valerius et Maternus. Mais Materne meurt en route, en Alsace, et ses deux compagnons retournent à Rome. Pierre les console et les engage à repartir à la hâte : il leur donne sa crosse (4) pour ressusciter le mort. Le miracle s'opère et facilite ensuite l'œuvre de la conversion (c. VI). Ils arrivent à Trèves et y fondent un évêché qui comprend en même temps Cologne et Tongres. Ils l'occupent tour à tour, l'un après la mort de l'autre. A Tongres, Materne a huit successeurs, dont on n'a point de détails par suite des dévastations des Huns (c. XV). L'auteur s'étend ici sur ce peuple, sur son origine et ses invasions, après quoi il parle du neuvième

1. Attendu que l'ancienne vie ne suffisait plus.

2. V., pour la part des deux auteurs à cet ouvrage, l'étude approfondie de Köpke (*l. c.*, p. 138 sq.)

3. Cf., par rapport à l'histoire suivante de l'évêché de Liège, l'exposition critique remarquable de Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Vol. I, p. 74 sq., 204 sq. et 554 sq.

4. On explique par là le fait que le pape n'a point de crosse. Rettberg, *Op. c.*, p. 75.

évêque de Tongres après Materne, Servatius, le premier évêque historique : pour détourner de son pays la horde des Huns, il court à Rome et va prier saint Pierre, sur son tombeau, de venir à son secours. Mais l'apôtre, qui lui apparaît dans une vision, lui apprend que la ville de Servatius ne peut pas être sauvée à cause de ses péchés ; quant à lui, il doit chercher un refuge à Maëstricht (c. XXIII). Là-dessus, notre auteur décrit l'exode du saint, les lamentations de son clergé et de sa paroisse, et il mêle de longs discours à son récit. L'évêché de Tongres reste ensuite vacant pendant quelque temps ; ce n'est qu'à partir de l'époque de saint Remi qu'il paraît de nouveau occupé. Mais le vingt et unième évêque, Monulf, transféra à Maëstricht le siège épiscopal (c. XXVIII). — Hériger s'occupe, après cela, avec de nombreux détails, de deux prédécesseurs immédiats de Rémacle, l'évêque Jean Agnus et saint Amand, dont nous avons déjà étudié la Vie (1); ce que notre auteur trouve de remarquable dans le premier, c'est que, bien que laïque et marié, il n'en fut pas moins élu évêque : la tradition crut devoir motiver cet événement par un miracle (c. XXX).

Avec le chapitre XL, commence enfin la vie de saint Rémacle. Issu d'une noble et riche famille d'Aquitaine, Rémacle fut initié à la vie monastique par saint Éloi, à Solignac. Il s'y fit si bien distinguer par ses vertus que saint Éloi put lui confier la direction du monastère, et que, lui aussi, il fut appelé plus tard à la cour du roi (Dagobert) pour y expédier les affaires de l'État. Il n'est donc point étonnant qu'on ait choisi, à Maëstricht, un tel homme pour évêque (vers 550, c. XLIII). Son activité fut en effet considérable comme évêque : il fonda beaucoup de monastères et forma un certain nombre d'élèves distingués, parmi lesquels on nomme saint Lambert et saint Trudon. Parmi les monastères, était celui de Stablon, fondé en 650 : c'est là que se retira le saint, au déclin de sa vie, afin d'y terminer ses jours dans la pratique de l'ascétisme (vers 667).

Tel est le contenu principal des Gestes qu'on désigne géné-

1) V. vol. II, p. 278 sq. (pagin. allem.)

ralement sous le nom de « Gestes des évêques de Liège », parce que, plus tard (721), l'évêque de Tongres transféra son siège de Maëstricht à Liège. Mais l'ouvrage de Hériger eut une continuation excellente, au milieu du XIe siècle, par le chanoine de Liège, Anselme (1).

Quant à l'exécution de l'ouvrage, elle nous montre, sous un double point de vue, l'éducation classique de Hériger; d'abord par l'imitation des historiens antiques, à l'exemple desquels il encadre de longs discours composés par l'historien lui-même, et dont nous avons déjà donné un exemple. Comme pendant, nous avons les discours que saint Rémacle échange avec ses fils spirituels, lorsqu'il veut quitter l'évêché pour se retirer dans un monastère (c. XLIX sq.). L'autre trait, dans lequel se manifeste directement cette éducation classique, ce sont les citations nombreuses et variées des auteurs antiques, dont l'auteur agrémente surtout le début et la fin de son ouvrage. Nous y en trouvons de toutes les œuvres d'Horace, de Tibulle, de Martial, de Perse, de Claudien, de Térence (*Adelphes*, *Eunuque*), et, cela va sans dire, de Virgile. Parmi les prosateurs, il cite des passages de Cicéron (*Tusculanes, Orateur, Catilinaires*), de Salluste, de Pline (*Hist. natur.*). Les auteurs chrétiens y figurent aussi, mais sur une moins large échelle. Ce sont : Prudence et Arator, saint Jérôme, saint Augustin, Sulpice Sévère, Jordanès, Bède, Paul Diâcre. On voit déjà, par là, que Hériger était un homme dont la lecture était immense, et que sa bibliothèque ou celle de son monastère contenait une riche collection de livres.

Ce travail, il est vrai, n'a que peu ou point de valeur comme source historique, vu que, abstraction faite de ces passages qui ne sont là que pour faire parade de rhétorique ou de style, il n'est presque qu'une compilation textuelle de différents ouvrages; mais il faut dire aussi qu'il n'a pas la prétention de vouloir être un ouvrage servant de source historique. Toutefois, il ne manque pas complètement de critique (2), et, de plus, on doit reconnaître que l'auteur

1. V., à ce sujet, Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, Vol. II, p. 131.

2. Laquelle cependant ne s'applique point aux récits des miracles; l'auteur

aspirait à lui donner quelque chose d'artistique dans la forme.

Hériger a composé (980) encore une biographie en prose, et, comme pour les Gestes, il l'a faite à l'incitation et avec l'appui de Notker : c'est la « Vie et la Translation de saint Landoald », qui fut, dit-on, un des maîtres de saint Lambert. Les religieux du monastère de Gand avaient prié Notker lui-même d'écrire cette vie. Mais ce petit ouvrage est de si peu d'intérêt que nous ne croyons pas devoir nous y arrêter plus longtemps.

L'ouvrage le plus remarquable, dans ce domaine de l'historiographie, à cette époque, fut composé en France : c'est l'histoire de l'église de Reims, par Flodoard. Elle précéda de quelques vingt ans les ouvrages de Folcuin et de Hériger. Cet archevêché, comme métropole ecclésiastique de la France, joua, surtout depuis Hincmar, un rôle important, même dans les affaires politiques ; aussi, son histoire s'élève-t-elle d'elle-même à une hauteur qui offre un intérêt plus général.

FLODOARD (1) naquit dans le diocèse de Reims, à Épernai, en 894, et il fut élevé dans l'école que Fulcon avait rétablie dans la ville épiscopale elle-même. Il devint chanoine de l'église de Reims. Sa vocation d'historien se manifesta de bonne heure ; à l'âge de vingt-cinq ans, il rédigeait déjà ses annales. Les archevêques Herivaeus († 922) et Seulfus († 925) le comblèrent de faveurs et lui donnèrent des bénéfices ; le dernier même le consultait, paraît-il, dans les affaires de haute importance. Après la mort de Seulf, le tout-puissant Héribert, comte de Vermandois, imposa son jeune fils, âgé de quatre ans, au choix des chanoines, avec injonction de l'élire archevêque. Flodoard ne prit point part à l'élection, et

toutefois combat l'opinion prétendant que saint Servatius descendrait de parents du Sauveur et dit que c'est là une opinion *quae fortassis ex pietate ingeritur* (c. XX). Il avoue aussi franchement son ignorance sur des époques obscures.

1. *Flodoardi canonici Remensis opera omnia*, ed. Migne. Paris, 1853. (*Patrolog. lat.*, T. CXXXV.) — *Flodoardi Annales*, ed. Pertz, dans les *Monum. German. histor.*, Script. T. III. (Praef.). — *Historia Remens. ecclesiae*, ed. Heller et Waitz, *ibid.*, T. XIII (Praef.). — *Hist. littér. de la France*, T. VI, p. 313 sq.

il perdit ses bénéfices. Il se joignit au parti opposé qui, après la prise de Reims par le roi Rodolphe, en 931, élut archevêque Artold, moine de Saint-Rémi. En 936, ou peut-être peu de temps après, Flodoard fit un voyage à Rome : il y fut accueilli avec une grande affection par le pape Léon VII. C'est là encore une marque de la haute réputation dont notre auteur jouissait déjà à cette époque (1). Artold fut chassé de l'archevêché de Reims en 940, et Flodoard se vit de nouveau exposé aux tracasseries d'Héribert, qui le fit même surveiller pendant cinq ans. Il appert de là que Flodoard jouait déjà un rôle important dans le parti d'Artold. Aussi les partisans d'Héribert essayèrent-ils de se le rendre favorable : ils lui firent rendre ses bénéfices. Mais Flodoard resta fidèle à Artold, et, après que ce dernier eût été rétabli sur le siège archiépiscopal, en 947, il fut son conseiller dans les affaires ecclésiastiques les plus importantes, dans les synodes, comme aussi dans ses délibérations avec les princes. En 952, il se retira dans la solitude d'un monastère, peut-être à Saint-Basol, dont il devint abbé. L'âge et la maladie le forcèrent, dans sa soixante-dixième année, de renoncer à ses fonctions, en faveur d'un de ses neveux. Il mourut trois ans après, en 946, estimé de tout le monde.

Avant d'entreprendre le grand ouvrage historique sur lequel devait se baser sa réputation, Flodoard en avait commencé un autre, d'une grande valeur également, et qu'il faut considérer en partie comme un travail préparatoire et même, sous plus d'un rapport, comme un supplément au premier : ce sont ses *Annales*. Déjà, en 919, il avait posé la première pierre de ce monument littéraire. C'est en 919 qu'elles commencent; elles ne se terminent qu'à l'année de sa mort, en sorte que cet ouvrage fut l'objet constant de ses soins, soit pendant sa vie mouvementée, soit dans le silence de la solitude du monastère. Ces Annales n'enregistrent pas seulement les événements ecclésiastiques, mais encore les événements politiques, en tant qu'ils parvenaient à la connaissance de l'auteur : ce sont d'abord ceux qui regardent la France, puis

1. Il faisait même partie des clercs distingués à qui Rather adressa l'écrit relatif à son exil.

ceux de la Lorraine, et enfin ceux de l'Italie. Il ne s'occupe point de l'histoire de l'Allemagne ou, s'il s'en occupe, ce n'est qu'autant qu'elle exerce de l'influence sur la France, ou qu'elle est liée à celle des deux pays que nous venons de nommer. La Lorraine était le pays le plus voisin, et il n'était pas rare de la voir, à cette époque, déterminer directement les relations politiques de la France. Quant à l'Italie, la papauté et l'empire bourguignon créaient des relations plus fréquentes entre elle et la France. Ce qu'on doit louer dans cet ouvrage, c'est l'impartialité de l'auteur. Certes, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il motive les événements, ni à ce qu'il explique la connexion des choses : sa manière de procéder était fondée sur la rédaction annalistique, et c'est précisément cette rédaction qui, par son côté faible, favorisait cette qualité que nous avons reconnue à Flodoard. D'après le procédé des anciennes annales, l'auteur ne manque même pas de consigner tous les événements météorologiques, les pestes, les mauvaises récoltes, etc. Mais le thème qu'il traite avec une prédilection toute particulière, ce sont les miracles et les visions (1). En les consignant dans son récit — et il en est de même pour les choses les plus incroyables (2) — Flodoard ne trahit point le moindre penchant à faire de la critique, bien que quelques-uns de ses contemporains, comme nous l'avons déjà vu, lui en eussent donné l'exemple. C'est là un fait caractéristique pour Flodoard, et qui s'harmonise parfaitement avec ses productions poétiques, que nous avons déjà étudiées plus haut. Ce qui donne par contre une valeur toute particulière à

1. Le grand nombre de celles qu'il rapporte est déjà remarquable pour l'histoire de la civilisation.

2. Par exemple, à la fin de l'année 937. Il y parle d'un moine tombé entre les mains des Hongrois et il dit : « Quidam, ut hic presbiter refert, *nudum* eum vidit in medio positum et sagittis undique appetitum, nec summo tenus saltem cute praecisa vulneratum. *Resiliebant enim ab ejus corpore, ut ab adamante, relisae sagittae nec signum ictus ullum ejus apparebat in cute. Sed et gladio cum omni conatu eum nudum se vidisse percuti dicit, ac nihilominus caro ipsius intemerata permansit.* » Et il nous reproduit le même récit dans son *Histoire*, l. II, c. x. En présence d'une telle crédulité, on ne peut pas faire valoir, avec Waitz (Praef., p. 407), qu'il a voulu exprimer son doute par des expressions comme : *fertur, traditur*, ou bien par *ut presbiter refert*, comme dans le cas présent.

ses Annales, c'est le soin qu'il apporte dans les données chronologiques. Ce dernier point seul fait déjà des Annales un supplément nécessaire à son autre grand ouvrage, dont nous allons parler maintenant.

L'*Histoire de l'église de Reims* fut, paraît-il, commencée en 948, à la prière de Robert, archevêque de Trèves, à qui Flodoard avait déjà dédié son grand ouvrage poétique (1). C'est également à Robert que l'auteur dédia son histoire. Nul, mieux que Flodoard, n'était à même d'écrire cette histoire, non seulement à cause de ses Annales, auxquelles il travaillait depuis fort longtemps, mais encore à cause des fonctions d'archiviste de l'église, dont il avait été revêtu. Il a parfaitement su mettre à profit l'un et l'autre.

L'ouvrage se divise en quatre livres, dans lesquels Flodoard nous fait l'histoire de son église, depuis son origine jusqu'à l'année 948 inclusivement. Il la termine, en effet, en nous racontant (2) l'excommunication de Hugon, comte de Vermandois, usurpateur de l'archevêché et « ennemi du roi Louis ». C'était là un événement important, car, à partir de ce moment, Artold demeura enfin, après bien des luttes, en possession du siège archiépiscopal ; et cet événement devait avoir d'autant plus d'importance pour notre auteur, qu'il avait pris lui-même, en faveur d'Artold, plus de part à la lutte entre les deux prétendants. La victoire d'Artold n'était-elle pas aussi sa propre victoire?

Mais si la conclusion de l'ouvrage est bien motivée, sa disposition ne l'est pas moins. Le livre *premier* (vingt-six chapitres) traite de l'histoire jusqu'à saint Remi, de la vie et des œuvres de ce dernier. L'auteur nous y parle ensuite de ses principaux élèves, notamment de Théoderic, le fondateur du monastère de Saint-Remi, et de son deuxième successeur, Théodulphe. C'est Remi, l'apôtre qui convertit Clovis, qui le premier donna une grande renommée à cet évêché ; aussi est-ce à juste titre que son nom figure dans l'histoire comme

1. V. ci-dessus, p. 357. (pagin. allem.)
2. L. IV, ch. XXXVII. Comme supplément, viennent ensuite un certain nombre de chapitres qui traitent d'églises, de monastères, de saints, de miracles et de visions.

une ligne de démarcation. Le *deuxième* livre (vingt chapitres) est consacré à ses successeurs jusqu'à Hincmar, tandis que le *troisième* (trente chapitres) n'a tout entier pour sujet que l'activité extraordinaire de ce grand évêque, le plus grand des archevêques de Reims. Enfin le *quatrième* livre (cinquante-trois chapitres) va de la mort d'Hincmar, arrivée en 882, jusqu'à la fin de l'ouvrage : il comprend l'épiscopat de Fulcon, ceux de Herivaeus, de Seulf et d'Artold, comme aussi celui de son antagoniste Hugon, sous lequel l'auteur lui-même appartenait à l'église de Reims. Dans le dernier livre, Flodoard traite donc de l'histoire de son temps; aussi l'exécution diffère-t-elle essentiellement de celle des trois premiers livres. Dans ceux-ci, l'auteur puise ses matériaux en partie dans les livres, en partie — et c'est là ce qui en fait la grande valeur — dans les archives de l'église, se contentant de reproduire ces dernières textuellement et d'abréger fréquemment les matériaux empruntés aux livres. C'est ainsi qu'en exposant l'histoire des origines de Reims, au début du livre premier (1), il nous donne des extraits de Tite-Live, de saint Isidore, d'Eutrope, d'Ethicus, de Caesar et de Lucain. Ce sont ensuite des Vies de Saints et des Passions qui lui fournissent les sources où il puise pour l'histoire des premiers évêques et martyrs de l'église, parmi lesquels saint Nicaise occupe une place toute spéciale. Puis, c'est la vie de saint Remi, par Hincmar, qui forme la source principale. L'auteur ne fait qu'y ajouter le testament du Saint, qu'il trouva dans les archives, et il l'y ajoute sans en rien retrancher dans son texte complet, qui comprend cinq pages et demie in-folio : c'est là un document apocryphe ; mais il ne manque pas d'intérêt au point de vue historique. A partir du deuxième livre, l'auteur puise de plus en plus dans les archives, source qui coulait de jour en jour plus abondamment, et il nous donne des extraits, des regestes, et des chartes entières (diplômes, actes synodaux, lettres, etc.). Arrivé au

1. Notre auteur ne fait point remonter ces origines, « d'après l'opinion généralement admise », à Remus, frère de Romulus, mais seulement à des soldats qui avaient déserté ses drapeaux.

livre troisième, Flodoard ne nous donne presque plus que les actes des archives ; aussi ce livre est-il d'une valeur inestimable pour l'histoire de l'époque d'Hincmar. Dans le livre dernier, l'auteur copie — et il n'en pouvait guère être autrement — ses propres annales, en se contentant d'en retoucher le style, d'y ajouter quelques documents et quelques faits qu'il avait cru inutile d'y faire entrer autrefois (1).

Ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir, par exemple, dès le début (c. III) de l'ouvrage, les aspirations de l'auteur qui s'efforce de démontrer et de prouver historiquement la haute signification de l'église de Reims, et même de lui donner une certaine autonomie par rapport à Rome. De même que Rome a été fondée par Romulus, ainsi Reims l'a été, soit directement, soit indirectement, par son frère ; si l'église de Rome remonte à saint Pierre, celle de Reims remonte pour le moins à saint Sixte, qui fut député par saint Pierre et ordonné par lui archevêque (2). Flodoard nous communique ensuite (l. II, c. XIX fin.) la vision d'un moine qui vivait au temps d'Ebon : la Sainte Vierge lui déclara elle-même que saint Remi, pour avoir converti les Francs au christianisme, possédait le privilège inviolable (*inviolabile donum*) de leur donner (*constituendi*) un roi ou un empereur.

CHAPITRE TREIZIÈME

LIUDPRAND

Si Flodoard est célèbre, comme historien, en ce qu'il expose les faits tels qu'ils sont et qu'il donne des documents authen-

1. Ainsi que le fait remarquer Monod, *Revue critique*, 1873, n° 42, p. 263. On y trouve également des communications qui le concernent lui-même et qui sont importantes pour sa biographie, par exemple, c. XIII, XX, XVIII.

2. Ampère, qui relève ce fait (*Op. c.*, p. 301 sq.), va trop loin en faisant parler ici Flodoard d'un « concours des suffragants » ; il fait rapporter à tort, dans le passage en question, les mots *cum suffraganorum auxilio* à *ordina-*

tiques à l'appui de son récit, nous trouvons encore trois historiens de la même époque qui ne le sont pas moins par la manière particulière et plus ou moins subjective de traiter l'histoire dans une forme plus libre que celle des annales. Or, dans leur personnalité — ce qui ne rehausse pas peu l'intérêt littéraire de leurs ouvrages — ils se montrent à nous comme les représentants des trois nations les plus importantes qui déterminaient à cette époque l'histoire de l'Occident : j'ai nommé l'Italien Liudprand, le Saxon Widukind et le Français Richer.

LIUDPRAND (1), ainsi que l'indique son nom, était d'origine lombarde et appartenait sans doute à une famille noble de la Haute-Italie ; son père, c'est Liudprand lui-même qui nous l'apprend, fut envoyé par le roi Hugon, en 927, en qualité d'ambassadeur à l'empereur de Byzance, Romanos, qui l'accueillit avec de grands honneurs. Liudprand, dont le lieu et l'année de naissance nous sont inconnus, était alors un tout petit enfant. Son père mourut peu de temps après son retour et le jeune orphelin eut un beau-père plein de sollicitude, dans la personne d'un homme « très digne et très sage » qui jouissait également d'un grand crédit auprès du roi, lequel l'envoya aussi à Byzance avec une mission pour l'empereur. Le jeune Liudprand n'eut donc point de peine à être reçu à la cour de Pavie, vu surtout que sa belle voix le recommandait particulièrement au roi Hugon qui aimait passionnément la musique (931). Malgré cette éducation de cour, dont Liudprand révèle l'influence, aussi bien comme homme que comme écrivain, il entra dans l'état ecclésiastique et devint diacre de l'église de Pavie. L'éducation qu'il avait reçue à la

tum, tandis qu'il est manifeste qu'ils se rapportent à *delegandum*, qui vient après.

1. *Liudprandi episcopi Cremonensis opera omnia. In usum scholarum ex monum. German. historicis recusa.* Ed. altera. Recogn. Dümmler. Hanovre, 1877 (Praef.). — Köpke, *De vita et scriptis Liudprandi*. Berlin, 1842. — Dändliker und Müller, *Liudprand von Cremona und seine Quellen*. Leipzig, 1871 (1 Bd. von Büdingers, *Untersuchungen zur mittlern Geschichte*). Cf. Dümmler, Zu *Liudprand von Cremona*, dans l'*Histor. Zeitschr.*, Vol. XXVI, p. 273 sq. — Maurenbrecher, *Op. c.*, p. 46 sq. — Wattenbach. *Deutschl. Geschichtsquellen*, Vol. I, p. 391 sq.

cour le rendait apte à la carrière diplomatique : il y débuta sous Bérenger, successeur d'Hugon. Il reçut un emploi dans la chancellerie secrète du roi, et, en 949, il fut envoyé comme ambassadeur à Byzance, où il étudia la langue grecque, dont il aime tant à faire parade dans ses ouvrages. Mais, après son retour, il se brouilla, on ne sait pour quel motif, avec son seigneur et maître, et il dut quitter sa patrie.

C'est donc ainsi que, en 956, Liudprand fit son apparition à la cour d'Othon le Grand, où il se lia d'amitié avec l'ambassadeur d'Abderrahman, Recemund, évêque d'Elvire : c'est à l'instigation de ce dernier qu'il entreprit, deux ans plus tard il est vrai, son principal ouvrage, *Antapodosis.* En 961, après la campagne victorieuse d'Othon en Italie, Liudprand put enfin revenir dans sa patrie, où, grâce à la faveur d'Othon, il reçut l'évêché de Crémone. Il rendit, en retour, des services importants à l'empereur : par exemple, en 963, alors qu'il était chargé d'un message pour le pape Jean XII, comme aussi en qualité d'interprète dans le synode de Rome. Dans les années suivantes, nous le voyons également jouer un rôle actif, soit comme ambassadeur, soit dans les synodes tenus pour le règlement des affaires ecclésiastiques en Italie (1). Au printemps de 968, Othon l'envoya, en qualité d'ambassadeur, à Constantinople : il avait pour mission d'y négocier avec l'empereur Nicéphore le mariage du monarque avec Théophanu, qui devint plus tard l'épouse d'Othon II. Liudprand décrivit l'insuccès de sa mission dans une relation (*Relatio*) qu'il envoya aux deux Othon. Peut-être eut-il encore la satisfaction, en 971, d'aller chercher, en compagnie de Géron, archevêque de Cologne, la fiancée d'Othon II à Byzance, lorsque, après la chute de Nicéphore, son successeur Jean donna son assentiment au mariage. Liudprand mourut, à ce qu'il semble, au commencement de l'année suivante (2).

Le plus important de ses ouvrages, c'est son *Antapodosis*, dans lequel, conformément à la demande de Recemund (3),

1. V. les détails dans la Préface de Dümmler, p. VII sq.
2. La dernière nouvelle certaine de lui est du printemps de 970.
3. ... « Petitionem tuam, qua totius Europae me imperatorum regumque facta sicut is, qui non auditu dubius, sed visione certus, ponere compelle-

il entreprend de raconter l'histoire de l'Europe, depuis l'année 888 jusqu'à son époque. Mais il ne l'a pas terminé, et il cesse son récit au milieu du livre sixième, alors qu'il nous relatait ses propres impressions dans son premier voyage à Constantinople, en 950. Dans sa dédicace à Recemund, au début du livre troisième, l'auteur explique le titre surprenant de son livre, comme il le remarque lui-même; il le rend par le mot *retributio*. Cet ouvrage, en effet, a pour but de rendre à chacun selon ses œuvres : ses ennemis, Bérenger surtout et son épouse Villa, cette autre Isabelle, comme aussi ses amis, y trouveront la récompense de ce qu'ils ont fait pour lui. Mais outre ce motif personnel, qui ne pouvait le guider que dans les derniers livres, il en a eu un autre bien plus élevé et qu'il développe déjà dans le chapitre premier du premier livre, c'est l'idée de la justice divine et la pensée que l'histoire universelle n'est autre chose que le jugement universel; ce qu'il veut démontrer, c'est la justice du Tout-Puissant qui récompense les bons et punit les méchants. Et pour nous prouver clairement ce qu'il pense (1), il procède par un exemple. Il nous raconte, dans les chapitres suivants, la conquête de Fraxinetum par une poignée de Sarrazins, en 888. Ils ne purent s'y fixer que grâce à la désunion que l'envie avait semée parmi les habitants du pays, lesquels ne craignirent même pas, pour perdre leurs voisins, d'appeler les Sarrazins eux-mêmes à leur secours. Les malheurs qui fondirent avec eux sur le pays semblent donc être le juste châtiment que méritaient les habitants. C'est avec cette pensée que Liudprand cherchait une consolation dans l'histoire, lorsqu'il mit la main à l'œuvre pendant son exil. Cet exil, du reste, était très pénible pour lui; il l'était même d'autant plus que le début de sa carrière politique avait été plus brillant et avait dû lui faire concevoir les plus belles espérances. Il se compara sans doute à Boèce dont il mentionne, dès les premières lignes, la *Consolation de la philosophie*, ouvrage que d'ailleurs l'*Antapo-*

bas. » (l. I, c. 1.) Qu'il soit ici question de l'histoire contemporaine, c'est ce que montre suffisamment la phrase *is*, etc.

1. « Ut autem evidens ex innumeris subdatur exemplum, me tacente loquetur oppidum vocabulo Fraxinetum », etc.

dosis remet très fréquemment en mémoire au point de vue de la forme : la consolation de Liudprand était aussi la philosophie, mais la philosophie de l'histoire. Le monde n'est point guidé par le hasard, mais bien par la main de Dieu : voilà la première consolation que nous montre même la philosophie de Boëce (1). Liudprand peut bien avoir puisé dans cette pensée sa consolation. Une pareille méditation historique et philosophique correspondait parfaitement bien au plan d'une histoire universelle, tel que le lui avait imposé son ami Recemund, bien que notre auteur ne le traitât que d'une manière incomplète (2). La satisfaction personnelle qu'il se promettait d'y trouver et dont il parle lui-même, au début du troisième livre, n'est qu'une tendance subordonnée à un plus noble motif et qui, dans une exécution toute personnelle, s'en dégageait d'elle-même. On serait tenté de dire qu'elle y était contenue à l'état latent, mais ce n'était point elle cependant qui le détermina directement à composer son ouvrage, bien que Liudprand expliquât plus tard le titre dans ce sens. Pour clouer ses ennemis au pilori, il n'avait pas besoin de raconter les événements qui avaient eu lieu un demi-siècle avant eux.

Voici enfin la marche du récit et la division de la matière de son ouvrage. Après l'introduction, dont fait partie, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, le récit de la prise de Fraxinetum par les Sarrazins, l'auteur commence son histoire de l'Europe, au chapitre cinquième, en nous donnant la liste des souverains de Byzance, de l'Allemagne et de l'Italie, à la même époque, c'est-à-dire en 888. Ce sont Léon Porphyrogénète, Arnolfe, et les deux antagonistes qui se disputent la couronne de l'Italie, Bérenger et Wido. Liudprand veut ensuite nous raconter brièvement « les événements qui se sont passés sous ces monarques ». C'est à ce récit qu'est consacré le livre *premier*, qui va jusqu'à la mort d'Arnolfe, en 899. Mais l'auteur

1. V. Vol. I, p. 467, Cf. *De consolatione philos.*, l. I, prol. 6.

2. Comme il en avait conscience lui-même en disant, dans le titre qui précède l'ouvrage, au lieu de « *totius* Europae », « *partis* Europae. » Le titre montre encore une petite déviation de la forme donnée plus haut (p. 448, rem. 2). Le voici : « Liber Antapodoseos, retributionis, regum atque principum partis Europae. »

se contente de relater toujours quelques faits isolés dans chaque chapitre : il n'y est nullement question d'une histoire, au sens large, laquelle tendrait à être complète et se développerait dans un récit continu : non seulement les limites de son intérêt, mais aussi celles de la connaissance qu'il avait des événements ne lui permettaient point de remplir ce cadre. C'est ainsi qu'il ignore presque complètement la France : l'Italie, par contre, est mise au premier plan, car même l'histoire d'Arnolfe, telle que nous la raconte Liudprand, se meut en grande partie sur le sol de ce pays (1), ou s'y rapporte, sinon directement, du moins d'une manière indirecte. C'est ce qui a lieu, par exemple (c. XIII), dans le récit de l'alliance d'Arnolfe avec les Hongrois contre Centebald de Moravie ; et, dans ce but, Arnolfe brise les « closes » qui les enchaînaient (2) et occasionne ainsi le fléau qui se répandit sur l'Europe et qui atteignit l'Italie elle-même. Liudprand ne trouve pas de plaintes assez fortes contre ce fléau; la mort terrible d'Arnolfe, telle qu'il la décrit, nous est présentée comme un châtiment du ciel (c. XXXVI).

Le *deuxième* livre commence avec l'élévation au trône du fils d'Arnolfe, Louis; l'auteur nous raconte d'abord ses combats avec les Hongrois et sa défaite, ainsi que (c. VII sq.) l'invasion déjà antérieure de ce peuple en Italie et sa victoire sur la Brenta (899) : cette victoire est l'œuvre de Dieu, qui s'en sert pour châtier les chrétiens de leurs fautes. Après avoir dit ensuite quelques mots de l'élection de Conrad au trône d'Allemagne et avoir fait allusion à sa lutte avec ses vassaux, Liudprand nous dit d'une manière très détaillée comment Conrad, sur son lit de mort, recommanda de choisir Henri pour son successeur (c. XX); puis il nous raconte d'une façon singulière la réconciliation de Henri avec Arnolfe de Bavière; après cela, il emploie toute la pompe de son éloquence tant pour nous relater la victoire de Mersebourg (933), que Henri remporta sur les Hongrois, que pour élever jusqu'aux nues Henri avec ses Saxons. Liudprand passe ensuite à l'Italie

1. Son expédition en Italie, par exemple.
2. « Interpositiones quas *clusas* nominat vulgus. » C. III.

pour nous en raconter aussi l'histoire, à partir de l'année 900 jusqu'en 934 : le soulèvement de Louis de Bourgogne contre Bérenger, leurs combats, les incursions des Hongrois et des Sarrazins, l'élévation au trône de Rodolphe comme anti-roi, sa victoire sur Bérenger et enfin son assassinat en 924, tels sont les principaux sujets de son récit. C'est donc ainsi que ce livre comprend deux parties, dont l'une est consacrée presque tout entière à l'histoire de l'Allemagne, et l'autre à celle de l'Italie.

Avec le livre *troisième*, Liudprand recommence, pour ainsi dire, son ouvrage ; il le fait précéder en effet de l'introduction dont j'ai parlé ci-dessus, laquelle sert de chapitre premier et s'étend longuement sur le titre de l'ouvrage. Ce livre du reste n'a pas été composé au même endroit que les précédents (1). Si l'on considère en outre que l'auteur reproduit ici littéralement (2) quatre chapitres du premier livre sans le faire remarquer directement (3), on serait presque tenté d'admettre qu'il avait l'intention de faire un nouvel ouvrage, en y retranchant les deux premiers livres, ou bien qu'il en considérait la suite comme une deuxième partie.

Le livre troisième ne traite presque que de l'histoire de l'Italie : celle de l'Allemagne n'y trouve place qu'autant qu'elle joue un rôle dans celle de l'Italie. En dehors d'elle, l'auteur n'y admet, dans une longue digression (c. XXII à XXXVIII), que l'histoire de Byzance : l'ambassade dont avait été chargé le père de Liudprand lui en fournit et l'occasion et les matériaux. Quant

1. Il fut composé dans l'île de Paxos (près Corcyre), tandis que l'ouvrage avait été commencé à Francfort, ainsi qu'il le dit ici à la fin du chapitre premier.

2. Ce sont les chapitres 7 à 10 du troisième livre; ils reviennent, comme chapitres 31 à 34, et traitent du titre de *Porphyrogénète* et de l'histoire de l'empereur Basile. Ces chapitres se trouvent également dans la table des matières du troisième livre, en sorte qu'il n'y a pas moyen de songer à une interpolation. En effet, ces tables des matières qui précèdent chaque livre sont dues, à n'en pas douter, à la plume de l'auteur.

3. Une remarque indirecte se trouve dans la phrase qui précède (c. 30) : « Sed in domo quae Porphyra, *ut superius scripsimus*, natum apello », si toutefois ce *ut superius scripsimus* n'a pas été ajouté plus tard, ainsi que cela a été établi pour les *iterum* et *quemadmodum*, etc., qui viennent plus tard.

à l'histoire de l'Italie, elle commence à la mort de Bérenger, qui rendit Rodolphe le maître incontesté de ce pays ; elle nous raconte ensuite la chute de ce dernier, l'élévation de Hugon sur le trône, ainsi que sa consolidation après l'échec de l'invasion d'Arnolfe de Bavière. C'est là une période de temps qui va de 924 à 935.

Au début du livre *quatrième*, l'auteur nous fait remarquer que, à partir de là, il va parler comme « quelqu'un qui assistait aux événements », tandis qu'auparavant, il nous a raconté ce qu'il a entendu de la bouche de témoins oculaires bien dignes de foi. C'est à cette époque qu'il gagna les bonnes grâces du roi Hugon par sa belle voix. Il continue le récit de l'histoire d'Hugon jusqu'à son mariage avec la veuve du roi Rodolphe, en 937, et, au chapitre xv, il passe à l'histoire de l'Allemagne, à laquelle est consacré le reste du livre. Il y traite de la mort du roi Henri, de l'élévation d'Othon sur le trône, de la révolte de son frère Henri et de ses partisans, en 939, révolte qu'Othon parvient à réprimer malgré tous les dangers, grâce aux desseins de la Providence. C'est donc ainsi que ce livre comprend une période de cinq ans environ (1).

Au livre *cinquième*, c'est encore l'Italie qui occupe le premier plan ; c'est à peine si l'auteur touche à l'histoire de l'Allemagne. Il consacre par contre à Byzance toute une série de chapitres (c. xliv sq. et c. xx-xxv). Liudprand nous y raconte que le roi Hugon fiança, en 942, une de ses filles illégitimes à Constantin, fils posthume de Léon et héritier présomptif de la couronne. C'est à cette occasion que le beau-père de Liudprand fut envoyé à Constantinople. Nous apprenons ensuite comment ce Constantin monta sur le trône (945) à la suite d'une étonnante révolution de palais. Mais ce qui fait toutefois l'objet principal de ce livre, c'est la continuation de l'histoire du règne d'Hugon, que l'auteur mène jusqu'à la fin ; il y traite notamment de ses luttes avec Anscar de Spolète, frère de Bérenger II, de la poursuite de ce dernier qui s'enfuit en

1. Car il ne faut considérer que comme épilogue le dernier chapitre, où l'auteur nous raconte la soumission d'Henri, en 941 ; d'autant plus que le récit reprend, au livre suivant, les événements de l'année 939.

Allemagne et dont Hugon réclame, mais en vain, d'Othon, le retour; de l'abdication, de la fuite et de la mort d'Hugon (947).

Le livre *sixième* (1) a, lui aussi, un « prooemium » particulier, dans lequel l'auteur déplore les désagréments divers qu'il a eus à souffrir depuis qu'il a été obligé de quitter sa patrie. Ayant maintenant à dépeindre cette époque qui fut cause pour lui de tant d'infortunes, c'est plutôt comme poète tragique que comme historien qu'il devrait aborder son sujet. Il ne serait pas en état de l'entreprendre, si le Seigneur « n'eût dressé devant lui une table contre ses ennemis » psaume XXII, v. 5). C'est là ce qui le fortifie et lui fait espérer enfin un revirement de fortune. Outre cela, le livre ne contient que neuf chapitres, qui traitent seulement de l'envoi de Liudprand à Constantinople par Bérenger (949-950); au milieu du récit de son ambassade, dans lequel l'auteur nous fait des descriptions animées des beautés du palais où il fut reçu, de la table de la cour et de la fête des Rameaux, le livre s'arrête tout à coup et l'ouvrage tout entier avec lui: Liudprand n'est point parvenu à obtenir pleinement la satisfaction personnelle qu'il désirait et à raconter la chute de son ennemi Bérenger.

Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur le contenu général de l'*Antapodosis* que nous venons d'analyser (2), nous

1. Peut-être Liudprand l'a-t-il commencé un peu plus tard que les précédents (à cause du « proœmium » particulier); en tenant compte de la citation de la Bible, contenue dans la première phrase, il a dû le commencer immédiatement avant le départ d'Othon pour l'Italie, au mois d'août 961 ; mais ce ne fut en aucun cas après le couronnement d'Othon I[er] comme empereur (février 962), ainsi que le suppose Dümmler (Praef. p. VI), en s'appuyant sur un passage du chapitre quatrième « domini nostri, tunc regis, nunc imperatoris ». Le contenu du « proœmium » s'oppose complètement à une telle interprétation, car il montre clairement que l'auteur se trouvait encore dans une position pénible et qu'il vivait d'espoir. Or, déjà avant le couronnement d'Othon et en janvier 962, il était évêque de Crémone (v. Dümmler, *Otto der Grosse*, p. 327, rem. 6). Par conséquent, les termes « tunc regis, nunc imperatoris » ont été ajoutés plus tard par l'auteur.

2. Dans cette analyse, nous n'avons pas pu et nous ne devions pas faire entrer naturellement les anecdotes éparses çà et là, bien qu'elles servent à caractériser les hauts personnages historiques : il en raconte par exemple de l'empereur Léon (l. I, c. XI sq.), de Romanos (l. III, c. XXV), des deux Willa

verrons que la personnalité de l'auteur s'y montre à un haut degré : elle éclate déjà du reste dans le choix et la disposition du sujet de cet ouvrage qui, d'après le désir de Racemund, devait être une histoire de « toute l'Europe ». Il n'y parle en général que des pays avec lesquels il avait des relations personnelles, et chacun d'eux occupe plus ou moins de place dans son récit, selon que ces relations étaient plus ou moins intimes : c'est ainsi que l'Italie y occupe le premier plan : après elle, vient l'Allemagne, et enfin Byzance. De la France, il n'est presque pas question, ni au commencement ni à la fin; cela s'applique également et surtout aux relations d'Othon avec ce royaume; sur l'histoire de l'Espagne ou de l'Angleterre, silence complet. Mais ce qui est encore plus important au point de vue que nous venons d'indiquer, ce sont les relations de l'auteur avec les souverains Hugon, Bérenger, Othon. L'histoire de l'Allemagne, à moins qu'elle ne soit mêlée à celle de l'Italie, n'y est traitée presque que sous ce point de vue tout personnel, c'est-à-dire pour glorifier la maison de Saxe et son grand roi. C'est également par ce motif que Liudprand nous raconte avec plus de détails et de cohésion qu'il n'a coutume de le faire, l'élévation d'Henri sur le trône déterminée par la Providence (1), sa victoire sur les Hongrois, l'histoire des luttes d'Othon avec les vassaux rebelles, bien qu'elle ne regardât purement et simplement que l'Allemagne. Ici même, il consacre un long chapitre (l. IV, c. XXVI) à la considération suivante, à savoir, que la victoire surprenante d'Othon, à Birten, n'a point été l'œuvre du hasard, mais bien d'un décret providentiel. Dieu voulait montrer aux sceptiques que ce roi pieux pouvait vaincre même avec peu de guerriers, par la prière, et il voulait qu'on pût voir à quel point il l'aimait. Pour Liudprand, Othon est un athlète de Dieu (*athleta Dei*) et il le compare à David. Certes, la grandeur de caractère et le talent d'Othon ne se montrèrent jamais sous un plus

(l. IV, c. XII; V, c. XXXII) : il nous communique même une fable d'après le grec (l. III, c. XLI).

1. V. l. II, c. XXIII : « Neque enim in hujus electione totius populi posset esse animus unus, si a trinitate summa, quae Deus unus est, ante mundi constitutionem non esset electus. »

beau jour que dans la compression de cette insurrection dangereuse : sa conduite à cette occasion laissa deviner ce qu'il deviendrait un jour et ce que Liudprand attendait de lui pour l'Italie et pour sa personne, même pour un temps postérieur à celui où il écrivait ce livre.

Le choix des matériaux dépendait en outre essentiellement des sources auxquelles puisait Liudprand; or, ces sources, abstraction faite naturellement de sa propre expérience, consistaient tout particulièrement dans la tradition orale (1). Il en parle même au début du quatrième livre; mais il n'a pas mis à profit que des communications de témoins oculaires dignes de foi; il a fait encore une large part à la tradition populaire, pour laquelle il avait, à ce qu'il semble, une certaine inclination.

C'est de ce genre de sources, provenant de communications plus ou moins disséminées de personnes isolées, que dépend l'exécution tout entière de l'ouvrage ; de là également son caractère qui le fait ressembler à des mémoires, ainsi qu'on l'a remarqué ; de là enfin ce morcellement en une foule d'histoires détachées et contenues dans autant de chapitres, histoires que nul lien ne relie entre elles et dont plusieurs ne sont que de simples anecdotes : toutefois, ces anecdotes sont racontées avec tout autant, sinon avec plus, de détails que les faits les plus importants, parce que leur source coulait avec plus d'abondance et que leur narration plaisait au goût de l'auteur. Aussi y trouve-t-on quelques petites histoires obscènes. Mais l'idée de Liudprand était, de prime abord, d'épicer son récit par de telles anecdotes : son livre devait amuser, servir de délassement après une lecture sérieuse, ainsi que, dès le premier chapitre, il le déclare lui-même aux détracteurs qui exigent trop de lui (2).

Il chercha aussi à plaire par un changement de forme : d'après le modèle de la « Consolation de la philosophie », il encadra dans son récit des poèmes, même dans ses mètres

1. Par là s'expliquent aussi facilement les diverses erreurs relevées dans les premiers livres.

2. « Quod si perplexa faceti Tullii lectione fatigantur, talibus saltem neniis animentur. »

divers, qu'il empruntait au même modèle (1). Ces poèmes étaient très différents les uns des autres, même par leur contenu. Mais ces poèmes, et ici l'auteur contraste avec son modèle, prennent ordinairement la place de la prose, en sorte qu'ils continuent le récit; dans l'un (l. II, c. LXV), il décrit la bataille de Florentiola ; dans un autre (l. II, c. LXXI), il raconte l'assassinat de Bérenger I[er]; un troisième (l. III, c. II) nous dépeint l'incendie de Pavie. Ces poèmes, ce sont encore des discours des personnages que l'auteur met en scène, et ces discours sont en vers au lieu d'être en prose ; telle est, par exemple, la harangue d'Arnolf pour exciter ses soldats à monter à l'assaut de la ville de Rome (l. I, c. XXVI), ou bien celle du roi Henri à ses Saxons, pour les enflammer à combattre contre les Hongrois (l. II, c. XXVI), ou encore le discours injurieux d'un valet à Willa dans le récit ordurier de la découverte de la ceinture qu'elle a cachée (l. IV, c. XII). Quelques-uns seulement de ces poèmes ne sont autre chose que des effluves d'amour ou de haine dont l'auteur a encadré l'expression dans son récit; tels sont, d'une part, le panégyrique de Henri I[er] et de son fils Othon (l. IV, c. XVI), et, de l'autre, les invectives de l'auteur contre Marozia (l. III, c. XLIV), contre Henri, frère d'Othon, lorsqu'il se révolta contre lui, et contre le démon qui l'avait séduit (l. IV, c. XIX); ou bien encore celles qu'il adressa au « mont des oiseaux » (le petit Saint-Bernard) parce que, au cœur même de l'hiver, il avait donné passage à Bérenger (l. V, c. XI). Dans ce dernier poème, on peut dire que l'indignation rend l'auteur éloquent et poétique.

Liudprand donna encore à son récit un autre genre de charme, mais moins particulier, lequel consistait à le dramatiser fréquemment par des discours en prose et par des dialogues, dont la plupart n'ont certainement aucune base historique (2): en cela, il ne faisait que suivre, comme beaucoup de ses contemporains, l'exemple des historiens de l'antiquité.

C'est ainsi que ce genre d'exposition, joint aux tendances qu'il poursuivait, concourt à donner à son histoire une teinte

1. Ainsi que Köpke l'a déjà démontré en détail. V. *Op. c.*, p. 139 sq.
2. Cf., pour ces discours, Dändliker, *Op. c.*, p. 171 sq. et 224 sq.

personnelle, qui se manifeste clairement là où il laisse un libre cours à sa colère contre Bérenger et son épouse. Cette teinte, il sait la renforcer encore par des traits particuliers de son style. Ils consistent principalement dans le mélange si frappant de termes grecs, qu'il fait suivre chaque fois d'une traduction latine (1), comme aussi dans l'usage fréquent de phrases empruntées aux classiques latins, surtout aux poètes; il aime à en orner ses discours simulés, en y ajoutant également des sentences. Les ouvrages qu'il met à profit dans ce but sont ceux de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de Térence et de Cicéron.

Si cet ouvrage, par son caractère tout personnel, lequel se montre aussi dans le peu de soin que l'auteur prend de la chronologie, doit être classé, comme *source historique*, après beaucoup d'autres qui ne sont que de sèches annales, il faut dire, par contre, qu'il a beaucoup d'avantages sur ces annales; il motive les faits, il juge généralement bien les relations politiques, et il offre des détails épisodiques d'une grande richesse qui font revivre le passé d'une manière frappante.

Considérée comme création *littéraire*, cette histoire est bien également le plus original et le plus important des ouvrages en prose de cette période. Elle nous offre une variété d'exposition qui ne pouvait manquer en effet d'atteindre le but que poursuivait l'auteur : procurer au lecteur un entretien agréable. L'auteur s'entend à merveille à faire usage tantôt du style simple de l'histoire, tantôt de descriptions développées : ici, d'anecdotes piquantes; là, de considérations ou de discussions (2), comme aussi à encadrer dans son récit des discours et des poèmes. Ici, le style prend un essor majestueux; là, il s'aiguise jusqu'à devenir spirituel; il est plein de fiel et déborde d'ironie. La langue, il est vrai, n'est rien moins que classique, avec ce mélange bigarré; mais elle nous offre un cachet plein de vie et d'individualité qui répond de la durée de l'ouvrage.

1. Il motive une fois ce mélange de grec, en disant (l. II, c. xxxiv) : « Et quia *sonorius* est, grece illud dicamus. »

2. Comme sur la question du passage d'un épiscopat à un autre (l. IV, c. vi sq.)

Cette histoire est donc restée inachevée ; mais nous avons encore deux écrits historiques de Liudprand, qui lui servent pour ainsi dire de supplément. Le premier en date fut composé en 964, et a pour titre : *Liber de rebus gestis Ottonis magni imperatoris.* Il n'y est question toutefois que de certains faits et gestes d'Othon, en Italie, pendant les années 963 et 964. Liudprand nous y raconte, en effet, l'histoire de la déposition du pape Jean XII, ses causes et ses suites immédiates. Il commence par nous dire en peu de mots que, à la prière de Jean, l'empereur passa en Italie, en 961, pour y mettre fin à la domination de Bérenger et d'Adelbert ; il nous apprend ensuite que ce même pape le couronna empereur (février 962), après quoi, Jean lui affirma par serment qu'il n'appellerait jamais à son secours ni Bérenger, ni Adelbert (c. I-III). Or, le pape rompit ce serment en s'alliant avec Adelbert. Instruit de cela par des émissaires, Othon quitte Pavie, où il résidait, et marche d'abord contre Bérenger, qu'il assiège dans la forteresse escarpée de Saint-Léon, où il s'était réfugié. Là-dessus, le pape envoie des députés à l'empereur, pour se plaindre de lui. Désireux de se justifier, Othon envoie au pape, en qualité de député, Lautward, évêque de Minden et Liudprand lui-même. Mais le pape ferme l'oreille aux justifications de l'empereur et donne un refuge à Adelbert dans la ville de Rome (c. VII). Aussitôt que les grandes chaleurs de l'été sont passées, Othon marche contre Rome avec une armée : la majeure partie des nobles lui en a fait l'invitation. Le pape et Adelbert prennent la fuite. Trois jours après son entrée dans la ville, on tient dans l'église Saint-Pierre, un synode dont Liudprand nous raconte, actes en mains, la composition et la marche tout entières (c. IX sq.) : il y prit part en effet lui-même, en traduisant en latin le discours que l'empereur prononça en allemand (c. XI). Ce synode se termina, comme on le sait, par la déposition de Jean et par l'élection de Léon VIII (c. XV). L'auteur raconte ensuite la révolte des Romains, qui ne tardèrent pas à se soulever contre Othon, mais qui fut promptement réprimée. Le départ de l'empereur est suivi d'une nouvelle révolte qui ramène Jean et force Léon à prendre la fuite. Liudprand nous relate ensuite l'assassinat de Jean, l'élection

de l'anti-pape Benoît, le rétablissement de Léon par l'empereur et le châtiment de l'usurpateur de la chaire de Saint-Pierre ; c'est au beau milieu de ce dernier récit que son ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, se termine tout à coup.

Le récit de cet ouvrage contraste avec celui de l'*Antapodosis*, en ce qu'il a un caractère complètement impersonnel. Liudprand n'y parle de lui-même qu'à la troisième personne. Le style en est plus estimé et n'est point bigarré de ces termes grecs qu'on rencontre dans l'*Antapodosis*. On croirait lire des mémoires inspirés par le roi et destinés à justifier, aux yeux des générations présentes et à venir, la procédure employée contre Jean XII.

L'autre écrit de Liudprand a une nature toute différente de celui-ci : il a pour but de compléter les descriptions de la cour de Byzance qu'il a données dans l'*Antapodosis :* aussi l'a-t-il intitulé : *Relatio de legatione Constantinopolitana ;* nous y avons fait souvent allusion en esquissant la biographie de l'auteur. Il est complètemont dans le style de son grand ouvrage, et la tendance qui y domine est de se venger des désagréments multiples qu'il a eus à souffrir. L'auteur pouvait donner libre cours à cette tendance dans cette pièce pleine de documents curieux. Les égards qu'il devait aux empereurs, aux deux Othon, auxquels cette relation d'ambassade était destinée en première ligne, imposaient en effet à la verve satirique de l'auteur d'autant moins de bornes que c'est en qualité d'ambassadeur de ces monarques qu'il avait dû souffrir ces avanies, et que, à la caricature qu'il esquisse de l'empereur d'Orient, il oppose le portrait idéal et flatteur de ses deux souverains : cette caricature est donc, pour ainsi dire, la folie de ce portrait (c. III) : à la superbe du Byzantin, il oppose la fierté des Occidentaux (2), et surtout du Lombard.

C'est avec toute la vivacité de tempérament d'un méridional que Liudprand nous décrit ici les négociations diplomatiques qu'il avait entamées, soit avec l'empereur lui-même, soit avec Logothète, son frère : sa réplique prompte et ironique sut

1. Cf., avec cela, c. XL.
2. Mais non pas celle du Romain, que Liudprand méprise plutôt qu'il ne l'estime. (V. c. XII).

repousser toutes les plaintes qu'on produisait dans une forme blessante ; mais ce n'est pas en opposant la dérision à la raillerie qu'il pouvait réussir dans la mission qu'on lui avait confiée. C'est sur l'empereur Nicéphore qu'il déverse, pour ainsi dire, tout son fiel : c'est lui qui est cause de ce manque d'égards, de ce dédain qu'on lui témoigna ; ajoutez à cela qu'on le retint pendant de longs mois prisonnier : l'extérieur et le caractère de ce prince sont la cible que vise son sarcasme. Malgré toutes les exagérations, cette relation nous offre cependant un tableau fort intéressant de la cour romaine d'Orient, et nous permet de jeter un regard profond dans les dessous de la haute société de Byzance (1). On lit également avec le plus grand intérêt le récit du retour de l'auteur, retour qui eut lieu, de Constantinople à Lépante, presque toujours par la voie de terre, et qui fut suivi de fatigues de toute sorte (c. L). Mais la relation ne va que jusqu'au départ de Liudprand de Corfou (janvier 969) ; là, elle s'arrête soudain. — Malgré les faiblesses du caractère de l'auteur, ce qui nous attache, dans cet écrit, c'est sa personnalité pleine d'énergie et d'esprit. Par maints traits (2), elle nous rappelle les humanistes postérieurs de l'Italie, et Liudprand est, pour cette époque, un phénomène fort original et en même temps tout à fait propre à la nation italienne.

CHAPITRE QUATORZIÈME

WIDUKIND. RICHER. CHRONIQUES ITALIENNES

Les infortunes qui chassèrent Liudprand de sa patrie, et encore plus celles de son pays, — lequel ne formait point une nationalité à part, puisqu'il dépendait, aux quatre points car-

1. Faisons remarquer encore l'épisode des prophéties politiques d'Hippolyte, évêque sicilien (c. XL sq.)

2. C'est ainsi que ses anecdotes un peu graveleuses nous rappellent les Facéties, et ses poèmes satyriques, qu'il appelle parfois invectives, le genre littéraire des Humanistes, connu sous ce même nom ; cela provient de la personnalité et de la violence impitoyable de la satire, bien que les ouvrages de ce genre soient écrits en prose.

dinaux, de l'étranger, — ces infortunes, dis-je, réunies à son puissant coup d'œil politique et à la culture savante de son esprit, l'amenèrent à concevoir l'universalité de l'histoire et à se maintenir à la hauteur de ce point de vue en qualité d'Italien ; dans les ouvrages des deux autres historiens ci-dessus désignés, nous trouvons une tendance nationale plus ou moins bornée ; dans l'historien allemand même, il y a une raison de plus qui s'opposait à cette intuition universelle : c'est l'intérêt de sa province et de sa race. Toutefois, ce qui donne à ces ouvrages un charme particulier et une originalité littéraire, c'est ce caractère national.

WIDUKIND (1), dont la vie nous est très peu connue, était Saxon, et religieux de Corvey. Il entra au monastère alors que Folcmar en était abbé (917-942), et, selon toute apparence, pendant les dix dernières années du gouvernement de cet abbé. Avant de composer son ouvrage historique, il écrivit, en vers, la Passion de sainte Thècle, et la Vie de saint Paul ermite, en prose et en vers (2). Ses trois livres : *Rerum gestarum Saxonicarum,* qu'il avait à peine commencés en 965, furent terminés apparemment en 967 (3) ; toutefois, plus tard — mais non avant 973 — il y ajouta une courte continuation. Il entretenait des relations (4) étroites avec la cour d'Othon Ier,

1. *Widukindi rerum gestarum Saxonicarum,* libri III. Éd. 3, denuo recognovit Waitz. Hanovre 1882. (Scriptor. rer. Germanic. in usum scholar. [Praef]. — Köpke, *Widukind von Korvei*. Berlin 1867, (*Ottonische Studien*, vol. I). — Raase, *Widukind von Korvei*. Rostock, 1880, (Dissert). — Maurenbrecher, *Op. c.*, p. 32 sq. — Wattenbach, *Geschichtsqu.*, vol. I, p. 308 sq.

2. Sigebert, *De Scriptor. eccles.*, cap. CXXIX. — Widukind lui-même fait allusion à cette production hagiographique (l. I c. I). Elle ne nous a pas été conservée.

3. Cf. Waitz, *Praef.*, p. 9 sq.

4. C'est ce que semble indiquer déjà la dédicace, vu surtout qu'elle est adressée à un jeune membre de la famille royale, et qu'elle a une tendance pédagogique : « Ut ea legendo animum oblectes, curas releves, pulchro otio vaces. » Dans le texte, l'auteur apostrophe fréquemment la princesse. Widukind y parle donc comme son maître. Ce qui plaide encore en faveur de ces relations avec la cour, c'est le portrait exact et plein de vie d'Othon et de son frère Henri, comme aussi la description du couronnement. (Il y a lieu de remarquer aussi, au l. II., le chapitre XL.) Je regarde comme une chose certaine que les livres étaient envoyés à Mathilde, au fur et à mesure qu'ils paraissaient : chacun d'eux a en tête une dédicace particulière. Le fait que, dans celle du premier livre, il est question des gestes d'Othon ne contredit

et il dédia son ouvrage à Mathilde, fille de ce monarque, laquelle, en 966, n'avait que douze ans. Il avait fait des études classiques, comme nous le montrent non seulement quelques citations des Anciens, mais encore son style imité de Salluste. L'année de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance.

Ce que se propose Widukind dans son ouvrage, c'est de raconter l'histoire de ses princes, c'est-à-dire des rois Henri I[er] et Othon I[er] en particulier, mais en même temps aussi celle de sa race, comme il nous l'apprend lui-même (1). C'est ainsi qu'il commence le *premier* livre par « l'origine et l'état » de son peuple, en y racontant, « appuyé presque exclusivement sur la tradition, » les gestes légendaires qui le concernent. Il nous y dit comment les Saxons abordent à pied à Hadeln, s'y établissent, s'allient aux Francs pour triompher des Thuringiens, conquièrent peu à peu leur pays (c. I-XIII) et l'organisent aidés par l'amitié des Francs (c. XIV) (6). Vient ensuite leur conversion au christianisme amenée de vive force par Charlemagne; par la religion, « ils deviennent les frères des Francs et pour ainsi dire un seul et même peuple dans la foi chrétienne. » Là se termine l'histoire préliminaire, et l'auteur aborde ensuite (c. XVI) l'histoire de ses princes, en nous racontant le mariage de Liutgarde, fille de Liudolf, père de leur race, avec le « dernier des Carlovingiens de la France de l'Est », Louis, fils d'Arnolphe; on dirait que, par cette alliance avec la dernière fille régnante, la maison des Liudolfistes avait déjà été prédestinée pour la succession à l'Empire. Après la

point cette opinion : c'était là le but principal de l'ouvrage, et Widukind pouvait déjà y faire allusion ici, vu que, dans tous les cas, il était décidé à les raconter. — Quant à la maturité d'esprit de la jeune princesse, laquelle seule peut expliquer la dédicace, il faut se rapporter ici à un passage des Annales de Quedlinbourg, en l'année 999 : « Mechtild, corpore sensibusque plus caeteris id aetatis maturescens. »

1. Dédicace du livre premier : « Patris... avique... res gestas memoriae traditas, etc. Sed et de origine statuque gentis pauca scribere curavi. » (Cf. aussi c. I.) Certes, il ne peut pas, comme il le déclare dans la dédicace, embrasser tous leurs faits et gestes ; « sed strictim et per partes scribimus, ut sermo sit legentibus planus, non fastidiosus. » Ce dernier point ne peut se rapporter sans doute qu'à *strictim*. Le c. XIV traite précisément *de statu gentis*, tandis que ceux qui le précèdent sont consacrés à l'origine.

mort de Louis, qui ne laissait point d'enfants mâles, « tout le peuple des Francs et des Saxons » voulait choisir pour roi le grand duc Othon, frère de Liudgarde, mais celui-ci recommanda pour cette dignité le Franc Conrad. Et aussitôt l'auteur se met (c. XVII) à raconter l'histoire d'Henri Ier, fils d'Othon. Elle occupe le reste du livre (c. XXI-XLI). Widukind nous le fait connaître en tant que duc et roi, procédant ici, comme toujours, d'une manière chronologique ou synchronique. Là où il s'étend le plus longuement, c'est dans la description de la bataille de Lenzen (929), dont il nous fait un tableau très réaliste et très vivant. C'est là que furent vaincus les Rédariens (c. XXXVI). La même remarque s'applique également à la défaite des Hongrois (933) « qui répandit au loin la renommée de la puissance et de la bravoure d'Henri : elle surpassait celle de tous les peuples et de tous les rois ». Un épisode, qui occupe un long chapitre tout entier (c. XXXIV), est ensuite consacré à saint Vit, à sa vie et aux translations de ses reliques ; c'est à ce saint, hautement vénéré par l'auteur comme patron (1), que la Saxe doit « d'avoir reconquis sa liberté, d'esclave qu'elle était, et d'avoir cessé d'être tributaire, pour devenir la maîtresse de beaucoup de peuples. »

Le premier livre se termine à la mort d'Henri Ier. Les deux autres sont consacrés à l'histoire d'Othon; le *deuxième* s'étend jusqu'à la mort de son épouse, Edith, et ne comprend par conséquent que les dix premières années de son règne (936-946). Il débute avec l'élection au trône et le couronnement d'Othon, et l'auteur nous en fait un récit si détaillé qu'on dirait qu'il y a assisté lui-même. Puis il nous parle des premières guerres d'Othon contre des ennemis étrangers, le Bohémien Boleslav, les Rédariens et les Hongrois (936-937); après cela (c. VI), il passe aux guerres civiles qu'allume, d'après Widukind, soit l'orgueil des Saxons, qui ne veulent plus servir d'autre tribu après que la couronne est passée à leurs princes (c. VI), soit l'esprit de domination d'Henri, frère d'Othon (c. XV).

1. Comme il était ausst celui du monastère. Au début de la première dédicace, l'auteur se nomme lui-même. « Ultimus servulorum Christi martirum Stephani atque Viti. »

Le premier qui fut poussé à la révolte, fut le Franc Éberhard, qui marcha de sa propre autorité contre un vassal Saxon insoumis ; plus tard Henri se réunit à lui par intérêt personnel, ainsi que beaucoup d'autres vassaux ; ils furent vaincus (939), et Henri fut grâcié, ce qui ne l'empêcha de conspirer encore contre son frère (940). Après nous avoir raconté en détail cet attentat et sa répression (c. xxxi), Widukind nous expose brièvement la campagne d'Othon (1) contre la Bourgogne (944) et la réconciliation avec son frère, qui reçoit le duché de Bavière (c. xxxvi). En cet endroit, il nous fait un portrait caractéristique, très intéressant et très détaillé, d'Othon et de ses frères, Henri et Brunon. Faisons remarquer enfin, dans les chapitres précédents et comme descriptions pleines de détails, la mort de Tankmar, allié d'Éberhard et frère illégitime d'Othon (c. xi), ainsi que la bataille de Birten (c. xvii).

Le livre *troisième* traite de l'histoire d'Othon jusqu'à la mort de son ancien adversaire, le revêche vassal Wichmann (septembre 967). L'auteur commence par nous dire qu'Othon, après la mort de sa première femme, concentra tout son amour sur son fils unique, Liudolf, qui n'avait alors que seize ans, et qu'il le désigna par testament comme son successeur. Après cela, Widukind raconte l'intervention d'Othon en France (c. ii sq.), puis le mariage de Liudolf avec la fille d'Hermann, duc de Souabe (c. vi), après la mort duquel il reçut cet important duché (949). Après avoir parlé ensuite brièvement de l'expédition d'Othon en Italie, (951) et de son mariage avec Adélaïde, veuve du roi Louis, l'auteur commence à faire le récit de la nouvelle guerre civile (953-955), qui fut occasionnée par la révolte de Liudolf avec lequel se coalisa son beau-frère, Conrad de Lorraine : ce récit forme le principal contenu du livre, du chap. xiii au chap. xliii. Les parties auxquelles Widukind s'arrête davantage sont le siège de Mayence et les conférences qu'on tient dans cette ville au sujet du traité de paix (c. xviii), l'assemblée de Langenzenn (c. xxxii), et la chute de Ratisbonne (c. xxxvi). — La partie principale du reste du livre

1. Délivré alors des ennemis intérieurs, il cherche à étendre les bornes de son empire.

consiste dans les récits contenus du chapitre XLIV au chapitre XLIX, où se trouve racontée en détail la victoire glorieuse remportée sur les Hongrois, près d'Augsbourg. Les derniers chapitres (L-LXIX) sont consacrés aux combats livrés contre Wichmann, qui, allié aux Wendes, faisait des incursions pour piller la Saxe, sa propre patrie. L'auteur y parle également de sa mort. Ces incursions, comme aussi la bataille de la Recknitz (c. LIII), sont dépeintes avec beaucoup de détails.

La continuation ajoutée postérieurement (laquelle ne comprend que sept chapitres et mériterait plutôt le nom d'épilogue que celui de continuation) contient en détail, dans les derniers chapitres, le récit de la mort de la mère de l'empereur (968), ainsi que celle du monarque lui-même (973) ; il se termine par la prestation du serment de fidélité à Othon II ; dans ceux qui précèdent, l'auteur nous communique un seul document, une lettre d'Othon Ier, datée d'Italie (968), et nous raconte en quelques mots la défaite des Grecs en Calabre (969), défaite que Widukind considère comme la cause de la chûte de Nicéphore et, par suite, du mariage qui eut enfin lieu entre Othon II et Théophanu.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le contenu de cet ouvrage, on voit facilement que, dans le développement de son histoire, l'auteur fait d'abord entrer en ligne de compte les événements qui concernent son pays, la Saxe (1), et ensuite seulement ceux qui se rapportent à l'Allemagne en général; par contre, les relations avec les pays étrangers n'y trouvent place qu'autant qu'ils touchaient immédiatement à l'Allemagne, et encore sont-ils relatés avec peu d'exactitude. N'est-ce pas l'histoire de ses princes et de sa tribu qu'il veut écrire ? Il ne voit en eux, même après qu'ils ont obtenu la souveraineté impériale, que des Saxons couronnés. Il a si peu une idée claire de la signification du rétablissement de l'Em-

1. Un exemple bien frappant, parmi beaucoup d'autres, c'est qu'il interrompt le récit de la bataille si importante d'Augsbourg pour parler d'une défaite simultanée de ses compatriotes par les Wendes, défaite dont l'impression a réveillé dans tous le pays saxon les plus vives inquiétudes pour le roi en campagne contre les Hongrois, ainsi que pour l'armée. (L. III, c. XLV.)

pire, qu'il ne dit pas un mot de ce nouvel ordre de choses. Le mariage d'Othon avec Adélaïde, et celui de son fils avec Théophanu n'ont point pour lui de signification politique ; ils n'en ont qu'au point de vue de la famille royale ; certes, dans le premier cas, les relations de la reine et de Liudolf eurent aussi des suites politiques bien grandes. Chez Widukind nous ne trouvons rien de la chronique historique universelle de Liudprand. De prime abord, c'est lui-même qui le dit (1), il n'a pas eu l'intention de raconter les expéditions d'Othon en Italie ; par contre, et cela est très caractéristique pour lui, il décrit avec beaucoup de détails les luttes soutenues contre Wichmann qui opprimait les Saxons. C'est ainsi qu'à la fin de son ouvrage, l'auteur nous montre clairement son patriotisme et l'amour de sa tribu. L'ouvrage de Widukind contraste encore avec celui de Liudprand, en ce qu'il a une unité intrinsèque, et cette unité provient des bornes que l'auteur s'est imposées à lui-même dans son histoire. La composition elle-même, la division de l'ouvrage, en tant qu'on peut la faire entrer en ligne de compte et qu'elle était compatible avec le procédé chronologique (2) de Widukind, sont le produit de la réflexion et d'une bonne connaissance de l'histoire, par exemple, la division de la matière dans les trois livres. Certes, la division du premier livre s'offrait facilement d'elle-même ; mais il n'en était pas de même de celle du livre deuxième, laquelle est bien motivée par la façon dont l'auteur commence le livre troisième.

Tout comme Liudprand, Widukind a puisé surtout dans la tradition orale (3) et dans sa propre expérience ; aussi, son

1. Au l. III, c. LXIII, où il dit qu'il est trop faible pour cela, « nostrae tenuitatis non est edicere. » Par rapport à cette restriction, il renvoie à ce qu'il a dit au commencement de l'histoire : selon toute apparence, il fait ici allusion au *per partes scribere* de la première dédicace. Cf. ci-dessus, p. 429, remarque 1.

2. Pour une fois qu'il s'en écarte, il croit devoir s'en excuser. (L. II, c. XXVIII, fin.)

3. Pour le petit nombre de sources écrites, voir Köpke. *Op. c.* (p. 34 sq.) Widukind fait preuve d'une certaine critique par rapport à la tradition orale, ainsi que le montrent quelques passages. Cf. L. I, c. XVIII fin, c. XVIII commencement, c. XXXV fin.

récit se distingue-t-il le plus souvent par la fraîcheur et la vivacité du style, qualités qui se manifestent surtout dans maintes description aux vives couleurs — nous y avons fait allusion dans l'exposé du contenu — et dans les portraits caractéristiques, qu'il fait avec amour et qui sont bien plus fréquents dans son ouvrage que dans celui de Liudprand. C'est précisément dans l'esquisse de ces portraits que l'Allemand montre un autre avantage sur l'Italien : la liberté d'esprit dans les jugements, laquelle ne se dément point, même envers les ennemis de la maison royale (1). Elle résulte de son caractère exempt de passions, paraît-il. Elle résulte aussi de son amour pour la vérité, lequel, il est vrai, trouve certaines bornes dans l'amour soit personnel, soit patriotique, qu'il a pour la maison royale, et aussi sans doute dans son affection particulière pour certains de ses membres ; cette réserve lui fait passer sous silence des choses dont le souvenir les eût gravement blessés, toutes les fois que le récit n'en exigeait pas précisément la communication, et là également où elle n'était pas nécessaire pour les contemporains ; c'est ainsi que Widukind ne fait pas la moindre mention de l'humiliation infligée à Henri par Othon (Noël 941), tandis qu'il ne cache nullement son attentat contre son frère (2). Son récit nous montre rarement l'ecclésiastique en Widukind, et, là où cela a lieu, il ne dépouille jamais le costume national : c'est ainsi qu'il considère saint Vit comme le patron de la Saxe. Bien que sa diction soit sans prétention et sans faste, il n'a pu cependant se passer d'encadrer çà et là dans son récit, comme Salluste qu'il avait pris pour modèle, des discours qu'il a composés lui-même.

Si l'ouvrage de Widukind trahit par maints traits, comme nous l'avons vu, la nationalité saxonne de l'auteur, celui de Richer, son contemporain, quoique plus jeune que lui, ne trahit pas moins celle du Français du nord ; et cela avait lieu à une

1. V. entre autres le portrait caractéristique d'Eberhard au l. II, c. VII.

2. La révolte de Liudolf nous en offre un autre exemple ; la conspiration de Saalfeld ne vient que comme allusion. (L. III, c. IX) ; la réconciliation avec le père trouve bien place dans le récit, mais non le châtiment de Liudolf. (L. III, c. XL.)

époque où, pour la première fois, nous voyons la nationalité française avoir conscience d'elle-même et faire époque dans l'histoire politique. C'était au temps du roi Hugues Capet, en qui, pour ainsi dire, était couronnée la nationalité française, lorsque Richer écrivit ses *Historiarum libri IV*.

Richer (1) était fils d'un chevalier, ami du roi Louis IV, (Transmarinus); il se distingua par de sages conseils, par son éloquence et sa hardiesse ; aussi le roi aimait-il à l'avoir dans son entourage et à prendre souvent ses avis, ainsi que nous le dit Richer lui-même. Par une ruse de guerre, il réussit à prendre pour Louis la place importante de Laon (949); plus tard, sous le règne de Lothaire, successeur de Louis, il força également, par une autre ruse, un puissant adversaire du monarque à rendre ses conquêtes (956). Tel était le père de Richer. C'est de lui que notre auteur a hérité d'un grand intérêt pour l'art militaire et la politique, ses connaissances de l'un et de l'autre, de l'art de la guerre surtout, comme aussi son attachement à la dynastie carlovingienne. Richer entra au monastère de saint Remi, près de Reims (2) où il fut l'élève de Gerbert, dont il a esquissé le plan d'études dans son ouvrage (3). Plus tard, il s'occupa spécialement d'études médicales : dans ce but, il fit, en 991, un pénible voyage à Chartres, c'est lui-même qui nous le dit (4), pour y étudier, sous la direction de son ami Heribrand, les *Aphorismes* d'Hippocrate et le livre *De concordia Hippocratis, Galeni et Surani*. Probablement, il s'est aussi exercé dans la pratique de la médecine (5). Son ouvrage témoigne de ces études comme aussi de

1. *Richeri historiarum libri IV, in usum scholarum ex Monum. German. histor.* Ed. 2. Recogn. Waitz, Hanovre 1877, (Praef.). — *Richers vier Bücher Geschichte übers. von Osten-Sacken; Mit Einleitung von Wattenbach.* (Geschichtschr. der deutschen Vorzeit, X. Jahrh. vol. 10). Berlin, 1854. — Reimann, *De Richeri vita et scriptis.* Olsnae 1845 (Dissert. de Breslau). — Wattenbach, *Deutschl. Geschichtsqu.* p. 381 sq. — Ampère, *Op. c.*, p. 289 sq. (Cf. aussi Monod : *Études sur l'histoire de Hugues Capet*, dans la *Revue historique*, t. XXVIII (1885) p. 244 sq.)

2. Mais seulement après la mort de Flodoard (966), vu qu'il ne l'a pas connu personnellement, ainsi que le montre la façon dont il en parle dans le prologue de son ouvrage.

3. V. ci-dessus, p. 385 (paginat. allem.)

4. L. IV, c. L.

5. Le passage suivant, vers la fin du chapitre que nous venons de citer,

la culture universelle scientifique qu'il devait aux leçons de Gerbert. La source unique de sa biographie, c'est son ouvrage, et il ne contient pas d'autres données sur sa vie.

Ainsi que nous l'apprenons de la préface de l'ouvrage, c'est Gerbert lui-même, alors archevêque de Reims (1), qui engagea Richer à composer son *Histoire de France*, et à la faire commencer là où finissent les « très riches » Annales d'Hincmar. Son intention (2) est de voir livrés par écrit à la postérité les guerres faites par les « Gaulois » après Hincmar, leurs troubles (*tumultus*) multiples et diverses négociations politiques et ecclésiastiques (3). Il veut être bref et croit avoir satisfait le lecteur s'il raconte tout avec clarté, concision et persuasion. Pour les temps antérieurs à lui, c'est Flodoard qui lui servira de source.

Bien que l'ouvrage d'Hincmar se termine avec l'année 882, Richer, après une introduction sur la division de la Gaule (dans laquelle il suit César) et le caractère des Gaulois, fait débuter son histoire, ainsi qu'il l'avance lui-même (4), avec Charles le Simple ; mais, à vrai dire, c'est à l'élection au trône d'Odon de Paris, en 888, qu'elle commence. Il ne considère en effet le règne d'Othon que comme intérimaire, et rendu nécessaire, vu la minorité de Charles, par les vexations que les Normands faisaient subir au pays (5). C'est donc dès le début que l'auteur nous fait connaître ses opinions politiques, tout à fait en faveur de la légitimité carlovingienne. Richer ne dit

parle en faveur du but pratique de ses études médicales : « In quibus (aphorismis) cum tantum prognostica morborum accepissem, et simplex egritudinum cognitio cupienti non sufficeret... »

1. Ce qui le prouve, c'est ce passage du prologue : « *Imperii* tui, pater *sanctissime* Gerberte, *auctoritas.* » C'est ainsi que l'ouvrage a été commencé après 991 et terminé probablement en 995 ; toutefois, il a été revu dans les années suivantes. La manière de dater de Pertz (v. *Praef.*, p. 6, n°4) repose, à mon avis, sur une base trop peu solide.

2. Il veut se borner à l'histoire de France, comme le montre la phrase suivante : « Si qua vero aliorum efferantur, ob incidentes rationes, quae vitari non potuerunt, id evenisse putetur. »

3. « Diversas negotiorum rationes. » Son ouvrage montre suffisamment que Richer n'entendait pas seulement par *negotia* les négociations politiques, mais encore celles qui concernaient l'Église.

4. Fin du c. III « ...Usque ad *Karolum, a quo historiae sumemus initium.* »

5. V. c. IV, fin.

rien du règne d'Odon; il se contente de raconter ses luttes avec les Normands, et, avec force détails, la victoire qu'il remporta sur eux à Montpensier (c. VII sq.); puis, il passe aussitôt à l'élévation de Charles à la royauté, laquelle eut lieu à Reims, en 893 (c. XII). Il ne dira plus rien d'Odon, si ce n'est pour nous dépeindre sa mort (janvier 898), au chapitre suivant. Des cinq années d'intervalle, il n'est pas question. L'auteur raconte ensuite, dans ce *premier* livre, en s'appuyant surtout sur les *Annales* de Flodoard (1), l'histoire de Charles, mouvementée par des troubles intérieurs presque continuels, ses combats avec Robert, frère d'Odon, sa guerre avec Giselbert de Lorraine. A l'occasion de ces événements, il nous parle de la part qu'y prit Henri, roi d'Allemagne; mais il le fait, il est vrai, en donnant une appréciation singulière des relations de ce monarque avec les Carlovingiens. Entre temps, il relate encore une défaite des Normands sous la conduite de Rollon, ainsi que leur conversion (c. XXVIII sq.). Viennent ensuite l'élection de Robert comme anti-roi (c. XLI) et la bataille de Soissons, en 923, dans laquelle il perdit la vie; puis l'élévation du Bourguignon Rodolphe (c. XLVII) et la captivité de Charles, que la mort seule vint délivrer, en 929 (c. LVI). L'histoire du règne de Rodolphe forme ensuite la fin du premier livre, qui se termine à sa mort, en 936 (c. LXV).

Le *deuxième* livre est consacré à l'histoire de Louis IV (936-954). L'auteur traite en détail l'élévation de Louis au trône — on dut le rappeler d'Angleterre; — ses luttes avec Héribert de Vermandois (c. VII sq.), et contre le fils de Robert, Hugon le Grand, allié à Héribert; ses relations avec la Lorraine et Othon I[er]; ses combats contre les Normands; la querelle au sujet de l'occupation de l'archevêché de Reims. A cette occasion, il nous fait un récit très détaillé du synode d'Ingelheim (c. LXIX sq.). Tels sont les principaux points de ce livre, et, ici encore, Flodoard forme la principale source où a puisé Richer. Le livre se termine à la mort de Louis (c. CIII).

Le livre *troisième* a pour sujet l'histoire du fils de Louis,

1. Toutefois il a aussi, par exception, mis à profit l'*Historia ecclesiae Remensis*, par exemple : L. I, c. XXXII sq.

Lothaire, qui n'avait que douze ans quand il monta sur le trône. Ici, l'auteur ne suit que jusqu'en 965 Flodoard, dont les *Annales*, du reste, s'arrêtent à l'année suivante; et, après avoir ensuite passé trois années sous silence, il continue son récit à partir de 969 (c. xxii) et marche sans le secours d'autrui. Après avoir, dans les chapitres précédents, parlé d'événements dont nous voulons mentionner ici les plus importants, comme la soumission de Guillaume d'Aquitaine, la mort de Hugues le Grand et la promotion de son fils, Hugues Capet, au rang de duc; après avoir raconté l'élévation d'Oldéric sur le siège archiépiscopal, Richer divise son récit, désormais indépendant, en cinq parties. D'abord (c. xxii-xlii) il nous dépeint les actions de l'archevêque Adalbéron, qui succéda à Olderic, en 969, sur le siège de Reims : il fit restaurer et embellir la cathédrale, réforma les chanoines et les religieux; pour les moines de Saint-Remi, il obtint aussi du pape une bulle confirmant leurs possessions, et il la fit sanctionner par les évêques, dans un synode tenu à Mont-Notre-Dame. Une assemblée d'abbés, réunis en cet endroit sous la présidence de celui de Saint-Remi et à laquelle assistait l'archevêque, y décréta des ordonnances pour l'amélioration morale des religieux. Ces décrets, qui ont un grand intérêt pour l'histoire de la civilisation (1), Richer nous les communique avec beaucoup de détails et d'après les actes eux-mêmes (c. xxxi sq.). — Mais Adalbéron ne s'appliquait pas moins activement à faire progresser l'enseignement des fils de son église. Et en nous le racontant, Richer passe à une seconde partie de sa narration, à l'action exercée par Gerbert, « qui avait été envoyé dans ce but à Adalbéron par la Providence elle-même. » Cette partie va du chapitre xliii au chapitre lxv. Richer nous y donne les nouvelles importantes que nous avons mises ci-dessus à profit pour

1. Par exemple, ce qu'il nous dit, en le blâmant, du luxe que les moines se permettaient dans leurs habits : à cette occasion, il nous donne maints détails sur la mode de cette époque. Il y est question de *pillea aurita*, de *tunicae, quas sic ab utroque latere stringunt manicisque et giris diffluentibus diffundunt, ut artatis clunibus et protensis natibus potius meretriculis quam monachis a tergo assimilentur.* » Il y parle encore de petits souliers à la poulaine pourvus d'oreillettes, de fourrures, de pantalons à fond flottant, etc.

esquisser la biographie de Gerbert; il nous relate sa vie jusqu'à sa discussion avec Olrich (980), laquelle est traitée avec tout autant de détails que sa méthode d'enseignement. — La troisième partie s'étend du chapitre LXVI au chapitre XCX (1) : il y est parlé des démêlés de Lothaire avec Othon II au sujet de la Lorraine, et des conséquences de sa réconciliation avec lui, à l'insu du duc Hugon, lequel entre en pourparlers avec Othon et devient par là suspect à Lothaire, qui marche contre lui. Eux aussi finissent par se réconcilier (978-981). Une quatrième partie, de dimensions moins grandes (c. XCI-XCV) et de caractère épisodique, est consacré à Louis, fils de Lothaire, à son couronnement comme successeur du roi (979), à son mariage avec la veuve du duc des Goths et de leur divorce, en 982. — Voici enfin la cinquième partie (c. XCVI-CVIII). Elle commence avec la mort de l'empereur Othon II. Cette mort donna à Lothaire occasion de tenter à nouveau la conquête de la Lorraine. Il réussit, en 984 (c. CI), à prendre Verdun, qu'il perdit, il est vrai, pour un court délai, mais qu'il reprit encore. Richer nous peint, avec de nombreux détails, ce deuxième siège de Verdun (c. CIV sq.) (2). Le livre se termine avec la mort et les obsèques de Lothaire, en 986 (c. CIX sq.).

Dans le livre *quatrième*, on peut également distinguer cinq parties. La première (c. I-VIII) traite du règne bien court du successeur de Lothaire, Louis V, qui accuse l'archevêque Adalbéron du crime de haute trahison, de connivence avec l'Allemagne. Louis meurt bientôt après, en 987, des suites d'une chute (c. V); mais, malgré cela, Adalbéron ne laisse pas de se justifier dans une assemblée de notables, où l'on devait procéder à l'élection d'un nouveau roi. — La deuxième partie (c. IX-XXIII) nous relate les prétentions que Charles, frère de Lothaire, essaie, mais en vain, de faire valoir pour monter sur le trône, l'élection et le couronnement de Hugues Capet, ainsi

1. Le chapitre LXVI, dont il ne nous reste que le commencement, traitait épisodiquement du synode de Sancta-Magra, qui fut tenu à l'occasion de bruits relatifs à des relations adultères entre la reine Emma et l'évêque Adalbéron de Laon.

2. V. du reste les doutes que Wilmans a élevés relativement à la vérité d'un double siège de Verdun, dans : *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Otto III.* (p. 176 sq.)

que celui de son fils Robert, en 987 (c. XI sq.), enfin l'incursion de Charles, qui quitte la Lorraine et s'empare de Laon, qu'Hugues essaie en vain de reprendre (c. XVIII sq.). — La troisième partie (c. XXIV-LXXIII) pourrait commencer à la mort d'Adal-béron, en 988, et à la candidature d'Arnolphe, fils illégitime de Lothaire, au siège archiépiscopal. Une fois élu, Arnolphe devient félon à Hugues et livre Reims à Charles : les deux prétendants n'osent pas en venir à une bataille décisive (c. XXXIX); par contre, Laon est pris, grâce à une ruse de guerre de son évêque chassé par Charles, et Charles et Arnolphe y sont faits prisonniers, ainsi que nous le raconte l'auteur avec beaucoup de détails (c. XLI sq.). Richer nous fait part ensuite, mais sous forme d'épisode, de son voyage à Chartres (c. L); puis, avec beaucoup plus de détails, de la condamnation d'Arnolphe par le synode tenu, en 991, dans le monastère de Saint-Basolus, à Reims; il appuie son récit du rapport officiel des délibérations composé par Gerbert (1), qu'il reproduit en partie textuellement (2). Les chapitres LXXIV à XCIV forment la quatrième partie, dont le sujet principal est la guerre civile entreprise par Odon de Vermandois, et surtout sa querelle avec Fulcon d'Anjou. Outre cela, il n'est question que du synode de Chelles, en 992, lequel défend contre la curie romaine la déposition d'Arnolphe et son remplacement par Gerbert (c. LXXXIX). Cette partie se termine à la mort d'Odon. — La dernière enfin (c. XCV-CVII) ne touche qu'à un seul sujet : le synode de Mouzon (995), convoqué sur l'ordre du pape par un légat, dans le but d'y faire réhabiliter Arnolphe.

Ainsi se termine l'ouvrage de Richer. Sur le dernier feuillet du missel, on trouve encore quelques notices des années 995 à 998, écrites dans le style lapidaire des anciennes annales. Plusieurs de ces notices concernent Gerbert. Elles n'ont aucune valeur littéraire et ont pour ainsi dire un caractère tout à fait privé; il est possible qu'elles aient été faites en vue d'une

1. V. ci-dessus, p. 389 (paginat. allem.)

2. Richer, c. LXXIII, renvoie à ce rapport. (Cf. ci-dessus, p. 389, rem. 3.) Là seulement, et ce n'est qu'en passant, il parle de l'élévation de Gerbert, en disant : « Librum Gerberti, hujus Arnulfi *in episcopatu successoris.* »

continuation de l'ouvrage, bien que leur nombre paraisse trop minime sous ce rapport.

L'auteur a divisé le sujet tout entier en quatre livres par des motifs longuement réfléchis, comme il est facile de le reconnaître, et d'après son point de vue politique. Chacun des livres est affecté à l'histoire d'un des rois de la dynastie carlovingienne, avec cette différence que, dans le premier, l'auteur a fait entrer encore le règne intérimaire d'Odon et celui de Rodolphe de Bourgogne, et que, dans le dernier, après l'extinction de la ligne directe des Carlovingiens avec Louis V, il fait suivre l'histoire de Hugues Capet. Bien que Richer suive en général, dans son récit, l'ordre chronologique, il s'efforce néanmoins, contrairement aux historiens annalistes, de réunir par groupes les événements et les faits qui offrent quelque rapport; et cet effort, comme j'espère l'avoir montré, a été couronné de succès dans les troisième et quatrième livres, dès que l'auteur, se confiant à ses propres forces, se débarrasse de ses modèles annalistiques. C'est ainsi que du moins nous trouvons, dans ces deux livres, un groupement intrinsèque. Cet effort marche de pair avec un autre qui n'est pas moins louable, je veux dire celui qu'il fait pour motiver les faits. Quant à l'exécution du récit, et surtout à la quantité variable des détails, elles ont été essentiellement déterminées par la personnalité de l'auteur. Les choses qui concernaient et intéressaient soit Richer, comme clerc et comme savant, soit son maître, à qui l'ouvrage était destiné en première ligne, sont traitées avec une grande richesse de détails, par exemple les questions ecclésiastiques et scientifiques, et celles-là, plus que les autres, vu que, en qualité de moine de Saint-Remi, il disposait de riches matériaux. Ces faits avaient aussi un intérêt général. Par contre, il ne témoigne qu'un intérêt purement personnel dans les longues descriptions des maladies, auxquelles succombèrent quelques personnages de distinction (1).

La manière dont l'auteur traite son sujet nous montre partout l'école de Gerbert : la culture classique ; je ne veux pas

1. Par exemple, celle qu'il fait de la maladie de Lothaire (l. III, c. CIX), d'Odon du Vermandois. (L. I, c. XVIII.)

dire seulement par là que Salluste lui servit de modèle, pour le style surtout, avantage qui lui était commun avec d'autres historiens contemporains ; non, je veux plutôt faire entendre la tendance qu'il avait de viser à l'archaïsme et de donner des noms de l'antiquité à des choses du moyen âge ; c'est ainsi que Richer fait d'un comte un *vir consularis;* il parle de légions et de cohortes ; il donne aux Allemands le nom de Germains, aux Français celui de Gaulois; bien plus, en gardant pour son époque la division de la Gaule fournie par César, dans ses *Commentaires,* il donne aux Lorrains le nom de Belges (1). Mais l'influence de cette école est encore plus manifeste et plus particulière dans la rhétorique dont le récit est plein d'un bout à l'autre. Cette dernière n'était-elle pas pour Gerbert, comme pour la Rome antique, le couronnement de la science universelle, vers laquelle tendait l'enseignement de l'école (2)? Richer possédait en outre un talent oratoire qui était particulier aux Gaulois et dont les Français ont hérité. Aussi, la chose principale dans son ouvrage est pour lui l'exposition; y briller par des discours, des descriptions, des peintures, voilà son ambition. Les discours font, en partie, l'impression de devoirs d'école, esquissés d'après les préceptes de la rhétorique (3) ; mais ils se distinguent par des phrases très courtes qui ressemblent fréquemment à des sentences (4). Notre auteur n'a rien de la pompe gauloise des anciens temps. Ses descriptions consistent principalement (5) dans des tableaux de batailles et de sièges, et, à l'occasion de ces derniers, il décrit deux fois des machines de guerre (6) avec tant de clarté et de précision,

1. Il les appelle *Belgici exteriores* (p. ex., l. II, c. xvii) pour les distinguer des habitants des pays compris entre la Meuse et la Marne, ou la Belgique intérieure.

2. V. ci-dessus, p. 385 (paginat. allem.)

3. L. I, c. xi : « Oratio Ingonis pro se apud regem et principes *suasoria* habita. »

4. D'après le modèle de Salluste, dont Richer partage çà et là l'obscurité.

5. J'ai parlé, ci-dessus, des descriptions de maladies. — On trouve par contre chez lui très peu d'exemples de peintures détaillées du caractère; il nous en offre un dans le tableau caractéristitique qu'il fait de Charles le Simple. (L. I, c. xiv.) — Faisons remarquer ici que l'auteur mentionne çà et là des phénomènes de la nature, comme au l. II, c. vii, lorsqu'il parle d'une aurole boréale.

6. Par exemple, la description d'un bélier.

qu'on peut reconnaître combien notre auteur était redevable à l'école de Gerbert pour les sciences mathématiques. En général, son habileté à manier le style est remarquable pour son époque et elle se montre surtout dans le récit qu'il nous fait des choses qu'il a vues : il nous témoigne par là de son talent particulier pour les Mémoires, talent qu'il partage avec les Français.

Mais là où Richer attache beaucoup moins d'importance qu'à l'exposition, c'est à la vérité matérielle et à l'exactitude des faits qu'il raconte : il n'est pas très sévère pour la chronologie, et il se montre superficiel dans l'emploi qu'il fait de ses sources (1) ; il ne se fait pas non plus scrupule d'orner ses descriptions de beaucoup de détails qu'il trouve dans son imagination, et même, dans la révision de son ouvrage, il change arbitrairement des faits qui ne sont point sans importance. Le motif qui le guide en cela, c'est sa partialité qui se base et sur ses idées politiques et sur sa nationalité (2). Les deux se donnent la main. En défendant fermement le principe de la légitimité, il voit dans les Carlovingiens les seuls souverains attitrés, non seulement de l'Empire franc de l'ouest, mais encore de celui de l'est (3). C'est ainsi que s'explique et s'excuse jusqu'à un certain degré le fait de voir Richer oser nous présenter le roi allemand Henri I, comme feudataire de Charles le Simple (4) et lui donner le titre de « Dux Saxoniae (5) », en le regardant tout au plus comme roi des Saxons, titre qu'il donne à Othon Ier (6). Que, sous le rapport des affaires ecclésiastiques, notre auteur se place au point de vue de Gerbert, c'est ce qu'on attendait *a priori*; mais on s'y attendait moins, au point

1. Ainsi que le montre une comparaison avec Flodoard et les actes des conciles.

2. Son orgueil national peut s'abaisser jusqu'à devenir une fanfaronnade. V. l. II, c. L.

3. C'est ce qu'il dit ouvertement (l. II, c. XVIII) en parlant d'Othon le Grand : « Cum ejus pater Saxoniae solum propter Sclavorum improbitatem rex creatus sit, *eo quod Karolus, cui rerum summa debebatur, adhuc in cunis vagiebat.* »

4. Cela a lieu au l. I, (c. XXIII fin), où nous le voyons, dans la révision de l'ouvrage, substituer Henri à Giselbert.

5. L. I, c. XXXV.

6. L. II, c XXX.

de vue politique; et il n'est que juste d'observer qu'il a un certain égard pour les intérêts de son maître, à ce qu'il semble, comme, par exemple, dans le jugement qu'il porte sur Othon II et dans le récit de ses guerres avec la France (1). Malgré toute sa partialité, qui ne va pourtant que jusqu'à une certaine borne, cet ouvrage forme une source d'autant plus importante que l'histoire de la France est pauvre en général, sous ce rapport, dans les dernières décades de ce siècle.

Avec ses qualités et ses faiblesses, Richer se révèle à nous comme un historien vraiment français ; nous voyons la conscience d'une nationalité française trouver pour la première fois, dans son ouvrage, une expression entière et pleine de vie : là est le prix de sa signification historique.

Dans deux chroniques *italiennes* nous voyons également le caractère national éclater au premier plan ; elles offrent, comme sources historiques, une certaine importance pour cette période, et, pour ce motif déjà, elles mériteraient d'être mentionnées à cette place; mais chacune d'elles a, en outre, un certain intérêt littéraire. L'une, le *Chronicon Benedicti* (2), est l'œuvre d'un moine du couvent de Saint-André, au pied du mont Soracte ; elle fut achevée en 968. Le commencement ne nous a pas été conservé. C'est une histoire de Rome et de l'Italie, qui comprend, telle que nous la possédons, la période comprise entre le règne de Julien et l'année 967. Jusqu'à l'époque de l'auteur, ce n'est guère qu'une mauvaise compilation de divers ouvrages de valeur fort inégale, et composée dans l'intérêt du monastère de Saint-André. L'auteur n'a ni le talent ni les connaissances qui font l'historien. Mais c'est précisément à cette circonstance que nous devons la première communication du récit remarquable de l'expédition de Charlemagne à Jérusalem et à Byzance, expédition qui fit plus tard le sujet d'un poème en vieux français. Il n'est pas difficile de

1. Cf. Matthaei, *Die Händel Otto's II mit Lothar von Frankreich nach den Quellen dargestellt mit besonderer Berücksichtigung Richers*. Halle (Dissert.) 1882. V. p. 7.

2. Dans : *Monum. German. histor., Scriptores*. T. III, ed. Pertz, p. 695 sq. (Praef.) — Wattenbach, *Deutschl. Geschichtsqu.*, Vol. I, p. 398. — Maurenbrecher, *Op. c.*, p. 66 sq.

reconnaître que ce récit est la production d'un savant et qu'il repose sur des matériaux empruntés littéralement, en bonne partie, à la Vie de Charles, par Eginhard. Ce que ce dernier raconte de la création d'une flotte par Charlemagne, dans le but de combattre les pirates normands (c.XVII) et des relations de ce monarque avec Harun-al-Raschid et avec Byzance (c.XVI), a fourni les matériaux de ce conte qui ne devint populaire que plus tard, après avoir passé à l'état de légende (1). Je ne crois pas qu'il faille en attribuer l'invention à notre compilateur; il la trouva toute faite, et, en ce cas, par écrit, et il l'encadra dans son ouvrage.

Dans cet épisode de notre chronique (c. XXIII), l'auteur raconte d'abord, en se rattachant à la mention de la flotte créée par Charlemagne contre les Normands, que ce monarque réunit ses vaisseaux de l'Adriatique et de la Méditerranée près de *Traversus ;* après avoir ensuite reçu la bénédiction du souverain pontife, il se rendit sur le mont Garganus, et là, offrant beaucoup de présents à saint Michel, il supplia Dieu de lui accorder un heureux voyage. Après cela, il se hâta d'aller à Traversus, en passant par Naples et la Calabre inférieure; et là, ayant fait jeter des ponts sur la mer, son armée, qui comprenait tous les peuples de son empire, passa en Grèce. Lui-même y passa à sa suite. Se servant ensuite des expressions d'Eginhard, l'auteur parle de l'amitié du roi des Perses, Aaron (Harun). Mais celui-ci n'apprend point ici, comme cela a lieu dans Eginhard, que des ambassadeurs de Charles ont visité le tombeau du Christ : c'est Charles qui le visite lui-même ; il embellit le saint lieu avec de l'or et des pierres précieuses, et y plante dessus une bannière d'or d'une grandeur merveilleuse (2) ; après cela, Aaron (et le fait est aussi rapporté par Eginhard) remet le tombeau, et, d'après Benedict, aussi le ber-

1. La transition a lieu par l'intermédiaire d'une élaboration légendaire de cette fable, faite au siècle suivant par un moine de Saint-Denis.

2. Ce « vexillum » doit sans doute être rapporté à la notice qu'Eginhard, dans ses *Annales* (année 800), nous donne sur le retour d'un prêtre que Charles avait envoyé à Jérusalem. Les moines que le patriarche lui a donnés apportent également un *vexillum*. Dans les deux cas, il s'agit d'une bannière de procession.

ceau, en la puissance (potestas) de Charles. Rebroussant chemin, Charles arrive ensuite, avec Aaron, à Alexandrie, où il prend congé de lui pour se rendre à Constantinople. C'est là qu'il conclut en personne le traité avec Byzance, ce qui, dans Eginhard, n'a lieu que par des députés (1). Là-dessus, et ce récit final appartient certainement à Benedict seul, l'auteur nous présente Charlemagne, comblé de riches présents et entre autres de reliques de saint André, retournant à Rome, où il est proclamé empereur ; après cela, accompagné par le pape, il visite le couvent de Benedict et lui fait cadeau des reliques de saint André qu'il a rapportées de Byzance.

Le sentiment national de l'auteur trouve, dans cette chronique, une expression vivante, il se manifeste surtout dans ses jugements sur les nations étrangères, sur l'Allemagne notamment, qui à cette époque, sous Othon le Grand, obtint le souverain pouvoir en Italie; c'est ce qui se voit surtout à la fin de l'ouvrage, où, dans un discours au vol hardi, l'auteur se plaint avec colère de ce que Rome est tombée en la puissance du roi des Saxons (2).

Cet ouvrage, écrit déjà par l'auteur dans un latin plein de fautes et sous l'influence de la langue vulgaire, nous est parvenu dans une copie si défigurée par un scribe ignorant et distrait, que souvent il faut en deviner le sens (3).

L'autre ouvrage est le *Chronicon Salernitanum* (4); il a, lui aussi, pour auteur un moine, et un moine de la ville de Sa-

1. Dans cette partie, le récit se rattache encore presque textuellement à Eginhard; on y trouve cependant cette bévue ridicule, à savoir que Charles conclut le traité *en même temps*, comme s'ils avaient régné simultanément, avec les trois empereurs mentionnés par Eginhard et qui se succéderont l'un à l'autre.

2. Je ne saurais admettre, comme le fait Jung (*Forschungen z. deutsch. Geschicht.* Vol. XIV, p. 426), que cette opposition contre la domination allemande repose sur un motif purement clérical.

3. Vouloir admettre, avec Pertz, que l'original lui-même nous soit parvenu, est, tout bien considéré, absolument impossible, car on y trouve de nombreuses fautes, absolument contraires au sens et qui doivent être mises sur le compte du copiste. C'est pour cela même que cet écrit a peu de valeur pour la connaissance de la langue vulgaire de l'Italie, à cette époque.

4. Dans les *Monum. German. histor.*, *Op. c.*, p. 467 sq. (Praef.). — Wattenbach, *Op. c.*, p. 399. — Maurenbrecher, *Op. c.*, p. 67 sq.

lerne, mais dont le nom ne nous est point parvenu. Il traite de l'histoire des princes lombards de la Basse-Italie, jusqu'à l'année 974. L'auteur commence là où Paul Diâcre termine son histoire et il traite non seulement de l'empire païen des Lombards, mais encore de l'Empire du nord. Son récit est, en général, un tissu d'anecdotes nous relatant parfois des faits avec beaucoup de détails, de sorte que cet ouvrage est plutôt un recueil d'histoires et de contes qu'une véritable histoire. A ces histoires, l'auteur ajoute parfois une morale qui devient un vrai traité de théologie, comme, par exemple, au chap. LXX, au sujet du parjure. Du reste, l'auteur a écrit d'abord son livre pour les moines (1). Il a puisé non seulement dans des livres et des documents connus (2), mais encore et surtout dans la tradition orale ; et c'est par là seulement que s'expliquent ces anecdotes si détaillées. Mais elles nous montrent ce talent de raconter qui distinguera plus tard, à un si haut degré, les Italiens dans la littérature des Nouvelles. Plusieurs de ces histoires nous rappellent les « Cent *Nouvelles* anciennes » comme aussi les « Nouvelles » de Sacchetti (3). C'est ainsi que ce livre offre, pour certains passages, une lecture vraiment intéressante et précieuse au point de vue de l'histoire de la civilisation, tandis que les quelques données historiques qu'il contient ne doivent être accueillies qu'après avoir été soumises à une critique sévère.

CHAPITRE QUINZIÈME

VIES DE SAINTS, TRANSLATIONS, ET MIRACLES DE L'ALLEMAGNE ET DE LA LORRAINE

Il nous reste encore à examiner un des genres de l'histoire à cette époque : les vies et les biographies de pieux person-

1. Voir c. XXXIII : « Quod nos non pro alia re huic historiae inseruimus, nisi et nunc *monachi* radix omnium bonorum humilitatem habeant, atque cum omni nisu et alacritate unusquisque obediencia inter se plane peragant et jussa abbati quasi Dei metuant » etc.
2. V. sur ces sources, la préface de Pertz, p. 467.
3. On y trouve aussi des histoires d'amour, p. exemple, au c. 65 sq.

nages qui étaient déjà élevés au rang des saints, ou qui furent canonisés plus tard. Bien que ces « Vitae » n'aient, d'abord et en règle générale, de valeur que pour l'histoire de la vie religieuse, elles ne laissent pas d'avoir, les unes plus, les autres moins, de l'intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation en général, vu que c'est l'Église qui, à cette époque, jouait le premier rôle dans l'éducation ; mais quelques-unes d'entre elles, grâce à la valeur de leurs héros, s'élèvent à la hauteur de sources d'une importance historique générale. Sous ce dernier rapport, c'est encore l'empire d'Allemagne, la Lorraine surtout, qui occupe le premier plan. Parlons d'abord des Vies elles-mêmes.

La plus ancienne en date est aussi la plus importante. C'est la vie de saint Brunon, *Vita Brunonis* (1), ce frère célèbre d'Othon I, écrite par un de ses élèves, *Ruotger*, de 966 à 969, et par conséquent peu de temps (2) après la mort de Brunon. L'auteur, diacre de l'église de Cologne, se mit à l'ouvrage pressé par les instances de son archevêque Folcmar, successeur de Brunon sur le siège de cette ville, ainsi que nous l'apprend la préface qu'il lui adressa. Ecclésiastique d'un esprit très cultivé, Ruotger était bien l'homme qu'il fallait pour cet ouvrage, si l'on considère surtout les relations intimes qu'il avait eues avec Brunon. Malgré cela, cette Vie ne répond pas complètement aux espérances qu'on avait mises en lui.

Donnons d'abord une courte analyse du contenu. Après un prélude théologique dans lequel il nous dit que tous les dons que nous possédons nous viennent de Dieu, sans que nous les méritions : après un portrait caractéristique de son héros qu'il rattache à ce prélude, l'auteur nous raconte que Brunon, à l'âge de quatre ans, fut mis entre les mains de Balderich, évêque d'Utrecht, qui avait pour mission de lui enseigner

1. *Ruotgeri vita Brunonis*, éd. Pertz dans les *Monum. German. histor.*, *Scriptores*, t. X, *et in usum scholarum*. Hanovre, 1841. — Peiffer, *Histor. krit. Beiträge zur Geschichte Bruns I*. Aix-la-Chapelle, 1870. — Dierauer, *Ruotger und der Aufstand von 953*, dans *Büdingers Untersuchungen zur mittleren Geschichte*. Leipzig, 1871.

2. Brunon mourut en octobre 965, Folcmar en juillet 969, ainsi que le démontre Peiffer, *Op. c.*, p. 9.

l'étude des lettres humaines. Le jeune enfant trouva un plaisir tout particulier à la lecture de Prudence. Ce n'étaient pas seulement l'élégance et la variété de la forme qui le captivaient; il cherchait en même temps, et bien davantage, à pénétrer dans la profondeur du contenu. C'est à Utrecht qu'il s'éprit, pour toute la vie, d'un bel amour pour les études libérales; Ruotger nous dit qu'aucun genre d'éloquence, soit grecque, soit latine, ne lui resta étranger (1). Il y consacrait tous ses loisirs. Une fois monté sur le trône, Othon l'appela à la cour (c. v) et il y occupa une position importante, position que nous avons déjà caractérisée (2). Mais notre auteur néglige d'en parler ici. Il n'y est question que de sa situation dans la société, du commerce qu'il a avec les hommes de la science, lequel consiste à s'instruire mutuellement, ainsi que de ses études sérieuses et continuelles; sa bibliothèque, riche en livres « divins » et « païens », l'accompagnait partout où la cour fixait sa résidence (c. VIII).

Dans le chapitre suivant, l'auteur passe à l'activité théologique de Brunon. Il était encore tout jeune homme, qu'on lui confia le soin de réformer quelques monastères; il mena cette réforme à bonne fin. Mais il leur donna en même temps des privilèges et des immunités dont ils avaient été dépossédés, sans en retirer le moindre profit, soit pour lui, soit pour les siens : ce fut là surtout le cas pour le monastère célèbre de Lorsch (3). Mais l'action qu'il exerça devint vraiment remarquable, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de Cologne, pendant la guerre civile allumée par la révolte du fils et du gendre d'Othon (953). Il déploya alors également une grande activité politique. Certes la tentative qu'il fit pour réconcilier

1. « Postea nullum penitus erat studiorum liberalium genus in omni graeca vel latina eloquentia, quod ingenii sui vivacitatem aufugeret. » C. IV. Ruotger a-t-il exagéré ? A-t-il voulu parler d'une connaissance étendue de la littérature grecque ? C'est ce qu'on ne saurait déterminer; il n'a probablement en vue que chaque genre de la littérature, vu que, par là, il ne peut entendre que des ouvrages écrits en latin. Certes cela suppose chez lui une connaissance générale, du fait que la littérature latine se base en partie sur la littérature grecque.

2. V. p. 260 sq. (paginat. allem.)

3. Qu'il reçut lui-même après la mort de l'abbé. V. Peiffer, *Op. c.*, p. 36 sq.

Liudolf et Othon échoua, ainsi que nous l'apprend notre auteur, qui du reste nous raconte en détail la situation politique à l'époque du siège de Mayence (c. XVI sq.); il y encadre même deux longs discours (1). Les travaux couronnés de succès que Brunon entreprit comme duc de Lorraine, ou pour ainsi dire comme archiduc (ainsi que s'exprime Ruotger, c. XX), ne sont relatés par l'auteur que sous des traits généraux. Ruotger ne laisse pas toutefois de justifier cette activité mondaine de l'évêque (c. XXIII). Elle ne l'empêcha pas de vaquer à ses fonctions ecclésiastiques; et l'auteur nous fait prévoir déjà, au chapitre XXI, tout ce que Brunon fit pour le rétablissement des églises et la réforme des monastères. Ruotger s'arrête un peu plus longtemps à nous parler du pallium, et des reliques de saint Pantaléon qu'on apporta de Rome, en 954, et en l'honneur desquelles Brunon fonda un monastère (c. XXVI sq.). A cette occasion, l'auteur nous raconte avec beaucoup d'émotion les funérailles de Brunon; c'est pour la deuxième fois qu'on lui mit alors le pallium. Ce souvenir l'amène à écrire une longue tirade panégyrique sur le caractère de son héros; ce qu'il nous en dit complète parfaitement le petit portrait qu'il nous a fait de lui au début (c. XXIX sq.). Il nous vante principalement, ici, sa pénitence et son ascétisme, son amour pour les reliques qu'il recueillait un peu partout (c. XXXI sq.). Il nous y parle également, avec bien plus de détails que précédemment, de son activité épiscopale, des églises qu'il fit construire, de sa prédication, de sa réforme des monastères. Après cette digression, l'auteur reprend (c. XXXV) le fil chronologique du récit, en nous entretenant de l'invasion des Hongrois et de la grande victoire d'Othon en 955, et en justifiant l'absence de Brunon et de ses Lorrains. Il revient encore sur les efforts tentés par Brunon pour réconcilier l'empereur avec Liudolf et

1. Par exemple un discours exhortatoire de Brunon à Liudolf (c. XVIII) et un autre, plus long, d'Othon et Brunon, où Othon déclare qu'il se lie à Brunon seul (c. XX). Que ces discours aient été tenus et qu'ils aient été rendus fidèlement, c'est ce dont on ne peut guère douter, d'autant plus que le livre de Ruotger a été publié du vivant d'Othon, et que, nulle part ailleurs, excepté dans ces deux cas, il n'a encadré dans son récit des produits de la rhétorique. Le discours nous rend un éclatant témoignage de l'amour intime des deux frères.

pour donner à l'Empire des hommes d'État remarquables, pris dans le haut clergé, et qu'il appuyait ensuite de ses conseils. A cette occasion, l'auteur consacre un chapitre tout entier (XXXVIII) à Rather et à sa nomination aux affaires ; il nous fait de plus la relation du sacre d'Othon II, à Aix-la-Chapelle et de la dernière entrevue de Brunon avec l'Empereur, à Cologne (965), pour terminer à sa mort (qui vint le surprendre peu de temps après durant un voyage qu'il avait entrepris en France dans un intérêt politique), à ses funérailles solennelles faites à Cologne, et à son testament. Brunon mourut à Reims, en 965, à peine âgé de quarante ans.

Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur le livre de Ruotger, nous y verrons que, abstraction faite de la longue digression mentionnée ci-dessus, son récit conserve en général l'ordre chronologique ; mais le nombre des détails qu'il nous donne varie avec les différentes époques de la vie du héros. L'espace de temps qui précède son élévation à l'épiscopat, en 953, et qui comprend par conséquent environ vingt-huit ans, n'occupe pas tout à fait dix chapitres, tandis qu'il en consacre dix-huit à trois années seules, de 953 à 955 ; ils forment, avec la digression qui s'y rattache, la charpente du livre, car les neuf dernières années qui suivent tiennent dans deux chapitres. Ces trois années ont été, il est vrai, les plus importantes époques de la vie de Brunon ; mais cela n'empêche point que cette pauvreté de détails dans les années qui suivent ne soit à regretter, et d'autant plus à regretter que, là surtout, les matériaux manquaient moins à Ruotger. Certes, et il le dit dans la préface, son intention n'était point d'être complet, d'autant moins que beaucoup d'autres, à son avis, ne manqueraient point de raconter les exploits de Brunon. Il pouvait aussi, pour la dernière période de cette vie, supposer que les faits qu'il racontait étaient encore récents dans la mémoire des contemporains, pour lesquels il écrivait avant tout (1). En général, il se borne souvent à des allusions et à des remarques

1. Il fait lui-même une telle supposition dans une occasion antérieure (c. XIV) : « Quod hic scripto perstringere necesse non est, quoniam quidem illustrium ejus factorum memoria recens est, nec in ejus populo de eo loqui cessabit omnis qui fidem et veritatem amabit. »

générales, au lieu de citer des faits déterminés. Cela suffisait à l'auteur avec la tendance au panégyrique, commune dans son livre, avec toutes les vies de saints; malgré cela, elle s'élève bien au-dessus d'elles en ce sens que le côté édifiant n'y vient qu'en seconde ligne : Brunon, ce savant célèbre et cet important politique n'y est point exalté comme saint, bien que l'auteur vante chaudement son ascétisme et qu'il donne beaucoup de place à son activité épiscopale. C'est ainsi que ce livre est, pour l'histoire de la politique et de la civilisation, une source importante, vu surtout qu'il nous présente des matériaux riches, variés et en général tout à fait dignes de foi, du moins pour la connaissance de son héros, et qu'il nous permet de pénétrer au fond de son âme. La langue en est peu polie, c'est vrai, mais elle est correcte; par contre, dans les deux discours, elle prend un vol hardi et nous fournit un excellent témoignage de la culture savante de l'auteur et de l'école de Brunon, abstraction faite même des citations classiques qui s'y trouvent. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est de voir, en deux endroits, de la prose rimée et qui sert uniquement à orner le discours (1).

La maison royale de Saxe possédait aussi, à cette époque, dans la mère d'Othon le Grand, une femme pieuse qui est honorée comme une sainte : j'ai nommé Mathilde, la deuxième femme d'Henri I[er]. On lui a consacré deux biographies, dont la plus ancienne, qui sert de base à la deuxième, appartient à notre période (2). Elle a été écrite, sur l'ordre d'Othon, vers le milieu de la huitième décade de ce siècle, probablement par un clerc de Nordhausen (3). Ce n'est que par rapport à l'exécution qu'on peut intituler ce petit livre, comme on l'a fait, *Vita Ma-*

1. C. XXIII : « Ut pessimis *horrori*, bonis esset *honori* »; cf., c. XXV fin.

2. *Vita Mahthildis reginae antiquior*, éd. Kœpke, dans *Monum. German. histor., Scriptores*. T. X, p. 573 sq. — Traduction en allemand par Jaffé, dans *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*. 10[e] année, vol. IV. — Heerwagen, *Einige Bemerkungen zu den beiden Lebensbeschreibungen der Königin Mathilde*, dans *Forschungen zur deutschen Gesch.*, vol. VIII, p. 367 sp.

3. Köpke (Praef.) croyait que l'empereur Othon du prologue était Othon III. Giesebrecht (*Deutsche Kaisergesch.*, vol. I, p. 783) montre, d'une manière concluante, qu'il ne saurait y être question que d'Othon II. Seule, la conclusion du livre rend impossible une autre manière de voir.

thildis reginae; l'intention de l'auteur, comme aussi celle de l'empereur qui lui avait donné l'ordre de l'écrire, allait plus loin et a, par le fait, déterminé la disposition tout entière de l'ouvrage ; ainsi que le dit le prologue, l'auteur voulait retracer la vie admirable des plus dignes aïeux *(parentum)* de l'empereur, et la donner en exemple aux monarques et à leurs autres successeurs. Aussi commence-t-il son récit avec le duc Othon, père d'Henri Ier, pour le terminer avec la mort de l'empereur Othon Ier; mais son histoire est pour ainsi dire une pure histoire de famille, comme celle d'un particulier; c'est dans ce sens sans doute que l'auteur avait compris l'ordre de l'empereur et il n'était guère capable de le comprendre autrement. Or, la reine Mathilde, qui pendant sa vie tout entière avait été en fait le vrai chef de la famille, devait nécessairement occuper le premier plan dans son livre, alors même que la pieuse reine n'eût pas été, pour ce clerc de Nordhausen, le plus digne modèle parmi les aïeux *(parentes)* d'Othon II.

La vie de cette femme forme donc, de la sorte, le fonds de tout son récit. Après avoir parlé brièvement de la famille du duc Othon, il passe aussitôt à son fils Henri, pour nous raconter, avec des détails qui tiennent parfois du roman, sa demande en mariage de Mathilde, laquelle descendait de l'ancienne famille de Widukind (1). Elle était à cette époque au couvent de Herford où elle achevait son éducation, sous la direction de sa grand mère, qui était abbesse du monastère. L'auteur nous raconte, mais succinctement, qu'Henri succéda, bientôt après, à son père dans le duché de la Saxe; il nous dit qu'il reçut plus tard la couronne d'Allemagne et que, grâce à sa piété, il ne tarda pas à vaincre les peuples étrangers; il s'étend davantage, par contre, dans la peinture qu'il nous fait du caractère de Mathilde, comme reine (2). Ce qui occupe encore ici l'au-

1. Ici (c. I), l'auteur raconte un combat singulier, entre le héros national saxon et Charlemagne, combat qui décida la victoire des Francs, car les deux adversaires avaient convenu de mettre ainsi fin à la guerre. Il faut bien admettre que ce récit repose sur une tradition; il ne manque pas d'intérêt par rapport aux combats réguliers de Charles dans les épopées postérieures de la « légende de Charles ».

2. C. V sq. Ici l'auteur a mis à profit, pour son portrait de la reine Mathilde, celui que Fortunat nous trace de sainte Radegonde, tout comme

teur d'une manière particulière, c'est la translation du monastère de Wendhausen à Quedlinbourg.

Avec le chapitre huitième, commence la vie de la reine durant son veuvage. Elle usait encore avec plus de liberté de ses biens, en faveur de l'Église et des monastères, et elle le faisait dans des proportions telles, que ses fils crurent d'abord devoir s'y opposer. Ses relations avec Othon en furent assombries; mais la bonne harmonie en fut rétablie par l'intermédiaire de la reine Édith, et Mathilde reçut de nouveau les biens qu'on lui avait retirés. Elle s'en servit pour fonder plusieurs monastères, ceux de Polde, de Quedlinbourg et de Gernrode. Mais sa piété était active: elle était la mère des pauvres et des malades; c'était, en un mot, une femme toujours en mouvement et qui avait pour maxime : « Celui qui ne travaille point, ne doit point manger. » Cette femme, une véritable Allemande, qui ne connaissait rien de l'ascétisme (1), ne fit certes point de miracles, et pourtant notre auteur ne peut s'empêcher d'en attribuer deux à sa sainte: ce ne sont, il est vrai, rien moins que des miracles; mais ils la caractérisent bien (2). — L'auteur, après avoir auparavant (c. x) déjà mentionné briève-

Eginhard, dans sa *Vie de Charles*, avait mis à profit celui que Suétone nous fait de l'empereur Auguste (v. vol. II, p. 95 sq.). Ce n'est pas à dire pour cela que la peinture de notre auteur soit sans valeur, tout aussi peu du reste que l'est celle d'Eginhard; pour bien l'apprécier, il n'y a qu'à bien faire attention à ce qu'il retranche de son modèle, par exemple, lorsque, dans une phrase qu'il copie de Fortunat, il omet le passage où celui-ci nous vante le jeûne de sainte Radegonde. Et quand notre auteur emprunte à Fortunat ses paroles pour célébrer les largesses de la reine envers les monastères (c. VI), s'imagine-t-on peut-être que ce soient là des phrases dépourvues de tout fondement? Et la phrase qu'il emprunte à Fortunat, dans laquelle est relatée l'intervention de la reine avec les jugements sévères portés par Henri dans un moment de colère, ne concorde-t-elle pas de tout point avec le témoignage que, dans la vie postérieure, Henri lui rend sur son lit de mort?

1. V. la remarque précédente. Malgré son séjour dans des monastères, elle porta des habits de pourpre jusqu'à la mort de son fils, qu'elle aimait particulièrement. V. la vie postérieure, c. XVI.

2. C. XII. L'un consiste en ceci : Un jour, étant sur une hauteur et voyant que, par une négligence de son aumônier, les pauvres n'avaient point de pain à leur repas, elle se hâta d'en jeter un en bas, et voilà que ce pain tomba sur les genoux d'un des pauvres! L'autre miracle consiste en ce qu'une biche avait saisi dans l'église une burette de vin, et qu'elle la lâcha, d'elle-même, à la prière de la reine.

ment la première campagne d'Othon en Italie, parle maintenant de son expédition de Rome, et nous raconte que Mathilde, dans l'espoir de faire pencher la victoire du côté de son fils, songea à offrir un sacrifice à Dieu, le plus puissant des guerriers, et fonda, à Nordhausen, un monastère de filles, qui fut, pendant ses dernières années, l'objet de toute sa prédilection. Pour cette fondation, elle chercha à gagner l'empereur, alors que, après le retour de ce dernier, elle eut, à Cologne, une entrevue avec lui et avec toute la famille (965). L'auteur nous raconte ensuite, avec de nombreux détails, la fin de la vieille reine : sentant, à Nordhausen, sa mort approcher, elle se fit transporter à Quedlinbourg, afin de pouvoir y être ensevelie à côté de son mari (968). Il termine par la mort de l'empereur Othon, qui arriva cinq ans après, alors que, quelque temps auparavant, il avait visité le tombeau de ses parents.

Ce petit ouvrage ne manque ni d'attrait ni d'importance, surtout par le tableau vivant et agrémenté de détails dans lequel il nous peint le caractère de la reine Mathilde; cette femme de valeur avait notamment exercé parfois une influence politique. Et ce tableau ne perd rien de sa valeur par le fait que, dans certains passages, ainsi que Jaffé l'a démontré, les expressions en sont empruntées à d'autres ouvrages (1). Ce qu'on ne saurait nier, il est vrai, c'est qu'il se montre sous un jour exclusif, ainsi qu'on devait s'y attendre de la part de l'auteur.

Parmi les Vies de Saints les plus importantes au point de vue historique, il faut compter également celle de l'abbé *Jean de Gorze*, composée par un de ses amis et un de ses confrères en religion, JOHANNES, abbé du monastère de Saint-Arnulf, à Metz (2). Ainsi qu'il nous le dit dans une longue préface, l'au-

1. A Fortunat, à la *Consolation de la philosophie* de Boëce surtout, ainsi qu'à Sulpice Sévère. Mais Jaffé va trop loin, ainsi que je l'ai montré p. 486, rem. 2, en disant, dans la préface de sa traduction, p. IX, que beaucoup de détails du récit ne servent qu'à éblouir le lecteur. Il est contredit déjà par l'époque de la composition, qui eut lieu sept ans environ après la mort de la reine. Il faut bien remarquer aussi que, dans le portrait que l'auteur nous fait du caractère de son héroïne, il n'y a point la moindre contradiction.

2. *Vita Joannis abbatis Gorziensis*, auct. Joanne abb. S. Arnulfi, éd. Pertz dans : *Monum. German. histor.*, *Scriptores*, t. IV, p. 337 sq. — Schultze,

teur avait déjà eu l'intention, du vivant même de cet homme pieux, de lui élever un monument qui pût servir à la perfection de plusieurs. Mais ce ne fut qu'à sa mort, à laquelle l'auteur assista, que ce projet arriva à maturité, vu surtout qu'alors Dietrich, évêque de Metz, en pressait l'exécution. De fait, Jean de Gorze se recommandait assez de lui-même, ainsi que le dit l'auteur, sans qu'il fût nécessaire de recourir aux miracles, et il méritait, bien plus que d'autres saints, les honneurs d'une biographie; sa foi ferme et éprouvée dans ses ouvrages, comme dans sa vie, pouvait en effet leur être proposée à tous comme modèle (1). Or, il le dit à la fin de la préface, l'auteur pensait devoir diviser ainsi sa biographie : il raconterait d'abord la vie de Jean, dans l'état laïque, et particulièrement la manière dont se prépara en lui la transition à la vie religieuse; ensuite, sa vie comme moine et abbé; et, après cela, sa fin divine. Malheureusement, l'ouvrage n'a point été achevé; il s'arrête tout à coup, nous le verrons bientôt, au beau milieu de la deuxième partie. Le plan en était trop grandiose pour que l'auteur, avec sa manière de tout détailler, pût le mener à bon terme. Après avoir composé les quarante-cinq premiers chapitres, qui vont jusqu'à l'entrée de Jean au monastère de Gorze, en 933, et qui comprennent par conséquent la première partie, il sentit le courage lui manquer pour le continuer : pour reprendre l'œuvre et y ajouter encore quatre-vingt-onze chapitres, il lui fallut un ordre pressant des évêques de Metz et d'Utrecht (Noël 978). Ils embrassent encore vingt-trois ans de sa vie. La dernière période (957-974) manque complètement. L'auteur mourut lui-même avant l'année 984.

Le héros de cette biographie est un exemple remarquable du fait suivant, à savoir que, à la suite de la réforme des monastères par Odon de Cluny, le sentiment de la vie ascétique,

Forschungen zur Geschichte der Klosterreform im zehnten Jahrhundert. Halle, 1883 (Dissertation.)

1. « Proinde frustra aliquid ejusmodi splendoris corporei in commendationem tanti viri desiderari, de quo firma satis et absque cunctatione fides constaret, eaque in operibus suis et sancta conversatione atque indefessa usque in finem in bonis perseverantia visa sint signis omnibus mirabilibusque praestare. »

ravivé en France, se propagea en Lorraine et y fut bien accueilli parmi le peuple qui contribua puissamment à faire adopter cette réforme. Jean était originaire de Vendière, près de Pont-à-Mousson; son père était un très riche propriétaire de basse extraction, tandis que sa mère était d'une famille noble. Il alla à l'école de Metz, et, pendant quelque temps, il eut pour professeur, à l'école du monastère de Saint-Michel, sur la Meuse, le grammairien Hildebold, élève de saint Remi, mais sans retirer beaucoup de profit de son enseignement, ainsi qu'il le prétendait lui-même (1). Trop tôt, hélas! il fut obligé de se consacrer tout entier à la vie pratique, vu que la mort de son père et le nouveau mariage de sa mère le forcèrent de se charger de l'administration de la propriété et de pourvoir au besoin de ses frères et de ses sœurs; il est juste de reconnaître qu'il se fit remarquer comme un administrateur de premier ordre. Il gagna par là l'estime de personnes très en vue; il entretint des relations avec le comte Richwin, au service duquel il fut pendant quelque temps, ainsi qu'avec le savant Dadon, évêque de Verdun (2), relations qui lui furent très avantageuses. Il devint « Dominus » d'une église de Fontenay, et cette fonction le mit en rapport avec Berner, diacre de l'église de Toul et homme aussi distingué par la culture de l'esprit que par la piété. Berner devint le maître de Jean, qui se remit à l'étude et recommença par les éléments de la grammaire de Donat; il passa bientôt à l'étude de la Sainte Écriture, dans laquelle il fit de très rapides progrès.

A partir de cette époque, sa vie prit une direction tout à fait religieuse qui le conduisit de plus en plus à l'ascétisme, surtout lorsqu'il commença, à Metz, à donner des leçons de religion à une assemblée de jeunes vierges qui lui étaient toutes dévouées (c. XVII sq.). Leur exemple exerça sur lui une salutaire influence. Il voulut renoncer au monde et embrasser la vie religieuse : mais, ni en deçà, ni en delà des Alpes, il ne connaissait de monastère où la règle fût sévèrement observée. Il résolut donc de vivre en ermite, et, pendant quelque temps,

1. Et cependant ces leçons lui coûtaient fort cher : « Cum tamen a patre saepissime non mediocriter muneraretur. »

2. Cf., à son sujet, p. 155 (paginat. all.)

il essaya de mettre en pratique sa résolution, d'abord dans une cellule, à Metz, et ensuite, auprès de deux ermites, dont l'un était aussi grossier et ignorant que l'autre (Humbert) était distingué par son savoir théologique. Mais un Breton, un savant nommé André, qui, à l'approche des Normands, avait quitté sa patrie et s'était réfugié avec plusieurs de ses compatriotes auprès de l'évêque Dadon, détermina Jean à faire le voyage de Rome : c'est à cette occasion qu'il visita le célèbre monastère du Mont-Cassin (c. xxv). De retour chez lui, Jean vécut dans un ascétisme sévère, jusqu'à ce que, en compagnie de quelques amis, parmi lesquels le plus éminent de tous était le savant Einold (1), archidiacre de Toul (c. xxix), il prit la résolution de fonder un monastère et de se rendre à cet effet en Italie, dont le sol fournit aisément de quoi vivre (c. xxxiv). Mais Adalbéron (2), évêque de Metz, ayant entendu parler de ce projet, songea à retenir dans son diocèse ces hommes pieux, et mit à leur disposition le monastère de Gorze, que possédait un abbé laïque (3). On en prit possession, en 933, Einold en fut élu abbé; et ce fut par ce monastère que la réforme commença en Lorraine (c. xliii sq.). Jean lui donna tous ses biens et toutes ses propriétés (c. xlv) (4).

Là s'arrêtait l'ouvrage primitif. Les chapitres qui suivent nous disent pourquoi l'auteur l'avait interrompu et à quelle occasion il le reprit. Avant de revenir à l'histoire de son héros, il nous donne des nouvelles détaillées concernant les moines marquants de l'époque de Jean, comme aussi de ceux qui vécurent plus tard. Ce long épisode va du chapitre cinquante au chapitre soixante et onze. C'est ainsi qu'il nous cite successivement : Humbert, qui devint abbé de Saint-Èvre; Andreas — appelé à Rome par le pape et qui y réforma le monastère de Saint-Paul ; — Odilon, qui fut appelé à réformer le monastère de Stablon, dont il devint abbé (c. lvi) ; Angilram, qui avait

1. *Einoldus* et *Eginoldus*, ainsi que l'écrit la Vie; d'après Schultze (p. 32), les documents publics portent *Agenoldus*.
2. V. sur lui, c. xl.
3. V. Schultze p. 33. Cf. *Vita Joannis*, c. xxxv.
4. En faisant toutefois une certaine part pour ses proches parents; lorsque sa mère devint veuve, il prit également soin de son entretien. C'est là encore un trait qui peint son caractère.

été primicier de Metz, homme fort riche et de haute naissance, qui ne voulait pas d'abord se soumettre à la vie sévère du monastère, mais qui n'en devint dans la suite que plus ascétique (c. LVII sq.); Ansteus, parent d'Einold, qui se distingua par les connaissances qu'il avait en architecture et par son éloquence, et qui devint abbé de Saint-Arnulf (c. LXVI sq.); Blidulf, homme très riche et d'une noble naissance et qui était archidiacre de Metz; un élève même de saint Remi, lequel surpassait tous les autres religieux par la culture de son esprit; ensuite, un moine de Fulda, Gundelach, qui mena plus tard, dans les Vosges, avec Blidulf, une vie toute ascétique (c. LXIX sq.); et enfin, deux chanoines de Verdun, Isaac et Odolbert (c. LXXI). L'auteur nous donne, sur tous ces personnages, des renseignements intéressants et en partie très détaillés (1), et cela non seulement, ainsi que nous l'avons déjà laissé entrevoir, par rapport à l'extension de la vie ascétique et de la réforme des monastères, mais encore au point de vue de l'histoire de la civilisation.

Ce n'est qu'au chapitre soixante-douze que l'auteur revient à Jean; il nous dépeint sa vie si édifiante comme moine, et nous vante surtout son obéissance : il accepte sans murmurer une dignité après l'autre, devient prévôt, ensuite doyen, puis cellérier; sa patience et son humilité résistent à toutes les épreuves. Ascète, rigide pour lui-même, il était indulgent pour les autres; ce qu'il abhorrait par dessus tout, c'étaient la flatterie et le mensonge; il se distinguait par le jeûne et la prière. Voilà ce que l'auteur nous en dit, avec des détails qui nous montrent la discipline d'un monastère réformé (2). Il nous parle ensuite (c. LXXXIII sq.) de ses nombreuses connaissances théologiques. Il savait presque par cœur les Morales (*Moralia*) de saint Grégoire. Il étudiait aussi les ouvrages de saint Augustin et de saint Jérôme; bien plus, l'ouvrage du premier sur la Sainte Trinité le conduisit à étudier la philosophie. Il lisait aussi les Vies des Saints. Et avec tout cela l'administration des affaires extérieures (*res exteriores*) du monastère reposait

1. Par exemple, sur Humbert (c. LI sq.), sur Angilram et Ansteus.
2. Cf. aussi c. XCIII sq.

tout entière sur ses épaules ; or, il s'y montra si habile, qu'il fit beaucoup prospérer la richesse de son couvent. Il songea en même temps, par des constructions, à la sûreté du monastère, et à son embellissement par l'achat d'un mobilier pour l'église (c. xc). Jean montra également une habileté et une énergie rares dans les négociations avec l'évêque, ainsi que dans la prise de possession d'un village qu'on avait distrait du monastère.

D'après tout cela, Jean semblait tout naturellement appelé à l'ambassade importante qui donna encore plus de notoriété à son nom. Othon avait reçu une ambassade du calife Abderrahman ; ne voulant pas rester en arrière de politesse, il chargea son père, Bruno, de chercher deux hommes propres à cette mission périlleuse ; Bruno s'adressa à Albéron, et Albéron à Einold pour faire ce choix (953). Jean ne fut pas choisi, par cette raison que l'abbé ne croyait point pouvoir se passer de lui ; mais les deux candidats que l'abbé désigna refusèrent, et, comme nul autre religieux ne voulait courir les risques de l'emploi, Jean s'offrit volontairement pour cette difficile entreprise. C'est cette mission que l'auteur nous raconte, dans le reste de son livre (c. cxv-cxxxvi) (1).

La lettre royale qu'on avait donnée à Jean l'exposa aux plus grands dangers ; elle contenait des insultes contre l'Islam, et le contenu en avait été communiqué aux Arabes, par trahison, avant qu'elle ne fût arrivée à destination. Le calife exigea, avec raison, que Jean ne la remît point. Mais l'ambassadeur, fidèle à son devoir, voulut accomplir sa mission et ne se laissa effrayer par aucune menace. Sa contenance ferme et résolue inspira le respect à Abderrahman. Il accepta la proposition de Jean, qui consistait à envoyer à Othon une ambassade pour apprendre de lui ce qu'il avait à faire ; une fois les ordres reçus, il les exécuterait (c. cxxvii). Là-dessus, Othon fit parvenir à Jean, par le ministère de nouveaux ambassadeurs, une autre lettre pour le calife, avec ordre d'anéantir la première. Mais Abderrahman refusa d'accueillir le nouvel ambas-

1. Giesebrecht, *Gesch. der deutschen Kaiserzeit* (Vol. I, p. 506), nous donne le contenu exact de cette partie de la Vie.

sadeur, jusqu'à ce qu'il eût enfin reçu Jean (1), dont la réception eut lieu avec pompe et solennité, bien que, contrairement à l'usage qui exigeait des vêtements magnifiques, il parût en simple habit de moine. Estimant à sa juste valeur le caractère de Jean, le calife avait consenti à déroger à l'étiquette (c. CXXXI). Par sa conduite pleine de prudence, le moine en imposa encore davantage, dans cette audience, au souverain musulman, qui le pria de rester encore quelque temps à Cordoue et l'invita encore une fois à une conférence particulière. Jean accepta, et, à cette occasion, il osa même avancer que la puissance d'Othon surpassait celle de tous les rois contemporains, à quoi le calife répondit avec raison, en lui rappelant les révoltes qui avaient eu lieu sous son règne.

C'est au milieu de cette conversation que s'arrête la Vie de Jean. Cette dernière partie, qui se base sur des communications faites à l'auteur par son héros lui-même (2), est racontée, elle aussi, avec une grande richesse de détails et nous offre non seulement une lecture attrayante, mais même des faits historiques intéressants, notamment par rapport à la situation et à la condition des chrétiens d'alors sous un gouvernement mahométan (3).

Nous ajouterons encore que Jean, au retour de sa mission et après la mort d'Einold, en 959, fut élu abbé de son monastère. Il mourut en 973 (4). Pertz lui a prêté, à tort, la paternité de plusieurs ouvrages hagiographiques; l'un d'eux, la « Vie et les translations de saint Glodesindis », dont nous parlerons plus loin, doit être attribué plutôt, selon toute apparence, à l'auteur de la Vie de Jean, à Jean de Saint-Arnulf (5).

Voici encore une Vie qui ne manque point d'importance soit pour l'histoire ecclésiastique, soit pour l'histoire poli-

1. Il l'attendait déja depuis trois ans. V. c. CXXXIV.
2. C'est ce que dit l'auteur à propos de la première audience (c. CXXXIV : « Joannes ad haec, qui, sicut nobis postea referebat », etc.
3. Par exemple, c. CXXII sq., 129.
4. V. Schultze, *Op. c.*, p. 36 sq.
5. V., là-dessus, la dissertation de Schultze dans *N. Archiv.*, vol. IX, p. 495 sq. : *War Joannes von Gorze historischer Schriftsteller ?*

tique; c'est celle de saint Ulrich, *Vita S. Oudalrici* (1), évêque d'Augsbourg. Elle fut composée, de 983 à 993, par le prévôt de l'église cathédrale de cette ville, GERHARD, qui avait été en relations intimes avec le saint, surtout dans les dernières années de sa vie, comme nous l'apprend la Vie elle-même. Nous n'avons point, sur l'auteur, d'autres renseignements que ceux que renferme cet ouvrage. Ainsi que nous le lisons dans le prologue, il fut porté à écrire son livre par les nombreuses demandes qu'on lui adressait au sujet des miracles du saint; ne pouvant pas répondre à chacune en particulier, il répondit à toutes, en écrivant sa vie.

Le livre débute par une explication du mot *Oudalricus,* que l'auteur dérive exactement de *a paterna hereditate dives,* en faisant rapporter ici, pour le saint, le mot *paterna* à Dieu le Père. Après une courte exposition du contenu des vingt-huit chapitres de ce livre, vient la Vie elle-même.

Ulrich descendait d'une très illustre famille de l'Alemanie; son père était le comte Hupald (de Dillingen); sa mère, une Dietpirch, fille de Burchard, margrave de la Rhétie. Il était encore au berceau, que déjà ses parents le destinaient, paraît-il, au service de l'Église. On l'envoya faire son éducation au monastère de Saint-Gall, « parce qu'il y avait là beaucoup de moines appartenant à la noblesse, beaucoup de piété, et des études solides ». Il fut confié tout particulièrement au savant grammairien Waninc (2). Les religieux désiraient beaucoup le gagner à leur monastère; mais la recluse Wiborada, avec laquelle il était en religion (3), l'en dissuada en lui prédisant qu'un jour il recevrait un évêché sur le Lech. Après avoir terminé ses études, il quitta donc Saint-Gall et entra au service

1. Éd. Waitz dans *Monum. German. histor., Script.,* t. IV, p. 377 sq. (Praef.). — J. Koch, *Geschichte und Kultus des h. Ulrich,* Halle, 1875. (Dissertation.)

2. Il eut aussi Hartman pour maître, notamment dans l'étude de la religion, ainsi que nous l'apprend Ekkehart IV, dans ses *Casus S. Galli* (c. LVII). Les renseignements détaillés qu'il nous donne sur le séjour d'Ulrich, à Saint-Gall, et sur les visites qu'il fit dans la suite au monastère, sont un supplément essentiel pour cette Vie. Le commentaire de Meyer von Knonau, dans son édition d'Ekkehart, a encore ici une grande valeur.

3. V., à ce sujet, Ekkehart (*loc. c.*), et, ci-après, p. 501.

d'Adalbéron, évêque d'Augsbourg, homme d'un esprit très cultivé, notamment dans la musique, et qui, à cette époque, sous le règne de Louis l'Enfant, était à la tête du gouvernement. Le jeune Ulrich devint administrateur de ses revenus et son grand écuyer de bouche « praecoquus ». C'est à cette époque qu'il entreprit son premier voyage à Rome; il y apprit, de la bouche du pape lui-même, la mort de son évêque. Ne voulant pas se consacrer au service de Hiltinc, successeur d'Adalbéron, il se retira auprès de sa mère, qui, sur ces entrefaites, était devenue veuve. Mais, quinze ans plus tard, à la mort de Hiltinc, en 924, Ulrich, soutenu par ses parents, notamment par Burchard, duc d'Alemanie, et par le roi Henri, devint évêque d'Augsbourg.

Avant tout, Ulrich avait à remettre en état la ville qui, depuis la dernière incursion des Hongrois, était toujours dans un état de dévastation; il entreprit même de l'entourer de murailles. Quant à ses devoirs d'évêque, il les remplit avec un zèle à toute épreuve : il visita les églises et les monastères de son diocèse (1), tint chapitre avec le clergé, dont il surveilla étroitement la moralité (2), et trouva parfois, comme prédicateur, des accents d'une éloquence saisissante ; il aimait surtout à s'étendre sur les sept vices capitaux et sur leurs rejetons (proles) (3), et il s'entendait à merveille à peindre les châtiments de l'enfer et la félicité du ciel (c. IX) (4). Lui-même, il vivait dans une abstinence ascétique ; mais il voyait avec plaisir les autres prendre plaisir aux joies de la table, surtout

1. Dans ses visites, il voyageait sur un char attelé de bœufs et avec grand accompagnement de clercs, de vassaux et de pauvres qui, en chemin, se joignaient au cortège. (C. V.)

2. Il les soumit à un examen et demanda entre autres choses : « Si subintroductas mulieres secum habuissent et inde crimen suspicionis indicerent; si cum canibus vel accipitribus venationes sequerentur; si tabernas causa edendi vel bibendi ingrederentur, etc. » (C. VI.)

3. C'est ainsi que le rejeton de la tristesse se nomme *rancor*, *pusillanimitas*, *amaritudo*, *desperatio*; celui de la paresse ou « acedia » : *Otiositas somnolentia*, *importunitas*, *inquietudo*, *pervagatio*, *instabilitas mentis et corporis*, *verbositas* et *curiositas*. Ces deux vices, un peu difficiles à comprendre ici, sont donc bien expliqués par leurs rejetons.

4. Il y parlait aussi de la Jérusalem céleste ; et, à cette occasion, il donne la signification symbolique des pierres précieuses qui la décorent.

à la fête de Pâques (1), que l'auteur nous décrit ici avec de nombreux détails (c. IV). Il était le père des pauvres. Quant à ses devoirs envers le roi, il les remplit avec une grande fidélité, soit envers Henri, soit envers Othon, et cela à une époque où nombre de prélats s'insurgeaient contre lui. A la révolte de Ludolphe contre son père, Ulrich amena lui-même à ce dernier, lorsqu'il parut en Bavière (953), les levées faites par ses vassaux, bien que Ludolphe fut duc d'Alemanie. Ce fut aussi avec courage et avec succès qu'il résista aux ennemis, alors qu'Othon dut se retirer de Bavière, ainsi que le raconte l'auteur en détail (c. X). Ce fut lui également qui, de concert avec l'évêque de Coire, empêcha, en 954, la bataille sur l'Iller entre le père et le fils, et prépara la soumission de ce dernier. L'année suivante, Ulrich joua encore un rôle historique bien plus important, en défendant avec un courage à toute épreuve et une sage prudence, la ville d'Augsbourg contre les Hongrois, jusqu'à ce que l'approche de l'armée d'Othon les forçât à lever le siège. L'auteur nous dépeint, avec d'intéressants détails, soit ce siège, soit la poursuite de l'ennemi, taillé en pièces à la bataille du Lechfeld (c. XII).

Ulrich eut ensuite beaucoup à faire pour guérir les maux de la guerre, entretenir le clergé appauvri, rétablir les édifices détruits, et surtout l'église de Sainte-Afra, située en dehors des murs de la ville et brûlée par les païens. La sainte lui apparut en songe, pour lui donner ses instructions (c. XIII). L'auteur nous rapporte encore d'autres visions de l'évêque et même une vision d'un de ses clercs (2). Si, sous ce rapport, Ulrich payait le tribut à son époque, il ne le fit pas moins en se livrant à sa passion pour recueillir des reliques. C'est ainsi qu'il en apporta d'un deuxième voyage de Rome, pendant lequel il visita Saint-Gall ; il en apporta également de Saint-

1. A table, il n'y manquait point non plus de musique : « Tempore statuto symphoniaci venerunt, quorum tam copiosa multitudo fuit, ut pene intercapedinem aulæ secundum ordinem stando implevissent, et tres modos symphonizando perfecerunt. »

2. V. c. I à III, et XXXVII. Il eut la dernière vision, peu de temps avant sa mort ; à cette époque aussi, sa lecture favorite était le dernier livre des *Dialogues* de saint Grégoire (v. c. XXVI). Cf., ci-dessus, vol. II, p. 150.

Maurice et de Reichenau, et ordonna que l'on vînt solennellement d'Augsbourg au-devant de lui pour les escorter (c. XIV sq.). Après avoir parlé ensuite des guérisons obtenues par la bénédiction du saint, l'auteur nous raconte encore ses dernières années; son troisième voyage à Rome et ses efforts pour assurer sa succession sur le siège épiscopal à son neveu Adalbéron, qui, depuis longtemps, l'aidait dans ses fonctions; à cet effet il ordonna à ses sujets de lui rendre hommage. Mais, en cela, il se mit en conflit avec les lois canoniques et fut cité, pour ce fait, devant le synode de Ingelheim (972); notre auteur y prit lui-même la défense d'Ulrich, dont la voix était trop faible pour se défendre lui-même (c. XXIII). L'affaire fut arrangée; Ulrich regretta plus tard son procédé (1), qui resta sans succès, attendu qu'Adalbéron mourut avant lui. L'auteur nous raconte sa fin, avec de grands détails (c. XXVI sq.); il le pouvait d'autant mieux qu'il avait servi lui-même de soutien et de consolation à ce vieillard que l'âge seul avait affaibli. Il mourut le 4 juillet 973. Le dernier chapitre de cette *Vie* est consacré à une courte biographie de son successeur Henri, qui avait reçu l'évêché d'Augsbourg par l'influence toute-puissante de son parent, Burchard, duc d'Alémanie. Il prit part à la révolte d'Henri de Carinthie et de Henri, duc dépossédé de Bavière, contre Othon II; mais, plus tard, il répara son infidélité en prenant part à l'expédition de l'empereur en Italie et à la bataille malheureuse en Calabre (982), d'où il ne revint pas (2).

Cette *Vie* nous offre encore, comme supplément, un recueil des miracles que le saint opéra bientôt après sa mort, à son tombeau (3). Ce supplément n'est point rattaché à la *Vie* pour la forme; mais ce n'est pas non plus un ouvrage à part et indépendant, car, s'il a un épilogue, il n'a point de prologue. On peut y voir avec quelle rapidité se répandait le culte du saint.

1. V. c. XXVI.

2. L'auteur dit seulement : « Sive captivus, sive occisus, etiam ibi remansit. »

3. Ce qu'il y a d'original, c'est qu'il devint d'usage que ceux qui venaient chercher la guérison à son tombeau offrissent un bâton, en sorte que, peu à peu, il y en eut un si grand nombre, qu'on fut obligé de les brûler.

L'ouvrage de Gerhard eut encore une suite des plus importantes. Ludolphe, un des successeurs d'Ulrich, le présenta au pape, à Rome, et il servit de base à la canonisation solennelle d'Ulrich, en 993. Au commencement du siècle suivant, il fut remanié et remis à neuf, afin de lui procurer une plus grande diffusion en l'abrégeant un peu et en lui donnant un style plus élégant (1). Et, en effet, le récit de Gerhard est prolixe; mais c'est précisément ce qui le rend important pour la postérité, vu surtout qu'il ne manque pas de nous présenter les faits avec de vives couleurs : son style est souvent incorrect et mêlé de germanismes; mais, par contre, il est naturel et concluant.

Parmi les Vies de saints moins importantes, nous en trouvons à cette époque, en Allemagne, deux de femmes pieuses, qui méritent d'être mentionnées ici : ce sont les Vies de Ida et de Wiborada. La première (2) fut composée, au commencement de la neuvième décade, par un homme que nous connaissons déjà, Uffing (3), et, la seconde, par Hartman, religieux de Saint-Gall, vers la fin du siècle.

Ida appartient à la catégorie des saintes assez peu nombreuses qui étaient mariées. Elle était fille d'un comte de la France de l'ouest. Charlemagne fit une expédition en Gaule pour y apaiser une révolution qui y avait éclaté; parmi les grands de l'est qui le suivirent, — c'est la Vie qui nous le dit dès le début — se trouvait « un certain préfet », Egbert : il tomba malade et fut mis entre les mains du père d'Ida pour se rétablir. Ida, elle-même, sa fille unique, qui avait une grande beauté, se chargea de soigner le malade. De cette manière prirent naissance des relations qui, après le rétablissement d'Egbert, aboutirent au mariage. Non seulement l'empereur donna son approbation à ce mariage, mais il octroya même beaucoup de propriétés à Egbert, afin de mieux le recommander à son beau-père; il fit plus, il l'éleva à la dignité de comte des

1. Elle fut revue, en effet, pour la deuxième fois, par Bernon, abbé de Reichenau, tandis que la première revision n'était point achevée.

2. Editée par R. Wilmans dans son ouvrage : *Die Kaiserurkunden der Provinz Westphalen.* Vol. I, p. 470 sq.

3. V., ci-dessus, p. 342 (paginat. allem.).

Saxons entre le Weser et le Rhin. En se rendant dans ses propriétés, le jeune couple arrive à Hirutfeld (aujourd'hui Herzfeld) sur la Lippe. Là, sur le territoire de son mari, Ida, à la suite d'un rêve dans lequel un ange lui apparaît, fonde un oratoire avec un lieu de sépulture, près de l'église, pour elle et pour son mari. Ce pieux mariage ne fit qu'alimenter la vertu des deux époux (1). Mais, après la mort d'Egbert, Ida mena une vie toute ascétique, donnant ses revenus aux pauvres. Telle est son histoire bien simple, mais qui pourtant ne manque pas d'un certain charme romantique.

Uffing nous la raconte dans les premiers chapitres du livre *premier*, où il nous fait encore part de quelques guérisons miraculeuses d'ancienne date, qui auraient eu lieu au tombeau de la sainte; dans un *second* livre, il nous raconte celles qui eurent lieu à une date plus récente, depuis que l'église était passée de la possession des Ludolphes à celle de l'abbaye de Werden, vers la fin du IXe siècle. Ces miracles, en agrandissant la réputation de la sainte, donnèrent lieu, ainsi que nous le dit l'auteur, à sa translation dans l'église elle-même, en 980, par le ministère de Dado, évêque de Munster, et cette translation fit à son tour concevoir à l'auteur l'idée d'écrire la Vie (2).

La biographie de Wiborada (3), femme qui souffrit le martyre en 926, offre une bien plus grande richesse. Il est vrai de dire aussi que l'auteur vécut à une époque bien plus rapprochée de celle de son héroïne, et qu'il pouvait encore mettre à

1. C'est là une reconnaissance rare de la valeur du mariage, rare dans la vie des Saints. Il est dit ici : « Si enim ut apostolicus sermo sonat, sanctificatur vir infidelis in mulieri fideli : quanto magis vasa paria sanctitatis alterutris emicant suffulta virtutum instructionibus ? Quid super hoc convenientius profertur, quam duobus in carne una, unam inesse spiritus sancti indiscussam operationem, quae illos deforis connubiali jure connexos, ardentiori coelestium inflammavit amore. » L. I, c. IV, fin.

2. Ainsi que *aliqua gesta de beatae Idae sanctimonia* que l'évêque récita succintement (*succincte*) à cette occasion (l. II, c. VII) et qui fournirent du moins une partie de la matière. — Dans la translation de Pusinne, *Translatio Pusinnae*, (fin du neuvième siècle), Ida est donnée commè la mère de Warin, premier abbé de Corvey. Wlimans se déclare contre la justesse de cette opinion (*Op. c.*, p. 293 sq.), que soutient Weitz, *König Heinrich I*, p. 189.

3. Mabillon, *Acta SS. S. Bened.*, Saec. V, ed. l. I, p. 43 sq.

profit des communications de contemporains du frère de Wiborada (1). Elle aussi descendait d'une famille noble; la Souabe était sa patrie. L'auteur explique son nom par *consilium mulierum*, et elle en confirma, dit-il, l'étymologie par l'action : elle se conseilla d'abord bien elle-même en imitant Marthe et Marie ; elle s'éleva par les efforts de sa vie active au sommet de la vie contemplative et devint ainsi un modèle, non seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes. Dès ses plus tendres années, elle montra des pensées sérieuses (2). Chaque jour elle allait à l'église qui était assez éloignée; mais elle s'occupait aussi sérieusement de travaux manuels. Par exemple, elle travaillait pour son frère Hitto, qui était alors à l'école du monastère de Saint-Gall; elle faisait aussi de la belle toile de lin qu'elle donnait aux moines pour recouvrir l'Écriture-Sainte (c. v). Lorsque Hitto fut devenu prêtre, elle lui offrit aussi son concours et apprit de lui les psaumes; en même temps, elle était infatigable dans le soin des pauvres et des malades. Ayant entrepris, avec son frère, le voyage de Rome, elle lui conseilla d'entrer au monastère de Saint-Gall. Elle se consacra elle-même de plus en plus à la vie ascétique. Pendant quatre ans, elle vécut en ermite sur une montagne voisine du monastère; après cela, elle se laissa enfermer dans une cellule que l'évêque de Constance, Salomon II, avait fait bâtir exprès pour elle près de l'église de Saint-Magnus, à Saint-Gall (c. xv). Elle y jouit d'une grande réputation : c'est ainsi qu'elle détermina le jeune Ulrich de Dillingen, comme nous l'avons vu ci-dessus (3), à embrasser plutôt la vie ecclésiastique séculière que la vie du monastère (c. xvii); c'est ainsi encore qu'elle prit les intérêts du monastère auprès du duc Burchart, qui le pillait (c. xxii). Elle avait fréquemment des visions. C'est en s'appuyant sur l'une d'elles qu'elle prédit, une année à l'avance, l'invasion des

1. V. p. 9.
2. Ce qui est intéressant, c'est de trouver ici le passe-temps des enfants de cette époque : « Inepta etiam parvulorum ludicra devitans, nugaces joculatorum scurrilitates despiciens, aniles veteranorum fabulas detestans, ad incesta quaeque carmina pudicas aures obturavit. » C. i
3. V., ci-dessus, p. 460*(paginat. allem.).

Hongrois en 926 : ils ravagèrent le monastère et lui apportèrent à elle-même la mort du martyre qu'elle avait tant désirée. A l'approche de l'ennemi, elle refusa de quitter sa cellule et de se retirer avec les moines dans une forteresse qu'ils avaient construite. L'auteur nous raconte (c. xxv sq.) ce fait avec de vives couleurs (1).

A la fin de cette Vie (c. xl), nous trouvons encore le fait suivant, à savoir que l'évêque d'Augsbourg, Ulrich, à l'occasion d'une visite qu'il fit à Saint-Gall, donna la première impulsion à la composition de la Vie de sainte Wiborada. Ce fut lui, en effet, qui invita à l'écrire le doyen Ekkehart I qui, après une guérison obtenue par l'intercession de la sainte (2), avait fait vœu de faire connaître sa vie : il la commença; mais, toutefois, il ne trouva jamais le temps de la finir. L'ouvrage d'Hartman est écrit dans un style dégagé et correct, pour cette époque ; il nous fournit un témoignage favorable pour la culture littéraire qui subsistait encore toujours dans ce monastère.

Parmi les Vies de saints écrites en *Lorraine* et dignes d'être mentionnées ici, la plus intéressante, comme aussi la plus importante est celle de l'écossais *Kadroe* (3), composée à l'époque d'Othon II (4), et très probablement par un moine de Waussor, près de Dinant, sur la Meuse, à la prière de son abbé Immo, auquel la Vie est adressée. Ainsi qu'il nous le fait remarquer dans la lettre à l'abbé qui accompagne l'envoi du livre, l'auteur a écrit son ouvrage en se basant seulement sur des communications orales : ces communications lui venaient

1. V., là-dessus, Waitz, *König Heinrich I.*, p. 89 sq.

2. Cette guérison s'explique difficilement : il fut guéri de douleurs rhumatismales par le cilice de la sainte, qu'il avait passé autour de lui.

3. *Vita S. Cadroae*, dans Mabillon *Acta SS. ord. s. Bened.*, saec. V, p. 482 sq. — Schultze, *Forschungen*, etc. p. 51 sq.

4. Il y a au c. iv, un fait qu'on n'a pas encore relevé; l'impératrice Adelaïde est désignée comme « *invicti* Ottonis Augusti genitrix ; » il résulte de là que cette Vie a été composée, selon toute probabilité, avant la malheureuse bataille livrée en Calabre, en 983; or, comme le monastère de Waussor avait pour le saint un intérêt tout spécial, ainsi qu'on le verra ci-dessus, et que un certain Immo en devint abbé en 982, il est très vraisemblable que c'est là qu'à été écrite cette Vie. Cela, une fois admis, l'époque de la composition cadre au mieux avec les années 982-983.

de témoins oculaires; c'est la Vie elle-même qui nous l'apprend (1),

Kadroe mérite notre attention en ce sens qu'il prit une part toute spéciale à la réforme des monastères en Lorraine; sa Vie est en même temps intéressante pour l'histoire de la civilisation. Originaire de l'Écosse, il est nommé fils de Fochertach qui, descendant d'un sang royal et possédant de grandes richesses, avait épousé Bania, veuve aussi distinguée que lui par la naissance. L'union de cette femme resta longtemps stérile; mais enfin ses prières furent exaucées, grâce à l'intercession de saint Colomban à qui elle s'était adressée. Le saint annonça à la mère, dans un songe, la naissance d'un fils, auquel elle donnerait le nom de Kadroe; ce fils, pour correspondre à la signification de son nom, devait être un guerrier invincible dans le camp du Seigneur (2). A partir de là, ces sortes de visions jouèrent le rôle le plus important dans la Vie du saint. C'est ainsi que la mère, éclairée par l'une d'elles, et bientôt après la naissance de son fils, choisit elle-même une institutrice parmi le grand nombre des personnes nobles qui aspiraient à cette place. C'est aussi à la suite d'un songe qu'un oncle de Kadroe, un ecclésiastique, exige qu'on lui donne l'enfant « pour l'instruire », c'est-à-dire, en cet endroit, pour le former à la vie ecclésiastique; mais le père n'y consent qu'après la naissance d'un deuxième fils, et encore, n'est-ce qu'à la suite d'un songe et d'un miracle dont il est effrayé, qu'il donne son consentement. Après avoir fait ses premières études auprès de son oncle, Kadroe se sent un penchant irrésistible pour les études classiques (3), et l'oncle, auquel la Sagesse elle-même apparaît dans un songe (4), se

1. V. c. XXIX, où il nous raconte la guérison d'un jeune homme par Kadroe, et où il ajoute : « Adhuc testis est factae in se clementiae. » Cette donnée convient, elle aussi, à l'époque que j'ai assignée pour la composition; avec cela, il ne faut point perdre de vue que le Saint, d'après les recherches savantes de Schultze (*Op. c.*, p. 53), mourut de 965 à 966.

2. « Qui juxta nominis sui virtutem bellator in castri domini invictus ascendet ex adverso opponens murum, paratus stare in proelio pro domo Israël. » C. IV. — *Cath* signifie, il est vrai, « combat », en irlandais.

3. « Juvenis amore corripitur discendi, quem nisi saecularibus tradatur studiis, moriturum putares. » C. X.

4. Cette sagesse est qualifiée — et en cela se manifeste un grand respect

laisse facilement déterminer à consentir à ses désirs. Il l'envoie en Irlande, auprès du savant Artmachus. La connaissance de la littérature profane le rendra encore plus habile dans la science de la théologie : Platon n'a-t-il pas connu Jérémie?... Riche de connaissances dans toutes les branches de la science, principalement dans l'astronomie, Kadroe retourna chez lui, pour les communiquer à ses compatriotes. Toutefois, le dessein de la divine Providence était qu'il ne restât point dans sa patrie. C'est ce qu'un songe révéla à son oncle (1). Mais, dès qu'on apprit que le jeune homme avait l'intention de quitter son pays, les parents, le peuple, et même le roi Constantin s'y opposèrent d'abord. — Kadroe prit ensuite le chemin de Londres, en passant par Cumberland et York, dont ses parents étaient souverains; arrivé à Londres, il fut témoin d'un incendie qui menaçait toute la ville, il conjura les flammes, et l'éteignit (c. XVII). De Londres, il continua son voyage par mer.

Arrivé à Boulogne avec douze pieux compagnons, il se dirigea vers le monastère de Péronne; mais il reçut ensuite de la comtesse Hersinde le sanctuaire de Saint-Michel, dans la forêt de Thierache, où tous treize menèrent ensemble une vie ascétique; Kadroe fut choisi pour « leur maître et leur père (2) » par ses compagnons. Mais il refusa cet honneur, et un autre, Macalan, reçut cette fonction. Entre temps, le désir de fonder un vrai monastère grandit en eux; et c'est pour cela que la comtesse envoya, pour y prendre conseil, Kadroe

pour les lettres profanes — de « Dei virgo, fulgore vultus fulgorem solis vincens, adeo annosa, ut non putares eam nostri temporis, licet videretur juvenis, *septiformi* veste induta, cui quidquid dici et cogitari potest intextum erat. » Il est facile de reconnaître que l'auteur s'appuie ici sur Boëce auquel la Philosophie apparaît dans le début de son ouvrage. *De Consolatione philosophiae.*

1. Il vit trois précipices dont le troisième avait une profondeur vertigineuse et une longueur immense : Kadroe doit le franchir et le franchira. Ces précipices signifient le renoncement volontaire au monde (*rerum spontanea amissio*), la séparation de sa patrie, la vie monastique. (C. XI sq.)

2. Non point comme abbé, car cette société d'ascètes écossais ne formait point encore un monastère, ainsi que le montre une phrase qui vient bientôt après : « Interea devotionis desiderio crescente, monasticae religioni coeperunt aspirare. » (C. XX.)

à Fleury et Macalan à Gorze, deux monastères célèbres, ainsi que nous l'avons déjà vu.

A leur retour, Macalan, qui était déjà abbé de Thierache, devint encore abbé d'un nouveau monastère, Waussor, près de Dinant, que la comtesse venait de fonder, et Kadroe fut nommé prévôt de ce dernier. Mais, voyant que la direction de deux maisons était au-dessus de ses forces, Macalan céda complètement Waussor à Kadroe (c. xxi). Sa réputation de sainteté ne tarda pas à se répandre au loin, et à attirer beaucoup de personnes à la vie monastique : il avait fait maintes guérisons merveilleuses. C'est ainsi que l'évêque de Metz, Adalbéron, le fit venir dans cette ville et le nomma abbé du monastère Saint-Clément, qu'il voulait relever (c. xxiv). Le saint déploya là son activité depuis le milieu du siècle jusqu'à sa mort. Elle vint le surprendre, chargé d'années, au retour d'une entrevue qu'il avait eue avec l'impératrice Adélaïde, à Nierstein, sur le Rhin, où elle l'avait mandé de venir, lorsqu'elle était sur le point de partir pour l'Italie (965-966).

La biographie de saint Chrodegang (1), composée à Gorze (avant 987) nous offre un caractère bien différent. La Vie de Kadroe s'appuie sur des communications orales, faites encore probablement par des compagnons du héros. L'auteur nous y esquisse la biographie d'un contemporain des plus distingués : ce portrait nous transmet, dans un style sans prétention, bien des traits intéressants sur les mœurs et le caractère national des Écossais. Par contre, la Vie de Chrodegang n'est qu'une vaste compilation puisée aux sources les plus diverses et écrite dans une langue où domine le pathos. Le sujet en est emprunté aux *Gestes* des évêques de Metz de Paul Diâcre ; mais, outre cet ouvrage, l'auteur a mis à profit surtout les *Gesta Romanorum pontificum*, l'*Histoire des Lombards* de Paul, et un grand nombre de *Vies de Saints*.

Chrodegang, dont l'auteur fait ici, par sa mère Landrada, un petit-fils de Charles-Martel (§ 6 sq.), fut élevé, d'abord au

1. Ed. Pertz dans les *Monum. German. histor.*, Scriptores, t. X, p. 552 sq. (Praef.). — Rettberg, *Kirchengesch. Deutschl.* vol I, p. 493 sq. — Schultze, *War Joannes von Gorze historischer Schriftsteller?* (V. ci-dessus, p. 469, rem. 4, paginat. allem.).

monastère de Saint-Trudon, et ensuite à Metz; après quoi, il fut appelé à la cour et devint référendaire de Charles. Élu plus tard, sous Pépin, évêque de Metz, il remplit cette fonction, sans renoncer cependant à celle qu'il occupait dans le monde (§ 18). Il bâtit divers monastères, entre autres celui de Gorze, et, à l'occasion de la fondation de ce dernier, l'auteur nous raconte une légende avec tous ses détails (§ 27). Dans une chasse, un cerf poursuivi par Pépin, se réfugie dans la cellule d'un ermite, cachée au sein d'une épaisse forêt. Cette place sembla être favorable pour la construction d'un monastère. Afin d'orner de reliques les nouveaux monastères, celui de Gorze surtout, d'après notre auteur, Chrodegang se rendit lui-même à Rome, où le pape lui donna celles des saints Gorgonlus, Nabor et Nazarius. Mais comme les reliques de saint Gorgone étaient tenues en grande estime par les Romains, il se forma parmi le peuple, ainsi que nous le raconte ensuite notre auteur, une espèce de légende, d'après laquelle ces reliques n'auraient pas été données par le pape, mais auraient été volées par Chrodegang, qui aurait corrompu les gardiens. Les Romains se mettent donc à la poursuite « des saints voleurs » ; mais un orage, que Dieu envoie bien à propos à ces derniers, les force à rebrousser chemin. Toutefois ce danger écarté, un autre plus sérieux paraît à l'horizon. Chrodegang s'arrête au monastère de Saint-Maurice, où on lui enlève secrètement saint Gorgone : ce n'est qu'en chemin toutefois qu'il en fait la constatation, « attendu que les porteurs n'étaient plus réjouis par un miracle du saint. » (§ 30). Plus tard, Pépin lui ayant donné des troupes, Chrodegan put rentrer en possession de ses reliques, en menaçant les moines de leur prendre saint Maurice lui-même, s'ils ne lui rendaient point saint Gorgone (§ 31). Ces récits devaient servir à rehausser le mérite du saint : il est mis en effet ici sur le même pied que saint Maurice, dont la réputation est universelle. La Vie, qui s'arrête en cet endroit, nous est parvenue dans un état incomplet.

Il n'y a aucune raison suffisante d'attribuer la paternité de cet ouvrage à Jean de Gorze, dont nous avons déjà étudié la vie ci-dessus ; la pompe et le pathos de la dic-

tion (1) semblent plutôt incompatibles avec le caractère et l'esprit cultivée de cet homme.

Disons encore ici brièvement quelques mots d'une Vie dont nous avons déjà mis à profit le contenu dans le livre précédent : je veux parler de la Vie de Radbod (2), évêque d'Utrecht, laquelle appartient vraisemblablement au commencement de notre période. Elle a été écrite d'après des communications orales de contemporains de Radbod lui-même (3), par un auteur anonyme, qui était apparemment un clerc de son diocèse. Malheureusement, il a trop peu envisagé, dans ce petit ouvrage, l'action épiscopale de ce prélat que distinguait la culture de son esprit,

A côté des Vies de saints, nous avons encore à parler, dans cette période, des ouvrages de légendes, ayant pour sujet les miracles opérés par les reliques, et qui se trouvent par suite intitulés *Miracula*. Ils se rattachent plus ou moins à d'anciennes Vies ou Translations, auxquels ils servent de complément; ils peuvent avoir de l'intérêt, par quelques données particulières, pour l'histoire politique ou pour celle de la civilisation. Parmi ces miracles, citons d'abord ceux de saint Gorgone : *Miracula S. Gorgonii* (4), qui, pour le sujet, se rattachent à la vie de Chrodegand que nous venons d'étudier. Ils ont été écrits, eux aussi, selon toute apparence, par un moine de Gorze, qui a puisé en partie aux mêmes sources d'où ont été tirées les Vies de Chrodegand et de Jean de Gorze (5). Ici encore, nous trouvons le récit de l'acquisition des reliques par Chrodegang et de leur détournement à Saint-Maurice, et ce récit, à quelques variantes près, concorde en général avec

1. Donnons-en du moins un exemple. Il est dit, au § 10, de l'évêque Sigibald : « Infirmitatis molestia, quam podagram vocant, omnino erat afflictus. Cumque *hoc langoris camino velut aurum obrizum decoqueretur* » etc. Il n'y manque point non plus de discours artificiels, fabriqués par l'auteur, par exemple aux § 14 et sq.

2. V., ci-dessus, p. 184 sq.; et cf. *Histoire littéraire*, t. VI. p. 208.

3. V. § 5 de la Vie.

4. Ed. Pertz dans les *Monum. German. histor.*, Scriptores t. IV, p. 238 sq. — Schultze, V., ci-dessus, p. 469, rem. 1.

5. Comme l'a démontré Schultze, *Op. c.* Il prouve en même temps que Jean de Gorze ne peut pas être l'auteur des miracles, comme le prétendait Pertz.

celui de la Vie (c. 2 sq.). D'autre part, nous y retrouvons également, et en partie mot à mot, quatre récits de la vie de Jean, lesquels ont trait aux relations de l'évêque Adalbéron avec le monastère de Gorze (c. VIII sq.). Après cela, nous n'avons plus à faire remarquer que la translation des reliques de saint Gorgone, de Gorze à Metz, à cause de l'invasion des Hongrois en 919 (c. VII), et la mention de l'autre invasion de ces mêmes Hongrois en 954, laquelle est mise ici sur le compte du duc Conrad (c. XX), que l'auteur appelle le plus grand ennemi du monastère (1).

Deux ouvrages de ce genre se rattachent aux deux Vies qui portent le nom de Lupus comme auteur, l'un à la Vie de Wigbert, *Vita Wigberti*, qui a été sûrement composée par le célèbre abbé de Ferrières; l'autre, à la vie de Maximin, *Vita Maximini*, qui peut-être est sortie également de sa plume (2). Le premier de ces deux ouvrages, les miracles de Wigbert, *Miracula Wigberti* (3), a été écrit par un moine du monastère de Hersfeld, monastère qui possédait les reliques de Wigbert et avait donné lieu à l'écrit de Loup. On doit le faire remonter au commencement du règne d'Othon le Grand. Il nous relate notamment des miracles que l'auteur vit opérer lui-même ou qu'il entendit raconter par des contemporains. Au début, il nous indique le motif qui lui a fait prendre la plume : s'appuyant sur les guérisons corporelles opérées par les reliques du saint, il crut prouver ce que Wigbert peut faire pour le salut des âmes ; aussi doit-on le prier assidûment. De tels ouvrages avaient pour but de donner encore plus d'extension au culte des saints. Dans ce livre, on distingue deux parties (4) : jusqu'au chapitre douzième, le sujet consiste à raconter les miracles où se manifestait le secours du Saint; à partir de là, par contre, l'auteur se borne à nous montrer à quel point le Saint s'entendait à châtier. Ce qu'il y a d'intéressant, au point de vue de l'histoire, c'est d'y trouver la mention de la fortifi-

1. Ce qui peut rendre douteuse son impartialité.
2. V., ci-dessus, vol. II, p. 206 sq.
3. Ed. Waitz (par fragments) dans les *Monum. German. histor.*, Scriptores, t. IV, p. 224 sq. (Praef.).
4. V. le début du chapitre treizième.

cation qui protégeait le monastère contre les païens (c. v), et d'y voir relatée la bataille contre les Sorbes ; elle eut lieu en 892, et Arno, évêque de Wurzbourg, y perdit la vie (c. xi).

L'autre ouvrage, les miracles de Maximin, *Miracula Maximini* (1), est indiqué, dans la préface, comme un deuxième livre de la vie, vu qu'il est destiné à relater les miracles opérés encore par les reliques, après la composition de cette Vie elle-même. L'auteur de ces miracles est Siegehard, moine du monastère de Saint-Maximin de Trèves, où l'on possédait les reliques du saint. Il composa son livre vers 963 et à la prière de son abbé Wiker, qui lui fournit des matériaux : son but était l'édification des lecteurs ; aussi regarda-t-il comme inutile de s'en tenir à l'ordre chronologique et se contenta-t-il plutôt de ranger les récits d'après les liens de parenté qu'ils avaient entre eux. Parmi ces récits, ceux où il nous communique les démêlés du monastère avec les ducs et les comtes de Lorraine ont un certain intérêt historique.

Pour ce qui est des *Translations*, nous parlerons, en premier lieu, de l'ouvrage mentionné ci-dessus et attribué avec raison à Jean, abbé de Saint-Arnulf (2), il traite de sainte Glodesinde (3), et comprend deux parties, dont la première contient une Vie de la Sainte, et la deuxième, bien plus développée, le récit de trois translations de ses reliques et celui des miracles qui s'accomplirent à cette occasion. Dans la troisième décade du VII[e] siècle, Glodesinde avait fondé, à Metz, un monastère, dont elle fut la première abbesse. C'est à la prière des religieuses de ce monastère que notre auteur composa cet ouvrage, en majeure partie, d'après des sources écrites, dans la septième décade du siècle. Les translations, dont la première se fit au VIII[e] siècle, n'eurent lieu, à Metz, que d'une église à l'autre, et furent occasionnées par de nouvelles constructions ou par des réparations. Cet écrit est surtout digne d'intérêt par un épisode historique sur les évêques de Metz depuis Drogon, qui présida à la deuxième translation

1. Ed. Waitz (par fragments) dans les « Monum. German, histor. », *l. c.*, p. 228 sq. (Praef.)
2. Schulze, *Op. c.*, p. 505 sq.
3. Migne, *Patrologie latine*, t. CXXXVII, p. 218 sq.

(830), jusqu'à Albéron I[er], sous lequel eut lieu la troisième (c. XXIX sq.).

Mentionnons encore ici une translation qui nous offre un nouvel exemple d'un pieux larcin de reliques, je veux dire la translation de saint Épiphane, *Translatio Epiphanii* (1). Parmi les ecclésiastiques du haut clergé allemand qui accompagnèrent Othon I[er] dans son expédition en Italie, en 964, se trouvait aussi Otwin, évêque de Hildesheim. Il profita de cette occasion pour recueillir, dans ce pays, ce qui pouvait être utile à son église, par exemple — et cela est digne d'éloges — un nombre extraordinaire de livres, non seulement théologiques, mais même philosophiques et, à ce qu'il paraît, appartenant à l'antiquité (2), en sorte que les études prirent un nouvel essor à Hildesheim. Mais ce qu'il tenait à recueillir surtout, c'étaient des reliques, que les évêques lui accordèrent facilement à sa demande ; toutefois, il fut très prudent et prit bien garde à ne pas se laisser tromper par ces rusés d'Italiens. Il ne recula même pas devant un larcin pour se mettre en possession de quelques-unes, par exemple de celles de saint Épiphane, patron de Pavie. Bien qu'il n'ait pas mis lui-même ce larcin à exécution, le vol n'en fut pas moins commis, avec son assentiment, par un de ses prêtres, Thangward, lorsqu'ils furent arrivés de Rome dans la capitale de la Lombardie, mêlés au cortège d'Othon, après son élévation à la dignité impériale. Ce prêtre procéda comme un vrai vandale : il détruisit le monument funèbre, véritable objet d'art, pour atteindre son but coupable ! (c. V). L'objet volé fut d'abord transporté secrètement à Reicheneau, d'où eut lieu, en 965 (c. VIII), sa translation à Hildesheim.

Cet écrit a été composé par un ecclésiastique anonyme de Hildelsheim, d'après les communications de Thangward lui-même, après la mort d'Otwin, et, par conséquent, après 934.

1. Dans : *Monum. German. histor.* Scriptores, t. IV, p. 248 sq.

2. Ce passage est assez remarquable : « Librorum nichilominus tam divinae lectionis quam philosophicae fictionis tantam convexit copiam, ut qui illorum penuria inerti ante torpebant otio, frequenti nunc studii caleant negotio. » (C. II.) Le mot *fictionis* indique, à mon avis, qu'il s'agit de philosophes de l'antiquité.

CHAPITRE SEIZIÈME

HAGIOGRAPHIE DE LA FRANCE ET DE L'ITALIE. ADSON.

L'hagiographe le plus fécond de cette période appartient à la France; malheureusement ses ouvrages n'ont pas une grande valeur historique. J'ai nommé Adson, de Moutier-en-Der, appelé aussi Adson de Toul (1). Il descendait d'une illustre famille de Bourgogne. Élevé dans le monastère de Luxeuil, fondé par Saint-Colomban, où il prit l'habit religieux, il se distingua bientôt à un tel point qu'il fut appelé, comme professeur, à l'école épiscopale de Toul, dans la sixième décade. C'est là qu'il débuta dans sa carrière d'écrivain. Mais un champ plus vaste s'ouvrit à son activité, lorsqu'il suivit Albéric, le nouvel abbé de Moutier-en-Der, qui avait entrepris de relever ce monastère, et lorsque, après la mort d'Albéric, il en devint abbé lui-même, à la fin de la septième décade. Cependant Adson ne se borna pas à prendre une part importante à la réforme de son propre monastère; il entreprit aussi celle de plusieurs autres, par exemple, celle du monastère Saint-Bénigne, à Dijon, dont il eut pour cela pendant deux ans la direction. L'évêque de Troyes lui confia également l'amélioration de la liturgie dans son église. Cependant, toutes ces affaires pratiques, qui témoignent de la haute estime qu'Adson s'était acquise, ne lui firent pas oublier ses études. Il se composa une bibliothèque considérable, écrivit des ouvrages et resta en correspondance avec les savants de son siècle, tels que Gerbert — il assista à sa discussion avec Otrich, en Italie — et Abbon de Fleury. C'était peut-être aussi son amour de la science, sans parler d'autres motifs bien louables, qui lui fit entreprendre ce pèlerinage à Jérusalem, où la mort vint le surprendre pendant la traversée d'Égypte (992).

1. *Opera*, dans la *Patrologie latine* de Migne, t. CXXXVII, p. 597 sq. — *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 471 sq.

Adson a composé un grand nombre de Vies de saints (1); mais ce ne sont, pour la plupart, que des révisions d'anciennes vies, dont les héros sont des saints d'une époque antérieure à la sienne. Adson, comme ses contemporains, faisait consister le principal mérite de son travail dans l'exposition au point de vue du style; mais comme ces anciennes Vies qu'il remaniait n'existent plus, ses ouvrages ne manquent pas de valeur, même au point de vue du fond.

A la prière d'Odon, abbé de Moutier-la-Celle, il écrivit la vie de Frodobert, fondateur et premier abbé de ce monastère. Élevé dans l'école épiscopale de Troyes et dans le monastère de Luxeuil, Frodobert, qui se distinguait par ses études de la Bible, comme aussi par sa piété, reçut du roi Clovis, fils de Dagobert, vers le milieu du VIIe siècle, un terrain boisé, appelé, de mémoire d'homme, « Insula Germanica », et situé dans un faubourg de Trogès; après l'avoir desséché et après en avoir purifié le sol, il y bâtit une petite *Cella* avec un oratoire où, en compagnie de quelques frères, il se livra à la vie contemplative (c. XI sq.). C'est là un des nombreux exemples de la grande part que les monastères prirent au défrichement du pays. — Après avoir encore parlé des miracles nombreux et variés, ainsi que de la mort du saint, Adson termine son ouvrage par une relation détaillée de sa translation dans une autre église, en l'année 872, deux siècles environ après sa mort.

Cette vie est écrite dans un style simple et bon pour cette époque. La vie de Mansuetus, par contre, *Vita Mansueti* (2), a une plus large envergure et a été composée à grand frais de rhétorique; Gerhard, évêque de Toul (963-994), avait prié Adson de l'écrire. C'est ce que nous dit le prologue dans

1. Dans une seule, la « Vie de Mansuetus », Adson se nomme lui-même comme l'auteur; pour les autres, à l'exception de la « Vie de Waldebert », sa paternité nous est confirmée par le moine anonyme du monastère de Moutier-en-Der, qui ajouta, au milieu du onzième siècle, un deuxième livre à la « Vie de Bercaire », écrite par Adson : c'est dans le chapitre onzième, où il parle en général des ouvrages et de la vie d'Adson, qu'il nous apprend ces détails. V. Mabillon, *Acta SS. Benedicti saec. III, l. c.*, p. 814. Ce chapitre (édité également dans les *Monum. German. histor.*, Scriptores, t. IV, p. 448) est aussi une source importante pour la biographie d'Adson.

2. Fragments dans les *Monum. Germ. histor.*, Script., t. IV, p. 509 sq.

lequel l'auteur se nomme abbé et se qualifie de ce titre. Au prologue se rattache un poème dithyrambique, en l'honneur du saint, lequel est écrit en majeure partie en distiques léonins, ainsi qu'un acrostiche de son nom en hexamètres aussi léonins. Ces poèmes se distinguent par l'habitude de l'auteur à manier la langue et à construire le vers. La *Vie* elle-même se divise en deux livres dont le premier a pour sujet la vie du saint, et, le deuxième, les miracles qu'il fit après sa mort, et particulièrement à l'époque où vivait l'auteur. Malheureusement, cette biographie du premier évêque de Toul (1), est complètement apocryphe, bien que l'auteur s'appuie sur des faits et gestes de cet évêque (c. xi et xiv). Combien faut-il mettre de ces fictions sur le compte de ces gestes, qui reposaient sans doute, elles aussi, sur d'antiques traditions? combien en faut-il attribuer à l'auteur? — C'est ce qu'on ne saurait déterminer (2).

Déjà chrétien dans sa patrie, Mansuetus va trouver Pierre à Rome, et celui-ci l'envoie en Gaule en qualité de missionnaire. Il prêche à Toul et y convertit le roi païen avec son peuple. Le fils de ce monarque s'était noyé dans la Moselle : Mansuetus le rappela à la vie, trois jours après sa mort. Le jeune homme fait une description terrible de l'enfer, dans lequel il a séjourné si longtemps (c. ix) et effraie par là ses compatriotes. Nous n'apprenons ni le nom de ce roi, ni celui de son peuple. La fondation des antiques églises de la ville est attribuée à Mansuetus (c. xi), et saint Ammon est donné comme son successeur. Quant au deuxième livre, je me contenterai de faire remarquer que le corps du saint fut porté en procession dans la ville (c. xx) (3), soit à l'occasion d'une sécheresse, soit encore à l'occasion d'une épidémie, (une peste de bubons).

La Vie de Basol, *Vita Basoli*, composée par Adson, n'est, qu'une élaboration détaillée et stylistique d'une courte biogra-

1. Il était Écossais d'origine, et s'apelait Mansui.
2. D'après *l'Histoire littéraire* (*l. c.*, p. 483), il y aurait ici une confusion avec un autre évêque du même nom et du cinquième siècle.
3. La peste diminua et l'on vit tomber en même temps une pluie qu'on implorait depuis très longtemps.

phie ancienne et anonyme, composée à la fin du IXe siècle et qui se basait elle-même sur la tradition orale (1). Le saint était le fondateur du monastère de Reims, qui portait son nom. Adson avait été invité à écrire ce livre par l'abbé du monastère, (lequel, à cette époque, s'appelait également Adson), de même que par le célèbre Gerbert.

Basol, d'une naissance illustre, était des environs de Limoges. Sa piété l'engagea, dès sa jeunesse, à renoncer au monde. Dans ce but, il se rendit au tombeau de saint Remi, et pendant ce voyage un ange lui servit de guide (c. x). Accueilli avec honneur, à Reims, par l'évêque Aegidius (569-590), qui avait reçu autrefois l'hospitalité chez ses parents, Basol entra dans le monastère de Verzy, où il fut initié aux études de la théologie (c. xv). Mais, plus tard, aspirant à une plus haute perfection, il choisit la vie érémitique et se bâtit lui-même, près de là, au sommet d'une montagne boisée, une cellule et un oratoire. Il y vécut pendant quarante ans, prêchant la parole de Dieu au peuple qui accourait en foule. Il mourut vers 620, après avoir appelé auprès de lui un neveu pour lui succéder,

A cette vie se rattache étroitement un petit livre intitulé : *Libellus de translatione et miraculis sancti Basoli*, qui appartient à Adson seul. Cette Translation eut lieu sous Hincmar et se fit à l'église, consacrée en même temps à Saint-Basol et à Saint-Martin. Parmi les miracles, empruntés en partie à la *Chronique* de Flodoard, quelques-uns ont trait à l'invasion des Hongrois, en 919 (c. VII sq.).

Ainsi que le prétend l'auteur anonyme de Moutier-en-Der, le dernier ouvrage d'Adson fut la Vie du fondateur du monastère de Hautviller, dans le diocèse de Reims, et du monastère de Moutier-en-Der, par conséquent la Vie de Berchaire, *vita Bercharii*, le premier prédécesseur d'Adson. Cette Vie n'est, elle aussi, qu'une élaboration d'une Vie plus ancienne et reposant sur une base historique peu sûre. Le saint descendait d'une noble famille d'Aquitaine. Nivard, archevêque de Reims, fit la connaissance de ce jeune homme, plein de talent,

1. V. cette Vie dans Mabillon, *Acta SS. s. Bened. saec. II*, *l. c.*, p. 60 sq.

dans un voyage en Aquitaine, et il détermina ses parents à le consacrer au service de l'Église. Berchaire se rendit à Reims et y entendit les leçons de saint Rémacle (c. v). Ensuite il entra au monastère de Luxeuil. Mais, après quelque temps, il revint auprès de Nivard et fonda, de concert avec lui, le monastère de Hautviller, et, plus tard, vers 690, à lui seul, un monastère de femmes et un monastère d'hommes, dans la forêt de Der, où il les peupla d'abord avec des prisonniers qu'il racheta (1). Dans le but de se procurer des reliques pour ces monastères, il fit le voyage de Jérusalem, et, à plusieurs reprises, celui de Rome (c. xvii). Il mourut en 684, assassiné par un de ses moines, dont il était le parrain : il fut vénéré comme martyr.

On attribue encore à Adson, mais avec peu de probabilité (2), le livre *De miraculis sancti Waldeberti*, que l'auteur, ainsi qu'il nous l'apprend dans le prologue, avait dédié aux religieux de Luxeuil, pour les remercier de l'éducation qu'ils lui avaient donnée L'auteur y déclare expressément vouloir se restreindre aux faits et gestes de Waldebert, et aussi d'Eustasius, qui ont eu lieu dans son siècle, et pour cela il renvoie aux Actes officiels ; toutefois il passe à la Vie du premier qu'il expose brièvement, tandis qu'il n'y est point du tout question des miracles du dernier, arrivés du temps de l'auteur.

L'auteur débute par l'expulsion de Colomban, auquel Eustasius succéda comme abbé et qui eut lui-même Wildebert pour successeur. Ce dernier était un riche et noble chevalier (*miles*) ; sur le conseil d'Eustasius, il était entré au monas-

1. « Nam viam publicam, vulgo *Cantillam* dictam, expetens, pretio a praetereuntibus suscepit captivas puellas octo, quas in sancta religione edocens, Deo dicatas ibi manere constituit. » (c. xiv.) Pour ce qui est du monastère d'hommes, voir c. xvii.

2. Contre la paternité d'Adson, on peut objecter d'abord que l'auteur, dans le prologue qu'il envoie au destinataire du livre, s'attribue un deuxième nom (qui est *Hermiricus*), lequel ne se retrouve nulle part et qui devait assurément le distinguer d'un autre Adson : à cela, il faut ajouter que l'auteur anonyme (v. ci-dessus, p. 475, rem. 1), ne cite point cet ouvrage. — Pour la paternité d'Adson, l'on met en avant, outre les relations qu'il avait avec ce monastère, que ce nom « d'Hermiricus » n'est qu'un prénom qu'on lui avait donné dans sa jeunesse (peut-être une expression de tendresse), qu'il a voulu rappeler ici. Cf. *Histoire littéraire* (*l. c.* p. 472.)

tère, auquel il donna ses importantes possessions. L'auteur parle ensuite des infortunes du monastère dans les temps modernes, c'est-à-dire depuis le milieu du IXe siècle (c. XI), des incursions des Normands, de la décadence des mœurs et du pillage du monastère par de puissants laïques. Pour rentrer dans les biens qu'on leur avait enlevés, les religieux eurent recours à un singulier moyen : ils portèrent en procession les reliques du saint sur leurs terres, afin de lui en faire ainsi reprendre possession à lui-même. Les faits merveilleux, qui eurent lieu à cette occasion, forment le principal sujet de ce livre.

Adson a composé encore un écrit en prose d'un autre genre qui agrandit sa réputation, et qui, même deux siècles plus tard, exerça quelque influence sur la littérature nationale des Français (1) : c'est son *Libellus de Antechristo* (2). Il l'écrivit à la prière de la reine Gerberge, épouse de Louis d'Outremer, et, par conséquent, encore avant sa promotion à la dignité d'abbé (3). Cette princesse désirait être renseignée par lui « sur l'impiété de l'Antechrist ainsi que sur sa puissance et son origine. »

Adson explique d'abord le nom : *Antechrist*, qui veut dire « contraste complet avec le Christ ». Autant celui-ci était humble, autant celui-là est pétri d'orgueil; de même que le Christ élèvera les humbles, ainsi l'Antechrist les abaissera; il élèvera les impies, et prêchera les vices qui sont le contraire des vertus; il anéantira l'Évangile et fera revivre le culte des démons. — Il a déjà eu, dans le temps passé, beaucoup de partisans, tels que Néron, Antiochus (4) et Domitien, et il en a encore, parmi les laïques comme parmi lesclercs. Quant à son

1. Du moins indirectement. V., plus loin, p. 480, rem. 1 et Turnoiement Antechrist de Huon de Mery; cf., avec cela, la *Dissertation* de Grebel sur cet ouvrage. Leipzig 1883, p. 44.

2 Édité dans la *Patrologie latine* de Migne (t. 101, p. 1289 sq.), parmi les ouvrages attribués à Alcuin, d'après l'édition de ces mêmes ouvrages par Du Chesne, bien que Migne lui-même n'attribue point ses écrits à Alcuin.

3. Encore avant 954, année où mourut Gerberg; c'est, d'après cela, un des premiers écrits d'Adson.

4. Il s'agit ici, apparemment, d'Antiochus Epiphane, contre lequel est dirigée la vision de Daniel. Quant aux rapports de Néron avec l'Antechrist,

origine, il naîtra parmi les Juifs, dans la tribu de Dan; comme les autres hommes, il aura père et mère, et ne devra point le jour, ainsi que plusieurs le racontent, à une vierge seule. Mais, au moment de sa conception, le démon pénétrera dans le sein de la mère (1). De même que le Christ naquit à Béthléem, l'Antechrist naîtra à Babylone; il sera élevé à Bethsaïde et Corozaïn (2), et recevra des leçons de magiciens et de sorciers. Il viendra ensuite à Jérusalem, persécutera les chrétiens, rétablira le temple, y fixera sa demeure, se fera circonscrire et dira qu'il est le fils du Dieu tout-puissant. D'abord, il convertira à son opinion les princes et les rois, et ensuite, par eux, les peuples eux-mêmes. Il visitera les lieux sanctifiés par la présence du Christ et enverra ses messagers et ses prêtres dans le monde entier. Il fera des signes et des miracles, grands et inouïs (3) : les élus eux-mêmes seront dans le doute et se demanderont si ce n'est pas là le Christ qui doit revenir à la fin du monde. Il cherchera à convertir les fidèles par l'effroi, par ses présents et ses miracles; ceux qui ne voudront point renier Dieu, seront mis à mort au milieu de cruels tourments. Ce temps d'épreuve durera trois ans et demi.

Après avoir décrit le temps de l'Antechrist, Adson traite la question de savoir à quelle époque il viendra. Il renvoie au passage bien connu de la deuxième épître de saint Paul aux Thessaloniciens (4), qu'il explique comme suit. La révolution (*discessio*) qui précèdera l'arrivée de l'Antechrist, c'est la décadence de tous les empires qui se détacheront de l'empire romain, le dernier empire universel. Certes, il est déjà détruit

voir vol. I, p. 92 sq. Mais pourquoi, parmi les empereurs qui persécutèrent les chrétiens, choisit-il Domitien?

1. Ces fables sur la naissance de l'Antechrist, semblent n'avoir pas été sans influence sur le récit de la naissance de Merlin, telle que nous la trouvons, en ancien français, dans le Roman de Robert de Boron.

2. V. *saint Math.* (c. XI, v. 21) : « Vae tibi Corozain, vae tibi Bethsaida, quia, si in Tyro et Sidone factae essent virtutes, quae factae sunt in vobis, olim in cilicio et cinere poenitentiam egissent. »

3. « Faciet ignem de coelo terribiliter descendere, arbores subito florere et crescere, mare turbari et subito tranquillari, naturas etiam in diversis figuris mutari etc. » Il ressuscitera aussi les morts.

4. C. II, v. 3 : « Ne quis vos seducat ullo modo, quoniam *nisi venerit dicessio primum*, et revelatus fuerit homo peccati, filius perditionis. »

en majeure partie; mais « si longtemps que subsisteront les rois des Francs, la dignité de l'Empire romain ne périra pas complètement, et se maintiendra (*stabit*) en eux ». Le dernier et le plus grand d'entre eux, comme aussi de tous les rois, le possédera encore tout entier « ainsi que le disent nos docteurs » ; après avoir fidèlement administré l'Empire, il ira à Jérusalem et là, sur le mont des Oliviers, il déposera et la couronne et le sceptre : ce sera la fin de l'Empire des Romains et des Chrétiens. Ensuite l'Antechrist se manifestera.

Après avoir continué l'explication de ce passage de la Bible (dans les versets suivants), il parle encore de ce dernier roi pour nous dire que, « d'après les livres sybillins », il vaincra les peuples de Gog et Magog qui s'élèveront dans le nord et qu'il appellera au baptême tous les païens et tous les Juifs. Son règne durera cent douze ans. Après que Dieu et le Christ auront hérité de la couronne déposée par lui, Élie et Énoch descendront du ciel pour fortifier les fidèles dans le combat contre l'Antechrist. Celui-ci s'élèvera contre eux dès qu'ils auront accompli leur mission, et il les tuera; mais le Seigneur les ressuscitera, trois jours après. Puis l'Antechrist livrera les fidèles au glaive, ou bien il fera des apostats, qui recevront sur le front le signe de son « caractère ».

L'auteur passe ensuite à la fin de l'Antechrist. Une fois son règne de trois ans et demi terminé, Jésus-Christ le citera devant son tribunal, et ce maudit, en face de l'éclat de la lumière divine, sera saisi d'une telle frayeur, qu'il en mourra (1), ou bien, ainsi que l'enseignent les savants, il sera tué au mont des Oliviers, sur son trône et à l'endroit où le Christ s'élèva dans le ciel. Mais le Seigneur ne viendra point immédiatement après pour juger le monde; non, ainsi que nous l'enseigne le livre de Daniel, il accordera encore quarante jours aux pécheurs pour faire pénitence, attendu qu'ils ont été séduits par l'Antechrist. Combien de temps après cela ce délai durera-t-il encore ? Dieu seul peut le savoir.

Cet écrit eut une grande diffusion, ainsi qu'en font foi ses

1. « Tanta erit eminentia adventus splendoris Christi, ut prae fulgore divini luminis sordibus ventris per excessum emissis totus coinquinatus sic prae timore pereat. »

nombreuses copies, et nous avons cru devoir en donner une analyse exacte, à cause de l'influence qu'il a exercée. Cet aperçu montre que la marche de l'exposition n'est point également sûre partout. Ce travail, en effet, était une compilation, soit de la Bible, soit de divers ouvrages, notamment de ceux de saint Augustin, d'Alcuin, de Raban, et de saint Rémi d'Auxerre (1).

D'après l'auteur anonyme de Moutier-en-Der, Adson a écrit également plusieurs ouvrages en vers, mais ils ne nous sont point parvenus. Il composa, par exemple, quelques hymnes comme d'ailleurs il expliqua celles qui portent le nom de saint Ambroise, par des gloses. Ensuite, toujours d'après le même témoin, il entreprit, à la prière de son ami Abbon, abbé de Fleury, de mettre en hexamètres le deuxième livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, et ses vers, dit l'auteur anonyme, surpassent ceux des Anciens (2). Qu'Adson ait eu une grande habileté dans l'art métrique, c'est ce que montrent d'ailleurs les quelques poèmes qui nous sont parvenus dans ses biographies (3).

Nous trouvons, dans deux Vies de cette période, une toute autre valeur historique que dans les hagiographies d'Adson; elles ont été écrites par des religieux de Cluny et nous donnent la biographie de leurs célèbres abbés *Odon* et *Majolus* L'un des auteurs était certainement un Italien; quant à l'autre, la chose est moins certaine (4). Le premier, qui avait nom *Johannes* (5), est l'auteur de la Vie d'Odon de Cluny,

1. V. *Monitum praevium* (p. 1290), et Zezschwitz, *Das Drama vom Ende des roemischen Kaiserthums und von der Erscheinung des Antichrist* (Leipzig, 1880) qui renvoie notamment au commentaire des *Épitres* de saint Paul par Haimon, commentaire attribué par d'autres à Remi (v. p. 37 et 155). Cf. aussi p. 41 et 158 sq. — Il serait fort à désirer qu'on fît une étude approfondie sur les sources de cet écrit d'Adson; cette étude devrait marcher de pair avec une édition critique du texte, lequel a des variantes multiples dans les divers manuscrits.

2. Cf., ci-dessus, p. 348. } paginat. allemande.
3. Cf., ci-dessus p., 479. }

4. Je veux dire à cause du nom de Syrus qui, autant que je le sache, ne se rencontre que pour des Saints de l'Italie.

5. Dans Mabillon, *Acta SS. ord. s. Bened.*, *l. c.*, T. VII, p. 148 sq. (Cf. *ibid.*, p. 122).

dont j'ai profité pour l'esquisse biographique donnée ci-dessus (1). Il était de Rome, et chanoine dans cette ville, lorsque Odon fit sa connaissance : Jean le suivit à Pavie où il prit l'habit religieux. Pendant deux ans il fut le compagnon d'Odon et l'escorta dans tous ses voyages. Ce qu'il lui entendit raconter de sa vie forme le principal contenu de son ouvrage, qu'il dédia à des moines de Salerne qui l'avaient prié de leur donner une esquisse de ses souvenirs. Cette Vie forme un ouvrage considérable, car il contient des digressions qui, pour être nombreuses, ne manquent parfois pas d'intérêt. Il se divise aussi en trois livres. Le premier va jusqu'à l'élection d'Odon à la dignité d'abbé; le second et le troisième ne sont délimités par aucun fait chronologique, et, dans l'un et l'autre, on trouve assez peu de suite pour l'ordre du temps : l'on peut même dire que des données chronologiques plus exactes y font généralement défaut, ainsi que cela a lieu si souvent dans les biographies des Saints. A tout prendre, cet ouvrage laisse l'impression d'un compte-rendu fidèle, relevé par la simplicité du style, en sorte qu'il est, pour la biographie du célèbre réformateur des monastères, une source très importante où l'on trouve des communications très intéressantes sur l'histoire de la civilisation.

L'autre Vie accuse, par contre, des prétentions littéraires bien plus grandes; elle a pour auteur un moine nommé *Syrus* (2) qui était intimement lié avec le successeur de Majolus, Odilon, auquel il adressa son ouvrage. La lettre qui l'accompagnait nous apprend qu'il l'acheva à la prière d'Odilon; un voyage qu'il avait entrepris en Italie l'avait empêché, en effet, d'y mettre la dernière main. Mais ce n'est point encore sous cette forme qu'il devait être édité, car, ainsi que nous l'apprenons d'un document postérieur, il fut complété après la mort de Syrus par un certain Adebald que nous ne connaissons pas d'ailleurs (3).

1. V. p. 170 sq.; j'y renvoie pour le contenu de la Vie.

2. Dans Mabillon *Acta SS. ord. s. Bened. l. c.*, T. VII, p. 764 sq. (Prolegg.) — *Histoire littér.*, T. VI, p. 498 sq. — Pour la valeur de l'ouvrage comme source historique, voir Schultze dans : *Forschungen z. deutschen Geschichte*, vol. XXIV, p. 153, et Sackur. *N. Arch.*, vol. XII. p. 505.

3. Ce texte est publié dans les *Acta SS.*, Maii, T. II. p. 668 sq.

La vie de Majolus est elle-même divisée en trois livres, dont le premier va jusqu'à son élection à la dignité d'abbé de Cluny. Majolus descendait d'une très riche et très illustre famille d'Avignon. Orphelin de très bonne heure, le jeune homme ayant vu les terres de sa famille ravagées par une invasion des Sarrazins, se rendit chez un de ses proches parents, à Mâcon. L'évêque y ayant fait sa connaissance le décida à embrasser la vie ecclésiastique et le fit chanoine de son église. Après cela, Majolus pour terminer ses études, se rendit à Lyon, où l'abbé de l'Ile-Barbe, Antoine, « homme très versé dans la philosophie » brillait alors comme professeur (1). D'après notre auteur, Lyon se distinguait à cette époque, comme siège des arts libéraux, entre toutes les autres villes de cette contrée, où non seulement les études, mais même la moralité laissaient beaucoup à désirer (2). De retour à Mâcon, Majolus obtint la dignité d'archidiacre. Sa libéralité envers les pauvres, de même que son zèle à faire valoir ses connaissances scientifiques en instruisant les jeunes clercs, qui affluaient auprès de lui de différentes contrées, augmentèrent sa réputation, en sorte que, à la vacance de l'archevêché de Besançon, il fut appelé sur ce siège d'une voix unanime, par le clergé et par le peuple. Mais Majolus refusa cette haute dignité. Il aima mieux entrer (vers 942) au monastère de Cluny, dont Heimard était alors abbé, et où il remplit les fonctions de bibliothécaire et « d'apocrisiarius », lesquelles répondaient mieux à son goût et à sa culture scientifiques. Toutefois, il ne voulut plus entendre parler de la poésie profane de l'antiquité ; les « poètes divins » devaient lui suffire (c. XIV). Dans ce premier livre, Syrus nous parle encore d'un voyage de son héros à Rome.

1. Voir Le Laboureur, *Les Mazures de l'Isle-Barbe*, T. I, p. 516, de la belle édition Vitte et Perrussel, Lyon, 1887. (Note des traducteurs.)

2. « Offensa namque sapientia, quae propter se ipsam tantum appetenda est, quorundam lucris turpibus, multorum indisciplinata vita, omnium postremo tepide se appetentium inhonesta desidia, praeceptorum inopia intercedente priorumque studiis collapsis, hujus nostrae exitialiter perosa regionis, Lugduni sibi aliquamdiu familiare consistorium collocavit. » c. V. C'est là une phrase intéressante à plus d'un point de vue pour l'histoire de la civilisation !

Le livre deuxième commence à son élévation à la dignité d'abbé. Elle eut lieu encore du vivant d'Heimard, qui, ayant perdu la vue, le demanda lui-même. L'auteur s'étend ensuite (c. III sq). sur le genre de vie et l'activité de Majolus : il était si zélé pour l'étude que, dans ses voyages, il lisait même à cheval; et il ne dédaignait point « les philosophes (1) ni les livres de la sagesse profane », bien qu'il ne s'appropriât que ce qui lui était utile à lui-même comme clerc; il avait une grande connaissance de la Bible, du droit canon, ainsi que des institutions relatives à la vie monastique. C'était en même temps un orateur excellent, et son éloquence gagnait beaucoup de personnes à la vie ecclésiastique. Il rétablit la discipline dans les monastères de sa dépendance. Dans les visites qu'il faisait aux cours, et ces visites n'étaient point rares, il sut toujours conserver sous tous les rapports sa dignité ecclésiastique. Cependant il ne dépassa pas la mesure dans l'ascétisme, ni dans les vêtements, ni dans la manière de se nourrir (c. VII) : il dédaigna d'afficher son abstinence, comme le faisaient tant d'autres. Il aimait à se retirer pour quelques jours, du commerce des hommes, afin d'être plus près de Dieu. Tous les traits de son caractère, tels que Syrus nous les décrit, trahissent dans le héros un homme supérieur par la culture de l'esprit : l'antiquité classique avait apparemment aussi une bonne part dans cette éducation. Elle se manifestait également, ainsi que le montre notre auteur, dans ses argumentations. Syrus parle après cela des miracles opérés par le Saint, et il cite, en première ligne, ses conversions, et le rappel à la vie de personnes mortes en esprit. Nous passons ici les autres sous silence (2). — Le dernier chapitre de ce livre traite des relations étroites qui régnaient, entre Majolus et Othon le Grand ainsi qu'entre lui et Adelaïde, épouse de ce monarque. Othon favorisa beaucoup la réforme des monastères; et l'impé-

1. Sont-ce les païens ? — Ce n'est que par occasion que Syrus nous apprend que Majolus lisait l'ouvrage de saint Denys l'Aréopagite intitulé *Hierarchias*. (L. III, c. XVII.)

2. Faisons remarquer seulement qu'ici, comme nous l'avons déjà vu pour Gérald (v. p. 200), l'eau dans laquelle il s'était lavé jouait un certain rôle, bien que ce fût à l'insu du Saint (c. XIII).

ratrice qui avait une grande vénération pour l'abbé, lui confia le rétablissement et la direction d'un de ses monastères, près de Pavie.

Le troisième livre débute par le récit d'une aventure périlleuse qui arriva à l'abbé pendant son voyage d'Italie, alors que, après un long séjour dans ce pays, il revenait à Cluny (973). Il avait déjà franchi les sommets des Alpes et se trouvait dans l'étroite vallée des Orsières avec beaucoup de peuple pour l'accompagner à cause de sa sainteté, lorsque, tout à coup, il fut attaqué par les Sarrazins, qui étaient encore à Fraxinetum, et fait prisonnier avec la foule qui l'escortait. Il fut même blessé à la main d'un coup de flèche en voulant protéger un de ses domestiques. Une forte rançon envoyée de Cluny fut seule capable de les faire mettre en liberté, lui et sa suite. Cet accident, arrivé à un homme si distingué que Majolus, eut du moins un bon résultat : les Sarrazins, vaincus dans une bataille par le comte Guillaume d'Arles et le markgrave Arduin de Turin (1), furent enfin chassés de Fraxinetum. L'auteur se complaît, pour ainsi dire, dans la pompeuse description qu'il nous fait de cette bataille.

Majolus était également en grande faveur auprès d'Othon II ; le jeune empereur et sa mère lui offrirent en même temps la tiare pontificale (975), mais il la refusa (c. VIII) ; plus tard, il servit d'intermédiaire pour amener une réconciliation entre l'empereur et sa mère (980), et il arriva à son but en faisant appel à la conscience du fils (c. IX). C'est lui aussi qui l'avertit de ne pas aller à Rome, où il trouverait son tombeau (2). — Vient ensuite une longue série de miracles du Saint, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé au chapitre dix-neuvième, l'auteur nous raconte sa mort, à un âge avancé (994), pendant un voyage qu'il faisait pour se rendre au monastère de Saint-Denis, qu'on l'avait prié de réformer.

Avec sa biographie, l'auteur a manifestement voulu faire un chef-d'œuvre, afin d'honorer ainsi son héros. C'est pour cela que le style en est fréquement recherché et fleuri ; çà et

1. Cf. Dümmler, *Otto der Grosse*, p. 485.

2. C. 10. Un songe même, dans lequel il vit un lion étranglé par une chaîne de fer, lui annonça la mort d'Othon Ier. *Ibid.*

là, la prose se transforme en hexamètres — qui cependant ne sont pas généralement rimés — (1), ou bien elle devient de la prose rimée. Ce dernier cas se rencontre déjà dans l'épitre adressée à Odilon (2).

Une Vie remarquable, qui appartient encore à notre période est sûrement l'œuvre d'un Italien, et même d'un Romain : c'est la biographie d'Adalbert de Bohême, apôtre de la Prusse. Elle fut écrite par un moine du monastère de Saint-Alexis et de Saint-Boniface de Rome, à la prière d'Othon III, ami intime du Saint, et encore du vivant de l'empereur, vers l'an 1000. Selon toute probabilité, l'auteur était *Johannes Canaparius* (3), qui succéda à l'abbé Leo dans le gouvernement du monastère et qui mourut en l'an 1004.

Le Saint était fils d'un des hommes les plus illustres et les puissants de la Bohême, pays habité encore en majeure partie par des païens, tandis que les chrétiens qui s'y trouvaient n'avaient de chrétien que le nom. Au baptême, il reçut le nom national de Woitech (c'est-à-dire consolation de l'armée). Il fut dangereusement malade, pendant son enfance; ses parents, pour le sauver, le consacrèrent au service de l'Église. Après avoir reçu, dans sa famille, les premiers éléments de l'enseignement par un prêtre, Radla (4), son père l'envoya chez Adalbert, évêque de Magdebourg, dont l'école épiscopale était dirigée par Ottrich, maître célèbre. Elle se distinguait

1. Vu que cet auteur aime la prose rimée ; c'est là un éclatant témoignage qui nous montre que les hexamètres léonins n'étaient point encore de mode en dehors de l'Allemagne.

2. Par exemple : « Recte vero disputare non praevalet de *virtutibus*, quisquis hic fuerit *vacuus*, quoniam mens, cui caret *intelligentia*, id discere nequit *scientia*. Haec idcirco aggredi *cunctabar*, quibus me nulla virtute *dignabar* » etc., etc.

3. Dans : *Monum. German. histor.. Scriptores*, T. IV, p. 574, sq. (Praef.) — Lohmeyer, *St. Aldalbert, Bischof von Prag*. Tirage à part de la Revue : *Zeitschrift für preuss. Geschichte und Landeskunde*. 1872. — Wattenbach, *Deutsche Geschichtsquellen*. Vol. I, p. 330 sq. et 402.

4. Ainsi que nous l'apprenons d'une autre Vie d'Adalbert, composée postérieurement (vers l'an 1004) et basée sur celle de Canaparius ; cette Vie fut écrite par un ancien élève de l'école épiscopale de Magdebourg, Brun, qui mourut aussi en Prusse (1009), en qualité d'évêque-missionnaire. V. la Vie qu'il composa, dans les *Monum. German.*, *l. c.*, p. 596 sq. (V., sur lui-même, la préface, p. 577 sq.), et cf. ici, c. xv.

alors entre toutes par un grand nombre d'élèves, comme aussi par une foule de livres (c. III). L'archevêque accueillit le jeune homme avec une grande affabilité et, en lui administrant la confirmation, il lui donna son propre nom. Les parents n'épargnèrent aucun sacrifice pour qu'Adalbert fît des études sérieuses : son maître reçut pour cela de l'or et de l'argent, ainsi que les plus beaux présents. L'élève, plein de talent, s'appropria facilement la science profane, qu'il posséda plus tard à un haut degré.

Après une série d'années, l'appel d'Ottrich à la cour impériale et la mort de l'archevêque (981), Adalbert retourna dans sa patrie, où il reçut enfin la prêtrise. Bientôt mourut l'évêque de Prague. Sa mort, à l'approche de laquelle il éleva les accusations les plus violentes contre lui-même et contre son peuple, croyant voir l'enfer ouvert devant lui, fit sur Adalbert une impression profonde (c. XI). Cette impression l'abattit d'autant plus que, malgré sa jeunesse, il se voyait appelé à lui succéder, ayant été élu par le prince et par le peuple (982). Il est bien probable qu'il s'opéra en lui un changement intérieur (1), car, à partir de cette époque, il s'adonna de plus en plus à la vie ascétique. Après avoir reçu, à Vérone, l'investiture impériale et la consécration épiscopale de l'archevêque de Mayence (983), Adalbert se dévoua à ses fonctions avec le plus grand zèle et se distingua notamment par des œuvres de charité. Mais, malgré son amabilité chrétienne et malgré ses prédications, les Tchèques, ce peuple grossier, n'en persistèrent pas moins dans leur immoralité, adonnés qu'ils étaient à une sensualité effrénée. L'insuccès de son ministère détermina Adalbert à abandonner son évêché. Trois abus surtout, qu'il combattit en vain, l'engagèrent à prendre cette résolution : la polygamie, le mariage des prêtres, et la vente des prisonniers chrétiens aux Juifs (c. XII). D'abord il se rendit à Rome, pour demander conseil au pape. Le Souverain Pontife approuva sa résolution et lui conseilla de se consacrer à la vie contemplative. Adalbert avait l'intention de visiter le tombeau du Sauveur, afin de « mener une vie pauvre sous un

1. Cf. Bruno, *l. c.*, c. VII.

autre soleil ». Il distribua donc toute sa fortune aux pauvres, donna congé à ses serviteurs et, après avoir changé d'habits, accompagné seulement de son frère Gaudentius et de deux clercs, il se mit en route, n'ayant pour tout bien que la charge d'un âne. Arrivés au Mont-Cassin, ils firent une halte, et l'abbé le dissuada de donner suite à son projet, en lui représentant que ce changement perpétuel d'un lieu dans un autre convenait peu à la vie contemplative. L'abbé, par des motifs égoïstes, espérait attacher l'évêque à son monastère. Mais Adalbert devina son plan: il abandonna bien son pèlerinage; mais il se dirigea vers la demeure de l'ascète Nilus, si célèbre à cette époque, et atteignit, après deux jours, son monastère. Celui-ci le renvoya à Léon, abbé du monastère de Saint-Alexis, à Rome. Adalbert se rendit à Rome et, après avoir fait le noviciat et obtenu l'autorisation du Souverain Pontife — dont il avait besoin en qualité d'évêque – il y fut reçu comme moine en 990 (c. xvi).

Mais, après quatre ans, pendant lesquels il eut à soutenir de terribles combats intérieurs, Adalbert dut retourner dans le monde. Son métropolitain, Willigis, archevêque de Mayence, exigea qu'il revînt dans son évêché, qui était sans pasteur : les habitants de la Bohême avaient envoyé une ambassade, et un synode, tenu à Rome, décida en leur faveur (994). Adalbert fut reçu à Prague avec de grandes démonstrations de joie. Le peuple promit de s'amender. Toutefois, l'amendement ne fut pas de longue durée. Un évènement amena bientôt une nouvelle rupture. Une femme adultère qu'on poursuivait chercha un refuge auprès de l'évêque, qui l'enferma dans l'église d'un monastère de femmes. Mais Adalbert ne put parvenir à la protéger, bien qu'il s'opposât en personne à la foule ameutée : il fut honni, et la coupable, arrachée de l'autel, eut la tête tranchée. Après cela, Adalbert retourna à Rome, dans son monastère (995) [c. xx] (1).

1. Bruno nous communique, en ces termes, un essai qu'il fit pour convertir les Hongrois, pendant cette deuxième période de son administration : « Non tacendum quod juxta positis Ungariis nuncios suos misit, nunc se ipsum obtulit ; quibus et ab errore suo parum mutatis umbram christianitatis impressit. » (c. xvi.)

Au printemps de l'année suivante, Othon III se rendit à Rome pour y être couronné : c'est à cette époque qu'il vit le Saint de plus près. Avec l'empereur apparut aussi Willigis, qui exigea de nouveau le retour de l'évêque ; il l'obtint même du pape, avec cette restriction que, si Adalbert ne récoltait aucun fruit dans son diocèse, il serait autorisé à aller prêcher l'Évangile aux païens. Le Saint revint donc en Allemagne (1). Il y vécut, pendant quelque temps, dans l'intimité de l'empereur, qu'il rencontra à Mayence ; ce prince romanesque et jeune, fut ravi de ses colloques religieux, dans lesquels le Saint voulait allumer en lui l'amour de la patrie céleste, lui montrant le néant des choses terrestres, sans négliger toutefois de lui faire voir en même temps les devoirs de sa haute position. Et effectivement le cœur les réunissait tous deux. Pour se préserver de l'orgueil, Adalbert se chargea, dans le château, des services les plus bas ; pendant la nuit, par exemple, il cirait les souliers de tout le monde.

A cette époque déjà, ainsi que nous le montre un songe qu'il eut, toutes ses pensées se dirigeaient vers la vie du missionnaire et vers le martyre qui la couronnerait (c. XXIV). C'est assurément pour se fortifier dans ce dessein qu'il entreprit, à cette époque, un voyage en France, et qu'il y visita les sanctuaires les plus célèbres : le tombeau de saint Martin, à Tours ; les reliques de saint Benoît, à Fleury ; celles de saint Denys, à Paris ; et celles de saint Maur, à Saint-Maur (2). Il ne savait que trop qu'il ne fallait pas songer à retourner en paix à son siège épiscopal ; les habitants de la Bohême n'avaient-ils pas assassiné quatre de ses frères, depuis qu'il l'avait quitté ? Adalbert se rendit donc d'abord en Pologne, afin de s'informer, par des ambassadeurs du duc Boleslas, de l'accueil qu'on lui ferait dans sa patrie. La réponse pleine de colère qu'ils reçurent le délia de ses devoirs épiscopaux.

1. D'après Bruno (*l. c.*, c. XIX) il y vint avec l'empereur ; mais à cela s'oppose le récit de Canaparius, qui le fait voyager avec l'évêque Notger et ajoute (c. XXIII) : « Cumque velut duorum mensium iter agerent, venerunt Moguntiam, ubi *regressus* ab Italicis oris *imperator commoratus est.* » D'après cela, l'empereur se trouvait déjà à Mayence, à l'arrivée d'Adalbert dans cette ville.

2. Bruno seul mentionne ces deux derniers lieux (c. XIX).

Alors enfin, il put se consacrer à la vie des missionnaires, qu'il ambitionnait si ardemment. Après y avoir réfléchi, il se décida (c. XXVII) à aller en Prusse, et le duc de Pologne seconda son entreprise, par un navire chargé de guerriers. C'est ainsi qu'Adalbert, accompagné de son frère Gaudentius et d'un prêtre, aborda à Danzig, qui était situé immédiatement à la frontière de l'empire de Boleslas ; là, il donna le baptême à une foule de personnes. De Danzig, le bateau le conduisit, en peu de jours, dans le pays de Prusse, où il les déposa, lui et ses deux compagnons. Il y fut, dès le début, accueilli avec des sentiments hostiles, et ayant reconnu, après quelques jours, que sa mission n'y porterait aucun fruit, il rebroussa chemin ; mais, en route, il fut attaqué et mis à mort (997). Cette entreprise, commencée d'une manière imprudente, ainsi que le reconnaissait Adalbert lui-même (1), est racontée en détail par notre auteur, comme aussi dans deux autres écrits contemporains, qui forment un supplément au sien (2).

Canaparius pouvait puiser à de bonnes sources et, en partie même, dans les communications orales de son héros, avec lequel il était lié d'une étroite amitié ; son récit est écrit dans un latin bon pour cette époque, et qui montre l'homme formé par les classiques : la style exempt de pathos et d'exagération, plein de chaleur par l'étroite sympathie qu'il avait pour le Saint, donne en général à sa relation un cachet de vérité.

Mentionnons enfin un ouvrage italien, bien inférieur au précédent, au point de vue historique et sous le rapport du

1 V. Bruno (c. 26.) Il reconnut que son habit ecclésiastique, et en général, son apparition étrange devaient effrayer les païens : « Similes eorum effecti, familiarius eo habitamus, alloquimur et convivimus ; laborando quoque manibus propriis, victum quaeremus ad instar apostolorum », etc. Il croyait avoir, de cette manière, plus de succès chez les Liutices, chez qui il voulait se rendre. — Ce qui nuisit particulièrement à Adalbert auprès des Prussiens, c'étaient et son ignorance de leur langue et son amitié avec les Polonais, leurs ennemis.

2. Outre la vie écrite par Bruno, il y a encore une courte Passion de St. Adalpert, composée vers l'an 1000 et probablement par un Slave. V. cette passion dans : *Scriptores rerum Prussicarum* (vol. I, p. 235 sq.) V. également, là-dessus : Zeissberg, *Die polnische Geschichtschreibung des Mittelalters*. Leipzig, 1873 (p. 19 sq.). Nous apprenons encore dans cette Passion que Boleslas racheta aux Prussien le corps du martyr et le fit ensevelir solennellement à Gnesen.

style ; je veux dire la *Vita Venceslavi* « Vie de Wenceslas », le saint national de la Bohême (1), écrite entre 968 et 973, sur l'ordre d'Othon II, par Gumpold, évêque de Mantoue. Déjà, dans ses jeunes années, ce duc de Bohême était devenu un fervent chrétien et avait reçu une éducation scientifique, sous l'influence de sa mère Ludmilla; un double abîme le séparait de la sorte de son peuple, grossier et païen en majeure partie, tandis que, par contre, l'Église et le clergé trouvaient en lui un grand protecteur. D'après le portrait que notre auteur nous fait de lui, c'était une nature douce et débonnaire qui s'adonnait de plus en plus à l'ascétisme, mais qui était d'autant moins faite pour gouverner, surtout pour gouverner un tel peuple. Il avait coutume de préparer lui-même le pain et le vin pour la sainte communion, en moissonnant le blé en secret pendant la nuit, et en cueillant les raisins (c. VIII.) Il avait même formé le projet de déposer la couronne, d'aller à Rome et de se faire religieux (c. XVI), lorsque, à l'instigation de son frère Boleslas, qui régna ensuite avec fermeté, il fut assassiné au moment où il revenait de la messe (935) (2). Peu de temps auparavant, il avait achevé la construction de l'église de Saint-Vitus, où il devait reposer, et il l'avait fait consacrer par l'évêque de Ratisbonne. Tous ses partisans furent persécutés. L'auteur nous parle, en terminant, de quelques miracles opérés par le saint, après sa mort.

Cette biographie, faite sur une commande venue de haut, et dont le sujet paraît puisé dans une tradition orale assez pauvre (3), est marquée au coin d'une rhétorique savante, qui se plaît souvent dans des constructions embarrassées et

1. Dans les *Monum. German. histor., Scriptores*, t. IV, p. 211 sq. (Praef.) — Büdinger, *Zur Kritik altboehmischer Geschichte*, dans la *Zeitschrift f. österreich. Gymnasien*, 1857. Cf. par rapport au contenu, Dümmler, *Otto der Grosse*, p. 51 sq.

2. Gumpold nous assure (c. XXI) qu'il n'y eut pas moyen de faire disparaître de la muraille de l'église les traces de sang et qu'on les voyait encore de son temps.

3. V. c. XXI-XXIII, XXV. L'auteur dit, par exemple (c. XXII) : « Ut veracium saepe nobis relatu patefactum est », etc. — Je ne puis croire à des notes du Cubicularius de Wenceslas, ainsi que l'admet Büdinger, en s'appuyant sur le chapitre vingt-sixième.

dans des périodes à n'en plus finir, ainsi que le montre déjà le prologue, qui est fort embarrassé ; malgré cela, elle se répandit vite, et devint la base principale des biographies postérieures du saint : par là, déjà, elle acquiert de la valeur au point de vue de l'histoire de la littérature.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LITTÉRATURE LATINE DES ANGLO-SAXONS : HAGIOGRAPHIE EN VERS ET EN PROSE.

Les efforts d'Aelfred pour faire pénétrer la culture littéraire parmi son peuple (efforts que nous avons constatés dans le livre précédent), n'eurent aucun effet durable. Dans les cinquante années qui suivirent sa mort, c'est-à-dire dans la première moitié du x siècle, elle retombe au même niveau d'où il avait essayé de la relever (1). C'était encore une époque de guerres continuelles : elle fut d'abord marquée par des victoires, qui, sous Aethelstan (924-941), petit-fils d'Aelfred, permirent aux Anglo-Saxons d'atteindre l'apogée de leur puissance ; non seulement Aethelstan recula les limites de son empire et le défendit contre les Celtes, les Écossais et les Danois, mais il put encore étendre son influence politique sur le continent. Ce roi victorieux se distingua aussi comme législateur. Mais à sa cour, comme aussi probablement à celle de son prédécesseur, la littérature ne fut plus cultivée, bien que quelques-uns de ses exploits, comme la bataille de Brunanburg, aient réveillé la muse épique par des chants populaires. Mais ce qui portait un coup mortel à la culture littéraire. c'était la décadence intellectuelle et morale du clergé et des

1. C'est ce que montre sommairement la phrase suivante emprunté à la préface de la grammaire d'Aelfric : « Is nû for dî godes pêowum and mynstermannum georne tô warnigenne, pæt sêo hâlige lâr con ûrum dagum ne âcolige odde âteorige, swâswâ hit was gedôn on Angelcynne nû for ânum fèawum geârum, swâ pæt nân engiisc prêost ne cûde dihtan odde âsmèagan âune pistol on lèden, ôd pæt Dûnstân arcebisceop and Adelwold bisceop eft pâ lâre on munuclîfum ârǣrdon. » Cf. avec cela ci-dessus, p. 241.

monastères. Le bas clergé, marié en règle générale, se *mondanisait* de plus en plus ; on devrait même dire qu'il se *paysannisait*. Les monastères étaient occupés par des chanoines ou par des moines que ne retenait plus aucune règle sévère et qui s'adonnaient à une vie de délices. Les écoles ecclésiastiques ne pouvaient donc que tomber en décadence ; ceux qui aspiraient à une éducation élevée, théologique surtout, ou qui étaient animés d'un profond sentiment pour la vie ecclésiastique, s'en allaient sur le continent, notamment en France, aux monastères réformés par Odon de Cluny ou à leurs écoles, tandis qu'autrefois, au contraire, les Anglo-Saxons, chez eux, comme à l'étranger, avaient été les éducateurs du continent. Telle était, en général, la situation dans laquelle se trouvait, jusque vers le milieu du siècle, la culture scientifique en Angleterre, car il est bien certain que, exceptionnellement et en quelques endroits, elle était plus florissante.

Un revirement complet n'eut lieu qu'à la suite de la réforme de la vie ecclésiastique, opérée en partie par des moyens violents et dont le point de départ fut l'action des évêques Dunstan et Aethelwold. Cette réforme se borna principalement aux monatères, dans lesquels on introduisit la règle sévère des Bénédictins, d'après le modèle de la France. C'est aux religieux, élevés d'après ces nouveaux principes, qu'appartint la suprématie de l'Église d'Angleterre, vu que c'est seulement parmi eux que se recrutait le haut clergé. Avec la réforme des religieux marche de pair le rétablissement, je dirai même l'essor, des écoles des monastères, pour lesquelles on avait fait venir des savants de l'étranger.

Tout ce mouvement intellectuel se reflète dans la littérature des Anglo-Saxons, dans la deuxième moitié du xe siècle; dans les biographies des champions de cette restauration, cette littérature forme aussi une des principales sources de leur histoire. Une activité littéraire pleine de vie se manifeste à nouveau, et, cette fois encore, elle a son point de départ dans l'Église et dans les écoles des monastères, et non plus dans la cour ; elle s'étend même à la langue du peuple, et il ne pouvait en être autrement chez les Anglo-Saxons, dont la conscience nationale n'était point encore affaiblie.

Étudions tout d'abord la littérature *latine* de cette époque : chez les Anglo-Saxons également, les vies de saints, en prose et en vers, écrites en latin, occupent le premier plan. Le plus ancien ouvrage de cette époque est la « Vie de saint Wilfrid », *Vita S. Wilfridi*, écrite en hexamètres, dans la sixième décade, par Fridegod, religieux de Douvres (1). Fridegod, à qui on attribue plusieurs ouvrages théologiques aujourd'hui perdus, à ce qu'il paraît, était le précepteur de saint Oswald et se distinguait par une érudition peu commune à cette époque. Ce fut à la prière d'Odon, archevêque de Cantorbéry, et peu après la translation des reliques de Wilfrid, du monastère de Ripon dans l'église de cette ville épiscopale, qu'il composa ce poème. C'est un ouvrage très volumineux, car il comprend environ quinze cents vers hexamètres. Pour le fond, il n'est rien moins qu'original ; ce n'est, en effet, qu'une pure élaboration d'une ancienne Vie en prose qui a pour auteur un contemporain et ami du saint, Eddius Stephanus (2). Je puis donc me borner ici à une courte notice du contenu (3).

Wilfrid, noble Northumbrien, né en 634, fit ses premières études théologiques au monastère de Lindisfarne, fit ensuite le voyage de Rome et, en passant par Lyon, il fit la connaissance de Annemundus Dalfinus (4), évêque de cette ville, en qui il trouva un éminent protecteur ; il séjourna assez longtemps chez ce prélat. A Rome, comme à Lyon, il élargit beaucoup le cercle de ses connaissances. De retour dans son pays après de longues années, il y obtint le monastère de Ripon. S'étant déclaré pour Rome contre les Écossais, dans la querelle relative à la fête de Pâques, il reçut l'approbation du

1. Dans Migne, *Patrologie latine*, t. 133, p. 979 sq. — Wrigt, *Biographia britannica literaria* or *Biography of literary characters*. Anglo-Saxon period. London, 1842, p. 433 sq.

2. Cet ouvrage d'Eddius, travail considérable pour cette époque et qui contient maintes chartes, a été édité par Mabillon : *Acta SS. ord. s. Bened. Saec.* IV, pars 1, p. 631 sq. (Praef.)

3. Cf. aussi Lappenberg, *Geschichte Englands*, p. 167 sq., et l'article de Christlieb dans *Protest. Real-Encyclop.*, vol. 17, p. 130 sq.

4. Cf. J. Condamin, *Étude historique sur saint Ennemond*, évêque de Lyon. In-8, A. Brun, 1876 (*Thèse de doctorat en théologie*). — J. Condamin, *Histoire illustrée de la ville de Saint-Chamond*. In-4°. Paris, A. Picard, 1889.

roi Oswin et fut, peu de temps après, choisi pour occuper le siège épiscopal d'York (665). Il se rendit en France pour recevoir la consécration ; mais, entre temps, un autre personnage (du parti des prêtres écossais) occupa l'évêché ; toutefois, quelque temps après, Wilfrid fut mis en possession de son siège. L'auteur nous raconte en détail sa grande activité comme abbé et comme évêque (1). Il devait cependant perdre encore une fois son évêché, que le roi Egfrid partagea entre trois évêques (677). Wilfrid en appela au pape et se rendit à Rome. Une tempête s'étant élevée en route, il fit naufrage sur la côte du pays des Frisons, dont il devint le premier missionnaire ; il eut de grands succès dans cette contrée. Bien que le pape donnât raison à Wilfrid, il n'en fut pas moins emprisonné à son retour, et, peu après, banni de son pays. Il se retira dans la province de Sussex et y prêcha la religion chrétienne au peuple qui était encore païen. Ce n'est qu'après la mort d'Egfrid que son successeur Aldfrid lui rendit son évêché (686). Mais cinq ans s'étaient à peine écoulés qu'un conflit éclata de nouveau entre le saint, qui tenait pour Rome, et les prélats, qui représentaient l'indépendance de l'Église d'Angleterre ; Wilfrid perdit encore son siége. Il en appela à nouveau au pape et partit pour Rome, pour y plaider lui-même sa cause. Encore une fois le pape lui donna raison, mais ce ne fut que quelques années plus tard, après la mort du roi Aldfrid, qu'il fut rétabli dans une partie de son évêché. Il mourut quatre ans après, en 709.

Cette vie mouvementée d'un héros, qui occupe pendant quelque temps le centre de l'histoire de l'Angleterre, offrait, pour un travail en vers, un sujet bien plus favorable que beaucoup d'autres biographies ; mais notre auteur ne fait que suivre pas à pas son modèle en prose, dont il laisse de côté, il est vrai, plusieurs détails (2). Ce qu'il cherche, avant tout,

1. Eddius (c. XVII sq.). Fridegod (c. XV sq.). Les constructions d'églises qu'il fit exécuter étaient vraiment remarquables, et Fridegod nous en parle une fois bien plus en détail que son modèle : cf. aussi Lappenberg, p. 170.

2. Même des faits essentiels. En voici un exemple. Eddius dit (c. VII) : « Audiens Ealfridus... talem servum Dei de apostolica sede venisse et *verum Pascha* praedicantem et S. Petri Apostoli ecclesiae disciplinam multi-

c'est à produire de l'effet par le style, et, en réalité, il se montre en cela un bon élève de Virgile. Toutefois, ce qui le gâte, c'est le mélange étrange et sans goût, que nous avons déjà relevé (1), d'expressions grecques, employées pour exprimer les termes les plus communs (2). Ces expressions devaient choquer la plupart de ses lecteurs ; mais elles montrent, à n'en pas douter, déjà par leur nombre, que Fridegod avait une grande lecture de la langue grecque (3).

Un autre poème religieux de cette époque célèbre les miracles de saint Swithun ; ce n'est encore qu'une élaboration métrique d'un ouvrage en prose du même siècle, et nous allons l'étudier en premier lieu. Il est intitulé : *Historia translationis et miraculorum sancti Swithuni* (4) ; il a été composé par un témoin oculaire, un moine du monastère Saint-Pierre de Winchester, nommé Lantfred. Cette histoire est accompagnée d'une lettre de l'auteur à ses frères en religion, à qui il dédia son ouvrage (5). La translation des reliques de ce saint, qui avait été évêque de Winchester au IXe siècle, mais dont on ne savait rien de bien précis sur la vie, ainsi que le dit notre auteur, eut lieu en 971 et fut occasionnée par le saint lui-même. Le récit de cette cause n'est point sans intérêt. Trois ans avant la translation, le saint apparaît en songe à un forgeron et lui ordonne d'aller trouver un chanoine chassé du monastère (par Aethelwold), en lui indiquant le lieu de son séjour actuel. Il doit lui apporter l'ordre de se rendre à Winchester et de dire à l'évêque qu'il doit retirer ses reliques du

plicem didicisse, *quam maxime* rex diligebat... » Or, Fridegod se contente de dire : « ... Adventasse virum virtitute vigetum, *Optima clavigeris qui fatur dogmata coeli* », ce qui rend très peu le texte d'Eddius.

1. V., par exemple, ci-dessus, p. 136 et 339 (paginat allem.)

2. Nous y trouvons, par exemple, « Kakia, cauma, soma, imera », etc. ; à côté de cela, « oestrus » pour « stimulus » ; « dissologia » pour « discordia » ; « dexia » pour « prosperitas », etc. Voilà pourquoi Guillaume de Malmesbury applique à ce livre le vers de Plaute : « Haec quidem praeter Sybillam leget nemo. »

3. Quant aux vers, les hexamètres ne sont rimés que par exception ; on y trouve par contre quelquefois, d'une manière frappante, l'allitération.

4. Dans les *Acta SS.*, Julii, t. I, p. 328 sq. — Wright, *l. c.*, p. 469 sq.

5. Cette lettre est éditée par Wharton, *Anglia sacra*, t. I, p. 322 et ensuite dans les *Acta SS.*, Commentarius praevius, p. 324.

tombeau et les déposer dans l'église. Le forgeron objecte que le chanoine n'ajoutera pas foi à ses paroles ; alors Swithun lui donne un moyen de le persuader : un des anneaux de son sarcophage se détachera de lui-même en le tirant. Mais le forgeron n'a point encore confiance, et le saint doit lui apparaître encore deux fois ; après quoi, il fait lui-même l'épreuve de son dire, et voilà que l'opération réussit. Il avertit enfin le chanoine, qui cependant, par haine contre l'évêque et le monastère, ne met point cet ordre à exécution (1). Ce n'est que trois ans après, lorsqu'il prend la résolution de rentrer comme religieux au monastère, qu'il se décide à le faire : ce fait doit n'avoir pas peu contribué à lui faciliter sa réintégration. La translation eut donc lieu d'une manière très solennelle, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, sous la conduite de l'évêque ; il se porta ensuite à l'église une foule si considérable que, dans l'espace de dix jours seulement, il y eut plus de deux cents guérisons.

Cet ouvrage de Lantfred fut mis en vers hexamètres par un élève de l'évêque Aethelwold, Wulfstan (2), qui était chantre à Winchester. D'après Guillaume de Malmesbury (3), il composa également un ouvrage « très utile », *De tonorum harmonia*, aujourd'hui perdu, et il édita une biographie d'Aethelwold. Quant à son poème, outre une dédicace assez longue et indépendante, laquelle est adressée à son évêque Aelfeah (984-1006) (4) et comprend cent soixante-quatorze distiques, on n'en a édité que des fragments ; le plus grand d'entre ces derniers (soixante hexamètres) est l'introduction, qui semble être la versification, littérale assez souvent, de la dédicace de Lantfred (5). Son poème élégiaque a une tout autre valeur ; le

1. On trouve ici, contre les chanoines, une violente attaque qui ne manque pas d'intérêt pour l'histoire de cette époque : « ... Propter expulsionem Canonicorum, nefandis moribus ac spurcissimis utentium, pro quibus venerabilis Aethelwoldus eos a praedicto expulerat coenobio. » § 5.

2. Dans Mabillon, *Acta SS. s. Bened.*, *saec.* V, p. 594 sq. — Wright, *l. c.*, p. 471 sq.

3. *Gesta regum Anglorum*, l. II, § 149.

4. Il devint évêque de Cantorbéry, en l'an 1006.

5. Ce fragment se trouve aussi dans Mabillon (*l. c.*, p. 620 sq.) ; Wright *op. c.*, nous en communique un autre, presque aussi grand, emprunté au milieu du poème.

contenu offre même un intérêt particulier pour l'histoire de la civilisation.

L'auteur, qui se fait connaître ici comme chantre (*cantor*), commence par offrir ses vœux les meilleurs à l'évêque et lui recommander son poème. Vient ensuite le panégyrique d'Aelfeah, qui continue les constructions entreprises à Winchester par son prédécesseur Aethelwold. Il fit orner, à l'intérieur et à l'extérieur, le (vieux) monastère qu'Aethelwold avait restauré autrefois. Le poète entend par là, en premier lieu, l'église du monastère restaurée par ce prélat et qui fut consacrée solennellement en 980, ainsi que le raconte Wulfstan lui-même dans sa biographie d'Aethelwold. Le poème qu'il composa pour cette solennité et qu'il nous communique aussi dans la biographie mentionnée, est enclavé encore ici tout entier, à l'exception du premier distique. — Il ne comprend pas moins de soixante-dix vers : l'auteur (1) y décrit les constructions nouvelles, ainsi que les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cette dédicace. Ensuite, il nous raconte que Aelfeah mena à bonne fin les constructions commencées par Aethelwold : il ajouta à la cathédrale maintes « cryptes secrètes », ouvrage d'un « génie de Daedale », de sorte que quiconque osait s'y aventurer sans les connaître, n'en trouvait point l'issue (2). Aelfeah fit aussi agrandir l'orgue, cet orgue incomparable qui n'avait point son pareil. Ici, notre chantre nous en fait une description très exacte, et je la regarde assez importante pour trouver place dans une remarque (3). C'est avec un certain

1. V. 8 : « Ultimus Anglorum servulus hymnicinum. »
2. Bien que le soleil pénétrât dans ces cavernes (*cavernae*) :

> Nocte sub obscura quae stare videntur et umbrae ;
> Sed tamen occulti lumina solis habent.

3. Elle servira aussi de spécimen de ce poème :

> Talia et auxistis hic Organa, qualia nusquam
> Cernuntur, gemino constabilita solo.
> Bisseni supra sociantur in ordine folles,
> Inferiusque jacent quattuor atque decem.
> Flatibus alternis spiracula maxima reddunt,
> Quos agitant validi septuaginta viri,
> Brachia versantes multo et sudore madentes
> Certatimque suos quique monent socios,

orgueil qu'il en décrit les sons, pareils à ceux du tonnerre. Après cela, il nous parle, et encore avec beaucoup de détails, du clocher, qui a cinq fenêtres et qui est orné d'une sphère dorée et d'un grand coq d'or. Ce coq, qui porte un sceptre dans ses pattes, inspire au poète une longue digression qui ne manque pas de beautés poétiques. La consécration de la cathédrale, à laquelle n'assistèrent pas moins de huit évêques, lui fournit aussi le sujet d'un tableau détaillé ; il nous parle ensuite des saints qui y reposent, notamment de Swithun et d'Aethelwold, dont Vulfstan célèbre encore ici les louanges. Aelfeah imite leur exemple, en sorte que lui aussi deviendra l'égal de ces saints.

Le style est simple et coulant ; l'hexamètre et le pentamètre ont fréquemment la rime à l'intérieur, mais ni pour l'un ni pour l'autre, cette rime n'est systématiquement régulière.

La biographie d'Aethelwold, *Vita Aethelwoldi*, par Wulfstan, n'est peut-être, ainsi que Dietrich semble l'avoir montré (1), qu'une édition revue et augmentée d'une vie composée par le célèbre abbé Aelfric, qui avait été aussi l'élève du saint et que nous étudierons dans le chapitre suivant. Quoi qu'il en soit, cette biographie du célèbre évêque est écrite d'après les meilleures sources et provient en tout

Viribus ut totis impellant flamina sursum,
Et rugiat pleno capsa referta sinu :
So'a quadringentas quae sustinet ordine musas,
Quas manus organici temperat ingenii.
Has aperit clausas, iterumque has clauditapertas,
Exigit ut varii certa camoena soni.
Considuntque duo concordi pectore fratres,
Et regit alphabetum rector uterque suum.
Suntque quater denis occulta foramina linguis,
Inque suo retinet ordine quaeque decem.
Huc aliae currunt, illuc aliaeque recurrunt,
Servantes modulis singula puncta suis,
Et feriunt jubilum septem discrimina vocum,
Permixto lyrici carmine semitoni.

On ne saurait douter, vu les fonctions de l'auteur, de la vérité des détails de cette description, d'autant plus que chacun était toujours à même de les contrôler.

1. Dietrich, *Abt Aelfrik*, dans *Niedners Zeitschr. f. histor. Theologie*, 1855. Cahier 4, p. 523 sq.

cas d'un de ses élèves, qui avait été témoin oculaire de ses actions et qui tenait en partie ses communications de la bouche même du prélat (1).

Aethelwold descendait d'une noble famille de Winchester. Les rêves de sa mère annoncèrent déjà, avant sa naissance, sa sainteté et sa sagesse futures. Et, en effet, l'enfant montra déjà, dès les premières leçons qu'on lui donna de bonne heure, les grandes qualités dont il était doué. Parvenu à l'adolescence, le roi Aethelstan l'appela à la cour, et là, il apprit des sages (*sapientes*) (2) du roi des choses utiles, qui lui profitèrent beaucoup. Sur l'ordre du roi, l'évêque de Winchester, Elfegus, fit entrer Aethelwold dans l'état ecclésiastique et l'ordonna prêtre (c. VII). Il reçut la prêtrise en même temps que Dunstan, et l'évêque prévit déjà en eux des princes de l'Église. Après être resté encore quelque temps, selon le désir du roi, auprès de l'évêque, pour se perfectionner dans la science ecclésiastique (3), Aethelwold alla à Glastonbury, monastère dirigé déjà par Dunstan, et il y reçut l'habit religieux. Là, il s'adonna avec ardeur non seulement à l'étude de la théologie et surtout à celle des Pères de l'Église, mais encore, par surcroît, à celle de la grammaire et de l'art métrique. Bien qu'il fût doyen du monastère, il ne s'occupait pas moins des services les plus humbles, et il travaillait chaque jour au jardin (c. IX). Toutefois, ces études ne suffisaient point encore à Aethelwold ; il voulut visiter le continent pour se perfectionner dans la connaissance de l'Écriture Sainte et de la discipline monastique. Mais, sur le conseil de la reine-mère, Eadgiwe, qui désirait retenir un tel homme dans le pays, Eadred, qui régnait encore (946 à 955) (4), le nomma abbé du monastère d'Abingdon, que le roi dota richement de possessions et d'argent (c. XI). Il ordonna aussi d'y faire des constructions, et Aethelwold en surveilla en per-

1. V. c. IV et XXXIX.

2. C'est par ce mot que l'anglo-saxon *Witan* est régulièrement traduit. Faut-il penser ici à ces sages ? — Ce jeune homme, destiné par le roi à l'épiscopat, recevait à la cour des leçons de politique. C'est ainsi que j'interprète ce passage, qui me semble digne de remarque.

3. Praecipiente rege, quo melius imbueretur, c. IX.

4. Ce ne fut pas longtemps avant sa mort, d'après le chapitre XIII.

sonne l'exécution, car il possédait des connaissances techniques particulières (1). Mais afin d'être sûr de diriger son monastère d'après la règle de saint Benoît, il envoya Osgar, un de ses religieux, à Fleury.

En 963, Aethelwold fut nommé évêque de sa ville natale, et alors il vit s'élargir le cercle de son activité (c. xvi). A Winchester, il commença sa réforme ecclésiastique : avec l'appui de la couronne, il chassa de l'ancien et du nouveau monastères, rattachés au siège épiscopal, les chanoines qui ne voulaient pas se soumettre à la règle de saint Benoît (2) et les remplaça par des moines d'Abingdon. Il réforma également le monastère de femmes à Winchester (c. xxii). Son zèle pour la restauration de la vie monastique ne s'étendit pas seulement aux limites de son évêché; il fonda des monastères, même hors de son diocèse (c. xxiii), et, avec l'approbation du roi, il entreprit de parcourir le pays pour y introduire la nouvelle règle et en surveiller l'observance (c. xxvii). Quelle que fût sa sévérité pour la discipline, il se distinguait pour le reste par ses sentiments d'humanité. Pendant une disette, il fit vendre même les vases sacrés en argent. Il aimait aussi à enseigner à la jeunesse à traduire des livres latins en anglais, comme aussi la grammaire et l'art métrique (c. xxxi). On voit donc qu'en Angleterre, comme ailleurs, la réforme des études marche de pair avec celle des monastères.

Notre auteur passe ensuite (c. xl) (3) à la consécration de l'église de l'ancien monastère, restaurée par Aethelwold, en nous communiquant le poème ci-dessus mentionné et dans lequel il nous fait la description de la fête; vient ensuite le récit de la mort de l'évêque, celui de ses obsèques dans une crypte de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul (984); après quoi,

1. V. Wright, *Op. c.*, p. 435 sq., rem.

2. Notre auteur nous fait de ces chanoines un tableau effrayant : « Canonici nefandis scelerum moribus implicati, elatione et insolentia atque luxuria praeventi, adeo ut nonnulli eorum dedignarentur missas suo ordine celebrare, repudiantes uxores, quae illicite duxerant, et alias accipientes, gulae et ebrietati jugiter dediti. » C. xvi.

3. Dans les deux chapitres précédents, il nous raconte deux songes merveilleux dont l'un est attribué à Dunstan et l'autre à Aethelwold ; tous deux ont trait à l'activité extraordinaire d'Aethelwold pendant son épiscopat.

l'auteur nous parle de la translation qui eut lieu douze ans plus tard (1) : le corps du saint fut transféré dans le chœur de cette même église, et, à cette occasion, l'auteur se fait connaître lui-même (2). Dans le manuscrit de cette biographie, on trouve encore deux hymnes en l'honneur du saint : l'une est un abécédaire en distiques épanaleptiques, l'autre une hymne au mètre saphique.

Vers la même époque, c'est-à-dire au commencement du XIe siècle, nous trouvons encore la plus ancienne *Vie de saint Dunstan* (3), ami d'Aethelwold : elle fut composée par un de ses contemporains qui, dans un prologue que le manque de simplicité rend presque inintelligible, la dédia à Aelfric, archevêque de Cantorbéry (996-1006). Il y dit que son récit se base sur ce qu'il a vu et sur ce qu'il a entendu de la bouche de Dunstan lui-même (4), ou bien encore de la bouche de ses élèves, que ce prélat instruisit et éleva depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge mûr.

Après un prélude sur la christianisation de l'Angleterre, l'auteur passe au gouvernement glorieux d'Aethelstan, sous lequel naquit Dunstan (925), dans la Saxe de l'ouest : son père s'appelait Heorstan et sa mère Cynedryth. Il reçut les premiers éléments de l'enseignement dans le monastère de Glastonbury, où se trouvait une église très ancienne, au sujet de laquelle circulaient un grand nombre de légendes. Destiné à l'état ecclésiastique, il y étudia avec ardeur des ouvrages de théologie, notamment ceux des Irlandais ; le monastère était, en effet, fréquemment visité par des pèlerins irlandais, vu que

1. De là résulte la date à laquelle remonte la composition de cette vie ; il faut pourtant la reculer un peu, à cause de la phrase qui dit que les reliques d'Aethelwold sont, dans ce nouvel asile, « in magna veneratione *usque in praesentem diem*. »

2. La translation eut lieu, par l'ordre du saint lui-même, qui apparut à un aveugle, auquel il ordonna de visiter son tombeau ; là, il lui donne l'indication suivante : « Cum festinus Wintonian perveneris et Veteris Coenobii ecclesiam intraveris, accersiri fac ad te monachum quendam Wulfstanum cognomento cantorem. » (C. XLII.)

3. Dans Migne, *Patrolog. lat.*, t. CXXXIX, p. 1423 sq. — Schoell, article dans la *Realencyclopédie protestante*, vol. III, p. 754 sq. (Ce qui est entre parenthèse est puisé à d'autres sources.)

4. C'est ce que confirme la Vie elle-même, cf. § 29 init. et § 37.

Patrice le jeune, le neveu de leur apôtre, y était enseveli. Dunstan se distingua tellement par son talent et son application, que l'influence de son oncle, l'archevêque de Cantorbéry, s'ajoutant à cette première recommandation, il fut appelé à la cour royale. Toutefois, il n'y resta pas trop longtemps ; la jalousie de ses jeunes compagnons, élevés au palais comme lui (*Palatini*), le força à se retirer. Ils l'accusaient, entre autres choses, d'avoir appris les poèmes pleins de vanité des ancêtres païens et de faire son édification de contes frivoles de magie (1). Cette accusation n'était peut être pas sans fondement. A cette époque, il s'était épris d'une jeune personne qu'il voulait épouser : voilà pourquoi il refusait d'embrasser la vie religieuse, ainsi que le lui conseillait son parent Elfegus, évêque de Winchester. Il fallut une maladie dangereuse pour l'y déterminer (§ 7). Il revint donc à Glastonbury, où il s'adonna à la vie ascétique ; mais il s'occupa aussi, en dehors de ses études théologiques, d'écrire, de jouer de la harpe et de peindre, arts dans lesquels il acquit une grande habileté (2). Là, il entretenait de pieuses relations avec une veuve alliée à la famille royale et retirée à Glastonbury. A sa mort, elle le fit héritier de toute sa fortune, laquelle était considérable, et Dunstan en disposa dans l'intérêt de l'Église.

Lorsque, après la mort d'Aethelstan (941), Eadmund eut pris les rênes du gouvernement, Dunstan fut appelé à la cour pour y être le conseiller du roi : cette faveur lui vint de « sa vie vertueuse et de son éloquente érudition » (§ 13). Mais, cette fois encore, il trouva à la cour des ennemis qui le noircirent aux yeux du roi, en sorte qu'il tomba dans la plus grande disgrâce. Toutefois, à l'occasion d'un grave danger qui menaçait ses jours, le roi réfléchit et reconnut le tort qu'on avait fait à Dunstan. Comme dédommagement, il lui donna le monastère de Glastonbury, où il l'introduisit lui-même avec le titre d'abbé. C'est là que Dunstan put déployer, pour la première fois, une grande activité en y introduisant

1. « Avitae gentilitatis vanissima didicisse carmina, et historiarum frivolas colere incantantionum naenias » (§ 6.)

2. § 12. Ce passage est ici digne de remarque : « Sumpsit ex more citharam, quam lingua paterna harpam vocamus. »

— c'était le premier exemple pour l'Angleterre — la règle sévère de saint Benoît. Comme, à cette époque, on ne regardait pas les anciens monastères comme de vrais couvents, on le désigna sous le nom de « premier abbé du peuple anglais. » Il se dévoua, par le fait, avec un zèle extraordinaire, aux devoirs de sa vocation. Il fit entourer le monastère de murailles et le fortifia, pour protéger ainsi son troupeau contre le monde extérieur ; il instruisit ses moines qui affluaient de toutes parts, et ce fut de ce monastère que sortirent les évêques et abbés célèbres de l'Angleterre. Quant à lui, il eut à vaincre plus d'une attaque de sa vive imagination. L'auteur, qui nous a déjà relaté des visions et des rêves de Dunstan, nous raconte ici (§ 16) qu'il se croyait poursuivi par le démon, qui lui apparut sous la forme de divers animaux, d'un chien, d'un renard, d'un ours. A ce sujet, une foule de légendes eurent cours parmi le peuple (1). Dunstan fut particulièrement favorisé par Eadred, successeur d'Eadmund : ce monarque confia à son monastère la garde du trésor royal et des archives ; il voulait même élever Dunstan à la dignité épiscopale, mais le célèbre abbé refusa le petit évêché de Kirton.

Après la mort prématurée d'Eadred et avec la prise de possession du gouvernement par Eadwig (955) eut lieu un revirement subit dans la vie de Dunstan : sa chute ne se fit pas attendre ; mais elle fut suivie d'un relèvement encore plus grand. Pendant le festin du couronnement, le roi se retira auprès de son épouse : ce procédé blessa les grands du royaume ; les ecclésiastiques avaient aussi d'autant plus lieu de s'en trouver froissés, que son mariage n'était point légitime d'après le droit canon. Odon, archevêque de Cantorbéry, exigea le retour du roi, et Dunstan, chargé de le lui annoncer, eut le courage d'accomplir son message avec une énergie exempte de tout ménagement. Par là, il s'attira la haine

1. Le biographe qui vint après lui, à la fin du XIe siècle, Osbern, nous raconte déjà celles qui manquent dans notre biographie, et, entre autres, celle-ci : « Dustan menait encore une vie ascétique à Glastonbury et était un jour occupé à forger, lorsque le démon lui apparut, sous la forme d'un homme, et Dunstan le saisit par le nez avec des tenailles rougies au feu (§ 14). »

d'Eadwig, et encore plus celle de la reine. Notre auteur nous dépeint, avec des couleurs dramatiques, cette scène si pleine de conséquences pour son héros : Dunstan entra dans l'appartement des femmes où le roi, ayant posé le diadème sur le parquet, était occupé à passer son temps avec son épouse et sa fille ; l'abbé saisit la couronne, la mit sur la tête du monarque et le força à quitter l'appartement. Le biographe exhale toute sa colère contre cette nouvelle Jésabel (§ 21 sq.). Son récit, toutefois, semble n'en être que moins impartial en cet endroit. L'autorité de la couronne était si grande, chez les Anglo-Saxons, que Dunstan trouva des adversaires, même parmi ses élèves (1).

Il se vit donc forcé de quitter son monastère et même sa patrie. La Flandre lui offrit un asile. Cependant, Eadwig se rendit si odieux, notamment par son avarice, qu'il cherchait à satisfaire en s'emparant des nouveaux monastères des Bénédictins, que, deux ans après, tout le pays au nord de la Tamise se détacha de son autorité et élut pour roi Eadgar, son frère. Celui-ci rappela Dunstan. Dans un synode, tenu à Bradford, l'abbé fut nommé évêque, afin d'être toujours à même de soutenir le jeune roi de ses bons conseils. Il reçut le diocèse de Worcester, et, peu de temps après, celui de Londres (§ 25) ; mais, après la mort d'Eadwig et à la vacance de l'archevêché de Cantorbéry (2), ce siège, le premier de l'Angleterre, fut donné à Dunstan (959). Il se rendit ensuite lui-même à Rome pour y recevoir le pallium (§ 27).

L'auteur nous donne fort peu de renseignements sur l'activité de Dunstan, pendant les trente années qu'il resta en possession de la haute puissance ecclésiastique ; il se contente de nous raconter, d'une manière toute générale, ses occupations journalières (§ 37), telles que les exigeaient en général ses

1. « Non enim erat hujus furentis feminae vesania adeo attendenda, sed *discipulorum*, quos ipse teneros nectareo dogmate imbuendos nutriebat, clancula machinatio magis stupenda : nam et ipsi conspirationis iniquae sub occulta fraude assentatores fuere, qui, si possent, iniqua ejus dispendia detestari debuissent. » (§ 22.)

2. Le successeur d'Odon était mort, pendant un voyage qu'il faisait pour se rendre à Rome ; Byrhtelm, qui fut choisi pour lui succéder, ne fut pas agréé par le roi, à cause de la faiblesse de son caractère. (§ 26).

fonction d'archevêque (1). Par contre, il nous relate tout au long plusieurs visions du saint, dont l'une nous témoigne bien du grand sentiment de sa dignité (§ 29). La biographie s'arrête tout à coup, dans la relation que l'auteur nous fait de sa fin. Dunstan mourut en 988, en célébrant le saint sacrifice de la messe.

Dans la dernière partie de cette vie, on voit bien que l'auteur n'avait point le talent qu'il fallait pour comprendre la vraie signification de son célèbre contemporain : c'est plutôt le visionnaire (2) et le saint que le prince de l'Église, que le biographe admira dans son héros. Et malgré cela, son livre nous offre, en grande quantité, des nouvelles importantes et dignes de foi. De plus, il est écrit avec une intention évidente d'arriver à une diction artistique ; malheureusement l'auteur la trouve dans un style fleuri (3), et, en deux endroits même, il quitte la prose pour recourir au vers hexamètre (4).

Cette biographie a été, sans motif suffisant, attribuée d'abord par Mabillon (5) et ensuite par d'autres, à un moine lettré de Ramsey, BRIDFERTH (6) qui se fait connaître, comme un excellent mathématicien pour cette époque, par ses gloses latines des ouvrages de Bède : *De natura rerum* et *De temporum ratione* (7). D'après ces gloses, il résulte qu'il a aussi séjourné en France et en Lorraine et que certainement il y a

1. Le seul trait vraiment personnel est le suivant : « ... Aut etiam mendosos libros, dum primam Orientis diei lucem contueri potuit, erasa scriptorum falsitate corrigeret. »

2. Cf. la dernière observation de l'*Avant-Propos*, en tête du Ier volume (*Note des Traducteurs*.)

3. Il dit, par exemple, en nous racontant la fuite de Dunstan (§ 23) : « Ipse autem aequoreas vias ponti caerulei rapido cursu transiliens. » Cependant il n'y a jamais, dans la biographie, autant de manque de simplicité que dans la préface.

4. Voy. notamment § 4.

5. *Acta SS. s. Bened.*, Saec. V, p. 639 sq. dans la préface de la Vie de Dunstan, par Osbern. Le seul motif est que, dans le prologue de cette biographie, le nom de l'auteur est désigné par un B (omnium extimus sacerdotum B.) et que Bridfert vivait à l'époque où elle fut composée.

6. C'est ainsi qu'est écrit ce nom dans les gloses; il semblerait plus correct d'écrire Byrhtferd ; V., à son sujet, Wright, *l. c.*, p. 474 sq.

7. A la suite de ces ouvrages de Bède, et entre autres dans l'édition de la *Patrologie latine*, de Migne, t. XC, p. 187 sq., cf. Vol. I, p. 610 et p. 604 sq.

fait ses études. Ses commentaires, qui sont apparemment le fruit de l'enseignement de l'école du monastère, contiennent en partie des explications développées des sentences de Bède, en partie des développements qui les appuient, et dans lesquelles l'auteur montre les lectures qu'il avait, dans la littérature latine, soit des classiques, soit des Pères. Mais les gloses de l'ouvrage nommé en premier lieu ne vont que jusqu'au chapitre trente-cinq. On lui attribue également d'autres commentaires (1). Quelque instructifs que soient ces travaux de Bridferth, pour la connaissance de l'état des sciences mathématiques et naturelles à cette époque, ils ont néanmoins trop peu de rapports à la littérature générale, et, par suite, au plan de notre ouvrage, pour trouver place ici.

Dans le domaine didactique de la littérature latine des Anglo-Saxons, nous avons à parler encore de *Dunstan* (2) lui-même, à qui on a attribué différents ouvrages de cette nature, avec bien peu de fondement, il est vrai ; ainsi qu'un commentaire très détaillé de la règle de saint Benoît. On pourrait, avec plus de raison, lui attribuer la paternité de l'ouvrage intitulé : *Regularis Concordia Anglicae nationis monachorum sanctimonialiumque*, appelé généralement *Liber consuetudinum*. C'est un recueil de préceptes ayant force de loi pour tous les monastères de l'Angleterre et relatifs à l'unité du service divin et autres observances. Il fut composé, d'après les us et coutumes de Fleury et de Gand, proposé par le roi Edgard au synode de Winchester, et adopté par cette assemblée. Il est très probable que le puissant archevêque, de qui dépendait complètement le jeune roi, y collabora ; mais il appert néanmoins, d'un extrait fait par Aelfric, qu'Aethelwold en était

1. Les Mélanges anglo-saxons, avec intercalation de texte latin, ouvrage qui traite des années, des mois, des alphabets, des poids, des nombres et d'autres choses encore, appartient-il à Bridferth, ainsi que Kluge le lui attribue, et dans quelle mesure peut-il lui appartenir ? C'est ce qu'on ne saurait décider d'après les simples communications du texte anglo-saxon que Kluge nous communique dans l'*Anglia* (Vol. VIII, p. 298 sq.). Kluge du reste s'est abstenu provisoirement de nous donner d'autres renseignements. V., du reste, au sujet de cet ouvrage, Wülker, *Grundriss*, p. 506 sq.

2. Wright, *l. c.*, p. 458 sq. « Regularis Concordia », dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXVII, p. 475 sq.

l'auteur (1). C'est à peine si on doit le considérer comme un ouvrage littéraire. Dans un manuscrit, on le trouve agrémenté d'une version interlinéaire anglo-saxonne (2).

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

LITTÉRATURE NATIONALE DES ANGLO-SAXONS. HOMÉLIES. AELFRIC. POÈMES HISTORIQUES.

Les ouvrages des Anglo-Saxons, composés en langue vulgaire dans cette période, sont, dans le domaine didactique, bien supérieurs à leurs ouvrages latins, au point de vue littéraire. C'est à cette période qu'appartient le principal représentant de la littérature nationale, et c'est lui qui porta la prose anglo-saxonne au sommet de la perfection qu'elle devait atteindre. J'ai nommé Aelfric, cet auteur qui n'est pas moins remarquable sous le rapport de la fécondité. Mais, dans cette période, la prose didactique fut cependant cultivée déjà avant lui. L'exemple donné par le roi Aelfred avait porté ses fruits, malgré la décadence de la culture scientifique, ou peut-être à cause d'elle : plus la connaissance du latin devenait rare, plus devait se faire sentir, comme au temps d'Aelfred, le besoin de répandre et de favoriser la culture scientifique et religieuse, au moyen de la langue du peuple. On atteignit d'abord ce but par des traductions et par des élaborations d'ouvrages latins. C'est ainsi que la Règle de saint Benoît fut traduite, d'une manière fidèle (3) et en général habile, par Aethelwold, à ce qu'il semble ; si l'on excepte Dunstan, c'est lui qui se donna le plus de peine pour l'introduire (4). C'est ainsi encore que

1. Ce n'était point Dunstan, ainsi que le montre déjà le prologue, car il y est question de lui comme d'une troisième personne.

2. Wright en donne un exemple, *Op. c.*

3. Çà et là, on trouve quelques mots du texte latin mal compris : par exemple déjà dans le prologue, où l'expression *voluntatibus* de l'original est rendue par *lustum* (ligne 7, p. 1 de l'édit. de Schröer).

4. *Die angelsächsische Prosabearbeitung der Benedictinerregel*, éditée par Schröer, première moitié. Cassel, 1885. (Deuxième vol. de la Revue de Grein-Wülker. *Bibl. der angelsächsischen Prosa.*)

nous possédons, en langue anglo-saxonne, un recueil d'homélies qui a paru avant les ouvrages d'Aelfric (1). L'une d'elles, dans laquelle il est parlé de la fin prochaine du monde qu'on attendait à l'expiration de l'an 1000 après Jésus-Christ, est datée de l'année 971 (2). Les diverses homélies semblent être de date différente; quelques-unes sont, plus que d'autres, dans un style plus antique que celles qu'on attribue à Aelfric, soit pour la langue, soit pour la syntaxe. Le recueil comprend dix-neuf pièces dont quelques-unes ne sont que des fragments plus ou moins longs. Ce sont d'une part des sermons pour les dimanches du carême, le dimanche des Rameaux, Pâques, l'Ascension et la Pentecôte; pour les fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption de la sainte Vierge, la Nativité de saint Jean-Baptiste, la fête de saint Pierre et de saint Paul et celle de saint Martin; ensuite un sermon pour la fête de saint Michel, sermon dont la légende de la fondation de l'église sur le mont Garganus fait le fond (3). Une autre pièce nous donne en détail la légende de saint André, mais non sous la forme d'un sermon (4). On trouve enfin, dans ce recueil, deux homélies d'une nature parénétique : l'une, sur ce qui est nécessaire à l'âme ; l'autre sur la fin du monde qui approche. Le contenu du recueil est donc très varié et il caractérise en même temps le sermon dans ses formes diverses. L'intérêt qu'offre cet ouvrage est encore rehaussé par les liens de parenté que quelques homélies ont, pour le fond comme pour la forme, avec des poèmes didactiques et épico-légendaires des Anglo-Saxons ; une étude exacte de ces liens serait fort à désirer (5). — Même parmi les homélies non encore imprimées du

1. *The Blickling Homilies of the tenth century*. Ed. by Morris, London, 1880. (Elles sont ainsi appelées d'après la Bibliothèque de Norfolc, à laquelle appartient le manuscrit.) — Wülker, *Grundriss*, p. 484 sq.

2. C'est le sermon pour la fête de l'Ascension (N° XI) ; V., *l. c.*, p. 119.

3. V. vol. II, p. 358.

4. D'après la même source que le poème anglo-saxon que nous avons étudié ci-dessus (p. 63 sq.).

5. L'ouvrage tout entier mériterait à plusieurs points de vue (notamment par rapport aux sources des sujets ou bien aux modèles) une étude approfondie, qui est encore complètement à faire.

livre de Verceil (1), il y en a certainement quelques-unes qui remontent à l'époque qui a précédé les ouvrages d'Aelfric (2).

Il y avait également d'autres écrits religieux en langue anglo-saxonne qui ne nous ont point été conservés : Aelfric se plaint même de quelques-uns, comme hétérodoxes (3). Mais les ouvrages de science profane écrits en langue vulgaire ne font pas non plus complètement défaut. On fait remonter à l'époque qui a précédé Aelfric un livre de médecine (Laece Boc) (4) : c'est un recueil d'ordonnances et de préceptes médicaux, reposant sur des sources de l'Antiquité classique, soit sur la tradition orale de l'époque pagano-germaine et irlandaise, puisqu'on y trouve des formules magiques. Cet ouvrage est certainement du plus haut intérêt, au point de vue de la civilisation ; malgré cela, on ne l'a point encore étudié autant qu'il mériterait de l'être (5).

Aelfric (6), né peu de temps après le milieu de ce siècle, fit ses études à Winchester, où il fut l'élève d'Aethelwold. Il y devint moine de l'ancien monastère. Il se distingua plus tard tellement que, étant devenu le successeur d'Aethelwold, Aelfeah le jugea digne, vers la fin de la huitième décade, d'être envoyé au monastère de Cernel ; le Than Aethelmer voulait réformer ce couvent et il avait demandé Aelfric vraisemblablement pour instruire les religieux. C'est là qu'il eut occasion de travailler son premier recueil d'homélies, avec lequel il débuta dans sa carrière si fertile d'écrivain. Il retourna à Winchester, où il travailla comme professeur, ce

1. Wülker, *Grundriss* (p. 485 sq.), en donne le contenu d'après le manuscrit.

2. On y retrouve, par exemple, le sermon des *Blickling Homilies*, sur saint Martin, avec quelques changements peu notables. V. Wülker, *Op. c.*, p. 490.

3. V. la préface anglo-saxonne de son premier recueil d'homélies, Éd. Thorpe. Vol. I, p. 3.

4. Dans Cockayne, *Leechdoms, Wortcunning and Starcraft of early England*, London, 1864-1866, t. II. — V. Wülker, *Grundriss*, p. 509, Ten Brink, *Gesch. der engl. Lit.*, vol. I, p. 124 sq.

5. L'éditeur, il est vrai, a ouvert la marche dans sa préface détaillée.

6. Dietrich, *Abt Aelfrik. Zur Literaturgeschichte der angelsächsischen Kirche*. Dans *Niedners Zeitschrift für historische Theologie*, 1855, cahier 4, et 1856, cahier 2. — Wülker, *Grundriss*, p. 452 sq.

dont témoignent les livres classiques qu'il composa au milieu de la neuvième décade. Son activité littéraire extraordinaire le mit en relation avec les hommes les plus remarquables, soit laïques, soit ecclésiastiques, en sorte que Wulfsine lui-même, évêque de Shireburn, le chargea de lui faire un mandement, dans lequel l'évêque exposait aux prêtres leurs devoirs, tels qu'ils sont établis par les règles canoniques, et leur exposait en même temps des renseignements liturgiques (1). Il n'y a donc rien de bien étonnant de voir donner la direction d'un monastère à un homme si instruit et qui avait si bien mérité de l'Église.

Lorsque le Than Aethelmer voulut introduire la Règle de saint Benoît, à Egnesham, il appela son ami Aelfric, en 1005, et le nomma abbé de cette communauté. Là aussi, celui-ci continua ses travaux littéraires, dans l'intérêt des laïques comme dans celui du clergé. Il semble avoir vécu jusque dans la troisième décade du XIe siècle.

L'action littéraire d'Aelfric consista principalement à traduire du latin en anglo-saxon ; c'est ainsi qu'il débuta dans son premier recueil d'homélies. Ce qui l'engagea à entreprendre ce genre de travail, ainsi qu'il le dit dans la préface anglo-saxonne de ces homélies, c'est le manque d'instruction religieuse pour ceux de ses compatriotes qui ne comprenaient pas le latin, et la crainte de les voir conduits à l'erreur par des ouvrages anglais hétérodoxes qu'ils croyaient remplis de sagesse. Cela était d'autant plus dangereux à une époque où l'on attendait très prochainement la fin du monde. Mais la traduction d'Aelfric est, comme les ouvrages du roi Aelfred (2) qu'il loue et qui apparemment ont été son modèle, plus ou moins libre, tantôt littérale, et tantôt d'après le sens; çà et là, c'est une pure élaboration, où une exposition indépendante se rattache à la traduction.

Ses travaux les plus étendus et en même temps les plus importants dans ce domaine sont ses trois recueils d'homélies,

1. V. ce qu'on appelle les Canons anglo-saxons dans Thorpe, *Ancient laws and institutes of England*, vol. II, p. 342 sq.

2. V. la préface latine du premier recueil; il en est de même pour ce qui suit.

dont le premier, d'après Dietrich, vit le jour en 990, le deuxième, en 994, et le troisième, en 996. Les deux premiers (1) ont un lien étroit de parenté, vu que le deuxième n'est qu'une suite de la première. Tous deux sont dédiés à l'archevêque Sigeric et contiennent principalement des *homélies*, au sens strict du terme, c'est-à-dire que l'auteur y explique le texte de la Bible; dans les deux se trouvent des sermons pour les fêtes générales et les dimanches, rangés d'après l'année ecclésiastique, de sorte qu'on les a appelées aussi *Sermones catholici*, notamment pour les distinguer du troisième recueil (2), qui contient des sermons pour les fêtes des saints, et même de saints que l'Église ne célébrait point d'une manière générale en Angleterre; on n'en faisait la fête que dans quelques monastères dont ils étaient les patrons; aussi, Aelfric lui-même intitule-t-il ce recueil : *Passiones et Vitae Sanctorum* (3).

Étudions d'un peu plus près les deux premiers recueils. Chacun d'eux a une préface latine adressée à l'archevêque et chacun contenait quarante sermons (cwyda) (4); le deuxième, que l'auteur avait déjà en composition lorsqu'il éditait le premier, devait lui servir de complément et alterner avec lui, car il était destiné à servir la deuxième année (5). Mais c'est la première considération qui a eu le plus de poids, car il n'y a que quelques jours de fête, comme la Nativité du Sauveur, l'Épiphanie, les Rameaux, Pâques, le martyre de saint Étienne, qui soient contenus dans les deux recueils : la plu-

1. *The homilies of the anglo-saxon church.* The first part, containing the Sermones catholici on homilies of Aelfric. By Thorpe, 2 vol., London, 1844-1845.

2. *Aelfric's Lives of Saints being a set of sermons on Saints' days*, etc., ed. by Skeat, London, 1881 (vol. I).

3. Dans la préface latine de ce recueil : « Placuit nobis in isto codicello ordinare *passiones vel vitas sanctorum* illorum, quos non vulgus, sed coenobitae officiis venerantur. »

4. « On ægder pæra boca sind feowertig cwyda. » Préface anglo-saxonne du deuxième recueil. Cf. aussi la préface latine. Dans le manuscrit du deuxième recueil, comme dans l'édition de Thorpe, on en trouve quelques-uns de plus, qui ont été sûrement ajoutés plus tard. V. à ce sujet, Dietrich, p. 507 sq.

5. V. la préface latine du premier recueil.

part des sermons du deuxième sont plutôt destinés à d'autres fêtes que ceux du premier; c'est ce qui a lieu surtout pour les fêtes des saints qu'on célébrait alors d'une manière générale en Angleterre : ainsi que nous l'avons fait remarquer ci-dessus, il y est en effet seulement question de celles-là. Voilà que nous trouvons dans le premier recueil, outre saint Jean-Baptiste, le prince des apôtres, saint Étienne, saint Laurent, saint Clément, saint André, saint Barthélemy; il y a de plus la fête des Saints Innocents et de saint Michel-Archange (la dédicace de son église sur le mont Garganus); dans le deuxième, par contre, il y a des sermons pour l'Invention de la Sainte-Croix (19) et pour les Sept-Dormants (32); il y en a ensuite pour la fête des saints Grégoire, Cuthbert, Benoît, Philippe et Jacques, Simon et Judes, apôtres, saint Mathieu, saint Alexandre, saint Évent et saint Théodule, et enfin saint Martin (1). Aelfric nomme dans la préface du premier recueil les auteurs qu'il a suivis dans les explications: ce sont : saint Augustin, saint Jérome, Bède, saint Grégoire, Smaragd et « parfois », ajoute-t-il, Haimon. Mais ce sont surtout les Homélies de saint Grégoire sur les Évangiles qu'il a mises à profit. Ces auteurs, il les a traduits de la manière que nous avons indiquée ci-dessus. Il en est de même des légendes.

Le troisième recueil lui-même, celui des « Passions » contient deux préfaces, l'une en latin, l'autre en anglo-saxon. Cette dernière est adressée à l'Ealdorman Aethelwerd. C'est à sa prière et à celle du Than Aethelmer, ainsi que nous l'apprenons dans cette préface, qu'Aelfric composa ce livre, dans le but de fortifier la foi. Dans celle qui est écrite en latin, comme aussi dans celle qui l'est en anglo-saxon, l'auteur, nous l'avons déjà indiqué, limite son sujet, par rapport aux deux recueils précédents, aux saints, « que les moines, et non le peuple, célèbrent par le service divin. » Malgré cela, il se

1. La liste de ces noms en même temps que de ceux dont il est question dans les « Blicklings Homilies » (v. p. 508), nous montre quelles fêtes des saints étaient célébrées d'une manière générale, dans l'Église d'Angleterre, à la fin du xe siècle.

trouve dans les trente-six pièces du livre, non seulement deux fêtes (les Sept-Dormants et saint Martin) en l'honneur des mêmes saints que dans les deux premiers recueils, mais aussi sept sermons sur des textes bibliques et pour des fêtes générales de l'Église (1). Ce dernier point ne s'explique, pour moi, que de la manière suivante : l'auteur avait l'intention de remplir son recueil, dont les pièces avaient été composées peu à peu, et avaient été éditées même séparément; quant au premier point, bien qu'il contredise le principe déjà posé, il trouve du moins une excuse en ce que les deux pièces nommées n'étaient point traitées complètement dans le deuxième recueil (2). L'ordre d'après lequel elles sont rangées est encore ici l'année ecclésiastique, et, d'après ce motif, la première est sans doute consacrée à la Nativité du Sauveur, qui est donné comme le chef des saints. Les personnages qui y sont traités sont, outre les deux saints déjà nommés (3) : sainte Eugénie, saint Sébastien, saint Maur, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie, les quarante soldats de Sébaste, saint Gorges, saint Marc, saint *Alban*, sainte *Aetheldrytha*, saint *Swithun*, saint Apollinaire, les saints Abdon et Sennon, les Machabées, saint *Oswald*, la Légion thébaine, saint Denys, saint Eustache, saint *Eadmund*, sainte Euphrasie, saint Cécilius, Chrysanthe et Daria, l'apôtre saint Thomas. A cette liste il faut ajouter encore la Chaire de saint Pierre et l'Exaltation de la Croix (4). Les sources ou modèles du « traducteur » (car Aelfric ne veut et ne peut être ici autre chose), sont très diverses; c'est ainsi, par exemple, que, pour la vie de sainte

1. Voir, pour plus de détails, Dietrich, p. 517.

2. Les Sept-Dormants y étaient même traités avec une brièveté étonnante. Par rapport à la vie de saint Martin, v. Dietrich, p. 520.

3. Nous avons relevé les noms des saints anglais en les imprimant en italique.

4. Ce recueil d'homélies a, dans les missels, trois suppléments anglo-saxons : le premier a pour titre *Interrogationes Sigewulfi*, dont nous parlerons plus loin; le deuxième, *De falsis diis*, homélie traduite du latin et qui n'a point encore été imprimée (à ce qu'il paraît, elle ne manque point d'intérêt pour l'histoire de la civilisation, v. Dietrich, p. 252); le troisième est une traduction anglo-saxonne de l'écrit attribué à saint Cyprien et intitulé *De XII abusivis*. Ces trois pièces sont, avec plus ou moins de raison, attribuées à Aelfric.

Agnès, il a suivi la Vie attribuée à saint Ambroise; pour celle de saint Martin, Sulpice Sévère; pour celle d'Eadmund, Abbon; et Lantfrid, pour celle de Swithun (1). L'ouvrage célèbre, *Vitae patrum*, auquel il fait allusion dans la préface latine, a été également mis à profit parfois, par exemple, dans la Vie de sainte Eugénie. Ce recueil est encore remarquable au point de vue de la forme, en ce que, bien plus encore que les deux autres, il est écrit dans une prose rythmique et même en partie allitérante. Toutefois, il ne saurait être ici question de poésie, d'autant plus que l'expression en est simple, claire et coulante, mais sans ornement et sans emphase : elle note constamment ce qu'on peut appeler *sermo pedester* et, fréquemment même, elle se rattache immédiatement à la prose latine de ses modèles.

La traduction des livres de l'Ancien Testament, à laquelle Aelfric mit ensuite la main (2), ne fut pas moins importante pour la diffusion de la culture générale et en particulier de la culture religieuse parmi les laïques de l'Angleterre. L'idée de ce travail lui vint encore, ainsi que nous l'apprenons de la préface détaillée de la Genèse, de son ami, l'Ealdorman Aethelwerd, qui le pria de traduire ce livre. Pour le décider à tenter cette difficile entreprise, il ne lui demanda d'abord qu'une traduction du livre jusques à Isaac, vu qu'à partir de là, il en avait une. Mais ce n'est pas la difficulté seule qui rendait Aelfric perplexe. Il regardait comme très hasardé un récit « nu » de la Bible sans explication de l' « intelligence spirituelle » ; il craignait que, si elle venait à tomber entre les mains d'un homme borné, il ne se crût autorisé à vivre comme les patriarches, notamment au point de vue charnel. Dans la préface, Aelfric donne des exemples de l'intelligence spirituelle, en montrant la Sainte Trinité dans les deux premiers versets et en disant comment elle se manifeste dans le livre. Il fait voir également des types de Jésus-Christ. Voilà pour-

1. Pour le modèle nommé en premier lieu, V., ci-dessus, p. 301, et, pour les deux autres, p. 394 sq. et 496; quant à Sévère, V. Vol. I, p. 317 sq.

2. Dans Grein, *Bibliothek der angelsächsischen Prosa*. Vol. I, p. 22 sq. Pour le livre d'Esther, qui n'y si trouve pas, voir plus loin.

quoi les chrétiens doivent tout aussi peu réprouver l'Ancien Testament que les Juifs le Nouveau.

A sa traduction de la *Genèse* (laquelle, si on fait abstraction de quelques rares omissions, reproduit exactement son modèle), Aelfric ajouta une traduction, mais seulement par fragments, des quatre autres livres du *Pentateuque*, en se servant probablement d'une traduction antérieure (1). Le Pentateuque fut suivi, plus tard, de la traduction des livres de *Josué*, des *Juges* et d'*Esther* (2) ; mais ici, il lui donna une forme allitérante. On attribue encore à Aelfric, avec quelque apparence de vérité, une traduction du livre de *Job* (3).

Notre auteur traduisit encore un ouvrage qui expliquait la Genèse, je veux dire le livre d'Alcuin, *Interrogationes Sigewulfi ;* dans cet onvrage, Alcuin répondait aux questions que son élève lui avait posées. Mais cette traduction ne comprend que des fragments de l'ouvrage, et Aelfric la fit précéder de quelques mots d'introduction sur la personne de l'auteur (4).

Aelfric ne se borna pas à traduire des ouvrages spirituels ; il s'essaya aussi à des ouvrages scientifiques, qu'il remania en les traduisant. C'est ainsi qu'il publia un extrait, en langue anglo-saxonne, « du grand et du petit Priscien », en y ajoutant un recueil de mots latins avec traduction (5) ; il composa ensuite un petit livre de « dialogues » en latin, avec traduction interlinéaire, ainsi qu'une « grammaire » à l'usage des écoles (6). Il élabora également, en anglo-saxon, l'ouvrage de

1. Sur les omissions des passages difficiles à comprendre pour les Anglo-Saxons et peu importants pour le commun des mortels, voir Dietrich, p. 495 sq.

2. Édités par Assmann. dans l'*Anglia*, Vol. IX, p. 25 sq. — Assmann, *Abt Aelfrics angelsächsische Bearbeitung des Buches Esther*. Halle, 1885 (Dissertation de Leipzig).

3. Dans Grein, *Bibl. angelsächsischen Prosa*. Vol. I, p. 265 sq. (Cette impression a été comparée avec le manuscrit par Assmann, dans l'Anglia, *l. c.*, p. 39 sq.

4. Édité, avec une introduction, par Mac Lean, dans *Anglia*, Vol. VI, p. 425 sq., et VII, p. 1 sq.

5. *Aelfrics Grammatik und Glossar*, herausgeg. von Zupitza. Première partie : Texte et variantes, Berlin, 1880.

6. Ce *Colloquium* se trouve nouvellement édité, dans Wright, *Anglo-Saxon and old english vocabularies*. Deuxième édition, par Wülker, vol. I. p. 89 sq.

Bède, *De temporibus*, en se servant de deux autres ouvrages de cet auteur : *De temporum ratione* et *De natura rerum* (1).

Parmi les écrits spirituels composés par Aelfric, d'une manière indépendante, étudions-en un qui semble avoir un intérêt général. L'auteur, un abbé, l'adressa à un laïque, le Than Sigferd. C'est une introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament (2). Aelfric débute par cette phrase : « Celui-là est très sage, qui parle par l'intermédiaire de (bons) ouvrages. » Partant de cette sentence, il passe à l'œuvre par laquelle Dieu se révéla, la Création. Après avoir parlé à ce sujet de la Trinité, il fait un récit succinct de la création des anges et de la chute de Lucifer ; viennent ensuite la création de l'homme et sa chute ; après quoi, l'auteur passe aux livres de Moïse, dont il expose le contenu, en s'appuyant plus au long sur le premier et le deuxième et se mettant ainsi en parfaite harmonie avec sa traduction. Viennent ensuite les autres livres de l'Ancien Testament, avec une courte notice sur leur contenu et leur auteur. Ce qui est digne de remarque, c'est que Aelfric parle aussi des âges du monde.

Quant au Nouveau Testament, il débute, d'après notre auteur, avec saint Jean-Baptiste, qui précéda le Christ, comme l'étoile du matin précède le soleil. Ici, Aelfric traite chaque livre à part, comme il l'a fait pour l'Ancien Testament. Arrivé à l'auteur de l'Apocalypse, Aelfric nous raconte à son sujet une longue et pieuse anecdote (3).

Après avoir terminé son introduction par un *Amen*, l'auteur y ajoute encore un appendice d'un fond très varié. C'est là qu'il compare les deux Testaments avec les deux séraphins d'Isaïe et qu'il met en parallèle les soixante-douze livres de la Bible et les soixante-douze peuples qui existaient après le déluge, comme aussi avec les soixante-douze disciples du Sau-

1. F. A. Reum, *De Temporibus, ein echtes Werk des Abtes Aelfric*, dans l'*Anglia*. Vol. IX, p. 457 sq. Pour les ouvrages de Bède ci-dessus nommés, V. Vol. I, p. 604 sq. et 610.

2. « De veteri et de novo Testamento », dans Grein, *Bibliothek angelsächsischer Prosa*, Vol. I, p. 1 sq.

3. Le salut du jeune homme tombé entre les mains des voleurs, d'après Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. III, c. XXIII.

veur. Il y parle ensuite du septième et du huitième âge du monde (1), de la valeur de la connaissance de la Bible, à laquelle se rattache une exhortation aux trois états des cultivateurs, des militaires et des orateurs. Vient enfin une description de Jérusalem (2).

Dans cet écrit, Aelfric a mis surtout à profit l'ouvrage de saint Isidore : *In libros veteris ac novi testamenti prooemia.*

Considérés dans leur ensemble, les travaux littéraires d'Aelfric ont une aussi grande valeur sous le rapport du fond que sous celui de la forme. Par lui, la prose se voit émancipée de son modèle latin; elle prend des allures libres, faciles et même gracieuses; dans le fond de ses ouvrages, on remarque les progrès de la culture spirituelle et morale, auxquels la réforme ecclésiastique, introduite par Aethelwold et Dunstan, avait ouvert la voie (3).

Dans le domaine de l'histoire nationale, nous voyons, dans cette période, se continuer les annales anglo-saxonnes (4), mais l'exécution décline et tombe au niveau du style des chroniques, tant ces annales sont sèches et manquent de vie. Comme compensation, on y voit çà et là des poèmes (5) rem-

1. Le septième est raconté d'une manière toute spéciale : « Seó seofode yld ys, pe yrnd mid pisum sixum fram Abele pam rihtwîsan ôd pissere worulde ende, nâ on lybbendum mannum, ac on fordfarennum sâwlum on pam ôdrum lîfe, pär pär hig blissiad andbîdiende git päs êcan lîfes, ponne hig arîsad, swâ swâ we ealle sceolon, of dêade gesunde ûrum drihtene tôgeânes. » *Op. c.*, p. 19 sq.

2. L'*Amen* qui suit termine le livre, à mon avis. Le petit supplément qui vient ensuite et dans lequel l'auteur prévient le Than qu'il ne lui servira rien à boire, quand il viendra le voir, ne semble donc être qu'une sorte de post-scriptum.

3. C'est ce qui ressort clairement de la comparaison de ses homélies avec l'ancien recueil Blickling, ainsi que l'a fait remarquer Earle, *Anglo-Saxon literature,* London, 1884, p. 215 sq.

4. Un certain Aethelweard, peut-être le protecteur d'Aelfric, en fit, à cette époque, une élaboration, mais seulement par extraits et souvent dans un mauvais latin, laquelle va jusqu'à l'année 975. Il divise son travail en quatre livres, dont le dernier renferme quelques notices personnelles et estimables. V. Lappenberg, *Gesch. Englands,* p. LVI. Cet ouvrage est publié dans les *Monumenta historica britann.*, p. 499 sq. Cf. à ce sujet, la préface, p. 82 sq.

5. Dans Wülker, *Bibliothekder angelsächsischen Poesie.* Vol. I, p. 374 sq. et dans les éditions des Annales (V. ci-dessus p. 249, rem. 1). — Wülker, *Grundriss,* p. 338 sq.

placer cette prose aride (1), par exemple, dans les années 937, 942, 973, 975 de notre période. En deux autres endroits (959, 979), l'expression poétique et même allitérante çà et là semble vouloir faire allusion à de tels poèmes.

Le plus remarquable de ces poèmes (soixante-treize lignes longues) et le seul qui ait quelque valeur vraiment esthétique, c'est le premier : l'auteur y chante la victoire des Anglo-Saxons, à Brunanburh, sur les Écossais, conduits par leur roi Constantin, et sur les Normands d'Irlande, leurs alliés ;il célèbre surtout le grand roi Aethelstan et son frère. Il débute en l'année 937 : « Ici, le roi Aethelstan, le brave des braves, le paladin des paladins, et son frère aussi, le noble Eadmund, combattirent le bon combat et acquirent, avec le tranchant de leur glaive, dans la bataille de Brunanburh, un honneur aussi durable que la vie; les fils d'Eadwear pourfendirent le rempart de boucliers ; avec leurs marteaux ils abattirent cette forêt de tilleuls ; leur race ne leur avait-elle pas donné l'exemple en défendant le pays, le trésor et la patrie contre toutes sortes d'ennemis? » Le poète raconte ensuite comment tombèrent les Écossais et les habitants de la mer, voués d'avance à une mort certaine; les champs ruisselèrent du sang des combattants, depuis le matin jusqu'au soir; les Saxons de l'Ouest poursuivirent les Écossais, et ceux de la Mercie défirent les Normands conduits par Aulaf. Il ne décrit point plus au long le combat lui-même, mais bien la défaite des ennemis et la fuite honteuse de leurs chefs. Il parle ensuite de la rentrée glorieuse des deux frères vainqueurs, qui laissent les corps des ennemis tombés en pâture au corbeau, à l'aigle et au loup. Depuis l'arrivée des Angles et des Saxons, l'île n'avait jamais vu une telle victoire. Ce poème est un chant de triomphe inspiré par un patriotique orgueil (2).

Les deux qui suivent sont courts, et leur contenu est sans importance. Le premier (treize lignes longues) nous fait le

1. Mais ces poèmes n'ont pas été pour cela écrits dans l'année même dont ils relatent les faits, ainsi que l'a montré déjà Lappenberg. *Op. c.*

2. Cf. Lappenberg, p. 382 sq.

récit de la délivrance de cinq lieux de la Mercie arrachés à la puissance des Danois par le roi Eadmund; le deuxième (vingt lignes longues) nous raconte le couronnement d'Eadgar, et nous donne des détails très minutieux sur l'âge du roi : c'est une vraie chronique versifiée. Le dernier poème (trente-sept lignes longues) est plus intéressant et offre un peu plus d'ornements poétiques. Après avoir annoncé la mort d'Eadgar et celle de l'évêque Cyneweard, l'auteur entonne une complainte sur la persécution qui éclata contre les Bénédictins de la Mercie, dès le début du règne du successeur encore mineur d'Eadgar; l'exil au-delà de la mer vint aussi frapper Eorl Oslac, qui, à n'en point douter, était leur protecteur. Mais la vengeance du Ciel ne se fit pas longtemps attendre : une comète parut, et la disette ne tarda pas à se montrer (1).

Le style, comme le vers, de ces poèmes suit la tradition de l'antique poésie nationale; mais vers et style ont une forme plus simple, on serait presque tenté de dire plus affaiblie. Et comme le style offre des couleurs moins riches et moins bigarrées, la ligne longue allitérante produit aussi beaucoup moins d'effet.

Un autre poème historique, qui n'appartient point à l'ouvrage des Annales (2), est composé dans un style d'une plus large envergure, et offre déjà le caractère de l'épopée. Le sujet est la bataille de Maeldun (991), si fatale pour les Anglo-Saxons, la mort de Byrthnoth et la vengeance qu'en tirent ses fidèles guerriers : une défaite glorieuse, comme dans la *Chanson de Roland.* La ville, située dans le canton d'Essex, non loin de l'embouchure du Panta et entre deux bras de ce fleuve, fut vivement attaquée par les Danois. L'Ealdorman Byrthnoth accourut bien à son secours ; mais il amena des troupes trop insuffisantes ; il occupa la rive septentrionale du fleuve, en sorte que les deux armées étaient séparées par le bras du Panta. — Le poème nous est parvenu incomplet, car

1. Cf. Lappenberg, p. 414.

2. Dans Wülker, *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, p. 358 sq. — Zernial, *Das Lied von Byrthnoths Fall.* Ein Beitrag zur altgermanischen Volkspoesie. Berlin, 1882 (Progr. du Gymnase-Humboldt). — Wülker, *Grundriss*, p. 334 sq.

il y manque le commencement et la fin ; tel quel, il comprend trois cent vingt-cinq lignes longues. Bien que, selon toute apparence, il n'en manque pas beaucoup, il ne s'ensuit pas moins qu'il est impossible, à cause de ces lacunes elles-mêmes, de porter un jugement certain sur la composition de ce poème.

En l'état actuel, le poème nous apprend, dès le début, que Byrthnoth ordonne aux siens de descendre de cheval ; il les range en bataille et leur donne les ordres nécessaires ; après cela, il met lui-même pied à terre, à l'endroit le plus propice, et prend place à côté de ses compagnons (v. 24). Voilà que, sur l'autre rive, apparaît un messager de Vikings qui annonce à haute voix à l'Eorl les conditions de son parti. Ils exigent de l'or et en fixent la quantité ; à cette condition, ils partiront avec leurs navires et vivront en paix. Plein de colère et de résolution, saisissant son bouclier et brandissant le frêne flexible, Byrthnoth lui répond : « Écoute, toi, homme de la mer, ce que disent les hommes de ce peuple : « ils veulent vous donner pour tribut des lances, des pointes empoisonnées et des glaives éprouvés depuis longtemps... dis-leur qu'il y a ici, entouré de sa troupe, un Eorl qui n'est point à mépriser, qui veut défendre cette place dont son roi a hérité, son peuple et son pays. Ce serait une honte de vous laisser partir sans combat, emportant nos trésors. » Là-dessus, la lutte commence, d'abord avec des flèches, vu que le fleuve ayant grossi, rend l'approche des ennemis impossible. Mais, avec le reflux, les Danois cherchent à s'emparer du pont du Panta, mais peine inutile. Alors, ces « hôtes détestés » prient Byrthnoth de leur permettre de passer le gué et d'atteindre le rivage. Par bravade, Byrthnoth le leur accorde. « Venez vite vous mesurer avec nous ; Dieu seul sait qui de nous remportera la victoire », leur crie-t-il d'en deçà du fleuve, comme s'il s'agissait d'un combat singulier. Les Vikings passent le gué sans faire attention à l'eau.

C'est alors que commence la bataille. Les Anglo-Saxons forment la phalange avec leur boucliers. — Voici le moment de se couvrir de gloire ; l'heure est venue où ceux qui sont consacrés à la mort doivent tomber (v. 104 sq.). Le cri du

combat retentit ; les corbeaux, l'aigle volent tout autour, soupirant après leur proie. Les lances fendent l'air, l'arc parcourt l'espace, le bouclier reçoit les dards. Amer fut le combat, des deux côtés tombèrent les guerriers. Voilà que Byrthnoth enflamme les siens. Plein de colère, l'Eorl perce de part en part, de sa lance, le cou de l'orgueilleux Viking ; en un tour de main, il lui porte un autre coup qui lui perfore la cuirasse et pénètre jusqu'au cœur : on vit alors ce brave, le sourire aux lèvres, la jubilation dans l'âme, remercier le Créateur pour le succès de cette journée. Mais voilà qu'un des ennemis lance un trait qui traverse le noble paladin du roi Aethelstan. Un jeune écuyer, à ses côtés, retire le dard et le lance tout sanglant sur cet ennemi qu'il renverse. Un autre Danois veut piller l'Eorl qui est blessé ; celui-ci arrache son épée du fourreau et en porte un coup au Danois ; mais un des ennemis le pare, et le glaive tombe de la main qui n'a plus la force de le manier. Ce héros à cheveux blancs ne peut plus se tenir debout : il ordonne encore aux siens de marcher en avant ; levant les yeux vers le ciel, il remercie Dieu des joies qu'il a eues pendant sa vie et lui recommande son âme (v. 180). Voilà que ces païens le jettent à terre et le frappent, lui et les deux guerriers qui étaient à ses côtés et qui perdirent la vie avec leur maître.

Cette mort du chef est le point culminant du poème, et c'est là aussi, avec raison, que l'exécution en est le plus détaillée. Le poète raconte ensuite que la mort du chef fut, pour les lâches de l'armée, le signal de la fuite ; l'un d'entre eux même, Godric, emmène avec lui, tout harnaché, le coursier de Byrthnoth. Mais tout autre est la conduite des familiers de l'Eorl. Ces fiers paladins veulent venger leur maître. Ils s'excitent mutuellement par des discours où respire la hardiesse : ils pensent à leur noblesse, qu'ils veulent conserver sans tache ; personne ne doit leur reprocher d'avoir déserté le champ de bataille après la mort de leur ami et seigneur. Aux discours succède l'action. Et le poète dépeint une foule de combats singuliers où les fidèles vengent leur *maître,* et où plus d'un tombe à son tour pour reposer à côté de ce chef tant aimé.

Telle est la fin de ce poème : une glorification enthousiaste de l'ancienne fidélité germanique des vassaux, dans une exécution pleine de richesses qui, cependant, ne fatigue point. Du reste ce poème, dont le style se distingue avantageusement de l'ancienne poésie épique des Anglo-Saxons, soit par une plus grande simplicité (1), et je serais tenté de dire par une plus grande pureté de coloris, soit par une action plus rapide, ce poème, dis-je, occupe une place éminente parmi les ouvrages épiques du moyen âge. Il se distingue également par une belle unité et une belle distribution de la composition, autant qu'il nous est permis d'en juger : la mort du héros, décrite avec de grands détails, en forme le milieu ; la première partie le prépare et la troisième et dernière, la vengeance prise sur les ennemis, n'est que la suite de la mort de Byrthnoth. Si la fierté du héros, laquelle prend sa source dans son courage, amène sa mort, elle est rachetée par l'amour de ses braves, amour qui les porte à se sacrifier pour le venger. C'est ainsi que Byrthnoth est, au sens esthétique, le vrai héros du poème, qu'on a intitulé pour cela avec raison : Mort de Byrthnoth (Byrthnoths Fall).

1. C'est ainsi que, d'après Zernial (p. 10), on ne trouve que dix Kennigars (cf. ci-dessus, p. 9) dans le poème.

ERRATA

Page	10,	ligne	17,	lire	: de mer.
»	11,	»	13,	»	: A*l*dhelme.
»	32,	»	33,	»	: Erma*n*rich.
»	106,	»	25,	»	: fort.
»	118,	»	8,	»	: déclar*a*nt.
»	189,	»	2,	»	: Walfr*id*.
»	195,	note	2,	»	: l'hymne de Pr*u*dence.
»	199,	ligne	11,	»	: fr*è*re.
»	207,	note	2,	»	: en *tête* du...
»	219,	ligne	6,	»	: Ha*t*humar.
»	233,	»	23,	»	: d*e*s Normands.
»	257,	»	1,	»	: Æthe*l*red.
»	257,	»	24,	»	: Æ*l*fred.
»	279,	»	24,	»	: Ot*h*on.
»	283,	»	15,	»	: Théophan*u*.
»	286,	note	1,	»	: Waltharius... Jahrhunderts.
»	296,	ligne	12,	»	: d'importance.
»	297,	»	2,	»	: l'élève de Virgile.
»	318,	»	22,	»	: le jeune P*é*lage.
»	338,	»	21 et 29,	»	: L*i*udolphe.
»	339,	»	19,	»	: L*i*udolphe.
»	360,	note	4,	»	: Wal*t*heri.
»	362,	»	2,	»	: rapporter *qui* à « poeta ».
»	384,	ligne	22,	»	: Sim*é*on.
»	385,	note	1,	»	: (Saint Gallican).
»	404,	ligne	29,	»	: Ebrach*ard*.
»	434,	»	29,	»	: fu*rent* d'abord.
»	438,	»	13,	»	: épisco*p*al.
»	440,	»	28,	»	: son jeune fils *Hugon*.
»	497,	»	6,	»	: L*i*udolphe.
»	504,	»	24,	»	: Macala*n*.
»	514,	»	26,	»	: F*l*odoard.

Page	516,	note	1,	lire	: Huon de Mery.
»	517,	»	4,	»	: Vos *s*educat.
»	545,	ligne	25,	»	: le roi E*a*dgar.
»	548,	»	21,	»	: le Tha*n*.
»	551,	»	26,	»	: Æthelw*er*d.
»	551,	»	27,	»	: Æthe*l*mer.
»	555,	»	22,	»	: précède le soleil.
»	560,	»	36,	»	: combats *singuliers*.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

V. = Vie.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

Les littératures nationales de l'Occident depuis leur commencement jusqu'à la mort de Charles le Chauve.

LIVRE SEPTIÈME

La littérature depuis la mort de Charles le Chauve jusqu'au siècle des Othons.

LIVRE HUITIÈME

Les littératures au siècle des Othons.

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.




LL.H
E166a
.Fa
460216
Ebert, Adolf
Histoire générale de la littérature ...
tr. par Aymeric et Condamin. Vol.3.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

